

Traité d'Hippocrate des airs, des eaux et des lieux / traduction nouvelle, avec le texte grec ... des notes ... un discours préliminaire etc. Par Coray.

Contributors

Hippocrates.
Koraës, Adamantios, 1748-1833

Publication/Creation

Paris : Baudelot & Eberhart, 1800.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/xu737qgb>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

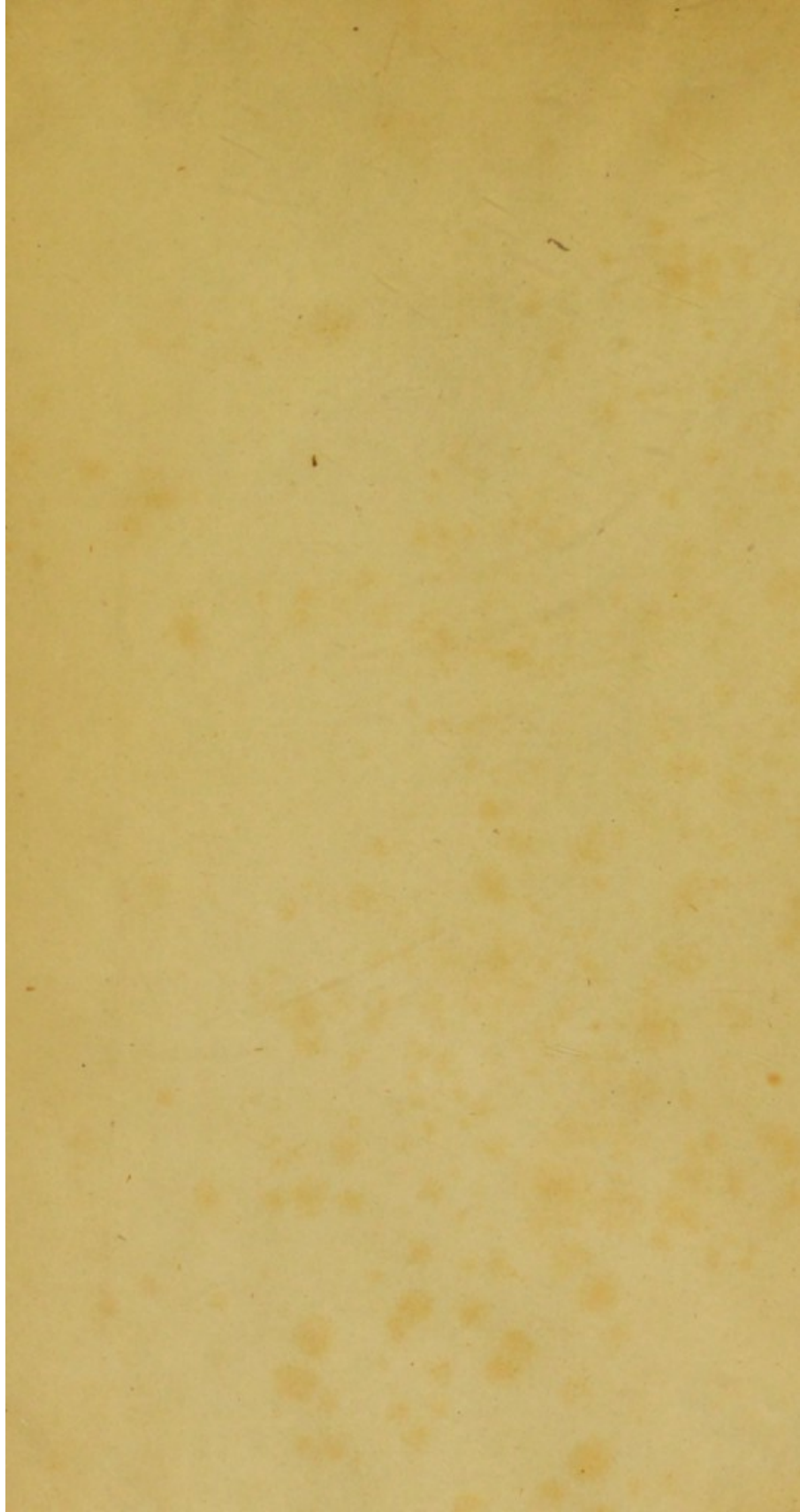


28, 860/B

A x-o-10

The VIII No 6.
1718.

me
12/1/11



1019
ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ

ΠΕΡΙ

ΑΕΡΩΝ, ΥΔΑΤΩΝ, ΤΟΠΩΝ.

ΟΥ

TRAITÉ D'HIPPOCRATE

DES AIRS, DES EAUX ET DES LIEUX.

TOME SECOND.

Se trouve chez les Libraires

A PARIS,

J. J. FUCHS, rue des Mathurins,
n° 334.

CROULLEBOIS, rue des Mathurins,
n° 398.

THÉOPHILE BARROIS jeune, rue
Hautefeuille, n° 22.

DESENNE, au Palais du Tribunat,
n° 2.

A PARIS

ET

A STRASBOURG,

AMAND KÆNIG, à Paris, quai des
Augustins, n° 18, & à Strasbourg,
rue du Dôme.

TREUTTEL & WURTZ, à Paris,
quai Voltaire, n° 2, & à Strasbourg,
Grand'rue.

A LONDRES, MURRAY, Fleet Street.

ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ

ΠΕΡΙ

ΑΕΡΩΝ, ΥΔΑΤΩΝ, ΤΟΠΩΝ.

TRAITÉ D'HIPPOCRATE

DES AIRS, DES EAUX ET DES LIEUX;

TRADUCTION NOUVELLE,

Avec le texte grec collationné sur deux manuscrits, des notes critiques, historiques & médicales, un discours préliminaire, un tableau comparatif des vents anciens & modernes, une carte géographique, & les index nécessaires.

PAR CORAY,

Docteur en Médecine de la ci-devant Faculté de Montpellier.

TOME SECOND.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE BAUDELOT ET EBERHART.

L'AN IX. (1800).

LIBRARY

1891

ALFRED TAYLOR

TRAITE D'HYPNOCRATIE

DES ARTS, DES SCIENCES, DES LETTRES

TRADUCTION

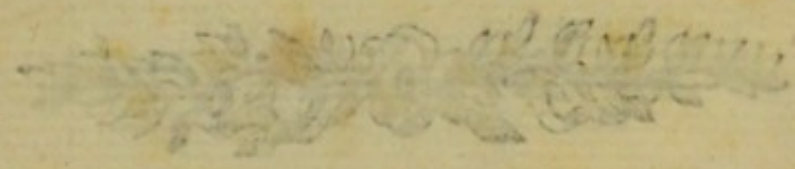


Avec le texte grec collationné sur deux manuscrits, des notes
critiques, historiques & médicales, un dictionnaire préliminaire,
un tableau comparatif des noms anciens & modernes, une
carte géographique, & les index nécessaires.

PAR CORAY

Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier.

TOME SECOND



A PARIS

DE L'IMPRIMERIE DE BACHELIER ET FLEURY

1827 (1828)

NOTES

S U R

LE TRAITÉ D'HIPPOCRATE

DES AIRS, DES EAUX ET DES LIEUX.

PARAGRAPHE III, ligne 3. *εὐώδεσι* ; *sans odeur*. J'ai substitué ce mot au mot *ἐλώδεσι*, *marécageuses*, non seulement parce que l'auteur joint également (§ XXII, l. 12) *εὐώδεια καὶ μαλακὰ*, mais plutôt parce que les eaux marécageuses ne peuvent pas être des eaux molles. Cette contradiction parut si absurde à Pasiénus, qu'il aimait mieux s'écarter de son texte, en traduisant : *lenesque ac tenues*. Quant à la signification *sans odeur*, que je donne au mot *εὐώδεσι* (qui signifie proprement *de bonne odeur*), on verra dans la suite que, dans tout ce traité, Hippocrate l'emploie dans ce sens, lorsqu'il l'applique aux eaux ; de même qu'il les appelle *douces*, *γλυκεία*, toutes les fois qu'il veut dire qu'elles ne doivent avoir *aucune saveur*. Au reste, je doute fort que ce soit la seule erreur que les copistes aient commise dans ce §. Si l'on fait bien attention à toutes les qualités par lesquelles il distingue dans la suite, les bonnes eaux des mauvaises, on ne tardera pas à convenir que ce § doit être lu à peu près dans cet ordre..... *καὶ κότερον εὐώδεσι χρέονται καὶ μαλακοῖσι, καὶ ἐκ μετεώρων, ἢ ἐκ πετρωδῶν, καὶ σκληροῖσί τε, καὶ ἀλυκοῖσι καὶ ἀτεράμνοισι, σὶ ἐλλες σὸντ σὰνς ὀδερ, molles, & qu'elles viennent de lieux élevés* (qualités

des bonnes eaux, § XXII, XXXVI, XLI, auxquelles il oppose), ou si elles viennent de lieux pierreux & de rochers, & qu'elles soient dures, saumâtres & crues (qualités des mauvaises eaux, § IX, XX, XXVIII, XXXV, XXXVII, XL, XLI, LII). Ajoutez à cela, que Calvus ne s'éloigne pas trop de cet ordre; car il traduit positivement comme s'il y avoit : ἢ (& non pas καὶ) ἐκ πετραίων, & place τῶν ἀτερῶν immédiatement après σκληροῖσι.

§ V, l. 1. Il doit enfin examiner le genre de vie, &c. Les Médecins ne sauroient faire trop d'attention à ce précepte d'Hippocrate. L'influence du régime sur le physique & le moral de l'homme est telle, qu'elle surpasse souvent celle de toutes les autres causes, telles que l'air qu'on respire, le sol qu'on habite, en un mot, qu'elle masque les caractères du climat. Prosper Alpin¹ observe qu'en Égypte, ceux qui vivent dans l'aisance, forment une classe d'hommes dont le tempérament est sanguin, bien distinguée des laboureurs, qui exposés sans cesse aux ardeurs du soleil, ont contracté une complexion atrabilaire, & des Arabes vivant sous des tentes, qui sont bilieux. Il prétend, que c'est encore en partie le genre de vie des Égyptiens modernes qui fait qu'en général leur tempérament est moins bilieux que celui de leurs ancêtres. Raymond² a de même observé qu'à Marseille, les caractères du climat sont masqués chez les gens qui vivent dans la mollesse & à l'ombre; ils ont de la corpulence, & sont moins bruns que les autres. Une nourriture grossière, mal-saine, ou mal préparée peut faire dégénérer l'espèce humaine; & cette dégénération est quelquefois portée jusqu'à la substance

¹ *De Medic. Ægypt.* L. II, cap. II, pag. 41, sq.

² *Mémoir. de la Soc. Royal. de Médec.* année 1777, 1778, Part. 2, p. 105.

même du corps, qui s'assimile en quelque maniere à la nature des alimens dont on fait un usage habituel. Sans citer l'exemple, peut-être exagéré *, des Africains Acridophages, qui ne vivent que de sauterelles, & qui meurent avant leur quarantieme année rongés d'un nombre infini d'insectes aîlés qui s'engendrent dans leurs chairs, personne n'ignore que les payfans, qui vivent misérablement, sont ordinairement mal-faits & plus laids que les habitans des villes. On attribue communément la lepre connue en Norvege sous le nom de *spitaelska* aux saumons lépreux pêchés dans plusieurs lacs de cette province, & dont les habitans se nourrissent ¹. Gmelin rapporte ², que chez les Tatars adonnés à la boisson de l'esprit de vin, on observe quelquefois peu avant ou après leur mort, une flamme bleuâtre qui leur échappe de la bouche. Il y a plus : l'abus des liqueurs spiritueuses impregne, pour ainsi dire, les solides & les fluides du corps humain d'une matiere inflammable, qui peut s'allumer spontanément & incendier tout le corps ; ce qui a été confirmé par plusieurs exemples de combustions humaines spontanées ³. A ces observations on peut ajouter

* Si je doute de ce fait extraordinaire, qui ne paroît point incroyable à Buffon, c'est que le récit qu'en fait ce célèbre Naturaliste (*Histoir. natur. génér. variétés dans l'espece humaine*, T. V, p. 94, édit. de Deux-ponts 1785) d'après la relation du voyage autour du monde de l'amiral Drack, a l'air d'être copié d'Agatharchide, qui avoit, bien des siècles auparavant, rapporté absolument la même chose sur les Acridophages, comme on peut s'en convaincre en comparant les deux récits. *Voy. Phot. Biblioth. cod. 250.*

¹ *Comment. de rebus in Scient. natur. & Medic. gestis*. Vol XI, p. 211, sq.

² *Ibid.* Vol. II, p. 491.

³ *Magaf. Encyclopéd.* V^e ann. T. III, p. 117 - 120.

celles qu'on a faites sur les animaux. Les cochons qui vivent sur le bord de la mer, & qui se nourrissent habituellement de coquillages, ont une chair dont le goût approche beaucoup de celui du poisson. On fait que les brebis nourries par des chevres donnent une laine plus rude, comme au contraire, les chevres nourries par des brebis en donnent une plus molle. Et ce n'est pas seulement l'usage habituel de certains alimens ou boissons, qui peut modifier l'état de nos solides & de nos fluides, notre tempérament, nos maladies, nos passions & par conséquent nos mœurs; il y a en outre des substances, qui, introduites dans nos humeurs par l'estomac ou par la peau, produisent dans l'homme des changemens aussi soudains qu'étonnans. Sans parler des effets du vin que tout le monde connoît, ce qui se passe chez plusieurs hydrophobes suffit pour nous convaincre de ce que peuvent sur l'homme certaines substances : on les a vu aboyer & marcher à quatre pattes, comme s'ils avoient reçu avec la salive venimeuse, la maniere d'être & d'agir de l'animal qui les avoit mordus. Aussi Platon avoit-il grande raison de recommander le choix de la nourriture, comme un moyen qui pouvoit conjointement avec les moyens moraux, corriger les hommes de leurs folies & de leurs vices ¹. Cette idée philosophique a été renouvelée de nos jours dans l'école de Besançon, où l'on a soutenu la these suivante : *Quantum in avertendis sceleribus profint praecepta medica* ². On ne peut qu'applaudir au zele des medecins éclairés qui agitent de pareilles questions.

§ V, l. 2. ἀπιστηταί. J'ai rendu ce mot par *grands mangeurs*. Il signifie à la lettre : *dîneurs*. Comme le principal &

¹ In *Timæo*, T. IX, p. 425, & in *Timæo Locr.* T. X, p. 26.

² Journ. de Médec. vol. LXVI, p. 386.

souvent presque l'unique repas des anciens étoit le souper , ceux qui ajoutoit à ce dernier le dîner devoient par conséquent passer pour de grands mangeurs, & être même regardés par le peuple famélique comme des gens heureux qui possédoient les moyens de se donner deux repas par jour. De là, le mot ἀριστηλῆς est devenu synonyme d'ἰδωδός ou πολυφάγος. Cette coutume explique parfaitement une plaisanterie d'Aristophane à laquelle son scholiaste n'a rien compris. Ce poète en parlant des grands services que Thémistocle avoit rendus à la république d'Athènes, dit (*Equit.* 811) :

Ὅς ἐποίησε τὴν πόλιν ἡμῶν μεστὴν, εὐρὺν ἐπιχειλῆ,

Καὶ πρὸς τοῦτοις ἈΡΙΣΤΩΣ ΗΙ τὸν Πειραιᾶ προσέμαζεν.

Le scholiaste explique l'ἀριστώση par ἀρίστια ἐχούση, expression équivoque , à moins que ce ne soit une erreur de copiste pour ἀρίστον ἐχούση, *ayant de quoi dîner*. Mais quand même cette dernière conjecture seroit vraie , il est aisé de s'appercevoir que le scholiaste n'a pas saisi l'esprit de cette facétie. Le véritable sens est , que *Thémistocle, non content de tous les biens dont il avoit comblé sa patrie, voulut, outre le dîner* (c'est-à-dire les moyens qu'elle avoit déjà de faire deux repas par jour) , *lui accommoder encore , comme un plat surnuméraire, le Pirée* (en faisant construire la longue muraille).

§ V, l. 4. οὐκ ἰδωδοί. La négation que j'ajoute d'après mes variantes est d'autant plus nécessaire, que l'auteur oppose évidemment cette expression à l'ἀριστηλαί, comme il oppose l'ἄποτοι au φιλοπόται , & le φιλόπονοι à l'ἄταλαίπαροι.

§ VI, l. 6. *Il ne sera ni embarrassé*, &c. Parce qu'il connoîtra non-seulement les maladies qui regnent particulièrement dans chaque pays , mais encore la manière dont elles se jugent, & par conséquent celle dont il faut

les traiter. Chaque contrée a une constitution particulière, qui favorise certaines espèces de crises. En Italie & dans les pays chauds, les maladies se jugent ordinairement par les sueurs; en Hollande & en Angleterre, les dépôts sont assez communs; à Paris, les crises sont mixtes; en Normandie, les pustules miliaires surviennent à la fin de plusieurs maladies¹. Ces différentes crises indiquent les différentes méthodes de traitement qu'il faut employer. *Neque enim loca omnia eadem ferunt auxilia, quod ex aëre ambiente similia non sint omnia* : c'étoit le précepte qu'Hippocrate donnoit à son fils Thessalus, lorsqu'il lui enseignoit la médecine². Celse qui ne fait souvent que copier Hippocrate, dit³ : *Differre quoque pro natura locorum genera medicina, & aliud genus esse Romæ, aliud in Ægypto, aliud in Gallia*. Ces préceptes sont fondés sur l'expérience des médecins anciens & modernes. Asclépiade & Galien avoient observé que la saignée étoit nuisible dans les pleurésies de Rome & d'Athènes, parce que ces villes étoient plus exposées aux vents du Midi, tandis qu'elle convenoit au contraire à celles de l'Helléspont où régnoient les vents du Nord. Houllier a de même observé que la saignée convenoit à Paris, & que les habitans de Narbonne & de Lyon, & principalement ceux qui sont plus près des côtes de la Méditerranée, & plus exposés aux vents méridionaux, la supportoient beaucoup moins. Baglivi dit que les émétiques & les purgatifs forts ne conviennent point à Rome, au lieu que les Allemands s'en trouvent fort bien. En général, les maladies des pays froids & humides indiquent les diaphorétiques; celles des pays froids & secs, la saignée; celles des pays chauds & humides les évacuans, les toniques

¹ Journ. de Médec. vol. LXIX, p. 454.

² *Thessali oratio*, in oper. Hippocrat. T. II, p. 945.

³ L. I, præfat.

& les antiseptiques ; & celles des pays chauds & secs , les acides & les rafraîchissans ¹.

§ VI, l. 8. *προφροντίση*. La sagacité du critique qui m'avoit devancé dans cette correction , m'a déterminé à la recevoir dans mon texte. *Voy. les variantes.*

§ VII, l. 3. *En été ou en hiver*. La raison pour laquelle Hippocrate ne fait ici mention que de deux saisons, c'est qu'outre les quatre constitutions nosologiques correspondantes aux quatre saisons de l'année, il reconnoissoit encore dans les maladies un caractère *sémiestral*, ainsi que je l'ai déjà observé (*Disc. Prélim. § 78 & 79*), de manière que les maladies *estives* ou de la saison chaude, renfermoient une partie des maladies du printemps, toutes celles de l'été, & une partie de celles de l'automne, tout le reste étant désigné par le nom de maladies *hyémales* ou de la saison froide. De là cet aphorisme : *Æstivos morbos hyems succedens solvit, & hyemales æstas succedens transmutat* ². C'est par la même raison que dans les Aphorismes il ne fait mention que de deux constitutions, qui sont, la boréale où le vent du Nord domine, & l'australe formée par le vent du Midi; & qu'il regarde les autres vents comme appartenant à l'une ou à l'autre, & faisant avec eux les vents froids & les vents chauds ³. Cette division bimembre de l'année peut tenir à l'ascension du soleil, & ensuite à sa déclinaison (*Disc. Prélim. § 79.*); elle peut encore être l'effet de la température particulière de la Grece. On a de même observé ⁴ qu'en Alsace l'hiver & l'été ont chacun un

¹ V. Arbuthnot, *Specim. effect. Aer.* p. 325 & 328.

² *Epidem.* L. III, sect. 3, T. I, p. 728; & *de natur. human.* § 17, T. I, p. 272.

³ V. Aristot. *Meteorol.* L. 2, cap. 5.

⁴ *Journal de Médec.* vol. XLI, p. 116.

caractère dominant, non-seulement remarquable dans les maladies propres à ces deux saisons, mais qui influe encore sur celles du printemps & de l'automne. Cette distinction est très-importante dans la pratique, du moins pour les pays où elle a lieu, & sert en même temps de commentaire à plusieurs aphorismes d'Hippocrate.

§ VII, l. 5. *A cause de quelque changement dans le régime.* Pour entendre ceci, il faut se rappeler, qu'Hippocrate oppose les maladies occasionnées par des erreurs diététiques, aux maladies épidémiques, c'est-à-dire aux maladies dépendantes de la constitution de l'air, & qui attaquent indistinctement plusieurs hommes à la fois, malgré la différence du régime qu'ils observent : *Quum unus morbus popularis existit, manifestum est victus rationem non esse in culpa*¹. Cependant, il n'est pas moins vrai qu'une épidémie essentiellement la même peut être modifiée d'après le régime habituel de chaque individu, & que l'homme sobre & modéré dans ses plaisirs aura toujours moins à craindre que celui qui se laisse entraîner par ses passions. Platon², qui fait la même distinction qu'Hippocrate entre les maladies épidémiques & celles qui dépendent des erreurs dans le régime, dit qu'il est honteux pour un homme d'avoir besoin de médecins pour ces dernières, pouvant lui-même les prévenir par un régime opposé.

§ VII, l. 7. *Le lever & le coucher des astres.* Ces astres sont, la Canicule, l'Arcturus, & les Pléiades, ainsi qu'il le dit dans la suite (§ LXIX). Il ne faut pas croire qu'Hippocrate pensoit de l'influence de ces astres comme les astrologues. Il ne recommande d'observer leur lever &

¹ *De natur. human.* § 18 & 19, pag. 273, sq. *de humorib.* § 6, p. 322, & *de flatib.* § 7, 8, 9, p. 403, sq.

² *De Republic.* L. 3, T. VI, p. 301.

leur coucher, que parce que ces astres servoient chez les Anciens à marquer la division de leurs saisons, ainsi que j'aurai lieu de l'observer dans la suite (*not.* § LXIX), & que le soleil, dont personne ne s'est encore avisé de nier l'influence physique sur nos corps, modifie cette influence, suivant qu'il est dans un des deux équinoxes, ou des deux solstices; quatre époques, qui constituent nos quatre saisons, & qui coïncident à quelque chose près, avec les saisons des Anciens. Quant à la lune, les Anciens ayant connu son influence sur les marées¹, il étoit naturel qu'ils conclussent de là qu'elle influoit sur nos corps; car il seroit absurde de supposer qu'elle puisse agir sur le vaste élément de l'eau, sans modifier celui de l'air, qu'elle doit nécessairement traverser pour arriver à ce dernier. Or, les changemens de l'atmosphère ne sont pas moins sensibles à notre corps que ne seroient pour les poissons ceux de l'élément dans lequel ils nagent. Aussi des médecins illustres parmi les Modernes² ont-ils défendu dans leurs écrits l'influence de cet astre sur notre corps. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que cette influence paroît plus sensible dans les pays qui sont près de l'équateur, c'est-à-dire, précisément dans les pays où les marées sont les plus grandes. Balfour³ s'est assuré au Bengale que la lune agissoit physiquement sur la marche de différentes maladies, & particulièrement des fièvres intermittentes. Bruce⁴ assure avoir observé plus d'une fois dans Sennaar l'influence de

¹ Plutarch. *de Placitis Philosoph.* L. 3, cap. 17, cf. & *Magasin Encyclopéd.* T. V, p. 344 - 353.

² Sauvages, Mead, & d'autres.

³ *Journal de Médec.* vol. LXVII, p. 139, & *Mercure de France*, année 1786, N^o 48, p. 17 du *Journal politique*.

⁴ *Voyage aux sources du Nil*, vol. 4, p. 556.

la lune sur les épileptiques d'une manière si régulière, que c'est toujours le troisième jour de la pleine lune que le paroxysme de la maladie se termine par une fièvre intermittente. On sait que c'étoit une opinion générale chez les Orientaux que les épileptiques étoient agités par la lune, & que ce fut d'après cette opinion qu'on leur donna le nom de *lunatiques*, *σεληνιαζόμενοι*. Les observations de Fontana¹ relatives au même sujet, sont également faites dans des pays chauds. Mais le fait le plus curieux & le plus concluant, à mon avis, en faveur de l'influence de la lune, est celui qu'on trouve consigné dans le premier tome des *Mémoires de l'Académie Royale* de Madrid, au sujet d'une difficulté de respirer périodique qui éprouvoit cette influence pendant plusieurs années consécutives, à la nouvelle & à la pleine lune². C'est vraisemblablement au petit nombre d'observations semblables dans les climats froids, qu'il faut attribuer l'opinion de ceux qui nient absolument l'influence de la lune³. Cette différence peut tenir à l'état de l'atmosphère, qui est le milieu par lequel cette influence s'exerce, & à la constitution physique des habitans des pays froids, qui sont ordinairement pourvus d'un système nerveux moins irritable.

§ VIII, l. 1. *μετεωρολόγια*. J'ai rendu ce mot par *réveries météorologiques*, pour exprimer à la fois sa double signification. Il ne signifioit au commencement que cette partie de la physique que nous désignons encore aujourd'hui par le nom de *Météorologie*. Mais d'un côté la superstition du peuple, qui n'aime pas qu'on lui donne des explications physiques pour des phénomènes qu'il regarde comme surnaturels⁴,

¹ *Journ. de Médec.* vol. XCIII, p. 335.

² Voyez *Magasin Encyclopédique*, IV^e année, T. I, p. 10, sq.

³ *Journal de Médec.* vol. LXXVI, p. 312.

⁴ Plutarch. in *Nicia*, T. III, p. 393, edit. Reisk.

& de l'autre côté le charlatanisme de quelques Météorologues qui vouloient tout expliquer, discréditerent tellement cette science (de même que l'*Astrologie*, dont le nom dans son origine étoit synonyme d'*Astronomie*), qu'on ne pouvoit plus s'en occuper sans passer pour fou ou pour imposteur, & même sans s'exposer à être persécuté comme athée. De là vient qu'on trouve le mot *μετεωρολόγος* (Météorologue) ou *μετεωρολέσχης* joint souvent aux mots *ἀδολέσχης* & *σοφιστής* (*nugator* & *sophista*¹). Aristophane se moquoit des médecins de son temps en les appelant : *σοφιστὰς*, *ιατροτέχνας*, *μετεωροφένανκας* (*Nub.* 330.); & pour rendre Socrate ridicule, il le produit sur la scène, comme un Météorologue (*Ibid.* 225.). Socrate lui-même ne put s'empêcher de se plaindre de ce qu'on l'accusoit de *Météorologie*; nom, disoit-il, qu'on prodigue à ceux des philosophes qu'on veut perdre dans l'opinion publique². Quant à ce qui suit immédiatement : *Εἰ μετασταίη τῆς γνώμης μάθοι* A'N, cette phrase ne pouvant signifier littéralement que *s'il veut changer d'opinion, il apprendra*, cela présente une espece d'incohérence, qui m'embarraça d'abord comme les autres traducteurs. Je croyois y remédier en faisant seulement changer de place aux deux particules : *μετασταίη* A'N *τῆς γνώμης*, *Εἰ μάθοι*. Cependant en examinant de plus près la chose, je crois que le texte peut rester tel qu'il est. *Μετίσταςθαι γνώμης* est une expression équivalente à *μεταβιβάζεσθαι*. Ce dernier mot, employé par Aristote³, signifie : *se laisser persuader du contraire, se ranger facilement à l'avis des autres*, par

¹ Plat. *Republ.* VI, T. VII, p. 79 - 80. *Amator.* T. II, p. 30. *Polit.* T. VI, p. 92, edit. Bip.

² Plat. *Apolog. Socrat.* T. I, p. 54.

³ *Moral. Eudem.* L. I, cap. 6.

conséquent ne point s'entêter de ses opinions.

§ VIII, l. 1. Si quelqu'un regardoit, &c. Il y avoit donc du temps d'Hippocrate des Médecins qui révoquoient en doute l'utilité des observations météorologiques, comme il y en eut du temps de Galien ¹, & comme il y en a encore aujourd'hui parmi nous ². Ces médecins pouvoient avoir leurs raisons; mais il faut croire qu'Hippocrate & tous ceux qui l'ont suivi jusqu'à nos jours, doivent avoir avancé cette doctrine d'après des observations dûment faites & répétées. Ceux qui ont cru avoir observé des épidémies identiques sous différentes causes, & des épidémies différentes sous les mêmes causes, ont vraisemblablement confondu les causes avec leurs diverses combinaisons, & considéré peut-être le seul état actuel de l'atmosphère, sans avoir égard à celui qui l'avoit précédé. Les causes des maladies se combinent de tant de manières différentes, qu'elles peuvent agir avec plus ou moins de force dans différentes saisons & sur différens individus, & modifier par conséquent les nuances des maladies à tel point, que la même affection morbifique se présente sous divers aspects, & que réciproquement des affections de différente nature se cachent sous les mêmes symptômes. On sait qu'il y a des épidémies qui durent plusieurs saisons consécutives, & même plusieurs années, & qui dépendent absolument d'une série de constitutions précédentes; & cette série influera de la même manière sur les saisons qui la suivent, toutes les fois qu'elle aura lieu. De là le sage précepte d'Hippocrate, qu'il faut considérer le corps de l'homme non-seulement par rapport aux modifications

¹ *Quod optimus Medicus idem & Philosophus*, T. 1, p. 8, extr.

² *Journal de Médec.* vol. LXXIV, p. 172.

qu'il reçoit de la saison actuelle, mais encore relativement à celles qu'il a déjà reçues de la saison qui vient de passer (*Disc. Prélim. § 101*). C'est sur ce principe que se fonde toute la Météorologie médicale; sans quoi la théorie des maladies épidémiques ne seroit qu'un amas confus d'idées incohérentes, désavouées par l'expérience.

§ VIII, l. 5. *C'est qu'en effet l'état du ventre, &c.* C'est-à-dire, lorsque les saisons sont ce qu'elles doivent être. Car lorsqu'une saison prend la forme & la constitution de la saison qui la précède ou qui la suit, elle produit aussi les mêmes maladies, qui sont propres à ces dernières saisons: *Si vero hibernum fiat ver... hiberni etiam morbi*¹. Par l'état du ventre, il entend celui de tout le corps, parce qu'il considère le ventre comme la partie d'où dépend toute l'économie physiologique & nosologique du corps². Au reste, il regarde le rapport des maladies à l'état de l'atmosphère si bien établi, si important pour la pratique, qu'il pose pour principe, que comme on peut conjecturer la nature des premières par la constitution des saisons, de même on peut par ces maladies prévoir les pluies, la sécheresse & les vents à venir. C'est ainsi, observe-t-il, que les hydropisies, les maladies cutanées, les douleurs arthritiques se forment ou s'exaspèrent à l'approche des premières pluies qui viennent à la suite des grandes sécheresses³. Ces observations sont confirmées par celles des Modernes. On voit tous les jours les asthmatiques, ceux qui sont sujets aux affections de la poitrine, de la tête, & sur-tout aux affections nerveuses, être si sensibles aux

¹ *De humorib. § 7, T. I, p. 323.*

² *Aphorism. I, 15 & 18, de humorib. § V, T. I, p. 322, & de morbis, L. IV, § 2, sq. T. II, p. 121, sq.*

³ *De humorib. § 9, 10, p. 325, sq.*

variations du barometre, qu'ils peuvent tenir lieu de cet instrument pour prédire le temps. Les dysenteriques sentent quelquefois l'arrivée de la pluie vingt-quatre heures avant qu'elle ait lieu. Le ventre des hydropiques augmente de volume à l'approche de la pluie. L'utilité qu'on peut tirer de ces connoissances pour la pratique, consiste dans les indications qu'elles fournissent pour l'administration méthodique des remèdes. Berryat, à qui appartiennent les observations que je viens de rapporter, s'est assuré par l'expérience, que dans ces maladies, aux approches & pendant le temps de la pluie ou de quelque autre changement de l'atmosphère, les médicamens usités devenoient inefficaces, & qu'il falloit en augmenter ou en diminuer la dose, en varier la combinaison, en un mot, les modifier de différentes manieres, suivant les différentes variations de l'air qu'on éprouvoit ou qu'on alloit éprouver¹.

§ IX, l. 1. *Toute ville exposée habituellement aux vents, &c.* Nous avons déjà remarqué quels avoient été à différentes époques les vents des Anciens, & sous quel point de vue ils les considéroient par rapport à l'économie animale (*Disc. Prélim.* § 6 & 59—77). Une question qui se présente ici naturellement, c'est de savoir si, en parlant des expositions méridionales, septentrionales, orientales & occidentales, l'auteur a voulu entendre des expositions qui dépendent de la latitude & de la longitude, ou seulement des expositions locales, dépendantes du plus ou moins d'élévation ou de déclivité d'un terrain. Il sembleroit, au premier abord, qu'il ne s'agit que de ces dernières expositions, quand on considère la manière dont il s'exprime, & plus encore ce qu'il dit au § XXII, savoir, que les villes

¹ *Comment. de rebus in Scient. nat. & Medic. gestis*, vol. VI, p. 530, sq.

exposées à l'orient sont plus salubres que celles qui sont tournées du côté du nord ou du midi, quand même la distance ne seroit que d'un stade. Ajoutez à cela, que Galien dit ¹ positivement, qu'Hippocrate avoit tiré toutes ces observations topographiques des différentes villes de la Grece qu'il avoit parcourues dans ce dessein. Cependant, en confrontant ce que notre auteur dit ensuite (§ XXIII) du caractère & de l'esprit de ceux qui habitent des pays exposés à l'orient, & de l'analogie de ces mêmes pays avec la saison du printemps (§ XXIV), avec ce qu'il dit des peuples asiatiques (§ LXXII) & de la température de l'Asie (§ LXXVI), on voit clairement, qu'Hippocrate regardoit toutes ces observations locales comme applicables aux différentes latitudes, par-tout où il existoit le même concours de circonstances. Un exemple éclaircira la question. Supposons une ville située au pied d'une montagne, ou au bas d'une vaste plaine élevée & déclive, de manière qu'elle soit exposée aux vents chauds du midi, & à couvert des vents septentrionaux. Le territoire d'une pareille ville doit être très-humide: 1°. à cause des vents méridionaux qui l'inondent de pluies; 2°. par la proximité même de la montagne, qui attire naturellement les nuages & la pluie; 3°. par la direction de toutes les autres eaux des élévations environnantes, qui coulent vers l'endroit le plus bas; 4°. enfin par le défaut de vents septentrionaux, dont la qualité est de dessécher, ou du moins de disperser les vapeurs, & de les porter ailleurs. Les eaux d'un terrain bas & tellement abreuvé sont naturellement peu profondes & presque à la surface de la terre. Par cela même, elles doivent être immédiatement sous l'influence de l'atmosphère, par conséquent chaudes en été & froides en hiver. Mais de

1 *Quod optimus Medicus idem & Philosophus*, T. I, p. 9.

telles eaux sont rarement douces : leur état de stagnation , la plus grande évaporation qu'elles éprouvent , étant toujours exposées à une atmosphère chaude , & , si elles sont près des eaux de la mer , l'infiltration¹ de ces dernières , doivent naturellement les rendre plus ou moins saumâtres. Appliquons maintenant tous ces phénomènes aux latitudes géographiques. On fait que le degré de la chaleur va toujours en augmentant à mesure qu'on s'éloigne du septentrion pour s'avancer vers la ligne ; que les variations du baromètre diminuent en même proportion ; qu'elles sont peu considérables au-delà du tropique , & presque nulles sous l'équateur ; que les quantités de pluie sont d'autant plus grandes qu'on approche de l'équateur² ; que la plus grande partie des mers les plus étendues sont dans l'hémisphère méridional ; que c'est du même côté qu'on trouve les plus grands fleuves & les plus grands lacs³ ; que dans les pays chauds & au voisinage de la ligne l'évaporation est plus forte , & par conséquent l'eau de la mer plus salée que vers le nord⁴. Ce dernier effet doit également valoir pour les eaux de terre. En Barbarie , l'eau de presque tous les puits , ordinairement peu profonds , ainsi que de presque tous les lacs , est salée ; & des rivières entières ont leurs eaux chargées de sel⁵. Il en est de même en Égypte & dans toutes les contrées que le

¹ Aristotel. *Problem.* XXIII , 21 & 25.

² Cotte , *Leçons élément. de Phys. d'Astron. & de Météorolog.* p. 164. suiv. & *Mém. de la Soc. Royal. de Médec.* année 1784-85, part. I , p. 204.

³ Arbuthnot , *Specim. effect. Aër.* cap. IV , § 28 , p. 153.

⁴ Richard , *Histoire natur. de l'air & des météores* , vol. V , p. 85.

⁵ Shaw , *Voyage en Barbarie* , &c. T. I , p. 295 , suiv. trad. franç.

Nil parcourt. Au rapport de Bruce ¹, le sol de Sennaar est tout imprégné de sel. Forskal a observé la même chose à Moka dans l'Arabie heureuse ². Thevenot dit ³ qu'à Bassora, où le Siroc, vent très-chaud & très-humide, regne souvent, si l'on creuse deux brasses de profondeur, on y trouve de l'eau salée. Ainsi, par une ville exposée aux vents qui soufflent entre le levant & le couchant d'hiver, & qui sont d'après les Anciens, l'*Euronotus*, le *Notus* & le *Libonotus*, & d'après les Modernes, le vent du *Sud* avec ses collatéraux qui se trouvent entre le sud-est & le sud-ouest, Hippocrate entend, non seulement toute ville qui par la déclivité de son terrain ou par les montagnes auxquelles elle est adossée, se trouveroit située de manière à être exposée à l'influence de ces vents; mais encore toute ville, dont la latitude & la longitude considérées ensemble l'exposent à ces mêmes vents, pourvu qu'ils conservent les mêmes qualités qu'ils ont en Grece.

§ IX, l. 6. *chaudes en été & froides en hiver*. La chaleur & le froid de l'atmosphère ne pénètrent la terre qu'à quelques pieds seulement de profondeur. Toutes les observations s'accordent à prouver, que tout ce qui est au-delà, conserve une température égale pendant toute l'année. Il est donc naturel que la température des eaux profondes soit en raison inverse de celle de l'atmosphère, tandis qu'au contraire celles qui sont superficielles, suivent les variations de cette même atmosphère. Mais cette condition doit s'entendre dans un sens relatif : une eau peut être chaude en été & très-bonne en même temps, pourvu qu'elle soit moins chaude qu'en hiver. De deux sources

¹ Voyage aux sources du Nil, T. IV, p. 542.

² Comment. de reb. in scient. Nat. & Med. gest. T. XXII, p. 526.

³ Suite du Voyage au Levant, p. 310, 1674, in-4°.

également bonnes & abondantes, dont on se sert à Toulon, l'une est fort chaude en hiver, & tiède en été, au lieu que les eaux de l'autre sont chaudes en hiver, & fraîches pendant les chaleurs de l'été¹.

§ IX, l. 8. μετέωρα . . . Clifton pense qu'il faut sous-entendre le participe ἰόντα; mais cette ellipse me paroît dure, & j'aime mieux accuser les copistes d'omission. Toute la phrase devoit être écrite & ponctuée de cette manière : καὶ ἀναγκαίη εἶναι, μετέωρα ἰόντα, τοῦ μὲν θέρους, κ. τ. λ. Ceux qui lisent : μὴ μετέωρα, conviennent eux-mêmes que la négation est absolument déplacée; excepté Prosper Martian, qui s'est imaginé que le μετέωρα devoit être pris ici dans le sens de *légers*, & que, joint à la négation, il signifioit *lourdes*, *pesantes*. La correction de Zvinger : καὶ μετέωρα, n'est point du tout nécessaire. De ce que l'auteur s'est servi de cette expression au CXXV, il ne s'ensuit point, qu'il ait dû s'en servir également ici.

§ IX, l. 8. *Et doivent lui occasionner différentes maladies*. Tous les médecins anciens & modernes s'accordent à regarder les eaux, comme ayant par leurs différentes qualités, une grande influence sur l'état physique de l'homme. Je ne connois parmi les derniers que le célèbre Cullen qui ait regardé le choix de l'eau comme une chose presque indifférente pour la santé². Hippocrate n'est de cet avis, que dans le cas seulement où l'homme qui en fait usage, est bien portant & vigoureux (§ XXXIX). Dans tout autre cas, il attribue aux eaux une grande influence sur l'économie animale (§ XXVII). L'opinion de Cullen paroît on ne peut pas plus étonnante au premier aspect; mais avec un peu de reflexion, on voit qu'il a calculé les

¹ Recueil d'observ. de Méd. des hôp. milit. T. I, p. 154.

² Matier. médic. vol. I, p. 412, 413.

effets de l'eau sur l'économie animale, par ceux qu'il lui voyoit produire sur ses compatriotes. L'Angleterre, la Hollande, & en général tous les pays septentrionaux, où l'on vit dans une atmosphère plus ou moins humide, & qui par cela même excite peu à boire, & où l'on fait un usage habituel de thé & de bière, usage qui doit encore restreindre prodigieusement celui de l'eau pure & fraîche, sont les pays les moins propres à faire des observations sur les effets de l'eau. Le thé est une eau bouillie; la bière une eau fermentée; & l'on sait que l'ébullition & la fermentation sont deux puissans moyens pour corriger ou dénaturer les eaux. Il n'en est pas de même de la Grèce où Hippocrate faisoit ses observations, & encore moins des pays chauds situés entre les tropiques. La plupart des habitans de ces climats ne connoissent guère que l'usage de l'eau pure; & ils sont obligés par la plus grande transpiration que la chaleur nécessite, d'en prendre une quantité considérable. C'étoit dans la Sicile que les moissonneurs desséchés par l'ardeur du soleil, chantoient: *Que la vie d'une grenouille est digne d'envie! Elle n'a pas besoin qu'une autre lui verse à boire; l'abondance de l'eau l'entoure de tous côtés*¹. Une pareille chanson seroit déplacée dans la bouche d'un laboureur anglais, enveloppé, même au milieu de l'été, d'une atmosphère plus ou moins chargée de vapeurs, qui l'empêche de sentir le besoin de se désaltérer aussi fortement qu'on le sent dans les pays chauds.

§ IX, l. 10. ἄσσα . . . ἐπιφορέει. J'ai ajouté à mon texte toute cette période d'après mon manuscrit N° 2255, & à l'exemple de Lalemant & de Vander-Linden. C'est à tort

¹ Εὐκλὸς ὁ τῷ βαλράχῳ, παῖδες, βίος • οὐ μελεδαίνει

Τὸν τὸ πλεῖν ἐγχέυντα • πάρεσι γὰρ ἄφθονον αὐτῷ.

Theocrit. Idyll. X, 52.

que Mackius les accuse de l'avoir fait contre la foi des manuscrits. Dans celui que je viens de nommer, on trouve immédiatement après cette période, ces mots : καὶ γὰρ λειεντέραι καὶ ὕδρωπες ἐπιγίνονται, καὶ τελευτῶσι τοῖσι νοσεύμασιν· οὐ γὰρ ἀποξηραίνονται αἱ κοιλίαι ῥηϊδίως. Ils existent également dans le Ms. N° 2146. Mais je les ai renvoyés, à l'exemple de Foës & de plusieurs autres éditeurs, à leur place naturelle, § LXIII. Quant au désordre qui regne ici dans les Mss. & dans les premières éditions ou traductions, outre ce que j'en ai dit (*Disc. Prélim.* § § 121, 122, 128 — 131), on peut consulter les notes de Foës, ainsi que celles de Gadaldinus insérées dans le deuxième volume, p. 6. des œuvres de Galien, quatrième édition latine des Juntæ, 1565.

§ IX, l. 12. καὶ ὁκόσαι.....αὐται δὲ μᾶλλον. Un peu d'attention suffit pour se persuader, quoi qu'en dise Baccius Baldinus, que tout ce passage, que je ne laisse dans mon texte grec que pour ne point m'écarter des autres éditeurs, est ici absolument déplacé. Gadaldinus a porté le même jugement non seulement sur ce passage, mais encore sur ce qui le suit immédiatement : κἢν μὲν τὸ θέρους,..... ἐγγίγνεται, c'est-à-dire sur tout le morceau que j'ai enfermé entre deux crochets : & il pense qu'il faut placer le premier à la fin du § XXVI, après les mots τοῦ πρὸς τὴν δείλην, & ce qui suit, au § LXIII, l. 11 immédiatement après le mot ἐπιπίπτειν. Pafienus me paroît avoir été plus heureux dans le choix de la place qu'il assigne au premier, en le mettant immédiatement après les constitutions, & à la fin du § LXIX. J'ai d'autant moins balancé à donner la même place à la version qui le regarde, que les mots τῶν τοιούτων μεταβολῶν, qu'on y trouve, indiquent en effet des changemens dont on vient de parler, & cependant il

n'est précisément question de ces changemens qu'au § LXVIII. Il n'en est pas de même de ce qui suit : καὶ μὲν τὸ θέρους, κ. τ. λ. Je viens d'indiquer la place que lui assignoit Gadaldinus. Pafienus ne diffère de ce dernier qu'en ce qu'il le place quelques lignes plus bas, après le dernier mot ῥηϊδίως du § LXIII, & immédiatement avant le § LXIV. Quoique je trouve cet ordre préférable à celui des autres éditeurs, je l'ai placé à la fin du § LIX, pour des raisons qu'on verra dans mes notes sur ce §.

§ X, l. 1. καὶ φαγεδαίνας . . . ἢν ἔλκος. J'ai rendu ce dernier mot par *bleffures*. Calvus l'a paraphrasé : *vulnus vel ulcus*, parce qu'Hippocrate l'emploie dans le sens générique d'une solution de continuité. J'ai traduit le mot φαγεδαίνας, *ulceres phagédéniques*; & j'entends par là non seulement les ulcères rongeurs, mais encore les ulcères gangréneux. Hesychius regarde le γάσφραινα & φαγέδαινα comme des termes synonymes : apparemment parce que les mots γράω & φάγω, dont ils dérivent, le sont aussi; car il explique γρά par φάγε.

§ X, l. 2. Pour changer les bleffures en ulcères phagédéniques. C'est-à-dire, en ulcères qui se cicatrisent difficilement, & qui dégénèrent souvent en gangrenes. Une atmosphère humide & chaude favorise singulièrement les affections putrides & gangréneuses. Telle fut la constitution pestilentielle que décrit Hippocrate dans ses épidémies¹, & où des accidens légers, tels que de très-petites bleffures, τραματίοισι (qu'on a mal rendu par *ulcusculis*.) donnoient lieu à des érysipeles gangréneux. Si l'on compare avec cette constitution l'épidémie gangréneuse arrivée dans les environs de Lille en Flandres, en 1749 & 1750, on verra que ce fut à peu près la même maladie

¹ L. III, sect. 3, T. I, p. 722.

produite par les mêmes causes, l'humidité & la chaleur ¹. Une pareille gangrene regna à la même époque à Boulogne; elle se déclaroit à la suite des blessures ². L'air des hôpitaux, sur-tout quand il se joint à une constitution australe & pluvieuse, favorise aussi singulièrement les affections gangréneuses ³. C'est encore à cette disposition de l'atmosphère qu'il faut attribuer la *pustule maligne* endémique en Bourgogne, dont la cause dépend quelquefois de la piquure de certains insectes, & qui se déclare de préférence dans les endroits humides à la suite des grandes chaleurs ⁴. On fait que les ulcères des pêcheurs, sur-tout des pêcheurs d'étangs ⁵, sont difficiles à guérir, & se gangrenent facilement. Hunter observe qu'à la Jamaïque, ainsi que dans toutes les Indes occidentales, les ulcères épuisent souvent la patience des médecins & des malades, qui en guérissent très-facilement à leur retour en Angleterre. C'est la piquure d'un insecte appelé *Chiger*, qui les occasionne quelquefois ⁶.

§ X, l. 4. *Et cette pituite, en se déchargeant, &c.* Plus bas (§ LXII) il répète encore cette théorie des fluxions, en attribuant les dysenteries à la pituite qui passe de la tête au ventre. Il existe une sympathie particulière entre la tête & le canal intestinal; sympathie qui vient en partie de ce que ces deux organes sont également destinés à la sécrétion

¹ Journ. de Médec. vol. XVII, p. 327 - 346, 396 - 421, 504 - 533.

² Comment. de reb. in Scient. nat. & Medic. gestis, supplém. I, décad. p. 415.

³ Recueil périodique de la Société de Santé de Paris, T. I, p. 368 - 371.

⁴ Journ. de Médec. vol. LVIII, p. 70.

⁵ Ramazzini, Malad. des Artif. chap. 39.

⁶ Journ. de Médec. vol. LXXIX, p. 119.

des humeurs muqueuses, & qui fait que l'état physiologique ou nosologique de l'un influe sur celui de l'autre. On sait, que les enfans ont la tête plus grosse, & les intestins plus longs & plus amples relativement au reste du corps. Il n'est point rare de voir des épidémies catarrhales, qui ont leur siège dans la tête, se terminer par des diarrhées ou des flux dyssenteriques ¹. Ceux qui seroient tentés de tourner en ridicule cette théorie des fluxions, n'ont qu'à lire avec attention ce qu'en dit Bordeu ², l'un des Modernes sans contredit, qui ont su le mieux apprécier la doctrine d'Hippocrate.

§ X, l. 7. *Ils mangent & boivent peu.* L'humidité jointe à la chaleur, relâche les fibres des organes digestifs, qui communiquent bientôt leur atonie à la tête, qui influe à son tour à énerver de plus en plus ces organes, d'après les loix de la sympathie, qui regne entre ces deux parties du corps (voy. la note précédente). Toutes les observations s'accordent à confirmer cette vérité. Trois Indiens des provinces méridionales, ne consommeroient point la nourriture, qui suffiroit à peine à un paysan français ³. Les habitans même des pays froids, ordinairement grands mangeurs, se sentent moins d'appétit dans les chaleurs de l'été ⁴, ou lorsqu'ils se trouvent dans des climats chauds. Les Allemands, par exemple, lorsqu'ils passent en Italie, sont obligés de se conformer à la frugalité des indigènes; ils y meurent s'ils s'obstinent à conserver leur habitude.

¹ *Comment. de reb. in Scient. nat. & Medic. gestis*, vol. XIII, p. 23; cf. & *Recueil périod. de la Société de Santé de Paris*, T. I, p. 406, & T. II, p. 118.

² *Recherches sur le tissu muqueux*, § 102.

³ Richard, *Histoir. natur. de l'air & des météores*, T. I, p. 367.

⁴ Hippocrat. *Aphorism.* I, 15 & 18.

Baglivi ¹ observe que les habitans de Rome mangent très-peu, & que leurs alimens sont pour la plupart des végétaux. Il ajoute que les étrangers qui y arrivent, perdent peu-à-peu l'appétit, & sont enfin obligés de se conformer à la maniere de vivre des Romains, pour ne point s'exposer à des maux incurables. Le contraire arrive aux habitans des climats chauds, quand ils vont dans des pays froids. Les Espagnols qui vivent ordinairement de peu, deviennent voraces lorsqu'ils passent en France ². Une autre circonstance qui doit contribuer beaucoup au plus ou moins de besoin qu'on a de nourriture, c'est que le même volume d'alimens, tirés de végétaux ou d'animaux, renferme plus de parties nutritives dans les pays chauds que dans les pays froids, comme nous l'avons déjà observé (*Disc. Prélim. §. 84*). Cette diminution de l'appétit dans les pays chauds, sur-tout pour les substances animales, est un effet de la sage Nature, qui tend à garantir l'homme de la chaleur qui augmente ordinairement pendant le travail de la digestion, & à le mettre à l'abri des maladies bilieuses. D'après les observations de Hunter & de Blane ³, la faculté digestive étant en raison inverse de la faculté sensitive, il s'ensuit encore que dans les climats chauds, où cette dernière faculté est trop exaltée, où elle se fatigue trop en s'appliquant sur divers objets, où le cerveau & le système nerveux, organes de nos sensations, sont si irritables, la digestion se fait avec difficulté; de là la nécessité du sommeil après le dîner, pour les habitans de ces climats, & particulièrement en été. C'est un moyen que la nature

¹ *Prax. Med.* L. I. cap. XV, T. I, p. 218.

² Bodin, *Method. ad facil. Histor. cognit.* cap. 5, p. 129; edit. 1572.

³ *Journ. de Médec.* vol. XC, p. 128.

emploie pour renforcer les organes de la digestion, en suspendant toute action du cerveau. C'est ainsi que dans les maladies où l'exercice des sens est détruit ou suspendu en grande partie, comme dans l'hydrocéphale & dans la paralysie apoplectique, il arrive souvent que la digestion se fait mieux qu'en santé. Il est à présumer, que le froid, dans les pays où il regne, augmente l'appétit & facilite la digestion, non seulement par le resserrement de la peau qui se communique & se propage sympathiquement jusqu'aux tuniques de l'estomac, mais encore par la vertu narcotique qu'il exerce sur les nerfs. C'est une vérité bien triste, constatée malheureusement par une longue expérience, que plus on pense, moins on est propre à digérer la nourriture : & il n'est pas moins vrai que, toutes choses égales, on pense plus en Afrique qu'en Laponie. Quant aux contrées intermédiaires, il est vrai que ces principes ne leur sont pas toujours applicables ; mais il faut considérer les institutions religieuses & politiques, les mœurs & les usages, le plus ou moins de civilisation ; circonstances qui peuvent, si non changer, du moins modifier prodigieusement l'influence du climat. Un François septentrional pensera plus & digérera moins qu'un Turc d'Asie, parce qu'il n'est, comme ce dernier, ni abruti par la plus crasse ignorance, ni arrêté, dans le cours de ses idées, par le dogme d'une fatalité à laquelle rien ne peut résister.

§ X, l. 9. *Il se ressent plutôt qu'un autre, &c.* C'est encore à la foiblesse du système nerveux qu'il faut attribuer les inconvéniens qui résultent de l'usage du vin, & qui ne se bornent pas toujours aux maux de tête. Bontius observe qu'en Asie l'ivresse donne souvent naissance au tétanos ; & l'on sait que dans l'île de Ceylan une maladie analogue au tétanos attaque ceux qui se livrent à l'usage

d'une liqueur enivrante connue sous le nom de *Calou* ¹. C'est par la même raison que les coups à la tête entraînent plus facilement les convulsions, quand ils sont reçus pendant l'ivresse ².

§ X, l. 11. *πίεζει*. Chartier, au rapport de Mackius, ajoute à son texte, après ce mot, une phrase toute entière que j'ai copiée fidèlement dans les Variantes, mais que je présenterai de nouveau ici dépouillée de ses fautes : *οἱ ταύτης* (l. *ταύτης τῆς*) *τῆς πόλεως ἄνθρωποι μὴ* (j'aimerois mieux *οὐ*) *πολὺν χρόνον βίβην* (l. *βισύν*) *δύνασθαι*; ce qui signifie : *les habitans de cette ville* (c'est-à-dire d'une ville exposée aux vents chauds) *ne peuvent vivre long-temps*. Cette leçon que Chartier avoit vraisemblablement tirée de quelque manuscrit, & que Clifton a reçue dans sa traduction anglaise, paroît au premier coup d'œil autorisée par ce que l'auteur dit plus bas des habitans des villes exposées aux vents froids, savoir, qu'ils vivent plus long-temps. Mais, en considérant qu'Hippocrate n'est pas toujours exact à marquer cette opposition entre deux expositions différentes, soit parce qu'elle ne se trouve pas toujours parfaite à l'égard de toutes les circonstances, soit parce que son style, ordinairement très-concis, lui fait négliger tout ce que le lecteur peut facilement déduire des autres observations (cf. *Disc. prélim.* § 85 & 86), je regarde cette leçon comme une explication marginale que quelqu'un aura marquée dans son exemplaire; d'autant plus qu'on ne la trouve ni dans Avicenne, ni dans Calvus.

§ XI, l. 1. *Quant aux maux*, &c. Par ce qu'il a déjà dit sur la nature d'une atmosphère humide & chaude, ainsi que sur la complexion foible des habitans d'un pays environné d'une pareille atmosphère, il est facile de

¹ *Journ. de Médec.* vol. LXXI, p. 42.

² Hippocrat. *Prædñ.* L. I, N° 121.

deviner quelles sont les maladies les plus familières à ce pays. La difficulté qu'éprouvent les blessures à se cicatriser, l'humidité de la tête & du ventre, occasionnée par une surabondance d'humeurs pituiteuses ou séreuses, la faiblesse des organes digestifs, supposent un tissu rare, une fibre lâche, des vaisseaux sans ton ni ressort, des humeurs par conséquent peu élaborées, & doivent donner lieu à une transpiration plus abondante, à des exanthèmes, aux maladies cutanées, à celles des nerfs, à une disposition variqueuse des vaisseaux, aux hémorroïdes, aux pertes utérines & aux fausses couches chez le sexe, aux diarrhées, aux dysenteries, aux fièvres humorales, pituiteuses, lentes, nerveuses, dépendantes d'un sang moins riche en parties rouges. Ces mêmes causes, & cette disposition des solides & des fluides, sont qu'on y est plus sujet aux maladies chroniques qu'aux maladies aiguës, qui n'attaquent que les sujets d'une fibre roide & tendue, d'une peau plus serrée & moins propre à la transpiration, qui ont des vaisseaux plus actifs, & des humeurs par conséquent plus élaborées, plus denses, plus exaltées (*Disc. Prélim.* § 80—85). Spigel a déjà remarqué, que le sang est ordinairement peu concrescible dans les hommes qui ont le tissu de la peau rare & délié; au lieu que le sang se grumèle ou se condense très-promptement chez ceux dont la peau est compacte & dure¹. Galien, qui s'étoit apperçu avant Spigel du même rapport qui existe entre le sang & la peau, établit², comme une règle de pratique, qu'il faut éviter les saignées, sur-tout les saignées copieuses, chez les sujets qui ont le tissu des chairs lâche & mou, & les employer avec confiance chez les personnes

¹ Barthez, *Nouv. Élém. de la science de l'homme*, chap. VI, p. 116.

² *De curat. ad Glauc.* L. I, T. IV, p. 204.

d'un tissu ferme & compacte. Aussi les maladies aiguës ont-elles chez les uns des crises plus longues, par l'atonie de la nature, & chez les autres, plus violentes, par les obstacles qu'elles rencontrent de la part des solides & des fluides, & par la précipitation avec laquelle la nature semble se conduire. Chez les uns, elle a pour ainsi dire besoin d'aiguillon; il lui faut un frein chez les autres. Guthrie observe qu'en Russie on doit s'abstenir de toute espèce de remèdes irritans, parce qu'ils élèvent la chaleur à un degré supérieur à celui qui est nécessaire pour décider la sueur, & qu'ils obligent à gorger, pour ainsi dire, le malade de boissons délayantes, afin d'humecter la peau¹. C'est à cause de cette harmonie ou correspondance réciproque des solides & des fluides, qu'Hippocrate² recommande dans certaines maladies aiguës le bain, en donnant pour raison, que le ramollissement de la peau produit sympathiquement une détente dans toute la substance du corps, & qu'en relâchant tous les conduits excréteurs, il fournit à la nature les moyens de choisir la voie qui lui paroît la plus propre à opérer les sécrétions & les excréctions critiques. On peut expliquer par là pourquoi dans les pays chauds les maladies vénériennes se communiquent & se guérissent plus facilement que dans les pays froids. Dans les premiers, le virus vérolique trouve plus de facilité à pénétrer dans des corps d'un tissu lâche, & à infecter des humeurs inertes, pour ainsi dire, & stagnantes; mais aussi les sudorifiques seuls suffisent souvent pour le chasser, parce qu'ils agissent avec plus de facilité sur une peau dont les pores sont toujours ouverts. Dans les climats froids, au contraire, la densité de

¹ *Journ. de Médec.* vol. LXXXVIII, p. 10.

² *De affectionib.* § 10 & 28, T. II, p. 166, 198. & *de vict. acut.* § 32, T. II, p. 296.

la peau & des humeurs fait que ce virus y pénètre avec plus de difficulté, comme on l'a déjà observé dans certains endroits de la Sibérie, & chez les Ostiacks¹; mais une fois introduit, il ne faut rien moins que l'emploi des résolutifs les plus actifs pour vaincre les mêmes obstacles, qui l'empêchent de sortir.

§ XI. l. 2. ῥοώδεις. Ce mot, que j'ai traduit par *sujettes aux pertes utérines*, a deux significations dans Hippocrate. Il l'emploie dans le sens propre de *coulant*, lorsqu'il donne aux ophthalmies humides, dont il parle dans ce traité (§ XIV), le nom d'*ophtalmies coulantes*, ὀφθαλμῖαι ῥοώδεις ou ὀμματα ῥοώδεια². Une autre signification qu'il donne au mot ῥοώδης, c'est lorsqu'il l'applique aux femmes, qui naturellement d'une complexion humide & lâche, & d'un tissu plus rare que celui des hommes³, ont cette disposition naturelle d'une manière plus prononcée que les autres individus de leur sexe : il les appelle pour lors ῥοώδεις, par opposition aux femmes qui ont un tissu plus ferme & plus ferré, & auxquelles il donne le nom de στυφαί⁴; de manière que ce dernier mot devient synonyme de πυκνόςαρκοι (d'une chair dense & compacte), comme le premier, d'ἀραιόςαρκοι (d'une chair rare & spongieuse), qu'il applique également aux femmes⁵. Il donne de même le nom de ῥοώδεις aux hommes d'un tempérament humide & approchant de celui des femmes. C'est ainsi qu'en parlant de l'accroissement rapide que les corps de tels hommes éprouvent, précisément

¹ Comment. de reb. in Scient. nat. & Medic. gestis, vol. II. p. 102, sq. & Pallas, Voyage en Russie, T. IV, p. 68.

² Epidem. L. I, sect. 2, p. 657, & L. VI, sect. 2, p. 801.

³ De glandulis, § II, T. I, p. 421.

⁴ De natur. muliebri, § I, T. II, p. 353.

⁵ De nat. pueri, § 20, T. I, p. 147.

à cause de leur tissu spongieux & expansible, il dit : αὖξεται
 δὲ τὰ σώματα ταχέως, ΚΑΤΑΡΡΟΩΔΕΙΣ τε οἱ τοιοῦτοι γίνον-
 ται¹. Ici les traducteurs latins trompés par le nom de *catarrhe*
 (κατάρρως) ont rendu les derniers mots *distillationibusque*
obnoxii sunt. Mais je présume qu'Hippocrate avoit écrit :
 ΚΑΡΤΑ ΡΟΩΔΕΙΣ, carneque *admodum rara tales prae-
 sunt* ; leçon qu'exige absolument le sens de cet endroit, &
 que Calvus paroît avoir eu sous les yeux. Car quoiqu'il
 traduise aussi mal que les autres : *distillationique VALDE*
obnoxii sunt, ce *valde* me paroît représenter le κάθλα du
 texte, que la distraction du copiste aura changé en prépo-
 sition en l'accollant au mot suivant. Plus bas dans ce traité
 (§ CI), en parlant de la mollesse & du relâchement des corps
 des Scythes, il les appelle ποικῆ, mot qui a la même origine
 & la même signification que ποιδέα. Je n'aurois pas fait
 une note aussi longue sur ce dernier mot, si les interpretes
 avoient été d'accord. Mais une grande partie d'eux l'ont
 rendu (en suivant probablement le commentaire attribué à
 Galien) par *fluxionibus obnoxia*, ou *sujettes aux fluxions*,
 comme le traduit Dacier. Cette expression équivoque ne
 me paroît point présenter l'idée d'Hippocrate, lequel, si je
 ne me trompe, a entendu par ce mot *les écoulemens immo-
 dérés de la matrice*, qui occasionnent les avortemens dont
 il parle dans la suite. Cela est d'autant plus vraisemblable,
 que les maladies ou les incommodités des femmes qui
 habitent un pays méridional, doivent être opposées à celles
 des femmes d'un pays septentrional : or ces dernières ont
 les purgations menstruelles très-modiques, & se blessent
 rarement (§ XX). Aussi Avicenne traduit-il cet endroit de
 manière à ne laisser aucun doute sur le sens qu'on donnoit
 de son temps à ce mot. Voici sa version : *Mulieres mensum*

1 De Diat. L. I, § 25, T. I, p. 201.

profluvium exercet ; & difficulter concipiunt , ac deinde sæpius abortum faciunt , non alia de causa , quam morborum , quibus fatigantur , frequentia. L'ancienne paraphrase, citée par Cornarius, a exprimé le même sens en traduisant le *ῥοώδεις* par *copiosioribus abundant mensuris* ; mais Calvus, moins sûr, a voulu s'exprimer d'une manière moins précise en disant : *fluidæ, mensiumve copia obnoxia*. Claude Tardy, qui publia sa paraphrase trente ans avant la traduction de Dacier, traduit, *étant sujettes à l'excès de leur flux*. En traduisant, *sujettes aux pertes utérines*, je ne me suis exprimé de cette manière générique, que pour comprendre sous cette dénomination non seulement les hémorrhagies de la matrice, ou ce qu'on appelle les pertes rouges, mais encore les fleurs ou pertes blanches, les unes & les autres pouvant également venir de relâchement, & produire les mêmes effets. On fait que l'un de ces flux s'appelle *ῥόος ἐρυθρός*, & l'autre, *ῥόος λευκός*¹. Je ne dissimulerai pas cependant, qu'on peut prendre ici le *ῥοώδεις* dans le second sens d'*humides & lâches*, sur-tout si au § XX, il faut lire : *σπρυφναί*, au lieu de *σπερίφαι*.

§ XI, l. 2. *Sujettes aux pertes utérines*. L'humidité jointe à la chaleur relâche les vaisseaux, particulièrement ceux de la matrice, & occasionne des écoulemens tantôt blancs, tantôt rouges. Car la chaleur par elle-même, en augmentant la transpiration de la peau, diminue plutôt les évacuations utérines, ainsi que cela arrive dans les pays chauds. En 1761, au mois de Juillet, on observa, à Lille & à Paris, des pertes utérines qui avoient un caractère épidémique, & qui étoient suivies de fausses-couches. La constitution de l'atmosphère, à cette époque, étoit à peu près

¹ Foës, *Æconom.* in *Pœt.*

analogue à celle que décrit ici Hippocrate ¹. Dans les pays humides & marécageux, tels que la Hollande, Cayenne, &c. les fleurs blanches sont comme endémiques. Elles attaquent sur-tout, comme l'observe Baillou, les femmes qui ont la tête pleine d'humeurs, qui sont sujettes aux catarrhes, & dont les poumons sont abreuvés de sérosités ².

§ XII, l. 1. *Les enfans sont attaqués de convulsions, d'asthmes, &c.* Dans les pays chauds, les affections spasmodiques sont endémiques : l'enfance par sa nature même y doit être le plus sujette ; mais les adultes y participent aussi. C'est dans les Indes qu'on rencontre souvent les spasmes ³. A Sennaar, qui est au 13^e degré de latitude, & qui abonde en eaux marécageuses, on voit fréquemment des épileptiques ⁴. C'est entre les tropiques, comme à Cayenne, à Saint Domingue, aux Barbades, à l'île Bourbon, que regnent le mal de mâchoire, les convulsions, les coliques convulsives, le tétanos, l'opisthotonos, l'emprosthotonos, les affections hypochondriaques & hystériques & l'asthme. Dans ces pays, le système nerveux est tellement irritable, que les piquures, les blessures, les purgatifs, même doux, excitent facilement des convulsions.

§ XII, l. 2. καὶ ὁ νομίζουσι τὸ τε θεῖον ποιέειν. Le texte de tous les éditeurs porte : ὁ νομίζουσι τὸ παῖδιον ποιέειν, excepté Septalius, qui aux derniers trois mots substitue : τὸ τε θεῖον ποιέειν, d'après une correction, comme il le prétend, de Zacharias Caimus. Mais cette leçon se trouve également à la marge de Zvinger & de Mercuriali conjointement avec celle-ci : τὰ παῖδια ποιέειν. Peu importe d'ailleurs, que ce

¹ Journ. de Médec. vol. XV, p. 284, 286 & 383.

² Ibid. vol. XXV, p. 496.

³ Bontius, *Medicin. Indor.* p. 120.

⁴ Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, T. IV, p. 555.

soit

soit une correction ou une ancienne leçon des Mss. elle est d'une telle évidence, que je l'avois devinée long-temps avant d'avoir connu l'édition de Zvinger. L'auteur du traité *De morbo sacro*, T. 2. p. 324, dit, en parlant de l'épilepsie : φύσιν δὲ αὐτῇ καὶ πρόφασιν οἱ ἄνθρωποι ἔ'ΝΟ'ΜΙΣΑΝ ΘΕΙ'ΟΝ (f. θείην) εἶναι.

§ XII, l. 3. ἱρὴν νοῦσον. On est surpris de trouver dans l'ancienne version citée par Cornarius : *la passion iliaque*. Mais l'étonnement cesse, quand on pense, que l'auteur de cette mauvaise version, trompé par quelque mauvais Ms. aura confondu le mot Ἰ'ΛΕΟ'Ν avec le mot Ἰ'ΡΗ'Ν. Quant au nom *maladie sacrée*, que les Anciens donnoient à l'épilepsie (qu'ils appelloient *la grande maladie*, μεγάλη νοῦσος), Platon ¹ pense, que c'est à cause de la tête qu'elle attaque principalement, & qu'on regardoit comme la partie du corps où il résidoit quelque chose de divin. Aristote ² croit que ce nom lui vient d'Hercule, qui fut attaqué d'une pareille maladie. Galien ³ est du même avis sur cette dénomination, ainsi que sur celle du *morbus herculeus*, quoiqu'il nie d'ailleurs qu'Hercule ait jamais été épileptique. Arétée ⁴ en donne pour raison le préjugé où étoient sur la cause de cette maladie ceux qui croyoient qu'elle attaquoit ceux qui péchoient contre la Lune, ou la signification du mot ἱερὰ, qui exprime quelquefois métaphoriquement tout ce qui est grand, ou l'impossibilité de guérir cette maladie par d'autres moyens que par l'assistance divine, ou enfin la superstition de ceux qui regardoient les épileptiques comme des possédés. Je corrige à cette occa-

¹ In *Timæo*, T. IX, p. 420.

² *Problem.* XXX, 1.

³ *Comment.* in *VI. Epidem.* sect. VI, p. 523.

⁴ *Morb. diuturn.* L. I, cap. IV, p. 28.

sion le commencement de ce passage d'Arétée : ἀλλὰ καὶ ἄδοξος ἢ ΖΥΜΜΟΡΦΗ· δοκέει γὰρ τοῖσι ἐς τὴν σελήνην ἀλιτροῖσι ἀφικνεῖσθαι ἢ νοῦσος, κ. τ. λ. en lisant : ΖΥΜΦΟΡΗ. La même erreur des copistes se trouve répétée dans les chap. XI & XII du deuxième livre de *caus. & signis morb. acut.* du même auteur, p. 24 C. & 25. C.

§ XIII, l. 1. *Les hommes sont sujets aux dyssenteries, &c.* L'humidité du climat produit toutes ces maladies; si ce n'est qu'elle tend davantage à altérer la bile, & à donner lieu à la putridité bilieuse, toutes les fois qu'elle est accompagnée de chaleur, & qu'elle produit une putridité plus cachectique que bilieuse, lorsqu'elle est jointe au froid. Une des maladies les plus familières à Sennaar, outre l'épilepsie, dont j'ai déjà parlé (*not.* § XII, l. 1), est la dysenterie, plus ou moins mortelle, suivant qu'elle se déclare au commencement ou à la fin des pluies & au retour du beau temps. Elle est ordinairement accompagnée d'une fièvre intermittente, & souvent elle se termine par cette même fièvre. De plus, on y voit fréquemment des gens qui ont des squirrhes au foie; & les apoplexies y sont également communes¹. Dans les pays de cette nature c'est surtout le système veineux, & le foie, qui paroît en être l'origine, qui deviennent le principal foyer des maladies. C'est là que regnent les hépatites, la fièvre jaune, les fièvres malignes exanthématiques, les maladies cutanées, par la sympathie qui existe entre la peau & le foie. Les maladies aiguës, au contraire, telles que la pleurésie, la péripneumonie, en un mot, toutes les maladies du système artériel, qui reconnoissent pour cause la tension excessive des solides, doivent être fort rares dans ces

¹ Bruce, *ubi supra.*

mêmes pays , ainsi qu'on l'observe tous les jours ¹.

§ XIII, l. 2. ἡπίαλους. C'est un de ces mots de la langue grecque , dont on n'est pas tout-à-fait convenu de la véritable signification. On le traduit ordinairement par *febres lenes*. D'autres , au contraire , prétendent que ce sont des fièvres d'un mauvais caractère , dans lesquelles le chaud & le froid se font sentir en même temps ². Il y en a qui ne donnent ce nom qu'au frisson seulement ou au froid , par lequel débute une fièvre ³. Suivant Foës , il faut entendre dans le premier sens ce que dit Hippocrate ⁴, des filles qui sont mal réglées : καὶ ἡπίαλος πυρετὸς ἔχει. C'est peut-être le seul endroit de cet auteur , où ce mot se joint comme adjectif au mot πυρετός ; mais comme les manuscrits ne s'accordent point sur cette leçon , puisqu'il y en a qui lisent ἡπαλός , & d'autres où l'on trouve παλῶς , & que Calvus traduit , *mitescitque febris* , il est très-possible que la vraie leçon ait été anciennement ἀπαλός πυρετός , comme il a dit ailleurs ⁵ μαλθακός πυρετός. Le texte , qui nous occupe actuellement , étant ainsi conçu : καὶ Ἡ ΠΙΑΛΟΥΣ καὶ ΠΥΡΕΤΟΥΣ πουλυχρόνους κ. τ. λ. (il n'y a que Vander-Linden qui retranche le second καί) , il seroit plus naturel de penser que l'ἡπίαλος , employé ici comme substantif , doit signifier une affection différente de la fièvre , de même que dans ces vers d'Aristophane :

¹ Voy *Recueil d'observ. de Médec. des hôpit. milit.* vol. I, p. 112.

² Foës , *Æconom.* in Ἡπίαλος , & Blancardi , *Lex. Med.* in *Epiala*.

³ Hesychius , in Ἡπίαλος , & Lucian. *Dissertat. cum Hesiod.* § 8 , T. III , p. 246.

⁴ *De superfætat.* § 24 , T. II , p. 660.

⁵ *De sterilib.* § 15 , T. II , p. 631.

Τοῖς ἩΨΙΑΪ ΛΟΙΣ ἐπιχειρῆσαι πέρυσιν, καὶ τοῖς ΠΥΡΕΤΟΪΣΙΝ,
Οἱ τοὺς πάτεραι τ' ἡγχιον νύκτωρ, καὶ τοὺς πάππους ἀπέπνιγον.

Mais quelle est cette affection ? Il n'y a point de doute que dans Aristophane il ne faille adopter l'explication qu'en donne Didyme, en prenant le mot ἡπιάλος ou ἡπιάλης (car c'est le même mot écrit de deux manières, quoique Phrynichus en fasse deux choses différentes) dans le sens d'*incubus* des Latins, ou de *cochemar* des François ¹. Le même sens conviendrait parfaitement à cet endroit de Théognis (vers. 176), où il est dit que *la pauvreté opprime un brave homme plus que ne feroit l'épiale*. Il suffit, pour s'en convaincre, de faire attention à ce que le poète y ajoute, savoir, qu'elle lui ôte la faculté d'agir & de parler :

οὔτε τι εἰπεῖν,

οὔτ' ἔρξαι δύναται * γλῶσσα δέ οἱ δέδεται,

ce qui est précisément le principal symptôme du cochemar. Quant à Hippocrate, ce dernier sens conviendrait d'autant plus à ce qu'il dit ici que le *cochemar* est une maladie spasmodique, qui attaque ordinairement les mélancoliques, les enfans, & tous ceux qui ont le système nerveux irritable. Cependant, pour laisser à chacun la liberté d'entendre le passage comme il voudra, j'ai cru qu'il valoit mieux conserver le mot grec dans ma traduction.

§ XIII, l. 2. *Aux épiales*. Dans la note précédente j'ai déjà observé que le mot *épiale* peut signifier le *cochemar*, ou une espèce particulière de *fièvre*. Ceux qui préfèrent ce dernier sens pourroient le justifier par un endroit

¹ Scholiast. ad Aristoph. *Vesp.* 1038, cum not. Flor. Christ. Suid. in Ε'πιάλης & Ε'ριιάλης, & Ruhnken. Not. ad Tim. Lexic. in Η'πιάλης.

des *Épidémies* (L. IV , T. I , p. 749) , où l'on voit également des épiales dans une constitution humide & chaude.

§ XIII , l. 3. ἐπινοκλίδας. Avicenne & l'auteur du commentaire attribué à Galien semblent avoir lu : ἐπινοκλίδους , puisqu'ils rapportent ce mot aux fièvres , en traduisant *febres nocturna*. On pourroit peut-être justifier cette variante (si elle a jamais existé) , par un autre passage des *Épidémies* ¹. Mais je préfère la leçon vulgaire ἐπινοκλίδας ; & j'entends par ce mot des éruptions cutanées , qui naissent ou qui s'exaspèrent pendant la nuit. Calvus , trompé vraisemblablement par Plin , suivant lequel l'*epinyctis* signifie de plus une espèce de *fistule lacrymale* ² , a paraphrasé le texte de cette manière : *plurimisque oculi humescunt ; epinyctide ve corripiuntur , qua noctes & dies oculi manant emittunt ve humorem*.

§ XIII , l. 3. *A beaucoup d'épinyctides*. Ce sont des pustules ainsi nommées , parce que , selon Galien ³ & Celse ⁴ , elles se manifestent pendant la nuit. Forestus ⁵ les regarde comme une espèce d'éruption cutanée , connue sous le nom d'*effera* , quoique d'autres établissent une différence entre ces deux exanthèmes. Ce ne sont pas les seules éruptions familières aux climats chauds. Dans ces régions , principalement entre les tropiques , la gale , les dartres , l'éléphantiasis , les yaws , les pians , les maladies vénériennes , la peste , la petite vérole , &c. sont pour ainsi dire endémiques. La plupart de ces affections tiennent , comme

¹ L. III , sect. 3 , T. I , p. 726 , extr.

² Plin. XX , 21.

³ *De curandi ratione* , L. 2 , cap. 2 , T. IV , p. 48.

⁴ L. V , cap. 28.

⁵ *Observ. chirurg.* L. I , observ. 15 , schol.

je l'ai déjà observé , à une affection aiguë ou chronique du foie & des organes sécréteurs de la bile. Il existe à Bassora ¹ une maladie fort commune durant les mois de Juillet, Août & Septembre , & qui consiste dans des furoncles ou clous , qui sortent aux aines , aux cuisses , au cou , &c. & qui souvent guéris dans une partie du corps , reparoissent dans une autre. On sait que le *bouton d'Alep* est une espèce d'exanthème particulier à cette ville située dans un climat chaud , quoiqu'elle soit encore bien en deça du tropique ². La *pélagre* est une autre affection cutanée particulière à l'état de Milan. Elle est souvent accompagnée d'hypochondrie , de manie , de paralysie & d'autres affections nerveuses ; on l'attribue à l'insolation du printemps ³. Une autre maladie analogue à la pélagre est la *lepre des Asturies* , connue plus particulièrement sous le nom de *mal de la rosa*. Cet exanthème , d'après la description qu'en a donné Thieri ⁴ , commence vers l'équinoxe du printemps ; les croûtes qui se forment sur la peau , se dessèchent pendant l'été , & forment des cicatrices , lesquelles toutes les années au printemps se recouvrent de nouvelles croûtes , qui deviennent d'année en année plus horribles. Cette maladie , qui , par le tremblement de tête perpétuel , la mélancolie , les délires , & les fièvres irrégulières dont elle est accompagnée , paroît être d'une origine nerveuse , s'exaspère sur-tout pendant la nuit , & cause aux malheureux malades une ardeur brûlante qui les prive du sommeil.

¹ Thevenot , *Voyag. au Levant* , p. 313.

² *Mémoir. de la Société Royale de Médec.* année 1777 & 1778, part. I. p. 313.

³ Toaldo , *Essai météorolog.* p. 19 , 20 , *Comment. de rebus in Scient. nat. & Medic. gestis* , vol. XXXI , p. 553 , & *Journ. de Médec.* vol. LXXX , p. 272.

⁴ *Journ. de Médec.* vol. II , p. 337.

Elle se termine le plus souvent par l'hydropisie , par des tumeurs lymphatiques ou scrofuleuses , par le marasme , & quelquefois par la manie. Thieri considere cette affection cutanée comme un composé de lepre ou dartre & de scorbut , qui constitue une maladie d'une espece particuliere & déterminée. Les provinces limitrophes des Asturies, selon le même auteur , les côtes de Galicie , de Guipuscoa & d'une partie de la Biscaye , n'ont que la gale pour maladie endémique. Les Asturies sont un amas de montagnes & de profondes vallées , où des villages entiers sont privés de l'aspect du soleil pendant la plus grande partie du jour : on n'y voit qu'un ciel toujours nébuleux , des pluies fréquentes , & des rivières nombreuses ; & cet excès d'humidité fait que rien ne se conserve sans moisissure. Aussi les alimens y sont presque sans substance , par l'excès du principe aqueux , & le défaut de parties grasses. Indépendamment de la gale & des vers qui sont endémiques tout le long de cette côte , les Asturiens sont sujets au scorbut , aux tumeurs scrofuleuses , à des néphrétiques cruelles , aux mélancolies , aux affections hystériques & épileptiques de toute espece , & enfin à la lepre , pour laquelle seule il y a une vingtaine d'hôpitaux qui ne désemplissent point.

§ XIII , l. 3. *Aux hémorrhoides.* Hippocrate considere le flux hémorrhoidal , comme une crise de la nature qui prévient ou fait cesser plusieurs maladies aiguës & cutanées , & qu'il seroit dangereux de supprimer sans précaution ¹. Stahl & ses sectateurs y ont peut-être attaché trop d'importance , en le considérant comme un mouvement de la nature toujours salutaire ; mais il n'est pas moins vrai , que ceux qui ont voulu combattre la doctrine de Stahl ont aussi trop exagéré les maux que peut entraîner

¹ *De humoribus* , § 11 , T. I , p. 326.

le flux hémorrhoidal. Il est on ne peut pas plus difficile de distinguer les cas où il faut le favoriser, ou du moins l'abandonner à la direction de la nature d'avec ceux où il est prudent, je ne dis point de le supprimer, mais de tâcher de le remplacer par quelque autre excrétion qui procure tout le bien qu'on pourroit attendre des hémorrhoides, sans exposer aux maux qui pourroient en résulter. Je connois une personne chez laquelle les hémorrhoides venant à se déclarer à l'âge de 47 ans (pendant l'hiver de 1795) d'une manière vraiment orageuse, ont presque entièrement dissipé une dartre qu'elle avoit combattue depuis plus de huit ans sans aucun succès par toutes sortes de remèdes. On ne peut pas nier que ce ne fussent des hémorrhoides éminemment critiques : mais cette crise a été si violente, que le sujet se ressent encore de ses suites, & n'a échappé à l'hydropisie que par un régime restaurant suivi avec la plus grande exactitude.

§ XIV, l. 1. ὀφθαλμιαί, τε, κ. τ. λ. Ces ophthalmies humides sont les mêmes qu'il appelle ailleurs *coulantes*, *ροάδες* (voy. not. § XI, l. 2). Il en parle tout au long dans le second livre des *Prorrhétiques*; & je saisis cette occasion pour corriger quelques erreurs de copiste qui défigurent ce livre. On y lit, § XXVIII, p. 508 : οἷσι μὲν οὖν ῥήγνυνται οἱ ὀφθαλμοί, καὶ ΜΕΤΑ' ὑπερίσχουσιν, où il faut lire : καὶ ΜΕΓΑ ὑπερίσχουσιν, & *valde prominent*. Au § XXXI, p. 511 : ἀμα δὲ καὶ τὰς γαστέρας ἀποζύμους (Vander-Linden lit mal : ὑποζύμους) τε καὶ ῥΥΠΑΡΑ'Σ, où il faut lire : . . . ἀποζύμους τε καὶ ΛΑΠΑΡΑ'Σ, *depressos & molles*. Au § XL, p. 517 : ἢν τὴν κεφαλὴν τι προηληγυκότες ἔωσι πρὸ τῶν Α'ΠΟΚΗΡΥΓΜΑ'ΤΩΝ τουτέων, où il faut lire : . . . πρὸ τῶν Α'ΠΟΣΤΗΡΙΓΜΑ'ΤΩΝ τουτέων, *ante hos decubitus*. Ce mot, employé aussi dans le livre de *fla-*
tibus

tibus, § XIV, p. 407, est synonyme d'ἀποσκήματα ou ἀποσκήψεις, & même d'ἀποσπάσεις. Il l'exprime ailleurs (IV *Epidem.* § XXI, p. 758) par ἐς ὀφθαλμὸν σήριξιν.

§ XIV, l. 2. *Qui ne sont ni longues ni fâcheuses, à moins que, &c.* Il y a des ophthalmies endémiques dans les pays chauds comme dans les pays froids, produites par des causes opposées, ainsi que nous le verrons dans la suite (§ XVIII). Celles dont il est ici question, & dont il parle encore plus bas (§ LIX), quoique en général moins fâcheuses que les ophthalmies seches¹, peuvent cependant devenir tout au moins aussi dangereuses pour la vue que ces dernières, si la constitution de la saison concourt à renforcer & à développer davantage la tendance qu'on a déjà à cette affection par la constitution locale ou l'exposition de la ville. Hippocrate décrit des ophthalmies épidémiques, qui, quoique humides, se terminoient par la perte de la vue²; & d'autres qui étoient accompagnées de *Nyctalopie*, c'est-à-dire, de *cécité nocturne*³. Il est digne de remarque que cette dernière affection est à la fois endémique & épidémique dans certaines contrées, comme, par exemple, dans plusieurs villages voisins de la Roche-guyon, & notamment dans celui de Sainte-Marie. Tous les ans, au printemps, il y a beaucoup d'individus qui perdent la vue le soir, au coucher du soleil, la recouvrent le lendemain, à son lever, qui continuent de bien voir pendant le jour, & qui retombent, vers la nuit, dans l'aveuglement⁴. On a remarqué par la topographie comparée, que cette singulière maladie doit principalement appartenir aux lieux

¹ *Prædict.* § XVIII & XXIX, p. 506 - 509.

² *Epidem.* L. III, sect. 3, T. I, p. 725.

³ *Ibid.* L. IV, sect. 7, T. I, p. 814 - 816.

⁴ *Mémoir. de la Soc. Roy. de Médec.* année 1786, part. 2, p. 134 - 173.

où l'aspect du Sud & du Sud ouest est le plus marqué, où les eaux, soit celles de la mer, soit celles des étangs & des rivières, se trouvent placées dans la même exposition, & dont le sol, qui sert aux habitations & aux travaux, est plus ou moins abrité contre les vents du Nord par la position des montagnes; que telle est la position des environs de la Roche-guyon, & que telle étoit encore celle de Périnthe, ville située dans la Thrace, où Hippocrate avoit observé la nyctalopie. Il est remarquable d'ailleurs que les nyctalopies décrites par Hippocrate, comme celles observées de nos jours, commencent à la même époque, c'est-à-dire, aux approches du printemps¹.

§ XIV, l. 6. *παραπληκτικούς*. J'ai observé dans les variantes, qu'il n'étoit point nécessaire de changer ce mot en *παραπλήκτους*. On diroit que l'ancien paraphraste, cité par Cornarius, avoit lu *ἐπιληπτικούς*; car il traduit : *in comitialem prolabuntur*.

§ XIV, l. 7. *Et qui rendent les hommes paraplégiques*. Selon Galien, la paraplégie n'est qu'une paralysie partielle qui consiste dans la privation du mouvement & du sentiment dans une partie déterminée du corps, & qui vient à la suite d'une apoplexie ou d'une épilepsie². C'est surtout le passage brusque du chaud au froid, qui occasionne dans les pays chauds, non-seulement ces paraplégies ou perclussions de membres, mais encore des maladies convulsives de toute espèce. Le *béribéri* des Indes est une espèce de paralysie qui tue quelquefois dans très-peu de temps, & qui vient de ce que les hommes, accablés par la chaleur pendant le jour, abusent des boissons froides, ou se livrent à la

¹ V. *Recueil périod. de la Soc. de Médec.* T. II, p. 89, suiv.

² Foës, *Æconom.* in *Παραπληγία*, & Hippocrat. *de morbo sacro*, XII, T. II, p. 336, sq.

fraîcheur humide de la nuit, en couchant sans couverture ¹. Thevenot rapporte ² qu'à Bassora, à la suite des chaleurs étouffantes de l'été, on voit beaucoup de personnes qui ont la bouche toute de travers, pour avoir dormi à l'air pendant ce temps. Dans la Caroline, le tétanos attaque ordinairement les negres, qui travaillent pendant des journées entières exposés à un soleil ardent, & qui éprouvent alternativement l'impression de la chaleur la plus vive & celle des pluies froides qui les saisissent subitement ³. L'insolation, dont parle ici Hippocrate, peut encore occasionner ces affections connues sous le nom de *coups de soleil* ou *apoplexies solaires*, & qui ne sont que de véritables inflammations ou sphaceles du cerveau ⁴. Elles sont sur-tout mortelles dans les saisons & dans les contrées chaudes, où elles tuent plus promptement que la peste. Derham, dans sa *Théologie physique*, rapporte que le 8 Juillet de l'année 1707, la chaleur du soleil fut si excessive, que dans une province d'Angleterre plusieurs moissonneurs, & même des bœufs & des chevaux, moururent dans les champs. L'année 1743, il mourut à Pékin (pays chaud & sujet à des inondations fréquentes), depuis le 14 Juillet jusqu'au 25 du même mois, onze mille personnes dans les rues par la chaleur insupportable qu'on y éprouva ⁵.

§ XV, l. 5. *Entre le couchant & le levant d'été*. Ce sont les vents appellés *Thrascias*, *Aparétias* & *Meses*, ou d'après notre maniere de les compter, le vent du Nord,

¹ Bontius, *Medic Indor* p. 116, edit. 1642.

² *Voyage de Levant*, p. 313.

³ *Journal de Médec.* vol. LXXI, p. 23.

⁴ Selle, *Pyretolog.* p. 138, edit. Berol. 1786.

⁵ Toaldo, *Essai météorolog.* p. 19, 20, & *Comment. de rebus in Scient. nat. & Med. gestis*, vol. XXI, p. 467.

avec tous ses collatéraux placés entre le *Nord-ouest* & le *Nord-est*.

§ XV, l. 7. *Les eaux . . . ne sont guere susceptibles d'être corrigées.* Voy. la note suivante.

§ XV, l. 9. [οὐ] γλυκαίνεται. Le seul embarras des traducteurs & des commentateurs suffit pour prouver, que le texte *ὡς ἐπὶ τὸ ΠΛΗΘΟΣ γλυκαίνεται* est évidemment altéré, & qu'il faut lire comme je corrige . . . ΠΛΗΘΟΣ ΟΥ γλυκαίνεται. *Les eaux ne sont guere susceptibles de se changer en eaux douces.* Cela s'accorde parfaitement avec la stérilité, la modicité des regles & les accouchemens laborieux, qu'il attribue à la crudité de ces eaux, & qui seroient une contradiction manifeste, si on lisoit le texte tel qu'il est sans négation. Prosper Mattian a cru sauver cette contradiction, en disant que ces eaux crues deviennent douces ou se corrigent dans l'estomac, par la chaleur des organes digestifs, qui est ordinairement plus considérable dans les pays froids. C'est avoir une très-mauvaise opinion de ses lecteurs, que de leur proposer sérieusement une pareille explication. Dacier, qui traduit tout bonnement ce qui est dans le texte, *les eaux . . . deviennent ordinairement fort douces*, prend ce dernier mot dans le sens de *fade*¹, & attribue cette fadeur au froid excessif qui leur enleve en les gelant leur saveur : ce qui a fait probablement qu'un autre a cru mieux faire en traduisant *les eaux . . . sont douceâtres*². Mais il n'ont pas fait attention qu'Hippocrate, en parlant des eaux dans ce traité, emploie le mot γλυκία, *douces*, par opposition aux eaux crues ou faumâtres, & par conséquent en bonne part. Un

¹ Voyez les *Remarques* sur ce traité.

² *Journ. de Médec.* vol. LXV, p. 538.

ancien traducteur françois ¹, ayant mieux senti toutes ces difficultés, avoit ainsi paraphrasé ce passage : « les eaux y » sont épaisses à cause de la violence du froid ; elles sont » dures, *n'estant point digérées* par le soleil ; elles crou- » pissent en l'estomach, qui en ressent la pesanteur, à » cause qu'il est incapable de les distribuer, *elles n'ont » point de goût, on les trouve insipides.* » On peut remarquer par toutes les expressions soulignées de cette paraphrase, que le traducteur étoit fort embarrassé à savoir s'il falloit lire *γλυκαίνεται* ou *οὐ γλυκαίνεται*. On peut encore citer en faveur de cette dernière leçon, ce que dit Galien de ces mêmes eaux : ὅσον (l. ὅσων) αἱ πηγαὶ πρὸς Ἀρκίον ἐρρύηκασιν ἐκ πετρῶν θλιζόμεναι (l. ἐκθλιζόμεναι), τὸν ἥλιον ἀπεσπράμμένον ἔχουσαι, ἀτέραμνά τε καὶ βραδύπορα τὰ τοιαῦτα χρὴ νομίζειν ἀπαντᾶ· ἐνθὺς δ' αὐτοῖς ὑπάρχει καὶ τὸ θερμαίνεσθαί τε καὶ ψύχεσθαι βραδέως, κ. τ. λ. ². Enfin j'observerai qu'il n'est point rare de rencontrer dans les manuscrits cette omission de la négation *οὐ*, sur-tout à la suite des mots qui se terminent en *ος*, comme celui qui précède le mot *γλυκαίνεται*. Casaubon a déjà rétabli ce passage de Strabon (L. XI, p. 362) : ὁ Μηδικὸς καλούμενος ὈΠΟΨ, πολὺ λειπόμενος τοῦ Κυρηναϊκοῦ, en avertissant qu'il falloit lire . . . ὈΠΟΨ ΟΥ΄ πολὺ, κ. τ. λ. C'est ainsi qu'on trouve dans Plutarque ce passage : ὥσπερ εἰ τῶν κεραμίων μέγα φρονοίη τὸ τῆς ΓΑΣΤΡΟΨ αἰρόμενον ἢ τοῦ πυθμένος, ἐκ δὲ τῶν ὥτων ῥαδίως μεταφερόμενον (*Sympos.* L. VII, quæst. 5, T. VIII, pag. 819. edit. Reisk.), qui seroit inintelligible, sans la correction que je propose : τὸ τῆς ΓΑΣΤΡΟΨ ΟΥ΄Κ αἰρόμενον. La même erreur s'est glissée dans le second livre des *prorrhétiques*, dont j'ai parlé plus haut (§ XIV, l. 1).

¹ Claude Tardy. Voy. le *Discours préliminaire*, § 149.

² *De tuend. sanit.* L. 1, T. IV, p. 228.

On y trouve (§ XL, p. 517) : οἱ δὲ τῆς ΝΥΚΤΟΣ ὁρῶντες, οὓς δὲ νυκτάλαπας καλέομεν, κ. τ. λ. qu'il faut de toute nécessité changer en : οἱ δὲ τῆς ΝΥΚΤΟΣ ΟΥ'Χ ὁρῶντες. . . . *qui nocte non vident* (comme traduit expressément Calvus, & comme paroît avoir lu Celse¹), pour faire cesser une fois pour toutes cette confusion qui regne depuis le siècle de Galien, dans les différentes définitions de la *nyctalopie*. D'après son étymologie même, elle ne peut être qu'une *cécité nocturne*; & cependant on s'obstine encore à la définir une *cécité de jour*. Le passage de Celse, auquel je viens de renvoyer, paroît au premier abord ne rien prouver; mais si l'on fait attention à ce qui le suit, savoir, que *les femmes bien réglées ne sont point sujettes à la cécité nocturne*, on ne tardera point à reconnoître, que Celse copie ce même endroit d'Hippocrate où il est question de la *nyctalopie*, & où l'on trouve cette même observation : αἱ δὲ γυναῖκες οὐχ ἀλίσκομαι ὑπὸ τοῦ νοσήματος τούτου, οὐδὲ (f. οὐδ' αἱ) παρθέναι, ἣσι τὰ ἐπιμήνια φαίνονται, *at mulieres non corripiuntur ab hoc morbo, neque virgines, quibus menses comparent*. Pour achever de convaincre ceux qui pourroient encore avoir quelque doute sur le rétablissement du fameux passage des prorrhétiques, je dois avertir le lecteur, qu'il existe aujourd'hui dans la bibliothèque nationale un manuscrit d'Hippocrate, coté R. 2254, où on lit : οἱ δὲ τῆς νυκτός οὐχ ὁρῶντες, avec la négation effacée par un grattoir, mais pas assez pour qu'elle ne soit encore très-lisible. Le docteur Chamferu, qui s'en étoit aperçu le premier, en fit part au public dans ses *Recherches sur la nyctalopie*, insérées dans les *Mémoires de la Société Royale de Médecine*, année 1786, P. II, p. 141. Je m'en suis assuré ensuite par mes propres yeux, & je suis persuadé

1 L. VI, cap. VI.

que cette rature n'est que l'ouvrage de quelque médecin ignorant , qui a voulu accommoder la leçon d'un bon manuscrit à ce qu'il avoit lu dans les autres, ou aux préjugés qu'il avoit puisés dans les écoles.

§ XVI, l. 1. εὐγόνους τε καὶ σκελιφρούς. Je ne fais pas pourquoi Dacier a rendu le premier mot par *grands*. L'auteur de l'ancienne paraphrase citée par Cornarius , traduit le dernier : *cruribus tamen gracilibus & obtortis* ; ayant cru vraisemblablement que c'étoit un dérivé de σκέλος , *crus*. La version de Calvus porte : *prolificos , morosos , asperos* ; comme s'il avoit lu : εὐγόνους τε καὶ σκολυφρούς. Hesychius explique σκολύφρα (qu'il écrit aussi σκολύβρα) par σκυθραιπή , σκληρά , ἐργώδης , δυσχερής ; & tous ces mots se réduisent à deux significations principales , qui sont *dur*, *raboteux* , & *morose* , *difficile à traiter*, & que Calvus a voulu exprimer par *morosos , asperos*. Dans les Mss. & dans les éditions d'Hippocrate on ne voit que l'orthographe , σκελιφρός ; mais la leçon de σκολυφρός paroît avoir été la plus ancienne , non-seulement par cette version de Calvus , mais encore par le glossaire de Galien , où on lit σκολιφρός & σκολοφρός , qui ne sont au fond que deux variantes de σκολυφρός , & que Foës (*Æconom. in Σκελιφρός*) regarde comme vicieuses. Érotien paroît avoir lu , du moins dans ce traité d'Hippocrate , σκελεφρούς , au lieu de σκελιφρούς. La forme la plus usitée , & qu'on trouve dans Pollux , Hesychius , Timée , Photius , Suidas , est σκληφρός ; car je regarde toutes ces variantes , excepté le σκολοφρός , le σκελεφρός , & encore le σκολύβρα d'Hesychius , comme différentes formes du même mot , qui signifie , *maigre* , *sec* , *dur* , & qui tire son origine de σκέλλω , *dessécher*, d'où vient aussi le mot σκελετός , un *squelette* , c'est-à-dire , les restes durs & desséchés d'un animal. Je corrige en passant

le scholiaste d'Aristophane (*Ran.* 153), qui, en parlant de Cinésias, poète plus renommé par son extrême maigreur que par ses dithyrambes, dit : ἦν δὲ καὶ τὸ σῶμα Ο'ΚΝΗΡΟ'Σ καὶ καλίσκελιτυκάς. Cette dernière épithète (qu'il faut changer aussi en καλίσκληκός ou καλίσκελευτός) prouve assez qu'il faut remplacer la première par ΣΚΛΗΡΟ'Σ. Photius explique le σκληρόν par τὸν κατεσκληκότα τὴν ιδίαν.

§ XVI, l. 2. *Secs.* Bodin ¹ reproche ici à Hippocrate d'avoir avancé que les Septentrionaux étoient des hommes secs ; à moins, ajoute-t-il, qu'il n'entende par-là les extrêmes régions du Septentrion près du pôle. Il n'a pas fait attention qu'Hippocrate ne parle que des villes grecques, exposées aux vents *Thrascias*, *Aparétias* & *Meses* (not. § XV, l. 5), qui en Grece étoient secs (*Disc. prélimin.* § 65 & 74), & qu'il n'en parle que relativement à celles d'une exposition opposée. Quant aux latitudes vraiment septentrionales, l'application y seroit encore juste par-tout où ces vents auroient les mêmes qualités qu'ils avoient en Grece. Une preuve que c'est dans ce sens qu'il faut entendre notre auteur, c'est qu'autrement il seroit en contradiction avec lui-même ; puisqu'en parlant des Scythes (§ XCV & XCVIII) comme des peuples septentrionaux, il observe cependant qu'ils sont chargés d'embonpoint.

§ XVI, l. 2. *Le ventre inférieur dur*, &c. Ce resserrement du ventre, qui contribue beaucoup à la formation des maladies aiguës, sert en même temps, par une sage disposition de la nature, à faciliter la crise de ces mêmes maladies, qui se fait ordinairement par l'hémorrhagie du nez, par l'expectoration, par les sueurs & par les urines,

¹ *Method. ad facil. Histor. cognit.* cap. 5, p. 124.

& qui feroit entravée par la liberté du ventre. Cette observation explique celle contenue dans les Aphorismes (VI, 16) : *a pleuritide aut peripneumonia occupato alvi profluvium accedens malum*. Car la diarrhée dans ce cas, à moins que la pleurésie ne dépende en partie d'une diathèse gastrique, ne feroit qu'empêcher la crise, qui se fait ordinairement par les crachats.

§ XVI, 1. 5. *Ils ont la tête dure , robuste*. Cardan remarque que cette observation d'Hippocrate par rapport à la dureté de la tête, contredit celle d'Hérodote, qui assure (L. III, C. 12) que les Égyptiens avoient les crânes extrêmement durs, & celle (poursuit-il) faite sur les crânes des Américains, également durs, quoique les uns & les autres habitent des climats chauds. Mais, comme nous l'avons déjà remarqué plus d'une fois, Hippocrate ne parle ici que des faits observés en Grece, & qui ne sont applicables aux autres latitudes, qu'autant que les vents qui y soufflent, sont doués des mêmes qualités qu'en Grece. Dans les régions humides & chaudes de la Grece, les têtes, selon notre auteur (§ X) étoient foibles; dans les régions au contraire exposées aux vents secs & froids du Septentrion, elles devoient être robustes & dures. Il paroît d'ailleurs par la manière dont Hérodote raconte ce fait, que la dureté des têtes égyptiennes étoit due autant à la coutume d'avoir toujours la tête rasée & nue, qu'au climat. Il étoit naturel que leurs ennemis, les Perses, auxquels il les compare, n'ayant point cette coutume, & vivant dans un climat plus tempéré avec la précaution de se tenir toujours à l'abri du soleil, eussent les têtes plus foibles. Au reste, cette observation d'Hérodote a été confirmée par les Modernes, qui ont également trouvé que les os des chevaux africains étoient plus durs que ceux

des chevaux d'Europe. Arbuthnot observe¹ très-bien à ce sujet, que la chaleur, qui relâche ordinairement, durcit au contraire quand elle est excessive, les parties solides, & notamment les os des animaux.

§ XVI, l. 6. *ρηγματίαι*. Calvus, en traduisant : *strum-
mis, pustulis, ulceribus dehiscantibus obnoxii sunt*, sem-
ble avoir trouvé dans quelques-uns de ses Mss. *ρηγματίαι*,
& dans d'autres *φυματίαι*. Ce dernier mot (qui ne se
trouve pas dans l'*Æconomie* de Foës, non plus que le
mot *φυματοῦσθαι*²), signifieroit particulièrement *ceux qui
ont des tumeurs écrouelleuses*³. Le même traducteur pa-
raphrase à peu près de la même manière le *ρηγματίας*, qui
revient plus bas (§ XVII, l. 8) : *strumosos, pustulosos
fractosque facit*.

§ XVII, l. 1. *Les maladies qui regnent ordinairement,
&c.* On peut voir sur ces maladies ce que j'ai déjà remarqué
au § XI, l. 1, & dans le *Discours préliminaire*, § 80-89.

§ XVII, l. 6. *Des suppurations aux poumons, &c.* Par-
tout où l'air est un peu vif, mais sur-tout dans les terrains
élevés & battus par des vents secs & froids, la phthisie
inflammatoire est endémique. Les habitans de la haute
Auvergne y sont sujets⁴. Ceux de Marseille le sont éga-
lement⁵. A Montpellier cette maladie se fait sur-tout
sentir dans les quartiers de la ville les plus exposés à l'ac-
tion du Nord⁶. A cette action l'auteur ajoute l'usage des

¹ *Specim. effec. Aër.* cap. VI, § 21, p. 242.

² *Epidem.* L. V, § XVIII, T. I, p. 786.

³ *Prædic.* L. II, § XVIII, T. I, p. 501, & Foës, *Æcon.* in *Φῦμα*.

⁴ *Mémoir. de la Soc. Roy. de Médec.* ann. 1782, 1783, part. 2,
p. 316, 317.

⁵ *Ibid.* ann. 1777, 1778, part. 2, p. 67.

⁶ *Recueil d'observ. de Médec. des hôp. milit.* T. I, p. 5 & 16.

eaux froides , qui cause des ruptures de vaisseaux , suivant ce qu'il a déjà observé ailleurs ¹.

§ XVII, l. 12. *Mangent beaucoup*. Nous avons déjà observé (§ X, l. 7, & *Disc. prélim.* § 91) que le froid augmente le ton & l'appétit des organes digestifs, par le resserrement qu'il produit sur la peau, & qui se propage jusqu'à la surface interne du canal intestinal, qui n'est qu'une continuation de la peau. C'est par la même sympathie que cette surface, irritée par la présence des alimens, & ressermée pour les embrasser plus étroitement, communique réciproquement ce resserrement à la peau, & décide ce frisson que plusieurs personnes éprouvent au sortir du repas. Le spasme, produit par cette impression du froid, est quelquefois si violent, qu'il occasionne une véritable *boulimie*, laquelle peut devenir funeste, si l'on ne s'empresse de satisfaire le besoin qu'éprouve la nature ². En Hollande, les gens qui courent en patins sur la glace, sont très-sujets à éprouver des défaillances si avant cet exercice ils n'ont pas eu la précaution de lester, pour ainsi dire, leur estomac avec un morceau de pain dur & grossier, ou quelque autre aliment de digestion difficile. On a observé que ceux qui périssent de froid dans les pays septentrionaux, conservent l'appétit jusqu'au dernier moment ³. Les soldats grecs, ramenés du fond de l'Asie par Xénophon, éprouvèrent la boulimie sur les montagnes d'Arménie, couvertes alors de neige ⁴. Brutus faillit périr du même besoin, également

¹ *Epid.* L. VI, sect. 3, T. I, p. 804, & *Aphorism.* V, 24.

² *Aristot.* *Problem.* VIII, 9.

³ *Arbuthnot.* *Specim. effect. Aer.* *Aphorism.* 29, p. 321.

⁴ *Xenoph.* *de expedit.* *Cyr.* L. IV, cap. 5, § 6.

dans un temps de neige, sur le chemin qui conduisoit de Dyrrhachium à Apollonie ¹.

§ XVII, l. 10-12. οὐ γὰρ . . . πολυπότας, parce qu'il n'est pas possible qu'on soit grand mangeur & grand bûveur à la fois. Tout ce morceau, qui n'existe ni dans le Ms. de Gadaldinus ni dans la version de Calvus, a l'air d'une explication marginale, que l'ignorance des copistes aura fait passer dans le texte. Cela me paroît d'autant plus probable que l'auteur reconnoît lui-même (§ V & XXIX) la possibilité d'être grand mangeur & grand bûveur à la fois. Quoi qu'il en soit, il faut entendre ici par *bûveur*, un bûveur de vin; d'autant plus, que cette boisson émousse ordinairement l'appétit, au lieu que l'eau l'excite au contraire. Aussi Hippocrate appelle-t-il cette dernière *vorace*, ὕδωρ βορὸν ², ce que Petrone a parodié par *aqua dentes habet* ³. Suidas (au mot ὕδωρ) explique ce dernier passage d'Hippocrate d'une manière si étrange, qu'on ne sait si c'est par distraction, ou pour avoir suivi une leçon différente de celle qui existe aujourd'hui, qu'il s'exprime ainsi : ὕδωρ βορὸν, καὶ ἀγρυπνίην (on lit dans Hippocrate ἀγρυπνίη) βορὸν. λέγει οὖν ὅτι τὸ ὕδωρ οὐκ ἐν τοῖς πυρέτλουσι μόνον ἐστὶ τροφίμον, ἀλλὰ καὶ ἐν τοῖς ἀγρυπνοῦσιν.

§ XVIII, l. 2. *Mais elles sont opiniâtres*. L'opiniâtreté de ces ophthalmies vient de la tendance des humeurs vers les parties supérieures, renforcée par la constipation du ventre; & chez les femmes, par la modicité du flux menstruel (§ XVI & XX). Les ophthalmies humides des pays chauds (§ XIV) trouvoient un remède révulsif dans l'état même du ventre, naturellement lâche ou du moins facile

¹ Plutarch. *Symposiac*. L. VI, quæst. 8, T. VIII, p. 772.

² *Epidem*. L. VI, sect. 4, T. I, p. 809.

³ *Satyric*. cap. 42, & not. Reines.

à émouvoir : *lippientem alvi profluvio corripitur*, bonum (*Aphorism.* VI, 17). Dans les ophthalmies sèches, dont il est ici question, la nature ne fournit guere ce remède, & l'art l'emploie rarement avec succès, à moins qu'il ne le fasse précéder par des saignées plus ou moins copieuses, suivant le degré d'inflammation qui menace les yeux. Dans ces ophthalmies vraiment inflammatoires, connues sous le nom de *chemosis*, on voit la cornée couverte de plusieurs petits ulcères, & les vaisseaux de la conjonctive très-engorgés & variqueux; le tarle des paupieres se renverse quelquefois en dehors, & cause un tiraillement qui fait saigner toute leur surface interne. Ce ne sont pas seulement les hommes qui y sont sujets : dans certaines constitutions, elles attaquent plus encore le sexe, par le refoulement du sang vers la tête, occasionné par des regles trop modiques, ou entièrement supprimées; & la perte de la vue en est la suite, si l'on n'est pas promptement secouru. Telles furent les ophthalmies observées en 1783, dans l'hôpital de Lyon, chez les femmes & les filles nubiles, qui avoient éprouvé des suppressions ou des retards de l'évacuation menstruelle ¹. Outre ces ophthalmies aiguës, il y en a de chroniques, qui sont, pour ainsi dire, endémiques dans toutes les contrées où la neige occupe la surface de la terre une partie de l'année plus ou moins considérable, & qui affoiblissent singulièrement la vue par l'éclat de ce météore, ou la détruisent même à la longue, si l'on ne prend point des précautions. Xénophon, revenant avec ses soldats de l'Asie, vit beaucoup de ces malheureux perdre la vue par l'éclat de la neige qui couvroit alors les montagnes d'Arménie ² : & c'est ce qu'on observe tous les

¹ Journ. de Médec. vol. LXVIII, p. 406 - 415.

² Xenoph. de expedit. Cyr. L. IV, cap. 5, § 10.

jours dans la Russie septentrionale, en Sibérie & chez les Esquimaux ¹. Ces derniers, pour se garantir de la cécité, sont obligés de porter des especes de garde-vues ². Quant aux ophthalmies chroniques des pays chauds, elles sont, dit-on, si communes en Égypte, que les seuls hôpitaux du Caire contiennent un nombre prodigieux d'aveugles. Prosper Albin les attribue aux sables enlevés & portés aux yeux par les vents méridionaux. D'autres en ont cherché la cause dans la nature même brûlante & desséchante des vents, qui produisent les mêmes maux d'yeux à Tégaze & au Cap de Bonne-espérance ³. Thevenot pense qu'elles sont produites par l'ardeur du soleil qu'un sol sablonneux réfléchit sur les yeux ⁴. Le baron de Tott ayant observé qu'elles attaquent particulièrement la classe des individus qui couchent habituellement dans les rues, ou sur les terrasses des maisons, les regarde comme l'effet de la rosée fraîche qui tombe pendant la nuit, & qui attendrit insensiblement les paupières, & les dispose à s'ulcérer par le contraste de la chaleur du jour ⁵. Il prétend aussi qu'une fondation illimitée en faveur des aveugles a fait que tous les aveugles de l'Égypte, réunis au Caire, ont accrédité l'opinion que ce climat les multiplioit. Olivier les attribue à cette substance saline, connue sous le nom de *natron*, dont tout le sol d'Égypte est fortement imprégné, & qui se répand également dans l'air ⁶.

¹ Buffon, *Histoire nat.* T. III, p. 377; & Richard, *Histoir. de l'air & des météores*, vol. III, p. 114.

² Richard, *ubi supra*.

³ *Encyclopédie par ordre de matières*, classe de Médecine, T. I, article *Afrique*, p. 337 & 345.

⁴ *Voyag. au Levant*, cap. 80, p. 517.

⁵ Tott, *Mémoires*, part. IV, p. 46, 47.

⁶ *Voy. Magas. encyclopéd.* 5^e année, T. I, p. 290, sqq.

§ XVIII, l. 5. *De fortes hémorrhagies de nez.* Ces hémorrhagies deviennent plutôt des crises que des maladies, pourvu qu'on les traite convenablement. Elles préviennent les ruptures de vaisseaux familiares à cet âge & à cette constitution du climat. Mais passé cet âge, les hémorrhagies ne servent guère qu'à augmenter la diathèse bilieuse, & dépendent souvent d'une disposition scorbutique ou d'un état variqueux des vaisseaux. Les hémorrhagies de la jeunesse arrivent ordinairement pendant l'hiver & le printemps dans une constitution froide & boréale (*Aphorism. III, 20*), & sur-tout dans les pays où cette constitution domine, & se prolonge souvent bien avant dans l'été. On observa au Spitzberg, entre les 76 & 78 degrés de latitude, des hémorrhagies attaquer au mois de mai, quoique le soleil fût toujours sur l'horizon, une grande partie de l'équipage d'un vaisseau destiné à la pêche de la baleine¹.

§ XVIII, l. 6. *L'épilepsie, &c.* Hippocrate observe, dans plus d'un endroit, que la solution naturelle du spasme est la fièvre, ou plutôt le second stade de la fièvre, c'est-à-dire, la chaleur qui amène une détente dans tous les solides, annoncée par les excréments, soit de la peau, soit du ventre, & des voies urinaires. C'est dans cette vue qu'il conseille (*Aphorism. V, 21*) le bain froid dans le tétanos, comme un moyen qui pourroit allumer la fièvre, & dissiper la contraction spasmodique de tout le corps. C'est encore d'après le même principe qu'il regarde comme signe d'une bonne dentition chez les enfans la liberté du ventre (*de Dentit. T. I, p. 590*), par la raison que cette liberté n'est guère compatible avec les convulsions. Ainsi, dans les pays froids, le ton des solides fait que les maladies spasmodiques sont plus rares que dans

¹ *Comm. de reb. in Scient. nat. & Medic. gestis*, vol. VIII, p. 22.

les pays chauds ; mais si une fois elles se déclarent , ce même ton devient un obstacle , & aux crises que la nature pourroit essayer , pour opérer une détente dans les solides , & à celles que l'art pourroit procurer par des remèdes calmans & relâchans. Suivant Gmelin ¹, l'épilepsie , maladie extrêmement difficile à guérir , exige encore plus de ménagemens en Sibérie : & cette observation s'accorde avec ce que dit Guthrie , médecin de Pétersbourg , savoir , que sous les zones glaciales il y a dans l'économie animale une disposition particulière , qui s'oppose à l'action sédative & calmante de l'opium ².

§ XIX, l. 1. *Il est naturel, &c.* La question de savoir quels sont les climats où l'on jouit d'une plus longue vie , a été de tout temps débattue par les philosophes & par les naturalistes ; & les sentimens en ont été fort partagés. Au rapport de Bodin ³, Aristote pensoit qu'on vivoit plus long-temps dans les pays méridionaux ; Plin au contraire attribuoit la longévité aux habitans des contrées septentrionales , & Galien à ceux des régions moyennes qu'il plaçoit dans l'Asie mineure sa patrie. Bodin lui-même , quoiqu'il penche pour l'opinion de Plin , qui paroît avoir aussi été celle d'Hippocrate , ajoute cependant que toutes les relations des écrivains anciens & modernes s'accordent à regarder les pays méridionaux comme plus favorables à la longévité. Hérodote parle des Éthiopiens , comme d'un peuple frugal , & qui pouffoit sa carrière jusqu'à 120 ans ⁴. Asclépiade ⁵ disoit au contraire qu'en

¹ *Comm. de reb. in Scient. nat. & Medic. gestis*, vol. II, p. 100.

² *Journ. de Médec.* vol. LXXXVIII, p. 8.

³ *Method. ad facil. Histor. cognit.* cap. 5, p. 154. Cf. *Aristot. de longitud. & brevit. vitæ*, cap. 1 & 5.

⁴ Hérodote, L. III, cap. 22 & 23.

⁵ Apud Plutarch. *de Placit. philos.* L. V, cap. 30, T. IX, p. 609.

Éthiopie

Éthiopie les hommes vieillissoient à l'âge de 30 ans, à cause de la chaleur excessive, & qu'en Angleterre on vivoit jusqu'à 120, parce que la chaleur animale étoit plus concentrée par l'impression du froid extérieur. Pour résoudre cette question *a posteriori*, il nous faudroit plus d'observations que nous n'en avons, & qu'il est presque impossible d'avoir par rapport à certains peuples. Il faudroit de plus que ces observations fussent faites sur l'âge commun des individus, qui composent une nation, abstraction faite de tous les exemples d'une longévité extraordinaire, & qu'on eût égard à toutes les circonstances qui peuvent influer sur la durée de la vie d'un peuple, telles que sa manière de vivre, ses mœurs, ses passions, le plus ou moins de progrès dans la civilisation, &c. Il est de fait que la plupart de ceux qui ont atteint un âge très-avancé, ont été très-sobres, qu'ils ont vécu à la campagne, ou que, s'ils ont habité les villes, ils y ont mené une vie contemplative & exempte de toute espèce de soucis. Il est encore de fait que dans les grandes villes, où le luxe & les passions qui l'accompagnent agitent sans cesse l'ame en même temps qu'ils affoiblissent le corps, où les lumières mêmes des sciences & les plaisirs des beaux arts contribuent puissamment à énerver le physique de l'homme, on vit beaucoup moins que dans les campagnes. Suivant les calculs de Price, dans les grandes villes il meurt, année commune, 1 sur 19 jusqu'à 23 habitans, & dans les petites, 1 sur 28, au lieu que dans la campagne il n'en meurt qu'un sur 40 jusqu'à 50¹. Cet avantage des campagnards sur les habitans des villes tient sans doute, non-seulement au meilleur air qu'on respire à la campagne, mais encore à la

¹ *Comment. de rebus in Scient. nat. & Medic. gestis*, vol. XXIII, p. 460.

vie plus sobre , plus réglée & moins agitée qu'on y mene. C'est aux mêmes causes qu'il faut attribuer la longévité des anciens Anachoretés. D'après l'auteur d'un petit ouvrage très-curieux , intitulé : *Apologie du Jeûne* ¹, 152 solitaires , pris comme ils se sont présentés dans tous les temps & sous toutes sortes de climat , ont produit 11589 ans de vie , par conséquent 76 ans & un peu plus de trois mois de vie moyenne pour chacun , au lieu que le même nombre d'Académiciens, moitié de l'Académie des Sciences, & moitié de celle des Belles-lettres, n'a donné que 10511 ans de vie , par conséquent 69 ans & un peu plus de deux mois de vie moyenne pour chacun. Quoi qu'il en soit, il semble que , toutes choses égales , les expositions froides & boréales sont les plus propres à prolonger la vie bien au delà du terme ordinaire ; & ces expositions peuvent se rencontrer dans toutes les latitudes possibles. Quant à l'Europe , c'est la Suede , le Dannemark, le Nord de l'Angleterre , l'Irlande & les montagnes ou terres élevées & froides de la Suisse , qui ont de tout temps fourni le plus grand nombre d'exemples d'une longévité extraordinaire. C'est dans le premier de ces pays qu'on a vu un homme pousser sa carrière jusqu'à l'âge de 161 ans ². Mais un exemple plus extraordinaire & plus récent , est celui du fameux Pierre Czartan , qui mourut en Hongrie à l'âge de 185 ans ³.

§ XIX , l. 3. *Ni rebelles*. Voy. *Disc. prélim.* § 90.

§ XIX , l. 4. ἀγριόσθαι. Ce mot , que j'ai exprimé par *rebelles* , signifie au propre *devenir féroce* , *s'emporter à la*

¹ *Journ. de Médec.* vol. LXXIII, p. 340.

² Buffon , *Histoir. natur.* T. III, p. 443.

³ *Comment. de rebus in scient. Natur. & Medic. gestis* , vol. V, p. 147.

manière d'une bête féroce. Il est le synonyme de θηριόσθαι ; & Hippocrate s'en sert pour désigner la malignité de ces ulcères auxquels il donne le nom de θηρίον (*de locis in Hom. T. I, p. 388*). Comme ce sont ordinairement les ulcères humides, baveux & sordides (qu'il appelle φλεγματώδεια , *pituiteux*) qui parviennent à ce degré de malignité qui résiste à tout traitement , il n'est pas du tout nécessaire , ce me semble , de changer le mot ἀγριόσθαι du texte en ὑγραίνοσθαι , comme l'a proposé Pasiénus.

§ XIX, l. 4. *Que leur caractère moral, &c.* L'auteur de l'excellente topographie de Marfeille s'est donc trompé , lorsqu'il a dit : « Hippocrate n'a presque décrit que les influences physiques dans son immortel ouvrage *de l'air, des eaux & des lieux*. J'ajoute à mon essai les rapports moraux & économiques , spécialement la longueur de la vie &c. »¹. Malgré la grande concision qui caractérise cet ouvrage , Hippocrate y parle dans plus d'un endroit (§ XXIII, LXXVI, LXXXIV, LXXXV, CXVI, CXX - CXXVI) de l'influence que le physique a sur le moral. Ce qu'il dit du caractère sauvage des peuples exposés continuellement à l'action des vents froids & secs , se voit tous les jours , non-seulement dans les pays d'une latitude septentrionale , mais encore dans toutes les contrées des pays chauds , qui par leur exposition sont sans cesse battues par ces vents. De tous les Italiens , les habitans de l'Abruzze , au royaume de Naples , sont , suivant l'abbé Richard² , les plus entreprenans , les plus durs , les plus difficiles à gouverner ; l'impétuosité des vents qu'ils éprou-

¹ *Mémoir. de la Soc. Roy. de Médec.* ann. 1777 & 78, part. 2, p. 66.

² *Histoir. de l'air & des météor.* vol. VI, p. 43.

vent fait qu'ils conservent encore en partie le caractère qu'ils avoient du temps de Virgile :

... *Genus acre virum Marfos , pubemque Sabellam* ¹.

Ce sont ces Marfes qui de tous les peuples anciens de l'Italie étoient les plus vaillans & les meilleurs soldats , & qui avoient donné lieu à cet éloge proverbial : *sine Marfis triumphasse neminem*. En France , les Provençaux & les Gascons , exposés habituellement aux vents qui répondent au *Vulturnus* & au *Corus* des Anciens , sont les peuples les plus belliqueux , quoique plus méridionaux ². Les vents froids , en augmentant le ton des solides , accélèrent la circulation du sang , & fortifient tout le corps. L'homme est porté naturellement par le sentiment de ses propres forces , à la fierté , qui dégénère bientôt en férocité si elle n'est point modifiée par l'éducation. La douceur du caractère , au contraire , quand elle n'est point l'effet de cette éducation , tient le plus souvent à une certaine délicatesse des organes du corps ; témoin les femmes , qui ne doivent cette timidité & cette pudeur , qui sont les charmes les plus puissans de leur sexe , qu'au tissu plus délicat de leur corps. C'est une chose digne des réflexions d'un philosophe , que cette tendance qu'a l'homme fort à faire le mal , souvent avec les meilleures dispositions du cœur , & que cette humeur pacifique de l'homme doué d'un physique délicat. Le premier , sûr de pouvoir repousser la force par la force , abuse de ses ressources , prend un ton impérieux , multiplie ses prétentions , s'irrite du moindre obstacle qui s'oppose à ses desirs , est peu complaisant , dur ,

¹ *Georg.* II , 167.

² Richard , *Histoire de l'air & des météores* , vol. VI , p. 385. cf. & Bodin , *Method. ad facil. Histor. cognit.* cap. 5 , p. 212.

inaccessible à la pitié, se porte facilement à la vengeance ; mais il est incapable de déguiser ses sentimens , & sa vengeance même porte un caractère de grandeur , puisqu'elle a pour terme de mettre son ennemi dans l'impossibilité de lui nuire. L'homme foible cherche dans son esprit de quoi suppléer au défaut de la force du corps ; exposé sans cesse aux attaques du plus fort, c'est par la ruse & par la dissimulation qu'il vient souvent à bout de se venger de son ennemi. Mais sa vengeance ne se borne point à se procurer de la sécurité : il insulte encore aux restes inanimés d'un ennemi qui ne peut plus lui nuire ; & cette lâcheté est une preuve & une suite de sa foiblesse. *Hostes invadunt vulpina calliditate non vi apperta, victosque immani suppliciorum acerbitate cruciant*¹. Cette même foiblesse l'avertit aussi sans cesse de plaindre dans les autres les maux qu'il éprouve, ou qu'il est exposé à éprouver, d'être complaisant, honnête, de ne point irriter l'amour propre & les passions des autres, de s'abaisser même jusqu'à les flatter, & à dissimuler les insultes qu'on lui fait. Ces tristes réflexions sur le moral de l'homme prouvent combien Platon avoit raison de souhaiter que les citoyens de sa république ne fussent ni trop robustes, ni trop foibles, mais d'une constitution moyenne ; parce que, disoit-il, l'un de ces deux extrêmes portoit naturellement l'ame à une insolente arrogance, & que l'autre lui inspiroit des sentimens lâches & serviles². Homere a peint à merveille ces deux caractères opposés dans les personnes d'Achille & d'Ulysse. Celui-ci, natif d'un pays chaud, est présenté comme un homme d'esprit, plein d'astuce, dissimulé, toujours occupé de quelque machination pour ses

¹ Bodin, *Meth. ad facil. Hist. cognit.* cap. 5, p. 145.

² Legg. L. V. T. VIII, p. 207.

intérêts ou pour ceux de son parti, mais aussi d'un caractère doux & plein d'honnêteté ; au lieu qu'Achille, né dans une latitude plus septentrionale, est brusque, emporté, brutal même, mais franc & simple dans toute sa conduite, qu'il met sur-tout en évidence par ces vers sublimes, qui devroient être la devise de tous les hommes libres :

Εὐχθρὸς γάρ μοι κείνος ὁμῶς αἰῶς πύλησιν,
Ὅς χ' ἕτερον μὲν κεύθει ἐνὶ φρεσὶν, ἄλλο δ' ἐβάζει.

(Iliad. IX, 312).

§ XX, l. 1. στερίφαι. Ce mot a éprouvé les mêmes révolutions que le mot σκελιφρὸς, dont j'ai parlé plus haut (not. § XVI, l. 1). De même que de ce dernier on a fait σκολυφρὸς, σκολιφρὸς & σκληφρὸς, de même de στέριφος on a fait στεριφνὸς, στριφνὸς, στυφνὸς, σλυφρὸς, σλιφρὸς, σλυφνὸς & même στυφελὸς & σλυφλὸς (Voy. Tim. Lex. in Στυφνὸν & Στερίφαι). De-là toutes ces différentes leçons que j'ai consignées dans mes variantes, & parmi lesquelles j'ai choisi le στερίφαι, d'après Avicenne & Calvus, comme le mot qui m'a paru le mieux convenir aux vues de l'auteur.

§ XX, l. 1. Il y en a beaucoup de stériles, &c. On a de tout temps compté parmi les causes qui influent sur la fécondité des femmes, ainsi que sur le plus ou moins de facilité qu'elles éprouvent à mettre au monde leurs fruits, la qualité des eaux. Sans parler des Juifs ¹, il y avoit en Grece des eaux qui passaient pour être favorables, & d'autres qui étoient regardées comme contraires à la fécondité ². Empédocle corrigea, dit-on ³, par le mélange de deux rivières, les eaux d'une troisième, auxquelles on

¹ IV. Reg. cap, II, 19.

² Athen. L. 2, p. 41, extr.

³ Diog. Laert. VIII, 70.

attribuoit la qualité malfaisante de rendre les accouchemens laborieux. On faisoit autrefois ¹ & l'on fait encore aujourd'hui honneur de la fécondité des femmes égyptiennes aux eaux du Nil. Nous verrons dans la suite jusqu'à quel point ces idées peuvent être fondées.

§ XX, l. 3. *Leurs purgations menstruelles, &c.* Il dit la même chose (§ CIV) en parlant des femmes de la Scythie, pays froid & humide; au lieu qu'il s'agit ici d'un climat froid & sec. Il regardoit donc le froid comme un obstacle à l'écoulement libre des regles. En raisonnant *a priori*, il semble en effet, que le froid par sa vertu astringente doit resserer les vaisseaux, en diminuer le calibre & s'opposer jusqu'à un certain point à ce flux périodique. Mais pour prouver cette assertion *a posteriori*, qui est la maniere de raisonner la plus sûre en médecine, nous n'avons pas encore assez d'observations. On nous dit, par exemple, que les femmes du Groenland n'ont point du tout les évacuations périodiques familières à leur sexe ². Il faut croire qu'Hippocrate a observé en Thrace et dans les endroits les plus septentrionaux de la Grece, où le froid est très-vif, que ces évacuations étoient très-modiques en comparaison des endroits plus méridionaux. Il paroît aussi que dans les pays où la chaleur est excessive, les règles ne peuvent pas non plus être abondantes, vu la plus grande dissipation d'humeurs, qui doit y avoir lieu par la voie de la transpiration. Mais, comme je l'ai déjà dit, ce sont des faits qui ne sont pas encore assez constatés.

§ XX, l. 8. *Qui tarissent leur lait.* Il faut en accuser de plus l'état froid & sec de l'atmosphère; ce qui peut

¹ Strab. L. XV, p. 1018.

² Buffon, *Histoir. natur.* vol. III, p. 373.

avoir lieu dans une latitude même méridionale. Les fibres desséchées deviennent rigides & s'opposent à l'épanouissement des vaisseaux sécreteurs du lait. Raymond observe ¹ que les femmes de Marseille sont dans ce cas ; elles ont très-peu de gorge, & sont souvent hors d'état de nourrir leurs enfans. D'un autre côté, un pareil état de l'atmosphère favorise singulièrement la diathèse inflammatoire, si rien ne s'y oppose ; diathèse qui tend toujours à augmenter la masse du sang aux dépens des autres humeurs. Cela est si vrai, que des causes passagères d'une épidémie inflammatoire peuvent faire ce que fait l'état habituel du climat. On a observé dans l'angine inflammatoire qui régna à la Ciotat en 1791, que jamais les nourrices n'avoient eu moins de lait que durant le regne de cette épidémie, & que les chevres & les brebis même en donnèrent moins que les hivers précédens ².

§ XX, l. 9. *Les efforts de l'accouchement entraînent des phthysies, &c.* Indépendamment de cette cause, elles sont encore sujettes à la phthysie par le dérangement du flux menstruel qui est très-modique dans ces villes, comme nous l'avons déjà observé, ou qui se supprime facilement. Dans ce cas le sang est refoulé vers les parties supérieures, & peut de la même manière qu'il cause les ophthalmies en se portant à la tête (§ XVIII), se frayer un chemin par les poumons, & produire l'hémoptysie & la phthysie, qui est ordinairement mortelle, à moins qu'on ne réussisse à rétablir au plutôt les règles ³. Il y a cependant des cas où un pareil crachement de sang se fait par anasto-

¹ *Mémoir. de la Soc. Royal. de Médec.* année 1777, 1778, Part. 2, p. 104.

² *Journ. de Médec.* vol. LXXXVIII, p. 179.

³ Hippocrat. *Prædict.* L. II, § 13, T. I, p. 497,

moise,

moise, sans que les poumons soient intéressés ¹. Il en est de même du vomissement de sang, qui supplée quelquefois au défaut des regles, & qui cesse dès que celles-ci sont rétablies : *mulieri sanguinem vomenti, mensibus erumpentibus solutio fit* ². D'après cet aphorisme d'Hippocrate, je corrige le texte d'Aristote, *Histor. animal.* L. VII, cap. 11, où on lit : καὶ ὅσαις δ' ἂν, μὴ γινομένων τῶν καθαρσιῶν, Α' ΜΑ συμπίεση ἐμίσαι, οὐδ' ἐν βλάβῳ τὸν λαι. Pour que le sens de ce passage soit conforme à l'expérience, & à la doctrine d'Hippocrate, il faut y lire ΑΙ' ΜΑ : les femmes dont les regles sont supprimées, ne sont pas incommodées de cette suppression, s'il leur arrive de vomir du sang. On cite en effet des exemples de femmes réglées par la bouche ³.

§ XX, l. 11. ῥήγματα ἴσχουσι καὶ σπάσματα. C'est sans nécessité que Héringa ⁴ vouloit changer ce dernier mot en σχάσματα. On trouve ordinairement ces deux mots réunis ensemble : τὰ ῥήγματα καὶ τὰ σπάσματα, dit Démosthène ⁵, ὅταν τις κακὸν τὸ σῶμα λάβῃ, τότε κινεῖται. L'un & l'autre signifient une solution de continuité ; le premier, dans les parties musculieuses ; & le second, dans les parties nerveuses (voy. Foës, *Æconom.* in Σπάσματα). D'après cette distinction, Avicenne a paraphrasé tout ce passage, de manière à augmenter le nombre des maladies qui y sont rapportées ; & l'ancien paraphraste, cité par Cornarius, y ajoute l'épilepsie, ou plutôt il la considère, je ne fais sur quel fondement, comme une affection sem-

¹ Van-Swieten, *Comm. in Boerrh. aphor.* 1286.

² Hippocrat. *Aphorism.* V, 23, cf. & *Prædict.* L. II, § 34, de *Morbis*, L. I, § 6 ; de *Morb. mul.* L. I, § 9.

³ Stahl, *Theor. medic.* p. 557.

⁴ *Observ. crit.* p. 44.

⁵ *De Coron.* T. I, p. 294, edit. Reiske.

blable à la phthisie: *convulsione tentantur, & dolore ex pulmonibus, ac item ex consumptione, quæ Græcis epileptos appellatur, &c.*

§ XXI, l. 1. *Les petits enfans sont sujets, &c.* Dans les climats qui, par leur froidure & leur sécheresse, augmentent le ton des solides, on ne peut attribuer ces hydroceles ou collections d'eau dans les bourses des enfans, qu'à l'expansion du tissu cellulaire familière à leur âge, & à une atonie particulière des vaisseaux absorbans, qui ne repompent point les humeurs séreuses à mesure qu'elles se séparent: mais le ton des solides, augmenté ensuite par l'âge & par la constitution du climat, doit les dissiper.

§ XXI, l. 3. *ἡ βῆσις τοῦ ὕδατος.* L'ancien paraphraste, cité par Cornarius, traduit ces mots d'une manière singulière, à laquelle personne sans doute ne se seroit attendu, *ac pollutionibus nocturnis infestantur.*

§ XXI, l. 3. *On parvient tard à l'âge de la puberté.* Il est de fait que, dans les pays chauds & méridionaux, comme aux Indes, en Afrique, dans la partie méridionale de l'Amérique, l'époque de la puberté arrive plutôt que dans les pays froids & septentrionaux. Au rapport de Schaw¹, les femmes Barbaresques sont communément meres à onze ans, & cessent d'avoir des enfans à 30: & Buffon observe d'après Thevenot, qu'au royaume de Decan, on marie les garçons à 10 ans, & les filles à 8, & qu'il y en a qui ont des enfans à cet âge². Dans les climats froids au contraire, ainsi que dans les montagnes ou les plaines fort élevées au-dessus du niveau de la mer, la puberté est très-tardive: les filles n'y sont nubiles qu'à 16 ou 18 ans, & souvent même au-delà de ce terme. Par

¹ *Voyage en Barbarie, &c.* T. I, p. 395.

² Buffon, *Histoire nat.* T. III, p. 411.

la même raison , dans les pays chauds la passion de l'amour est très-violente , & la galanterie , qui n'en est que le masque , y est inconnue. En Espagne , par exemple , l'amour est une véritable fièvre , un délire qui ne cesse souvent qu'avec la vie. Au commencement de ce siècle , dit l'abbé Richard ¹ , on connoissoit dans ce pays une secte particulière de ces amoureux en titre & par état , qui peut-être y subsiste encore. On les appelloit *embevecidos* (*enivrés d'amour*) , & il leur étoit permis d'étaler leurs transports publiquement. Dans les climats tempérés l'amour n'est qu'une passion réfléchie , qui a besoin d'être soutenue par la galanterie. Dans les contrées glaciales , il se fait à peine sentir ; & la galanterie , qui y seroit plus nécessaire qu'ailleurs , est un art trop compliqué pour les esprits bornés des habitans de ces contrées. Un Lapon amoureux ou galant seroit un phénomène aussi extraordinaire qu'un François *misogyne*. Il faut cependant observer que cette loi de la nature souffre de grandes exceptions : le régime habituel , l'éducation , le plus ou moins de civilisation , & différentes autres causes physiques ou morales peuvent la modifier en dépit du climat. A Paris , par exemple , les filles sont plutôt formées que dans bien des provinces méridionales de la France. Dans cette ville , qui est un foyer de connoissances & de vices , il suffit souvent qu'une jeune personne lise une certaine espèce d'ouvrages , ou qu'elle fréquente la société de certaines personnes , pour avoir une puberté hâtive. Au contraire , parmi les sauvages de l'Amérique , les filles sont rarement nubiles avant l'âge de 18 à 20 ans , & les hommes ne se marient guere avant celui de 30 ². Il en est de même de la

¹ *Histoir. de l'air & des météor.* T. IV, p. 35.

² *Journ. de Médec.* vol. XCI, p. 93.

cessation du flux menstruel, qui arrive plutôt ou plus tard, suivant que sa première apparition a été plus ou moins hâtive : ce phénomène, assez constant, n'est pas cependant non plus sans exception. En Sologne, par exemple, les femmes ne sont point réglées avant 18 ou 20 ans, & cependant elles cessent de l'être à 36 & à 40. Cela pourroit tenir à leur lasciveté & à leur grande fécondité, qui les épuisent & les énervent : car une chose bien singulière dans cette partie de la France, c'est que, malgré la puberté tardive, la passion de l'amour se développe de très-bonne heure, au point que des garçons de 7 à 8 ans ont commerce avec des filles de leur âge. On attribue cette lubricité à leur oisiveté naturelle ; d'autres en ont cherché la cause dans le sarrazin, dont on vit en partie dans tout le pays ¹. Dans quelques endroits du Vivarais, au contraire, où les filles sont réglées à 13 & souvent à 11 ans, on trouve beaucoup de femmes qui sont réglées & qui font des enfans jusqu'à 50 ².

§ XXII, l. 2. *Qui soufflent entre le levant d'été & celui d'hiver.* Ce sont les trois vents des Anciens, connus sous les noms de *Cacias*, *Apéliotes* & *Eurus*, & qui répondent à notre *Est* & à ses collatéraux, placés entre le *Nord-est* & le *Sud-est*.

§ XXII, l. 6. *Quand même elles ne seroient éloignées de ces dernières que d'un stade.* C'est-à-dire, de 94 toises & demie, ou de la huitième partie d'un mille romain. Clifton a regardé cette expression comme une hyperbole, & il a voulu par conséquent la radoucir, en traduisant : *even if there be but a small distance between'em*. Il ajoute

¹ *Mémoire de la Soc. Roy. de Médec.* année 1776, part. II, p. 70.

² *Ibid.* année 1780 & 81, part. II, p. 139.

en note : *I suppose it does not expressly mean juste so much* (c'est-à-dire , un *stade*) ; *and therefore I have put it in terms a little more unlimited.* Il me semble cependant qu'Hippocrate parle ici , non d'une différence de latitude , mais d'une différence d'exposition , qui peut avoir lieu dans la même latitude , & que par conséquent l'expression d'un *stade* est vraie à la lettre. La chose paroîtra d'autant moins extraordinaire qu'il est prouvé par l'expérience , que les différens quartiers d'une ville , je dis plus , les différens appartemens d'une maison , peuvent être plus ou moins salubres , suivant leur exposition à telle ou telle partie de l'horizon. Cela devient sur-tout sensible dans les villes situées en partie sur une colline & en partie sur les pieds ou la base de cette colline (voy. *Disc. Prélim.* § 9). Au milieu d'une plaine ouverte de tous côtés , si l'on pouvoit intercepter par un mur toute l'influence d'un vent quelconque , d'une rivière ou d'une forêt , on trouveroit que les deux endroits séparés par ce mur auroient une température opposée. De là vient que certaines épidémies sévissent plus dans un quartier que dans un autre de la même ville. A Nîmes , les habitans des maisons qui bordent les quais & les canaux sont plus sujets que les autres aux fièvres intermittentes ¹. L'épidémie meurtrière , arrivée à Rouen en 1753 , à la suite d'un brouillard épais & fétide , n'attaqua que la moitié occidentale de la ville , occupée par ce brouillard ; la partie opposée , exempte du brouillard , le fut aussi de l'épidémie ². Baglivi observe qu'à Rome les quartiers éloignés du Tibre sont les moins mal-sains , & que ce phénomène a lieu même à de très-

¹ *Journ. de Médec.* vol. XXVII , p. 408.

² *Mém. de l'Acad. Roy. des Sciences* , année 1753 , p. 56.

petites distances ¹. Cette influence des localités ne se borne pas seulement au physique ; le moral , inséparable de ce dernier , s'en ressent également. Montmorency , bâti sur une colline a un écart composé de 15 à 20 ménages , dont la demeure est basse & humide. On y a observé une différence frappante entre le caractère de ceux qui les composent , & celui des habitans de Montmorency ; différence , qui est encore plus marquée dans les enfans : autant les uns sont spirituels , vifs , même pétulans & pleins de facilité pour apprendre , autant les autres sont lourds , sombres , taciturnes , apprennent difficilement , & portent une figure qui n'annonce rien de spirituel ².

§ XXII , l. 13. ἐρατεινὰ ΕΓΓΙΓΝΕΣΘΑΙ. Ce dernier mot est absolument superflu , après l'infinitif εἶναι qui a précédé. J'ose assurer qu'Hippocrate a écrit ΕΜΠΙΝΕΣΘΑΙ. Le mot ἐμπίνειν , boire (composé à la manière d'ἐμφαγεῖν & ἐντραγεῖν) , se trouve encore dans le traité de *Glandulis* , § IV , dans le sens d'*absorber* : οὐ γὰρ ἐμπίνεται τοῖσι νεφροῖσι τὸ ὑγρὸν τὸ ἐπιρρέον. Ainsi ἐρατεινὰ ἐμπίνεσθαι signifie littéralement *agréables à boire* , comme je l'ai exprimé dans ma version. L'ἐρατεινὰ , comme l'ἡμερτὰ , sont des épithètes qu'Homere donne aux eaux (*Iliad.* II , 751 ; XXI , 218). Il est probable que l'Εῤασῖνος , fleuve du Peloponèse ³ , fut ainsi nommé à cause de la qualité de ses eaux.

§ XXII , l. 13. ὁ γὰρ ἥλιος καλύει , κ. τ. λ. Les interpretes , voyant le verbe καλύει sans régime , ont pensé qu'il étoit altéré. Æmilius Portus propose de le changer en κορέει *verrit , purgat* , pour qu'il puisse se rapporter à ὕδατα. Avicenne l'a rendu par *purgat ac depurat* , & Calvus , par

¹ Baglivi , *Prax. Medic.* L. I. cap. 15 , T. I , p. 217.

² *Mém. de la Soc. Roy. de Médec.* année 1779 , part. II , p. 83.

³ Strabon , L. VIII , p. 256.

purgat prohibet que. Une correction plus probable seroit *καλλύνει* : mais je pense que les copistes ont omis le mot *τὸν ἥερα*, & qu'il faut lire *ὁ γὰρ ἥλιος καλύει* (peut être mieux encore *κολούει*) *τὸν ἥερα ἀνίσχων καὶ καταλάμπων.* Cette conjecture devient sur-tout probable par ce qui suit immédiatement.

§ XXII, l. 15. *τὸ γὰρ ἰωθινὸν ἐκάστοτε αὐτὸς ὁ ἥρ ἐπίσχει ὡς ἐπὶ τὸ πούλυ.* J'ai rapporté dans les variantes les raisons qui m'ont déterminé à adopter la leçon *ἐπίσχει*. Il n'y a que *ἐπιχῆι* qui puisse lui disputer la préférence ; & il faudroit dans ce cas même qu'il fût au passif *ἐπιχῆται*, ou selon le dialecte ionique *ἐπιχέται*. Cette leçon rappelle le *περὶ δ' Ἡ' Ε' ΡΑ ΠΟΥΛΥ' Ν Ε' ΧΕΥΕ* d'Homere (*Iliad.* V. 776), & prouve en même temps la négligence des interpretes qui rendent l'*ἥρ* d'Hippocrate par *aër*, au lieu de le rendre par *nebula* ou *caligo*. Foës (*Æconom.* in *A' ἥρ*), qui d'après Erotien reconnoît cette dernière signification, ne s'est rappelé aucun exemple pour la confirmer. Il y en a au moins quatre ou cinq dans ce traité. Je corrige à cette occasion l'article *A' ἥρ* d'Erotien, où on lit mal : *τὴν δι' Ε' ΔΡΑΝ ΔΥΣΩΔΙ' ΑΝ πνοήν*, au lieu de *τὴν δι' Ε' ΔΡΑΣ ΔΥΣΩΔΗ πνοήν*. Je pense de plus que les mots *αὐτὸς ὁ ἥρ* de notre texte (on diroit que Calvus a lu : *καθαρὸς ἥρ*) ont été mal à propos substitués à une leçon plus correcte : *αὐτόσε ἥρ*.

§ XXIII, l. 3. *Ils ont la voix claire.* Le climat, ou, ce qui est la même chose, l'atmosphère influe beaucoup sur les organes de la voix, comme sur le reste du corps. Les autres causes qui modifient la voix, sont la capacité plus ou moins grande du larynx & de la poitrine, le volume des poumons, l'élasticité de la trachée, la tension différente de la glotte, & le plus ou moins de mucosité qui tapisse & qui lubrifie ces diverses parties : *similiter autem*

& vocis, qualiscunque tandem fuerit, *meatus spiritus caussa sunt* ¹. Des poumons gros & bien constitués la rendent forte, par le plus grand volume d'air qu'ils admettent, & par la force avec laquelle ils l'expirent. C'est la voix de ceux qui habitent des pays froids & secs, & qui ont une chaleur naturelle plus considérable que ceux des pays chauds; parce que le même volume d'air qu'ils respirent contient une plus grande portion d'air vital. Buffon observe que la quantité de chaleur dans chaque espèce d'animal est en raison de l'étendue & de la capacité des poumons; & comme la force de la voix est aussi en raison de cette étendue, cette observation revient à celle qu'avoit déjà faite Hippocrate: *quibus plurimus calor est, maxima voce praeliti sunt; nam & plurimum attrahunt frigidum aërem* ². C'est ainsi que les chanteurs, observe encore Hippocrate ³, quand ils veulent chanter sur un ton élevé, commencent par inspirer un grand volume d'air. La voix claire dont il parle ici, est une voix sonore, bien distincte, ni trop grave, ni trop aiguë, ni trop forte, ni trop foible. Les expositions occidentales, ainsi que toute atmosphère humide en général, ne sont point favorables à la voix (§ XXVI & LXXXIV), vraisemblablement parce que l'humidité relâche & dilate trop la glotte. Il en est de même si cette partie du larynx est trop resserrée: la voix pour lors franchit également son ton naturel & devient aiguë ⁴, ce qui arrive dans un air extrêmement sec & brûlant. Telle est la voix de quelques Arabes vagabonds qui habitent les

¹ Hippocrat. de *Diæt.* L. I, § 38, T. I, p. 209.

² *Epidem.* L. VI, sect. 4, T. I, p. 809.

³ De *Princip. aut Carnib.* circa finem. Voy. aussi Aristot. *Problem.* XI, 3.

⁴ Haller, *Prim. Lin. Physiolog.* § CCCV - CCCVII.

déserts de l'Afrique ¹. L'extrême froidure peut encore produire le même effet ; car les Lapons , les Groenlandois , les Samoïedes , les Zembliens , &c. ont également la voix grêle , & en même temps rauque ². Quant aux autres septentrionaux , Bodin prétend qu'ils ont la voix grave & rauque à cause de la plus grande chaleur vitale qui anime leur corps , & de la plus grande humidité qui l'abreuve. Il ajoute que les méridionaux , comme les Espagnols , les Phéniciens & les Ethiopiens l'ont aiguë & claire , parcequ'ils ont moins de chaleur vitale & qu'ils sont plus secs ; que celle des habitans des régions intermédiaires , comme des Asiatiques , des Italiens & des François , est sonore & agréable ³. L'atmosphère ne se borne pas seulement à modifier le timbre de la voix ; elle influe encore sur la formation des langues , & sur la prononciation des différens peuples. Il est facile d'observer ⁴ que celle des septentrionaux a quelque chose de rude & d'embarrassé , par la répugnance qu'ils ont à bien ouvrir la bouche dans une atmosphère toujours froide ; & que par la même raison leurs langues abondent en consonnes & en mots monosyllabes : tandis que les habitans des climats chauds ont une prononciation plus pleine & plus agréable , & qu'ils parlent des langues riches en voyelles. Pour s'en convaincre , on n'a qu'à comparer le premier vers de l'Iliade avec les premiers vers des trois fameux poèmes épiques ,

¹ Richard , *Histoir. natur. de l'air & des météores* , vol. II, p. 441.

² Id. *ibid.* vol. III, p. 84 , & Buffon , *Hist. nat.* T. III , p. 372.

³ Bodin , *Method. ad facil. Hist. cognit.* cap. 5 , p. 133 , & 136.

⁴ Arbuthnot , *Specim. effect. Aër.* cap. VI , § 20 , p. 240 ; & Gravina , *della ragion Poetica* , L. 2 , cap. VI , p. 148.

dont l'Europe moderne se glorifie :

Μῆνιν ἄειδε, θεῶν, Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος. HOMERE.

Canto *Parmi pietose, e'l capitano.* LE TASSE.

Je chante ce Héros qui régna sur la France. VOLTAIRE.

Of man's first disobedience and the fruit. MILTON.

Pour peu qu'on ait de l'oreille, on y distingue facilement la gradation du plus doux au plus rude des langages ; gradation qui suit celle des climats.

§ XXIII, l. 3. *Et sont d'un caractère plus doux.* J'ai déjà observé (§ XIX, l. 4. p. 60.) que la douceur du caractère tenoit souvent à la délicatesse du corps. Mais un ciel serein, une exposition orientale, contribuent aussi beaucoup à repandre la sérénité dans l'ame ; de même qu'un ciel couvert de nuages y produit l'inquiétude & la mauvaise humeur. Ces effets peuvent également s'appliquer aux pays orientaux & aux méridionaux. Il y a toujours dans le caractère des peuples qui habitent ces pays une certaine honnêteté naturelle, qui n'est chez les Européens que l'effet de l'éducation. *Des missionnaires racontent*, dit Voltaire ¹, *que souvent dans les marchés publics de la Chine, au milieu de ces embarras & de ces confusions qui excitent, dans nos contrées, des clameurs si barbares & des emportemens si fréquens & si odieux, ils ont vu les paysans se mettre à genoux les uns devant les autres, selon la coutume du pays, se demander pardon de l'embarras dont chacun s'accusoit, s'aider l'un l'autre, & débarrasser tout avec tranquillité.*

§ XXIII, l. 4. *Et d'un esprit plus pénétrant que*, &c. C'est encore un fait prouvé par l'observation, que les peuples orientaux, parmi lesquels il faut aussi comprendre les

¹ *Essai sur les mœurs & l'esprit des nations*, chap. I.

méridionaux, sont doués d'une imagination beaucoup plus vive que les peuples septentrionaux ou occidentaux. Les peuples de l'Asie, échauffés des plus purs rayons du soleil, qui fut toujours regardé comme le pere de la Poésie, parlent, même communément, un langage poétique. Les figures les plus hardies leur sont familières; dans leur langue tout est image ¹. C'est cette imagination, poussée souvent jusqu'à l'extravagance, & l'amour du repos, inspiré par la chaleur du climat, qui les portent naturellement à la contemplation. On peut expliquer par là pourquoi la superstition croît en raison de l'éloignement du pôle, & pourquoi on tient plus aux opinions religieuses, même les plus ridicules, à mesure qu'on avance vers l'équateur. Bodin observe que le Christianisme n'a trouvé aucun obstacle chez les peuples du septentrion; ils l'ont reçu avec la même facilité, qu'ils ont adopté dans la suite le Luthéranisme & le Calvinisme. Les François n'ont pas été si dociles, & les Italiens encore moins. Mais pour faire abandonner aux Asiatiques & aux Africains leurs anciennes religions, il a fallu les persuader par des miracles, ou les forcer par les armes ². Un point de vue plus honorable pour l'humanité, sous lequel il faut considérer la supériorité de l'esprit des orientaux, c'est celui des sciences & des arts, dont ils ont été les premiers inventeurs. Chez eux ces arts existent depuis un temps immémorial, au lieu que chez les Européens, ils sont l'ouvrage du temps, & supposent des combinaisons faites par une longue étude, & par des recherches multipliées. L'antiquité des arts dans l'Inde a toujours été reconnue de tous les autres peuples. La Chine jouit encore aujourd'hui des

¹ Roucher, *les Mois*, à la fin des *Remarques sur l'exposition*.

² Bodin, *Method. ad facil. hist. cognit.* cap. 5, p. 184-186.

mêmes arts qu'elle possède depuis des milliers d'années. Les Égyptiens furent regardés autrefois comme une nation très-éclairée & très-avancée en civilisation ; & , ce qui est remarquable , c'étoient , selon Hérodote ¹ , les habitans de la plaine , c'est-à-dire , de la partie de l'Égypte la plus chaude , qui passoient pour les plus habiles & les plus instruits. En Turquie , même encore aujourd'hui , malgré un gouvernement ennemi de tout ce qui peut honorer l'esprit de l'homme , on trouve des villes , telles que Damas , Alep , &c. où l'industrie est telle qu'elle entre en concurrence avec celle des Indes. Mais une question bien naturelle qui se présente ici , c'est de savoir pourquoi ces peuples , inventeurs des arts , ne les ont point perfectionnés ; quelle est par exemple la cause qui en arrête depuis si long-temps les progrès , chez les Chinois ; pourquoi , ayant connu la géométrie plusieurs siècles avant Euclide , sans parler d'une foule d'autres connoissances , ils n'y ont jamais été à beaucoup près aussi loin que les Grecs. Voltaire ² a cru résoudre la question , en disant qu'*il semble que la nature ait donné à cette espece d'hommes , si différente de la nôtre , des organes faits pour trouver tout d'un coup ce qui leur étoit nécessaire , & incapables d'aller au-delà.* Mais s'étant apparemment aperçu que cette solution n'étoit rien moins que satisfaisante , il a ajouté deux autres raisons qui ne le sont pas davantage , savoir , le respect prodigieux que ces peuples ont pour ce qui leur a été transmis par leurs peres , & qui leur interdit par conséquent toute espece d'innovation , & ensuite la nature de leur langue , la plus compliquée de toutes les langues connues , & la moins propre à la communication des idées

¹ L. II, cap. 77.

² *Essai sur les mœurs & l'esprit des nations* , chap. I.

par l'écriture. On pourroit demander à Voltaire , si les Chinois ont inventé tout d'un coup leur imprimerie, quoique bien inférieure à la nôtre, leur belles étoffes, &c. &c. & pourquoi dans une si longue série de siècles, il ne s'est point trouvé d'hommes de génie qui délivraient la nation de ce respect superstitieux & tyrannique pour les inventions de ses peres, & qui simplifiaient sa langue & son écriture. Ce qui nous étonne aujourd'hui pour les Chinois, fut également un sujet de méditation chez les Grecs, par rapport aux Egyptiens. Platon assure ¹ que de son temps la peinture & la musique, chez ce dernier peuple, étoient au même point où elles avoient été depuis dix mille ans, & il donne pour raison de cet état stationnaire des arts les loix égyptiennes qui défendoient expressément d'y rien innover. Mais il n'y a que la tyrannie qui puisse contraindre à l'observation de pareilles loix; & même alors leur effet seroit plutôt d'annéantir les arts dans l'espace seulement de cent ans, que d'arrêter leurs progrès à un point déterminé pendant dix mille ans. Il n'est point dans la nature de l'esprit de l'homme de s'arrêter, quand il a été une fois éclairé. Si des causes physiques ou morales l'empêchent d'avancer, il faut de toute nécessité qu'il retrograde jusqu'à ce qu'il revienne au point de barbarie, d'où il étoit parti. L'état stationnaire des arts & des sciences à la Chine paroît avoir pour cause un concours de circonstances unique. Situés sur un pays fertile, les Chinois ont dû commencer de bonne heure à tirer parti de cette position, en perfectionnant l'agriculture, & tous les arts qui ont avec elle un rapport plus ou moins éloigné. Arrivés au point d'avoir une population proportionnée à la quantité des productions de ce sol, sans avoir plus de terres à

¹ *De Legib.* L. II, T. VIII, p. 66.

défricher, ils n'ont plus aucun motif d'émulation pour aller plus loin. Le seul moyen d'avancement qui leur reste, ce seroit la communication extérieure, soit par un commerce étranger avec des peuples éclairés, soit par des colonies sorties de leur sein à mesure que la population s'accroît : mais leur position géographique, qui les sépare d'un côté du reste de l'univers par l'Océan, & qui de l'autre côté leur donne pour limites des pays habités ou fréquentés par des peuples barbares ou pasteurs, & de plus leur loi de *Xénélasie* les empêchent d'employer ce moyen. Tel fut à peu de chose près le cas des Egyptiens.

§ XXIV, l. 3. *Leurs maladies en moindre nombre, &c.* Il faut toujours se rappeler que l'Auteur parle des expositions orientales de la Grece, par rapport aux expositions méridionales du même pays ; mais que ce qu'il dit est également applicable à des latitudes & à des longitudes plus éloignées. Ainsi l'Asie d'après ces principes doit éprouver une constitution approchante de celle de l'Afrique ou des pays méridionaux en général ; ce qu'il faut entendre d'après les §§ LXXIV & LXXVI de la partie de l'Asie qui s'avance vers le tropique. Par conséquent les maladies de cette partie doivent ressembler à celles des pays méridionaux, quoiqu'elles ne soient ni aussi nombreuses, ni aussi fortes que celles des climats chauds. Cette analogie de l'orient avec le midi, de même que de l'occident avec le nord se remarque selon Bodin ¹, non-seulement dans le caractère physique & moral de l'homme, mais encore dans les autres productions végétales & minérales de la nature : l'or & les pierres précieuses naissent dans les pays orientaux & méridionaux ; le fer aime les pays occidentaux & septentrionaux.

¹ *Method. ad facil. histor. cognit.* cap. 5, p. 195-199.

§ XXIV, l. 6. *Les femmes y sont extrêmement fécondes.* C'est encore une observation faite dans les expositions orientales de la Grece, & qui peut s'appliquer jusqu'à un certain point à des latitudes plus chaudes. Encore aujourd'hui l'Inde, la Chine & l'Egypte passent pour des pays très-favorables à la propagation de l'espece humaine. Il est naturel que dans les pays dont la température ressemble à celle du printemps, les hommes & les animaux soient plus portés à propager leur espece. En effet c'est principalement dans cette saison, que Pline appelle la *saison génitale* (*hora genitalis*), & qu'on peut encore appeller la *saison du soleil*, que la nature, engourdie par l'hiver, se ressuscite pour repeupler la surface de la terre de nouvelles productions animales & végétales. C'est dans cette saison que l'amour allume son flambeau, qu'il rechauffe le cœur de tous les êtres vivans, & les force à réparer les pertes de leur espece. Aristote disoit avec raison que c'étoient le soleil & l'homme qui travailloient ensemble à la génération de l'homme; & Hippocrate avoit observé avant lui que le printemps étoit la saison la plus favorable à la conception ¹. Des observations faites à Londres dans les hôpitaux destinés aux femmes en couche, prouvent en effet que les mois de l'année où il naît le plus d'enfans sont les mois de Décembre & de Janvier ². Il est vrai que celles, qu'a faites Vargentin en Suede, ont donné un résultat différent, d'après lequel, le nombre des naissances augmente en Septembre; & après ce mois, celui où il naît le plus d'enfans est Janvier ³; mais ce résultat peut bien être particulier

¹ *De Sterilib.* § 11, T. II, p. 623; & Plutarch. *de amore prolis*, T. VII, p. 921.

² *Essai sur la vie*, &c. par Richard de la Vergne, p. 69, Montpellier, 1785.

³ *Gazette de France* du 28 août 1772, p. 314.

au climat de Suede, & dépendre de quelques autres causes locales. Au reste, pour juger de la fécondité d'un pays par rapport à un autre, il faut faire abstraction de toutes les causes qui n'appartiennent point à la nature du climat, telles, que le genre de vie des habitans, & les alimens dont ils font un usage habituel. On croit avoir observé que les peuples qui se nourrissent de poisson multiplient plus facilement que ceux qui ne mangent que de la viande ¹. La fécondité des femmes de la Sologne (not. § XXI, l. 3. p. 68.) est peut-être due au sarrafin dont elles vivent en partie, & qui, comme on l'observe dans les oiseaux, semble échauffer davantage les organes de la reproduction ², comme le seigle ergotté au contraire frappe de stérilité les poules qui en mangent ³. D'après une observation faite en Suede, les lapons agriculteurs se multiplient plus que les lapons qui négligent l'agriculture ⁴; par la raison que la population d'un pays, si rien ne s'y oppose, tend toujours à se mettre au niveau de la quantité des subsistances, que l'agriculture peut multiplier. Les causes morales ne sont pas moins puissantes pour favoriser ou pour contrarier la multiplication de l'espèce humaine. Un peuple actif, sobre, modéré dans ses passions comme dans ses plaisirs, sera, toutes choses égales, plus fécond qu'un peuple énervé par le luxe & par la jouissance forcée des plaisirs défavoués par la nature. On en voit la preuve dans les grandes villes comparées avec les campagnes.

¹ Montesquieu, *Esprit des loix*, L. XXIII, cap. 13.

² *Mémoir. de la Soc. Roy. de Médec.* année 1776, part. II, p. 70.

³ *Journal de Médec.* vol. LXIV, p. 290.

⁴ *Comment. de rebus in Scient. nat. & Medic. gestis*, vol. XI, p. 206, 207.

§ XXIV , l. 7. αἱ τε γυναῖκες Α'ΥΤ'ΟΘΕΝ Α'ΡΙΚ'ΥΜΟΝΕ'Σ εἰσι σφόδρα. Les raisons qui m'ont déterminé à substituer ma correction au texte adopté généralement..... Α'ΥΤ'ΟΘΙ Ε'ΝΑΡΙΚ'ΥΜΟΝΕΣ, κ. τ. λ. sont , premièrement parceque ce dernier mot me paroît d'autant plus suspect que c'est le seul exemple d'après lequel on s'est cru autorisé à lui donner une place dans les lexiques, au lieu que l'ἀριχύμων se trouve souvent dans les écrits d'Hippocrate (Foës , *Æconom.* in Α'ριχύμων). En second lieu , la préposition ἐν , si l'on s'obstine à la conserver , ne peut ajouter ici qu'un degré d'intensité ; mais cette intensité est déjà plus que suffisamment exprimée par la particule ἀρι qui entre dans la composition du mot , & par l'adverbe σφόδρα qui le suit. Quand à l'αὐτόθεν que je substitue à l'αὐτόθι , je me crois assez justifié par l'autorité d'Homère , qui a également employé (*Iliad.* VII , 219) ἐγγύθεν à la place d'ἐγγύθι.

§ XXV , l. 1. Au contraire , l'exposition des villes qui regardent l'occident , &c. C'est-à-dire , qui sont exposées aux vents Argestes , Zéphyrus & Libs , ou , suivant les Modernes , au vent d'Ouest & à ses collatéraux placés entre le Nord-ouest & le Sud-ouest.

§ XXV , l. 6. Parce que le brouillard , &c. Suivant les expériences des chymistes modernes , l'eau a la propriété d'absorber l'air atmosphérique ; & quoique cette absorption soit en raison de la pureté de ce dernier fluide , elle ne laisse pas d'absorber une portion considérable d'autres gaz qui entrent dans sa composition , ou qui se trouvent mêlés avec lui.

§ XXV , l. 8. ὃ ἦρ τὸ ἐωθινὸν κατέχει. Ce dernier mot est exprimé dans la version de Calvus , *detinetur* , comme s'il avoit lu : κατέχειται. On diroit de plus qu'il a trouvé

dans les Mss. αὐτόθι placé avant ou après les mots τὸ ἐωθινόν, à moins qu'il n'ait jugé à propos de l'y ajouter pour plus de clarté. Quant à l'article qui précède le mot ἡρ, je pense qu'il n'est pas plus nécessaire ici qu'il ne l'étoit plus haut, § XXII, l. 15.

§ XXV, l. 13. ὥς τε μάλισθα. Clifton vouloit qu'on lût ici ὅ τε μάλισθα. Une correction plus approchante du texte seroit : ἐς τὰ μάλισθα, locution qu'on trouve souvent dans Hérodote : mais l'endroit n'a besoin d'aucune correction. ὥς τε μάλισθα est absolument la même chose que ὥς μάλισθα, *quam maxime*, l'addition du τε n'étant qu'un ionisme, comme dans ὅσον τε & ἵπεί τε employés pour les simples ὅσον & ἵπεί (Hérodote. L. IV, 122, 123). Le commentaire attribué à Galien, traduit tout ce passage d'une manière bien singulière : *hominum pedes maxime percoquantur*, comme s'il y avoit dans le texte : τοὺς πόδας μάλισθα διέψει τῶν ἀνθρώπων, ou quelque autre leçon équivalente.

§ XXV, l. 13. *Il y tombe des rosées.* Les Anciens ne connoissoient d'autre rosée que celle qui tomboit du ciel ; mais il paroît qu'ils ont très-bien connu sa qualité corrosive, & les mauvais effets qu'elle pouvoit avoir sur le corps. Si l'on en croit Plutarque, la rosée, recueillie sur un morceau de laine, exprimée ensuite & prise intérieurement, est un moyen pour consumer un embonpoint excessif : du moins, de son temps, les dames qui ne vouloient point paroître trop grosses, faisoient usage de ce moyen¹. Les expériences des Modernes ont prouvé qu'outre la rosée du ciel ou descendante, il y a une rosée ascendante, produite par la transpiration des plantes & de la terre. Quant à sa qualité corrosive, on fait que, soumise à une chaleur moindre que celle qui est nécessaire pour

¹ Plutarch. *Quæst. nat.* T. IX, p. 618.

faire bouillir l'eau, la rosée donne une quantité d'air fixe ou *gaz acide*, & qu'elle rougit la teinture de Tournesol. On fait encore que le fer, exposé à la rosée, se change en ce qu'on appelle *safran de mars à la rosée*; parce que l'air fixe qu'elle contient, calcine le fer & lui donne une couleur rouge¹. Cet effet se fait sur-tout remarquer dans les pays chauds, où la rosée est abondante. A Saint-Domingue, ainsi qu'à Java, l'acier, le fer, le cuivre, se rouillent beaucoup plus promptement qu'ailleurs, même dans la saison la plus sèche de l'année².

§ XXV, l. 13. *Et le reste de la journée, &c.* Cet effet devient sur-tout sensible, si une montagne, située du côté de l'Ouest, réfléchit les rayons du soleil couchant sur la ville qui y est exposée. Au rapport de Plutarque, Cheronée, sa patrie, fut tournée du côté de l'orient, parce que son exposition au couchant la rendoit mal-saine à cause de la réverbération du soleil qu'elle éprouvoit du mont Parnasse³.

§ XXV, l. 15. τῶν τε νοσημάτων . . . προειρημένων, [ἃν] οὐδὲν αὐτοῖσι ἀποκρίλαι. L'embarras des traducteurs prouve assez, que ce texte est altéré, & qu'à moins d'adopter l'addition de la particule relative ἃν que j'ai enfermée entre deux crochets, il n'est pas possible de lui donner une construction grammaticale raisonnable. Dacier s'est contenté de traduire : *& sont sujets à toutes les maladies dont j'ai parlé*, en supprimant tout ce qu'il n'avoit point compris. Tardy a paraphrasé tout ce passage : *ils sont sujets à toutes les maladies que j'ai déduites, sans être exempts d'aucune*

¹ Comm. de rebus in Scient. natur. & Medic. gestis. Vol. XXXII p. 477.

² Journ. de Médec. vol. XXXIV, p. 490.

³ Plut. de Curiosit. T. VIII, p. 47.

de celles qui regnent au Nord & au Midi. Zvinger prétend que ce passage, sans être altéré, présente la figure grammaticale connue sous le nom de *Synchysis* ; & il croit le réduire de cette manière à l'ordre naturel : πάντων τε τῶν νοσημάτων τῶν προειρημένων οὐδ' ἐν μέρος αὐτέοις μετέχειν ἀποκρίλαι, en traduisant : & omnibus prædictis morbis eisdem participare nihil prohibet. La manière dont je le corrige me paroît beaucoup plus simple & plus intelligible. On pourroit encore lire... τῶν προειρημένων οὐδ' ἐν δ' αὐτέοις ἀποκρίλαι, par la seule addition d'un δ', mais je préfère ma première conjecture.

§ XXV, l. 17. *Et participer à toutes les maladies dont j'ai parlé, &c.* Les vents occidentaux, & notamment l'Ouest, ne sont insalubres qu'autant qu'ils viennent de grands amas d'eau, ou des régions humides, sur un pays qui est déjà humide par lui-même. Dans les pays brûlés par l'ardeur du soleil, ils doivent au contraire être très-salubres s'ils viennent du côté de la mer. En Grece¹, le Zéphyrus étoit plus ou moins humide ou froid, suivant les endroits d'où il venoit, & la saison de l'année dans laquelle il souffloit. Celui de la mer étoit favorable à la végétation, par la raison que cet élément est chaud en hiver & frais en été ; le Zéphyrus du printemps étoit plus froid que celui de l'automne. Il étoit nuisible dans certains endroits de la Crete, dans le golphe Mallaque, dans les endroits de la Thessalie, situés près du mont Piérius ; tandis que dans d'autres endroits il étoit salutaire. Les maladies qui peuvent résulter des mauvaises qualités des vents occidentaux, ressemblent à celles des contrées méridionales ou septentrionales, suivant qu'ils sont chauds ou froids : car c'est le sens dans lequel il faut entendre cette phrase : & parti-

¹ Theophrast. de Vent. p. 411, conf. & Disc. prélim. § 72.

éprouver à toutes les maladies dont j'ai parlé. (Voy. la not. précéd.) L'auteur s'explique lui-même dans le paragraphe suivant, en disant que les villes d'un aspect occidental ont une température analogue à la constitution automnale. Or, comme l'automne participe aux maladies de l'été & de l'hiver, non-seulement parce qu'il est placé au milieu de ces deux saisons, mais encore à cause des alternatives de chaud & de froid qu'il présente souvent plusieurs fois dans le même jour ; de même, les villes occidentales doivent être sujettes à toutes les maladies des pays ou des aspects méridionaux & septentrionaux. Dans les Vosges on éprouve ces variations considérables d'air & les effets pernicioeux du vent d'ouest, ordinairement humide par la quantité de lacs & d'étangs qui s'y trouvent, & par la chaîne de montagnes qui les sépare de l'Alsace, & qui fait que les rayons du soleil n'y parviennent que tard ¹. Ce vent produit les mêmes effets en Auvergne ², ainsi qu'à Bordeaux ³, où il ne parvient qu'en traversant l'océan ; tandis qu'à Marseille, on le regarde plutôt comme salubre ⁴. A Strasbourg aussi il occasionne moins de maladies que les autres vents ⁵ ; ce qu'il faut attribuer à son impétuosité & aux ouragans qu'il y excite, & dont l'effet est de purifier l'atmosphère.

§ XXVI, l. 1. *Ils doivent, de plus, avoir la voix, &c.* Voyez ce que j'ai déjà dit plus haut (§ XXIII, l. 3, p. 71.) sur les causes qui modifient la voix.

¹ *Mém. de la Soc. Roy. de Médec.* année 1776, part. II, p. 92, & année 1777-78, part. I, p. 114-116.

² *Ibid.* année 1782-83, part. II, p. 292.

³ *Ibid.* année 1776, part. I, p. 191.

⁴ *Ibid.* année 1777-78, part. II, p. 88.

⁵ *Recueil d'observ. des hôp. milit.* T. I, p. 259, sq.

§ XXVI, l. 7. ἐπὶ τοιαῦτα τὰ ἀπὸ.... ἡ θείσις. La manière dont je sépare les membres de cette période, & la légère correction que j'y fais, en changeant l'ἐπὶ en ἀπὸ, sont fondées sur des endroits parallèles de notre Auteur. On lit, § IX, l. 5, τῶν δὲ Α'ΠΟ' τῶν ἀρκίων πνευμάτων; & § XXV, l. 2, τῶν πνευμάτων τῶν Α'ΠΟ' τῆς ἡούς. Clifton a aussi jugé qu'il falloit lire ἀπὸ, & il est facile de voir par la version de Calvus, que ce dernier n'avoit point lu différemment. Quant à la séparation de ces mots : εἰσὶν τε μετὰ πόλιν μάλιστα, il suffit de se rappeler la manière dont l'Auteur s'exprime, § XXIV, l. 1. εἰσὶν τε μάλιστα ἡ οὕτω κεκοσμημένη πόλις ἢ κατὰ, κ. τ. λ. pour se convaincre, qu'il a employé ici la même tournure.

§ XXVI, l. 10. *De manière que le soir on y éprouve une température, &c.* Il n'y a peut-être aucun pays au monde, où l'on éprouve cette alternative d'une manière aussi brusque que dans la Belgique. Au printemps & en automne, le thermomètre y varie d'un jour à l'autre de 12 jusqu'à 16 degrés; différence qu'on y observe aussi souvent dans le même jour, au point que la température du soir est tout opposée à celle du matin. C'est à ces changemens brusques qu'on attribue avec raison les fièvres intermittentes si communes dans toute la Belgique¹. L'abbé Richard observe que la Pensilvanie est aussi fort sujette à ces changemens aussi brusques que fréquens dans la même journée; il croit que c'est à cause de cette température variable qu'on vit moins à Philadelphie qu'ailleurs².

§ XXVII, l. 1. περὶ δὲ τῶν λοιπῶν ὑδάτων, κ. τ. λ. J'ai paraphrasé ce texte, dont le sens littéral est : *je veux maintenant parler des autres eaux*. Comme il en a déjà

¹ Comment. de reb. in Scient. nat. & Med. gest. vol. XII, p. 557.

² Histoir. de l'air & des météor. vol. II, p. 262.

parlé dans le chapitre précédent, la plupart des interpretes, embarrassés de cette expression *περὶ δὲ τῶν λοιπῶν ὑδάτων*, de reliquis autem aquis, l'ont traduite, comme s'il falloit lire ou entendre: *περὶ δὲ τῶν ὑδάτων τοῦ λοιποῦ*, de aquis autem deinceps. Il étoit cependant facile de voir que l'Auteur n'a parlé jusqu'ici que des eaux terrestres, & cela en passant & seulement par rapport à leurs différentes expositions, comme l'a très-bien observé Baccius Baldinus, & qu'il s'est réservé de parler plus en détail dans ce chapitre, non-seulement de ces eaux, relativement à leurs qualités, au plus ou moins d'élévation de leurs sources & à leur cours (ce qui fournit une nouvelle division des eaux en eaux courantes, & en eaux stagnantes), mais encore des eaux de pluie, de neige & de glace, dont il n'a rien dit encore.

§ XXVII, l. 1. *Je vais maintenant ajouter*, &c. Les connoissances chymiques des Modernes, ayant répandu beaucoup de lumière sur les qualités des différentes eaux, sur la maniere de les éprouver & de les corriger, il ne faut point s'attendre à trouver, dans cette partie du traité d'Hippocrate, toute l'exactitude qu'on exigeroit de la part d'un médecin moderne qui voudroit traiter cette matiere. Mais il ne faut pas non plus que, trop prevenu en faveur de ces connoissances, on lise tout ce morceau avec indifférence, ou même avec ce dédain qui ne convient qu'à l'ignorance présomptueuse. Quoique privé du secours de la chymie, Hippocrate a traité cette partie en médecin & en physicien supérieur à son siècle. Si quelques-unes de ses idées semblent s'opposer à celles des Modernes, cela vient peut-être de la différence des climats; peut-être encore des altérations que l'ignorance des copistes a introduites dans quelques endroits de son texte, & de la maniere enfin dont on a expliqué ce texte. Les principaux systèmes d'hydrologie

que nous avons aujourd'hui sont ceux de Valerius, de Cartheuser, de Monnet, &c. On peut diviser les eaux en eaux douces (en prenant ce terme dans une acception plus étendue que celle qu'Hippocrate lui donne (not. § XV, l. 9), & en eaux *minérales* ; en subdivisant les premières en eaux *du ciel* & en eaux *de la terre*, & les secondes, en *gazeuses*, en *salines*, (les eaux de mer y comprises), en *sulfureuses*, & en *ferrugineuses* ¹. Le tableau suivant présentera les subdivisions ultérieures. Une des principales propriétés de l'eau étant la vertu dissolvante, on conçoit bien que ce ne sont pas les eaux minérales seules qui sont chargées de substances hétérogènes. Il n'y a presque aucune eau, quelque pure qu'on la suppose d'ailleurs, qui ne contienne quelque matière terreuse ou saline en dissolution, suivant la qualité du terrain d'où elle sourde ou qu'elle parcourt, & le plus ou moins de dissolubilité des matières qui composent ce terrain. Nous avons déjà remarqué (§ XXV) la propriété qu'a l'eau d'absorber l'air atmosphérique, d'après les expériences des Modernes ² : & quoique l'eau paroisse assez avide d'air, cependant il lui faut un certain temps pour s'en saturer complètement ; & ce temps varie suivant la température de l'air & de l'eau, & aussi selon la pureté de l'un & de l'autre. Le gaz oxygène le plus pur s'insinue & s'y dissout plus promptement que l'air atmosphérique. Il consiste d'après ces mêmes expériences que le froid qui réduit l'eau en glace ou en neige, suffit pour la priver d'une bonne partie de son air ; qu'en général moins une eau est chargée d'air, plus elle est prompte à se geler, &

¹ *Encyclopéd. par ordre de matière*, T. V de Médec. part. II, article *Eau*.

² *Mémoires de la Soc. Roy. de Médec.* années 1777-78, part. I, p. 274 - 290.

tardive à prendre le mouvement de l'ébullition ; qu'une eau quelconque privée d'air par la chaleur ou par la pompe pneumatique se gele bien plutôt que lorsqu'elle n'a pas été soumise à l'une ou à l'autre de ces opérations ; que l'eau de glace ou de neige fondue à l'air est plus disposée à se geler que l'eau de pluie ; que la condition essentielle à la bonté des eaux douces , est d'être complètement saturées d'air pur & fréquemment renouvelé par le roulement & l'agitation de ces eaux ; que les mauvaises qualités d'une eau sont dues à la privation de cet air , ou à son altération , ou bien encore à sa surabondance ; que cette surabondance annonce ou que cet air n'est point pur , ou qu'il y a dans l'eau quelque substance capable de l'absorber en plus grande quantité ; que plus il y a d'air absorbé , plus l'eau est pesante ; que l'eau de source , par exemple , contient en général plus d'air que celle de pluie ou de rivière ; que cet air est moins adhérent dans l'eau de rivière que dans celle de source. Cela explique en même temps , pourquoi des eaux chargées de beaucoup d'air , comme les eaux de puits , par exemple , qui supportent un très-grand degré de froid sans se geler , sont très-réfractaires à l'ébullition ; c'est que l'air semble plus adhérent à cette espèce d'eau qu'à toute autre. Quant aux matières hétérogènes , les eaux les plus composées de ces matières se trouvent dans les couches gypseuses , calcaires & marneuses , dans l'intérieur des collines & des plaines. Les eaux des côtes plus élevés , principalement formés de matières schisteuses , glaiseuses & quartzieuses , sont plus pures , quoiqu'elles le cèdent encore à cet égard aux eaux des hautes montagnes. Ces dernières sont formées par la réunion des sources vives & profondes , qui se filtrent à travers des bancs de rocs vifs , de granits , de porphyres , &c. toutes matières infuso-

lubles & inattaquables par l'eau seule ; sans parler d'une espece de dépuracion qu'elles éprouvent en outre dans leur cours par le roulement & le contact de l'air. Ces eaux des montagnes du premier ordre ne contiennent pas au-delà de trois à quatre grains de substances fixes par pinte. Celles des montagnes du second ordre en donnent jusqu'à huit, dix & douze grains. Les eaux de la troisieme classe, en y comprenant celles des plaines & des côteaux, en sont beaucoup plus chargées.

On divise les Eaux en	Douces.	Eaux du ciel.	Eaux de pluie.
			Eaux de rosée.
			Eaux de neige.
			Eaux de grêle, &c.
		Eaux de la terre.	Eaux de puits.
			Eaux de sources.
			Eaux de rivières & de fleuves.
			Eaux de lacs.
			Eaux d'étangs & de marais.
	Minérales	Gazeuses ou Acidules.	Acidules froides, telles que les Eaux de Seltz, &c.
			Acidules chaudes, telles que les Eaux du Mont-d'Or, Vichy, &c.
		Salines, telles que les Eaux de Sedlitz, de Balaruc, ou bien encore les Eaux de Mer.	
		Sulfureuses, telles que les Eaux de Barège.	
		Ferrugineuses.	Acidules martiales, telles que les Eaux de Spa, de Pyrmont, &c.
			Martiales simples, telles que les Eaux de Forges, d'Aumale, &c.
			Vitrioliques, telles que les Eaux de Passy.

§ XXVIII, 1. 1. *Les eaux de marais, d'étang, &c.*
 Les eaux croupissantes des terrains bas & marécageux sont ordinairement très-mal-saines par la faculté qu'elles ont de dissoudre jusqu'à saturation toutes les matières qu'elles peuvent attaquer, comme les plantes, les poissons, les insectes, les fumiers, &c. & ensuite par les effets pernicieux que leur évaporation produit dans l'atmosphère. Cet air vicié & méphitisé, connu sous le nom de *gaz hydrogene des marais*, a, comme l'observe Galien¹, beaucoup d'analogie avec l'air altéré par la respiration de plusieurs individus renfermés dans un petit espace. Morozzo s'en est assuré par l'inspection de la surface inférieure des feuilles des saules, qui bordent ces eaux; elle étoit chargée d'une couleur noire si copieuse, que de trois feuilles il en a recueilli un grain de suie. Il soupçonne avec raison que cette émanation du gaz hydrogene, est un des moyens dont la nature se sert pour convertir les plantes en tourbes². En effet, les terres marécageuses sont un composé de terre de diverses espèces, d'eau, de sels, de métaux & de minéraux. Toutes ces substances mêlées produisent différentes matières, dont la plus remarquable est la tourbe. Les maux qui résultent du séjour dans des marais & de l'usage des eaux marécageuses, sont de différente nature, suivant que l'humidité est accompagnée de chaud ou de froid & que le gaz hydrogene est plus ou moins mêlé de gaz acide carbonique. L'humidité froide produit le relâchement de la fibre animale, l'atonie des vaisseaux, par conséquent la stagnation des humeurs, les congestions séreuses, les obstructions rebelles, les fièvres intermittentes très-longues & très-opi-

¹ *De tuend. sanit.* L. I. T. IV, p. 228.

² *Mémoire de l'Acad. des Scienc. de Turin*, années 1786-87, p. 1-6.

niâtres, le scorbut, la phthisie pituiteuse ou séreuse, telle qu'on l'observe dans plusieurs contrées marécageuses de la Suède¹, les leucophlegmaties, les hydropisies, les cachexies, les affections vermineuses; en un mot toutes les maladies dépendantes *a colluvie serosa*. Dans l'humidité chaude, le relâchement & l'atonie se manifestent dans un plus haut degré: elle produit les fièvres putrides, exanthématiques & malignes, & amène une grande partie des mêmes inconvénients, mais compliqués avec la bile, qui joue dans ce cas le principal rôle, & qui décide promptement la putréfaction des humeurs. Les fièvres dont je viens de parler, l'ictère & autres affections de la même nature en sont les tristes effets, ainsi qu'une langueur & une paresse que l'homme éprouve dans toutes ses fonctions naturelles. En Sologne, pays couvert le plus souvent d'épais brouillards, & où en plusieurs endroits on exprime l'eau avec les pieds en pressant la surface de la terre, les habitans ont la figure pâle, jaunâtre, la voix foible, les yeux languissans, le ventre gros, sont sujets aux rhumatismes, aux hernies, aux obstructions, aux fièvres intermittentes, à l'hydropisie, fuient le travail, & sont incapables de tout exercice². Rien ne prouve mieux ce relâchement universel produit par une humidité stagnante, que l'observation suivante. Parmi les concessionnaires établis sur les côtes d'Alger, dans les comptoirs de Bonne, & sur-tout dans ceux de la Calle, il en est chez lesquels les fièvres laissent des suites si opiniâtres & si rebelles, qu'ils n'en guérissent que par leur retour en France. Ils éprouvent, en y arrivant, un resserrement général dans toute l'habitude du corps,

¹ *Comment. de reb. in Scient. nat. & Medic. gestis*, vol. III. p. 217, & vol. XI, p. 194.

² *Mémoire de la Soc. Roy. de Méd.* année 1776, p. 61-72.

pareil à celui que produiroient des bandes, par lequel ils se sentent comme fortifiés & maintenus ¹. L'air des marais exerce son action vénéneuse d'une manière d'autant plus prompte & plus sûre, que les sujets qui ont le malheur de le respirer, y sont moins accoutumés & qu'ils viennent d'un pays sec. A Aigues-mortes, les étrangers qui s'y rendent, en éprouvent souvent les pernicioeux effets avant vingt-quatre heures de séjour; & les fièvres intermittentes soporeuses qui les attaquent, deviennent mortelles, si l'on ne se hâte de leur administrer le quinquina à haute dose ². S'il y a des pays où les eaux croupissantes paroissent innocentes, cette exception n'est due qu'à quelque autre cause physique & locale, qui en émousse ou détruit l'action délétère. Les rizières de l'Egypte, par exemple, & les rizières Asiatiques, ne produisent point les mauvais effets de celles du Piémont. On attribue la cause de ce phénomène à l'action du soleil, qui dans ces climats brûlans, dissipe par une évaporation plus rapide toute l'humidité que laissent après elles les inondations auxquelles le riz doit sa fertilité. On y ajoute, pour ce qui regarde l'Egypte, les vents du Nord, qui, en augmentant la rapidité de l'évaporation, diminue l'insalubrité de ses rizières ³; mais Galien, en parlant de l'innocence de ces dernières, me semble en avoir deviné la véritable cause, qui consiste, selon lui, dans l'inondation du Nil, laquelle arrive précisément dans la saison où les marais deviennent le plus pernicioeux par le dessèchement & la putréfaction de leurs eaux ⁴. En effet, il est prouvé par l'observation, que le plus grand danger des marais se

¹ *Encycl. par ord. de mat.* vol. I, article *Afrique*, p. 332.

² *Journal de Médec.* vol. LXIX, p. 244, suiv.

³ *Encycl. ib.* p. 305, & Tott, *Mém.* part. IV, p. 41, 42, 80, not.

⁴ Galen, *Comment, manuscript. in lib. de humorib.* p. 234.

fait sentir, non pendant qu'ils sont couverts d'eau, mais dans la saison chaude, lorsque la putréfaction s'y établit, à mesure qu'ils se dessèchent. C'est faute d'avoir fait cette distinction, qu'on a avancé que les terrains marécageux & les eaux croupissantes ne peuvent point être la cause des fièvres putrides ¹.

§ XXVIII, l. 3. *Chaudes en été*. Un pays marécageux est en général plus chaud, toutes choses égales, qu'un pays où il n'y a point de marais ² : & cette chaleur se fait surtout sentir lorsque le soleil, en revenant à l'équinoxe du printemps, darde ses rayons dans une direction plus perpendiculaire ; par la raison que sa chaleur réfléchië, par une atmosphère épaissie, par les vapeurs aqueuses, devient plus vive que si elle traversoit un air pur qui ne lui opposât aucune résistance. Cela est prouvé sur-tout par la végétation, qui, comme l'observe Théophraste ³, commence d'abord à se montrer dans les marais, ensuite dans les plaines, & enfin sur les montagnes. Par la raison contraire, les marais doivent être plus froids pendant l'hiver, à cause de l'absence des rayons du soleil, ou de leur direction oblique ; car, c'est dans ce sens qu'il faut entendre Plutarque ⁴, lorsqu'il dit simplement & sans distinction que les terrains marécageux sont froids.

§ XXVIII, l. 7. *Πονηρά*. J'ai rendu ce mot par *mal-saines*, d'après l'explication de Suidas : λέγεται δὲ καὶ πονηρὸν ὕδωρ, τὸ νοσοποιον ⁵.

§ XXVIII, l. 7. *Et propres à augmenter la bile*. L'eau

¹ Journ. de Médec. vol. LX, p. 76.

² Theophrast. de caus. plant. L. V, cap. 20, p. 345.

³ Histor. Plant. L. III, cap. 6, p. 44.

⁴ De primo frigido, T. IX, p. 748.

⁵ Suid. in Πονηρά.

par elle-même ne convient guere, suivant Hippocrate ¹, aux tempéramens bilieux; car elle augmente chez eux cette disposition à la bilescence. Prosper Martian observe ² que ceux qui ont la bouche amere, sentent davantage cette amertume après avoir bu de l'eau, & qu'au contraire ils la corrigent par l'usage du vin. A combien plus forte raison doit être nuisible à ces tempéramens l'eau qui par la putréfaction vient de contracter une saveur & une couleur analogues à celles de la bile. Quand elle est dans cet état, on dit qu'elle *fleurit*; parce que sa surface est couverte d'une matiere verdâtre, qui rend malades & tue souvent les poissons des lacs.

§ XXVIII, l. 8. *En hiver.... elles augmentent beaucoup la pituite*, &c. Plutarque ³ prétend, au contraire, que les eaux d'étang ne sont mal-saines qu'en été, & qu'on peut les boire impunément pendant l'hiver: *χειμῶνος γὰρ οὐδὲν διαφέροντα τῶν ἄλλων ποδῆναι, τοῦ θέρους γίνεσθαι πονηρὰ καὶ νοσώδη*. On peut concilier cet écrivain avec Hippocrate, si l'on fait attention que celui-ci parle d'un usage habituel joint à la demeure habituelle dans des lieux marécageux.

§ XXIX, l. 2. *μεμυωμένους*. C'est la leçon que présentent sans variation les Mss. & les imprimés. Ce mot rare a dû embarrasser les commentateurs & les interpretes. Calvus le rend par *molestos*, ce qui ne peut exprimer que l'ΟΧΛΗΡΟΎΣ des Grecs. Mais quel rapport peut avoir ce dernier mot avec celui du texte? Foës se contente d'avouer qu'il n'a rien compris à cette étrange traduction. Il est probable qu'on lisoit anciennement dans quelques Mss. ΟΓΚΗΡΟΎΣ, que les copistes auront changé en

¹ *De victu acutor*. T. II, p. 293; & *de fractur*. ibid. p. 748.

² *Annotat. in lib. de aër. aq. & loc.* sect. I, vers. 125.

Symposiac. L. VIII, quæst. 5, T. VIII, p. 893.

ὄχληρός (comme ils ont confondu ce dernier mot avec ὀκνηρός ¹), & que Calvus aura adopté cette leçon fautive , ou parce que la véritable avoit tout-à-fait disparu , ou parce qu'il la trouvoit plus claire que cette dernière. On trouve ailleurs μαζούς ὀγκηρούς καὶ μεγάλους ² , & σπλῆνας ὀγκηρούς ³ , que Cornarius & Zvinger ont mal à propos pris pour des compresses (*splenia*), sans faire attention que le σπλῆνας ὀγκηρούς est ce que l'Auteur exprime en d'autres mots : ὑποχόνδριον ὑπὲρ τοῦ μετ' ὄγκου ⁴. Je pense d'ailleurs que l'ὀγκηρούς (*tumidos*) n'étoit dans notre passage qu'une explication marginale du mot μεμυωμένους. Celui-ci ne peut dériver que du verbe μυοῦν , qui doit avoir une signification analogue à celle de μυᾶν. Aristophane (*Lystr.* 126) a employé ce dernier dans le sens de *contracter* ou *serrer les levres*. Hétychius explique le μεμυωμένων par μεμυκώτων , & celui-ci par πεπωκνωμένων , συνεσφιγμένων , *condensés* , *ferrés*. Ainsi , on pourroit conserver notre texte tel qu'il est , en donnant par extension au mot μεμυωμένους (comme synonyme de μεμυκώτας) la signification de *durs* ; puisque la rate , spongieuse par sa nature , ne peut se resserrer sans s'endurcir ou devenir *squirrheuse*. Galien ⁵ , en parlant des causes des affections du foie & de la rate , joint ensemble σκίρρον , ἔμφραξιν καὶ ΜΥΣΙΝ , le *squirrhe* , l'*obstruction* & le *resserrement* des orifices des vaisseaux de ces viscères. C'est vraisemblablement d'après ces considérations que Cornarius a rendu le μεμυωμένους , *pleni* , (c'est-à-dire , *obstrués*) , & non pour avoir lu μεμεστωμένους , comme l'a

¹ Voy. mes Notes sur les *Caractères de Théophraste* , p. 277.

² *Prædict.* L. II, T. I, p. 512.

³ *De humidor. usu* , § 10 , T. I, p. 605.

⁴ *Epidem.* L. I, Sect. III , ægrot. 10 , T. I, p. 680.

⁵ *De tuend. sanit.* L. I, T. IV , p. 230 , 231.

conjecturé

conjecturé Martin. La correction *μεμυμένους*, que ce dernier propose n'est pas non plus nécessaire, s'il est vrai, d'après Hésychius, que le *μεμυωμένους* peut être regardé comme synonyme de *μεμυκότας*. Héringa en propose une beaucoup plus précieuse¹ en lisant : *μεμυλωμένους*, non-seulement dans le texte d'Hippocrate, mais encore dans cette glose de Galien : *Μεμολυσμένους*· ἐνιοι μὲν τοὺς κατεψυγμένους, ἐνιοι δὲ τοὺς ἐσκιρρωμένους καὶ λιθώδεις αἰήθησαν. Il se fonde sur cette autre glose *ἐμυλώθη*, que Galien explique par *ἐσκληρύνθη*, & Erotien, par *ἐτυλώθη*². Mais Foës pense au contraire qu'il faut changer le *μεμολυσμένους* de Galien en *μεμυωμένους*, comme on lit dans Hippocrate ; & je crois avoir prouvé d'ailleurs que ce dernier mot peut à la rigueur signifier la même chose que le *μεμυλωμένους*. Je laisse au lecteur la liberté d'adopter celle des deux leçons qui lui paroîtra la plus vraisemblable.

§ XXIX, l. 2. *La rate très-volumineuse & dure.* De toutes les parties du corps humain, la rate est celle qui contient le plus de vaisseaux³. Par conséquent, dans une affection contre nature, ce viscere devient le rendez-vous de toutes les humeurs. De là, la maigreur du corps, & l'émaciation du ventre, qui durcit à mesure que l'épiploon se dépouille de sa graisse⁴, au point que le sternum recouvre le nombril. Le foie peut également être affecté par les mêmes causes que la rate, comme l'observe très-bien Caelius Aurelianus⁵, & donner lieu à peu près aux mêmes symptômes ou maladies. Les plus communes sont l'hydro-

¹ *Observ. crit.* p. 45.

² Cf. & Gregorius, *de dialect.* p. 267, cum notis Koen.

³ Blumenbach, *Instit. Physiolog.* sect. 31.

⁴ Hippocrat. *De loc. in homin.* T. I, p. 384.

⁵ *Morbor. chronicor.* L. III, cap. IV, p. 453.

pisie & la jaunisse, avec cette différence, que la couleur de la peau est plus foncée & plus approchante du noir, lorsque ces affections dépendent de l'état de la rate, que lorsqu'elles sont l'effet de celui du foie : *qui vero a liene sunt tum hydropes, tum morbi regii nigriores sunt.* ¹. Au reste, il est plus que probable que sous la dénomination de *splen magnus* ², Hippocrate a souvent désigné dans ses écrits la maladie que nous connoissons aujourd'hui sous le nom de scorbut. Il lui donne aussi quelquefois le nom d'*ileus hamatites* ³. Plusieurs symptômes qu'il attribue à ces maladies conviennent parfaitement au scorbut. Quant à ceux qui en diffèrent, il faut en chercher la cause dans la différence du climat. Cette maladie, propre aux climats humides & froids, doit éprouver quelques modifications dans les climats plus tempérés. Il y a même des symptômes qui doivent varier suivant le tempérament du malade & les différentes époques ou périodes de la maladie. Telle est la constipation qu'on observe chez plusieurs, tandis que d'autres ont le ventre libre, & quelquefois même trop relâché. Dans les climats excessivement chauds, le progrès des symptômes du scorbut devient quelquefois si rapide, que la maladie se rapproche beaucoup d'une affection aiguë ⁴.

§ XXIX, l. 2. *Le ventre dur, émacié.* Cette dureté du ventre peut s'entendre de l'endurcissement des tégumens, qu'on peut dans de pareils cas sentir au toucher. Quant à l'émaciation ou l'amaigrissement, qu'Avicenne a exprimé

¹ Hippocrat. *Epidem.* L. II, sect. 1, T. I, p. 689.

² Idem, *de loc. in homin.* T. I, p. 384, & *Prædict.* L. II, p. 518, &c.

³ Idem, *de intern. affectionib.* § 49, T. II, p. 256.

⁴ *Recueil périod. de la Soc. de Médéc.* T. II, p. 88.

par *abdomen eorum extenuatur*, elle n'auroit pas tant embarrassé les commentateurs & les interpretes ¹, s'ils eussent consulté Cælius Aurelianus ², qui, en parlant de l'affection de la rate, dit *tenuari etiam cutem ventris*.

§ XXIX, l. 6. *Ils mangent beaucoup*, &c. On a observé la même voracité dans les habitans de Marignane, petit bourg, situé à l'extrémité de la basse Provence, au voisinage de deux étangs & d'un vaste marais. Ils sont d'un tempérament mou, pesant, tendant à la cachexie, sujets aux obstructions, à la jaunisse, aux enflures, à l'hydropisie, au scorbut, aux fièvres intermittentes, &c. ³. C'est à tort que quelques-uns ont compté l'inappétence parmi les symptômes du scorbut. Les scorbutiques ont ordinairement l'appétit très-bon, sur-tout dans le premier & le second période de la maladie. La chaleur contre nature produit la constipation, & elle est à son tour augmentée par cette dernière; de là, le besoin d'une nourriture & d'une boisson plus copieuses : & *sitis & oris siccitas*, dit Cælius Aurelianus ⁴. Ce même Auteur exprime la constipation d'une manière singulière : *veretri in officio ventris erectione*; par la raison qu'en effet, cette érection a principalement lieu dans les grands efforts qu'on fait à la garde-robe.

§ XXIX, l. 8. *Au point qu'il leur faut des médecines*, &c. Hippocrate ⁵ attribue cet effet à la chaleur du ventre & des chairs, qui pompe & qui répand dans toute l'habitude du corps la médecine en la détournant du canal intestinal :

¹ Voy. les Notes de Dacier sur ce passage.

² *Morbor. chronic.* L. III, cap. IV, p. 448, sq.

³ *Journ. de Médéc.* vol. IX, p. 155, suiv.

⁴ *Ubi supra.*

⁵ *De purgantibus*, § 9, T. I, p. 609, cf. & *Epidem.* L. VI, sect. 5, N° 23.

carnes enim ipsorum & ventres, quum calidi sunt, medicamentum assumunt & nihil depurgantur. Il ajoute même les inconvéniens qui pourroient résulter d'un purgatif administré dans cet état de chaleur : *& febris major fit, & color mutatur, & icterici fiunt.* Il recommande ailleurs ¹ d'éviter dans les affections de la rate, les émétiques, par la raison sans doute qu'ils peuvent augmenter la constipation du ventre (*Disc. prélim. § 88*). Martin, dans ses notes sur cet endroit, a très-bien senti que tout ce que dit Hippocrate de l'état du ventre & de la rate, ainsi que des différentes maladies de ceux qui habitent des marais & qui font usage des eaux marécageuses, est également applicable aux habitans du Phase, dont il parle plus bas (§ LXXXIII & LXXXIV). En effet, ce peuple, connu aujourd'hui sous le nom de Mingreliens, habitant des marais & faisant usage d'eaux stagnantes & putréfiées, est, au rapport du pere Lamberti, sujet à tous les maux qui sont ici décrits sans en excepter la paresse du ventre. Voici les propres paroles de ce missionnaire, qui peuvent servir de commentaire au texte d'Hippocrate : « in quel paese, o sia la ro-
» bustezza del corpo, o la quantità degli humori, se le
» medicine si danno al peso della nostra Italia non oprano
» cosa alcuna. Pertanto è necessario replicare & treplicare
» i pesi acciochè fortischino il loro effetto. Anzi sino i
» nostri Italiani dopo esser dimorati per qualche tempo
» da quelle parti, bisogna con gagliardi purgativi al modo
» del paese purgargli². » Ensuite, en parlant de leurs maladies ainsi que du peu de durée de leur vie, il dit : « Assai
» pochi son quelli che arrivano ad una perfetta vecchiaja.

¹ *De intern. affect. § 35, T. II, p. 240.*

² *Relatione della Colchide, oggi detta Mengrellia, Sec. cap. 19,*

» Quivi il mal della milza afflige quasi universalmente,
 » i Colchi, il quale non venendo à suo tempo con gli oppor-
 » tuni remedii curato, quasi sempre si converte in idropisia.
 » La terzana & quartana è così familiare a tutti, che non
 » stimando la niente, anco ne' tempi de' parossismi stessi
 » non tralasciano i loro affari. La quotidiana nell'autunno
 » suole universalmente travagliare. A' gli huomini d'età
 » matura il catarro & l'asma li suol suffogare, & a l'altra
 » gente l'itteritia & il letargo l'uccide¹ ».

§ XXX, l. 4. Or, toutes ces maladies.... dans des hydropisies mortelles. Les hydropisies viennent souvent à la suite des fièvres intermittentes très-longues & très-opiniâtres, des diarrhées & des dysenteries également longues, mais sur-tout de ces dernières, suivant cet aphorisme : quicumque splenici a dysenteria corripuntur, his longa accedente dysenteria, aut hydrops accedit, aut intestinorum laxitas, & pereunt².

§ XXXI, l. 3. Aux affections maniaques. Le grec porte *μανιώδη νοσήματα*, ce qu'il faut entendre, ou, suivant Avicenne, de la manie proprement dite, qui est un délire chronique sans fièvre, ou de la mélancolie (affection qu'Hippocrate désigne quelquefois par le nom de manie³, & qui ne diffère de cette dernière que par le degré), ou enfin de la frénésie, qui est un délire accompagné de fièvre, & qui se présente comme maladie idiopathique, ou comme symptôme d'autres maladies. Ce dernier sens sembleroit le plus naturel, si l'on faisoit attention à la saison de l'hiver, pendant laquelle cette affection se manifeste, à l'âge jeune, qui y est plus particulièrement sujet, & aux

¹ Ibid. cap. 27. p. 193.

² Aphorism. VI, 43 & Coac. 466.

³ Foës, *Æconom.* in Mania.

autres maladies également aiguës avec lesquelles elle coëxiste. Cependant Arbuthnot, en citant ¹ cet endroit, paroît l'avoir entendu dans le sens de la *mélancolie* : « observavit » Hippocrates humidarum regionum incolas esse leucophlegmaticos, tumidos & melancholicos ob fibrarum relaxationem absorptamque aëris humiditatem ». Cela paroît d'autant plus vraisemblable, que cette affection, ainsi que la jaunisse & l'hydropisie, suivent ou accompagnent le scorbut, & se rencontrent ordinairement dans les pays humides ². A Douay, ville bâtie sur un sol marécageux, & sujette aux hydropisies, aux obstructions, aux fièvres d'accès, au scorbut, il n'est point rare de voir des mélancoliques, qui éprouvent à l'âge de quarante ans le dégoût de la vie, & l'horrible tourment du désir de s'en délivrer ³. En Angleterre, pays, comme on fait, très-humide, c'est pendant l'hiver que les suicides sont plus fréquens ⁴. Au reste, il est possible qu'Hippocrate ait employé ici le mot *μανία* dans toute sa latitude, pour désigner toute aliénation d'esprit, soit aiguë, soit chronique. Nous avons déjà vu dans la relation du pere Lamberti (§ XXIX, l. 8.), que la léthargie, qui est aussi une espèce de délire tranquille, étoit une des maladies familières aux Mingreliens.

§ XXXII, l. 1. οἰδήματα ἐγγίγνεται καὶ φλέγμα λευκόν. Je tâcherai de rétablir à cette occasion un passage d'Hippocrate, dans lequel presque tous les interpretes ont cru voir l'histoire de la maladie d'une femme de l'Idumée, pays, comme on fait, de l'Asie, sur les confins de la Palestine

¹ Specim. effed. Aër. in hum. corp. cap. VI, § 21, p. 241.

² Van-Swieten, Comm. in Boërh. Aphorism. § 1108, T. III, p. 505.

³ Journ. de Médec. vol. XCII, p. 240, suiv.

⁴ Comm. de reb. in Scient. nat. & Medic. gestis, vol. IX, p. 10.

& de l'Arabie. Voici le passage tel que Vander-Linden nous le donne ¹ : ἡ Στυμάργειω οἰκέτις ἡ ἸΔΟΥΜΑΪΑ ἐγένετο, ὡς ἔτεκε θυγατέρα, Ε΄ΠΕ΄ΣΤΡΑΠΤ΄Ο οἱ τὸ σπέρμα τοῦ αἰδοίου, καὶ ἐς ἰσχίον καὶ σκέλος ὁδύνη. παρὰ σφυρὸν τμηθεῖσα ἐρρήϊσε. ΚΑ΄ΙΤΟΙ καὶ τρόμοι κατὰ σῶμα πᾶν κατεῖχον. ἀλλ' ἐπὶ τὴν πρόφασιν ΔΙΕΛΘΕΙΝ καὶ τῆς προφάσεως τὴν ἀρχήν. Outre qu'il est difficile de croire qu'Hippocrate ou l'Auteur du deuxième livre des *Épidémies*, ait connu & traité en Grece une Iduméenne, on voit clairement que cet ἐγένετο feroit absolument déplacé ici, même en supposant que la leçon fût vraie. Galien, au rapport de Foës (*in not.* p. 1039), lit : ἡ Σ. ὁ. ἡ οὐδ' αἷμα ἐγένετο ; ce qui fait disparaître l'Iduméenne, mais non l'obscurité. En attendant qu'on nous débrouille ce passage, je proposerois de le corriger de cette maniere : ἡ Στυμάργειω οἰκέτις, ἡ ὈΪΔΑΛΕ΄Α (où bien ὕδα-λέα) ἐγένετο, ὡς ἔτεκε θυγατέρα, Α΄ΠΕ΄ΣΤΡΑΠΤΟ τὸ (leçon de Foës) σπέρμα τοῦ αἰδοίου, κ. ἐ. ἰ. κ. σ. ὁ. π. σ. τ. ἐρρήϊσε. ΚΑ΄ΙΤΟΙ (on peut se passer de cette conjonction), καὶ τρόμοι κ. σ. π. κ. ἀ. ἐ. τ. πρόφασιν ΔΕ΄Ι Ε΄ΛΘΕ΄ΙΝ, κ. τ. λ. La domestique de Stymarges, laquelle est devenue hydropique, après avoir accouché d'une fille, éprouva un déplacement de l'orifice de la matrice, qui fut suivi de douleurs à une des hanches & des extrémités inférieures. Elle fut soulagée par une saignée à la cheville du pied. A ces accidens se joignoit encore le tremblement de tout le corps ; mais dans des cas pareils, il faut toujours remonter à la premiere origine du mal. Ce qui paroît justifier le changement d'ἰδουμαία en οἰδαλέα que je propose, c'est qu'Hippocrate emploie ce dernier mot, aussi bien que son synonyme ὕδαλέα, pour désigner les tumeurs hydropiques ². Hésychius explique ὕδαλης par

¹ *Epidem.* L. II, sect. 4, T. I, p. 705.

² *Prædic.* L. II, § II, T. I, p. 489, de *intern. affect.* § XXV, T. II, p. 227.

ὕδρωπιῶν. Quant à la glose de Suidas : οἰδαλέον, τὸ ὑγρὸν, je pense que ce grammairien a confondu ce mot avec l'ὕδα-
 λείον. Je dois ajouter que, dans le passage que je viens de
 corriger, les mots : καίτοι καὶ τρόμοι, κ. τ. λ. sont rendus
 par Calvus, *corpus tamen totum tumuit tremuit que*, comme
 s'il avoit lu : καίτοι καὶ οἶδος καὶ τρόμοι. Quoi qu'il en soit,
 je ne puis finir cette note sans rapporter un autre endroit
 du même livre ¹, qui paroît une répétition de la même
 histoire, & qui est encore plus maltraité par les copistes
 que le premier : καὶ ἡ Στυμάργειω ἐκ ταραχῆς ὀλιγήμερου
 πολλὰ ΣΤΗΣΑΣΑ, ΚΑΙ ΠΑΙΔΪΟΥ ΜΕΤ'ΑΣΤΑΣΙΝ Θήλειος
 Α'ΠΟ ΦΘΟΡΗΣ ΤΕΤΡ'ΑΜΗΝΟΝ ὑγίηνασα ᾤδησε. Je crois
 qu'il faut lire : κ. ἡ. Σ. ἰ. τ. ὁ. πολλὰ ΣΤΑΣΑ, ΚΑΙ Ε'Κ
 ΠΑΙΔΪΟΥ, ΜΕΤ'ΑΣΤΑΣΙΝ, Θήλειος Α'ΠΟΦΘΟΡΗΣ ΤΕ-
 ΤΡΑΜΗΝΟΥ ὑγίηνασα ᾤδησε. La domestique de Stymar-
 ges eut, après une diarrhée de peu de jours, un long
 resserrement de ventre qui se termina par la fausse couche
 d'une fille de quatre mois; elle ne releva de cette dernière
 maladie que pour tomber dans l'hydropisie. En comparant
 ces deux endroits, on voit clairement que l'auteur enten-
 doit dans le premier par *origine du mal*, la diarrhée. Elle
 fut suivie du resserrement de ventre; vint ensuite la fausse
 couche, après laquelle se déclara l'hydropisie, qui étoit
 une hydropisie de la matrice, accident très-ordinaire à la
 suite des fausses couches ². On pourroit encore, au lieu de
 πολλὰ στήσασα, lire : πολλὰ πονήσασα, comme semble avoir
 lu ou voulu lire Cornarius.

§ XXXII, l. 1. *Les femmes sont sujettes aux œdemes
 & aux leucophlegmaties*, &c. Il parle encore ailleurs ³ des

¹ Epid. L. II, sect. 2, T. I, p. 690.

² Hippocrat. De nat. muliebr. § 2, T. II, p. 358, sq.

³ De supersætat. § 8, T. II, p. 650.

leucophlegmaties

leucophlegmaties des femmes enceintes , & des suites qu'elles entraînent par rapport aux fœtus. Quant à la bouffissure de leurs enfans nouveaux nés , il y ¹ observe aussi qu'elle peut donner lieu à différentes maladies, si elle ne se dissipe point au bout de quelques jours après la naissance.

§ XXXII , l. 6. *Les évacuations qui suivent leurs couches* , &c. Cette suppression de lochies peut encore entraîner l'hydropisie , ou du moins occasionner une tuméfaction du bas ventre ². Il nous en donne un exemple dans la domestique de Stymarges , dont j'ai parlé dans l'avant-dernière note. Chez cette femme , les lochies furent d'abord supprimées par un spasme de la matrice , qui étoit vraisemblablement dû à l'atonie produite par la diarrhée qui avoit précédé la fausse couche. Cet accident donna lieu à la douleur de la hanche & de l'extrémité inférieure. La saignée la soulagea pour quelque temps en dissipant le spasme ; mais , loin de remédier à l'atonie , elle ne fit peut-être que l'augmenter au point qu'elle amena l'hydropisie. Je dis *peut-être* , parce qu'il est possible qu'Hippocrate ou celui qui nous a transmis l'histoire de cet accident , se soit trompé dans l'indication de la saignée.

§ XXXIII , l. 2. *A l'âge viril on est sujet aux varices* , &c. Les ulcères sont très-difficiles à guérir dans les pays marécageux , comme l'ont observé Aristote ³ & Ramazzini (not. § X , l. 2). Cela doit principalement s'entendre des rateux , dont il a parlé plus haut (§ XXIX) , comme il paroît par la description qu'il en fait ailleurs ⁴ , & par

¹ *De Oâimestri*. § 3 , T. I , p. 176.

² *De natur. muliebri* , § 9 , T. II , p. 364. *De morb. mulier.* § 60 , p. 452.

³ *Problem.* XIV , 6.

⁴ *De internis affectionib.* § 34 , 35 , T. II , p. 239 , sq.

celle de Cœlius Aurelianus ¹, qui, en traitant des affections de la rate, dit, & *venas nigras apparere atque crassiores* (ce sont les varices), & *in cruribus ulcera difficile in cicatricem vel indecenter venientia*. Ce rapprochement prouve la fausseté de la leçon *καύσοι* (*fièvres ardentes*), au lieu de *καρσοι* (*varices*) que j'ai rapportée dans mes variantes.

§ XXXIII, l. 5. *Aussi vieillissent-ils avant, &c.* J'ai déjà observé (not. § XIX, l. 1, p. 58.) que c'étoit dans les endroits élevés & exposés à l'action libre de l'air que l'homme vivoit plus long-temps. Il n'est donc pas étonnant que, dans les endroits marécageux, bas, où l'atmosphère est dans un état de stagnation perpétuelle, il arrive tout le contraire ². Cela s'accorde encore avec les observations du pere Lamberti (§ XXIX, l. 8.) au sujet de la Colchide.

§ XXXIV, l. 1. *Il arrive encore que les femmes se croient enceintes.* Il a été également prouvé par les observations des Modernes, que les fausses grossesses produites par les hydatides « sont très-communes dans les pays marécageux, où la plupart des habitans ont une constitution » lâche, propre à l'affection scorbutique, qui y est presque endémique, & qu'elles se terminent plus ou moins » tard par l'excrétion de ces hydatides ³ ». Ces fausses grossesses dont Hippocrate parle ailleurs ⁴ plus au long, peuvent encore provenir d'une collection de vents & de flatuosités, laquelle imite parfaitement tous les symptômes de la vraie grossesse. Sydenham observe que les veuves

¹ *Morbor. chronicor.* L. III, cap. IV, p. 449.

² *Aristot. Problem.* XIV, 7.

³ *Journ. de Médec.* vol. LXXXVIII, p. 30.

⁴ *De natur. muliebr.* § 2, T. II, p. 358, § II, p. 365, sq. *De morb. mulier.* L. II, § 23, p. 552, sq. *Prædictor.* L. II, § 35. T. I, p. 514.

ou les femmes qui ne se sont mariées que dans un âge avancé, y sont fort sujettes. Elles sentent un mouvement d'enfant, un orgasme dans le sein, & elles y voient souvent le lait paroître; enfin elles éprouvent toutes les inconvénients des femmes enceintes, & sont tellement persuadées de l'être qu'elles font tous les préparatifs ordinaires de l'accouchement, jusqu'à ce que la tumeur du ventre, en s'affaissant peu à peu dans la même proportion qu'elle s'étoit formée, les tire de leur erreur ¹.

§ XXXV, l. 1. *Les plus mauvaises après celles-là, &c.* Plus littéralement : *viennent ensuite* (δεύτερα δὲ) *celles qui sortent des rochers, &c.* Hippocrate considère les eaux des rochers, non comme mauvaises absolument, πρὸς ἄπαν χρῆμα, expression dont il se sert en parlant des eaux de marais, § XXXIV, mais comme tenant le milieu entre ces dernières & celles du § XXXVI, dont il va parler bientôt, de manière que, inférieures en qualité aux eaux des lieux élevés & des collines de terre, elles sont cependant préférables aux eaux de marais. C'est le véritable sens de tout ce passage : & c'est dans ce sens qu'Avicenne l'a entendu; puisqu'en comparant les eaux dont il est question dans ce § avec celles du § suivant, il le paraphrase ainsi, *Attamen quæ ex pura sinceraque terra* (c'est ainsi qu'il a voulu rendre l'expression λόφων γενηρῶν), *meliores sunt iis quæ ex saxis* (ἐκ πέτρων) *prorumpunt*. D'ailleurs, l'Auteur, d'après ce qu'il dit au § XXXIX, ne considère l'usage de ces eaux que par rapport aux malades, & il ne prétend point les interdire aux hommes en santé quand ils n'ont point la facilité de s'en procurer de meilleures. Ces considérations suffisent pour atténuer le reproche que Haller ² fait à Hip-

¹ Sydenham, *Tract. de hydrop.* p. 484.

² *Art. Med. princ.* T. 1, Præfat. p. 2.

pocrate d'avoir condamné, contre l'observation, les eaux des rochers. Au reste, si l'on en croit Athénée¹, Homere n'avoit pas une meilleure opinion de ces eaux. Plutarque regarde aussi les eaux qui sourdent des rochers ou des pays montueux, comme plus dures & plus froides, quoique plus pures & plus limpides, que les eaux des marais & des plaines^{2*}. D'autres, au contraire, pensoient³ que les eaux des montagnes étoient plus propres à la boisson que celles des plaines. Tout ce qu'on peut dire pour concilier ces opinions, c'est que d'après ce que nous avons déjà observé (§ XXVII p. 88) sur la propriété dissolvante de l'eau, & sur la différente nature des terrains qu'elle parcourt, il est aussi faux de dire en général que les eaux des rochers sont bonnes, que de prétendre qu'elles sont mauvaises sans distinction. Elles sont bonnes, si ces montagnes ou ces rochers sont composés de matieres qu'elles ne peuvent attaquer ni dissoudre; elles sont mauvaises, s'ils sont formés de matieres attaquables par l'eau, telles que le gypse, la chaux, &c. Il est à présumer qu'Hippocrate, en condamnant ces eaux, avoit en vue quelques montagnes particulieres de la Grece, peut-être celles de la Thrace, qui sont en effet de nature calcaire, suivant les observations de Delius⁴. Une preuve au moins qu'il n'a pas voulu condamner toutes les eaux de montagne en général, c'est qu'il recommande dans la suite (§ XXXVI) les eaux des lieux élevés.

¹ L. II, cap. IV, p. 41. mais voy. Eustath. in *Iliad.* p. 733, 1041, & 1042.

^{2*} Plutarch. *Symposiac.* L. VIII, quæst. 5, T. VIII, p. 894; & *de primo frigido*, T. IX, p. 756. Dans ce dernier passage il faut lire :
ἐκ ἐπιμύγνεται au lieu de οὐκ ἐπιμύγνεται.

³ Athen L. II, cap. 5, p. 42.

⁴ *Comm. in reb. de Scient. nat. & Medic. gestis*, Suppl. III dec. p. 321.

§ XXXV , l. 6. *D'alun.* J'ai conservé le nom d'*alun* , pour me conformer à Pline , qui a rendu par *alumen* le nom grec *στυπτηρία*. Mais je dois observer que l'*alun* des Anciens n'est point ce que nous connoissons aujourd'hui sous le même nom. Ils donnoient ce nom , suivant Beckmann ¹ , à différentes substances vitrioliques , désignées spécialement par les noms de *chalcitis* , de *misy* , de *sory* & de *chalcanthos*. Dioscoride fait mention de trois especes de substances vitrioliques , ou , comme on les nommoit alors , *alumineuses* , savoir : 1 , d'*alumen scissile* , *στυπτηρία σχιστή* , qui est l'*alumen nativum* ou *plumosum* de Cronstedt & de Walerius , ou l'*halotrichum* de Scopoli , & qu'on fait être d'une nature vitriolique ; 2 , d'*alumen rotundum* , *στυπτηρία στρογγύλη* , que Beckmann regarde comme une *stalactite* semblable à celle que l'on trouve dans les mines de Goslar ; & 3 , d'*alumen liquidum* , *στυπτηρία υγρά* , dont on ne connoît pas assez la nature. Quant à l'art de préparer ce que nous appellons aujourd'hui *alun* , il ne fut connu qu'au douzieme siecle dans le Levant , d'où il fut ensuite transporté en Europe par les Italiens.

§ XXXV , l. 7. *De nitre.* En traduisant *nitre* , j'ai voulu conserver , à l'exemple de Pline , le nom grec , quoiqu'il soit prouvé que le nitre des Anciens est ce que nous appelons aujourd'hui *natrum* , c'est-à-dire , un alcali minéral ou carbonate de soude , qu'on trouve dans les lacs de différents pays , mais sur-tout des pays méridionaux. Notre véritable nitre , qui est un sel neutre composé de l'acide nitreux & d'un alcali , n'étoit point connu des Anciens. En Egypte , on tire le *natrum* de trois lacs formés par les débordemens du Nil , après qu'ils sont évaporés par la chaleur du soleil , on le taille par morceaux & on le laisse

¹ *Commentation. Societ. Reg. Scient. Gotting.* vol. I , p. 111.

sécher à l'air. Suivant Prosper Alpin, il y en a de deux sortes: le *natrum rose*, qui est vraisemblablement le *νίτρον ῥοδὸν* d'Hippocrate ¹; il est plus compacte, plus pesant, & plus estimé que la seconde espèce qui est le *natrum blanc*, qui paroît cependant être à la légèreté près, le même sel absolument. Les Égyptiens s'en servent dans la lessive du linge, & dans l'assaisonnement des viandes & des légumes farineux, qu'il attendrit. Leurs ancêtres s'en servoient pour macérer les cadavres avant de les embaumer & de les réduire en momies ². L'usage médicinal du *natrum* a été très-étendu chez les Anciens. On le trouve souvent dans Hippocrate ³, employé comme topique; mais Plin ⁴ nous donne une liste bien longue de maladies dans lesquelles on l'employoit extérieurement ou intérieurement, suivant les cas. Encore aujourd'hui, les Maures de Tripoli en Barbarie, s'en servent intérieurement contre la colique, & comme d'un remède laxatif; ils le prennent aussi mêlé avec du tabac comme sternutatoire ⁵.

§ XXXV, l. 7. *Comme c'est la force de la chaleur qui produit toutes ces matières*, &c. C'est encore aujourd'hui le sentiment de plusieurs Physiciens. Le soufre & l'arsenic qui accompagnent ordinairement les filons des mines, en s'unissant avec les eaux souterraines & d'autres matières qui s'y trouvent, y produisent par leurs principes respectifs & au moyen de la chaleur intérieure de la terre, une agitation analogue à la fermentation. Les vapeurs qui s'élèvent

¹ Foës, *Æconom.* in *Nίτρον*.

² Herodot. L. II, cap. 86.

³ Foës, *ubi supra*.

⁴ L. XXXI, cap. 46.

⁵ *Comment. de rebus in Scient. natur. & Medic. gestis*, vol. XXII, p. 98.

de cette fermentation , en s'unissant avec les parties molles de la terre , forment avec le temps les pyrites sulfureuses & arsénicales , qu'on peut regarder comme les premiers rudimens ou embryons des métaux ¹. L'opinion d'Aristote ² sur la formation des minéraux , mérite aussi d'être connue. Il pensoit que les métaux , tels que le fer , l'or & le cuivre , se formoient des vapeurs interceptées dans le sein de la terre ; & que les autres fossiles , tels que la sanda-
raque , l'ocre , le minium , le soufre , le cinabre , devoient leur origine aux exhalaisons renfermées également dans le sein de la terre.

§ XXXVI, l. 2. γεῖρῶν. A la place de ce mot , on lit dans Athénée ξηρῶν , comme j'en ai déjà averti dans les variantes. Il s'agit de savoir s'il faut corriger Athénée par Hippocrate , comme a fait Casaubon , ou s'il ne faut pas plutôt lire aussi dans notre texte ξηρῶν au lieu de γεῖρῶν. Cette dernière leçon pourroit être justifiée par les composés γεώλοφος & γήλοφος : mais ces mots ne se trouvent ni dans Homère ni dans Hérodote , & semblent être d'une date postérieure ; au lieu que le ξηρῶν sembleroit être mis à dessein par opposition aux terrains humides & marécageux du § XXVIII.

§ XXXVI, l. 3. καὶ τὸν Οἶνον φέρειν ὀλίγον οἷά τε ἴσθι. Casaubon ³ a parfaitement saisi le sens de ce passage ; mais avant lui Lalemant * l'avoit déjà entrevu , & Septalius ** l'avoit tellement éclairci qu'il ne restoit plus aucun doute. Casaubon reproche de plus à Dalechamp d'avoir

¹ Ibid. vol. V, p. 166.

² Meteorolog. L. III, cap. 6.

³ In Athen. L. II, cap. VII, p. 58, edit. de 1600.

* Il publia son commentaire en 1557.

** Le commentaire de Septalius parut en 1590.

voulu corriger cet endroit d'Hippocrate, faute de l'avoir entendu. En effet, ce traducteur le rend par cette expression singulière, *nec limi trahere multum possit*; ce qui suppose cette leçon : καὶ τὸν ΠΗΛ'ΟΝ φέρειν, κ. τ. λ. Il s'agit maintenant de savoir si c'est lui-même qui l'a fabriquée, comme Casaubon le lui reproche, ou s'il l'a trouvée dans quelque Ms. d'Athénée. Dans ce dernier cas, que je n'ose garantir, le seul reproche que mérite Dalechamp, c'est d'avoir ignoré ou oublié que dans le dialecte ionique le mot πηλὸς (*limon* ou *boue*), est synonyme d'οἶνος, *vin* ¹.

§ XXXVI, l. 5. *Chaudes en hiver & fraîches en été*. J'ai expliqué la cause de ce phénomène (§ IX, l. 6), par la température égale de l'intérieur de la terre. Hippocrate ² pensoit au contraire que l'intérieur de la terre étoit réellement plus chaud en hiver qu'en été. Quoiqu'il en soit, on a de tout temps ³ regardé comme une marque de la bonté d'une eau, d'avoir une température opposée à celle de l'atmosphère. Ainsi, il est à présumer que c'est par distraction, si ce n'est point une faute de traduction ou d'impression, qu'Avicenne, en copiant ce passage d'Hippocrate, dit précisément le contraire : *hyeme algens, aestate calens*. Les Anciens avoient encore observé que le même volume d'eau pesoit plus pendant l'hiver que pendant l'été ⁴; ce qui doit sur-tout s'entendre des eaux exposées à l'action de l'atmosphère.

§ XXXVII, l. 2. ταῦτα μὲν πάντα. C'est ainsi que je cor-

¹ Hesychius in Πηλός, et Brunck *Sophocl.* T. IV, p. 737, edit. 1789.

² *De natur. puer.* § 26—31. T. I, p. 152—155.

³ Homer. *Iliad.* X, 151.

⁴ Athen. L. II, cap. 4, p. 42, et Plutarch, *quaest. natur.* T. IX, p. 618, 619.

rige au lieu de τῷ μὲν πάντῃ, τὰ μὲν πάντα, ou τῷ μὲν παντὶ, trois expressions dont aucune ne peut convenir ici. L'auteur oppose constamment le ταῦτα à l'ὁκόσα. Voy. § XXVIII, XXXVII, XXXVIII, XLI & les variantes sur le § XXII, l. 11.

§ XXXVIII, l. 4. Θερινῶν ἀνατολέων, κ. τ. λ. *le levant & le couchant d'été*. Costæus ¹ en proposant de changer le texte en ἱαρινῶν ἀνατολέων... *le levant & le couchant de printemps*, n'a pas vraisemblablement fait attention qu'il est question des eaux dures & faumâtres; & que l'Auteur appelle *secondes en bonté*, c'est-à-dire *plus mauvaises*, celles de ces eaux qui sont exposées au Nord, entre le Nord-ouest & le Nord-est, par rapport à celles exposées à l'Orient entre le Nord-est & le Sud-est, qu'il regarde comme *les meilleures*, c'est-à-dire, *les moins mauvaises*. La traduction d'Avicenne, *secunda nota est quæ in Septentrionem profluit*, ne laisse aucun doute sur le sens de ce passage. J'observerai d'ailleurs que l'usage a prévalu de dire ἀνατολὴ ἰσημερινή, *levant d'équinoxe*, & non pas ἀνατολὴ ἱαρινή, *levant de printemps*, quoiqu'on dise ἀνατολὴ Θερινή & χειμερινή. Quant à la contradiction qui résulteroit de la leçon Θερινῶν, elle n'existe plus depuis qu'on est convenu de lire plus bas dans ce même § χειμερινῆς (au lieu de Θερινῆς) ἀνατολῆς. Fondés sur cette prétendue contradiction, Lalemant & ensuite Martin ont aussi regardé ce passage comme altéré, quoiqu'ils l'aient corrigé d'une manière différente, en changeant le δυσίων en χειμερινῶν, dans ce sens, *entre le levant d'été & celui d'hiver*, c'est-à-dire, entre le Nord-est & le Sud-est. Mais c'est précisément l'opposé de l'idée d'Hippocrate, qui regarde les eaux de cette exposition comme les meilleures, quand elles sont douces (§ XXII & XXXVI),

¹ Jo. Costæi *Miscell. Dissertat.* p. 3. Bononiæ, 1598.

& comme les moins mauvaises, quand elles sont saumâtres.

§ XXXVIII, l. 8. χειμερινῆς, κ. τ. λ. *le levant & le couchant d'hiver*. Cette leçon, avouée par le Ms. de Gadal-dinus & adoptée par la plupart des éditeurs & interpretes, est sans doute préférable à la leçon θερινῆς. Ce qui la rend indubitable, c'est qu'en lisant χειμερινῆς, il se trouve qu'Hippocrate fait exactement de droite à gauche tout le tour de l'horizon ou du compas, en commençant par les eaux d'une exposition orientale, & en finissant par celles qui regardent un des points entre le Sud-ouest & le Sud-est. Voy. la note précédente.

§ XXXVIII, l. 10. νοτίοισι. J'entends par ce mot, les vents méridionaux, comme par βορρῆοισι les vents septentrionaux, en sous-entendant à l'un comme à l'autre, πνιύμασι. Cette ellipse revient si souvent dans les écrits d'Hippocrate, qu'il feroit inutile d'en citer des exemples. Tous les traducteurs (si l'on en excepte Avicenne) ont entendu l'un, des pays méridionaux, l'autre, des pays septentrionaux; de manière qu'Hippocrate, selon eux, dit deux fois la même chose, savoir que les eaux qui regardent le Sud, sont sur-tout très-mauvaises du côté du Sud.

§ XXXVIII, l. 11. *Et ne se corrigent un peu que par, &c.* Les observations modernes prouvent que les eaux peuvent éprouver des changemens alternatifs très-sensibles, qu'on peut attribuer en partie à l'état de l'atmosphère & en partie à des révolutions partielles dans l'intérieur de la terre. Gmelin rapporte¹ qu'en Tatarie, dans les districts qui s'étendent depuis la rivière d'Irtisch jusqu'à celle de Jaïk, on trouve plusieurs lacs dont les eaux changent absolument de nature à différentes époques, en devenant douces

¹ *Comment. de rebus in Scient. nat. & Medic. gestis*, vol. II. p. 499.

de faumâtres, ou faumâtres de douces qu'elles étoient. Et pour citer un exemple plus à notre portée, les vertus médicales des fameuses eaux de Balaruc deviennent plus ou moins grandes, selon l'état plus ou moins serain de l'atmosphère, plus ou moins agité par certains vents ¹.

§ XL, l. 2. *ζυγκαίειν ἀγαθαί*. J'ai rendu cette expression équivoque par *brûlant & sujet à se constiper*, parce qu'elle est susceptible d'un sens actif aussi bien que d'un sens passif. Pour ne pas chercher des exemples ailleurs, je citerai le § X, où l'Auteur appelle ceux qui naturellement boivent peu, *οὐκ ἀγαθοὺς πίνειν* dans le sens actif, & le § XXXVII, où, en parlant des eaux mauvaises à boire, il dit : *πίνειν οὐκ ἀγαθὰ* dans le sens passif. Ainsi, par *ζυγκαίειν ἀγαθαί*, ventres brûlans, il entend dans le premier sens, des estomacs doués de la faculté digestive au suprême degré. Il a employé ailleurs les termes *ζυνέψειν* ² & *ζυνθάλπειν* ³, pour exprimer l'action de digérer. On a attaché le même sens métaphorique au mot *αἶθων* (synonyme de *ζυγκαίων*) en l'expliquant par *βίαιος λιμὸς* une *violente faim*, une *faim canine* ⁴. Mais la voracité n'est pas le seul effet qu'éprouvent les personnes qui jouissent d'une trop grande faculté digestive. Elles sont de plus naturellement sujettes à la constipation (*Disc. Prélim.* § 5, 6 &c.). C'est pourquoi l'Auteur emploie le mot *ζυγκαίειν* dans le sens de *constiper* ⁵ : & cette signification se conserve encore aujourd'hui dans la langue des Grecs modernes, chez lesquels *σύγκαυμα* veut dire *constipation*, & *συγκαυμένος*, *constipé*.

¹ Journ. de Médec. T. LXXV, p. 197.

² De Diaet. l. III, § 24, T. I, p. 257.

³ De salubr. diaet. § 11, T. I, p. 631.

⁴ Suidas in Αἰθω. Cf. & Perizon, in Ælian. V.H. L. I, cap. 27.

⁵ De intern. affect. § 51, T. II, p. 260, et de vict. acut. § 16, Ibid. p. 280. Cf. Foës Œconom. in Σύγκανσις & Συγκαυμένα.

§ XLI, l. 1. ἔψειν ἄριστα. Cette expression, également susceptible d'un sens actif & d'un sens passif (Voy la not. précéd.), doit être prise ici dans ce dernier, comme le prouve son opposé ἀνέψανα, *difficiles à cuire* (§ XLII, l. 5.). On peut cependant l'entendre aussi dans le sens actif *très-propres à cuire les substances alimentaires*, parce que naturellement, plus les eaux sont dégagées de matières hétérogènes, plus elles se convertissent promptement en vapeurs par l'ébullition, & plus elles pénètrent les pores des comestibles, les macerent & les ramollissent facilement.

§ XLI, l. 1. *En effet, toutes les eaux, &c.* L'auteur dit ailleurs *aqua, quæ cito calefcit & cito refrigeratur, levissima est*¹. J'ai déjà remarqué (not. § XXVII, l. 1, p. 89) que plus une eau étoit abondante en air, plus elle étoit pesante & réfractaire à l'ébullition, si cet air lui étoit trop adhérent par la présence des matières hétérogènes avec lesquelles il se combine.

§ XLI, l. 2. τακερότατα est la vraie leçon de cet endroit, que Portus explique par τακῆναι ῥᾶστα δυνάμενα, ἃ τηλικότατα καλεῖται. Ce τηλικότατα, dans un sens actif, noté à la marge de quelques éditions, est moins bon que le τηλότατα dans le sens passif, reçu dans le texte, & qui n'est cependant qu'une glose du mot τακερότατα. Hétychius explique le τακερόν par τηλόν. Il se dit principalement des légumes, qui s'attendrissent facilement par l'ébullition. Appliqué aux eaux, il ne peut signifier que des eaux qui bouillent ou qui se convertissent promptement en vapeurs par l'action du feu ou de la chaleur; de même que son opposé ἀτέραμνα (l. 4.) signifie des eaux réfractaires à cette action, auxquelles il faut un feu plus fort & un temps plus long pour se convertir en vapeurs. Je corrigerai à

¹ Aphorism. V. 26. Cf. Athen. L. II, p. 42 & 46.

cette occasion un autre endroit d'Hippocrate , où on lit aujourd'hui : ἔστι δὲ τὰ εὐαδίσια , ΣΤΕΡΕΑ καὶ ἡδίσια , ταῦτα ἄριστα δίδωθαι καὶ ψυχρὰ· τὰ δὲ ἀηδίσια καὶ δυσάδεια καὶ σκληρὰ , ταῦτα κάκιστα ¹. Il me paroît clair par l'opposition des autres termes que le σκληρὰ ne peut pas être l'opposé de στερὰ , à moins qu'on ne change celui-ci en τακτὴν ou en son synonyme ΤΕΡΕΝΑ , tenera. Hétychius explique ce dernier mot par ἀπαλὰ , τρυφερὰ , & lui oppose l'ἀτέραμον , qui , est , selon lui , τὸ μὴ ἐνδιδόν , σκληρὸν , κ. τ. λ.

§ XLII, l. 5. Elles resserrent plutôt qu'elles ne lâchent le ventre. Pour faire disparoître le paradoxe de cette assertion , les commentateurs ont proposé différentes explications. On fait par expérience que l'eau de mer possède une vertu laxative , qu'Hippocrate ne pouvoit pas ignorer. Dioscoride ² l'appelle κοιλίας παρακτικόν , & Aristote ³ observe de plus que même son application externe produit le même effet , en citant l'exemple de ceux qui nagent dans la mer , lesquels ont plus ou moins le ventre libre. Mais il faut observer qu'Hippocrate , en parlant ici de l'usage journalier de l'eau , ne pouvoit avoir en vue les eaux de mer , que personne ne s'est encore avisé d'employer pour sa boisson ordinaire. Il est donc clair qu'il n'entend par *eaux salées* , que les mêmes eaux qu'il a appelées plus haut (§ XL) *saumâtres* , & dont il a conseillé l'usage à ceux qui ont le ventre humide , comme étant plus propres à resserer qu'à lâcher ; propriété qu'auroit également l'eau de mer , si on la prenoit à la même dose & aux mêmes intervalles , auxquels on prend l'eau douce qui nous sert de boisson ordinaire. Car , comme l'observe très-bien

¹ De vict. acut. § 60, T. II, p. 317.

² L. V , cap. 19.

³ Problem. XXIII, 39.

Cullen ¹, plusieurs eaux minérales produisent plus d'effet comme laxatives, qu'on n'auroit lieu de s'y attendre d'après la petite quantité de sel qu'elles contiennent; ce qui prouve que la quantité d'eau que l'on prend avec ces sels, contribue à leur action. Russel ² prétend même que la vertu laxative de l'eau de mer, est due plutôt à la petite quantité de sel cathartique amer qu'elle contient, qu'au sel commun ou de cuisine, lequel dessèche et resserre plutôt le ventre. D'après l'analyse faite par Gaubius, chaque livre d'eau de mer contient environ trois gros & dix-sept grains de sel commun, dix grains de sel sté debateux & alumineux, & vingt-quatre grains de sel admirable de Glauber, autrement appelé sel cathartique amer ³.

§ XLII, l. 7. *πηγαίων ὑδάτων*. Sans le secours des Mss. il étoit aisé de voir qu'il falloit écrire *πηγαίων* & non pas *πηγέων*. Cependant cette dernière leçon a été adoptée par tous les éditeurs. Pour qu'on ne s'avise point d'accuser Hippocrate d'avoir omis ici *les eaux de puits*, je dois observer que ces dernières sont comprises sous le nom générique de *πηγαῖα*, *eaux de source*. Aristote ⁴ emploie le *πηγαῖα* & le *φρεατιῖα* comme des termes synonymes. Plutarque ⁵ se sert également du mot *πηγή*, lorsqu'en parlant des eaux de puits, il dit : ὅταν οὖν ὑποπλασθῇ ὑπὸ (je corrige : ἀποσπασθῇ ἀπὸ) τῆς πηγῆς τὸ ὕδωρ , ἐν τῷ ἀέρι προθερμανθῇ , ψύχεται ταχέως. Nous autres Grecs modernes, nous n'avons pour exprimer un *puits*, que le mot *πηγάδιον*, diminutif de *πηγή*.

¹ *Matier. médical.* vol. II, p. 539.

² *Comment. de reb. in Scient. nat. & Medic. gestis*, vol. XI, p. 672.

³ *Ibid.* vol. XVIII, p. 470.

⁴ *Meteorol.* L. II, cap. I.

⁵ *Symposiac.* l. VI, quæst. 4, T. VIII, p. 754.

§ XLIII, l. 4. *Le soleil attire & enleve les parties les plus subtiles, &c.* D'après l'estimation d'Halley, de la seule mer méditerranée, il doit s'élever pour le moins en 24 heures, cinq mille deux cents quatre-vingts millions de tonnes d'eau, dont les vapeurs, traversant l'atmosphère, se rafraîchissent comme dans un alambic, pour retomber ensuite en pluie ou en neige sur les hautes montagnes, qui fournissent à l'entretien des fleuves; lesquels, en parcourant la terre, l'humectent, la fertilisent, & vont se précipiter ensuite dans la mer, pour y remplacer un déchet suivi, causé par l'évaporation journalière, & donner un nouvel aliment à cette constante circulation ¹. On croit avoir observé que la mer est plus salée dans les pays chauds que dans les pays tempérés, à cause sans doute de la forte évaporation des eaux (not. § IX, l. 1, p. 16). Si cela est, elle doit par la même raison être plus salée pendant l'été que pendant l'hiver; du moins c'étoit l'opinion des Anciens ².

§ XLIII, l. 6. *ὅθεν δὲ οἱ ἄλλες ποιεῖουσιν.* Les traducteurs lisent: *οἱ ἄλλες* au féminin, & le rendent par *mare*, excepté peut-être le seul Calvus, qui le paraphrase *mare & sal.* Ils ont été induits en erreur par une règle grammaticale, suivant laquelle ce mot signifie au féminin, *mer*, & au masculin, *sel.* Mais ils n'ont pas fait attention que dans cette même règle on ajoute que le mot *ἡ ἄλς*, n'a point de pluriel, au lieu que *ὁ ἄλς* fait au pluriel *οἱ ἄλλες* ³. Hippocrate ne pouvoit ici employer ce mot dans un sens différent de celui qu'il lui donne deux lignes plus loin :

¹ *Encyclopéd. par ordre de matier. Médec. T. V, Article Eau, p. 589.*

² *Plutarch. Quæst. natur. T. IX, p. 620.*

³ *Etymol. magn. in Ἀλς.*

καὶ γίνεσθαι ἄλλες. Il ne parle ici que de la formation du sel, sans égard au lieu où il se forme; quoiqu'en général l'évaporation qui précède sa formation (*Voy. la not. suiv.*) soit plus sensible dans les salines de mer qu'ailleurs, & que ce soit principalement le sel de ces salines qu'il ait en vue.

§ XLIII, l. 6. *Ce qui se passe dans la formation du sel en est la preuve.* Les 240 salines de sel commun de Castiglione, produisent chacune aux traites qui se font tous les six jours 1800 livres de sel, ce qui fait en tout 432000 livres; & comme l'eau de la mer contient un 22^e de sel (du moins d'après les expériences que de Chambray y a faites), cela suppose une évaporation de 9504000 livres ¹. La faveur & la pesanteur de l'eau de pluie comparées avec la faveur & la pesanteur de l'eau de mer, prouvent qu'il ne s'élève de la masse aqueuse & salée, que ce qu'il y a de plus doux, de plus subtil & de plus léger, comme l'observe Hippocrate. Aussi, les Egyptiens sont-ils encore aujourd'hui, comme ils l'étoient anciennement, dans l'usage de puiser l'eau du Nil destinée à la boisson, pendant la nuit, & avant que le soleil l'altère par l'évaporation ². Néanmoins, quand l'évaporation est très-forte, & aidée sur-tout par les vents, elle ne laisse pas d'enlever aussi quelques molécules salines ³. A Marseille, ce phénomène devient si sensible, que le sel élevé par l'évaporation, incruste les murs des plus hauts édifices & les ronge. Une expérience plus décisive est celle de Raymond, qui ayant

¹ Richard, *Hist. nat. de l'Air et des Météor.* vol. V, p. 88.

² *Comment. de reb. in Scient. natur. & medic. gestis.* supplem. III. Decad. p. 493. Cf. Plutarch. *Symposiac.* l. VIII, quæst. 5, T. VIII, p. 895.

³ Aristot. *meteorolog.* L. II, cap. 3, et Arbuthnot *Specim. effect. aër.* cap. IV, § II, p. 121.

fait

fait dissoudre deux onces de sel marin desséché, dans un vaisseau plein d'eau, n'en obtint après l'évaporation, faite en plein air, que neuf gros & demi ¹.

§ XLIV, l. 1. οὐκ ἀπὸ τῶν ὑδάτων.... καὶ ἐξ ἀπάντων.
Littéralement : & ce n'est pas seulement dans les eaux d'étang que le soleil opere cette évaporation ; il agit de même sur la mer & sur tous les corps de la nature. Mais la version de Calvus présente un ordre beaucoup plus naturel : οὐκ ἀπὸ τῶν ὑδάτων μόνον τῶν λιμναίων, καὶ ἀπὸ τῆς θαλάσσης, ἀλλὰ καὶ ἐξ ἀπάντων. Soit que cet ordre s'appuie sur l'autorité de quelque Ms., soit que Calvus, ordinairement trop scrupuleux, se soit cru en droit de s'écarter ici du texte, ce qui est bien difficile à décider, j'ai d'autant moins balancé à l'adopter dans ma version, que je le trouve suivi par l'Auteur du traité de morbo sacro (§ 15, T. II, p. 339), dans un endroit parallèle où il s'agit également de l'évaporation : τὸ δ' αὐτὸ τοῦτο καὶ τὴν γῆν ἐργάζεται, καὶ τὴν θάλασσαν, καὶ τοὺς ποταμούς, καὶ τὰς κρήνας, καὶ τὰ φρέια, καὶ ὅσα φύεται, καὶ ἐν οἷσιν ὑγρὸν ἔνεσθιν· ἔστι δὲ ἐν παντί.

§ XLIV, l. 4. Et il en existe par-tout. Même dans les corps qui paroissent les plus secs. Les expériences de Watson, ont prouvé qu'un acre de terre, même après avoir été desséché par la chaleur du soleil pendant l'été, disperse encore dans l'air environ trente deux mille pots d'eau pendant les douze heures les plus chaudes de la journée ². Cela explique les rosées plus abondantes dans les climats & dans les jours les plus chauds ; lesquelles ne sont que cette même eau évaporée, qui redescend sur la surface

¹ Mémoir. de la Soc. Roy. de Médec. année 1777 & 78, part. II, p. 71.

² Journ. de Médec. vol. LXXIII, p. 303.

de la terre pendant le cours des nuits. Cette loi de la nature paroît si générale, qu'Empédocle parmi les Anciens ¹, & Boyle parmi les Modernes, croyoient que les corps même les plus solides & les plus secs ne laissoient pas d'avoir chacun son atmosphère particulière formée de ses propres émanations ou effluves, ἀπορροίας.

§ XLV, l. 10. *Mais si ce même homme . . . également humectées par la sueur.* De ce passage, Aristote a fait trois problèmes ², qu'il résout de la même manière qu'Hippocrate. Il observe de plus, toujours d'après le même principe, que les parties sur lesquelles on est couché, éprouvant une plus grande chaleur, suent moins que le reste du corps ³. Dans un air également chaud, on sue plus ou moins, selon que les solides sont relâchés par l'humidité, ou resserrés par la sécheresse. En général, toutes les causes qui stimulent les fibres & qui en augmentent la contraction, s'opposent à la sueur; & c'est ce que fait l'action des rayons du soleil, comme l'a très-bien observé Aristote ⁴. A Masulipatan, malgré les chaleurs insupportables qu'on éprouve, on ne peut suer jusqu'au coucher du soleil, après lequel tout le monde est pris d'un sueur abondante ⁵. En Perse, l'air est si sec & si absorbant, qu'il est rare aux habitans de suer, quelle que soit la chaleur ⁶. Il en est de même de toute autre chaleur excessive. Dans la fièvre, par exemple, ce n'est point pendant la chaleur, mais bien après

¹ Plutarch. *Quæst. natur.* T. IX, p. 627—628.

² *Problem.* II, 9, 36, 37. Cf. & Theophrast. *de sudorib.* p. 459.

³ *Problem.* II, 15.

⁴ *Problem.* I, 53, V. 34.

⁵ Richard, *Histoir. natur. de l'air & des météores*, vol. I, p. 347.

⁶ Id. *ibid.* vol, III, p. 309.

que celle-ci est dissipée avec le spasme qui resserroit le corps, que la sueur commence à se manifester. Par la même raison, on sue moins en retenant son haleine ¹, & pendant qu'on exerce son corps, qu'immédiatement après l'exercice ².

§ XLV, l. 10. διῖσι. J'ai changé l'accent de ce mot afin qu'il représente la troisième personne du singulier du présent de l'indicatif, de la forme poétique que les Ioniens emploient de préférence à la forme commune διήσι. On trouve dans ce traité, § LXXV, l. 3, ἀναδιδόσι pour ἀναδιδάσσι. Quant aux deux points, placés ordinairement sur la seconde syllabe, n'ayant été inventés que pour séparer les syllabes qu'on pourroit prendre pour des diphthongues, ils doivent être bannis par-tout où cette distinction n'a pas lieu. La leçon des Mss. & des imprimés διήσι (de la forme d'ἐνέθισι) troisième personne du singulier de l'imparfait, pourroit bien convenir ailleurs ³ : mais elle est ici absolument déplacée ⁴, comme elle l'est dans le livre de *Humoribus*, § V, T. I, p. 322 : καὶ ἡ γαστήρ διήσι τὴν τροφήν, où il faut également lire διῖσι. Ce mot dans le passage du livre que je viens de citer, signifie *transmettre, faire passer*, (de ἵημι, ἵεω) : & ce sens peut encore s'appliquer à l'endroit qui nous occupe : ἅπαν τὸ σῶμα ὁμοίως διῖσι en sous-entendant τὸν ἰδρώτα, *totum corpus similiter sudorem transmittit*. On le trouve diversement composé, mais employé de la même manière elliptique dans le livre de *Genitura*, § VI, T. I, p. 127. μεθίσι (je corrige μεθίσι ou plutôt μελίσι, *emittit*) δὲ καὶ ἡ γυνὴ ἀπὸ τοῦ σώματος . . . κῆν μὲν ὄργανον ἡ γυνὴ μίς-

¹ Aristot. *Problem.* II, 1, & Theophrast. *de Sudorib.* p. 458, 459.

² Idem. *Problem.* II, 0, 23, 24, & Theophrast. *ibid.*

³ *Epidem.* l. IV. § XXIV, T. I, p. 761.

⁴ Voy. Brunck in *Sophocl. Oed. Reg.* 628.

γισθαι, πρόσθεν τοῦ ἀνδρός ἀφίει (je corrige ἀπιῖ). Si l'on préfère de donner à notre διῖει la signification de *traverser*, *percer*, *pénétrer*, *passer*, (de ἵημι, ἰέω) dont il est également susceptible, & qu'il paroît avoir plus bas, § LIII, l. 12. Il faudra pour lors sous-entendre ὁ ἰδρῶς, *sudor per totum corpus similiter transit*. De quelque manière qu'on l'explique, je crois que la leçon vulgaire, moyennant le léger changement que j'y ai fait, est la véritable; & que la correction ἰδίει que propose Heringa (*Observ. Crit.* p. 45), est plus ingénieuse que vraie. Si notre leçon ne satisfaisoit pas plainement à tout ce que le sens exige ici, on pourroit avec beaucoup plus de vraisemblance & d'une manière plus approchante du texte, la changer en διῖει (Voy. les Variantes, § LIII, l. 12) de δίημι, δῖέω qui signifie *tremper*.

§ XLV, l. 11. οὐ γὰρ ἔτι ὁ ἥλιος ἐπιλάμπει. Le changement de ce dernier mot en ἀπολάμπει *absorber*, que j'ai proposé dans les variantes, me paroît une correction d'autant plus vraisemblable, que l'Auteur n'a voulu certainement parler ici que de l'action absorbante du soleil, qu'il a exprimée plus haut par ἀνάγει & ἀναρπάζει. Le verbe simple λάμπει signifie, selon Hesychius, ἀναλαμβάνει, πίνει: & Suidas explique le composé ἀπολάμπει par ἐκπίει, & au figuré, par ἀποκερδανῆς, ἀφαρπάσεις, ἀποσπύσεις. Ajoutez à cela qu'Erotien met au nombre de ses gloses, le λάμπει comme un mot appartenant à Hippocrate, sans cependant l'expliquer: Λάμπει Βακχεῖος γράφει λάζειται ἔστι δὲ λαμβάνει. Foës (*Æconom.* in Λάμπειν) se trompe, lorsqu'il dit qu'Erotien explique le λάμπει par λαμβάνει: car, de deux choses l'une, ou il faut lire ἀναλαμβάνει, qui est la véritable notion du mot λάμπει, lequel signifie au propre ce que les François expriment familièrement par *laper*,

mot évidemment dérivé du Grec ; ou bien il faut regarder le *λαμβάνει* comme une explication & en même temps comme une désapprobation tacite de la leçon *λάζειναι* de Bacchius. Quant au *λάπτει*, quoiqu'il soit possible qu'Ero-tien l'ait laissé sans explication, j'aime mieux cependant croire que les copistes ont mutilé sa glose.

§ XLVI, l. 2. *L'eau de pluie est de toutes les eaux celle, &c.* Quoique l'eau de pluie soit à peu près aussi pure & aussi légère que l'eau distillée, parce qu'en effet c'est par une espèce de distillation qu'elle se forme, il n'est pas moins vrai qu'en traversant l'air, elle se charge d'une infinité de parties hétérogènes. Aussi se putréfie-t-elle comme les autres eaux, quoique plus ou moins lentement, selon le plus ou moins de pureté qu'elle a, & qui dépend de la nature du terrain qui fournit les vapeurs destinées à former la pluie, des saisons où elle tombe, & de l'état de l'atmosphère plus ou moins sèche, plus ou moins agitée par des vents & par des orages. La pluie du printemps est plus propre à exciter des fermentations. Celle qui tombe après une grande sécheresse, est beaucoup moins pure que celle qui vient à la suite d'une autre pluie. Boerhaave observe que la pluie qui tombe lorsqu'il fait trop chaud & beaucoup de vent est la plus sale, sur-tout dans les villes, dans les lieux bas & dans ceux qui repandent une mauvaise odeur. C'est que l'évaporation étant forte dans les grandes chaleurs, il s'élève non-seulement des vapeurs aqueuses, mais encore des exhalaisons de différens sels, huiles, métaux, plus ou moins nuisibles, suivant la nature du terrain d'où elles sortent. C'est à cause de tant de matières hétérogènes, & des semences de très-petites plantes, comme des petits œufs d'un nombre infini d'insectes, qui flottent dans l'atmosphère & que la pluie

entraîne avec elle, qu'on voit croître dans l'eau de pluie non-seulement des plantes vertes, mais qu'on y découvre aussi un nombre prodigieux de petits animaux & de vers qui la font comme fermenter, & lui communiquent une mauvaise odeur par leur corruption ¹. On a recueilli de l'eau d'orage, qui avoit une odeur sulfureuse, & qui précipitoit l'huile de chaux comme auroit fait un esprit de vitriol très-affoibli. Grosse a eu du tartre vitriolé en faisant dissoudre du sel de tartre pur dans de l'eau d'orage qu'il avoit ramassée à Passy, en 1724 ². Les pluies qui tombent en pleine mer à une grande distance de la terre, n'ont point ces inconvéniens; l'eau qu'elles fournissent est bonne à boire, & se conserve aussi bien que celle des meilleures sources.

§ XLVI, l. 4. *Car elle n'est qu'un amas, &c.* Avicenne désapprouve cette raison, & pense au contraire, que l'eau de pluie ne se putréfie si promptement, que parce qu'elle est extrêmement pure, homogène & simple, *ut enim attenuatissimum quidquid est, ita etiam mutationi obnoxium maxime censetur*. C'est aussi le sentiment de Plutarque ³: mais pour peu qu'on fasse attention à ce que dit Hippocrate plus bas (§ XLVIII), il est facile de voir qu'il n'avoit en vue que les pluies d'orage, ordinairement plus fréquentes dans les pays chauds qu'ailleurs.

§ XLVII, l. 4. *νυκτοιδὲς*. Heringa (*Obs. Crit.* p. 46.) reproche à Foës de ne s'être point rappelé que c'étoit à cet endroit qu'il falloit rapporter la glose *νυκτοιδὲς* qu'Ero-tien explique par *μέλαν*. Il auroit pu ajouter que c'est une imitation d'Homère. Ce poëte dit qu'Apollon ressembloit à

¹ *Encyclopédie*, article *Pluie*.

² *Ibid.* article *Eau*.

³ *Quæst. Natur.* T. IX. p. 611—613.

la nuit (νυκτὶ ἰοικώς, *Iliad.* I, 47.), voulant exprimer l'air sombre & courroucé du Dieu , au moment où il alloit lancer la peste parmi les Grecs.

§ XLVII, l. 5. ἤρ καὶ ὁμίχλη. J'ai rendu ces mots par *brumes & brouillards*, parce qu'il m'a paru que l'Auteur emploie ici le premier de ces mots dans le même sens de *brouillard*, dans lequel il l'a le plus souvent employé dans ce traité, & que dans cette hypothèse, son synonyme ὁμίχλη ne pouvoit être rendu que par un synonyme tel que *brume*. Si cependant Hippocrate entend ici par ἤρ, l'air proprement dit, d'après la physique d'Heraclite, qui attribuoit la formation de cet élément à l'évaporation de l'eau ¹, il faudra pour lors traduire : *& forme l'air & les brouillards*, dans le même sens que Platon ² donne à ces deux mots.

§ XLVII, l. 7. *Et forme les brumes & les brouillards.* Les premiers effets de l'évaporation sont les brouillards, qui ne deviennent visibles que lorsque la chaleur, cause de leur élévation, est fort diminuée par la fraîcheur de l'atmosphère. Les nuages ne different des brouillards que par leur plus grande élévation dans l'atmosphère : ils sont précisément pour les montagnes fort élevées, ce que les brouillards sont pour les plaines.

§ XLVIII, l. 7. ὑπὸ ἀνέμου σιάσιν μὴ ἔχοντος. Excepté Vander-Linden, les Mss. & les imprimés lisent μὴ ὑπὸ ἀνέμου σιάσιν ἔχοντος, en plaçant la négation à la tête de la phrase. D'après cette variante & le sens équivoque du mot σιάσιν, qui signifie le *repos* aussi bien que son opposé,

¹ Plutarch. *De placit. Philosoph.* L. I, cap. 3, T. IX. p. 478, & de *prim. Frigid.* T. IX, p. 743, 745. Cf. Stanley, *Hist. philosoph.* T. II, p. 867.

² In *Phadone*, T. I, p. 247, edit. Bipont.

un mouvement désordonné & séditieux, on pourroit présumer que la particule négative devroit être tout-à-fait retranchée. Ajoutez à cela, que les Grecs disent en effet *σάσις ἀνέμων* pour exprimer le choc de différents vents qui soufflent avec impétuosité en sens contraire :

.....σκιρτᾷ δ' Α'ΝΕ' ΜΩΝ

Πνέυματα πάντων, εἰς ἄλληλα

ΣΤ'ΑΣΙΝ ἀνίπνουν ἀποδεικνύμενα ¹.

Quoi qu'il en soit, ma version, *vent impétueux*, peut exprimer sans équivoque le *σάσιν μὴ ἔχοντος*, aussi bien que le *σάσιν ἔχοντος*. Cornarius traduit, *a vento stabilitatem non habente*. Clifton, qui le suit, dit, *by an uncertain roving wind*; & il ajoute en note, *wind that is not settled or fix'd*. Ce qui me fait croire que la négation est ici nécessaire, c'est que notre Auteur a employé ailleurs le mot *σάσις* dans le sens de *repos*. On trouve dans le livre de *natur. puer.* (§ 30, T. I, p. 155.) τοῦ ἡέρος σασίμου ἰόντος, *un air en repos*, & pour ainsi dire *en station*. En parlant des neiges accumulées & fixées long-temps dans un endroit, sans être dissipées par la chaleur, il dit : αἱ χιόνες ἔχουσι σάσιν (de *Diat.* L. II, § 3. *Ibid*, p. 211).

§ XLVIII, l. 8. *Toutes les fois que des nuages chassés, &c.* Hippocrate expose ici une des principales causes de la pluie, qui est le choc des nuages poussés par des vents soufflant en sens contraire. C'est ce qui arrive sur-tout en pleine mer, où il ne pleuvroit jamais à un tel éloignement de la terre, si les vapeurs, continuellement emportées par le mouvement de l'air, n'étoient de temps en temps arrêtées & condensées par l'action des vents opposés. C'est encore à ce choc qu'il faut attribuer les trombes & les siphons si

¹ Æschyl. *Prometh. vind.* 1093.

terribles aux mariniens ¹. Les autres causes de la pluie sont, la proximité des montagnes, contre lesquelles les nuages, condensés par l'action d'un seul vent, peuvent se résoudre en pluie; la direction de certains vents qui poussent les exhalaisons en bas; la nature de certaines exhalaisons qui fermentent ensemble lorsqu'elles se rencontrent, d'où il arrive que quelques-unes se précipitent. La seule perte de l'équilibre entre les vapeurs & l'air, suffit aussi pour produire la pluie; car le soleil en dardant ses rayons détermine les vapeurs qu'il rencontre à tomber, en raréfiant l'air, & en le rendant moins pesant qu'elles ². On peut prouver cette dernière cause par une observation curieuse, faite en Laponie: dans un froid rigoureux, en y allumant du feu en plein air, on vit tomber une pluie fine près du feu, & un peu plus loin de la neige, quoiqu'il ne plût ni ne neigeât nulle part ailleurs ³; ce qu'on ne peut expliquer que par la perte de l'équilibre entre l'air & les vapeurs, occasionnée par la chaleur du feu.

§ XLVIII, l. 15. ἀπέψεσθαι καὶ ἀποσήμεσθαι. Portus propose de changer le dernier de ces mots en ἀποσήθεσθαι; & l'on ne fait point si c'est de lui que Vander-Linden a reçu cette leçon dans son texte, ou si c'est plutôt la version de Cornarius qui lui en a suggéré la conjecture. Il est certain que l'expression de Cornarius, *ut excolentur*, ne convient qu'à l'ἀποσήθεσθαι où ἀπηθείσθαι, qui signifient être passé par un tamis, ou par un filtre. Et quoique le premier de ces termes semble convenir plus particulièrement aux substances solides qu'on crible ou qu'on tamise, &

¹ Shaw, *voyag. en Barbarie*, vol. II, chap. 3, p. 56.

² *Encyclopédie*, article *Pluie*.

³ *Comment. de reb. in Scient. nat. & Medic. gestis*, vol. XVII, p. 61.

que le second regarde les liqueurs qu'on filtre, on trouve cependant aussi γάλα σιτισμένον, du lait passé par un filtre; car c'est ainsi qu'il faut lire, au lieu de σιτισμένον dans le traité de *intern. affectionib.* § 4, T. II, p. 202. Il n'est pas moins certain que la leçon vulgaire ἀποσθήσθαι n'est point susceptible du sens forcé que les interpretes ont voulu lui donner, en la rendant les uns par *a putredine vindicari*, les autres, par *defecari*, c'est-à-dire, être purifié, tiré de l'état de putréfaction. Car, quoique cette explication paroisse être fondée sur l'analogie des composés ἀπαυδῶν, ἀπελπίζειν, &c. où la préposition donne au composé un sens privatif opposé à celui du simple, on fait cependant que l'analogie doit souvent céder à l'usage, qui veut que les mêmes formes n'expriment pas toujours les mêmes idées. Chez les Grecs, l'ἀποσθήσθαι a toujours signifié *se putréfier*. On peut entre autres en avoir la preuve dans le livre de *Glandulis* § 3 & 12, T. I, p. 416 & 422. Ainsi, je regarde l'ἀποσθήσθαι comme une correction d'autant plus probable qu'elle s'éloigne très-peu du texte. Néanmoins, il est très-possible qu'Hippocrate ait écrit ΑΠΟΤΙΘΕΣΘΑΙ être gardée pour l'usage. Hérodote dit: τοῦ Χοάσπει τοῦ ὕδατος ἀπεψήμενου πολλὰ κάρη ἀμαΐσαι... ἐπονταί οἱ (L. I, c. 188.), en parlant du roi des Perses, qui faisoit bouillir & charier avec lui une grande provision d'eau du Choaspes, le seul fleuve dont il buvoit; & Ctésias (*apud Athen.* L. II, p. 45) ajoute à ce récit la manière dont on conservoit cette eau bouillie: ὅπως ΕΝΑΠΟΤΙΘΕΜΕΝΟΝ τοῖς ἀγγείοις φέρεται τῷ βασιλεῖ.

§ XLVIII, l. 18. Elle a néanmoins besoin d'être bouillie & filtrée. Parmi les différens procédés usités pour purifier l'eau, le meilleur est de la faire bouillir & ensuite de la filtrer; sur-tout lorsque les matieres hétérogenes s'y trou-

vent dans un état de combinaison avec une partie surabondante d'air. L'ébullition alors , en rompant cette combinaison par l'évaporation de l'air , laisse tomber au fond du vase les matieres hétérogenes, dont on débarrasse ensuite l'eau par le filtre. Mais si ces matieres ne sont que suspendues dans l'eau , le seul repos suffit pour les faire précipiter. Une maniere très-prompte de purifier l'eau , c'est de la faire passer en très-petites gouttes par plusieurs vases percés de petits trous au fond , & posés les uns sur les autres ¹. On la purifie encore par la clarification , en y mêlant des corps visqueux , comme des jaunes d'œufs , du lait , &c. Les Egyptiens , au rapport de Pococke & de Niebur , purifient l'eau du Nil , toujours trouble , en la mettant dans de grosses jarres , après en avoir frotté la surface interne avec le marc des amandes dont on a exprimé l'huile. Par ce moyen , l'eau devient fort claire dans l'espace de 4 ou 5 heures ².

§ XLIX , l. 1. *Pour ce qui est des eaux de neige & de glace* , &c. Aristote étoit du même sentiment ³ ; mais cette opinion n'étoit pas à beaucoup près aussi générale chez les Anciens. Bien plus , il y en avoit qui donnoient la préférence à l'eau de neige ⁴ ; & Théocrite compare à l'ambrosie celle qui coule des neiges du mont Etna ⁵. Quant aux Modernes , ils ne sont pas plus d'accord que les Anciens sur les qualités de cette eau. Les uns l'accusent des écrouelles & des goîtres qu'on observe dans diffé-

¹ *Comment. de rebus in Scient. nat. & Medic. gestis. supplem. II, Decad. p. 408, sq.*

² *Ibid. supplem. III, Decad. p. 492, 493.*

³ *Apud Aul. Gell. Noct. Att. L. XIX, cap. 5.*

⁴ *Athen. L. II, p. 42.*

⁵ *Idyll. XI, 48.*

rentes contrées de l'Europe & de l'Asie où l'on use habituellement d'eau de neige ¹ ; d'autres prétendent s'être assurés, par des observations, que l'eau de neige & de glace, loin d'être la source de ces maux, en est le préservatif, & que les goîtres doivent être plutôt attribués à l'usage des eaux tophacées, qu'à celui des eaux de glace ². Il est vrai que la différence de l'eau de pluie & de celle de neige, d'après l'analyse que Marggraf en a faite, se réduit à ce que la première contient plus de sel nitreux & de terre calcaire, & la seconde, plus de sel marin & moins de terre calcaire : mais si l'on considère que l'eau ne passe à l'état de glace qu'en perdant une bonne partie de son air (*not. in* § XXVII, l. 1, p. 88), que les eaux de glace & de neige fondue à l'air, sont plus lentes à se chauffer & moins propres à dissoudre le savon & les matières colorantes que les eaux de rivière & de pluie conservées dans la même température, on conviendra facilement que ces eaux doivent être crues, & que leur usage habituel doit au moins être très-suspect. Forster ³ assure que l'usage de l'eau tirée des glaçons de la mer au 55 degré de latitude Australe, quoique douce & plus pure que celle du vaisseau, avoit produit des tumeurs aux glandes du cou dans tout l'équipage ; ce qu'il attribue à l'air que la congélation lui avoit enlevé.

§ XLIX, l. 3.... ne recouvre plus sa première qualité.

¹ Richard, *Histoire nat. de l'air & des météores*, T. IV, p. 370-373. *Mém. de la Soc. Roy. de Médec.* année 1777 & 78, part. I, p. 119, & année 1782 & 83, part. II, p. 306.

² *Encyclopédie par ordre de matière. Médec.* T. V, article *Crétins*, & *Comment. de rebus in Scient. natur. & Medic. gestis*, supp. I, Decad. p. 453.

³ *Comment. de rebus in Scient. nat. & Medic. gestis.* vol. XXIV, p. 224.

Cependant l'eau de neige & de glace fondue peut par la longue exposition au soleil , à l'air , & sur-tout par l'agitation , reprendre l'air dont elle a été dépouillée , & par conséquent perdre sa crudité.

§ L , l. 1. ὅταν ἡ χειμὼν , ἐς ἀγγήϊον μέτρῳ ἐγγέας ὕδωρ.
Si cette correction (*Voy. les Variantes*) n'étoit pas impérieusement commandée par le sens , je pourrois de plus la justifier par des expressions paralleles , telles que ἐς ἀσπίον θερμὸν (*lif. θερμὸν*) ἐγγέοντας (*de humid. usu* , T. I , p. 605) , & ἐς κεράμιον ὕδωρ ἐγγέαντας (*de articul. T. II , p. 846*).

§ L , l. 8. *Vous la trouverez beaucoup diminuée.* On a expliqué différemment cette diminution de poids dans la glace. Quelques-uns l'ont attribué à l'évaporation , qui est d'autant plus forte & plus rapide que le froid est rigoureux , & l'air ferein. Des expériences faites à Montpellier ont fait voir que la glace perd le quart de son poids en 24 heures , quoi qu'elle se fonde beaucoup plus lentement qu'elle ne s'est formée ¹. D'autres , trouvant l'idée de l'évaporation absolument contradictoire à celle de la congélation , attribuent cette diminution au vent , qui enleve les particules les plus subtiles qui enveloppent la glace en forme de poussiere ; ce sont ces particules , emportées par le vent du nord , qui nous apportent des contrées septentrionales ce froid subit , dont nous nous plaignons souvent en hiver , & qu'on ne peut expliquer par la seule privation de la chaleur. On prétend d'ailleurs s'être assuré , par des expériences , que la glace conservée dans des vaisseaux couverts pendant plusieurs jours n'avoit rien perdu de

¹ *Encyclopéd. par ordre de matier. Médecine, T. V , article Eau , p. 592.*

son poids ¹. Quoi qu'il en soit de l'exactitude de ces expériences, celle que propose Hippocrate paroît d'autant plus fondée que c'est l'eau même, & non pas la glace déjà formée, qu'il recommande de mesurer immédiatement avant sa congélation & après son dégel. Or, il est prouvé par les expériences de Walerius, que l'évaporation devient beaucoup plus forte dans un volume donné d'eau au moment où elle va se convertir en glace, & qu'elle augmente à mesure que le froid devient plus vif; mais que, passé ce moment & après que l'eau est convertie en glace, elle diminue à mesure que le froid augmente ².

§ LI, l. 1. *Quant aux eaux des grands fleuves, &c.* Ces eaux ne peuvent être mauvaises, si leur cours est rapide, si elles ne forment point de marécages, si elles ne sont point bourbeuses, ou puisées près du bord & dans les endroits où leur cours est ralenti, ou qui sont exposés à l'ombre & couverts de substances animales & végétales en putréfaction, sur-tout dans le temps de la baisse, & après les chaleurs qui suivent les débordemens périodiques de certains fleuves, & si enfin elles ne coulent point sur un terrain noir, bitumineux, plein d'herbes, vaseux, ou de nature calcaire gypseuse & séléniteuse. En condamnant les eaux des fleuves, Hippocrate ne pouvoit donc avoir en vue que quelques fleuves de la Grece. La plupart des rivières de ce pays, si l'on en croit Pauw ³, n'étoient guere potables, parce que, tombant du haut des rochers sous la forme d'une cascade ou d'un torrent, elles entraî-

¹ *Mém. de l'Acad. Roy. des Sciences*, année 1753.

² *Comment. de rebus in Scient. nat. & Medic. gestis*. vol. XXVI, p. 41.

³ *Recherch. Philosoph. sur les Grecs*, vol. II, sect. VIII, § 3, p. 198.

noient beaucoup de limon. Dans les pays chauds, d'ailleurs, les eaux de rivière sont en général moins bonnes que dans les pays froids. Quant aux eaux *amenées de loin*, on sent bien que c'est moins la longueur du trajet, que la nature des différens terrains qu'elles parcourent, qui décide de leurs qualités. Si elles sont conduites par des canaux, c'est la matière dont ceux-ci sont construits qui influe sur elles. On a de tout temps condamné les canaux de plomb.

§ LI, l. 3. *κηλήται* signifie, *hernieux*, & *κηλαι* (leçon vulgaire du texte), *hernies*. La construction grammaticale, qui semble exiger le premier de ces deux sens, m'a déterminé à introduire dans mon texte cette correction. Nulle part la différente signification de ces deux mots n'est aussi sensible que dans l'épigramme de Lucien qui commence par ce vers (*Analect.* Brunck, T. II, p. 311) :

Οὐδ' ἐπὶ εἰς πορθμῆιον ὁ κηλήτης Διοφάντος.

Si l'on veut absolument conserver l'ancienne leçon, il faudra peut-être tenter une autre correction : *κηλαι αὐτέοιτε γίγνεται* ou *ἐπιγίγνεται*, comme on lit § XXXIII, l. 1 ; & cette correction ne me paroît pas aussi simple que la première.

§ LII, l. 7. *ἀλλ' ἄλλοτε ἄλλο κατὰ τὰ πνεύματα*. C'est encore une correction que j'ai substituée à la leçon intelligible du texte. On n'a qu'à comparer ce qu'Hippocrate dit ici de l'influence des vents sur les eaux avec ce qu'il a déjà dit à la fin du § XXXVIII. Le sens naturel qui résulte de ma correction est : *& c'est tantôt l'une, tantôt l'autre qui est la plus forte, selon les différens vents qui dominent* ; sur quoi on peut consulter ce que j'ai déjà noté sur le même §, l. 11.

§ LII, l. 12. *πινευμένων*. Portus propose de lire *πινόμενων*, ou il faudroit, ajoute-t-il, noter le *πινευμένων* (dérivé de *πινέω*) comme une forme rare. Il a vraisemblablement oublié que les Ioniens changent souvent les verbes appelés barytons, en verbes circonflexes, en disant par exemple, *πίπλω* (pour *πίπτω*), d'où vient *πίπλων* & par un second ionisme *πίπλων*, comme on le trouve *Epidem. L. VI, S. 3, T. I, p. 804.*

§ LII, l. 16. *Qui occasionne les maladies que je viens de nommer.* La pierre ou le calcul de la vessie, plus commun dans la Lorraine & dans le Barrois, que dans les autres Provinces de France, est dû principalement aux eaux calcaires ou séléniteuses qui servent de boisson dans la plupart des villes, bourgs & villages de ces contrées. On a constamment observé que le sol des lieux qui fournissent le plus de malades atteints de la pierre, est calcaire ou séléniteux, tandis qu'au contraire les maladies calculeuses sont on ne peut pas plus rares dans la chaîne des montagnes des Vosges, où les eaux, très-agitées sur un sol sablonneux, sont toutes limpides, légères & pures¹. Il est vrai que la nature du calcul, à en juger d'après l'analyse chimique, est bien différente de la nature du sédiment d'une eau trouble ou bourbeuse; mais il est plus que vraisemblable que ce sédiment peut, tant qu'il est suspendu & flottant dans l'eau, concourir comme cause occasionnelle à la formation du calcul, soit en fournissant le noyau, autour duquel s'agglutinent successivement différentes couches de cette substance animale, qu'on peut regarder comme la cause matérielle du calcul, soit en empêchant que l'eau saturée, pour ainsi dire, de parties terrestres ne se charge plus dans son trajet de ces parties lithiques,

¹ *Journ. de Médéc.* vol. LXXII, p. 340.

qui

qui devoient s'évacuer avec l'urine, & qui, laissées dans la vessie, y forment la pierre.

§ LIII, l. 1. *Tous ceux qui ont le ventre libre, &c.* Prosper Martian, en commentant ce passage, observe qu'en effet tous les calculeux ont le ventre resserré, que ce resserrement produit la chaleur, qui se communique bientôt à la vessie, & qui y favorise la concrétion des matieres qui forment le calcul.

§ LIII, l. 2. *ὕγιρής*. C'est sans nécessité que Portus propose de changer ce mot en *ὕγιρῆ* ou *ὕγιρός*. Les deux formes sont bonnes; mais l'*ὕγιρής* paroît être plus ionique, à en juger par son superlatif *ὕγιερέσσιος*, dont se sert Hérodote (L. II, c. 77). Celui d'*ὕγιρός* est *ὕγιρόσιος* (de *morb. sacr.* § 15).

§ LIII, l. 3. *Ξυμπίμπραιαι*. Je me suis décidé pour cette leçon, que l'Auteur lui-même semble indiquer, par ce qu'il ajoute quelques lignes plus loin: *ἐφλέγμενε αὐτίης ὁ σλόμαχος*.

§ LIV, l. 6. *τῆς οὐκ οὕρησιος*. C'est ainsi que je corrige ce passage par l'addition de la particule négative. Je pourrois encore le corriger d'une manière moins éloignée du texte: *τῆς οὐκ οὕρησιος*. L'auteur de l'ancienne paraphrase citée par Cornarius, traduit, *causam pruritus illam illic esse arbitrati*. Auroit-il lu: *τῆς κνήσιος*? & ces mots ne seroient-ils pas les vestiges d'une leçon plus vraisemblable, *τῆς καλύσιος*, justifiée en quelque manière par les mots, *καλύει οὐρέειν*? Quoi qu'il en soit, ma correction me paroît d'autant plus probable, qu'elle présente une locution vraiment attique, très-familier à Thucydide; elle consiste à employer le nom verbal au lieu du verbe infinitif, sur-tout dans le sens négatif. Par exemple: *κατὰ τὴν τῶν χαρίων ἀλλήλοις οὐκ ἀπόδοσιν* (Thucyd. V, 35) est

une locution équivalente à celle-ci : κατὰ (au lieu de διὰ) τὸ μὴ ἀποδοῦναι ἀλλήλοις τὰ χαρία, comme la locution : κατὰ τὴν οὐκ ἐξουσίαν τῆς ἀγωνίσεως (Idem, V, 50) équivaut à cette autre, διὰ τὸ μὴ ἐξεῖναι ἀγωνίσασθαι. De la même manière notre Auteur, au lieu de dire : τὸ αἴτιον ἐνταῦθα εἶναι τοῦ μὴ οὐρέειν οὐ τοῦ μὴ ῥέειν (τὸ οὔρον) a dit : τὸ αἴτιον ἐνταῦθα εἶναι τῆς οὐκ οὐρήσιος οὐ τῆς οὐ ῥύσιος, suivant l'ancien idiome attique, qui ne différerait guère de celui des Ioniens.

§ LV, l. 1. τὸ γὰρ οὔρον λαμπρότατον οὐρέουσι οἱ λιθιῶντες. Immédiatement après cette phrase, mes Mss. & mes imprimés ajoutent ces mots : πρὸς τὸν (le Ms. 2146 porte : πρὸς τὸ) γινόμενον ὀρρὸν, comme appartenant à cette même phrase. Les interprètes les ayant pris pour un terme de comparaison, les ont en conséquence rendus dans le sens forcé d'*aussi claire que le petit lait*. Je dis forcé; parce qu'en supposant même que ces mots appartenissent au texte, leur sens le plus naturel seroit : *beaucoup plus claire que le petit lait*. Mais il ne s'agit pas ici de leur explication, que je pourrois justifier par des exemples; il est plutôt question de prouver que c'est avec raison que je les ai bannis de mon texte. Le premier qui les retrancha de sa version latine fut Baccius Baldinus; & il ne le fit que sur la foi d'un Ms. dont les Variantes lui avoient été envoyées par un ami, & dans lequel les mots πρὸς τὸν γινόμενον ὀρρὸν n'existoient point. Sans aucun secours de Mss. & long-temps avant que je connusse la version de Baccius, je découvris l'erreur du copiste qui les avoit mal-à-propos insérés dans notre traité. D'abord ces mots intrus tombent précisément sur l'endroit où s'est faite la séparation & la transposition vicieuse d'une partie de ce traité dans celui des plaies de la tête (Voy. Disc.

prélimin. § 116) ; mais cette séparation ne s'est point faite d'une manière uniforme par tous les copistes (Voy. Foës *not. in Lib. de capit. vulnerib.* p. 914. A.). Il est donc plus que probable qu'au lieu de placer cette partie § LV , l. 3 : ὅτι τὸ παχύτατον , κ. τ. λ. entre ces mots : ἀφελὼν δὲ , τὰ λοιπὰ ἱηρέυειν ὡς ἂν δοκέη συμφέρειν τῷ ἔλκεϊ & ceux-ci : καὶ ἥν ἐξ ἀρχῆς λαβὼν τὸ ἵημα ἀντίκα βούλη , comme elle se trouve aujourd'hui placée dans le traite des plaies de la tête (Ald. f°. 194—196 & Frob. p. 451—456) , quelques copistes l'ont insérée quelques lignes plus haut , entre les mots : ἔπειτα τὰ λοιπὰ οὕτως ἱηρέυειν ὡς ἂν δοκέη συμφέρειν , πρὸς τὸ γινόμενον ὁρῶν , & ceux-ci : ὅταν δ' ἐπὶ τρώματι ἐν κεφαλῇ ἀνθρώπου , κ. τ. λ. (Ald. f°. 194 recto , Frob. p. 451 , l. 4. Foës p. 911 , H. & Vander-Linden T. II , p. 705 , § XXVII , 3). Ensuite cette phrase ΠΡΟΨ Τ'Ο ΓΙΝΟΜΕΝΟΝ Ο'ΡΩ'Ν signifie *en faisant attention au résultat du traitement* , & même à l'état du malade , ce que l'Auteur exprime quelques lignes plus loin : πρὸς τὴν δύνανται τοῦ ἀνθρώπου ὁρῶν (Foës p. 912 , F.) ; mais soit qu'elle ait été changée dans ce traité même , par l'ignorance des copistes , en ces mots insignifiants , ΠΡ'ΟΣ Τ'ΟΝ ΓΙΝΟΜΕΝΟΝ 'ΟΡ'Ρ'Ο'Ν , soit que ce changement n'ait eu lieu qu'après , qu'elle a été transportée dans celui des airs , des eaux & des lieux (par la raison bien simple qu'elle ne pouvoit plus présenter aucun sens raisonnable à la suite des mots : οὐρέουσι οἱ λιθιῶντες) , il en est résulté une ridicule comparaison de l'urine avec le petit-lait. Je ne me suis donné la peine de remonter à la source de cette erreur , que pour empêcher qu'à l'avenir quelque éditeur ne s'avisât de réhabiliter ces mots intrus , en leur rendant une place qu'ils n'ont jamais dû occuper.

§ LV , l. 3. θολωδίστατον. Cette leçon , que j'ai adoptée

d'après Vander-Linden & Mackius, ne se trouve que dans le Ms. de Gadaldinus, dans Servin & dans le commentaire attribué à Galien. Tous les autres lisent *χολωδέστατον*, *biliosissimum*. Outre les raisons que Baldus Baldus a apportées, dans une dissertation faite exprès* sur ce passage, pour défendre notre leçon, il me paroît évident que l'Auteur a voulu opposer ce mot au *λαμπρότατον*, qui a précédé, de la même manière dont il s'est exprimé plus haut (§ XLIX, l. 4), où il oppose également le *λαμπρόν* au *θολωδέστατον*. A ces preuves, on peut ajouter l'autorité de Heringa (*Observ. critic.* p. 46), qui préfère aussi cette dernière leçon.

§ LV, l. 4. *ξυστρέφεται*. C'est à tort que Foës (*Æconom. in Στρέφεται*) s'est imaginé que Galien avoit lu *στρέφεται*. Non-seulement l'explication *ἰνοικῇ*, que Galien donne à cette glose, seroit déplacée à la suite de *μένει*, comme l'observe Heringa (*Observ. critic.* p. 46); mais il est encore plus que probable que la glose *στρέφεται* de Galien se rapporte à quelque autre passage d'Hippocrate, & non pas à cet endroit, où le mot *ξυστρέφεται* est une répétition manifeste de ce que l'Auteur a dit plus haut (§ LIII, l. 5 & 14).

§ LV, l. 4. *L'urine.... est extrêmement claire*. Prosper-Martian prétend que cette observation n'est applicable qu'aux calculs formés primitivement dans la vessie, & que l'urine de ceux qui souffrent du calcul des reins, n'est pas si claire. Quoi qu'il en soit, la clarté de l'urine annonce toujours des calculs déjà formés & durs, au lieu que l'urine trouble est le signe d'un calcul qui va se former.

* Le titre de cette dissertation, qui contient 53 pages in 4°, est: *Baldi Baldi Florentini disquisitio iatrophysica ad textum 23 libri Hippocratis de aëre, aquis & locis, num in eo legi debeat χολωδέστατον vel θολωδέστατον*, Romæ, 1637.

§ LVI, l. 2. *Un lait mal-sain, échauffé & bilieux.*
 Soit parce que la nourrice est d'un tempérament bilieux , irascible , & sujette à s'emporter facilement , soit parce qu'elle a éprouvé des maladies bilieuses. On sait qu'un accès de colere suffit souvent pour changer brusquement la qualité du lait , & ce changement se manifeste chez les nourrissons par des cours de ventre bilieux , s'il ne leur arrive pas quelque chose de pire. Les Anciens connoissoient si bien la disposition qu'a le lait à se modifier promptement d'après le régime & la conduite de la nourrice , qu'ils étoient dans l'usage de faire prendre à cette dernière les médicamens qui devoient purger son nourrisson ¹. Les Modernes ont justifié cette pratique par la manière dont ils traitent les enfans vérolés , en administrant les remèdes antivénériens à leurs nourrices.

§ LVI, l. 6. *De donner bien trempé le vin aux enfans.*
 Galien défend absolument le vin aux enfans ². Platon vouloit qu'on ne leur en donnât point jusqu'à l'âge de 18 ans ³. Il ne faut pas croire qu'Hippocrate le prescrive ici comme préservatif contre le calcul , ainsi que quelques interpretes semblent l'avoir entendu. Ce précepte ne regarde que ceux qui sont accoutumés à donner du vin à leurs enfans , & auxquels il recommande de le donner au moins mêlé avec de l'eau, pour qu'il les échauffe moins. Un grand nombre de médecins , parmi les Modernes, pensent sur cet article comme Hippocrate & Galien ; mais il y en a aussi qui conseillent expressément de donner du vin aux enfans. Tant qu'un enfant se porte bien , je ne vois point la nécessité de lui en donner. Est-ce pour réprimer cette diathèse

¹ *Epidem.* L. VI. Sect. V, T. I, p. 811.

² *De sanit. tuend.* L. I, T. IV, p. 228.

³ *Legg.* Lib. II, T. VIII, p. 86 , edit. Bipont.

muqueuse qui prédomine à cet âge, qu'on conseille l'usage du vin ? Mais cette surabondance du *mucus*, entre précisément dans les vues de la nature, qui, à cet âge, s'occupe de préférence de la nutrition & de l'accroissement de l'individu. C'est donc aller contre ses vues que de lui enlever les moyens qu'elle se ménage pour le développement du corps. Si cependant cette surabondance est parvenue à un tel point qu'elle devienne la cause efficiente de maladies muqueuses, telles, par exemple, que les vers, il est permis sans doute alors de leur donner du vin, comme un excellent tonique ; mais dans ce cas même on ne doit le donner que comme remède.

§ LVI, l. 7. *ξυγκαίει καὶ ξυναυαίνει*. Le défaut de la particule *καὶ* dans le texte de Foës (défaut qui n'est certainement dû qu'à une erreur typographique) a fait croire à Heringa (*Observ. critic.* p. 46) qu'il falloit aussi retrancher le mot *ξυναυαίνει*, comme une explication marginale de *ξυγκαίει*. Cet excellent critique avoit sans doute oublié que notre Auteur a dit également ailleurs ¹ *ξηραίνόμενον καὶ ἱξαναυαίνόμενον*, & qu'on trouve dans Platon ² *ἄσυν καὶ ξηρὰν* réunis ensemble, quoi qu'ils soient des synonymes beaucoup plus forts que ne le sont les *ξυγκαίει* & *ξυναυαίνει* de notre texte.

§ LVII, l. 6. (*οἱ δὲ ἄνδρες..... οὐκ εὐρέεις*). Je regarde comme une scholie marginale toute cette période enfermée entre deux crochets, & qui se trouve morcelée dans différentes éditions. Dans le commentaire attribué à Galien, le mot *εὐθὺς* n'existe pas, *maribus autem non perforatus* ; & la preuve que cette suppression n'est pas une erreur typographique, c'est que l'Auteur de ce commen-

¹ *De princip. aut carnib.* § XI, T. I, p. 119.

² *Legg.* L. VI, T. VIII, p. 270, Cf. *Tim. Lex.* in *Avet.*

taire s'étonne sérieusement de ce qu'Hippocrate avance , contre l'observation , que chez les hommes l'uretère n'est point percée. Cette remarque ridicule suffiroit seule pour prouver que ce mauvais commentaire n'est point de Galien.

§ LVII , l. 8. *Chez elles ce canal s'ouvre , &c.* Tout ce qu'il dit de la conformation de l'uretère , dans les deux sexes , est conforme aux observations anatomiques. Chez les femmes , le tubercule charnu & arrondi , que Lieutaud a nommé *luette vésicale* , & qui interrompt la figure circulaire de l'ouverture de l'uretère , est moins saillant & moins facile à distinguer que chez les hommes ¹. Chez elles , le canal de l'uretère se porte dans une direction presque horizontale depuis le col de la vessie jusqu'au-dessous de la symphyse des os pubis , & son ouverture est située à quelque distance au-dessous du clitoris , & très-près de l'orifice du vagin. Il n'a guère qu'un pouce de long ; mais il est plus large & plus susceptible de dilatation que dans l'homme , chez lequel il n'a guère moins de dix à douze pouces , courbé comme une S romaine , descendant depuis son origine jusqu'à la partie inférieure de la symphyse des os pubis , remontant au-devant de cette symphyse jusqu'à la racine de la verge , & redescendant ensuite jusqu'au bout du gland ². C'est à cause de cette largeur dans les femmes , qu'heureusement pour elles on peut souvent leur faire l'extraction de la pierre par la seule dilatation de l'uretère , sans employer aucune incision. Mais cet avantage n'est pas sans inconvénient ; car , parmi celles qu'on est obligé de tailler , il y en a plus des trois quarts à qui il reste un écoulement involontaire d'urine ³ ;

¹ Sabathier , *Traité d'Anatomie* , 1775 , vol. II , p. 346.

² Idem , *ibid.* p. 377 et 390 , suiv.

³ Dionis , *Opérations de Chirurgie* 3^e démonstr. p. 193.

qui n'est dû qu'à cette même largeur, laquelle fait qu'indépendamment même de cette circonstance les femmes sont en général plus sujettes que les hommes à l'incontinence d'urine ¹.

§ LVII, l. 8. *πίνουσι*. L'*οὐρέουσι* que Septalius & Mackius ont introduit dans leur texte, d'après Lalemant, n'est pas une correction de ce dernier, comme l'a cru Martin; car il se trouve dans le commentaire attribué à Galien, *plus ea mingunt quam mares*. Je ne m'étonne point que Mackius l'ait adopté; mais il est étonnant que Septalius l'ait préféré à la leçon ordinaire du texte, & que Martin, un demi-siècle après, ait été tenté d'imiter Septalius. Comme la quantité de l'urine est toujours (du moins dans l'état de santé) en raison de la quantité de la boisson qu'on prend, il est clair qu'Hippocrate, en disant que les femmes boivent plus que les hommes, a entendu qu'elles rendent aussi une plus grande quantité d'urine. Je finis cette note par rapporter la version de Calvus, qui représente tout ce passage (voy. not. § LVII, l. 6) en ces termes : « cum » lotii meatus de vesica tam magnus latusque non est, » uti lotium facile dejiciat & pellat; nec manibus, uti » mares, tractare possunt, siquidem lotii meatus in pu- » denda pertusi non sint, quoniamque hi lati non sunt, » propterea plusquam pueri potant ». On voit par ce dernier mot qu'il a lu aussi : *πίνουσι* (mais sans la particule *καί*, qui manque également dans le texte de Septalius), & non *οὐρέουσι*. On y voit de plus trois fois la négation répétée : *ὁ γὰρ οὐρητῆρ* (c'est par erreur que dans les variantes, j'ai dit que Calvus s'accordoit à lire *οὐ γὰρ οὐρητῆρ*, avec le Ms. 2146) *βραχὺς . . . καὶ ΟΥΚ εὐρὺς . . . ἐς γὰρ τὰ αἰδοῖα ΟΥ' ἐυνέτρηνται, καὶ διότι οἱ οὐρητῆρες ΟΥΚ εὐρέες*.

¹ Septalius, Comment. col. 308.

Les mots : οἱ δὲ ἄνδρες οὐκ εὐθὺ τέτρηνται n'y existent point.

§ LVII, l. 11. Ajoutez à cela qu'elles boivent plus [d'eau] que les hommes. Septalius, pour justifier la correction qu'il a mal-à-propos adoptée, en lisant οὐρέουσι au lieu de πίνουσι, (voy. la not. précéd.) prétend que les femmes boivent moins que les hommes, quoiqu'il convienne qu'elles rendent une plus grande quantité d'urine que ces derniers. Mais outre que cette assertion me paroît contraire à l'expérience ¹, la raison seule suffit, ce me semble, pour prouver qu'elles doivent boire plus que les hommes, par cela même qu'elles urinent plus; la quantité de l'urine devant toujours être, du moins dans l'état de santé, en raison de celle de la boisson ². Comme c'est le sédiment de l'urine qui fournit principalement la matière du calcul, toutes les fois qu'il est trop copieux, relativement à la partie aqueuse qui en est le véhicule, ou qu'il séjourne trop long-temps dans la vessie; on conçoit bien qu'une boisson plus copieuse doit naturellement tempérer l'ardeur de la vessie, délayer le sédiment de l'urine, & en accélérer l'expulsion. Les Chinois, qui font un usage fréquent du thé, ne connoissent ni la pierre ni la gravelle. Tissot ³, qui rapporte cette observation, semble attribuer cet heureux effet à la plante du thé. Camper observe aussi que depuis l'introduction de cette plante en Europe, il y a moins de calculeux dans les pays où l'on fait un usage journalier de son infusion; mais il pense avec plus de raison que c'est plutôt l'eau de l'infusion,

¹ Journ. de Médec. vol. LXXII, p. 359, cf. & Plutarch. Sympos. L. III, quæst. 3, T. VIII, p. 578.

² Hippocrat. Prædict. L. II, § 10, T. I, p. 494.

³ De la Santé des gens de Lettres, p. 196. suiv.

que la plante infusée, qui produit cet effet ¹. Metzger attribue de même à l'usage des boissons chaudes la diminution du nombre des calculeux dans la ville de Königsberg ². Les Turcs, au rapport de Thévenot ³, ne connoissent pas non plus la pierre. Ne pourroit-on pas attribuer cet effet à la même cause? Il n'y a peut-être aucun peuple qui boive autant d'eau que les Turcs, tant à cause de la chaleur du climat, qu'à cause de la loi qui leur défend le vin, & qui du temps de Thévenot étoit encore plus observée qu'elle ne l'est aujourd'hui.

§ LVIII, l. 1. *Pour juger si la constitution d'une année, &c.* Pour bien entendre la doctrine d'Hippocrate concernant les maladies épidémiques de chaque saison, il faut observer que le mot *épidémie* (ἐπιδημία) a chez lui une acception plus étendue que celle que nous lui donnons ordinairement. Il entend par ce mot non-seulement les maladies que nous appelons *épidémiques*, & qu'il décrit au § LIX & suivans, mais encore les maladies propres à chaque saison, naturellement constituée par rapport à la sécheresse ou à l'humidité, à la froidure ou à la chaleur qui lui sont propres, *tempestive tempestiva* (Aphorism. III, 8.). Ainsi, lorsqu'il décrit (Ibid. III, 20-23.) les maladies des saisons, il entend les maladies qui, dans chaque saison, attaquent d'une manière, pour ainsi dire, *sporadique* les sujets qui y ont quelque disposition par leur âge, leur sexe ou leur tempérament, en vertu des qualités de l'atmosphère ordi-

¹ Comment. de reb. in Scient. nat. & Medic. gestis, vol. XVI, p. 594.

² Journal de Médec. vol. LXVII, p. 348.

³ Voyage au Levant, chap. 27, p. 70.

naires à cette saison ; ce que Galien explique parfaitement en disant : *Lorsque vous lisez dans les Aphorismes , que les maladies les plus fréquentes en été sont les fièvres continues , les fièvres ardentes , beaucoup de fièvres tierces , vous devez d'abord faire attention qu'il parle d'un été qui suit le cours ordinaire de la nature , & non pas d'un été doué d'une température qui n'est point naturelle* *. Et ces qualités ordinaires à chaque saison , du moins pour la Grece , où Hippocrate faisoit ses observations , sont la froidure & la sécheresse pour l'automne , la froidure & l'humidité pour l'hiver , la chaleur & l'humidité pour le printemps , la chaleur & la sécheresse pour l'été ¹. Lorsqu'au contraire il répète (*Aphorism. III, 11-14.*) ce qu'il dit dans ce traité (§ LIX-LXVII.) des maladies propres aux saisons constituées autrement qu'elles ne doivent l'être , il faut entendre par-là les maladies *épidémiques* proprement dites ; lesquelles , si l'intempérie qui les cause est la qualité propre à la saison où elles regnent , mais portée à l'excès , ne différeront de celles que nous venons d'appeler improprement *sporadiques* , que par le plus grand nombre d'individus qu'elles auront attaqués , & souvent par la plus grande résistance qu'elles auront présentée aux moyens de

* Οὔταν οὖν ἀναγνῶς ἐν ἀφορισμοῖς τὰ πλεονάζοντα μετὰ (*l. κατὰ*) τὸ θερος νοσήματα , πυρετοὺς τε εἶναι συνεχεῖς καὶ κάυσους , καὶ τριταίους πλείστους , πρῶτον μὲν αὐτὸ δεῖ τοῦτο μὴ παρακοῦσαι , τὸ ὡς θερους μέμνηται , οὕτω (*l. ὅς τοῦ*) παρὰ φύσιν ἔχοντος , ἀλλὰ τοῦ κατὰ τάξιν καὶ κόσμον. *Comment. manuscr. in lib. Hippocrat. de humoribus* , p. 228. Ce manuscrit , que j'ai cité plus d'une fois , se trouve dans la Bibliothèque nationale , coté 5491.

¹ Hippocrat. de Nat. human. T. I, p. 270, 199.

guérison. Ces deux caractères dépendent de la complication de leur cause : car elles sont le produit non-seulement des qualités extraordinaires de la saison où elles se manifestent, mais encore de celles de deux (& quelquefois de trois) saisons qui l'ont précédée ; au lieu que celles que nous avons appelées *sporadiques*, pour nous conformer au langage des Médecins modernes, & qui en effet ne diffèrent des autres, que du plus au moins, ne dépendent que des qualités ordinaires d'une seule saison, si toutefois il peut exister, dans les cas mêmes ordinaires, une saison qui ne soit pas plus ou moins modifiée par les saisons qui l'ont précédée. C'est en partant de ces principes qu'on peut résoudre plusieurs problèmes de la théorie des épidémies : pourquoi, par exemple, les maladies du § LIX, produites par la combinaison d'une saison sèche & d'une saison humide, diffèrent des maladies du § LXV, produites également par une combinaison semblable ? c'est que les premières tombent dans une saison naturellement sèche & chaude, celle de l'été, & que les secondes arrivent dans une saison humide & froide, qui est celle de l'hiver.

§ LVIII, l. 4. *Si les signes qui accompagnent le lever & le coucher des astres, &c.* Ces signes sont pour la plupart des vents qui s'élèvent, ou des pluies qui tombent, en un mot, des changemens de temps quelconques qui arrivent aux environs des équinoxes & des solstices, ou des quatre saisons de l'année, marquées chez les Anciens par le lever ou par le coucher de certaines étoiles (*Voy. not. § LXIX.*). Ils précèdent ou ils suivent le commencement de chaque saison de quelques jours, même de quelques semaines ; il est rare qu'ils coïncident au point précis de ces temps : τοῖς δὲ ἀστροῖς εἰσὶν αἱ ἐπεὶ

τὸ πολὺ σημαίνει καὶ ταῖς ἰσημερίαις καὶ τροπαῖς, οὐκ ἐπ' αὐταῖς, ἀλλ' ἢ πρὸ αὐτῶν, ἢ ὑπερον μικρῶν ¹.

§ LIX, l. 1. *Si, au contraire, à un hiver sec & boréal succède un printemps pluvieux & austral, &c.* Nous avons déjà observé (not. § LVIII, l. 1) que la température naturelle de l'hiver en Grece, étoit froide & humide; & Théophraste dit expressément ² que les beaux hivers de cette contrée étoient des hivers où il tomboit beaucoup de neige & de pluie avec un froid boréal, mais sans gelée. Ainsi, un hiver sec & boréal, y devoit être regardé comme une saison mal constituée. Quant au printemps, il n'y pouvoit être mauvais qu'autant que la chaleur & l'humidité étoient excessives. Ordinairement en Grece, après un hiver sec, on s'attendoit à un printemps pluvieux ³; & ce dérangement des saisons, s'il étoit un peu plus marqué, rendoit l'été suivant insalubre. Dans plusieurs contrées de la France, au contraire, on croit avoir observé constamment qu'un hiver rude est suivi d'un printemps humide, & d'un bon été ⁴: mais cela ne fait pas une règle générale; & doit d'ailleurs s'entendre d'une succession qui se fait par gradation. Nous en avons la preuve dans l'été de l'an VII, qui fut très-mauvais à la suite d'un hiver très-rude & d'un printemps assez humide, mais extrêmement irrégulier.

§ LIX, l. 3. ἀναγκάει τὸ θέρος... καὶ δυσεντερίας, κ. τ. λ. Avicenne dit ici.... καὶ διάρροίας καὶ αἰμορροΐδας.

§ LIX, l. 3. *Il faut nécessairement que l'été, &c.* Cette observation est répétée dans les Aphorismes (III, 11).

¹ Theophrast. de Signis Serenitatis, p. 440, extr.

² Idem, De caus. plant. L. II, cap. 1.

³ Idem, de Sign. pluviar. p. 419.

⁴ Encyclopédie, article Air.

Celse l'a ainsi exprimée : *si hiems sicca septentrionales ventos habuit, ver autem austros & pluvias exhibet, fere subeunt lippitudines, tormina, febres, maximeque in mollioribus corporibus, ideoque precipue in mulieribus* ¹. Aristote, qui l'a rapportée ainsi qu'Hippocrate, y ajoute une explication plus détaillée ², & la répète une seconde fois ³, en ajoutant à l'hiver sec & au printemps pluvieux, un été extrêmement sec, pour déduire de cette triple combinaison les maladies qui doivent se manifester dans l'automne suivant. La théorie des épidémies est tellement compliquée, que malgré tout ce qu'on a écrit sur ce sujet, on est encore obligé, quand on veut s'en former des idées justes, de revenir aux principes d'Hippocrate. Ceux qui ont été tentés de les révoquer en doute, n'ont point fait attention que ce n'est pas tant l'influence actuelle quelconque sur notre corps qu'il faut considérer dans l'ætiologie des épidémies, que la continuité de cette influence, & tous les rapports qu'elle a avec des causes antérieures, analogues ou opposées, qui la renforcent ou qui la mitigent, ainsi qu'avec les autres circonstances prises de l'exposition du lieu & de la nature du terrain qu'on habite, du sexe, du tempérament, de l'âge, du genre de vie qu'on mène, &c. Hippocrate n'a point négligé, dans l'exposition de ces constitutions, de marquer avec une étonnante exactitude que la même constitution produit des maladies différentes sur les hommes, sur les femmes, sur les enfans, sur les vieillards, sur les tempéramens pituiteux ou bilieux; & en plaçant le chapitre des saisons à la suite de ceux des climats & des eaux, & après les observations générales (§ IV & V).

¹ L. II, cap. I.

² Problem. I, 3.

³ Ibid. I, 19.

sur la nature du sol , & sur le genre de vie des habitans , il a fait assez sentir qu'il ne faut point considérer toutes ces causes isolément , mais que c'est la combinaison de toutes ou de plusieurs entr'elles qui forme le véritable point de vue , sous lequel le médecin doit envisager les épidémies , & d'après lequel il doit diriger ses recherches. Rien n'est plus clair que ce principe , quoique son application présente des difficultés. Il explique , par exemple , pourquoi un pays est ravagé par une épidémie , tandis que des pays circonvoisins en sont exempts ? c'est que dans ces derniers il n'y a pas eu la même combinaison ou le même concours des causes qui ont existé dans le premier : pourquoi la *suette* , maladie épidémique très-meurtrière , manifestée d'abord en Angleterre , alloit-elle chercher , dans les Pays-bas & en France , les Anglois qui s'étoient depuis quelque temps expatriés pour se soustraire à ses ravages , tandis qu'elle épargnoit les étrangers qui séjournoient en Angleterre ? c'est que les Anglois , en quittant leur pays natal , emportoient avec eux leur genre de vie , leurs habitudes , leur tempérament , & que les étrangers étoient constitués différemment & par la nature du pays qu'ils avoient quitté , & par le genre de vie qu'ils avoient conservé *. On croit faire une objection , en disant qu'on a observé les mêmes épidémies sous des constitutions de l'atmosphère différentes , comme au contraire , des épidémies différentes sous les mêmes constitutions. Mais on est en droit de demander si cette identité des constitutions

* Freind , qui rapporte ce fait singulier dans son *Histoire de la Médecine* , Part. III , p. 64 , a fait un rapprochement très-heureux , en le comparant avec un autre fait semblable (*Ibid.* Part. I , p. 82) , qui , suivant Evagrius , avoit eu lieu dans la fameuse peste de Constantinople , arrivée en 543.

a été bien constatée, si ces constitutions ont été examinées dans tous leurs rapports avec les autres circonstances dont je viens de parler. D'ailleurs Hippocrate, fidele à ce grand principe : *neque solum interest quales dies sint, sed etiam quales ante praecefferint* (not. § LVIII, l. 1, & *Disc. prélim.* § 101), ne se contente pas toujours de chercher la cause des maladies épidémiques dans les qualités physiques des deux saisons antérieures. Il va souvent plus loin, parce que l'expérience lui avoit appris qu'il y a des saisons dont l'influence s'étend sur toute l'année ¹. C'est ainsi que dans ses épidémies il fait la description de l'année médicale, en commençant par la saison de l'automne qui a une influence plus marquée sur les maladies que les autres saisons. Il existe même, d'après les observations de Raymond ², des constitutions épidémiques triennales, & même quinquennales, c'est-à-dire, des constitutions dont les causes remontent à des automnes passés depuis trois ou cinq ans. Qu'on ajoute à cette longue chaîne de causes l'enchaînement non moins compliqué des autres circonstances déjà rapportées, & l'on aura la solution de tous les problèmes qui concernent les constitutions. Pour revenir aux effets d'un printemps pluvieux & austral après un hiver sec & boréal, une constitution analogue, à la suite d'une semblable succession de ces saisons, a été observée à Marseille dans les années 1751, 61, 62 & 81 ³, & dans une partie de la province de Bigorre en 1777 ⁴. Les fortes gelées d'un hiver sec & boréal suppriment, ou du

¹ *De natur. human.* § 16, T. I, p. 272.

² *Mémoir. de la Soc. Roy. de Méd.* année 1780 & 81, Part. II, p. 51.

³ *Ibid.* p. 47.

⁴ *Journ. de Médec.* vol. XLIX, p. 224.

moins diminuent beaucoup la transpiration ; mais d'autres excréations, & particulièrement celle de l'urine , augmentent à proportion pour y suppléer. Si le dégel, qui doit la rétablir, se fait d'une manière brusque , cette cause, jointe à la chaleur australe du printemps, relâche & ouvre trop promptement les pores , & en augmente la faculté inhalante, de manière qu'ils absorbent en plus grande quantité les vapeurs & les exhalaisons qui s'élèvent de la terre dégélée ¹. Cet effet sera encore plus sensible , si l'été est également très-chaud ; & alors il produira les fluxions aux yeux , les dysenteries & les fièvres de différentes espèces , qui attaquent de préférence les sujets qui abondent en humeurs , comme les femmes & les hommes d'un tempérament phlegmatique. Mais si des orages arrivent à l'entrée de l'été (§ LX), en dissipant toutes ces exhalaisons & ces vapeurs , en rétablissant en même temps par leur action le ton de la peau , non-seulement ils feront cesser ces maladies , mais ils influenceront encore sur la salubrité de l'automne suivante. Chacun peut observer sur soi-même cette action , en comparant l'abattement où se trouve son corps dans les chaleurs qui précèdent les orages , avec le bien-être qu'il éprouve à la suite de ces orages.

§ LIX , l. 13. *Toute la substance du corps , &c.* L'humidité excessive, en macérant, pour ainsi dire , les solides , doit y produire un relâchement extraordinaire, émousser leur action , détruire leur élasticité , & disposer le corps aux différentes maladies qui sont la suite de ce relâchement. L'épidémie pestilentielle de Breslau en 1737 , fut précédée d'une constitution tellement pluvieuse que les rivières, débordées pendant une partie du printemps & l'été, détruisirent la récolte & amenèrent la famine. Les eaux

¹ Arbuthnot , *Spec. effect. aër.* cap. VI, § 26, p. 247.

stagnantes, dont on étoit entouré par tout, mais principalement dans les endroits bas, relâcherent tellement les solides, que le poil des chevaux se détachoit spontanément, & que la peau ainsi découverte s'ouvroit en ulcères ¹. Cette épidémie est d'autant plus remarquable qu'elle ressemble, & par ses causes & par ses effets, à la constitution pestilentielle décrite par Hippocrate ², & dans laquelle plusieurs malades éprouverent aussi la chute des cheveux & de la barbe.

§ LIX, l. 13. πλαδῶν. L'explication de ce mot, donnée par Foës (*Æconom.* in Πλάδος), me dispense d'entrer dans de plus grands détails. Il est d'autant moins nécessaire de lui substituer le φλοιδῶν des variantes, que ce dernier mot présente une signification à peu près analogue à celle de πλαδῶν (Foës *Æconom.* in Φλυδῶν). Je profiterai seulement de cette occasion pour arracher à la voracité du temps une scholie inédite, consignée dans un Ms. de la Bibliothèque nationale, coté 2763, & qui n'est pas sans intérêt. Dans ce Ms. qui contient entre autres choses les hymnes de Callimaque, on trouve à la fin de l'hymne à Cérès, l'étymologie de φλοιδῶν en ces termes : Φλοιδοῦμενος ἀντὶ τοῦ βρασσόμενος καὶ ἐψόμενος. ἐτυμολογεῖται δὲ ἀπὸ τῶν δύο τούτων τῶν ἐπὶ ταῖς ἐψήσεσιν ἐιωθότων συμβαίνειν. ἐκεῖ γὰρ τὸ ἐν τῇ λέξει ὕδωρ οἷδ' εἶσθαι πέφυκε, τοῦ πυρὸς οὐκ ἰῶντος μένειν αὐτὸ κατὰ χάραν, ἀλλὰ κινούντος καὶ προωθούντος καὶ εἰς φλυκταίνας καὶ πομφόλυγας ἀνεγείροντος, πνεύματος τινος τῇ βίᾳ συμπαραεισδυμένου καὶ φυσῶντος αὐτὸ καὶ οἰδοῦντος. καὶ ποῖός τις ἦχος φλοάδης ἠχεῖται, ἐξ οὗ καὶ ἡ φλόξ παρωνόμασται καὶ ὁ φλοῖστος. ἀπὸ τοίνυν τῶν δύο

¹ *Comm. de rebus in Scient. natur. & Medic. gestis.* Vol. IV, p. 693, 19.

² *Epidem.* L. III, S. III, T. I, p. 721, 199.

τούτων τοῦ τε φλοιδούσης ἡχου καὶ τῆς οἰδήσεως συνθέως
γίνειαι τὸ φλοιδούμενος.

§ LIX, l. 16. καὶ δυσεντερίας . . . ὑγροῦσιν. Dans les *Aphorismes* (III, 11), cette dernière partie du § est conçue un peu différemment. Aristote (*Problem.* I, 8) s'est contenté de parler des fièvres & des ophthalmies, sans faire mention des dysenteries.

§ LIX, l. 19. [*Ces maladies . . . s'il est pluvieux*]. J'ai transporté ici une partie du texte du § IX, par la raison qu'elle est déplacée là, & qu'Aristote, qui a copié toutes les constitutions de ce traité, paroît la placer ici à la suite de la première de ces constitutions. Car il dit (*Problem.* I, 8) positivement que les maladies occasionnées par un printemps pluvieux précédé d'un hiver sec, deviennent plus fâcheuses, si l'été est aussi pluvieux que le printemps. Si l'on objectoit, qu'on ne pourroit alors concilier ce que dit Hippocrate de l'insalubrité d'un pareil été, avec les pluies de la canicule qu'il regarde (§ LX) comme salutaires, je répondrois que ces dernières pluies, n'étant que des pluies passagères d'orage, purifient plutôt qu'elles ne rendent humide l'atmosphère; & l'on trouvera cette distinction dans Aristote même, si l'on compare l'endroit que je viens de citer de lui avec ce qu'il dit ailleurs (*Problem.* I, 19). Ajoutez à cela, qu'une constitution consignée dans les *Épidémies* ¹, & à peu près semblable pour les phénomènes météorologiques à celle qui est décrite ici, fut considérablement mitigée par un été, variable à la vérité, mais assez sec pour suspendre les ravages produits par l'excessive humidité qui avoit régné jusqu'alors. Au reste, Pasienus croyoit aussi, comme moi, que cette partie

¹ *Ubi supra*, p. 722, cum 728 & 729.

étoit déplacée au § IX, ainsi que je l'ai déjà remarqué dans les notes sur ce §, l. 12, p. 20.

§ LX, l. 1. *Et si le lever de la canicule, &c.* Si les maladies empirent par un été humide (§ LIX), elles ne seront pas moins fâcheuses, si cette saison tombe dans l'autre excès; par la raison que ce passage subit de l'humide au sec, ainsi que tout changement brusque, ne peut être que très-pernicieux¹. Mais si, au lieu de pluies continuelles, l'été ne commence qu'avec des pluies d'orage, qui purifient l'atmosphère & qui mitigent la chaleur, non-seulement il sera salubre, mais il influera encore sur la salubrité de l'automne suivante, ainsi que nous l'avons déjà observé (§ LIX, l. 3, p. 153).

§ LX, l. 4. *S'il en arrive autrement, &c.* C'est-à-dire, si l'été est trop sec; & ce sens est justifié par Aristote même, qui, en parlant² des maladies d'une automne qui vient à la suite d'un été sec, précédé d'un printemps humide après un hiver sec, ne pouvoit avoir en vue que cet endroit de notre Auteur. Ainsi Hippocrate ne fait ici que continuer la même constitution, qu'il a décrite au § LIX; & comme il a considéré dans ce dernier § les maladies de l'été comme l'effet d'une double constitution, composée de l'hiver & du printemps qui l'ont précédé, de même il considère ici les maladies de l'automne comme celui d'une triple constitution, composée de l'hiver, du printemps, & de plus d'un été extrêmement sec.

§ LXI, l. 1. *Si l'hiver est austral, pluvieux & chaud, &c.* Pendant tout le temps de sa pratique à Marseille, Raymond n'a point observé un tel printemps succéder

¹ *Aphorism.* II, 51, III, 1; & de *humorib.* § 8, T. I, p. 324.

² *Problem.* I, 19.

à un pareil hiver. En Grece , un hiver pluvieux étoit le plus souvent suivi d'un printemps sec ¹. La constitution de Périnthe , dont parle ailleurs Hippocrate , étoit également composée d'un hiver humide & d'un printemps sec , dont les effets se firent sentir pendant l'été & l'automne suivans pareillement secs. C'étoient des fièvres ardentes , des cours de ventre , des ophthalmies , des paraplégies , &c. ²

§ LXI , l. 2. εὐδῖος. Monardanus , au rapport de Mackius , prétendoit qu'on devoit retrancher ce mot , ou bien le changer en εὐδῖος (*sic*) , dans le sens d'*humidus* , ou en εὐδῖνος , dans le sens de *procellosus*. Ce seroit le silence d'Aristote & de Celse ³ , qui ne reconnoissent point ce mot , qui m'auroit déterminé à le supprimer , plutôt que les remarques de Monardanus , qui pechent contre l'analogie de la langue & les regles de la critique. Mais ce silence est contrebalancé par la conformité des Mss. & des imprimés , par celle des *Aphorismes* (III , 12.) , où l'εὐδῖος existe également , & enfin par le mot χειμέριον , que l'auteur lui oppose à dessein. Quant au sens de *chaud* que je lui donne ici , ce sens est autorisé par le § LVIII , où εὐδῖος est opposé à ψύχει , & le § LXIII , où il est remplacé par θερμῶν.

§ LXI , l. 2. *Les femmes enceintes* , &c. L'aitiologie que donne Galien de ces avortemens & de la mortalité des enfans qui viennent au monde dans une pareille constitution , est qu'ayant éprouvé dans le sein de leur mere un grand relâchement , par l'excessive humidité de

¹ Theophrast. *de signis pluviar.* p. 419, sq.

² *Epidem.* L. II , sect. 3 , T. I , p. 696 , sq.

³ Aristot. *Problem.* I , 9 ; & Cels. L. II , cap. 1.

l'hiver, ils deviennent plus sensibles à l'impression du froid subit qui survient au printemps, de manière qu'ils meurent avant de naître, ou bientôt après être nés, ou s'ils vivent, ils restent maigres & maladifs, ne pouvant point supporter le changement subit qu'ils viennent d'éprouver, en passant du sein de leur mère à une atmosphère froide ¹. Cette aitiologie est à peu près celle qu'en donne Aristote ². Dans un hiver humide & chaud, dit Hoffmann, il se fait un amas considérable d'humeurs séreuses dans le corps, qui doivent naturellement être repoussées à l'intérieur, à mesure que la fibre se fortifie & se contracte par un printemps sec & boréal; & cette congestion peut donner lieu à la rupture des vaisseaux de la matrice, & occasionner par là l'avortement. Mais ce n'est pas, poursuit-il, à toutes les femmes enceintes indistinctement que ce malheur arrive; il n'y a que les femmes d'un tempérament humide & sanguin qui risquent de se blesser ³.

§ LXI, l. 6. ἀκράτεια. Suivant Hesychius ce mot est synonyme de ἀσθενεία, *foibles, infirmes*. J'aurois pu également le rendre par *impotens*, c'est-à-dire, *lésés dans quelque partie du corps, privés de l'usage de quelque membre*; ce qu'Aristote (*Problem. I, 9.*) a exprimé par ἀσθενῆ καὶ πηρά. Callimaque (*Hymn. in Dian. 127.*) semble faire allusion à cet endroit de notre auteur, lorsqu'il dit:

..... αἱ δὲ γυναῖκες,

*Ἡ βληταὶ θνήσκουσι λεχῶδες, ἢ φυγοῦσαι,

τίκτουσιν τῶν δ' οὐδὲν ἐπὶ σφυρὸν ὀρθὸν ἀνέστη.

¹ Comment. in Aphorism. III, 12, T. V, p. 255.

² Problem. I, 9.

³ Apud Rieger, in Hippocrat. Aphorism. T. I, p. 365.

§ LXII, l. 1. *Au reste, cette constitution amenera des dyssenteries, &c. Tout ce passage, qui se trouve également dans les Aphorismes ¹, ainsi que dans les Problèmes d'Aristote ², est ainsi exprimé par Celse : Si austri pluviæque hiemem occuparunt, ver autem frigidum & siccum est, gravis quidem femina, quibus tum adest partus, abortu periclitantur; hæ vero quæ gignunt, imbecillos vixque vitales edunt. Cæteros lippitudo arida, & si seniores sunt, gravedines atque distillationes male habent ³. Haller prétend que cette observation d'Hippocrate ne s'accorde point avec l'expérience. Voici ses propres paroles : Vere sicco post pluviam hiemem feminas omnes abortare; dyssenteriam vernum morbum esse: quæ quidem a nupera experientia differunt ⁴. Ce reproche, ainsi que beaucoup d'autres que ce Médecin, justement célèbre, a hasardés contre Hippocrate, prouvent que Haller étoit plus grand physiologiste que critique. Quand un Médecin, comme Hippocrate, avance un fait d'observation, dire que ce fait ne s'accorde point avec les observations modernes, c'est à peu près dire, comment les Grecs peuvent différer des Allemands ! Gruner, qui connoît infiniment mieux les écrits d'Hippocrate, que ne les a connus Haller, s'étonne, à la vérité, comme ce dernier, des assertions du Médecin Grec, & va jusqu'à dire qu'elles pourroient bien avoir été insérées dans ce traité par quelques copistes infidèles; mais il ajoute, avec plus de raison & de jugement, qu'il se peut aussi que ces observations appartiennent à la Grece ⁵. Nous*

¹ III, 12.

² Problem. I, 9.

³ Cels. L. II, cap. 1.

⁴ Haller, Biblioth. Medic. præd. vol. 1, p. 61.

⁵ Gruner, Censur. libror. Hippocrat. cap. 2, § 5, p. 51.

avons déjà vu (§ LXI, l. 2), qu'une pareille constitution exposoit les femmes aux avortemens, sans qu'il fût nécessaire que toutes les femmes avortassent, *feminas omnes abortare*, comme il a plu à Haller de paraphraser les paroles d'Hippocrate. Car il est évident pour ceux qui connoissent les premiers élémens de la Grammaire, que l'infinitif ἐκλιπρώσκεισθαι du § LXI dépend du mot κίνδυνος du § LX; & c'est dans ce sens que Celse (L. II, cap. 1.) l'a entendu, en disant, *abortu periclitantur*. Quant à la dysenterie, que Haller est scandalisé de voir placée dans le printemps, je ne puis mieux justifier Hippocrate, qu'en prouvant qu'il peut y avoir des dysenteries printanières, & que cependant Hippocrate n'en a point du tout parlé dans ce traité. Sans doute il y a un balancement d'action & de réaction entre la peau & les intestins. Pendant l'hiver la peau se resserre & agit avec d'autant plus de force sur les cavités du corps que la saison est dans sa constitution naturelle : le printemps, au contraire, dirige tous les mouvemens de la nature en sens contraire du dedans au dehors, en portant les humeurs vers la circonférence ; ce qui est prouvé par le caractère même de la plupart des maladies de cette saison ¹. Tel est l'ordre qu'observe la nature dans la génération des maladies, toutes les fois que l'ordre & la succession des saisons se font naturellement, & d'une manière constante : *in constantibus temporibus, si tempestiva tempestive reddantur, &c.* ² Mais si cet ordre est interverti, il n'est plus étonnant que les maladies d'une saison se fassent sentir dans une autre : si, par exemple, le printemps est aussi sec

¹ *Aphorism. III, 21.*

² *Aphorism. III, 8.*

& froid que l'automne (not. § LVIII, l. 1), il n'est pas étonnant que les dyssenteries regnent au printemps. *Prout evariaverit anni tempestas , similes aut dissimiles erunt morbi qui in hac tempestate fiunt* ¹. Les humeurs , ramassées pendant un hiver humide , & augmentées dans un printemps froid par la suppression de la transpiration , se refoulent vers les endroits les plus amples , qui sont les intestins ; & si par leur séjour elles viennent à contracter en même temps quelque acrimonie , elles occasionnent la dyssenterie ². L'Auteur anonyme du Traité de la Dyssenterie , dont le Journal de Médecine ³ , a rendu compte , observe judicieusement que cette maladie étant pour l'ordinaire occasionnée par les variations fréquentes du chaud & du froid , doit principalement regner au printemps & en automne , où cette succession rapide de températures diverses a lieu ; & que les corps y sont alors d'autant plus disposés , que l'hiver & l'été ont été plus chauds. *Inæqualis calor* , dit Hippocrate ⁴ , *aut frigus eadem die , morbos autumnales faciunt*. A ces raisonnemens on peut ajouter des faits observés par des Médecins modernes. La dyssenterie de 1779 , décrite par Birnstiel ⁵ , commença dès le mois d'Avril. Stoll reconnoît des dyssenteries inflammatoires qui regnent pendant le printemps aussi épidémiquement que les pleurésies , & qui exigent un traitement différent de celui des dyssenteries estives ou automnales , qui se déclarent ordinairement vers la mi-

¹ *De humorib.* § 7, T. I, p. 323.

² Gorter , *Medic. Hippocrat.* p. 141.

³ Vol. LXXXV , p. 91 , sqq.

⁴ *De humorib.* § 6, T. I, p. 322.

⁵ *De dyssenteria* , p. 69.

Juillet, & qui cessent vers la fin de l'automne ; & bien loin de trouver étrange cette observation d'Hippocrate, il l'explique, en disant : *Siquidem excernendi humores intra cutis spiracula frigore verno constricta retinentur, tum stagnatione corrumpuntur, simulque, tunc temporis aucto vasorum elatere, ad intestina modo laxiora repulsi turmatim alvo torminosa eliminantur*¹. Ainsi, Hippocrate auroit pu observer des dyssenteries printannieres, & consigner cette observation dans ce traité. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y parle que de dyssenteries d'été, qui auroient pu tout au plus anticiper un peu sur cette saison, en se manifestant vers la fin du printemps. La preuve en est dans ce qu'il dit expressément dans le paragraphe suivant (§ LXIII) : *Et s'il arrive que les chaleurs de l'été viennent le surprendre dans cet état, ce changement brusque doit occasionner ces maladies*. Quelles maladies ? Celles dont il parle dans le § LXII, & à la tête desquelles il met la dyssenterie. Ce qui prouve encore le sens que je donne à ce passage, c'est la maniere dont Hippocrate envisage la génération des maladies épidémiques, en les faisant constamment dépendre de l'action combinée de deux & quelquefois de trois saisons différentes ; action dont l'influence se fait sentir dans la troisieme ou dans la quatrieme saison. C'est ainsi qu'il fait tomber sur l'été les maladies résultantes de l'influence combinée de l'hiver & du printemps précédens (§ LIX) ; sur l'automne, celles qui dépendent de la triple influence de l'hiver, du printemps & de l'été (§ LX) ; & sur l'hiver, celles

¹ Stoll, *Praelec. in divers. morb. chronic.* vol. II, p. 265, & *Differtat. Medic. ad morb. chronic.* vol. I, p. 235. Vous pouvez encore consulter Schræder, *Opuscul. Medic.* vol. I, p. 326.

qui dépendent de l'action combinée de l'été & de l'automne (§ LXIV - LXVII). Il est vrai que l'influence de cette action peut commencer à se manifester dès la seconde saison, dans les combinaisons doubles, comme dès la troisième dans les combinaisons triples; mais, comme on l'a déjà observé ¹, ce n'est point lorsque la température des deux saisons combinées domine qu'on en apperçoit mieux les effets; c'est lorsqu'elle cesse d'avoir lieu, que les résultats en deviennent frappans, sur-tout si l'état de l'atmosphère change subitement, & ne passe point par gradation à une température opposée. Il est donc manifeste d'après cette théorie, que les maladies résultantes de l'action combinée de l'hiver & du printemps, dont parle ici Hippocrate, doivent principalement avoir lieu en été, & non pas dans le printemps, comme semble l'avoir pensé Galien : νοσέειν ἀναγκασίον ἐστὶ τοὺς ἀνθρώπους ἐν αὐτῷ τῷ ἥρι ². Je dis *principalement*, parce qu'il est possible, comme je l'ai déjà fait remarquer, que quelques-unes de ces maladies estivales devancent un peu la saison, & qu'elles occupent une partie du printemps. Aussi Aristote, qui devoit sans contredit entendre les écrits d'Hippocrate mieux que Galien, en paraphrasant ce passage ³, dit-il expressément : *Cur si hiems austrina & pluviosa fuit, ver autem siccum & aquilonium est, corpora tam vere quam æstate morbi exercent*, &c. Et pour peu qu'on fasse attention à ce qu'il dit ensuite, on sera convaincu qu'Aristote entendoit, comme Hippocrate, par maladies du printemps, les avortemens &

¹ Journ. de Médec. vol. LXXXI, p. 126.

² Comment. in Aphorism. III, 12, T. V, p. 255.

³ Problem. I, 9.

les affections des nouveaux-nés, & qu'il plaçoit la dysenterie & les autres maladies dans la saison de l'été.

§ LXII, l. 9. *πρεσβύτησι*. Je regrette de n'avoir point remplacé ce mot par *πρεσβυτέροισι*, ceux d'un âge plus avancé, comme on lit dans les *Aphorismes* (III, 12), & comme l'explique Aristote (*Problem.* I, 9.) par son synonyme *γεραιτέροις*. Mackius a reçu dans son texte la leçon fautive de Galien *ἀγαν πρεσβυτέροισι*, exprimée aussi par la version de Cornarius; à moins que celui-ci n'ait lu *πρεσβυτέροις*, comme on lit en effet dans un endroit parallèle (*de morb. sacr.* T. II, p. 335 extr.), où il est question des mêmes fluxions & des suites qu'elles entraînent.

§ LXII, l. 10. *Ceux d'un âge avancé, &c.* Dans l'âge du déclin le système veineux est ordinairement d'un tissu plus lâche, & moins élastique; ce qui est prouvé par l'inspection seule des veines des vieillards. L'action systaltique des vaisseaux une fois diminuée, la circulation devient moins active. De là les stases des humeurs, les engorgemens, les varices, auxquelles cet âge est particulièrement sujet; les paralysies, les apoplexies, qui surviennent alors par la compression que le cerveau doit éprouver de la part des vaisseaux dilatés & engorgés, & qu'on peut regarder comme des apoplexies variqueuses; le flux hémorrhoidal, si familier à l'âge du déclin, le pissement de sang, qui n'est autre chose qu'une dilatation variqueuse des vaisseaux des reins & de la vessie. Cet état des vaisseaux devient encore plus sensible dans les alternatives subites des températures opposées: car, comme l'observe Arbuthnot¹, plus la fibre animale continue à éprouver ces alternatives de contraction &

¹ *Specim. effect. aër.* cap. 6, § 33, p. 252.

de relaxation , plus difficilement elle peut se rétablir dans son état naturel. Il n'est donc pas étonnant que des corps d'une fibre déjà lâche , par l'effet de l'âge , après avoir éprouvé un surplus de relâchement par un hiver austral & chaud , ensuite une contraction trop forte par la constitution froide & boréale du printemps , retombent pendant les chaleurs suivantes de l'été dans un relâchement beaucoup plus considérable qu'il n'étoit avant l'hiver , & que leurs vaisseaux , perdant de plus en plus le ton nécessaire pour pousser les humeurs , se dilatent , & donnent lieu aux stases & aux engorgemens. *Et quoniam in ipsis universum fere solidorum systema atonum flaccidumque est quasi semiparalytici & ad motum inepti observantur ; fluxionibus , catharris similibusque ex laxitate morbis nimium obnoxii* ¹. Ces fluxions qui tuent dans un très-petit espace de temps , sont des catharres suffoquans , dont on trouve des exemples dans Van-Swieten ². Quant aux affections paraplégiques , on peut voir ce que j'ai déjà remarqué plus haut (Not. § XIV , l. 7 , p. 42).

§ LXII , l. 10. διὰ τὴν ἀραιότητα καὶ τὴν ἑκτεῖν τῶν φλεβῶν. Je ne parlerai point de la leçon manifestement vicieuse ἀρμότητα , qu'un de mes deux Mss. & l'édition des Aldes présentent à la place d'ἀραιότητα. Il n'en est pas de même du mot ἑκτασιν , que plusieurs éditeurs & interpretes ont , d'après l'autorité des Mss. substitué à la leçon ἑκτεῖν. Au premier abord l'ἑκτασιν sembleroit mieux convenir à la suite d'ἀραιότητα , dont il est en quelque sorte le synonyme , dans le sens de *raritatem & distentionem* , comme traduit Calvus. Le plagiaire Avicenne est

¹ Baglivi de fibr. motr. L. I , cap. 12 , T. I , p. 498.

² Comment. in Boerhaav. Aphorism. 786 , T. II , p. 567.

ici trop concis pour qu'on puisse tirer quelque lumière de sa paraphrase, *catarrhi. . . . qui in illorum nervos decumbunt*. L'auteur de l'ancienne paraphrase citée par Cornarius paroît avoir lu ἐκτῆζιν, en traduisant, *senibus catharrus ex defectione nervorum & consumptione*. D'ailleurs il est remarquable que l'un & l'autre de ses interpretes traduit comme s'il avoit lu : νέρων au lieu de φλεβῶν. Quoi qu'il en soit, j'ai cru devoir adopter de préférence l'ἐκτῆζιν, à l'exemple de plusieurs éditeurs & traducteurs, qui ont suivi en cela Galien : mais je ne prends ce mot ni dans le sens équivoque de *fonte des veines* (*eliquationem venarum*), que lui donne Cornarius; ni dans celui de *consomption ou destruction des vaisseaux* (*wasting of the vessels*), comme traduit Clifton, quoiqu'on puisse appliquer en quelque manière ce dernier sens à l'oblitération & au dépérissement des vaisseaux, que l'âge amène ordinairement chez les vieillards. Celui qui a le plus approché de l'idée d'Hippocrate, est Martin. Voici comment il explique ce mot dans ses notes : *est autem ἐκτῆζις nihil aliud quam humorum in vasis contentorum fusio propter debilem retentricem facultatem ; idque probatur ex Hippocrate, L. 2 Prorrheticorum, &c.* Mais comme dans cet endroit des Prorrhétiques ¹, auquel il renvoie : καὶ ἄλλαι Ε'ΚΤΗ'ΕΙΕΣ ὠφελέουσι κάρτα, αἱ ἐς τὰ κάτω χαρῖα ῥέπασθαι, le mot ἐκτῆζις est absolument synonyme d'Ε'ΚΚΕΝΩ'ΣΙΕΣ, *évacuations* ; puisque le τήκειν signifie aussi κενῶν, *vider* ², par cette espèce de métonymie qu'on appelle *consequens per antecedens*, j'ai cru devoir traduire tout simplement, *vides de sang*. La seule chose qu'on pourroit objecter à ma version, c'est qu'elle présente une espèce de contradiction, en

¹ L. II, § 15, T. I, p. 498.

² Foës, *Æconom.* in Τήκεσθαι & Ε'κτεκόμεσθαι.

assignant pour cause des fluxions le défaut de sang dans les vaisseaux : mais qu'on fasse attention qu'Hippocrate parle ici de vaisseaux vides dans un sens relatif, & par rapport à leur état dans un âge moins avancé, & dans une constitution de l'atmosphère opposée à celle qu'il décrit; qu'il entend par vaisseaux vides, des vaisseaux qui ne contiennent qu'un sang appauvri, où la partie séreuse domine sur la partie rouge. Je ne puis mieux justifier cette explication (sans chercher cependant à justifier la théorie des fluxions que l'auteur nous donne, & qui pourroit bien être la véritable) qu'en rapportant ce qu'on lit dans le livre de morbo sacro, § 10 & 11 p. 335 : τοῖσι δὲ πρεσβυτάτοισιν ὁκόταν ἐπιγένηται τῷ τὸ νέσημα, διὰ τῷ ἀποκτείνει, ἢ ΠΑΡΑΨΛΗΚΤΟΝ ποιεῖ, ὅτι αἱ ΦΛΕΒΕΣ ΚΕΚΕΝΩΝΤΑΙ, καὶ τὸ αἷμα ὀλίγον τέ ἐστι, καὶ λεπτὸν, καὶ ὑδαρές. . . . ἐς δὲ τὰ δεξιὰ μᾶλλον καταρρέει, ἢ ἐς τὰ ἀριστερά, ὅτι αἱ φλέβες εἰσὶ κοιλότεραι καὶ πλείονες ἢ ἐν τοῖσιν ἀριστεροῖσιν· ἀπὸ γὰρ τοῦ ἥπατος τείνῃσι καὶ ἀπὸ τοῦ σπληνός. ἐπικαταρρέει δὲ καὶ ΑΨΟΤΗΚΕΤΑΙ τοῖσι μὲν παιδίοισι κ. τ. λ. Mais toutes les fois que cette maladie (l'épilepsie) attaque des sujets fort avancés en âge, elle leur devient funeste, ou elle les laisse paraplectiques (c'est-à-dire hémiplégiques); & cela parce que leurs veines sont vides, ne contenant qu'une petite quantité de sang aqueux & sans consistance. . . . Cette fluxion se fait plus souvent au côté droit qu'au côté gauche du corps, par la raison que les veines du côté droit sont en plus grand nombre & d'un plus gros calibre. Chez les enfans la fluxion a lieu &c. J'ai traduit tout ce passage malgré sa longueur, non-seulement parce qu'il sert de commentaire à celui qui nous occupe actuellement, mais encore parce que j'aurai bientôt occasion de m'en servir pour éclaircir une autre question

relative au côté du corps que les hémiplégies affectent le plus ordinairement. Je ne crois pas avoir besoin de répéter que ce passage prouve de la manière la moins équivoque que ἐκίηξιν signifie la même chose que ἐκκένωσιν, évacuation.

§ LXII, l. 11. τοὺς μὲν ἀπόλλυσθαι, τοὺς δὲ παραπλήκτους γίνεσθαι τὰ δεξιὰ, ἢ τὰ ἀριστερά. J'ai retranché les mots ὑπὸ φρενίτιδος que les Mss. & la plupart des éditeurs ajoutent immédiatement après ἀπόλλυσθαι. Ils n'existent ni dans les Aphorismes (III, 12), ni dans Galien, ni dans Avicenne, ni dans la version de Cornarius. Ajoutez à cela que dans l'endroit parallèle du livre *de morbo sacro*, que je viens de citer dans la note précédente, l'auteur se contente de dire : ἀποκτείνει, ἢ παράπληκτον ποιεῖ. Néanmoins, malgré ces autorités, il est possible de donner un sens raisonnable à la leçon : Α' ΠΟ' ΛΛΥΣΘΑΙ ὑπὸ ΦΡΕΝΙ' ΤΙΔΟΣ, *périr à la suite d'une phrénésie*, si l'on prend ce dernier mot, non pas dans l'acception ordinaire d'un délire furieux, mais dans celle d'une affection comateuse ou soporeuse. Tel est au moins le sens qu'Hippocrate attache au mot *phrénétique* dans la description de la constitution pestilentielle : οὐδ' ἐξεμάνη τῶν ΦΡΕΝΙΤΙΚῶΝ οὐδεὶς, ὥσπερ ἐπ' ἄλλοισιν ἀλλ' ἄλλη τινὶ κατὰφορῇ κακῇ, νωθρῇ, καρηθαρῆες Α' ΠΩ' ΛΛΥΝΤΟ, *neque quisquam phreniticus vehementer insanivit, velut in aliis ; sed alio quodam malo ac lento sopore cum capitis gravedine peribant*¹. Quant à ce qui suit, on a déjà vu dans les variantes, que les uns lisent comme moi : τὰ δεξιὰ ἢ τὰ ἀριστερά, que les autres retranchent tous ces mots, & que d'autres enfin conservent seulement : τὰ δεξιὰ. Il est d'autant plus difficile de juger laquelle de ces trois leçons est la véritable que l'auteur a pu très-bien

¹ Epidem. L. III, T. I, p. 725.

ici se contenter d'exprimer la *paraplégie* (qu'il faut entendre dans le sens d'*hémiplégie*), sans désigner les parties du corps qu'elle attaque.

§ LXII , l. 13. *Et que les autres deviendront parapléctiques de la partie gauche ou droite du corps.* Il a dit ailleurs (*Coac.* 477), en parlant des paralysies partielles à la suite des blessures : *apoplectiques de la partie gauche ou droite du corps* ; d'où l'on peut conclure que les mots *παρὰ πλεγήν* & *ἀποπληξίην* étoient également employés comme synonymes , pour exprimer les paralysies d'une partie déterminée du corps. On doit avoir déjà remarqué dans l'avant-dernière note , que ces paralysies partielles affectoient , suivant l'auteur du livre de *morbo sacro* , plus souvent le côté droit que le côté gauche ; & qu'il assignoit pour cause de ce phénomène le plus grand nombre & le plus gros calibre des veines du côté droit. Cette dernière observation semble confirmée par celles des Modernes , qui ont de même trouvé les vaisseaux sanguins du bras droit plus amples que ceux du bras gauche ¹. Quant au phénomène même , c'est-à-dire , au plus grand nombre de paralysies du côté droit , quoiqu'il ne soit pas prouvé que le livre de *morbo sacro* soit véritablement d'Hippocrate , il est plus que probable qu'il appartient à quelqu'un de ses disciples , & qu'Hippocrate lui-même ne pensoit pas différemment sur le côté du corps que les paralysies partielles ou les hémiplégies attaquent de préférence. Car , dans les *Aphorismes* (IV , 33) , en parlant des affections locales en général , qui se déclarent de préférence à la partie du corps qui a été la plus fatiguée avant l'invasion du mal , il dit : *ἀτὰρ , ἢν καὶ προπεπονηκός τι ἢ πρὸ τοῦ νουσέειν , ἐνλαῦθα στηρίζει ἡ νόσος* , *sed , & si ante morbum quid laboraverit , isthic morbus in-*

¹ Journ. de Médec. vol. LXXXVI , p. 263.

cumbit ; & d'après ce principe , il devoit croire que la partie droite , étant la partie la plus fatiguée par le plus grand usage qu'on en fait , devoit , du moins dans le cas d'une hémiplégie , être plus susceptible d'être affectée que la partie gauche. Je fais que le mot équivoque *προπειρωμένος* a fait que quelques-uns en ont trop restreint la signification en le traduisant *doluerit* au lieu de *laboraverit* ; mais le rapprochement suivant des passages , avec lesquels cet aphorisme est nécessairement lié , prouvera que le sens que je lui donne est d'autant plus naturel qu'il peut exprimer toute espèce de souffrance ou de fatigue. Cet aphorisme est évidemment fondé sur des observations faites dans une épidémie de Perinthe ¹ , dans laquelle , les personnes qui avoient les organes de la voix fatigués , (tels , par exemple , que les crieurs ou chanteurs de profession) furent attaquées d'esquinancie , & celles qui vivoient du travail de leurs mains eurent la main droite paralysée. Il ne s'agit plus que de s'assurer si cette observation est assez générale pour qu'on puisse en tirer cette conclusion aphoristique , savoir , *que les hémiplégies affectent plus souvent le côté droit que le côté gauche du corps*. Dans les écrits d'Hippocrate , outre ces hémiplégies de Perinthe , on en trouve deux autres du côté droit : l'une consignée dans le premier livre des *épidémies* (*Ægrot.* 13) ; l'autre dans le IV^e. livre du même ouvrage (§ IV , p. 746). Il est à remarquer que Prosper Martian , dans ses notes sur la première , rapporte l'exemple d'une troisième de sa connoissance , également du côté droit. De Haen est peut-être le seul parmi les Modernes qui ait avancé le contraire , savoir , *que les paralysies hémiplégiques attaquent plus souvent la moitié gauche que la moitié droite du corps*.

¹ Cf. de *humoribus* , § 3 , p. 320 , avec *Epidem.* L. IV , § 18 , p. 763 , & L. VI , S. VII , p. 815.

Mais il suffit d'exposer la manière dont il rapporte ses observations pour se convaincre que de Haen s'est un peu trop pressé de tirer une pareille conclusion de faits, qui n'étoient ni assez distincts, ni peut-être assez nombreux. Dans la première partie de sa *Ratio medendi* ¹, en rendant compte des effets de l'électricité sur différentes maladies, il nous donne l'histoire de 24 malades, auxquels on l'avoit appliquée en 1756. Dans ce nombre il n'y a que 7 paralysies expressément nommées, dont 2 sans désignation de côté, 1 des deux côtés, 1 du côté droit, 3 du côté gauche; & 4 danses de Saint-Vite, dont 2 du côté gauche et 2 sans désignation de côté. Tout le reste consiste en tremblemens de tout le corps, en gouttes-sereines, en surdités & en 6 cas qu'il ne spécifie point, & qui, vraisemblablement, devoient être des paralysies ou des danses de Saint-Vite. A la fin de cette histoire ², il ajoute: « Problema
 » hisce subjungere liceat. Si paralyfis, vel Chorea S.
 » Viti, omnes haud afficit artus, verum alterutrum
 » modo brachium aut crus, cur lavam potius quam
 » dextram corporis partem occupet? In recensitis decem
 » casibus unicus modo dextri est lateris; in cæteris,
 » hic non recensitis, plerique omnes sinistrum latus sunt
 » résoluti. Dumque adnotata mea practica revolvo,
 » videor dudum idem observasse. Facileque credi-
 » derim, si annosior quisque medicus præterita sua
 » sive ex scriptis, sive ex memoria, refricet, rem
 » quoque eandem illum deprehensurum esse. Quid
 » causæ horum? » Il est à remarquer que, dans ce problème, de Haen mêle d'abord la paralysie avec la danse

¹ Cap. VIII, p. 139, sqq. edit. Vindob. 1757.

² *Ibid.* p. 147.

de Saint-Vite, maladie d'une nature spasmodique, & par conséquent opposée à la paralysie; qu'en second lieu il ne prononce, sur le côté que ces deux maladies affectent de préférence que d'après des réminiscences, dont il ne paroît pas être fort sûr; & qu'enfin il présume plutôt (*facileque crediderim*) qu'il n'est fermement persuadé que les observations des autres médecins donneront les mêmes résultats. Dans la seconde partie de ce même ouvrage ¹, il rend compte de nouvelles expériences électriques, faites en 1757 sur quelques paralytiques: mais il n'entre dans aucun détail sur leur personnel, ni ne fait mention du côté paralysé, quoique ce fût ici naturellement le lieu de confirmer ou d'infirmer l'opinion qu'il avoit avancée dans son problème; à moins que l'on ne suppose que dans tous les cas de cette année il n'y avoit point d'hémiplégiques. Dans la troisième partie ², on trouve 26 malades électrisés pendant l'année 1758. Le 11^e de ces malades est qualifié paralytique de toutes les parties du corps, *paralyticum omnibus artubus, lingua, genis*; & cependant en revenant sur ce même malade dans la quatrième partie, publiée l'année suivante ³, il dit qu'il étoit affecté du côté droit, *latere dextro tumidum ac paralyticum*. Le 12^e, 17^e, 20^e, 21^e & 25^e sont des paralysies des deux côtés. Le 13^e est le même cas d'hémiplégie du côté droit, rapporté parmi les expériences de l'année 1756. Le 14^e est une danse de Saint-Vite des deux côtés, dont le côté droit ne fut rétabli que quelque temps après la guérison du gauche. Le 15^e, également une

¹ Cap. XIII, p. 214, sqq.

² Cap. VI, p. 119, sqq.

³ *Rat. med.* P. IV, cap. 5, p. 168.

danse de Saint-Vite, est rapporté sans désignation de côté. Le 16^e, 18^e & 24^e sont des hémiplégies du côté droit. Tous les autres cas, relatifs, pour la plupart, à des doreurs de profession, sont des tremblemens de tout le corps ou du moins des deux extrémités inférieures & quelques affections d'yeux ou d'oreilles. Parmi ces malades, il y en a un (c'est le 5^e cas) dont les membres furent rétablis, à l'exception du pied droit, qui conserva quelques légers vestiges de tremblement. Ce qu'il y a de plus remarquable dans l'histoire de ces 26 malades, c'est qu'au sujet du 24^e, dont je viens de parler, & dont l'hémiplégie s'étoit déclarée à la suite d'une apoplexie, de Haen dit que la paralysie, précédée d'apoplexie, attaque moins souvent le côté droit, *paralysis ab apoplexia in dextro latere rarius*. Une réflexion qui se présente ici naturellement, c'est que de Haen ne se rappelle plus le problème qu'il avoit proposé dans la première partie de son ouvrage que pour le décomposer & le rendre plus particulier. Là, c'étoient la danse de Saint-Vite & l'hémiplégie; ici ce n'est plus que cette dernière: là, c'étoit l'hémiplégie en général; ici ce n'est plus que l'hémiplégie précédée d'apoplexie, qui attaque moins souvent le côté droit*. Dans la quatrième partie, il rend compte des effets de l'électricité appliquée à différents sujets en 1759.

* On peut encore regarder ceci comme une opinion particulière à De Haen. L'auteur d'une excellente thèse sur la paralysie, soutenue à Upsal en 1765, par conséquent postérieurement à l'époque des observations faites à Vienne, dit positivement que les hémiplégies, précédées d'apoplexie, attaquent plus souvent le côté droit du corps, *lateris alterutrius, dextri sæpius* (Voyez Baldinger, *Syllog. select. opuscul.* vol. I, p. 197). Quant à Hippocrate, on pourroit croire, d'après son passage cité dans l'avant-dernière note, qu'il attribue aussi aux seules hémiplégies décidées

J'excepte du nombre des cas qu'il rapporte¹, les affections scrofuleuses, une paralysie du bras décidée par une chute, & dont il ne désigne point le côté affecté, & un tremblement de tout le corps à la suite d'une colique de Poitou. Les 5 qui restent consistent en 2 hémiplegies du côté gauche, & en 3 hémiplegies du côté droit, dont l'une avoit été décidée par une apoplexie. A ces 3 cas je puis ajouter une paralysie de l'œil & de la mâchoire du côté droit que l'auteur rapporte à la fin des expériences de cette année². On pourroit encore ici s'étonner du silence que garde de Haen à l'égard de son problème. Quoi qu'il en soit, en résumant tous les cas d'hémiplegies désignés dans ces expériences, faites depuis l'année 1756, il résulte que de 14 hémiplegiques que de Haen avoit traités par l'électricité, 5 l'étoient du côté gauche & 9 du côté droit; & que parmi ces 9, il y en a 2 dont l'hémiplegie avoit été précédée d'apoplexie. Si ce résultat ne détruit point l'opinion de de Haen, il n'est pas du moins de nature à la favoriser. Car, en supposant même que les deux paralysies sans désignation de côté, traitées en 1756, le fussent du côté gauche, & que de six cas, non-spécifiés, qui se trouvent parmi les expériences de la même année, les 3 fussent également des paralysies du même côté, les hémiplegies du côté gauche seroient à celles du côté droit, comme

par une épilepsie, la propriété d'attaquer le côté droit de préférence. Mais l'explication qu'il donne ensuite de ce phénomène, savoir, le plus grand nombre & le plus gros calibre des vaisseaux de ce côté, prouve assez qu'il entendoit parler de toute hémiplegie en général.

¹ *Ibid.* P. IV, cap. VIII, p. 241, sqq.

² *Ibid.* p. 251.

10 à 9 ; proportion qui est trop foible pour décider une question de cette nature. Je n'avois pas encore fait le dépouillement qu'on vient de voir de tous les cas rapportés par le célèbre praticien de Vienne , je ne me rappellois même que son problème général, lorsque je voulus vérifier par moi-même un fait d'autant moins indifférent qu'il pourroit donner lieu à des recherches très-utiles. Je priai mon estimable confrere, le professeur Pinel , de me permettre de visiter les femmes paralytiques de son hospice ; ce qu'il m'accorda avec ce zele éclairé pour les progrès de l'art qui caractérise sa conduite médicale. Je me rendis à la Salpêtrière, accompagné de mon savant ami Chardon la Rochette , & nous parcourûmes à nous trois toutes les salles où il y avoit des paralytiques. Sur 68 femmes hémiplégiques, j'en ai trouvé 40 paralysées du côté droit & 28 du côté gauche. Non content de ce résultat, favorable à l'opinion d'Hippocrate, je voulus visiter les paralytiques de Bicêtre ; & je m'y rendis quelques semaines après avec Démétrius Gripilli, jeune étudiant grec, qui, dans l'âge des passions, n'en a d'autres que celle de perfectionner sa raison, & qui saisit avec empressement l'occasion de s'instruire avec moi. Je n'eus qu'à me louer de la maniere obligeante dont les officiers de santé, qui dirigent cet hospice, m'accorderent la liberté de parcourir les lits des malades, en me donnant pour guide un de leurs élèves. De 39 hommes hémiplégiques que je trouvai à Bicêtre, 25 l'étoient du côté droit & 14 du côté gauche ; résultat qui est encore conforme à l'observation d'Hippocrate. Il étoit naturel que ces faits m'inspirassent l'envie de revenir à ceux qui sont rapportés par de Haen. Quelle fut ma surprise de voir que son problème général, dont

je me souvenois très-bien , étoit restreint aux seules hémiplégies apoplectiques par son observation ultérieure au sujet du 24^e cas de l'année 1758 , que je ne me rappelois plus. Je m'aperçus alors , mais trop tard , qu'il manquoit quelque chose aux recherches que je venois de faire. Une autre inexactitude que je craignois d'y avoir commise , c'étoit de ne pas avoir séparé les hémiplégies spontanées de celles décidées par des plaies à la tête , occasionnées par des chûtes ou autrement , supposé (comme il est probable) qu'il y en eût de ces dernières parmi les hémiplégiques des deux hospices. Car , si les observations d'Hippocrate ¹ , confirmées par celles des modernes ² , ont prouvé que les hémiplégies de cette espèce attaquent le plus souvent le côté du corps opposé au côté lésé de la tête , il est clair que , ces lésions étant l'effet du hasard , les hémiplégies qu'elles décident ne doivent pas être confondues avec celles qui sont précédées d'une apoplexie , & encore moins avec les hémiplégies primitives qui n'ont pas été précédées d'apoplexie. Ce qui m'a empêché de retourner aux hospices pour répéter mes recherches , c'est le défaut de temps , & plus encore , le peu d'espoir que j'aurois de recueillir des renseignemens satisfaisans de la bouche des malades. La plupart de ces malheureux ont , & par leur éducation & par la nature de leur maladie , les facultés intellectuelles si bornées , si affoiblies , qu'il est souvent impossible aux officiers même de santé , d'apprendre de leur bouche , au moment de leur arrivée à l'hospice , toutes les circonstances qui ont accompagné ou précédé l'invasion de leur mal. Morgagni , forcé plus d'une fois ,

¹ *Epidem.* L. VII, § XIX, p. 845.

² Morgagni , *Epistol. Anatom.* LI, N^o 46 — 48.

malgré

malgré son exactitude , de se contenter de conjectures , se plaint ¹ de l'impossibilité d'avoir , dans des cas pareils , toutes les informations qu'on desire. La seule ressource qui me restoit , pour suppléer à ce défaut , c'étoit de faire le dépouillement de quelques ouvrages où il est question de paralyties , & j'ai commencé par Morgagni. Sur 34 hémiplegies que j'ai trouvées éparées dans son immortel ouvrage de *sedibus & causis morborum* , &c. il y en a 25 précédées d'apoplexie ; savoir 8 du côté gauche & 17 du côté droit. Des 9 qui restent , 6 sont du côté droit. Les 95 volumes du *Journal de Médecine* m'ont fourni le même nombre , mais dans une proportion différente. Car sur 34 hémiplegies , il y en a 6 précédées d'apoplexie , dont 2 seulement du côté droit ; & des 28 qui restent , 10 seulement sont aussi du côté droit. Les 36 volumes , que j'ai chez moi , de l'ouvrage périodique , imprimé à Léipsick , sous le titre de *Commentarii de rebus in Scientia naturali & Medicina gestis* , contiennent 20 hémiplegies. Dans ce nombre je n'en trouve que 2 précédées d'apoplexie , l'une du côté droit & l'autre du côté gauche. Des 18 qui restent , 13 sont du côté droit. J'ai parcouru les expériences de Mauduyt & de l'abbé le Noble , insérées dans les trois premiers volumes des *Mémoires de la Société royale* , années 1777 , 78 & 79. Sur 53 hémiplegies que j'y ai trouvées , il y en a 17 précédées d'apoplexie , dont 9 du côté droit. Des 36 qui restent , 21 sont également du côté droit. Dans le petit nombre d'expériences électriques , faites par Jallabert ² & par de Sauvages ³ , on ne trouve que 9

¹ *Epistol. Anatom.* III , N° 7.

² *Expériences sur l'électricité* , &c. par Jallabert , Paris , 1749 ; in-12 , p. 143.

³ *Ibid.* p. 363 , & apud Haller , *Disputat. ad morbor. histor. facientes* , T. I , p. 35 , sqq.

hémiplegies. Dans ce nombre , une seule vint à la suite d'une apoplexie ; & ce fut du côté gauche. Des 8 qui restent , la moitié est aussi du même côté. De ces cinq dépouillemens (dans lesquels j'ai eu soin d'écarter toutes les hémiplegies décidées par des coups ou des blessures , ainsi que celles qui m'ont paru tant soit peu douteuses), il n'y a que celui du *Journal de Médecine* qui paroisse favoriser l'opinion de de Haen ; mais ce n'est point sur des données aussi foibles & auxquelles le hazard peut avoir une grande part , qu'il faut établir un aphorisme de Médecine. C'est plutôt , d'après le résultat général de plusieurs faits réunis ensemble, qu'on est en droit de prononcer ; encore faut-il , dans ce cas , être fort circonspect , de crainte de prendre les apparences pour des réalités. Or , si je réunis tous les cas pris des cinq ouvrages précités , il en résultera que sur 150 hémiplegiques , il y en a 51 dont l'hémiplegie a été précédée d'apoplexie ; & de ce dernier nombre , 29 l'étoient du côté droit. Des 99 , dont l'hémiplegie n'a pas été précédée d'apoplexie , 54 l'étoient également du même côté. Ainsi , qu'on entende le problème de de Haen des hémiplegies considérées en général , comme il semble l'avoir énoncé la première fois , ou des hémiplegies précédées d'apoplexie , auxquelles seules il paroît l'avoir restreint dans la suite , le nombre de celles du côté droit surpasse toujours celui des hémiplegies du côté gauche. Car en ajoutant 54 à 29 , on aura 83 hémiplegies droites sur le nombre total de 150. A ce nombre j'aurois pu encore ajouter celles des deux hospices , si j'eusse été sûr qu'il n'y en existe aucune qui ait été décidée par des coups ou des blessures ; & alors de 257 (qui sont le produit du nombre des hémiplegiques des deux hospices & de celui des hémiplegiques pris des cinq ouvrages précités), il y en

aura 148 du côté droit. Il est possible que quelque erreur se soit glissée dans mes calculs, dans ceux sur-tout que j'ai tirés des observations faites par d'autres; mais je puis affirmer qu'elle ne sera jamais de nature à donner lieu à des résultats opposés. Ainsi, d'après ces faits, on pourroit, ce me semble, avancer avec beaucoup de probabilité : 1°. que, d'après le dépouillement des cinq ouvrages mentionnés, sur un nombre donné, qui ne soit pas trop petit, d'hémiplégiques par cause d'apoplexie, la plupart le seront du côté droit; 2°. que sur le même nombre d'hémiplégiques par toute cause quelconque, excepté les blessures à la tête, la plupart le seront encore du côté droit; 3°. que, d'après les observations des deux hospices, seules, ou même réunies avec le reste, sur le même nombre d'hémiplégiques par toute cause quelconque (sans excepter l'apoplexie ni les blessures à la tête), la plupart le seront peut-être encore du côté droit. Au reste, je n'ai présenté ici que des faits, sans m'attacher à aucune théorie, sans même trop compter sur les conclusions que je me suis permis d'en tirer. Loin de regarder ces faits comme suffisans pour décider la question, j'exhorte mes confreres, ceux sur-tout qui sont à la tête des hôpitaux, à multiplier les observations par des recherches exactes; & pour qu'il en résulte plus d'un avantage, je les invite à examiner avec soin les cas suivans: 1°. Si l'hémiplégie a été précédée d'apoplexie; 2°. si dans une paralysie universelle les deux côtés ont été paralyés simultanément ou successivement; 3°. dans le premier cas, quel est le côté qui a été le plus paralyé, supposé que la paralysie n'ait pas été également forte des deux côtés; 4°. dans le second, quel est le côté qui a été paralyé le premier; 5°. & au

défaut de cette dernière observation, que le plus souvent le médecin n'est pas à même de faire, du moins, quel est, en cas de guérison, le côté qui a été rétabli le premier; 6°. à bien distinguer les hémiplégies spontanées, soit primitives, soit précédées d'apoplexie, de celles occasionnées par une chute; 7°. & parmi ces dernières, celles qui viennent d'une blessure à la tête, & qui affectent, comme je l'ai déjà observé, le plus souvent le côté opposé à la blessure, & celles qui ont été décidées par la lésion de toute autre partie du corps, mais sur-tout de la moëlle épinière, dont les blessures, ainsi qu'on croit l'avoir observé¹, produisent des hémiplégies du même côté; 8°. quel est le nombre des hémiplégies d'un côté en général par rapport à celui des hémiplégies du côté opposé; 9°. quel est le nombre des hémiplégies primitives du même côté, par rapport à celui des mêmes hémiplégies du côté opposé; 10°. quel est le nombre des hémiplégies d'un côté précédées d'apoplexie par rapport à celui des mêmes hémiplégies du côté opposé; 11°. quel est le nombre des hémiplégies des extrémités supérieures, par rapport à celui des hémiplégies des extrémités inférieures; 12°. quel est le nombre des hommes hémiplégiques en général, par rapport à celui des femmes. On doit avoir observé qu'à Bicêtre il n'y a que 39 hommes, tandis qu'il y a à la Salpêtrière 68 femmes hémiplégiques. Mais sur les 34 hémiplégiques de Morgagni, je ne trouve que 7 femmes; sur le même nombre du *Journal de Médecine* que 15; sur les 20 des *Commentaires de Léipsick* que 9; sur les 53 de Mauduyt que 8; & il n'y a pas une seule femme sur les 9 hémiplégiques de Sauvages. Il faut de plus examiner 13°.

¹ Burserii *Institut. medic. pract.* vol. V, § XCI, not. p. 105.

quel est le nombre des hommes hémiplégiques d'un côté quelconque, par rapport à celui des femmes hémiplégiques du même côté ; 14°. quel est le nombre des paralyties universelles, par rapport à celui des hémiplégies ; 15°. dans les cas où deux des quatre extrémités, l'une supérieure & l'autre inférieure du côté opposé, ont été paralysées, il faut désigner le côté de chacune de ces extrémités ; quelle est la plus paralysée ; quelle a été la première paralysée, ou, en cas de guérison, quelle a été la première rétablie. Cette décussation paralytique mérite d'autant plus d'être observée, que les exemples, hors les cas qu'on observe dans les dysenteries épidémiques, en sont très-rares. Je n'en trouve qu'un seul dans Hippocrate, celui d'une jeune fille paralysée de l'extrémité supérieure droite & de l'extrémité inférieure gauche¹ ; qu'un seul à Bicêtre, d'un homme paralysé des mêmes extrémités, & qu'un seul dans le *Journal de Médecine*, observé par Poma en 1784. C'étoit une femme paralysée du bras & de la main gauche, & de la jambe & du pied droit². Avant cette époque, on ne trouve peut-être que Lentilius, parmi les Modernes, qui rapporte le seul cas d'une fille de dix ans, paralysée du bras gauche & de la cuisse droite. Fabricius, d'après lequel je cite ce dernier exemple, & qui paroît avoir ignoré celui qui est rapporté par Hippocrate, observe que ces paralyties transversales ou croisées, surviennent sur-tout aux dysenteries épidémiques de mauvais caractère, dans lesquelles on a négligé les remèdes évacuans au commencement, ou l'on a trop tôt administré les

¹ *Epidem.* L. II, S. II, p. 691.

² *Journal de Médec.* vol. LXXII, p. 409.

astringens & les narcotiques ¹. Loin de regarder comme minutieuses les recherches que je viens de recommander aux médecins, je pense, au contraire, qu'en médecine, comme dans toute autre science fondée sur l'observation, on ne sauroit être trop minutieux. Ce n'est que de l'accumulation d'un grand nombre de faits bien circonstanciés, bien comparés ensemble, que jaillit la lumière; & chaque fait, quelque indifférent qu'il paroisse, lorsqu'il est isolé, doit être regardé comme un chaînon qui doit tôt ou tard trouver sa place dans la grande chaîne des vérités, pour lui servir de complément.

§ LXIII, l. 5. ἅμα τῷ ἥρι. . . . ἀπό τε κορύζης, κ. τ. λ. J'ai déjà averti dans les variantes que je me suis permis de changer la préposition ὑπὸ en ἀπό. Je corrigerai à cette occasion un passage d'Aristote ², τοῖς δὲ ἄλλοις, ἅτι ἐν τῷ Α'Ε'ΠΙ οὐκ ἀποκαταρθέντος τοῦ φλέγματος διὰ τὴν ὑπερβολὴν, κ. τ. λ. qui concerne ce § d'Hippocrate, & dans lequel il faut nécessairement lire Ε'ΑΠΙ au lieu d'ἀέρι.

§ LXIII, l. 11. καὶ λειεντέριαι. . . . ῥηϊδίως. Dans le Ms. 2146, dans la version de Calvus, dans l'édition des Aldes & dans celle de Froben, tout ce morceau est placé immédiatement après les mots: τῷ δὲ χειμῶνος ψυχρὰ § IX, l. 9, tandis que celui du même § enfermé entre deux crochets se trouve transporté ici à la suite du mot ἐπιπίπτειν. Il en est de même du Ms. 2255, si ce n'est que dans celui-ci le premier morceau est placé après les mots (§ IX, l. 10, 11.) ἄσσα π. ἀ. ἐ. ν. π. ἐπιφορέει, qui manquent dans les autres. Je ne vois rien dans Aristote qui puisse nous aider à débrouiller cette confusion.

§ LXIII, l. 11. *Auxquelles succèdent enfin les lienteries & les hydropisies.* Il n'est pas rare de voir l'hydropisie

¹ Haller, *Disp. ad morb. histor. facientes*, T. I, N^o VII, p. 104.

² *Problem.* I, 9.

succéder à la dysenterie chez les personnes d'un tempérament lâche & phlegmatique ; sur-tout, si l'on a eu l'imprudence de supprimer cette dernière par les opiatiques. On a de plus observé qu'il existe une grande affinité entre cette maladie & le rhumatisme, de manière que ce dernier accompagne quelquefois la dysenterie, souvent il la suit de près en se manifestant par des douleurs au bras, au côté, ou aux tégumens du crâne ¹. Ces observations s'accordent parfaitement avec la théorie d'Hippocrate, qui regarde la dysenterie ou le cours du ventre en général, comme un catarrhe ou une fluxion dont l'origine est dans la tête (§ X & LXII). Stoll considère de même l'espèce de dysenterie qu'il appelle *simple*, comme un vrai catarrhe des intestins occasionné par la même cause, savoir, la suppression de la matière transpirable, qui, refoulée vers les parties intérieures du corps, cause, suivant les différentes saisons de l'année, différentes espèces de maladies, d'après la tendance particulière que les humeurs affectent dans chaque saison. En hiver, ces humeurs se portent aux parties supérieures, & produisent les maux de dents, les coryzes, les esquinancies, les rhumes ; au printemps, elles attaquent les parties moyennes, & font naître les pleurésies, les péripneumonies ; en été & en automne, elles se précipitent vers le bas-ventre, & y causent de véritables catarrhes ou rhumatismes des intestins ².

§ LXIV, l. I. ἢν δὲ τὸ θέρους ἐπομβρὸν γένηται καὶ νότιον, καὶ τὸ μέλιπῳρον ἀσάυτως, κ. τ. λ. Cette constitution n'existe point dans les Aphorismes. C'est par erreur que Galien lit ici : ἀυχμηρὸν καὶ βόρειον, à la place de ἐπομβρὸν καὶ νότιον. Clifton veut au contraire qu'on substitue à l'ἀσάυτως les mots

¹ Akenfide, *De dysenteria commentarius*, p. 19, 20.

² Stoll, *Dissertat. Med. ad morb. chronic.* vol. I, p. 254.

αυχμηρόν καὶ βόρειον , de maniere qu'a u lieu d'un été humide & austral , suivi d'une automne pareille, la constitution soit composée d'un été humide & austral , & d'une automne sèche & boréale : mais Aristote s'oppose a ce changement ; car il dit positivement (*Problem. I, 20*) : διὰ τί , ἐὰν τὸ θέρος ἑπομβρινὸν γένηται καὶ νότιον καὶ τὸ μετόπωρον , ὁ χειμὼν νοσηρὸς γίνεται , κ. τ. λ.

§ LXIV, l. 1. *Si l'été est pluvieux & austral , &c.* Les maladies de cette constitution seront des pleurésies & des péripneumonies bilieuses, putrides, vermineuses & gangréneuses, ou tout au plus mixtes avec une diathèse phlogistique, la chaleur humide de l'été & de l'automne précédens ayant disposé les humeurs à la putridité plutôt qu'à une véritable inflammation. Telles furent les maladies épidémiques qui régnerent pendant l'hiver de 1751 à Caillan & aux environs, à la suite d'une constitution australe & pluvieuse de l'été & de l'automne de 1750, & où les émétiques réussirent beaucoup mieux que les saignées ¹. Cela n'empêche cependant pas que ces maladies ne deviennent inflammatoires, ou du moins qu'elles ne se compliquent avec une diathèse inflammatoire, si l'âge ou d'autres circonstances favorisent cette diathèse. C'est ainsi que l'angine épidémique, qui eut lieu à la Ciotat pendant l'hiver humide de 1791, à la suite d'une automne & d'un été également humides, étoit saburrale, putride & vermineuse chez les enfans, & inflammatoire chez les adultes ².

§ LXV, l. 3. *Des sphaceles du cerveau.* On verra dans la note suivante que les Anciens désignoient souvent les apoplexies par le nom de *sphaceles du cerveau*. Les apoplexies épidémiques de 1694 & 1695 dans toute

¹ Journ. de Médec. vol. VII, p. 60, suiv.

² Ibid. vol. LXXXVIII, p. 172.

l'Italie, celles sur-tout de 1695, outre les tremblemens de terre qui avoient précédé cette époque, avoient encore pour cause, une automne australe & pluvieuse, à la suite d'un été extrêmement sec ¹.

§ LXV, 1. 3. σφακέλους τοῦ ἐγκεφάλου. Pasiénus aimoit mieux retrancher ces mots du texte, par la raison qu'ils n'existent point dans les *Aphorismes* (III, 13). Il est vrai qu'on ne les trouve pas non plus dans Avicenne; mais il suffit qu'Aristote (*Problem.* I, 20) en parle pour qu'on doive les conserver ici. Il est d'autant plus essentiel d'examiner le sens du mot σφακέλους, que Galien ² avoue qu'on n'étoit point d'accord sur son acception, puisqu'on l'employoit dans les différentes significations de *douleur vive & forte*, d'*inflammation violente qui fait craindre la gangrene*, de *gangrene même ou de corruption de la partie enflammée*, de tout *spasme en général*, de *spasme des parties nerveuses* manifesté ou prêt à se manifester à la suite des grandes inflammations, de *tension forte* ou de *putréfaction*. Il ne fait l'énumération de toutes ces acceptions que pour accuser d'obscurité Archigene, qui s'étoit servi de l'expression équivoque de *migraines sphacéliques*, σφακελώδεις ἑτεροκρανίας. Cependant, ce reproche, pour le dire en passant, est d'autant moins fondé, qu'il est manifeste, d'après le passage d'Archigene, que cite Galien, que le premier entendoit, par *migraines sphacéliques*, des migraines inflammatoires, puisqu'il les opposoit aux *maux de tête sans inflammation*: τὰς ἄνευ φλεγμονῆς κεφαλαλγίας. Si l'on considère l'origine de σφάκελος, qui vient de σφάω ou σφάζω, égorger, ce mot a dû signifier d'abord une *douleur vive & lancinante*, par la même raison que

¹ Baglivi *Opera*, T. II, p. 388, sqq. edit. Pinel.

² *De loc. affect.* L. II, T. III, p. 263.

les François appellent *tranchées* les douleurs de bas-ventre, & que les Grecs modernes désignent une colique très-vive par σφαγμός, mot de la même origine que le σφάκελος. Cela éclaircit la glose de Suidas : Σφάκελος, τὸ βέλος τὸ σφάζον, ainsi que cette autre glose d'Hesychius : Σφακελίζει. . . . σφακελισμός γὰρ καὶ σφάκελος, ἡ ἄμετρος ὀδύνη, καὶ ἡ μετὰ σπασμοῦ τῆς χολῆς πρόσις. C'est en vain qu'on chercheroit à expliquer ces derniers mots d'Hesychius, si l'on ne savoit point qu'Hippocrate associe les vomissemens de bile aux maux de tête violens : ὁ δὲ σφάκελος δεινός χολαΐδης ἔμετος ¹, & κεφαλῆς σφάκελος, ἔμετος χολῆς πολλῆς ². Mais comme un mal de tête violent est ordinairement accompagné de pulsations, & peut entraîner des mouvemens convulsifs ou des spasmes du cerveau, enflammer ce viscere, & finir par le faire tomber en mortification ou gangrene, le σφάκελος fut encore employé pour désigner toutes ces différentes affections. C'est pour cela que Suidas dit : Σφακελισμός, ἡ σῆψις τοῦ μυελοῦ, ὁ σπασμός, ὁ σφυγμός, ὁ παλμός, que, suivant Ammonius, Σφάκελος est ὁ μετὰ φλεγμονῆς σπασμός, & qu'Hesychius explique l'Ἀπισφακέλισιν par ἐσάπη. . . . προσεσπασθη (ou comme on corrige, παρεισπασθη), ἢ αἰφνιδίως ἀπέθανεν. En un mot, le terme *sphacele*, employé d'abord dans le sens d'une douleur vive, mais sur-tout d'une douleur de tête, s'étendit dans la suite jusqu'à l'inflammation du cerveau & à toutes les suites de cette inflammation, & finit par embrasser de plus toutes les affections nerveuses que peut entraîner la lésion de ce viscere, qui est l'origine des nerfs, telles que la manie, l'épilepsie, l'apoplexie, la paralysie, &c.

¹ Epidem. L. VII, § 30, T. I, p. 355.

² Ibid. § 42, p. 364.

Eschyle a joint ensemble σφακέλος καὶ φρενοπληγῆς μά-
ναι¹. Le Scholiaste d'Oppien² explique σφακέλω par
ἐπιληψία; & ce sens est confirmé par Plutarque, qui,
en parlant de l'usage du vin, comme propre à produire,
chez les enfans qui ont de la disposition pour l'épilepsie,
des accès de cette maladie, dit: ἐξίστασθαι τὰ ἐπιλη-
πτικά καὶ νοσῶδη πρὸς τὸν ἄκρατον ἀποσφακελίζοντα³. Selon
Hesychius & Suidas, le σφακελισμός est encore synonymie
de παραπληξία; ce qui peut justifier le sens de *paralytick*
diseases que Clifton a cru devoir donner aux *sphaceles*
du cerveau (σφακέλους τοῦ ἐγκεφάλου) dont parle dans ce
§ Hippocrate. Gadaldinus & Martin entendent par là les
apoplexies, en comparant cet endroit avec ce qui est
dit ailleurs⁴; mais le dernier convient aussi que les
sphaceles du cerveau dont il est question dans les *Apho-*
*rismes*⁵, & qui se terminent par la gangrene, sont dif-
férens des *apoplexies*. D'autres⁶ les ont traduits par
engorgemens muqueux, aimant mieux, sans doute, expri-
mer d'une manière vague une des causes matérielles du
mal, que de donner un nom spécifique au mot *sphacele*,
susceptible de tant de significations différentes. En effet,
Aristote⁷ attribue les *sphaceles* du cerveau à une congestion
d'humeurs froides dans ce viscere. Selon Hippocrate⁸, ce
sont tantôt ces mêmes humeurs, qu'il appelle pituiteuses,

¹ *Prometh. Vinct.* 877.

² *Halieut.* 583.

³ *Plutarch. in Lycurgo*, T. I, p. 197.

⁴ *De morbis*, L. II, § V, T. II, p. 39, § XX, p. 51, § XXIII,
p. 53, & L. III, § IV, p. 98.

⁵ VII, 50, cf. & *Coac.* 187.

⁶ *Journ. de Médec.* vol. XCI, p. 7.

⁷ *Problem.* I, 10.

⁸ *De morbis*, L. II, § V, T. II, p. 39.

tantôt des humeurs bilieuses , quelquefois l'excès de froid , & d'autres fois celui de chaleur , c'est-à-dire , une atonie ou un excès de ton de ce viscere , qui y produisent le sphacele. Toutes ces considérations m'ont déterminé à conserver dans ma version le mot grec. Au reste cette variété de significations n'a lieu que lorsqu'il est question des parties molles du corps. Quant aux *sphaceles des os* , tous les Médecins, anciens & modernes , sont d'accord sur le sens qu'il faut leur donner ¹. Qu'il me soit permis de finir cette note par l'explication de l'adage grec , καὶ σφάκελοι ποιοῦσιν ἀτέλειαν ² , & les *sphaceles aussi exemptent des impôts* , dont je doute qu'on ait encore compris le véritable sens. Pisistrate , après avoir exigé que les Athéniens lui payassent la dîme pour tous les fruits de la terre , passant près du champ d'un vieillard , qui labouroit avec beaucoup de peine un terrain extrêmement ingrat , lui demanda quels étoient les fruits qu'il en recueilloit ; à quoi le vieillard répondit : *je recueille des douleurs & des sphaceles* (ὀδύνας καὶ σφάκελους) ; & c'est cependant , ajouta-t-il , sur un pareil produit que Pisistrate prétend lever la dîme. Le Prince , étonné d'une réponse à laquelle il ne s'attendoit point , exempta le vieillard de la dîme : & cette conduite donna lieu à l'adage , & les *sphaceles aussi exemptent des impôts*. Ritterhuis , dans ses notes sur Oppien ³ , entend ici par le mot *sphaceles* , les *cals* ou les *durillons* , fruits ordinaires d'un travail pénible ; & cela paroît très-probable au premier coup-d'œil. Néanmoins , j'aime mieux

¹ Galen. Comment. 2 in lib. de fractur. T. V , p. 546 , & Foës, *Æconom.* in Σφάκελις.

² Suidas, in Σφακτισμοί , & Zenob. Cent. IV, 76.

³ *Haliut.* 540.

le prendre dans le sens de ces maux de tête violens & souvent funestes , connus plus particulièrement sous le nom de *coups de soleil* (Voy. not. § XIV, l. 7, p. 43), auxquels sont sur-tout exposés les laboureurs.

§ LXV, l. 4. *Des enrouemens , des coryzès , des toux.* C'est au contraste de la grande sécheresse de l'été & d'une partie de l'automne , avec l'humidité excessive qui la suivit , qu'on a attribué le rhume épidémique & autres affections analogues qui régnerent en Flandres en 1779 & 1780¹ ; ainsi que la toux convulsive des enfans , qui fut épidémique , en 1768 , dans certains pays de l'Allemagne , à la suite d'une automne fort humide , précédée d'un été fort sec². Le catarrhe épidémique de Londres , en 1762 , vint à la suite de l'hiver pluvieux & modérément froid de la même année , précédé de l'automne pluvieuse & de l'été sec & chaud de l'année précédente³.

§ LXV, l. 6. *Des phthysies.* Ce sont des phthysies puiteuses , qui viennent souvent à la suite des rhumes , ou des toux long-temps négligées. Elles attaquent de préférence les femmes , & les hommes d'un tempérament analogue à celui du sexe , c'est-à-dire , lâche & phlegmatique. L'automne par ses variations subites qui dérangent la transpiration , est la saison la plus propre à produire la phthysie⁴ , ou à l'empirer & à la rendre mortelle , si elle existe déjà⁵. L'hiver , qui , par sa

¹ Journ. de Médec. vol. LIII , p. 243 , suiv.

² Comment. de reb. in Scient. nat. & Medic. gestis , vol. XVIII, p. 131 , sq.

³ Ibid. vol. XIV , p. 141.

⁴ Aret. Morb. acut. L. II , cap. 2 , p. 15.

⁵ Hippocrat. Aphorism. III , 10.

nature, est la saison de la pituite, venant à succéder à une automne extrêmement humide, empêchera la matière de la transpiration de s'exhaler, ou la refoulera vers l'intérieur; & alors elle occasionnera des congestions aux poumons chez les personnes qui ont ces organes fort délicats, & produira également des phthysies dans cette saison. Quant à la phthysie inflammatoire, c'est ordinairement le printemps qui l'engendre & qui l'empire, par la diathèse phlogistique que les humeurs prennent dans cette saison. Telles furent les phthysies qu'Hippocrate observa à Perinthe pendant le printemps, à la suite d'une toux épidémique qui avoit régné pendant l'hiver ¹.

§ LXV, l. 6. φθίσιας. La constitution que place après ce mot (*Voy. les Variantes*) Avicenne, pourroit bien avoir été observée en Perse, où cet écrivain exerçoit la médecine.

§ LXVI, l. 1. *Mais si l'automne est boréale & sèche [comme l'été] & qu'il n'y ait eu, &c.* J'ai ajouté les mots qu'on voit entre deux parenthèses & qui sont sous-entendus dans le texte grec, pour ne point donner lieu à l'erreur dans laquelle est tombé Cornarius, en traduisant dans sa première version, *si l'été est boréal & sec*, & dans la dernière, *si l'automne est boréale & sèche*, comme s'il n'étoit question ici que d'une seule saison, de l'été ou de l'automne. Cette erreur, née de la concision du style d'Hippocrate, étoit cependant très-facile à éviter, si l'on eût fait attention aux deux problèmes d'Aristote ², qui ne sont qu'une paraphrase de cet endroit, & dans lesquels il répète deux fois : *Sicca*

¹ *Epidem. L. VI, sect. 7, T. I, p. 818.*

² *Problem. I, 11, 12.*

æstas & aquilonia , siccusque autumnus & aquilonius , & à ce que dit Galien , en commentant la 14^e aphorisme de la III^e section. C'est donc par distraction que Lalemant accuse Aristote & Galien d'attribuer ici la sécheresse boréale à la seule saison de l'automne , sans aucun égard pour l'été qui l'a précédée. Il seroit bien singulier que deux Grecs (Aristote sur-tout) fussent moins heureux à saisir le sens d'Hippocrate , que Celse , qui dit expressément : *Sin autem autumnus quoque æque siccus iisdemque aquilonibus perflatur , &c.*¹ ; & qu'Avicenne , qui paraphrase : *Verum si sicci atque aquilonii simul ambo sunt , &c.*

§ LXVI, l. 2. *Ni au lever de la Canicule , ni à celui d'Arcturus.* Consultez la note sur le § LXIX, l. 2, p. 197.

§ LXVI, l. 2. μήτε ὑπὸ κύνᾳ ἔπομβρον. Ces mots qui manquent dans Calvus & dans l'un de mes Mss. , Cornarius se vante de les avoir rétablis le premier , à l'aide d'une ancienne traduction. Cependant Sepralius dit avoir lu tout ce passage corrigé , d'après un ancien Mss. , de cette manière : μήτε ἐπὶ τῷ Κυνί , μήτε ἐπὶ τῷ Ἀρκιούρῳ ἔπομβρον , ce qui fournit un sens un peu différent. Ὑπὸ Κύνᾳ est *durant la Canicule* , comme il paroît par cet autre passage d'Hippocrate : ὑπὸ Κύνᾳ πνίγεται μέγιστα² , au lieu que les mots ἐπὶ Κυνί signifient , *au lever de la Canicule* , comme il paroît par ce passage d'Aristote : ἐπὶ πᾶσι μὲν σημαίνει τοῖς ἀστροῖς δυομένοις ἢ ἐπιέλλουσιν , οὐχ ἡκιστα δὲ ἐπὶ τούτῳ [τῷ Κυνί] . δῆλον οὖν ὅτι πνεύματι μάλιστα ἐπὶ τούτῳ καὶ μετ' αὐτόν³.

§ LXVI, l. 6. *Mais elle aura des effets absolument*

¹ L. II, cap. 1.

² Epidem. L. V. § 33, p. 792.

³ Problem. XXVI, 12 & 34.

opposés, &c. On s'est trompé ¹, en croyant qu'il est ici question des maladies de l'automne. Il s'agit plutôt de celles de l'hiver suivant, quoiqu'elles puissent, ainsi que nous l'avons déjà observé (*note* § LXII, l. 1), devancer cette saison en commençant dès l'automne. La preuve en est dans ce qu'il dit dans la suite (§ LXVII), en parlant des personnes d'un tempérament phlegmatique, qu'elles arrivent à l'hiver dépouillées de toute humidité superflue. Ajoutez à cela, que cette constitution, composée d'un été & d'une automne également secs, n'étant, comme l'a très-bien vu Galien ², que la continuation de la précédente, les maladies qui en résultent, ne peuvent tomber que sur la même saison, qui est celle de l'hiver, comme l'auteur l'a dit expressément plus haut (§ LXV). Galien, en commentant cette dernière constitution, conjecture ³ qu'Hippocrate a plutôt voulu donner, dans ce traité, un échantillon des différentes combinaisons possibles des saisons, que d'en traiter à fond; & il fonde cette conjecture sur ce qu'il n'y est point question de plusieurs autres combinaisons doubles, c'est-à-dire, composées de deux saisons, non plus que d'aucune combinaison triple & quadruple, c'est-à-dire, composée des intempéries de trois ou quatre saisons. Il observe ensuite que tout ce que dit Hippocrate sur les constitutions, n'est applicable qu'aux pays tempérés, comme sont ceux de la latitude de Cos & de Cnide, les pays maritimes de la Thrace & du Pont-Euxin, qui sont moins froids que les pays éloignés de la mer, ainsi que les pays maritimes de l'Egypte & de la Libye, qui, pour

¹ *Journ. de Médec.* vol. LXVII, p. 393.

² *Comment. in Aphorism.* III, 14.

³ *Ibid.*

être battus pendant l'été par les vents septentrionaux, sont moins chauds que les pays éloignés de la mer. C'est apparemment pour suppléer, en partie, au défaut que Galien trouvoit dans les constitutions d'Hippocrate, qu'Avicenne ajoute à la constitution composée d'un été sec & boréal & d'une automne pluvieuse & australe, deux constitutions, l'une composée d'un été austral & d'une automne boréale, & l'autre d'un été sec & austral, & d'une automne pluvieuse & boréale. Il parle aussi d'une constitution composée d'un hiver & d'un printemps également secs.

§ LXVI, l. 8. πολυχρόνιοι (l. πολυχρόνιοι). Au lieu de ce mot on trouve dans les *Aphorismes* (III, 14) . κόρυζαι, leçon qui se trouve aussi dans Galien. Aristote, qui, de ce passage, a fait deux problèmes (*Problème* I, 11 & 12), n'a ni l'un ni l'autre; mais Celse en traduisant *partim acuta partim longa* (L. II, cap. 1), prouve qu'il avoit lu πολυχρόνιοι, & non pas κόρυζαι.

§ LXVIII, l. 6. Ni donner des purgatifs, &c. A cause du changement qu'éprouve à cette époque l'état des humeurs¹. Cependant, il faut sur-tout entendre ce précepte des purgatifs ou des émétiques forts, tels que ceux dont se servoient les Anciens, & notamment de l'ellebore qu'ils appelloient *le médicament*, τὸ φάρμακον², par excellence. Les minoratifs dont se sert la médecine moderne, ne sont point sujets aux inconvéniens qui pourroient résulter de l'usage des drastiques.

§ LXVIII, l. 8. Que dix jours au moins ne soient passés. C'est par une erreur typographique qu'ont disparu de ma version les mots *au moins*, nécessaires

¹ Aristot. *Problem.* I, 4.

² *Epidem.* L. V, § 1, p. 767.

pour exprimer le ἢ καὶ πλείονες du texte. Hippocrate déconseille ailleurs¹ l'usage des purgatifs pendant les 50 jours qui suivent le lever de la canicule. Septalius, pour faire disparaître cette contradiction, pense qu'en ajoutant les 10 jours, dont il est question ici, aux 40 jours caniculaires des Grecs, on aura le nombre de 50. Car les Grecs, suivant Galien², appelloient jours caniculaires les 20 jours qui précèdent & les 20 jours qui suivent le lever de la Canicule. Il me paroît plus simple de ne point confondre deux préceptes qu'Hippocrate lui-même distingue. Dans ce § il ne parle que des deux solstices & des deux équinoxes ; & il veut qu'on attende 10 jours après chacune de ces quatre époques pour administrer des purgatifs, ou pour faire quelque opération chirurgicale. Ce n'est que dans le paragraphe suivant (§ LXIX) qu'il parle de la Canicule, sans cependant faire mention des 50 jours, dont il est question dans son traité de *purgantibus* que je viens de citer.

§ LXVIII, l. 8. μέγισται δὲ ἴσιν ΑΙΨΔΕ ΚΑΙ ἑπικινδυνόταται, κ. γ. λ. La correction que je me suis permise ici paroîtra bien simple, si l'on compare les élémens qui la composent avec ceux de la leçon vulgaire, qui d'ailleurs ne donne aucun sens raisonnable : μέγισται (il n'y a que le Ms. 2146 qui porte μέγισται) δὲ ἴσιν ΑΙ ΔΕΚΑ ΚΑΙ ἑπικινδυνόταται. Calvus ne connoît point le premier mot de cette phrase ; car il traduit, *decem enim dies, utraque solis mutationes*, &c. comme s'il y avoit : αἱ γὰρ δέκα ἑπικινδυνόταται, ἡλίου τροπᾶι ἀμφοτέραι, κ. τ. λ. Plus bas (l. 10) j'ai ajouté l'article au

¹ Hippocrat. de *purgantib.* extr. T. I, p. 609.

² Galen. de *puer. epilept.* T. IV, p. 31.

mot *θερινάι*; & cette addition est justifiée par ce qui suit : *αἱ μετοπωρινάι*. J'ai de plus adopté la correction de Heringa *ἰσημερία νομιζόμεναι*, κ. τ. λ. au lieu de *ἰσημερινάι νομιζόμεναι*. Elle s'accorde avec ce que dit Plutarque ¹ sur le même sujet : *οἱ αὐτοὶ ΝΟΜΟΙ πᾶσι τροπαὶ βόρειοι , τροπαὶ νότιοι , ἸΣΗΜΕΡΙΑΙ , Πλειὰς , Ἀρκτοῦρος , κ. τ. λ.*

§ LXVIII, l. 12. *Mais sur-tout pendant le solstice d'été & pendant l'équinoxe d'automne.* On s'apperçoit sur-tout de l'influence des équinoxes & des solstices dans les salles des hôpitaux, dont l'air, indépendamment même de celui de l'atmosphère, produit le plus souvent des effets très-pernicieux sur l'ouverture des abcès. Le solstice d'été doit être le plus dangereux par les grandes chaleurs qui regnent alors, comme l'équinoxe d'automne par les alternatives subites de chaud & de froid qui se font sentir dans cette saison. On peut expliquer par là, pourquoi dans les pays chauds, situés entre les tropiques, le tétanos se manifeste aisément à la suite de blessures ou de simples piqûres de peu d'importance, & pourquoi les effets des plaies y sont plus dangereux qu'en Europe. C'est qu'ordinairement dans ces pays il regne un contraste frappant entre la chaleur extrême de la journée & la fraîcheur humide de la nuit. A l'île de Bourbon & à Madagascar, les plaies, même guéries, causent des convulsions, si on les expose à l'air froid. Aussi faut-il s'abstenir dans ces pays, autant qu'il est possible, de faire usage de l'instrument tranchant; & le Chirurgien doit principalement s'occuper des moyens de défendre les plaies du contact de l'air. Arbuthnot a d'autant moins

¹ *De exilio*, T. VIII, p. 371.

raison de blâmer Hippocrate de ce qu'il avance au sujet de l'influence des équinoxes & des solstices ¹, qu'il convient lui-même de tous les effets que l'air peut produire sur les opérations chirurgicales ². Ajoutez à cela que les modifications les plus remarquables dans les marées arrivent aux environs des équinoxes & des solstices, c'est-à-dire, dans les nouvelles & pleines lunes les plus voisines de ces époques ³; & nous avons déjà observé (*not.* § VII, l. 7) que ces modifications ne peuvent avoir lieu, sans que l'état de l'atmosphère ne s'en ressente plus ou moins. Il y a d'ailleurs des observations qui prouvent que les saisons prennent une disposition à la pluie ou au beau dans les quatre points cardinaux de l'année, ou dans les deux équinoxes ou dans les deux solstices ⁴; phénomène qui s'observe encore pour les quatre points cardinaux du jour relativement aux vents, aux pluies, aux temps sereins, & même à l'égard des malades & des mourans ⁵. Au surplus, il faut se rappeler ce dont j'ai déjà plus d'une fois prévenu le lecteur, savoir, que les observations d'Hippocrate regardent principalement la Grèce, & ne sont applicables à d'autres contrées qu'autant qu'on y rencontre le même concours de circonstances physiques & locales, & même de circonstances morales. Le même climat n'influe point sur un peuple libre de la même manière que sur un peuple esclave, sur des hommes sobres & vertueux que sur des hommes dominés par leurs passions. Les époques

¹ Arbuthnot, *Specim. effect. aër.* cap. VI, § 2, p. 199.

² Idem, *ibid.* § 42, p. 264.

³ Toaldo, *Essai météorolog.* p. 42, 53 & 70.

⁴ Idem, *ibid.* p. 133.

⁵ Idem, *ibid.* p. 41, 42.

d'ailleurs dont il est question dans ce paragraphe ne doivent point être considérées comme un point indivisible; il faut leur donner quelque latitude plus ou moins grande. Si l'on fait attention à la table des morts à Padoue pendant l'espace de 59 ans, on trouvera que la mortalité augmente peu après le solstice d'été, de manière que les mois de juillet donnent le nombre de 5485 morts, tandis que ceux de juin n'en donnent que le nombre de 4427; qu'elle diminue considérablement après l'équinoxe du printemps ¹, saison qu'Hippocrate considéroit aussi comme la plus salubre ². Si l'équinoxe de l'automne n'y présente pas de semblables résultats, il faut chercher la cause de cette différence dans la différence des localités. En Grece, l'automne, & l'époque qui la précédoit immédiatement, connue sous le nom d'ὁπώρα, & qui faisoit la seconde partie de l'été (*Voy. la not. suivant.*) étoient les saisons de l'année qui donnoient naissance au plus grand nombre de maladies, ou qui rendoient mortelles celles dont on étoit depuis long-temps affecté; & cela par l'abondance de fruits, par l'abus qu'on en faisoit, par les insolationes, & ensuite par les brusques alternatives de chaud & de froid qui succédoient aux grandes chaleurs ³.

§ LXIX, l. 2. *Sur-tout à celui de la canicule, ensuite à celui, &c.* Il regarde la canicule comme l'époque la plus dangereuse de toutes; & cela par la raison qu'elle est précédée, suivie & accompagnée des plus grands changements dans l'état de l'atmosphère, ainsi que je l'ai déjà observé d'après Aristote

¹ Toaldo, *Essai météorolog.* Table IV.

² *Aphorism.* III, 9.

³ *Ibid.* III, 9 & 10, & de humorib. § 8, p. 325.

(*Discours prélimin.* § 54 & *not.* § L X V I , l. 2). Mais pour bien entendre tout ce passage , il faut se rappeler la maniere dont les Anciens divisoient leurs saisons. Il n'y avoit que l'équinoxe de printemps qui marquât cette saison. Leur été commençoit avec le lever des Pléiades , & étoit divisé en deux parties , dont la seconde , désignée par le nom *ὁπώρα* (*saison des fruits*), commençoit avec le lever de la Canicule , à laquelle Homere donne pour cela même le nom d'*ὁπωρινὸς ἀσθήη* (*Iliad.* V. 5 , X , 27). Le lever d'Arcturus commençoit leur automne ; & cette époque , qui étoit celle de la vendange ¹ , devoit , du temps de Galien , de 12 jours l'équinoxe de cette saison. Le coucher des Pléiades marquoit l'entrée de l'hiver ². Ils expriment quelquefois ces époques par le simple nom de la constellation , de maniere qu'il est impossible de les entendre sans le secours du reste de la narration. C'est ainsi qu'Hippocrate , du moins à ce que prétend Galien ³ , emploie le nom *Πληιάς* pour indiquer le coucher des Pléiades. Dans Sophocle ⁴ , cette expression *ἐκ ἤρος εἰς Ἀρκτοῦρον* a donné lieu à une double explication ⁵. Je corrige à cette occasion un passage d'Hippocrate , relatif à cette maniere de compter les saisons : *ἡ ἰππίου ὑδρωπιάδης . . . ἤρος ἀρχομένου ἔχουσεν , ΕΠΙ ΠΛΕΟΝ ΔΕ διπύησεν , εἰς χει-*

¹ Hesiod. *Oper. & dies* , 610 , Plat. *Legg.* VIII , T. VIII , p. 430 , Plutarch. *De vitand. aer. alien.* T. IX , p. 306.

² Hippocrat. *De diaet.* L. III , § 2 , T. I , p. 242 , & Galen. *Comment. ad Aphorism.* III , 14 , & *Comment. Ms. in libr. de humorib.* p. 250.

³ Foës , *Æconom.* in *Πληιάς*.

⁴ *Æd. Tyr.* 1137.

⁵ Schol. in *Sophocl.* T. III , p. 35 & 379 , edit. Brunck.

μᾶνα ἐξυδατάθη¹, en lisant. . . . ὙΠΟ' ΠΛΗΪΑ'ΔΑ δι-
πύησιν, κ. τ. λ. Il dit ailleurs²: ὑπὸ Πληϊάδα καὶ μέγρε
χειμῶνος. Dans ces deux endroits l'expression ὑπὸ Πληϊάδα
signifie pendant l'été (cf. *not.* § LXVI, l. 2).

§ LXIX, l. 2. Sur-tout à celui de la Canicule, ensuite
à celui d'Arcturus, &c. A toutes les causes des maladies
épidémiques dont l'auteur a parlé jusqu'ici, on pourroit
ajouter les tremblemens de terre, dont il connoissoit
très-bien l'influence sur les maladies³. Ces dernières se
propagent souvent bien au-delà des contrées qui ont
éprouvé des secousses; soit que cette cause agisse par
les seules exhalaisons qu'elle fait sortir de la terre, &
qui, en se changeant en brouillards, altèrent l'état de l'at-
mosphère⁴, soit qu'à ces météores malfaisans se joigne
encore la consternation dont cette calamité frappe les
esprits. Nous avons déjà remarqué (*not.* § LXV, l. 3,
p. 184) des apoplexies épidémiques à la suite de tremble-
mens de terre. On assigne une pareille cause à l'épidé-
mie de Normandie, dans l'année qui suivit celle de
1755, où la ville de Lisbonne fut détruite par un trem-
blement de terre, dont les secousses s'étoient fait sentir
dans une grande partie de l'Europe⁵.

§ LXIX, l. 3. καὶ Ε΄ΤΙ Πληϊάδων ΔΥ΄ΣΙΝ. Je suis d'au-
tant plus persuadé que cette correction est préférable à la
leçon vulgaire: καὶ Ε΄ΠΙ' Πληϊάδων ΔΥ΄ΣΕΙ, que ce der-
nier mot, devant nécessairement se rapporter à l'infinif

¹ *Epidem.* L. IV, § 27, T. I, p. 763.

² *Ibid.* L. I, S. 2, T. I, p. 658.

³ *Epidem.* L. IV, § 12, T. I, p. 751.

⁴ Toaldo, *Essai météorolog.* p. 29, 30, *not.*

⁵ *Comment. de reb. in Scient. nat. & Medic. gestis*, vol. X,
p. 404.

φυλάσσεισθαι, doit être un accusatif, comme l'ἰπιπλάς qui le précède. Voy. les Variantes.

§ LXIX, l. 6. ἀποφθίνει. J'ai rendu ce mot dans le sens actif de *tuer, devenir mortelles*; & ce sens est autorisé par Aristote, qui, en transportant ce passage dans ses *Problèmes* (I, 3) s'est servi du mot ἀνείλει. Il est possible cependant que l'ἀποφθίνει ait été employé ici dans le sens de *décroître, diminuer*, & que le passage entier ait été conçu de cette manière : καὶ τὰ μὲν ἰπι-
τείνει (ou αὐξέται), τὰ δὲ ἀποφθίνει, τὰ δὲ λήγει, κ.τ. λ. Car, dans le même problème d'Aristote que je viens de citer, on trouve de plus : ΕΠΙΤΕΪΝΕΙ, καὶ πᾶναι, καὶ κρίνει, καὶ ποιεῖ; & Hippocrate, en parlant de ces mêmes révolutions des maladies, s'exprime ainsi : κρίνεισθαι δὲ ἴσθιν ἐν τῇσι νούσοισιν, ὅταν ΑΥΨΩΝΤΑΙ αἱ νοῦσοι, ἢ ΜΑΡΑΪΝΩΝΤΑΙ, ἢ μεταπίπτωσιν εἰς ἕτερον νόσημα, ἢ τελευτῶσιν¹, & : τὰ τε νοσήματα γινάσκειν. . . . καὶ τὰ θανάσιμα, καὶ τὰ μὴ θανάσιμα, καὶ τὰ μεταπίπτοντα, καὶ τὰ αὐξανόμενα, καὶ τὰ μαραινόμενα². Quant à ce qui suit : τὰ δὲ ἌΛΛΑ ΠΑΝΤΑ μετίσθαι, κ.τ. λ. Les deux mots ἄλλα πάντα qui manquent dans la version de Calvus & dans celle de Cornarius, sont peut-être dus à la distraction des copistes. Cela paroît d'autant plus vraisemblable, qu'ils manquent également dans les passages parallèles d'Hippocrate & d'Aristote. Auroit-on lu anciennement : τὰ δὲ ΑΝΤΙΜΕΤΙΣΤΑΤΑΙ? c'est ce que je n'ose pas affirmer.

§ LXX, l. 1. *Les villes qui sont dans une belle exposition*, &c. Cela devient sur-tout sensible dans les villes peu distantes les unes des autres, mais différemment situées. Les épidémies de 1750 & 51 qui affligèrent Cail-

¹ Hippocrat. *De affect.* § 8, T. II, p. 165.

² Idem, *De morbis*, L. I, § 5, p. 7.

lan (*not.* § LXIV, p. 184), se firent à peine sentir à Fréjus & au Pujet, villes voisines, mais situées dans une exposition différente¹. La dysenterie de 1750, produite par une constitution sèche, enleva dix fois plus de malades à Montreuil, petite ville située sur un terrain sec, élevé & exposé au septentrion, que dans la ville de Boulogne, qui n'en est éloignée que de sept lieues, & dont l'exposition & le sol sont tout-à-fait différens; mais les fièvres miliaires de 1756, occasionnées par une humidité excessive, ont été funestes dans cette dernière ville, & se sont fait peu remarquer dans les villes voisines². Il y a plus: la même épidémie se fait sentir différemment dans les différents quartiers de la même ville, selon la nature du sol sur lequel ils se trouvent ou l'exposition qu'ils ont par rapport aux vents, qui sont la principale cause de l'épidémie (*cf. not.* § XXII, l. 6). Les fièvres miliaires de Boulogne, dont je viens de parler, infectèrent beaucoup plus le quartier des matelots, que les autres quartiers de la ville, par la raison que le sol de ce quartier étoit plus humide³.

§ LXXI, l. 6. *περὶ δὲ τῶν μέγιστον καὶ πλεῖστον διαφερόντων.* J'ai changé la leçon ordinaire *μεγίστων* en *μέγιστον*, parce que l'auteur s'exprime constamment de cette manière: *ἦν δὲ διάφοροι ἕωςι μέγα* (§ LXXIX, l. 8), *διαφέρει.... μεγάλα* (§ LXXX, l. 1), *μέγα διάφοροι* (§ CXX, l. 4), & *μέγισται διαλλαγῆι* (§ CXXIV, l. 1).

§ LXXII, l. 5. *ἢ τε χώρα τῆς χώρας ἡμερωτέη.* Le *χώρας* se rapporte à l'Europe, comme le *χώρα* regarde l'Asie; & cela signifie dans toutes les langues du monde, que *le climat*

¹ *Journ. de Médec.* vol. VII, p. 61.

² Desmarts, *Epidém. d'Hippocrate.* trad. du Grec, 1767, p. 112.

³ *Journ. de Médec.* vol. X, p. 72.

de l'Asie est plus doux que celui de l'Europe C'est cependant parce que la plupart des traducteurs latins ont rendu ce passage *estque regio ipsa HAC NOSTRA mitior*, (comme si les mots τῆς χώρης étoient les équivalens des mots τᾶν τῆς χώρης), que Cardan & Septalius ont conclu qu'Hippocrate se donnoit pour Européen quoiqu'il fût de l'île de Cos. De cette étrange conséquence, Haller en a tiré une autre encore plus étrange, savoir que ce traité n'appartenoit point à Hippocrate, mais à quelqu'autre Médecin européen. (Voy. Disc. prélim. § 47 & 48). Il est étonnant que Clifton se soit mépris sur ce passage, en le traduisant dans le sens des versions latines : *the country itself is milder than ours*. Dacier n'est point tombé dans cette erreur.

§ LXXII, l. 6. *Et les peuples qui l'habitent, &c.* (Voy. not. § XXIII, l. 3, p. 74).

§ LXXII, l. 7. εὐεργότερα. Ce n'est point par amour propre que je substitue ma correction à celle de Heringa εὐεργητότερα (Voy. les Variantes). Ce ne sont que deux formes différentes du même mot; formes qui existent encore dans leurs opposées δυσεργίη & δυσεργησίη, dont se sert Hippocrate¹ dans le sens de *mauvaise humeur*: mais la mienne s'approche davantage du texte altéré εὐεργότερα, qui ne signifie rien ici, quoiqu'en dise Prosper Martian. La glose de Galien que cite Heringa à l'appui de sa correction, étant écrite εὐεργητότερα, plus douce, & non pas εὐεργητότερα, plus doux, peut bien se rapporter à quelque autre endroit d'Hippocrate. La leçon εὐεργότερα, plus actifs, est d'autant plus fautive qu'il s'agit ici des Asiatiques, naturellement adonnés à la paresse, comme l'auteur l'observe dans la suite. Aussi

¹ De veter. Medic. § 19, T. I, p. 24, & de humorib. § 4, p. 321.

Vander-Linden a-t-il cru adopter une leçon tout opposée à *ἀεργότερα*, moins actifs, que Clifton a voulu défendre avec quelque espèce de vraisemblance. Il seroit superflu d'observer ici que le mot *ἀργή*, dont sont composés l'*εὐαργος* & le *δυσαργος* est souvent pris dans le sens d'une certaine disposition de l'esprit, soit naturelle, soit accidentelle, qu'on exprime en françois par le mot *humeur*¹, si l'on n'avoit pas commis l'erreur de le traduire par *iram* au § XXIII, où Hippocrate, en parlant de ces mêmes peuples de l'Asie qualifiés ici d'*εὐαργότερα*, les appelle *ἀργὴν βελτίους*. Ce rapprochement me paroît encore une preuve en faveur de ma correction.

§ LXXIII, l. 2. *Située à l'Orient entre les deux levers du soleil.* Il entend le lever d'été, qu'il place à 45 degrés de l'Est au Nord, dans l'horizon de la Grece, & particulièrement celui de l'île de Cos; & le lever d'hiver qu'il place à 45 degrés de l'Est au Sud. C'est à cette position que l'Asie doit, selon notre auteur, la supériorité sur l'Europe. Il faut croire que ceux qui, au contraire, ont donné la préférence à cette dernière², n'ont entendu par là autre chose, si ce n'est qu'il existe en Europe, à proportion de son étendue, plus de contrées fertiles & tempérées, qu'il n'en existe dans la vaste Asie.

§ LXXIII, l. 3. *τοῦ τε ψυχροῦ παρρωλέω.* La version de Cornarius, suivi en cela par Dacier & par Grimm, ajoute: καὶ τοῦ θερμοῦ, ce qui est vrai du milieu de l'Asie, dont il va parler dans le § suivant, & non pas de l'Asie en général, quoique les mots: *παντός ἰσομοιγίῃ δυναστεύη* semblent justifier en quelque manière l'ad-

¹ Voy. les notes sur Hefychius, au mot *Εὐέργεια*.

² Agathemer. L. II, cap. 7.

dition de Cornarius, trop légèrement blâmé peut-être par Septalius. Car cet *ισομοιρία* ne peut s'entendre que d'une contrée placée à une distance égale du chaud & du froid. A dire vrai, Hippocrate, s'exprime ici d'une manière un peu trop vague, pour qu'on puisse adopter ou rejeter la leçon *καὶ τοῦ θερμοῦ*.

§ LXXIV, l. 2. *Celles de ses contrées qui sont placées à une égale distance, &c.* Par ces contrées moyennes de l'Asie, il entend celles auxquelles les Anciens donnoient spécialement le nom d'*Asie*, connues aujourd'hui sous le nom d'*Asie mineure*; & sur-tout la province de cette dernière contrée, qu'on appelle *Ionie*, laquelle, suivant Hérodote (I, 142), est précisément située à une égale distance du chaud & du froid, de la trop grande humidité & de la trop grande sécheresse. Elle est encore aujourd'hui ce qu'elle fut autrefois, & qui plus est, elle soutient encore la réputation de fertilité & d'abondance en dépit d'un gouvernement qui ne fait que détruire.

§ LXXIV, l. 4. *αὐτὴ μὲν ἐν καρποσίᾳ ἴσῃ καὶ ἐν δένδροις ἴσῃ.* Le mot *καρπός*, fruit, employé souvent dans le sens spécial de *blé*, doit sur-tout avoir ce dernier sens, toutes les fois qu'il précède ou qu'il suit le mot *δένδρον*, ou *φυτὸν*, arbre. *Καρποί* & *δένδρα* signifient, dans ce cas, ce que les écrivains romains expriment par *fruges arboresque*. Le premier désigne tous les fruits de la terre, mais spécialement les plantes céréales¹, & le second, les arbres proprement dits. C'est dans ce sens qu'il faut entendre Xénophon², lorsqu'il dit: *ἐνεργὸν οὖσαν τὴν γῆν, καὶ πλήρη δένδρων..... καὶ καρπῶν*, ainsi que cette phrase de

¹ Hesychius in *Καρπός*.

² *Æconom.* cap. IV, 2.

Plutarque : οὐτε καρπὸν ἀφανίζων οὐτε φυτὸν ¹. Il en est de même quand le mot καρπὸς est joint aux mots qui expriment le vin ou la plante qui le produit :

Στοάς τε καρποῦ, βακχίου τε νάμαλος

Πλήρεις ².

C'est à l'aide de ces vers d'Aristophane que je crois avoir rétabli un autre vers de ce poète. Comme cette correction se trouve consignée dans un ouvrage périodique ³, je ne veux point la répéter ici. J'aurois même fait grace au lecteur de cette note, si le mot καρπὸς n'eût souvent donné lieu à des contre-sens manifestes. Lorsque Polybe, par exemple, en parlant d'Amycles, canton de la Laconie, l'appelle : τόπος καλλιδενδρότατος καὶ καλλικαρπότατος, il veut dire tout simplement, qu'il abondoit en blés & en arbres de toute espèce ; & non pas, comme Pauw ⁴ le traduit, que la beauté des arbres & la vivacité de leur verdure le disputoient à la beauté même des fruits.

§ LXXIV, l. 9. οὐτε ὑπὸ ψυχῆος βεδιασμένη, [οὐτε] νολία γε, κ. τ. λ. On pourroit justifier la leçon ordinaire βεδιασμένη par ce que l'auteur lui même dit plus bas (§ XCI : οἱ μὲν ὑπὸ τοῦ θερμοῦ εἰσὶ βεδιασμένοι, οἱ δὲ ὑπὸ τοῦ ψυχροῦ. Mais il est possible aussi qu'on ait lu anciennement : πεπιεσμένοι, dans ce dernier passage, & πεπιεσμένη ou bien πεπίεσαι, dans celui qui nous occupe dans ce moment. Car je croirois volontiers que la leçon de Galien πέτρεται (Voyez les Variantes), n'est qu'une altération du mot πεπίεσαι. Πίεζεσθαι ὑπὸ τοῦ θερμοῦ οὐ

1. Quæst. roman. T. VII, p. 152.

2 Aristoph. Concionat. 14.

3 Magazin Encyclop. T. V, 5^e an. p. 480.

4 Recherch. philosoph. sur les Grecs, vol. II, p. 243.

ὑπὸ τοῦ ψυχροῦ est une expression familière à notre auteur ¹, ainsi qu'à Hérodote. Je rapporterai d'autant plus volontiers le passage de ce dernier, qu'il nous servira à applanir une autre difficulté de notre texte beaucoup plus essentielle. L'historien grec, en parlant de l'excellence du climat de l'Ionie par rapport aux autres provinces qui l'environnent, s'exprime ainsi : Ο΄ΥΤΕ γὰρ τὰ ἀνω αὐτῆς χαλεὰ τὰὐτὸ ποιεῖ τῇ Ἰωνίᾳ, Ο΄ΥΤΕ τὰ κάτω, Ο΄ΥΤΕ τὰ πρὸς τὴν ἡῶ, Ο΄ΥΤΕ τὰ πρὸς τὴν ἰσπερηνί* τὰ μὲν ὑπὸ τοῦ ψυχροῦ τε καὶ ὑγροῦ ΠΙΕΖΟΜΕΝΑ, τὰ δὲ ὑπὸ τοῦ θερμοῦ τε καὶ ἀσυχμώδεος ². D'après ce passage, il me paroît clair qu'Hippocrate parlant de la même Ionie (Voy. not. § LXXIV, l. 2), & la plaçant à distance égale des climats qui pèchent par excès de froid ou de chaleur, d'humidité ou de sécheresse, a dû distinguer ces quatre qualités de cette manière : Ο΄ΥΤΕ γὰρ ὑπὸ τοῦ θερμοῦ. . . . Ο΄ΥΤΕ ὑπὸ ἀσυχμῶν. . . . Ο΄ΥΤΕ ὑπὸ ψύχειος βεβιασμένη (ou si l'on veut ΠΕΠ΄ΕΣΤΑΙ), Ο΄ΥΤΕ νοσία τε καὶ διάσροχός ἐστι, κ. τ. λ. Ce quatrième ὅσπερ que j'ajoute au texte, & qui me rappelle ce vers d'Aristophane (Nub. 1120) : Ω΄σπερ ΜΗ΄Τ΄ ἀσυχμὸν ΠΙΕ΄ΖΕΙΝ, ΜΗ΄Τ΄ ἄγαν ἱποβρίαν, n'existe dans aucun exemplaire manuscrit ou imprimé ; mais le sens l'exige absolument, à moins qu'on n'aime mieux étendre (comme on dit ἀπὸ κοινοῦ) l'influence du troisième ὅσπερ jusqu'à ce dernier membre de la période. Peu importe d'ailleurs qu'on l'ajoute ou qu'on le sous-entende, il suffit d'avoir prouvé qu'il est nécessaire, & que son défaut a été la cause de l'erreur de tous les traducteurs. En effet, la négation supprimée, le mot νοσία devient une énigme. Aussi

¹ Voy. § CXVI, l. 3, de ce traité, & de morb. mulier. L. I, § 51, T. II, p. 449.

² Herodot. L. I. 142.

les uns ont-ils voulu lui donner le sens forcé de *méri-
dionale*, tandis que les autres , ont été jusqu'à supposer
qu'Hippocrate parle ici de l'Afrique. Ce dernier senti-
ment est même celui de Cardan. Septalius, choqué de
l'expression *Asie australe* ou *méri-dionale*, a cru résoudre
la difficulté par la division naturelle de l'Asie, partagée de
l'Orient à l'Occident par le mont Taurus. Prosper Mar-
tian se contente de relever la contradiction de ceux qui
expliquent *volia* par *australe*, tandis qu'il s'agit d'un
pays souvent couvert de neige ; mais il ne s'est point
aperçu que la même contradiction subsistera toujours,
si en rendant au mot *volia* la véritable signification
d'*humide* qu'il doit avoir ici, on ne le prend pas en
même-temps dans un sens négatif *οὐτε volia*. Car il résul-
teroit du défaut de la négation qu'Hippocrate regarde
comme pays tempéré un pays *inondé* (c'est le sens du mot
qui suit , *διάβροχος*) *par des pluies & par des neiges conti-
nuelles*. Mais ces difficultés disparaissent, si l'on fait at-
tention que toute cette période est composée des quatre
membres suivans :

οὐτε γὰρ ὑπὸ τοῦ θερμοῦ ἐκκέκασται λίην ,
οὐτε ὑπὸ ἀνυχμῶν καὶ ἀνυδρίας ἀνεξήρανται ,
οὐτε ὑπὸ ψύχεις βεβιασμένη ,
οὐτε volia τε καὶ διάβροχος ἐστὶ ὑπὸ γε ὁμοίων πολλῶν καὶ
χείονος ,

qui s'expliquent mutuellement par l'opposition manifeste
du 1^{er} au 3^e & du 2^e au 4^e. Ainsi, l'Asie ou plutôt l'Asie
mineure , & notamment l'Ionie , est regardée comme un
pays tempéré par la raison qu'elle n'est tourmentée ni
par des chaleurs excessives, ni par des froids rigoureux,
ni par de grandes sécheresses, ni par des pluies confi-
dérables & par des neiges. Si l'on doute encore du sens
de ce passage, on n'a qu'à examiner ce qu'il dira bien-

tôt de l'Europe, sujette, suivant lui, à toutes les intempéries, qu'il exprime (§ CXIV) dans un ordre différent, de manière que le premier membre s'oppose au second, comme le troisième s'oppose au quatrième :

θάλπειά τε ἰσχυρά,
καὶ χειμῶνες καρτεροί,
καὶ ὄμβροι πολλοί,
καὶ αὖτις αὐχμοὶ πολυχρόνιοι καὶ πνέυματα.

§ LXXV, l. 1. ὥραια. J'ai rendu ce mot par *fruits d'été*. Hesychius explique : Ὠραίων, τῶν πεποσμένων καὶ Ὠραίων, τῶν καρπῶν. Cette dernière signification convient à notre texte ; la première peut en outre s'appliquer à Ἰλκεα ὥραια des *abscess mûrs* dont il est question ailleurs¹. Dans cette autre glose du même grammairien : Ὠραίοις, ΚΑΙΡΟΪΣ, j'aime mieux lire ΚΑΙΡΙΟΙΣ ou ΚΑΡΠΟΪΣ, que de changer avec Saumaïse le premier mot en ὥραις. Les Grecs entendoient particulièrement par ὥραια les fruits de la fin de l'été, c'est-à-dire, de cette partie de l'année qu'ils appelloient ὁπώραν (cf. *not.* § LXIX, l. 2, p. 198) ou bien ὅραν ἔλους². C'est dans ce sens qu'on trouve l'ὥραια dans Strabon³ : ἡ πόλις τοῦ θέρους ὁμολογεῖται παρὰ πάντων εἶναι δυσάερος καὶ τοῦ μετοπώρου, διὰ τε (l. διὰ τε τὰ) κάυματα καὶ τὴν ἀφθονίαν τῶν ὥραιων.

§ LXXV, l. 3. αὐτὴ ἡ γῆ. J'ai substitué à l'αὐτὴ des éditeurs & des Ms. le premier mot αὐτὴ, dans le sens homérique de *seule*⁴, c'est-à-dire, *spontanément & sans culture*.

¹ De Locis in homine, § 47, T. I, p. 391.

² Foës, *Æconom.* in Ὠρα, Galen. de facult. aliment. L. II, T. IV, p. 319.

³ L. XIV. p. 448, edit. 1587.

⁴ Eustath. in *Iliad.* XVII, p. 1105.

§ LXXV, l. 5. μεταφύλλοντες. Ce n'est point l'accord presque unanime des imprimés & des Ms. qui m'a empêché de remplacer cette étrange forme par la forme usitée μεταφύλλοντες, qu'on trouve dans le texte de Zvinger. C'est plutôt parce qu'elle porte un air de simplicité antique que j'ai cru qu'elle pourroit bien appartenir au dialecte ionique. Ce dialecte d'ailleurs, aussi doux que la poésie, prenoit presque autant de licences que cette dernière. Les Ioniens disoient indifféremment : ἀρχηγέειν & τυραννέειν pour ἀρχηγέειν & τυραννέειν, σακκέειν & τειχέειν pour σακκίζειν & τειχίζειν, καταπονθόειν pour καταπονθίζειν ¹, comme aussi ἀποσπερίζειν pour ἀποσπείρειν ².

§ LXXV, l. 9. καὶ τὰ ἔϊδα καλλίστους, καὶ μεγάλα μεγίστους. La beauté, dit Aristote ³, ne peut exister sans une taille avantageuse; les petits peuvent être appelés jolis ou bien faits, mais il ne seront jamais beaux : τὸ κάλλος ἐν μεγάλῳ σώματι· οἱ μικροὶ δ' ἀστέιοι καὶ σύμμετροι, καλοὶ δ' οὐ.

§ LXXV, l. 11. καὶ τὰ μεγάλα. Lalement ajoute : καὶ τὰς φωνὰς; & Martin a reçu cette leçon dans son texte & dans sa version : *minimeque differentes quantum ad formam corporum, proceritatem & vocem attinet*. Ce qui me fait croire que le premier l'a tirée de quelque ancien Ms., c'est qu'en effet il est aussi question de la voix au § XXIII, où l'auteur parle, comme ici, des expositions orientales.

§ LXXVI, l. 1. ἑκός τε τὴν χάριν τὰυτὴν τοῦ ἩΨΟΣ Ε΄ΓΓΥ΄ΤΑΤΑ εἶναι, κ. τ. λ. Conduit par les traces de la

¹ Hérodote. I, 125; II, 123; IV, 23, 124, & 137.

² Hippocrate, de glandulis, § 12, T. I, p. 422.

³ Moral. Nicom. L. IV, cap. 7.

leçon fautive. . . . τοῦ ΠΡΟΣΕΓΓΥΤΑΤΑ εἶναι, qui n'a
signifie rien, ainsi que par le § XXIV, où en parlant
des expositions orientales, l'auteur dit expressément :
ἔοικέ τε μάλιστ' αὖ ἡ οὐλῶ κεομένη πόλις ἤρι, κ. τ. λ. j'ai rétabli ce
passage long-temps avant d'avoir connu la bonne leçon
de Gadaldinus, qui n'est pas cependant non plus sans
tache. Car on y lit ἤρους, au lieu de ἤρος; erreur très-
commune dans les Ms., & qu'on rencontre souvent dans
les éditions de Galien¹.

§ LXXVI, l. 4. ταλαίπωρον. C'est encore une autre
erreur non moins fréquente dans les imprimés & dans
les Ms. que celle qui confond le ταλαίπωρον & l'ἀταλαί-
πωρον, deux mots opposés. Dans ce passage d'Hippocrate,
Galien lit bien : ταλαίπωρον, au lieu d'ἀταλαίπωρον; mais
dans le § CXXV, l. 7, où il faut lire : ἀταλαίπωροι,
il lit au contraire : ταλαίπωροι. Dans ces deux en-
droits, la confusion de ces mots n'a pas du moins
confondu les idées des interpretes, puisqu'ils se sont
presque tous aperçus de l'erreur des copistes, quoique
la plupart d'eux aient eu la foiblesse de la conserver
dans le premier. Mais il n'en a pas été de même de ce
passage des *Prorrhétiques*, l. II, § XV, p. 498 : où il
s'agit de la podagre : ὅσοι μὲν ἢ ΓΕΡΟΝΤΕΣ περὶ τοῖσιν
ἄρθροισιν ἐπιπλωράματα ἔχουσιν, ἢ τὸν τρόπον ΤΑΛΑΙΪΠΩΡΟΝ ζῶσι
κοιλίας τε καὶ ζυγὰς ἔχοντες, οὗτοι μὲν πάντες ἀδύνατοι ὑγιέειν γίνεσθαι
ἀνθρώπινη τέχνῃ ὅσον ἐγὼ οἶδα. ἰσχυρὰ μὲν τούτους ἀριστὰ
μὲν δυσεντερίαι. ἀλλὰ καὶ ἄλλαι ἐκλήξεις ἀφελέουσι κάρλα αἰ-
εὶς τὰ κατὰ χεῖρα ῥέπουσαι. ὅστις δὲ νέος ἴσθι, καὶ ἀμφὶ
τοῖσιν ἄρθροισιν ἐπιπλωράματα ἔχει, καὶ τὸν τρόπον
ἴσθιν ἐπιμελής τε καὶ φιλόπονός, καὶ κοιλίας ἀγαθὰς ἔχων

¹ Voy. entre autres son *Comment. ad Aphorism.* III, T. V,
p. 260, l. 4 & 8. & alibi passim.

ὑπακούειν πρὸς τὰ ἐπιηδύνμαλα, οὗτος, κ. τ. λ. Tous les Médecins anciens & modernes, fondés sur l'observation journaliere, s'accordent à dire que la goutte attaque de préférence les hommes qui vivent dans la mollesse, qui se nourrissent délicatement & copieusement & qui s'exercent peu : διὰ τὴν ὑπερβάλλουσάν ἀργίαν τε ἅμα καὶ ἀκολασίαν τῆς διαίτης, dit Galien¹, ἡυξημένης δὲ τῆς τροφῆς (l. τρυφῆς) εἰς τοσοῦτον ἐν τοῖς καθ' ἡμᾶς χρόνοις, ὥς ἂν μὴ δ' ἐπινοεῖν ἔτι προσθήκην αὐτῇ, ἄπειρόν τι τὸ πλῆθος τῶν ποδαγριάντων ἐστίν, ἐνίων μὲν οὖν (effacez l'οὖν) οὐτε γυμναζομένων, κ. τ. λ. Sydenham, après avoir dit en parlant de la podagre : *eos plerumque senes invadit, qui postquam meliores vitæ dies mollius ac delicatius transegerint, epulis lautioribus, vino aliisque liquoribus spirituosius liberalius indulgentes, tandem ob pigritiam, ætatis ingravescantis semper comitem, ea corporis exercitia penitus omisere, quibus juvenes adsueverant*², ajoute, pour se consoler sur sa goutte, & pour consoler ses compagnons d'infortune : *ita vixerunt atque ita tandem mortem obierunt magni reges, dynastæ, exercituum classiumque duces, philosophi, alique his semiles haud pauci. Verbo dicam, articularis hicce morbus (quod vix de quovis alio adfirmaveris) divites plures interemit quam pauperes, plures sapientes quam fatuos*³. Enfin c'est une observation si constante, si populaire, que la goutte fuit les habitations des pauvres (μισόπλητος θία⁴), & qu'elle fréquente les palais & les hôtels, qu'on a de la peine à concevoir par quelle fatalité les interpretes

¹ Comment. in Aphorism. VI, 28.

² Sydenham, Traët. de Podagra, p. 435.

³ Idem, ibid. p. 443.

⁴ Lucian. Epigramm. T. X. p. 57, edit. Bipont.

ont pu être trompés par une leçon évidemment fausse, au point d'attribuer à Hippocrate une opinion contraire à cette observation. Je dis évidemment fausse, par ce que l'expression *τρόπον ταλαίπωρον ζῶσι*, que les traducteurs ont rendue dans le sens de *menent une vie pénible & pleine de misère* (*ærumnose vivunt*) ne peut être opposée à celle qui suit : *ἐπιμελὴς καὶ φιλόπονος* ; & cependant il est clair que l'auteur établit à dessein cette opposition entre deux genres de vie différens. Il faut donc de toute nécessité rétablir le texte de cette manière : ὅσοι μὲν ἢ ΓΕ'ΡΟΝΤΕ'Σ Ε'ΙΣΙΝ, ἢ περὶ τοῖσιν ἄρθροισιν ἐπιπαράμαλτα ἔχουσιν, ἢ τρόπον Α'ΤΑΛΑΪΠΩΡΟΝ ζῶσι. ἰῶνται ΜΕ'ΝΤΟΙ τοὺτους, κ. τ. λ. D'après cette correction, l'expression νέος ἐπιμελὴς καὶ φιλόπονος, *jeune, aimant l'exercice & le travail*, s'oppose à celle qui a précédé : γέροντις. ἢ τρόπον ἀταλαίπωρον ζῶσι, *vieux, ou qui menent une vie molle & oisive*, sur-tout, si dans leur jeunesse ils en avoient mené une plus laborieuse, comme il le dit ailleurs ¹ : ἀνάγκη γὰρ τοὺτους ταλαιπώρους τε γενέσθαι καὶ φιλοπόνους τῷ σώματι καὶ ἐργάτας νεανίσκους ὄντας, ἐπίπια δὲ ἐξανιδίντας τῶν πόσιων, κ. τ. λ. Ce dernier passage est encore une preuve que le φιλόπονος étant synonyme de ταλαίπωρος, ne peut avoir pour opposé que l'ἀταλαίπωρος, comme on a pu le remarquer au commencement de ce traité (§ V). Ce dernier mot, appliqué comme épithète, à βίος, est équivalent à cette expression du même auteur : ἡσυχῇ καὶ ἐπὶ τὸ ράθυμον βιβιακόῃς ², ainsi qu'à ce qu'Homère appelle ῥηϊσλήν βιοτήν (*Odyss.* IV, 565), ou ῥῆτα ζῶειν (*Iliad.* VI, 138),

¹ *De nat. human.* § 23, T. I, p. 277.

² *Epidem.* L. I, S. II, p. 667.

qu'on explique par mener une vie exempte de toute espece de peine & de travail ¹.

§ LXXVI, l. 4. Mais il est impossible que dans un tel pays , &c. Cela doit s'entendre sur-tout de la partie de l'Asie , qui s'avance au-delà du tropique. L'activité de l'homme est en raison inverse de la douceur du climat , de la fertilité du sol , & en raison directe de ses besoins. Dans un pays chaud & fertile , on est naturellement moins porté au travail , & par le relâchement que la chaleur produit dans toute la machine , & par ce que la terre n'a besoin que d'un travail très-léger , pour produire au-delà de ce qu'il faut pour satisfaire aux besoins d'hommes qui mangent peu (*not.* § X , l. 7) & qui se vêtissent très-légerement. Cette inaction devient , à la longue , une véritable paresse , qui énerve de plus en plus le physique de l'homme , le rend lâche & incapable d'aucune action qui demande du courage. « La » stérilité des terres (dit Montesquieu) rend les hommes » industrieux , sobres , endurcis au travail , courageux , » propres à la guerre ; il faut bien qu'ils se procurent ce » que le terrain leur refuse. La fertilité d'un pays » donne , avec l'aisance , la mollesse & un certain amour » pour la conservation de la vie. On a remarqué que » les troupes d'Allemagne , levées dans les lieux où les » payfans sont riches , comme en Saxe , ne sont pas si » bonnes que les autres ² ». Cette observation est presque toute entière comprise dans ce vers de Menandre ³ :

Τὰ κακὰς τρέφοντα χαρὶ ἀνδρείους ποιεῖ.

¹ Voy. Athen. L. XII , p. 512 , D , & Hesychius in 'Πῶς ζώουσιν.'

² *Esprit des Loix* , L. XVIII , chap. 4.

³ Apud Stob. tit. LVI.

Tous les peuples industrieux & entreprenans , sont sortis des pays stériles & des climats rudes. Les pays chauds & fertiles n'ont guere produit que des hommes mous & adonnés aux plaisirs. On fait que la passion du jeu , qui est un fruit de la paresse , est très-commune chez les Chinois , les Tonquinois , en un mot , chez tous les orientaux ¹.

§ LXXVI , l. 6. *ἰγγίγνισθαι..... μήτε ὁμοφύλου μήτε ἀλλοφύλου*. J'ai préféré la leçon de Galien , confirmée par l'un de mes deux Ms. , à celle des autres qui lisent *ὁμόφυλον* & *ἀλλόφυλον* à l'accusatif. Mais de quelque maniere qu'on lise , il est évident & par le défaut de construction grammaticale , & par ce qui suit *περὶ μὲν οὖν Αἰγυπτίων καὶ Λιβύων* , concernant les habitans de l'Egypte & de la Libye , & qui suppose que l'auteur a déjà parlé de ces deux peuples , sur lesquels cependant il n'a rien dit , il est évident , dis-je , qu'il existe ici au moins une lacune considérable. Car Zvinger pense qu'il y a deux lacunes ; la première , que j'ai marquée par des points après le mot *ἰγγίγνισθαι* , & l'autre un peu plus haut immédiatement après le mot *ἁρίων*. Quant à la leçon de Galien , je ne lui ai donné la préférence que dans la supposition que dans le morceau omis par la distraction des copistes , il devoit y avoir un infinitif , tel qu'*ἀπέχεσθαι* ou quelque autre équivalent qui pût régir ces génitifs de cette maniere : *μήτε ὁμοφύλου μήτε ἀλλοφύλου ἀπέχεσθαι*. Les mots *τὴν ἡδονὴν κρατεῖν* indiquent assez qu'il est question ici de ces accouplemens entre animaux de différente espece , connus dans les pays chauds & notamment en Libye , & plus encore peut-être entre

¹ Dampier , *Supplément au Voyage autour du monde* , vol. III , p. 44 , suiv. edit. 1701.

hommes & animaux ou entre hommes du même sexe , le mot ὁμόφυλον étant aussi susceptible de cette dernière signification ¹. En parlant des monstres de la Libye , Aristote ² fait remarquer que dans ce pays la rareté de l'eau est cause que dans les endroits où il existe quelque source , il se fait un plus grand concours d'animaux de diverses espèces ; & que ce concours donne lieu aux accouplemens contre nature & aux monstres qui en résultent : λέγεται δὲ καὶ τὸ περὶ τῆς Λιβύης παροιμιαζόμενον, ὅς αἴτι τῆς Λιβύης τρεφούσης καὶνόν, διὰ τὸ μίγνυσθαι καὶ τὰ μὴ ὁμόφυλα ἀλλήλοις, λεχθῆναι τοῦτο. διὰ γὰρ τὴν σπάνιν τοῦ ὕδατος ἀπαντᾷντα πάντα πρὸς ὀλίγους τόπους τοὺς ἔχοντας τὰ ὕδατα μίγνυσθαι καὶ τὰ μὴ ὁμοιογενῆ. Si cependant on préféreroit de lire ὁμόφυλον & ἀλλόφυλον , il faudroit alors supposer que l'infinitif omis par les copistes, étoit διακρίνειν , comme je l'ai exprimé dans ma version, ou quelque autre verbe analogue.

§ LXXVI , l. 7, *Tout [jusqu'aux animaux] y est nécessairement dominé par l'attrait du plaisir , &c.* Comme il existe dans cette partie du texte une lacune , ainsi que je l'ai déjà observé (*Voyez la note précédente*) , & qu'il devoit y être question des peuples de l'Egypte & de la Libye , à en juger par la fin de ce paragraphe , il est bien difficile de décider , si ce qu'Hippocrate dit de l'amour du plaisir doit être appliqué à ces derniers , ou si cela regarde en même temps les Asiatiques , dont il vient de parler. Quoi qu'il en soit , toutes les observations s'accordent à nous représenter les Asiatiques qui s'avancent au-delà du tropique , doués à peu-près des mêmes dis-

¹ Aristote , de mundo , cap. 5.

² De generat. anim. l. II , cap. 7 , & de histor. animal. l. VIII , cap. 28.

positions naturelles que les Africains. L'analogie du climat fait qu'ils se ressemblent au physique comme au moral. Les Egyptiens, naturellement doux & timides, sont gais & débauchés. Ils ont un goût singulier pour les fêtes, pour la danse, pour tout ce qui favorise la réunion des deux sexes & le libertinage : chaque ville d'Egypte à son saint, ses processions & ses plaisirs * ; & ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que ce goût est aussi ancien que leur existence ¹. C'est dans cette partie de la terre, que les femmes se prostituèrent aux boucs ² ; & c'est vraisemblablement dans le même pays ou dans quelque contrée de l'Asie que la pédérastie a pris naissance. Car je pense avec Plutarque ³, que c'est à tort qu'Hérodote prétend que les Perses prirent des Grecs la pédérastie. Ce n'est pas non plus en Thrace, qu'il faut chercher l'origine de cette infame passion **. Il est plus probable qu'elle fût portée en Grece des pays chauds ; & comme ce furent les Crétois qu'on en accusa principalement ⁴, je suis porté à croire qu'ils la prirent des Phéniciens & des Libyens avec lesquels ils eurent com-

* Cela ne s'accorde point avec ce que dit Winkelmann (*Histoire de l'Art*, L. II, chap. I, p. 57) du caractère sombre des Égyptiens : mais le témoignage d'Hérodote (L. II, cap. 59 — 65) s'oppose formellement à cette opinion ; & il est d'ailleurs justifié par les relations modernes.

¹ *Mémoires du Baron de Tott*, part. IV, p. 44, 45.

² Herodot. L. II, cap. 46. & Pindar. apud Strabon. L. XVII, p. 1154.

³ *De Herodot. malignit.* T. IX, p. 402.

** Il y en a qui l'attribuent à Orphée ; d'autres en ont accusé Thamyras. Voy. Stob. tit. LXII, & les Scholiastes d'Homère, publiés par Villoison, *Bæot.* vers. 102, p. 78.

⁴ Platon. *de legib.* L. I, T. VIII, p. 28.

merce

merce de très-bonne heure ¹. Pour ce qui est du continent de la Grece, le premier qui s'avisa d'y donner l'exemple d'une pareille dissolution fut Laius: *πρῶτος ἐν ἀνθρώποις τὴν ἀρρενοφθορίαν ὑπέδειξε* ²; & l'on fait que Laius étoit originaire d'Afrique.

§ LXXVII, l. 2. *τῶν ἀνατολέων τῶν θερινῶν*. Il suffit de jeter les yeux sur une carte pour se convaincre qu'il faut lire avec le Ms. de Gadaldinus, *θερινῶν*, du *levant d'été*, & non pas *χειμερινῶν*, du *levant d'hiver*, quoi qu'en disent ceux qui soutiennent cette dernière leçon. Les *Macrocéphales* & les *habitans du Phasé*, dont il est question ici, placés en deçà du Palus-Méotide, les premiers, entre le 40 & le 41, & les seconds, entre le 42 & le 43^e degrés de latitude, se trouvent naturellement à la droite du levant d'été (Voy. not. § LXXIII, l. 2, p. 203), pour le spectateur qui seroit placé à l'île de Cos (patrie d'Hippocrate), le dos tourné au Sud-Ouest.

§ LXXVII, l. 3. *Jusqu'au Palus-Méotide*. Le Palus-Méotide, désigné plus communément aujourd'hui par le nom de *Mer d'Azof*, est un grand golfe ou lac situé par le 46^e degré de latitude entre l'Europe & l'Asie, au Nord de la mer Noire, avec laquelle il communique par le moyen d'un détroit appelé anciennement le *Bosphore Cimmérien*, aujourd'hui le détroit de *Caffa*. Ses côtes au Nord-Ouest sont habitées par les petits Tatars; il a la Crimée au Sud-Ouest, les Tatars du Cuban & les Circassiens au Sud-Est. On lui donne environ 200 lieues de circuit. Les Scythes l'appelloient *Témérinda*,

¹ Meursii *Creta*, L. III, cap. 1.

² Voyez l'argument mis à la tête de la tragédie d'Eschyle intitulée *Septem contra Thebas*.

ce qui dans leur langue signifioit *mere de la mer*; & cette dénomination paroît avoir quelque rapport avec celle de *Μαιῶτις* ou *μήτηρ τοῦ πόντου*, que les Grecs lui avoient donnée ¹. Les Turcs l'appellent *Azack-Degnisi*, ce qui est la même chose que *mer d'Azof*. Ce lac reçoit les eaux de plusieurs rivières ou fleuves, dont le principal est le *Tanaïs*, appelé aujourd'hui le *Don*. Hérodoté fait de ce dernier les limites de l'Asie & de l'Europe; d'autres, comme Hippocrate, donnoient pour limites à ces deux contrées le Palus-Méotide, ce qui revient au même. Mais Arrien ² nous apprend que c'étoit au contraire du fleuve Phasis qu'Eschyle, dans une de ses tragédies, avoit fait la limite de l'Asie & de l'Europe. Il paroît plus naturel de regarder, avec Strahlenberg, la chaîne des montagnes élevées, dont j'aurai occasion de parler dans la suite (*not.* § XCV, l. 8) comme la ligne de démarcation que la nature a établie entre l'Europe & l'Asie. Ces montagnes, qui sont une prolongation de l'Ouralsk, s'abaissent & se divisent entre le Jaïk & la Samara, en s'étendant vers la partie méridionale du Volga. Elles séparent les déserts de l'Asie, des contrées septentrionales de la Russie garnies de collines, dont le sol fertile produit des plantes européennes ³.

§ LXXVII, l. 6. *Ce qui vient des variations de leurs saisons.* (Voy. plus bas *not.* § XCIX, l. 5 & § CXV, l. 11).

§ LXXVIII, l. 1. ἔχει δὲ..... ὥσπερ καὶ κατὰ τοὺς (ἄλλους) ἀνθρώπους. J'ai exposé dans les Variantes les raisons qui m'ont déterminé à regarder le mot ἄλλους

¹ Vibius Sequest. *de fluminib.* &c, edit. J. J. Oberlin. Argent. 1778, p. 278, 199.

² *Peripl. Pont. Eux.* p. 131. Cf. & Agathem. L. I, cap. 1.

³ *Voyage de Pallas*, vol. I, p. 577, suiv.

comme un intrus. J'ajoute ici un endroit parallele qui justifie ma conjecture: *εὐρήσει τὴν φύσιν πᾶσαν παραπλησίην εἶναι τῶν τε ἐκ γῆς φουμένων καὶ τῶν ἐξ ἀνθρώπων* ¹.

§ LXXVIII, l. 3. *Par-tout où les saisons éprouvent des changemens, &c.* On a déjà fait l'application de cette observation d'Hippocrate à la ville de Bruyeres ². Avicenne considere ici comme cause ce qu'Hippocrate regarde comme effet: *mutationes autem accidunt aëri maxime in locis situ inaequalibus ac depressis; minus iis patent loca plana; minime omnium edita.* C'est qu'en effet les variations brusques & fréquentes de l'atmosphère peuvent être considérées comme effet & comme cause de l'inégalité du sol. C'est la figure de ce dernier qui détermine la direction des vents, ou qui les modifie, en réfléchissant plus ou moins la chaleur du soleil. Plus un terrain est inégal, plus les vents se croisent, partent de directions opposées, soufflent avec violence, & amènent le froid. Les terrains au contraire qui présentent une surface unie, réfléchissent davantage la chaleur & doivent éprouver des vents moins violens & moins variables. Les vents violens à leur tour, soit par leur propre action, soit par les pluies qu'ils amènent, ou les eaux des rivières & de la mer, qu'ils agitent & qu'ils forcent à franchir leurs bornes, peuvent dégrader un terrain, & le rendre très-inégal, en changeant sans cesse sa surface par des excavations, & des attérissements successifs. Si ce terrain est sablonneux & toujours mouvant, le vent seul suffit pour rendre sa surface inégale, en transportant le sable d'une partie à l'autre & en l'accumulant de manière à former des montagnes & des vallées. Ce qui prouve la

¹ Hippocrat. *de natura pueri*, § XXXV, T. I, p. 157.

² *Journ. de Médéc.* vol. LXXVI, p. 13.

vérité de ces observations , c'est le changement qu'a produit dans plusieurs climats , le défrichement & la culture des terres ; changement qu'on ne peut attribuer qu'à l'applanissement du terrain & à la destruction des forêts. Théophraste avoit déjà observé ¹ en Grece que les pays en friche étoient plus froids que les pays cultivés. Il n'y a peut-être pas une seule contrée en Europe , où l'on n'ait fait la même observation , depuis que les nations ont commencé à se civiliser par le moyen de l'agriculture. Le nouveau monde présente aussi plus d'un exemple de cette vérité. La Pensylvanie n'est plus ce qu'elle étoit il y a 50 ans ; son climat s'est beaucoup radouci , & se radoucira vraisemblablement davantage dans la suite. Ce changement n'est dû qu'aux défrichemens qu'on a faits dans cette partie de l'Amérique , & qui ont égalisé la surface de ce pays ². Il en est de même du Canada : on y observe depuis quelque temps que les printemps sont plus hâtifs & que les hivers commencent plus tard qu'autrefois ³.

§ LXXIX, l. 2. *Les uns sont d'une nature analogue à des pays montueux..... & ceux-là à des plaines nues & arides.* Bien loin de retrancher tout ce passage depuis les mots *ἴσθι γὰρ φύσεις* jusqu'aux mots *ψιλῇ καὶ ξηρῇ* inclusivement , comme le vouloit un Médecin allemand ⁴ qui le jugeoit indigne d'Hippocrate , je le regarde comme un des meilleurs & des plus philosophiques morceaux de ce traité , & le crois même indis-

¹ *De caus plant.* L. V, cap. 20, p. 345.

² *Journ. de Physiq.* vol. I, p. 430 — 436.

³ *Mém. de l'Acad. Royale des Sciences* , année 1746 , p. 38.

⁴ *Comment. de reb. in Scient. natur. & Medic. gestis* , vol. XX,

penfable pour l'intelligence de ce qu'il dira plus bas (§ CXX suiv.), & qui n'est au fond qu'un développement de cette idée philosophique. C'est un fait tiré de l'observation confirmée dans tous les temps & dans tous les pays du monde. Cyrus détournoit les Perfes de se transporter en Médie, en leur alléguant pour raison qu'un terrain mou énerve & amollit les hommes : φιλέειν γὰρ ἐκ τῶν μαλακῶν χάρων μαλακοὺς ἄνδρας γίνεσθαι ¹. Je ne puis m'empêcher de rapporter ce que dit le pere Lamberti en parlant des mœurs des Mingreliens ; ses paroles peuvent servir de commentaire à l'observation de notre auteur ; commentaire d'autant plus intéressant, qu'il est plus que vraisemblable que ce missionnaire n'avoit jamais lu Hippocrate : « frà rozzi luoghi & in-
 » colti, rozzi & aspri habitatori si trovano ; ma frà
 » l'amenità de' siti, gentili, gratiosi huomini si vedono.
 » Quindi è, che li Colchi essendo cinti dall' asprissimo
 » Caucaſo, & da amene colline, da precipitosi & grossi
 » torrenti & da gratiosi ruscelli, da boschi incolti &
 » da ben coltivate campagne, da aria su i monti spéc-
 » chiata, e caliginosa ne' piani : varii sono i loro cof-
 » tumi..... havendo & del gentile & del aspro accop-
 » piato insieme ² ».

§ LXXIX, l. 3. ὄρεσι. La variété des leçons m'a déterminé à traduire *pays montueux*, comme si le texte portoit : χάρησι ὀρείοις. Il est possible que le χάρησι ait disparu sous la mauvaise leçon ἄρεσιν de mon Ms. 2146, & que l'épithete ὀρείοις, restée seule sans substantif,

¹ Herodot. L. IX, cap. 122. Cf. & Plutarch. *Apophthegm.* T. VI, p. 660.

² *Relatione della Colchide*, &c. Napoli, 1654, cap. 26, p. 190.

ait été changée en ὕρσει. Je suis d'autant plus porté à regarder le χάρησι ὕρσεισι comme la vraie leçon qu'on trouve χάρην ὕρεινῃν au § CXX, qui, comme l'observe Prosper Martian, correspond à celui-ci. Je puis citer un autre exemple d'une pareille confusion dans ce passage d'Aristote ¹ διὰ τί ἐν τῇ ψυχροτάτῃ ΧΩ'ΡΑΙ, οἱ καὶ οἱ μᾶλλον γίγνεται; ἢ διότι ἀντιπερίσσει τὸ ψυχρὸς εἶσω τὴν θερμότητά· ἢ δὲ τῷ θέρει τοῦναντίον συμβαίνει..... Je le corrige en substituant Ω'ΡΑΙ au mot χάρα; & cette correction est justifiée par le mot θέρει qui suit, ainsi que par Hippocrate ², qui pensoit également que les fièvres ardentes étoient plus fréquentes en hiver qu'en été. Qu'on me permette de citer encore ces vers de Théognis :

Οἱ δ' ἀπογηράσκοντες ἄλγιστα ζοῦσι τοκῆας,

Τούτων τοι ΧΩ'ΡΗ, Κύρ', ὀλίγη τελέθει (vers. 800),

où je pense qu'il faut également lire Ω'ΡΗ ou du moins Κ'Ω'ΡΗ (pour καὶ ὥρη) dans le même sens de l'expression françoise, on n'en fait aucun cas, on les méprise, qu'on trouve dans Tyrtée (I, 11) :

Εἴθ' οὕτως ἀνδρὸς τοι ἀλαμένου οὐδεμί' ὥρη

Γίγνεται,

ainsi que dans Hésiode (Oper. & Dies, 20) :

Ω'ρη γάρ τ' ὀλίγη πέλειαι νεικέων τ' ἀγορέων τε.

§ LXXIX, l. 4. ἰπύδροισι, *humides*. J'adopte cette leçon de préférence à l'ἀπύδροισι ou ἀφύδροισι, *secs*, non seulement, parce qu'elle a pour elle le plus grand nombre de Ms. & d'imprimés, mais encore parce qu'il seroit absurde de supposer qu'un pays couvert de bois est sec. Ajoutez à cela que dans le § CXX, qui correspond

¹ Problem. XIV, 3.

² De affectionib. § VII, T. II, p. 164.

manifestement à ce passage (*Voy. la not. précéd.*), je lis avec la plupart des Ms. & des commentateurs : *ὄυρε- νήν τε . . . καὶ ἐνυδρον.*

§ LXXIX, l. 5. *ἀνύδροισι*, *seches*, par la raison contraire, cette leçon doit être préférée à l'*ἐνυδροισι*, *humides*, de quelques éditeurs. Elle correspond avec ce qui est dit au § CXXIII, *λεπιά τε καὶ ἀνυδρα.*

§ LXXIX, l. 8. *ἣν δὲ διάφοροι ἔωσι μέγα.* J'ai substitué ce dernier mot à la préposition *μεῖα* qui étoit ici déplacée. *Μέγα διάφοροι* équivaut à *διαφορώτατοι*, *maxime diversa*, comme le traduit Cornarius; de même que *μέγα πλούσιος* dans Hérodote ¹, est la même chose que *πλουσιώτατος*. Cette expression revient encore plus bas (§ CXX); & j'ai d'ailleurs fait voir, en corrigeant un autre endroit d'Hippocrate (*not.* § XIV, l. 1, p. 40), combien il étoit facile de confondre le *μέγα* avec le *μετά*.

§ LXXX, l. 5. *Je commence par les Macrocéphales.* Il est d'autant plus difficile aujourd'hui de déterminer la vraie position géographique de cet ancien peuple, qui n'existe plus, que les Anciens mêmes, en parlent d'une manière très-vague ². Plin les place près de la ville *Cérasus*, & non loin d'un autre peuple appelé *Macrones*, & qui pourroit très-bien être le même que celui de *Macrocéphales* ³. Hippocrate semble leur donner la même position; puisqu'après avoir annoncé clairement (§ LXXVII) qu'il va parler *des peuples situés à la droite du levant d'été, & qui s'étendent jusqu'au Palus-Méotide*, il commence par les *Macrocéphales* & finit

¹ L. I, cap. 32.

² Stephan. *de urbibus*, Harpoeraton & Suidas, *in Μακροκέφαλοι.*

³ Plin. L. VI, cap. 4.

par les habitants du Phase ou les Colchiens, comme plus voisins du Palus-Méotide, & par conséquent plus septentrionaux que les premiers. En effet, la ville de *Cérasus* se trouve en-deçà de la Colchide par le 41 ou 42^e degré de latitude septentrionale; & c'est environ cette même latitude que devoient occuper les Macrocéphales (Voy. not. § LXXVII, l. 2, p. 217). Je remarquerai en passant que dans la *Géographie ancienne* de l'Encyclopédie méthodique, à l'article *Macrocephali*, on a copié l'erreur d'Ortelius ¹, qui, en parlant de ce peuple, cite au lieu d'Hippocrate, Théophraste *de aëre & aquis*. Je ne connois aucun traité sous ce titre qui soit attribué à Théophraste, & ne sache pas que cet auteur ait jamais parlé des Macrocéphales.

§ LXXXI, l. 2. *On la façonne avec les mains*. Ce caprice d'altérer la figure naturelle du corps & particulièrement de la tête, est assez général chez tous les peuples sauvages ou barbares. Strabon parle des *Sigynes*, voisins du mont Caucase, & vraisemblablement peu éloignés de nos Macrocéphales, qui s'étudioient aussi à avoir la tête longue & le front saillant au-delà du niveau du menton ². Encore aujourd'hui quelques sauvages de l'Amérique applatissent le visage de leurs enfans, en leur serrant la tête entre deux planches; d'autres leur font rentrer le cou dans les épaules; & quelques-uns, au contraire, cherchent à l'allonger. Ce sont sans doute, comme l'observe Buffon ³, ces coutumes insensées qui ont donné lieu à ce que les Anciens ont écrit sur l'existence des hommes sans tête (*acéphales*) des

¹ Tesauro. *Geograph. in Macrocephali*.

² Strabon, L. XI, p. 358, edit. 1587.

³ *Histoire natur.* vol. III, p. 495, 504, 505.

hommes à tête de chien (*cynocéphales*), &c. Il est singulier que l'écrivain que je viens de citer, ainsi que l'abbé Richard ¹, qui le copie, attribuent aux Scythes ce que dit Hippocrate au sujet des Macrocéphales; quoiqu'il soit d'ailleurs très-possible que les anciens Scythes eussent de même le caprice de s'allonger la tête. Les Hortentots ont le nez fort plat & fort large par le soin que leurs meres prennent de leur aplatisir cette partie du corps peu de temps après leur naissance, parce qu'elles regardent un nez proéminent comme une difformité ². Les habitans du royaume d'Arracan aiment un front large & plat; & pour lui donner cette forme, ils appliquent une plaque de plomb à cette partie du corps des enfans, dès le moment de la naissance ³. Bodin assure qu'il fut un temps où les François avoient aussi la manie de s'allonger la tête: « Exemplis domesticis utar; cum majores nostri vultus » oblongos formosiores esse putarent, obstetrices sensim » perfecerunt ut longissimi viderentur; id quod videre » est in antiquis statuis & imaginibus ⁴ ». Il est d'autant moins étonnant de trouver ces caprices dans les siècles & parmi des nations barbares, qu'on voit encore aujourd'hui dans l'Europe éclairée les femmes se donner la torture des corps à baleine, pour le plaisir de se procurer une taille difforme qu'elles appellent *svelte*, & qui devient une source de maux pour elles & pour leurs enfans.

§ LXXXI, l. 5. *ῥίωμα*. Cette leçon (du singulier *ῥίωμα*, qui n'est guere en usage) est d'autant plus pré-

¹ *Histoir. natur. de l'air & des météor.* vol. II, p. 108.

² Buffon, *Hist. nat.* vol. I, p. 475.

³ *Histoir. génér. des Voyages*, T. IX, p. 67.

⁴ *Method. ad facil. Histor. cognit.* cap. 5, p. 217.

férable, qu'elle est du langage d'Homere¹, & que son composé ἐπιδιδύματα se trouve aussi dans notre auteur². Une autre forme plus commune de ce mot (dérivée de δίδυμαι) est δίδυμα & δίδυματα, que les Grecs modernes ont conservée.

§ LXXXI, l. 8. *Mais avec le temps la nature s'y étoit tellement pliée*, &c. Blumenbach³ observe que la différente forme des têtes qu'on voit chez les différens peuples, est l'effet des coutumes bizarres, devenu dans la suite du temps naturel & héréditaire, ou bien qu'elle est dû au genre de vie particulier à chaque nation; que les habitans de la terre de Labrador ont la tête d'une forme symétrique, les Chinois ovale, & les naturels de l'île Mallicolo, au 15^e degré de latitude australe, approchant de celle du singe.

§ LXXXII, l. 1. *En effet la liqueur séminale émane de toutes les parties du corps*. Il répète & explique en détail cette doctrine dans un traité particulier⁴. Il pensoit que la liqueur spermatique du mâle & de la femelle n'étoit qu'un extrait de toutes les parties de leurs corps respectifs, mais principalement du cerveau; que cet extrait se rendoit d'abord à la moëlle épinière, qui n'est, comme on fait, qu'une continuation du cerveau; que de là il passoit par les reins pour se rendre aux parties génitales des deux sexes. L'émission faite, ces deux liqueurs se mêloient & se combinoient ensemble dans la matrice pour y former le fœtus. Dans toutes les deux il

¹ Eustath. in *Iliad.* VII, p. 677. Cf. & *Iliad.* X, 468, *Odyss.* VIII, 278, & Hesychius, in *Δίδυματα*.

² *De Medico*, § 3, T. I, p. 46.

³ *De generis humani varietate*, Gottingæ, 1776.

⁴ *De genitura*, T. I, p. 124, 133. Cf. *de morbis*, L. IV, § I, T. II, p. 120, & *de morbo sacro*, § V, p. 329, sq.

existe, suivant lui, une quantité plus ou moins grande de particules mâles & des particules femelles. Le sexe, ou la ressemblance entre les enfans & l'un ou l'autre des parens dépend de cette quantité, en sorte qu'une fille même peut ressembler plus au pere qu'à la mere, si le premier dans l'acte de la copulation a fourni plus de parties spermaticques que sa compagne. Ce système sur la génération n'est qu'un composé de celui de quelques Stoïciens, de Démocrite & d'Epicure, qui regardoient la semence comme un extrait de toutes les parties du corps, de celui de Pythagore & d'Alcméon, qui la faisoient venir du cerveau, & de celui de Platon, qui la croyoit originaire de la moëlle épiniere¹. Leucippe & Zénon sont peut-être les seuls parmi les anciens philosophes qui aient regardé la liqueur séminale comme une émanation ou une substance *incorporelle*, détachée de l'ame. C'est Plutarque qui nous a conservé cette opinion singulière; mais son passage est altéré, & au lieu de, *Λεύκιππος καὶ Ζήνων, ΣΩΜΑ· ψυχῆς γὰρ εἶναι ἀπόσπασμα*², il faut y lire..... Οὐ ΣΩΜΑ, κ. τ. λ. en rétablissant la négation, absorbée par la finale du mot précédent. La même erreur s'est glissée dans Galien³. Au reste, si l'on compare l'opinion d'Hippocrate sur la génération avec le système que Buffon⁴ a proposé de nos jours, on verra que le naturaliste françois n'a fait que renouveler l'opinion du médecin grec. Ce n'est pas ici le lieu d'exa-

¹ Plutarch. *de placit. philosoph.* L. V. cap. 3, Diog. Laert. L. VII, segm. 159, L. VIII, segm. 28, L. X, segm. 67, & Plato, in *Timaeo*, T. IX, p. 423.

² Plutarch. *ibid.* L. V, cap. 4.

³ *Philosoph. Histor.* T. IV, p. 435.

⁴ *Histoir. natur.* T. IV, chap. 10, p. 5, suiv. edit. in-12, 1752,

miner la solidité de ce système , ni les raisons qu'Aristote a employées pour le réfuter ¹. La génération est un de ces mystères de la nature que , malgré les étonnantes expériences de Spallanzani , on ne parviendra peut-être jamais à expliquer d'une manière satisfaisante.

§ LXXXII , l. 5 καὶ ἐκ διστραμμένων, στρεβλοί. L'auteur parle encore de cette ressemblance des enfans avec les parens , en disant : εἰ γὰρ ἐκ τοῦ φλεγματοειδούς, φλεγματοειδής, καὶ ἐκ χολώδους, χολώδης γίγνεται τί καλύει, κ. τ. λ. ². Il est difficile de savoir si les mots διστραμμένων & στρεβλοί doivent s'entendre des contrefaits, estropiés, marqués de quelque difformité du corps, ou s'ils sont employés dans le sens spécial de louches. La plupart des interpretes ont adopté le premier sens : & en effet ces mots n'ont guere la signification de louches que lorsqu'ils sont joints avec les mots ὀφθαλμός ou ὄμμα ³. Je me suis cependant décidé, à l'imitation de Dacier, pour ce dernier sens, par la proximité du mot γλαυκοί, qui ne peut s'entendre que des yeux ; par l'autorité d'Hesychius, qui explique le mot ἰλλός par στρεβλός, στραβός, διστραμμένος, & par la glose de Galien : Στρεβλοί, στραβοί. Car je suis persuadé que cette glose regarde notre passage, & qu'elle ne doit point, comme le pense Foës ⁴, se rapporter à cet autre endroit d'Hippocrate évidemment altéré : ὧν κατακορέα τα στήθεα, ψελλοί, μανιώδεις καὶ φαλακροί. τούτων ὅσοι ἐκ γενεῆς

¹ De generat. animal. L. I, cap. 18, cf. & Problem. IV, 16, & X. 50.

² Hippoc. de morbo sacro, § 5, T. II, p. 329.

³ Idem, Prædict. L. II, § 16, T. I, p. 499, cf. & Aristot. Problem. XXXI, 7.

⁴ Œconom. in Στρεβλός.

ΚΑΙ ΣΤΡΕΒΛΟΪ, ἀσύνετοι, ἢ ΛΙΘΙΩΝΤΕΣ, ἢ μαινόμενοι ¹. Foës observe que quelques Mss. portent dans le passage que je viens de citer, στρεβδοί au lieu de στρεβλοί : mais je présume, au contraire, qu'il faut lire.... ἐκ γενεῆς ΤΡΑΥΛΟΪ * , ἀσύνετοι, ἢ ἩΛΙΘΙΟΙ Ε'ΟΝΤΕΣ, ἢ μαινόμενοι ; parce que ce passage n'est qu'une répétition de la même observation rapportée plus haut ² : νοσήματα δὲ ἔχουσι τραυλὸς ἢ φαλακρὸς.... ἰσχυρῶς μελαγχολικά, ainsi que de cette autre ³ : οἱ τραυλοὶ, παχύγλωσσοι, μελαγχολικοὶ, κατακορέεις. Quant à l'ἡλίθιοι que j'ai rétabli, ce mot & le μαινόμενοι n'expriment que les divers degrés de la disposition malade de l'esprit, connue sous le nom générique d'ἀφροσύνη, comme l'observe Platon : καὶ τοὺς μὲν πλείστον μέρος αὐτῆς [τῆς ἀφροσύνης] ἔχοντας, ΜΑΙΝΟΜΕΝΟΥΣ καλοῦμεν, τοὺς δ'ὀλίγον ἔλαττον, ἩΛΙΘΙΟΥΣ τε καὶ ἐμβροντήτους ⁴. Hippocrate y ajoute l'ἀσύνετοι comme un autre degré de démence, qu'il applique à ceux qui sont begues (τραυλοὶ) de naissance. Il n'est pas rare en effet qu'une prononciation embarrassée annonce un pareil embarras dans les idées. Du moins chez les paralytiques, la difficulté de parler est presque toujours accompagnée d'une certaine imbécillité des facultés intellectuelles. De là vient que dans notre langue moderne, nous désignons un imbécille ou fou par le mot τραλὸς, qui est évidem-

¹ Epidem. L. II, sect. VI, T. I, p. 709, sq.

* Calvus paroît avoir trouvé dans ses Mss. deux leçons différentes στρεβλοὶ & τραυλοὶ : car il traduit, *tortuosi blaefique*, à moins qu'il n'ait pris le *blaefi* dans le sens du mot grec βλαιστοί.

² Ibid. sect. V. p. 706.

³ Ibid. sect. VI, p. 708.

⁴ Plat. in Alcibiad. II, T. V. p. 30.

ment une altération de τραυλός, & non point de στριβλός, comme l'a cru Ducange ¹.

§ LXXXIII, l. 2. *Les habitans du Phafe.* Le Phafe (Phasis), fleuve de la Colchide, prend sa source dans le mont Caucase, & va se jeter dans la mer Noire par deux embouchures séparées par une petite île, sur laquelle les Turcs bâtirent en 1578 une forteresse. Sur la rive méridionale, vers l'embouchure de ce fleuve, étoit située une ville appelée du même nom *Phasis*. Suivant Strabon ², elle étoit entourée du fleuve, de la mer & d'un étang. Elle subsiste encore; & les Turcs lui donnent, aussi bien qu'au fleuve, le nom de *Fache* ³. Les naturels du pays appellent ce dernier, *Rione*. Plutarque ⁴ nous apprend que le Phafe étoit plus anciennement connu sous le nom d'*Arcturus*; & il ajoute entre autres fables, qu'il y naissoit une plante à laquelle on attribuoit la surprenante vertu de garantir les maris des infidélités de leurs épouses.

§ LXXXIII, l. 4. *Il y tombe dans toutes les saisons des pluies aussi fortes que fréquentes.* Tout ce qu'il dit de l'excessive humidité de la Colchide, est constaté par la relation du pere Lamberti: « Il sito della Colchide » porta seco un' aria tanto humida che forsi in altro » luogo non si è veduta la simile. E la ragione si è » perche venendo dall' occidente bagnata dall' Eufino, » & dall' oriente cinta dal Caucaso, dal quale sgor- » gano gran quantità di fiumi rende da per tutto l' aria » humidissima affatto. A questo s'aggiungono la fre-

¹ *Glossar. med. graecit. in Τραιός.*

² L. XI, p. 762.

³ *Encyclopéd. méthod. Géogr. anc. T. III, p. 232.*

⁴ T. X. p. 723, sq. edit. Reiske.

» quenza de' boschi , fra quali non viene agitata
 » l'aria da' venti , & li spessi venti marini apportato di
 » piogge & de' vapori del mare. Quindi ne nasce ch'ef-
 » sendo già vicina la sera , benche non sia il sole
 » ancor partito dal nostro orizzonte , in ogni luogo ove
 » non giunge con i suoi raggi , subito compariscono
 » l'herbe tutte ripiene di rugiada , e le veste degli huo-
 » mini bagnate quasi da una minuta pioggia ; e per
 » tutto il corso della notte casca in tanta gran quan-
 » tità la rugiada , particolarmente ne' tempi sereni che
 » non vi è di bisogno , d'inaffiare i giardini , bastando
 » gli a mantener verdeggianti l'humore della cadente
 » rugiada. Questa humidità sì grande genera poi gran
 » quantità de' vapori , che sollevati in alto si dissolvono
 » in frequentissime piogge ¹ ».

§ LXXXIII, l. 7. ὀλίγη τε χρέονται [τῇ] βαδίσει.
 J'ai ajouté l'article d'après le § CI, l. 7. Les copistes
 l'omettent souvent à la suite des mots qui finissent en
 ται , comme le χρέονται. On lit au commencement du
 livre de *affectionibus* : ὅταν τούτων ἕκαστα τῶν ἐξημένων , ἢ
 μὴ ἐν τῷ δέοντι προσφέρηται σώματι , ἢ μὴ τὰ ἐιωθότα ; il
 faut y lire également avec l'article..... προσφέρηται τῷ
 σώματι , ἢ μὴ τὰ ἐιωθότα ².

§ LXXXIII, l. 10. Ils montent & ils descendent les
 canaux , &c. On voit encore aujourd'hui les deux rives
 du Phase peuplées par des hommes qui se servent de la
 même forme de nacelles , conduites souvent par des
 femmes. Ce sont pour la plupart des pêcheurs d'estur-
 geons , qui se tiennent au-dessus de l'île formée par
 les deux embouchures du fleuve. « Entrando sì per

¹ *Relatione della Colchide* , &c. cap. 27, p. 192.

² *Hippocrat. de affectionibus* , § 1, T. I, p. 161.

» queste boche (dit le pere Lamberti) si ritrova il
 » Fasso dopo dell' isoletta slargato per lo spazio di un
 » mezzo miglio ; & in tutte le due rive coronato d'ar-
 » bori altissimi e verdeggianti..... Qui continua-
 » mente risiedono gran numero di pescatori per la
 » pesca di storione ; de' quali frequentemente ne pren-
 » dono. Più oltre ancora passando , vè si ritrovano varie
 » e diverse isolette , & l'una & l'altra riva quasi tutta
 » habitata. E per le loro affari ogni casa tiene la sua
 » barchetta d' un solo legno incavato , per potere pas-
 » sare , & ripassare all' altra riva : che per la piacevo-
 » lezza dell'acque vengono ben spesso dalle donne
 » guidate ¹ ».

§ LXXXIII, l. 12. *Ils font usage d'eaux chaudes , stagnantes , &c.* Cela doit s'entendre des bas-fonds & des marécages que forme ce fleuve dans les endroits où son cours est ralenti. Les eaux du Phase passaient pour excellentes , & même , si l'on en croit Arrien , les vaisseaux qui naviguoient dans le Pont-Euxin , arrivés au Phase , jettoient leur provision d'eau , & prenoient celle de ce fleuve , qui pouvoit se conserver pendant dix ans sans se putréfier ². Chardin & le pere Lamberti déposent également en faveur des eaux du Phase.

§ LXXXIII, l. 14. *Le Phase lui-même est dans son cours , &c.* Le cours du Phase a été un sujet de dispute. Procope prétend qu'il est très-rapide ; & c'est ce que confirme aussi Chardin ³. Agricola , au contraire , s'accorde avec Hippocrate , à regarder le Phase comme très-lent dans son cours. Le pere Lamberti concilie ces

¹ *Relatione della Colchide* , cap. 29 , p. 205.

² *Arriani Peripl. Pont. Eux.* p. 120 , Amstelod. 1683.

³ *Voyage en Perse* , vol. I , p. 105.

différentes opinions en assurant , comme témoin oculaire , que les eaux de ce fleuve ne courent rapidement que dans leur origine en se précipitant des montagnes ; & que parvenues à la plaine , leurs cours devient si lent que l'œil peut à peine distinguer en quel sens elles coulent :

« Ma poi calato al piano , così soavemente camina »
 « che appena scorger si può in qual parte ne scorra ¹ »,

§ LXXXIII , l. 15. ἀναλδῆες ἐῖσι , καὶ τετρηλυσμένοι , καὶ ἀτελείες. Le premier de ces mots & son opposé *εὐαλδῆες* sont les mots propres , lorsqu'il s'agit de l'accroissement des végétaux & de leurs fruits. Hippocrate dit ailleurs ² (dans un sens figuré) , ὅκως εὐαλδέως τοὺς καρποὺς ἐξενέγκηται ; & Plutarque ³ en fait même l'application aux eaux d'orage , qu'il appelle *εὐαλδῆ* , comme possédant plus que toute autre eau la propriété de favoriser la végétation. En voila assez pour justifier la préférence que j'ai donnée à la leçon ἀναλδῆες , qui paroît d'ailleurs avoir été celle d'Erotien ⁴. Le mot τετρηλυσμένοι signifie proprement *efféminés*. L'auteur l'applique aux plantes ou aux fruits , auxquels il attribue ailleurs une nature humide , froide & fade , ὑγρὴν φύσιν ἔχει , καὶ ψυχρὴν , καὶ μαρὴν ⁵ , & qu'il oppose aux fruits pleins de saveur , πολύνοστα ⁶. J'ai rendu l'ἀτελείες par cette phrase : *ils ne parviennent jamais à une parfaite maturité* ; effet qu'il faut attribuer à l'excès d'humidité , joint au défaut de chaleur de la part du soleil , toujours couvert de

¹ *Relatione della Colchide* , &c. cap. 29 , p. 203.

² *In lege* , T. I , p. 41.

³ *Symposiac.* L. IV , quest. 2 , T. VIII , p. 638.

⁴ Foës , *Æconom.* in Ἀναλδῆς.

⁵ *De diæt.* L. II , § 27 , T. I , p. 226.

⁶ *Ibid* , § 32 , p. 229.

nuages. ἰπῶι δὲ ἡ πίπανσις, dit Aristote, τελείωσις τίς ἐστίν, ἡ ἀμότης Α'ΤΕ'ΛΕΙΑ ἴσται· γίνεται δ' ἀτέλεια δι' ἐνδύαν τοῦ φυσικοῦ θερμοῦ, καὶ ἀσυμμετρίαν πρὸς τὸ ὑγρὸν τὸ πεπαινόμενον, κ. τ. λ.¹.

§ LXXXIII, l. 16. *C'est à cette surabondance d'humidité qu'il faut encore attribuer, &c.* Chardin observe² qu'à l'exception du raisin, tous les fruits de la Colchide, sont presque sauvages & n'ont point de goût. Il prétend que les bêtes venimeuses même n'y ont que peu ou point de venin; ce qu'il attribue à la grande humidité de l'air. Il en est de même de la vertu des plantes. Le pere Lamberti assure que les plantes aromatiques, comme l'origan, le pouliot, la menthe, &c. n'ont dans la Colchide que très-peu ou point de vertu³. Si l'on compare ces observations avec ce qu'ajoute Thieri à la topographie des Asturies (not. § XIII, l. 3 p. 39), pays aussi humide que la Colchide, on verra que les mêmes causes produisent par-tout les mêmes effets. Dans cette province espagnole, les plantes n'ont point la même consistance; une grosse branche d'arbre se plie comme de l'osier; la quantité de bois la plus grande que l'on puisse mettre dans les cheminées, y laisse à peine quelques cendres; pour y avoir le sel d'absinthe & de centauree, les apothicaires font venir des royaumes de Castille & de Léon les cendres de ces végétaux, parce qu'il faudroit brûler une quantité prodigieuse de ceux des Asturies, pour avoir quelques grains d'alcali fixe; on ne peut tirer non plus qu'une très-petite portion de parties odorantes & volatiles des plantes aromatiques; enfin la vipere ne

¹ Aristot. *Meteorolog.* l. IV, cap. 3.

² *Voyage en Perse*, vol. I, p. 41.

³ *Relatione della Colchide*, cap. 35, p. 237.

peut vivre dans les Asturies ; on ne l'y a jamais vue ; & quand on l'y a fait venir des provinces voisines pour en faire des remèdes , on l'a vue expirer au bout de 30 à 40 jours. Il en est tout autrement des plantes qui viennent dans les pays secs & exposés à l'influence vivifiante des rayons du soleil ; elles se distinguent par une saveur ¹ & une odeur ² plus pénétrantes & plus suaves.

§ LXXXIV, l. 4. ὑπερπαχέεις. A la place de ce mot vulgaire , mon Ms. 2146 porte ὑπερπάχητες ; & Cornarius, dans son édition de 1529 , se félicite d'avoir changé ce mot , qui lui paroît altéré , en ὑπερπαχέεις. Cependant il est très-possible que ce dernier ne soit qu'une explication marginale du premier. Je trouve dans Hesychius : Πάχητες · πλούσιοι, παχῆς. Si l'on en croit Suidas, πάχης ne diffère de παχὺς , qu'en ce que ce dernier mot est le plus souvent employé au figuré pour *riche* ou *stupide* (voy. § CXXV, l. 9), au lieu que πάχης conserve la signification primitive de *gros* ou *gras*. On le trouve dans ce dernier sens dans Evagrius ³, suivant Henri de Valois. Je suis d'autant plus porté à regarder l'ὑπερπάχητες comme la vraie leçon de notre texte que ce mot a un air antique, & sent le dialecte d'Homère. Il existe un petit nombre d'adjectifs contractés en ῆς qui semblent appartenir au dialecte Ionique. Tels sont αἰγλῆς, αὐλῆς, ἀργῆς, δαφνῆς, τιμῆς, &c. De ce nombre étoit sans doute le παχῆς (de παχέεις), qui a donné lieu à une autre forme

¹ Hippocrat. de *diæt.* L. II, § 32, T. I, p. 229, sq.

² Aristotel. *Problem.* XII, 3 ; XIII, 4 ; & Theophrast. *Histor. Plant.* L. IX, cap. 7, p. 177.

³ *Histor. Ecclesiast.* L. IV, cap. 7, p. 386, cum notis Vales. p. 103.

παχῆς, & au génitif παχῆτος, au lieu de παχύντος (comme on trouve ἀργῆτα¹ au lieu d'ἀργύντα), ou bien πάχης, πάχητος, à l'instar de Λάχης, Λάχητος.

§ LXXXIV, l. 4. *Chargés d'un embonpoint si excessif, &c.* Le développement de la graisse, comme l'a très-bien observé Lorry², suppose toujours plus ou moins de relâchement & de foiblesse dans la constitution du corps. Les animaux châtrés sont en général chargés de graisse & spécifiquement plus légers que les animaux de la même espèce, qui, n'ayant pas le même volume, sont cependant & plus denses & plus forts. Ces animaux sont aussi moins vifs & moins actifs que les autres. On fait que les excès dans les plaisirs de l'amour engraisent souvent ceux qui s'y sont adonnés, de même que les saignées multipliées, ou les hémorrhagies qui viennent à la suite de grandes blessures; de sorte qu'on peut regarder la graisse comme le premier degré de cachexie. Une foiblesse poussée à l'excès produit un épanchement de sérosité; un moindre degré de foiblesse procure une graisse surabondante. Ce relâchement de la fibre animale qui donne lieu à l'accumulation de la graisse & aux maladies qui en sont la suite, est l'effet de l'excessive humidité; & se remarque par-tout où cette humidité regne. Les Hollandois sont aussi gras que les habitans de la Colchide; aussi ont-ils le système vasculaire extrêmement débile, & sont-ils sujets à toutes les affections qui dépendent d'une pareille disposition. *Physica hac certior*, dit Arbuthnot, en citant ce passage d'Hippocrate, *haberi nequit: hi enim effectus ex laxi-*

¹ *Iliad.* VIII, 133.

² *Mémoire de la Société Royale de Médecine*, année 1779, part. II, p. 124.

tate fibrarum procedunt ; hæc vero ex nimia humiditate ¹. C'est le même relâchement qui s'observe dans la fibre végétale. Nous avons déjà vu (*not.* § LXXXIII , l. 16) combien étoit foible le principe de cohésion dans les arbres & les plantes des pays humides. En général le bois des arbres des terrains marécageux est léger , présente un tissu plus rare , se fend facilement , se vermoule plus vîte & dure fort peu , à cause de la grande quantité de sucs aqueux qui le pénètrent. Pour revenir à l'organisation animale , Cælius Aurelianus ² a mis au nombre des maladies l'embonpoint excessif , sous le nom de *Polyfarcie* , & il le considère comme une espèce de cachexie. Il compare ingénieusement cette disposition du corps à grossir , à ce qu'on observe dans les excroissances ou chairs qui s'élèvent au-dessus du niveau de la peau autour des ulcères. Cullen ³ en a aussi parlé sous le même nom. Avant ces Médecins , Hippocrate avoit déjà considéré l'embonpoint excessif comme un objet qui méritoit l'attention du Praticien , en disant qu'il entraînoit des morts subites : Οἱ παχείες σφόδρα κατὰ φύσιν , ταχυθάνατοι γίνονται μᾶλλον τῶν ἰσχνῶν ⁴. Cet aphorisme nous aide à rétablir un passage de l'épître à Damagete , attribuée à Hippocrate , & dans laquelle on lit mal aujourd'hui : καθάπερ ΔΕ' ΤΩΝ ΠΑΘΕ'ΩΝ ἐνελίη , κίνδυνος πρόδηλος ⁵ au lieu qu'il faut lire : καθάπερ Δ'Η' ΤΩΝ ΠΑΧΕ'ΩΝ..... *quemadmodum autem in crassis optimus corporis habitus periculum manifestum est*. Ce danger

¹ *Specim. effed. aër. cap. VI, § 2, p. 200.*

² *Morb. chronic. L. V, cap. XI, p. 596.*

³ *Elém. de Médec. prat. § 1621.*

⁴ Hippocrat. *Aphorism. II, 44.*

⁵ *Idem, Epistol. ad Damaget. T. II, p. 922, extr.*

vient de ce que la graisse excessive comprime les parties du corps, relâche les fibres, diminue le calibre des vaisseaux & la masse du sang¹, multiplie les résistances du cœur, retarde le mouvement & le sentiment, & peut amener la mort au moment où l'on s'y attend le moins. Il est prouvé par l'observation que les hommes excessivement gras, meurent en général très-jeunes, & que c'est ordinairement par une mort subite qu'ils sont enlevés. Les exemples les plus remarquables d'obésité ou d'embonpoint excessif que notre siècle a fournis, sont ceux de Louis Coute², & d'Edouard Bright, natif de Malden dans le comté d'Essex en Angleterre³. Le premier pesoit huit cents livres.

§ LXXXIV, l. 5. *Leur teint est aussi jaune que celui des ictériques.* De ce seul état on peut déduire toutes les maladies auxquelles les habitans de la Colchide sont sujets, suivant les relations des voyageurs modernes. Ces maladies sont, selon le pere Lamberti, les obstructions de la rate, les fièvres d'accès, les catarrhes, l'asthme, la jaunisse, les affections léthargiques; maladies qui les empêchent de parvenir à une parfaite vieillesse (*not.* § XXIX, l. 8. p. 100). Chardin y ajoute l'hydropisie, & la vermine, qui afflige également les hommes & les bêtes, & qui est aussi un effet de l'humidité excessive⁴; il observe encore qu'il y a fort peu d'individus parmi les naturels du

¹ Idem, *Epidem.* L. II, S. I, T. I, p. 688. Cf. & Aristot. *Histor. animal.* L. III, cap. 19.

² *Journ. de Médec.* vol. XIII, p. 65.

³ *Philosoph. Transact.* vol. XLVII, p. 188, & *Journ. de Méd.* vol. II, p. 248. Cf. & *Comment. de reb. in Scient. nat. & Med. gest.* vol. III, p. 22 & 434.

⁴ Aristot. *Problem.* I, 16.

pays qui pouffent leur carrière jusqu'à 60 ans. Cette infalubrité de la Colchide, selon lui, est sur-tout fatale aux étrangers, qu'elle accable d'abord d'une maigreur hideuse & rend en un an de temps jaunes, secs & débiles¹. A la topographie médicale de la Colchide, on pourroit encore comparer celle de Châlons-sur-Saone. Les habitants de cette ville, située sur le bord de la rivière dont elle a pris son nom, & dont le cours est aussi lent que celui du Phasé, environnés d'une atmosphère excessivement humide, & presque toujours couverte de brouillards, sont, de même que les Mingreliens, sujets aux obstructions des viscères du bas ventre, aux fièvres d'accès, aux catarrhes, aux asthmes, à la jaunisse, à l'hydropisie, à l'apoplexie, &c.².

§ LXXXIV, l. 6. *Ils ont la voix forte & rude.* On peut consulter ce que j'ai déjà dit (not. § XXIII, l. 3, p. 71) sur les différentes causes qui peuvent modifier la formation de la voix.

§ LXXXIV, l. 9. *χνοάδει.* La correction de Heringa³ ἀχλυάδει est d'autant plus spécieuse que la Colchide est tourmentée par les vents du midi, auxquels Hippocrate⁴, donne le nom d'ἀχλυάδες. Aétius⁵ & Galien⁶ parlent aussi d'ἀήρ ἀχλυάδης, expression qui, suivant ce dernier, désigne cet état de l'air, qui est plus épais que le brouillard, & moins épais qu'un nuage⁷. Malgré ces raisons,

¹ Chardin, *Voyage en Perse*, vol. I, p. 41.

² *Recueil d'Observations militaires*, par Hauterfleck, vol. I, p. 111 — 123.

³ *Observ. crit.* cap. VI, p. 50.

⁴ *De humoribus*, § 8, T. I, p. 324.

⁵ Apud Foës, *Æconom.* in Α'χλός.

⁶ *De temperam.* L. II, T. I, p. 72.

⁷ Galen. *Comment. II in Prædiç.* T. V, p. 185.

je regarde le $\chi\nu\omicron\acute{\omega}\delta\epsilon\iota$ comme la vraie leçon du texte, dont le $\gamma\nu\omicron\phi\acute{\omega}\delta\epsilon\iota$, le $\nu\omicron\iota\acute{\omega}\delta\epsilon\iota$ (*Voy. les Variant.*) & même l' $\acute{\alpha}\chi\lambda\upsilon\acute{\omega}\delta\epsilon\iota$ ne peuvent être que des explications. Ce mot, dérivé de $\chi\nu\omicron\omicron\varsigma$, signifie *couvert de duvet*, & exprime parfaitement cet état de l'air, toujours chargé de particules aqueuses, qui éparpillées dans l'atmosphère, avant que de se réunir pour former des nuages, présentent à la vue, à laquelle elles dérobent les rayons du soleil, une espèce de duvet. Pour mieux comprendre cet état brumeux de l'air auquel les Grecs appliquoient le mot $\chi\nu\omicron\acute{\omega}\delta\eta\varsigma$, il est bon de se rappeler qu'ils exprimoient ¹ par la même épithète, cette finesse que les François désignent par le mot *impalpable*, lorsqu'il est question de poudres, rendues si déliées par la trituration, qu'elles ne font aucune impression sensible au toucher. C'est par une semblable métaphore que les Scythes, au rapport d'Herodote ², disoient que les régions situées au-delà d'eux près du pôle, & où il y avoit des nuits de six mois, leur étoient inconnues, par la raison que l'air y étant *couvert de plumes*, les empêchoit de voir pour y pénétrer. Cet Historien prétend que par cette expression ils entendoient les neiges qui y tomboient continuellement à gros flocons, imitant les plumes. Pour achever d'assurer à la leçon $\chi\nu\omicron\acute{\omega}\delta\epsilon\iota$ la place qu'elle occupe, j'ajouterai qu'Hesychius explique par $\psi\alpha\kappa\acute{\alpha}\zeta\epsilon\iota$ (*il fait une pluie fine, il bruine*) le mot $\chi\nu\iota\epsilon\iota$, qui est évidemment de la même origine que le $\chi\nu\omicron\omicron\varsigma$; & que tous les Grecs modernes donnent encore aujourd'hui au *brouillard* le nom de $\kappa\alpha\lambda\alpha\chi\nu\iota\alpha$; mot composé de $\chi\nu\iota\alpha$.

¹ Galen. *Method. medend.* L. XIII, T. IV, p. 181, & alibi passim.

² L. IV, cap. 25 & 31.

Un dérivé de ce dernier est le *Χνισρωτέρα* que le même Hesychius explique par *χνοωτέρα*, & que d'après l'analogie il vaudroit peut-être mieux expliquer par *χνοηρωτέρα* ou *χνοωδεστέρα*.

§ LXXXIV, l. 9. *διερῶ*. Foës ¹ présume qu'au lieu de ce mot, Erotien doit avoir lu *λιθρῶ* dans le même sens de *διερῶ*, *humide*. Si cette conjecture est juste, il faut supposer que le mot *λιθρῶ* ou *λιθρηρῶ* vient de *Λιψ*, *Λιθός*, *vent de Sud-Ouest*, de même que le *νοτερός*, son synonyme, dérive de *Νότος*, *vent de Sud*.

§ LXXXIV, l. 13. *πλὴν ἈΪΤΜΗΣ ΜΙΗΣ ἐπιχωρίης*. C'est une correction que j'ai substituée à la leçon vulgaire du texte : *πλὴν ἈΪΤΗΣ ΜΙΗΣ ἐπιχωρίης*. Cet *αὐτῆς* ne paroît point dans la version de Calvus, qui traduit, *prater unum regionis illius peculiarem & incolam*. Il n'y a que la marge de Servin qui le change en *αὐρῆς* ; & cette leçon ou correction, adoptée par Vander-Linden & Mackius, a eu le suffrage d'un habile critique ². Mais l'*αὐρα* (*aura* des Romains) est un air frais & doux, *αὐρῇ δὲ ἀπὸ ψυχροῦ τινὸς φιλέει πνέειν* ³, au lieu qu'ici il s'agit d'un vent impétueux & chaud, *βίαιος*, *καὶ χαλιπῆ*, *καὶ θερμή*. Ajoutez que Théophraste oppose l'*αὐρα* aux vents impétueux & forts, *τοῖς σκληροῖς καὶ διατόνοις πνεύμασι* ⁴. Ces considérations me paroissent plus que suffisantes pour justifier la préférence que je donne à l'*αὐτῆς*, *soufle* ⁵. On pourroit encore lire *ΑΪΤΗΣ*,

¹ *Æconom.* in *Λιθρηρῶ*.

² Heringa, *Observ. crit.* cap. VI, p. 50.

³ Herodot. L. II, cap. 19 & 27, avec les notes du savant Larcher, T. II, p. 199 & 204.

⁴ Theophrast. *de caus. plant.* L. II, cap. 4, p. 235.

⁵ Voy. *Odyss.* XI, 399.

dans le même sens , mais au genre féminin , comme l'a employé Hésiode ¹. Peut-être la même erreur s'est-elle glissée dans ce vers de Sophocle (*Antig.* 929).

Εὔτι τῶν αὐτῶν ἀνέμων Αὔται ,

où l'Αῦται ou Αὔται présenteroit un meilleur sens. Il n'y a rien de si fréquent dans les Mss. que la confusion de ces lettres & de ces diphtongues Η, Ι, Υ, ΕΙ & ΟΙ. Dans ce passage de Platon ² : ΤΡΥΘΕΝΤΟΣ δέ, καὶ τῆς ἰκμάδος ἕξω δὲ αὐτοῦ φερομένης, j'aimerois mieux lire : ΤΡΗΘΕΝΤΟΣ. Archestrate ³ dit, en parlant de l'anguille :

Εὔχελος, ἣ φύσει ἐστὶν Αὔρηνος μόνος ἰχθύς.

D'après l'idée que les Anciens avoient de l'anguille, qu'ils regardoient comme un poisson privé des parties sexuelles, & formé seulement de la vase des étangs ⁴, il me paroît certain que dans ce vers d'Archestrate il faut lire : Αὔρηνος, *privé des parties génitales*. Hesychius explique Πρην (je corrige Πηριν) par ταῦρος ⁵, mot synonyme d'αἰδοῖον, *pudendum*. La même erreur défigure un passage de Théophraste, mais elle doit être corrigée différemment. En parlant du mélange des différentes terres, fait dans le dessein de les rendre fertiles, cet auteur dit : ἐὰν τὴν Αὔρηνιαν καὶ μὴ δυναμένην φέρειν ἑτέρα μίξις, πάλιν φέρεται, κατὰ πᾶν ἂν εἰ καὶ νὴ γενημένη ⁶. Il faut lire, Αὔπειρηκυῖαν, *defatigatam ac viribus fractam*. Αὔπειρηκυῖα γῆ est une terre fatiguée &

¹ *Oper. & dies.* 645. Cf. *Damm. nov. Lex. gr.* col. 174.

² *In Tim.* T. IX, p. 401, edit. Bipont.

³ *Apud Athen.* L. VII, p. 299, A.

⁴ *Ibid.* p. 298, C. Cf. *Aristot. Hist. animal.* L. IV, cap. XI.

⁵ Foës, *Æconom.* in Πρην, & *Suid.* in Πρην.

⁶ *Theophrast. de caus. plant.* L. III, cap. 25.

usée à force de labour. Je reviens à notre texte pour observer que Septalius a mal à propos rendu par *potissimum* la particule *πλὴν* qui précède l'*ἀντὶς* ; & son erreur est d'autant plus singulière qu'il cherche à la justifier par ce passage des Septante : ἐν πεφυλαγμένα ταῖς παιδίαι ἐστὶ πλὴν ἀπὸ γυναικὸς ¹, comme si le style de ces traducteurs devoit faire autorité, quand il s'agit d'un auteur ancien, tel qu'Hippocrate. De plusieurs significations, dont la particule hébraïque *אֲחֵר* *ach*, est susceptible, ils ont précisément choisi celle qui ne convenoit pas ici, ou plutôt ils ont commis un hébraïsme, en donnant au mot grec un sens forcé.

§ LXXXIV, l. 15. *Κέγχρονα*. Ce mot a un air étranger : & on le prendroit pour le nom que les habitans de la Colchide donnoient dans leur langue à ce vent impétueux & redoutable qui les tourmentoît ; d'autant plus que l'auteur dit expressément : *Κέγχρονα ὀνομάζουσι τοῦτο τὸ πνεῦμα*, ils appellent ce vent du nom de *Cenchron*. Cependant, à bien examiner la chose, il paroît que ce terme n'est que la traduction ou l'expression grecque littérale du nom qui étoit usité dans la Colchide. C'est ainsi que plus bas (§ XCIV), en parlant de cette espèce de fromage que les Scythes font avec le lait de jument, il lui donne le nom d'*hippace*, *ἵππακη*, mot grec, évidemment dérivé d'*ἵππος*, *jument*, quoiqu'il dise expressément ailleurs ², que c'étoient les Scythes qui lui donnoient ce nom : *ἵππακην μὲν καλέουσιν*. Il est à présumer que les Colchidiens appelloient leur fâcheux vent d'un nom qui avoit la même signification que le mot *κέγχρων* des Grecs, à cause de sa qualité dessicative &

¹ I Regum, cap. XXI, 4.

² De morbis, L. IV, § 25, T. II, p. 144.

mordante. La forme ionique de ce dernier est κέρχων, & l'on a souvent confondu ces deux formes. On trouve, par exemple, dans Hippocrate κίγχρώδεια & κερχνώδεια¹, comme dans d'autres écrivains, κίγχρῖς & κερχνῖς². On trouve même la forme de κέρχει pour κέρχνει, qu'Hesychius explique par τραχύνει, & κερχναλέον (qui, selon le même grammairien, signifie σκληρόν, ξηρόν, διψαλέον) pour κερχναλέον. Quant à la signification de *mordant* que je donne au vent Κέγχρων, je la trouve encore dans cette glose d'Hesychius: Κέγχει· ἐπιδάκνει, dont le premier mot doit être changé en Κέρχει ou Κέρχνει, ou peut-être Κέγχρει. D'ailleurs, Hippocrate attribue cette qualité mordante aux vents du Nord, τὰ ὀρμαῖα δάκνουσι³. Le Κέγχρων de la Colchide pourroit bien être un vent septentrional, s'il n'étoit pas plutôt un vent d'Est du côté du mont Caucase, analogue au כַּדִּים קַדִּים, *rouach kadim*, que les Septante ont traduit par ἄνεμος κάυσων, à cause de sa propriété éminemment dessicative & brûlante. Il souffloit dans la Judée des déserts du côté de l'Orient. Les écrivains sacrés, toutes les fois qu'ils en parlent, le représentent comme un fléau envoyé de Dieu⁴.

§ LXXXIV, l. 18. καὶ περὶ μὲν τῆς φύσεως (καὶ) τῆς διαφορῆς καὶ τῆς μορφῆς, κ. τ. λ. Je retranche le second καὶ, non-seulement d'après la version de Calvus, qui ne le connoît point; mais plus encore, parce que le sens

¹ Foës, *Æconom.* in Κίγχρῖδες & Κέρχων.

² Voy. les Notes sur Hesychius, in Κίγχρῖς & Κίγχρῖμασι, Spanhem. *ad Callimach.* p. 483, Salmaf. *ad Hist. Aug. Script.* T. II, p. 851, & Valckenaer, *ad Euripid. Phoeniss.* 1395.

³ Hippocrat. *Aphorism.* III, 17.

⁴ Ezech. XIX, 12, Hos. XIII, 15, Ion. IV, 8.

exige que les génitifs φύσιος καὶ μορφῆς soient gouvernés par le διαφορῆς, & celui-ci par la préposition περὶ, dans cet ordre grammatical, καὶ περὶ μὲν τῆς διαφορῆς τῆς φύσιος καὶ τῆς μορφῆς, atque de differentia naturæ formæque; & cet ordre est conforme à ce que l'auteur a dit plus haut, § LXXI, περὶ τῶν ἐθνέων τῆς ΜΟΡΦΗΣ, ὅτι διαλλάσσει, & § LXXII, τὴν Ἀσίην πλείστον ΔΙΑΦΕΡΕΙΝ φημὶ τῆς Εὐρώπης Εἶς ΤΑΪΣ ΦΥΣΙΑΣ τῶν ξυμπάντων.

§ LXXXIV, l. 20. καὶ ἐν τῇ Εὐρώπῃ. C'est sans nécessité que Septalius a retranché de son texte ces mots, sous prétexte qu'Hippocrate n'a parlé jusqu'ici que des Asiatiques. Car, comme l'a très-bien observé Prosper Martian, n'ayant parlé des Asiatiques que pour les opposer en tout aux Européens (§ LXXI & LXXII), il est censé avoir aussi parlé de ces derniers.

§ LXXXV, l. 1. *Si les Asiatiques sont pusillanimes, &c.* Le parallele que l'auteur fait ici des Asiatiques & des Européens est encore confirmé par l'histoire. L'Asie, ou plutôt la partie moyenne de l'Asie, a été conquise plusieurs fois par les peuples du Nord, au lieu que l'Europe a souffert beaucoup moins de révolutions (*Disc. prélim.* § 103). Les Asiatiques, dit quelqu'un, en parlant des Perses, n'obéissent à un seul homme, que parce qu'ils ne savent point prononcer la syllabe NON¹. Cette pensée, qui a l'air d'un bon mot, est si vraie, qu'il n'y auroit jamais d'oppression, si les opprimés pouvoient se persuader que, sans avoir même recours à des moyens que l'influence du climat ne permettroit peut-être pas, la seule force d'inertie suffiroit pour faire pâlir leurs tyrans. Le plus souvent c'est leur sottise qui fait tout l'esprit de ces derniers. Je commande, disoit un despote, à mes

¹ Plutarch. de vitios. pudor. T. VIII, p. 110.

*sujets, non parce que je suis plus puissant qu'eux, mais parce que je passe dans leur esprit pour l'être*¹.

§ LXXXV, l. 8. ἐκπλήξεις τῆς γνώμης, *secouffes de l'ame*. Par cette expression *secouffes de l'ame* (qu'il répète plus bas, § CXVI, l. 4), j'entends toute impression vive qui ébranle l'ame, & qui réveille & met en jeu ses passions d'une manière tumultueuse & brusque. Les Grecs, qui devoient bien connoître ces secouffes, leur ont donné encore un autre nom plus significatif, σεισμούς τῆς ψυχῆς². Elles sont plus ou moins fortes, suivant l'importance de l'objet qui les imprime, & l'état de l'esprit qui les éprouve. Une marmite de bouillie suffit pour bouleverser l'ame d'un esclave :

..... ἀλλά με

Ἀ'θάρης χύτρα τις ἐξέπληττε κειμένη³.

§ LXXXV, l. 10. τοῦ ἀγνώμονος καὶ θυμοειδὲς. Avant d'avoir aucune connoissance des variantes de Gadaldinus j'avois déjà rétabli ce passage, ainsi conçu dans toutes les éditions, καὶ τοῦ γνώμονος καὶ θυμοῦ (al. θυμοῦ), en ajoutant au premier mot l'α privatif, ἀγνώμονος, comme j'ai fait pour le passage des *Prorrhétiques* (Voy. not. § LXXVI, l. 4, p. 212), & en changeant le θυμοῦ de la marge de Zvinger en θυμοειδὲς, qualité que l'auteur devoit attribuer aux Européens, par la même raison qu'il l'a refusée aux Asiatiques (§ LXXVI, l. 5). D'ailleurs la leçon vulgaire γνώμονος, expliquée par les interpretes latins dans le sens de συνετοῦ, *intelligent*, qu'Hesychius⁴ lui donne,

¹ Xenoph. *Cyropaed.* L. V, p. 86.

² Hippocrat. *de diact.* L. II, § 39, 234, & Plat. in *Philaeb.* T. IV, p. 254, 255.

³ Aristoph. *Plut.* 673.

⁴ In *Γνώμων.*

est une contradiction manifeste , puisqu'Hippocrate attribue cette qualité aux Asiatiques ou Orientaux : ὀργὴν τε καὶ εὐνέσιν βελτίους (§ XXIII, l. 4). En conséquence de cette opposition , l'ἀγνώμονος pourroit être pris ici dans le même sens d'ἀσυνέτου , *sans intelligence* , que l'auteur lui donne ailleurs ¹ , & que l'endroit parallele d'Aristote semble justifier ; car ce dernier , en rapportant la même observation concernant les Européens & les Asiatiques , s'exprime en ces termes : τὰ μὲν γὰρ ἐν τοῖς ψυχροῖς τόποις ἔθνη καὶ τὰ περὶ τὴν Εὐρωπὴν , θυμοῦ μὲν ἴσθι πληρὴ , διανοίας δὲ ἐνδεέστερα καὶ τέχνης τὰ δὲ περὶ τὴν Ἀσίαν , διανοητικά μὲν καὶ τεχνικά τὴν ψυχὴν , ἄθυμα δὲ , κ. τ. λ. ². Ce qu'il appelle ici διανοητικά , il l'exprime ailleurs ³ par σοφώτεροι , en parlant toujours des mêmes peuples ; & Hérodote ⁴ oppose formellement au mot σοφίη le mot ἀγνομοσύνη , qui devient , dans ce cas , synonyme de l'expression διανοίας ἐνδεῖα. Malgré ces considérations , j'ai pris ici l'ἀγνώμονος dans le sens d'indocile , dont il est également susceptible , & que j'aurois pu de même exprimer par les synonymes entêté , opiniâtre , intraitable. Car je crois m'apercevoir clairement que l'auteur a voulu exprimer ici la même idée qu'il rend plus bas par ces phrases , τό τε ἄγριον , καὶ τὸ ἄμικτον , καὶ τὸ θυμοειδές (§ CXVI) , & τὰς ὀργὰς αὐθάδεάς τε καὶ ἰδιογνώμονας (§ CXXIII). Cette dernière expression que les Allemands rendent également par le seul mot *eigensinnig* , ne peut se rendre littéralement en françois

¹ De diaet. L. I , § 12 , T. I , p. 190. Cf. Hesych. in Ἀγνομων.

² De Republic. L. VII , cap. 7.

³ Probl. XIV , 15.

⁴ L. II , cap. 172.

que par celle-ci, des hommes qui abondent en leur sens, c'est-à-dire, des hommes qui s'entêtent tellement de leurs opinions, qu'ils n'ont pas la moindre condescendance ou complaisance pour celles des autres, & qui sont par conséquent d'un caractère infociable : *ἔισι δ' ἐῖς ἰσχυρογνώμονες*, dit Aristote¹, *οἱ ἰδιογνώμονες, καὶ οἱ ἀμαθεῖς, καὶ ἄγροικοι*. Et ce sens convient parfaitement à son synonyme *Ἀγνώμονες*, auquel Hesychius applique entr'autres significations celle d'*ἀσύγγνωστοι*, *ἐναντιογνώμονες*, *ἀσύμψηφοι* (comme on corrige au lieu de *σύμψηφοι*). Je crois avoir assez justifié le rétablissement dans mon texte, ainsi que le sens du mot *ἀγνώμονος*. Quant au *θυμοειδέος* que j'ai substitué aux leçons *θερμοῦ* ou *θυμοῦ*, quoiqu'on puisse en quelque sorte défendre ces deux dernières, l'une par l'expression parallele d'Aristote *θυμοῦ πλήρη*, rapportée ci-dessus, & l'autre par une autre expression du même auteur : *ὁ θυμὸς μετὰ θερμότητος* (*Problém. X, 53, & XXVII, 3*), je donne la préférence à la première, tirée du bon Ms. de Gadaldinus, & justifiée de plus par les endroits paralleles des §§ LXXVI & CXVI, que je viens de citer.

§ LXXXV, l. 12. *αἱ γὰρ μεταβολαὶ..... τῶν ἀνθρώπων, καὶ οὐκ ἴωσι ἀτρεμίζειν*. C'est la leçon de Vander-Linden que j'ai choisie de préférence, si ce n'est qu'aux mots *τοῦ ἀνθρώπου*, que porte son texte, j'ai substitué, d'après mes variantes, la forme plurielle *τῶν ἀνθρώπων*. Si cette leçon est vraie, il faut regarder la locution *αἱ τε ἐγείρουσι*, comme une figure grammaticale, connue sous le nom d'*hyperbate* pour *αἱ ἐγείρουσί τε*. A peine mon texte étoit-il imprimé, que je me suis aperçu qu'il étoit altéré dans toutes les éditions, & qu'on ne pouvoit

¹ *Ethic. Eudem. L. VII, cap. 9, p. 263.*

pas même le rétablir par le seul secours des Variantes. Les mots τῶν πάντων embarrassent tellement la construction, que Calvus & Cornarius les ont omis dans leurs versions; car il est à présumer qu'ils les ont retranchés, non d'après l'autorité de quelque Ms., mais plutôt parce qu'ils ne savoient comment rendre l'expression μεταβολαὶ τῶν πάντων. Pafienus l'a rendue par *ha mutationes omnia immutant*, & Clifton un peu moins mal par *thorough changes*, c'est-à-dire, *des changemens totaux ou complets*, comme si elle étoit équivalente à l'expression μεταβολαὶ παντελεῖς. Ce sens, que j'ai aussi exprimé par *passages rapides d'un extrême à l'autre*, peut en quelque sorte être justifié par cet endroit parallele: ταχὺ δὲ καὶ μεγάλη τις ἡ μεταβολὴ τούτοις πάντων ἐγίνετο ¹, ou plutôt par celui-ci: ἐξαπίνης ὅλη τῇ προήγματι μεταβάλλειν ². Néanmoins je suis persuadé, & même presque convaincu, qu'au lieu de, αἱ γὰρ ΜΕΤΑΒΟΛΑΙ Εἰσι τῶν ΠΑΝΤΩΝ, Αἷ τε Εἰπεῖρουσι τὴν γνώμην τῶν ἀνθρώπων καὶ οὐκ ἔωσι ἀλρεμίζειν, on lisoit anciennement dans notre texte: αἱ γὰρ ΜΕΤΑΒΟΛΑΙ ΜΑΛΙΣΤΑ ΠΑΝΤΩΝ (ou ΠΛΕΙΣΤΟΝ ἈΠΑΝΤΩΝ) Αἰεὶ τε Εἰπεῖρουσι (ou ἐπιγεῖρουσι) τὴν γνώμην, κ. τ. λ. littéralement, *car ce sont sur-tout les grandes variations des saisons* (celles dont il a parlé quelques lignes plus haut) *qui réveillent l'esprit des hommes, & ne le laissent jamais en repos*. Cette correction me paroît d'autant plus probable que l'expression, qui en résulte, est une répétition de ce que l'auteur a dit au commencement de ce §: αἱ ὥραι αἷσι μάλιστα οὐ μεγάλας τὰς μεταβολὰς ποιούμεναι, & qu'il a répété au § LXVIII: φυλάσσεσθαι δὲ χρὴ μάλιστα τὰς

¹ Hippocrat. *Epidem.* L. I, S. II, T. I, p. 661.

² Idem, *de vict. acut.* § 17, T. II, p. 281.

μεταβολὰς τῶν αἰρέων, ainsi que dans les *Aphorismes* (III, 1) : αἱ μεταβολαὶ τῶν αἰρέων μάλιστα τίκουσι νοσήματα. Il a dit de même dans un autre sens, mais toujours en s'exprimant d'une manière analogue, § LXXIII : τὴν δὲ αὐξήσιν καὶ ὑμερόλητα παρέχει πλεῖστον ἀπάντων, ὁκόταν, κ. τ. λ. Ajoutez à cela que l'addition de μάλιστα ou πλεῖστον est tellement commandée par le sens que Cammillus Flavius paraphrase notre texte, *cæli quippe constitutio dum varia est..... MAXIMAM partem ad ingenia hominum excitanda sibi vindicat*, & que Dacier le traduit, *car ces changemens éveillent l'ame PLUS QUE TOUTES CHOSES* ; soit qu'ils aient senti la nécessité de cette addition, soit qu'ils aient voulu rendre de leur mieux un passage obscur. Au reste, ce n'est pas le seul endroit où les copistes ont omis le mot μάλιστα. Une semblable omission a eu lieu dans les caracteres de Théophraste¹, où il faut également lire : ἀνθρώπων πάντων μάλιστα μειώθηκα, d'après la correction de Casaubon, ou bien : ἀνθρώπων πλεῖστον (& non πλέον, comme porte le Ms. du Vatican) ἀπάντων μειώθηκα. Pour revenir à Hippocrate, des deux manières dont le reste de la période est exprimé dans les Variantes, ἐπιγείρουσαι τ. γ. τ. ἀ. οὐκ ἔωσι ἀτρεμίζειν, & ἐγείρουσι (ou si l'on veut ἐπιγείρουσι), τ. γ. τ. ἀ. καὶ οὐκ ἔωσι ἀτρεμίζειν, j'ai choisi cette dernière, précisément parce que le pléonafme ou la tautologie, *veillent & ne laissent en repos*, y est plus marquée, & par conséquent plus dans le goût des écrivains ioniens. Cette figure consiste à répéter la même idée, par une expression opposée jointe à une négation. Comme elle sent l'antique simplicité, c'est aussi dans les plus anciens écrivains qu'on

¹ Voy. la nouvel. Traduct. françoise de cet ouvrage, p. 330.

la rencontre le plus souvent. Après les auteurs hébreux de la Bible ¹, ceux parmi les Grecs qui s'en sont le plus servis, sont Homère, Hérodote & Hippocrate, quoiqu'on en trouve aussi des exemples dans les autres. L'auteur de l'Iliade a dit :

..... ἔοικέ τοι, οὗτοι ἀεικὲς ²,

..... ἐκαστῷ, οὐδὲ μάλ' ἰγγύς ³.

On trouve dans Hérodote οὐκ εἶναι ἀδαῆς, ἀλλ' ἔμπερος ⁴, ἰμμανὲς καὶ οὐ φρενὴρης ⁵, πολλάκις καὶ οὐκὶ ἀπαῖς ⁶. De même, Hippocrate a pu dire ici ἐγείρουσι καὶ οὐκ ἔωσι ἀτρεμίζειν, comme il a dit § VIII de ce même traité, οὐκ ἐλάχιστον.... ἀλλὰ πάνυ πλεῖστον, § LI, διὰ μακροῦ ἀγομένοις, καὶ μὴ ἐκ βραχείας, § LXVII, οὐ πλαδῶντες ἀλλ' ἀνεξηρασμένοι, § LXXI, διαλλάσσει καὶ μηδὲν ἔοικε ἀλλήλοισι, κ. τ. λ. Je n'ai accumulé tous ces exemples, dont un seul auroit suffi, que dans le dessein de fixer la leçon de notre texte, & de rétablir en même temps celui de deux autres endroits, que l'ignorance de cette tautologie a d'abord altérés, & ensuite empêché de rétablir. Dans le premier il s'agit des symptômes de l'apoplexie : καὶ ὁ νόος ἀφρονεῖ, καὶ ὁ ἐγκέφαλος σπᾶται, καὶ ἔλκει τὸν ὅλον ἄνθρωπον. Ε'Ν Ε'ΩΥΤΩΙ Δ' οὐ φωνέει, καὶ πνίγεται ⁷. J'y rétablis le pléonafme ionique en lisant..... Ε'ΝΕΟ'Σ ΤΕ ΚΑΙ' οὐ φωνέει, καὶ πν.... ou bien Α'ΝΕΩ'Σ ΤΕ ΚΑΙ' οὐ φωνέει, καὶ πν... (on peut

¹ Genes. XL, 23, Deut. XXXII, 6, Regum, I, XVIII, 13, Psalm. CVI, 40, Jerem. IV, 22, VII, 24, & alibi passim.

² Iliad. IX, 70.

³ Ibid. X, 113. Cf. & XXII, 300.

⁴ L. II, cap. 49.

⁵ L. III, cap. 25.

⁶ L. VII, cap. 46.

⁷ De glandulis, § IX, T. I, p. 419.

encore lire *ἀνεώς τε, οὐδ' ἐφώνεει*), *mutusque est, nec ullam vocem edit*. L'ἐνεός & l'ἀνεός (ou ἀνεώς), mots d'une origine obscure, ne different que de forme; car ils signifient tous les deux *muet*: mais je donne la préférence au second, parce qu'il me fournit en même temps l'endroit où l'on doit rapporter cette glose de Galien: Ἀ'νεως, ἄφωνος καὶ τὸν νοῦν ἐμπεπληγμένος. Peut-être faudroit-il changer ce dernier mot en ἐκπεπληγμένος. Du moins Hesy chius explique-t-il l'Ἀ'νεω par ἄφωνοι, ἐνεοὶ καὶ ἐκπλήξει ἡσυχοί. Dans le second endroit, également altéré par les copistes, Hippocrate parle d'un violent mal de tête, accompagné entre autres accidens de la rougeur & du gonflement de tous les vaisseaux sanguins du visage: καὶ βλέφαρον τὸ ἐπάνω ἐπώδησι, καὶ κατὰ γνάθον ἔρευθος ἐπὶ τελευτῇς, καὶ φλέβες πᾶσαι αἱ ἐν τῷ προσώπῳ φανεραὶ, Ο'ΥΤΩ ξυνεσλαλμέναι¹. Je rends encore ici à l'auteur ionique sa tautologie favorite, en corrigeant..... φανεραὶ, Ο'ΥΤΕ ξυνεσλαλμέναι, & *omnes faciei vena manifesta, neque contracta*; car φλέβες φανεραὶ, *des veines visibles, manifestes*, sont absolument la même chose que φλέβες ἐπηρμέναι, *des veines dilatées & élevées au-dessus du niveau de la peau*, par opposition aux veines affaissées, ξυνεσλαλμέναι.

§ LXXXV, l. 14. *Car ce sont les passages rapides, &c.* Plus littéralement & d'après la correction que j'ai proposée dans la note précédente, *car ce sont sur-tout les grandes variations des saisons qui réveillent l'esprit des hommes, & ne le laissent jamais en repos*. Il explique plus bas, § CXIV, ce qu'il entend par *grandes variations*; & l'expérience prouve les effets qu'il leur attribue. Au contraire, les changemens qui se font par

¹ *Epidem. L. VII, § V, T. I, p. 830.*

degrés, quelque grands qu'ils soient, n'apportent guere des variations sensibles, soit dans le moral, soit dans le physique de l'homme, par cela même qu'étant, pour ainsi dire, imperceptibles, ils lui donnent le loisir de s'y accoutumer. Nous savons par les observations modernes¹, que l'homme peut supporter la variation de 60 degrés du thermometre sans en être incommodé, pourvu que le passage d'un extrême à l'autre ne se fasse pas brusquement.

§ LXXXVI, l. 2. *ἀναλκίς*. Erotien, trompé par le simple *ἀλκή*, aide, secours, explique le composé *ἀναλκίς* par *ἀβοήθειαν*, sans secours. On trouve, il est vrai, le mot *ἀλκή* employé dans le sens de *βοήθεια*, secours² : mais il signifie aussi *δύναμις*, *ισχύς*, comme l'explique Hesychius; par conséquent son composé doit de plus avoir le sens d'*ἀνάνδρον*, *ἀσθενές*, suivant le même grammairien³. Hippocrate l'a placé à la suite d'*ἀπολεμώτεροι* (§ LXXX, l. 2), comme Homere a joint les mots *ἀπώλεμος καὶ ἀναλκίς*⁴.

§ LXXXVI, l. 3. *Et ensuite à la nature des loix, auxquelles ils sont soumis*. Aristote pensoit, au contraire, que les Asiatiques n'étoient gouvernés par des rois, que parce qu'ils étoient d'un caractère servile⁵, & Platon n'étoit pas éloigné de ce sentiment, lorsqu'il posoit pour principe que ce sont les mœurs des peuples qui décident de la forme du gouvernement qu'ils se donnent⁶. Cette contradiction disparoît, si l'on fait

¹ *Philosophic. Transact.* Vol. XLVII, p. 4, sq.

² Euripid. *Androm.* 28.

³ *In Αἰαλκίς & Αἰαλκίς*.

⁴ *Iliad* II, 201.

⁵ Aristot. *de Republ.* L. III, cap. 14.

⁶ Plat. *de Republ.* L. VIII, T. VII, p. 186.

attention qu'un des principaux effets du despotisme , la pusillanimité , peut à son tour devenir la cause de ce même despotisme , en le perpétuant & en l'affermissant de plus en plus (*Voy. Disc. prélim. § 108*). La plupart des fondateurs des anciens empires ont été des conquérans , qui passèrent d'abord d'un climat rude à des climats favorisés par la nature , & chez des peuples trop doux & trop paisibles pour qu'ils leur opposassent une résistance efficace ; mais ensuite les successeurs de ces conquérans , dégénérés par la longue influence du climat & par l'abus des plaisirs que leurs ancêtres n'avoient point connus , n'ont pu se soutenir que par la pusillanimité des peuples conquis , lesquels croyoient encore voir dans la personne de leurs maîtres amollis , les premiers ravisseurs de leur liberté. Plus bas (§§ CXVI , CXVII) en parlant du caractère opposé des Européens , l'auteur considère également l'influence du climat comme cause principale de ce caractère , renforcée ensuite par la nature de leur gouvernement.

§ LXXXVI , l. 10. *Et cela par la raison que les dangers n'y sont pas également partagés.* Platon fait la même réflexion au sujet des rois des Perses , qui , pour avoir mis tous les avantages de leur côté , à mesure qu'ils en dépouilloient leurs sujets , ne trouvoient plus aucune ressource dans ces derniers , toutes les fois qu'il s'agissoit de défendre leur empire contre l'invasion d'un ennemi ; & qui , par conséquent , malgré des millions d'hommes qu'ils gouvernoient , se voyoient réduits à la triste nécessité de prendre à leur solde des troupes étrangères , comme s'ils avoient régné sur un pays désert¹.
« Tant que les Athéniens (dit Herodote) restèrent sous

¹ Plat. *Legg.* III , T. VIII , p. 149.

» la puissance de leurs tyrans , ils ne se distinguèrent pas
 » plus dans les armes que leurs voisins ; mais ils sont de-
 » venus le premier peuple pour la valeur , dès qu'ils ont
 » secoué le joug de la servitude. Cela prouve que pen-
 » dant qu'ils étoient opprimés , ils se comportoient
 » lâchement de propos délibéré , parce qu'ils travail-
 » loient pour un maître , au lieu qu'ayant recouvré la
 » liberté , chacun s'est empressé avec ardeur de travailler
 » pour soi ¹ ».

§ LXXXVII, l. 7. *ἐκφύονται*. Ce mot , dont le sens littéral , *ils germent , ils pullulent* , s'applique aux végétaux , est ici employé élégamment dans le sens figuré. Hérodote s'est servi d'une pareille métaphore , en parlant de la puissance à laquelle étoit parvenue Syracuse , sous le gouvernement de Gélon : *αἱ δὲ παραυτίκ' ἀνά τ' ἰδραμον καὶ ἑβλαστον* ².

§ LXXXVII, l. 9. *ἀναγκαίη ἐρημοῦσθαι τὴν γῆν ὑπὸ τοῖς πολέμοις καὶ ἀργίᾳ ὥστε . . . ἀποτρέψασθαι τὴν γνώμην ὑπὸ τῶν νόμων*. Malgré les raisons qu'allègue Héringa ³ , & la confiance que j'ai dans les lumières de cet habile critique , je ne me persuaderai jamais qu'on doive remplacer ici l'*ἀναγκαίη* ou *ἀνάγκη* du texte , par le mot *ἀνάγκη* , qu'on trouve dans le glossaire d'Erotien. Quant à la suite de la phrase , il est incroyable combien les traducteurs anciens & modernes en ont défiguré le sens ; & il est à présumer que l'*ἡμεροῦσθαι τὴν γνώμην* ou *τὴν ἔργον* de Zvinger (*Voy. les Variant.*) , est une mauvaise correction , née de l'embarras des commentateurs , plutôt qu'une leçon tirée du Ms. de Gadaldinus , comme se l'est imaginé Foës. Le raisonnement d'Hippocrate se

¹ Herodot. L. V , cap. 78.

² Idem , L. VII , cap. 156.

³ *Observat. crit.* cap. VI , p. 51.

réduit à ceci : les Asiatiques ne sont point belliqueux ,
 1°. par la nature du climat qu'ils habitent & qui les
 énerve ; 2°. par la nature du gouvernement , auquel ils
 sont soumis , & qui , dans le cas d'une guerre heureuse ,
 donne tous les avantages au maître qui gouverne , &
 ne laisse rien aux gouvernés ; 3°. parce que , non-seule-
 ment ils ne gagnent rien en combattant pour leur des-
 pote , mais qu'ils sont de plus exposés à perdre la vie , ou
 tout au moins à laisser leurs terres en friche ou à les voir
 dévastées par le fer & par le feu de l'ennemi : ἔρημον (τὴν
 γῆν) καὶ ἀργὸν οὖσαν διὰ τὸν πόλεμον ¹. Ce dernier motif
 seul suffiroit pour leur faire détester la guerre ; & plus
 ils auront de possessions territoriales , & plus ces
 possessions seront fertiles , plus ils désireront la paix :
 ὅσα ἂν σπείρωσι , τοσούτοι μᾶλλον τῆς εἰρήνης ἐπιθυ-
 μήσουσι ². « La bonté des terres d'un pays (dit l'au-
 » teur de l'Esprit des loix) y établit naturellement la
 » dépendance. Les gens de la campagne, qui y sont la
 » principale partie du peuple, ne sont pas si jaloux de
 » leur liberté ; ils sont trop occupés & trop pleins de
 » leurs affaires particulières. Une campagne qui regorge
 » de biens , craint le pillage ; elle craint une armée ³ ».
 L'intérêt personnel est un mobile si puissant, qu'il se fait
 sentir même dans les gouvernemens libres. On a observé
 parmi les Athéniens une différence très-remarquable entre
 la partie du peuple qui ne possédoit rien & les possesseurs des
 terres, relativement à la manière de repousser les attaques
 d'un ennemi extérieur. Ceux-ci n'aimoient point la
 guerre , dans laquelle ils avoient plus à perdre qu'à ga-

¹ Xenoph. *Cyropaed.* L. III , cap. 2 , § 1 ,

² Idem , *Hist. Graec.* L. IV , cap. 6 , § 13 .

³ *Esprit des Loix* , L. XVIII , chap. 1 .

gner , cherchoient toujours à ménager l'ennemi , afin de l'empêcher d'exercer sur eux sa vengeance : οἱ γεωργοὺντες καὶ οἱ πλούσιοι Ἀθηναίων ὑπέρχονται τοὺς πολεμίους μάλλον ¹. Menandre fait dire à un Athénien , vraisemblablement agriculteur , que les rochers produisent assez pour nourrir l'homme qui les cultive en temps de paix ; au lieu que la guerre détruit l'abondance dans les plaines mêmes les plus fertiles :

....., εἰρήνη γεωργὸν καὶ πέτραις
Τρέφει καλῶς · πόλεμος δὲ καὶ πεδία κακῶς ².

Mais le cri favori de la classe indigente du peuple d'Athènes étoit , ὁ πόλεμος ἐρπύτω , que la guerre aille son train ³. Il n'est donc pas étonnant que l'agriculteur esclave , écrasé pendant la paix par des taxes arbitraires & surveillé sans cesse par un maître jaloux , qui , loin de le dédommager des pertes inséparables d'une guerre , croit au contraire qu'il ne peut être tranquille qu'autant que ses sujets sont misérables : il n'est pas , dis-je , étonnant qu'un tel agriculteur aime à rester spectateur oisif d'une lutte qui s'engage entre deux souverains , dont l'un lui a déjà fait beaucoup de mal , & dont l'autre pourroit au moins l'en venger. Je n'ai allongé cette note que pour fixer enfin le sens d'un des plus beaux passages de ce traité , que les traducteurs ont défigurés , chacun à sa manière. Il suffira de citer la version de Dacier pour juger de celles des autres. Voici comment ce traducteur rend notre texte : *ajoutez à cela qu'il est impossible que de vaillans hommes demeurent long-temps dans un pays où ils sont esclaves ; ils vont dans les pays étrangers*

¹ Xenoph. Athen. Respubl. cap. 2 , § 14.

² Apud Stob. Tit. LV.

³ Aristoph. Equit. 673.

chercher la guerre, ou bien ils sont chassés par l'oïiveté; car plus un homme a de courage & de valeur, plus il est ennemi des loix & de la contrainte. C'est la version latine de Cornarius mise en françois. Les autres traducteurs n'ont pas été plus heureux, quoiqu'ils traduisent différemment, les uns d'après la leçon ἡμεροῦσθαι τὴν ἐργὴν ὑπὸ τε ἀπολειμῆς, les autres d'après celle d'ἐρημοῦσθαι τὴν γῆν ὑπὸ τε πολέμων. Tous ensemble s'accordent à faire dire à Hippocrate ce qu'il n'a jamais dit ni ne pouvoit dire; & aucun d'eux n'a compris que le mot ἀργίης devoit être pris ici, non dans le sens général d'oïiveté, mais dans celui de la cessation des travaux de la terre, appelés par excellence ἔργα¹. Il n'ont pas senti non plus que ce qui a précédé, διὰ τοὺς νόμους (§ LXXXVI) prouvoit assez qu'il falloit lire ici : ἀποτρέπισθαι τὴν γιόμην ὑπὸ τῶν νόμων, comme je l'ai corrigé dans mon texte, & non pas. ἀπὸ τῶν νόμων. Il est vrai que Zvinger a rendu cette dernière phrase dans le sens de ma correction, *legibus tamen à militari studio avertatur*; mais on n'a qu'à voir ce qu'il en dit dans ses notes, & la manière dont il la lie avec ce qui précède, pour s'assurer qu'il n'a pas saisi l'esprit de l'auteur.

§ LXXXVIII, l. 2. Tous ceux des Grecs & des barbares qui se gouvernent par leurs propres loix, &c. Hippocrate pensoit donc que l'influence du climat, quoique réelle, pouvoit cependant être modifiée par la forme du gouvernement ou par toute autre cause morale. Il cite pour exemple les Grecs d'Asie, qui, malgré la nature du climat, étoient plus vaillans que leurs voisins, les Perses. Ils auroient fini par triompher de ces derniers,

¹ Apollon, *Lexic. in Ἑργων* Cf. & Herodot. L. I, cap. 97, extr.

& affermir leur liberté , s'ils eussent suivi le conseil de Thalès ¹. Même à l'époque de leur asservissement , il se trouva parmi eux des peuples tels que les Phocéens & les Téliens , qui aimèrent mieux renoncer à leur patrie que de subir le joug des Perses ² ; & d'autres qui prirent l'horrible parti de se brûler avec leurs femmes & leurs enfans , pour se sauver de l'ignominie de la servitude. Tels furent les Lyciens & les Cauniens ³.

§ LXXXVIII , l. 10. *Au reste vous trouverez que les Asiatiques* , &c. C'est-à-dire , les Asiatiques gouvernés par des despotes , ou du moins qui vivent sous des chefs qui jouissent du pouvoir suprême par droit de succession. Les Tatars sont plus braves & plus belliqueux que les Chinois , parce qu'ils sont plus septentrionaux que ces derniers. A cette influence de la latitude , il faut ajouter la nature du sol , qui décide aussi du plus ou moins de vigueur physique & morale d'un peuple. Les Medes passaient pour être moins belliqueux que les Perses , par la raison que ces derniers , quoique plus méridionaux , habitoient un pays pierreux (*Voy. not.* § LXXIX , l. 2 , p. 221).

§ LXXXIX , l. 3. *Elle est connue sous le nom de Sauromates*. On les appelle encore *Sarmates*. Leur pays , connu anciennement sous le nom de *Sauromatie* ou *Sarmatie* , se divisoit en Sarmatie européenne & en Sarmatie asiatique. La première s'étendoit depuis la Vistule , qui la séparait de la Germanie , jusqu'au Pont-Euxin , au Bosphore cimmérien , au Palus-Méotide , & étoit

¹ Herodot. L. I , cap. 170.

² Idem , L. I , cap. 167 , 168. Cf. & Strabon , L. XIII , p. 443. edit. 1587.

³ Herodot. L. I , cap. 176 , avec la note de Larcher.

séparée par le Tanais de la Sarmatie asiatique. Elle renfermoit les pays connus aujourd'hui sous les noms de *Pologne*, de *Russie* & en partie de la *Tatarie*. Hippocrate donne aux Sarmates d'Europe le nom de *Scythes*, parce qu'ils descendoient des Scythes, proprement dits, & des Amazones¹.

§ LXXXIX, l. 5. *Les femmes montent à cheval, &c.* On appelloit ces femmes *Sauromatides*, c'est-à-dire, *filles des Sarmates*². Elles menaient le même genre de vie & portoient les mêmes armes que les Amazones, dont elles descendoient. Dans les médailles des Amazones qui nous restent, ces femmes singulières sont représentées tantôt avec une lance, tantôt avec une hache à deux tranchans³. L'arc, les fleches & la lance sont encore aujourd'hui les armes favorites des Tatars.

§ LXXXIX, l. 7. *Elles ne se marient point, si elles n'ont tué trois ennemis.* Hérodote dit⁴ qu'aucune fille ne se marie si elle n'a tué un ennemi, & il ajoute, qu'il y en a qui, ne pouvant accomplir la loi, vieillissent & meurent sans être mariées. Diodore de Sicile⁵, attribue une semblable coutume aux Amazones de Libye, plus anciennes, suivant lui, que celles de Scythie; mais il dit simplement qu'elles ne pouvoient se marier, si elles n'avoient servi à la guerre pendant un espace de temps déterminé. Une autre loi des Scythes, qui ne regardoit que les hommes, étoit, au rapport d'Hérodote, de ne point être admis au partage du butin, si

¹ Herodot. L. IV, cap. 21 & 110 - 117.

² Plat. *Legg.* L. VII, T. VIII, p. 354, sq.

³ Petit, *de Amazonibus*, cap. XXIV, p. 156.

⁴ L. IV, cap. 117.

⁵ L. III, § 52, 53, p. 220.

l'on n'avoit au moins apporté au roi une tête d'ennemi. On devoit remplir la même condition pour participer à la distribution du vin que le chef de chaque peuplade ou horde faisoit une fois par an. Tous ceux qui avoient tué un grand nombre d'ennemis étoient régalez de deux coupes pleines de vin à la fois : au lieu que ceux qui n'en avoient point tué, n'y avoient aucune part ; & cette exclusion étoit une véritable ignominie pour eux ¹. A l'occasion de cette loi & d'autres institutions semblables, Aristote, observe avec sa sagacité ordinaire, que, malgré la grande confusion, qui regne dans les loix de la plupart des peuples, il est cependant facile de voir que toutes ces loix tendent à ce que la société qu'elles gouvernent, soit supérieure aux sociétés qui l'environnent ². Chez les Scythes, on ne pouvoit acquérir cette supériorité qu'en encourageant la valeur guerrière. Encore aujourd'hui chez les Tatars Kalmoucks, on condamne à une forte amende tout chef ou simple soldat convaincu de poltronerie ; on lui ôte ses armes, on l'habille en femme, & on le promene ensuite dans le camp ³. Quand un législateur a le malheur de vivre au milieu d'une nation barbare ou sauvage, qui, sans productions territoriales, sans industrie & sans commerce, n'a d'autres ressources que la guerre & la rapine, il doit, de toute nécessité, en attendant que la nation se police, encourager d'une manière spéciale le métier des armes, s'il ne veut pas qu'elle devienne la proie d'une autre nation plus féroce & plus guerrière. Par le même esprit, chez les nations paisibles, qui ont des ressources

¹ Herodot. L. IV, cap. 64 & 66.

² Aristot. *de Republ.* L. VII, cap. 2.

³ Pallas, *Voyage en Russie*, vol. I, p. 529.

territoriales, les loix & les institutions sociales doivent, sans négliger les moyens de défense, avoir pour objet principal la conservation & l'accroissement de ces ressources. C'est ainsi qu'aujourd'hui chez les habitans de l'île de Simé dans l'Archipel, les plus habiles plongeurs qu'on connoisse, & qui subsistent du produit de la pêche d'éponges & de corail, les filles & les garçons ne peuvent s'établir qu'après avoir donné des preuves de leur habileté à tirer du sein de la mer ces productions, seul héritage qu'ils puissent transmettre à leurs enfans ¹.

§ LXXXIX, l. 8. μέχρῃς ἂν τῶν πολεμίων, κ. τ. λ. *Si elles n'ont tué trois ennemis.* D'après ce que j'ai rapporté d'Hérodote & de Diodore de Sicile, au commencement de la note précédente, on pourroit trouver trop dure la condition de tuer trois ennemis, que, suivant Hippocrate, on exigeoit des filles Sarmates, avant de leur accorder la permission de se marier. L'expression de notre texte est formelle: μέχρῃς ἂν τῶν πολεμίων τρεῖς ἀποκτείνωσι. Celle d'Hérodote ne l'est pas moins: οὐ γαμέεσθαι παρθένοσ ὀυδεμίην πρὶν ἂν τῶν πολεμίων ἂνδρα ἀποκτείνῃ. Il est possible que le texte d'Hippocrate ait été altéré par les copistes, qui auront d'abord répété la dernière lettre du mot πολεμίων, pris ensuite cette lettre parasite pour un γ, note numérique du nombre trois, qu'ils auront enfin écrit en toutes lettres τρεῖς. Si l'on ne veut point qu'Hippocrate ait dit: μέχρῃς ἂν ἂνδρα τῶν πολεμίων ἀποκτείνωσι, on peut le concilier avec Hérodote, en supposant que le nombre de victimes ait pu

¹ Voy. la Lettre de Peiffonnel sur les Mémoires du Baron de Tott, p. 107, 108. Cf. & Voyage pittoresque de la Grèce, cap. VII,

varier suivant les différentes époques & chez les différentes hordes ou peuplades Sarmates.

§ LXXXIX, l. 10. ὑπερ τὰ ἱρὰ θύσαι τὰ ἐν τῷ νόμῳ. Parmi les variantes, j'ai choisi la correction de Portus, qui est au moins conforme aux regles grammaticales. On peut, sans s'écarter de ces regles, lire encore: ὑπερ τὰ ἱρὰ θύσασσι τὰ ἐν τῷ νόμῳ. Au lieu de ce dernier mot, Calvus avoit vraisemblablement trouvé dans quelqu'un de ses Mss. Νομία, qu'il a pris pour le surnom *Nomius*, qu'on donnoit à Apollon¹; & il a par conséquent traduit *Nomio Apollini*, en supposant que le sacrifice dont il est ici question, étoit offert à ce dieu. Il est plus probable, d'après ce que dit Diodore de Sicile², que c'étoit au dieu Mars & à la déesse Diane que sacrifioient les filles Sarmates.

§ LXXXIX, l. 12. ἕως ἄν μιν ἀναγκαίη καταλάβῃ παγκοίνου στρατηγίας. Le seul changement essentiel que je me suis permis d'introduire dans ce texte, est le pronom ionique & poétique μιν (pour αὐτὴν) que j'ai substitué à la négation μή. On peut se passer de cette dernière; mais il est rare qu'on trouve le verbe καταλάβῃ, ou d'autres verbes analogues, sans leur régime naturel. Celui qui m'a paru le plus convenir ici, est précisément le mot dont Hippocrate se sert très-souvent³. Rien de plus fréquent dans Hérodote que ces locutions: νοῦσός μιν κατέλαβε, καὶ μιν κατέλαβε ἀποθανεῖν, τὸν πατέρα κατέλαβε πρῆγμα τοιόνδε, κ. τ. λ.⁴

§ XC, l. 1. Ces femmes n'ont point la mamelle

¹ Voy. Gyr. *Histor. Deor. Synt.* VII, p. 190.

² L. II, §, 46, T. I, p. 157.

³ Foës, *Æconom. in Mss.*

⁴ Æmil. Port. *Didion. Ionic. in Καταλαμβάνειν.*

droite, &c. Et c'est de là, à ce qu'on prétend, que leur est venu le nom d'*Amazones*, qui signifie *sans mamelles* : Diodore de Sicile ¹ rapporte le même fait, en y ajoutant une autre coutume plus atroce, & dont Hippocrate parle aussi ailleurs ² : c'étoit d'estropier à leurs enfans mâles, les jambes (Diodore ajoute & *les bras*), en leur luxant les articulations, & de les condamner à l'exercice des arts mécaniques & sédentaires, les seuls que leur état leur permît d'exercer, afin de n'avoir rien à craindre de leur part dans l'exercice de leur gouvernement féminin, dont elles étoient jalouses. Hérodote, qui parle très-au long de ces femmes extraordinaires, ne fait aucune mention ni de l'une ni de l'autre de ces coutumes atroces; & certainement on ne doit point lui savoir mauvais gré d'avoir omis deux anecdotes fabuleuses. Petit pense que l'opinion d'Arrien, qui rapporte simplement que les Amazones avoient la mamelle droite plus petite que la gauche, est beaucoup plus vraisemblable, que ce que dit Hippocrate, & que d'autres ont répété après lui de l'ustion de cette mamelle. Il ajoute que cette inégalité dans le volume pouvoit bien être l'effet des bandages & de quelques médicamens qu'on appliquoit à la mamelle droite ³. Mais une question plus importante, & qui devoit se présenter la première, c'est de savoir, si les Amazones ont existé réellement, telles que les historiens grecs & romains nous les représentent; c'est-à-dire, s'il y eut en effet une république composée de femmes, & gouvernée par des femmes. Hérodote parle d'une armée composée unique-

¹ L. II, § 45, p. 156.

² *De articulis*, § 58, T. II, p. 814.

³ Petit, de *Amazonibus*, cap. 22, p. 133 - 145.

ment de femmes qu'il appelle *Amazones*. Une partie de ces femmes , faite prisonniere par les Grecs dans un combat près du fleuve Thermodon , massacra les vainqueurs , traversa le Palus-Méotide , & se rendit en Scythie. Mariées ensuite à de jeunes Scythes , elles passerent avec leurs époux le Tanaïs , & se fixerent vers l'Est. Leurs descendantes conserverent leurs anciennes coutumes ; elles montoient à cheval & alloient à la chasse , tantôt seules , & tantôt avec leurs maris : elles les accompagnoient aussi à la guerre , & portoient les mêmes habits qu'eux¹. Hippocrate semble aussi ne parler dans ce traité que des filles des Sauromates , c'est-à-dire , de ces descendantes des Amazones , & non point des Amazones mêmes , puisque , selon lui , elles alloient à la guerre avec leurs maris , & cela pendant un temps déterminé. La seule circonstance qu'il ajoute au récit d'Hérodote , c'est la coutume barbare de se brûler la mammelle droite ; coutume qu'elles devoient avoir reçue de leurs ancêtres , les Amazones , si toutefois elle a existé réellement. Ce n'est que dans son traité *de articulis* , que je viens de citer , qu'Hippocrate parle d'une espece de femmes qui avoient la coutume atroce d'estropier leurs enfans mâles ; mais il ne rapporte cette coutume que comme une fable. Ce qu'il y a de remarquable , c'est qu'il donne à ces femmes le nom d'*Amazonides* , & non pas d'*Amazones* , comme s'il vouloit les distinguer de ces dernieres , par une dénomination , qui signifieroit *descendantes des Amazones*. Quoi qu'il en soit , les Ecrivains postérieurs à Hérodote & à Hippocrate ont attribué la coutume d'aller à la guerre , celle de se brûler la mammelle & celle d'estropier les enfans mâles , à une seule espece de femmes , qu'ils

¹ Herodot. L. IV, cap. 110 - 117.

ont appellées *Amazones*. Chercher à prouver l'existence de ces femmes par celle des Amazones modernes de l'Amérique, c'est vouloir prouver une chose problématique, par une autre qui est fort douteuse ¹. Ce que dit le pere Lamberti ² des Amazones modernes de la Tatarie, ne prouve tout au plus que l'existence de quelques femmes courageuses qui accompagnent leurs maris à la guerre, dont on trouve des exemples dans tous les siècles & dans tous les pays, & en plus grand nombre chez les Tatars. Mais il y a encore bien loin de là à une république composée uniquement de femmes, gouvernée par des femmes, & perpétuée par des moyens si atroces & si contraires à la nature. On parle, il est vrai, d'une république d'Amazones en Bohême, qui, pour affermir leur autorité, crevoient l'œil droit & coupoient le pouce à leurs enfans mâles; mais aussi ajoute-t-on que cette horrible république ne dura que sept ans ³.

§ XC, l. 3. *χάλκειον τετεχνημένον ἐπ' αὐτέῃ τούτῳ*. Héringa veut qu'on change le premier mot en *χάλκιον* ou *χαλκῆιον*, pour qu'on puisse y rapporter la glose d'Erotien, laquelle lui paroît regarder ce passage ⁴. Je regarde au contraire notre leçon comme un adjectif de forme ionique, qui se rapporte au *μαζόν* qui a précédé; & j'entends par là un instrument de fer, ayant à-peu-près la forme d'une mammelle, pour pouvoir être appliqué sur tout le sein droit. *χάλκειον τετεχνημένον* est une expression analogue à cette autre expression *καλάμινα μετ*

¹ *Encyclopédie*, au mot *Amazones*, & Buffon, *Hist. nat.* vol. III, p. 479.

² *Relazione della Colchide*, cap. 28, p. 200.

³ Petit, *de Amazonibus*, cap. VII, p. 43.

⁴ Héringa, *Obs. crit.* p. 51, & Foës, *Æconom.* in *Χαλκῆιον*.

μεγαλημενα du § LXXXIII. Je ne garantis ici ni la vérité du récit concernant l'adustion de la mammelle, pratiquée chez les Amazones, ni la maniere dont elles la pratiquoient, j'explique seulement ce que dit Hippocrate. Au reste, j'ai mieux aimé rendre le χαλκον par *de fer*, avec quelques traducteurs latins, que de conserver à ce mot sa signification naturelle de *cuivre*. Le traducteur Hollandois ¹ a de même traduit *gloyendyser* (*fer ardent*). On fait que les Anciens, parce qu'ils avoient commencé par travailler le cuivre, continuèrent, pendant long-tems après la découverte du fer, à donner à ce dernier métal le nom de χαλκος, *cuivre* ². Quant aux derniers mots ἐπ' αὐτίω τουτίω, ceux qui lisent : Η' ἐπ' αὐτίω τουτίω ou ΚΑΙ ἑ. α. τ. ou Η' Ἰ' ΣΩΣ ἑ. α. τ. n'ont pas fait attention que ces particules ἢ, καὶ, ἢ ἴσως, ou, &, ou peut-être, ne sont que des notes marginales employées par les copistes, pour indiquer les diverses leçons. Héringa s'est aussi apperçu que l'ἢ est absolument déplacé dans cet endroit. L'ἴσως pourroit seulement laisser quelque doute. Ce mot, joint à τελεχνημένον, signifieroit *ayant des dimensions égales à celles du sein*.

§ XC, l. 6. Cette opération en empêche l'accroissement, &c. Ce n'est pas seulement le voisinage, mais encore la communication des nerfs, des vaisseaux, & du tissu cellulaire qui établit ce rapport ou cette espee de sympathie entre le sein & les épaules ou les bras de deux côtés. De là vient que les femmes qui nourrissent, éprouvent peu de temps après avoir pris des alimens solides, & plus encore de liquides, un gonflement du sein & de tous les endroits qui l'avoisinent, jusques aux

¹ Witsen, *Noord en Oost Tartarye*, &c. T. I, p. 93.

² Eustath. *ad Iliad.* III, p. 421.

épaules : *a cibis & potibus humeri & mammae inflantur*¹. Il arrive, par la même raison que dans les cancers du sein, l'induration se propage facilement jusqu'aux glandes axillaires, & que l'amputation de la mammelle produit souvent, chez les femmes qui nourrissent, des phénomènes qu'on ne peut expliquer que par la surabondance des humeurs, qui, perdant leur réceptacle naturel, se portent vers les parties supérieures; tels sont la rudesse de la voix, la salivation, les maux de tête², &c. L'ustion de la mammelle chez les jeunes Sarmates, si toutefois elle a existé, ne pouvoit point entraîner ces inconvéniens, parce qu'elle avoit lieu dans leur enfance; mais parvenues ensuite à l'âge de puberté, elles devoient avoir l'épaule droite plus forte, par le surplus d'humeurs qu'elle recevoit au défaut de la mammelle du même côté. C'est par un procédé analogue que les filles Caraïbes ont le molet de la jambe plus gros & plus ferme, qu'elles ne l'auroient naturellement. Dès qu'elles ont atteint l'âge de puberté, on leur met aux jambes des brodequins, qu'elles ne peuvent jamais ôter; ils sont si serrés, qu'ils ne peuvent ni monter ni descendre. Par cette opération, les humeurs forcées à se refouler vers les parties supérieures rendent les molets plus volumineux & plus denses³.

§ XCI, l. 4. *Ce phénomène leur est commun avec les Egyptiens.* Il est à remarquer que dans toute cette partie du traité qui concerne les Scythes, Hippocrate a pris, pour ainsi dire, à tâche de comparer cette nation singulière avec la nation non moins singulière des

¹ Hippocrat. *Epidem.* L. II, sect. 3, T. I, p. 702.

² Idem, *de glandulis*, § 12, T. I, p. 422.

³ Buffon, *Hist. nat.* vol. III, p. 498.

Egyptiens, pour confirmer les observations qu'on pouvoit avoir de son temps sur la conformité de ces deux peuples à l'égard de quelques phénomènes physiques ou moraux, & pour prouver par là que les températures opposées du chaud & du froid produisent à-peu-près les mêmes effets, toutes les fois qu'elles regnent d'une manière constante & uniforme. Il parle ici de l'uniformité de figure qu'on observe également chez les Scythes & chez les Egyptiens. Plus loin (§ XCIII & XCIV) en parlant de la vie nomade des Scythes, il est clair qu'il fait allusion, quoiqu'il ne le dise pas expressément, à la vie des Arabes pasteurs qui existoient de son temps, comme ils existent encore, & qui se nourrissoient de viandes & de lait, comme les Scythes (*Voy. not.* § XCIV, l. 7). Il dit que les Scythes sont vêtus de la même manière en été qu'en hiver, à cause de la température froide qui regne chez eux pendant toute l'année (§ XCVII); & il ne pouvoit pas ignorer que la même coutume existoit en Egypte, comme elle existe encore aujourd'hui (*Voy. not.* § XCVII, l. 10), à cause d'une température opposée, mais également constante. S'il est vrai que les anciens Egyptiens avoient beaucoup d'embonpoint¹, comme ceux d'aujourd'hui (du moins les habitans du grand Caire) passent pour en avoir², il est encore clair qu'il ne pouvoit parler de la corpulence des Scythes (§ XCVIII) sans songer à celle des habitans d'Egypte. Cet embonpoint excessif a nécessité l'usage des adustions ou cautérisations chez les premiers (§ C); mais ce même usage existoit de son temps chez les

¹ Plutarch. *de Isid. & Osirid.* T. VII, p. 391.

² Winkelman, *Hist. de l'art*, L. I, chap. 3, T. I, p. 41.

peuples de la Libye ¹, comme il y existe encore aujourd'hui ². Il regarde ce même embonpoint comme l'effet, du moins en partie, de la coutume qu'avoient les Scythes de ne point emmailloter leurs enfans ; & à l'occasion de cette coutume, il les met encore en parallèle avec les Egyptiens (§ CI). A ces traits je pourrois ajouter l'usage général chez les Egyptiens d'embaumer les cadavres, usage qui n'étoit pas non plus inconnu aux Scythes ³. Il en est de même de leurs pays respectifs, qui, quoique sous une température opposée, ne laissent pas de présenter quelques traits de ressemblance & de conformité. En Egypte, le défaut total de pluie est suppléé en partie par les débordemens périodiques du Nil. Sans les débordemens du Volga ⁴, les environs d'Astracan seroient aussi totalement stériles, à cause du peu de pluie qui y tombe. On peut encore comparer les déserts de la Scythie avec ceux de l'Afrique ; & l'on fait que dans l'une comme dans l'autre de ces deux contrées, il existe un grand nombre de lacs d'eau salée, qui produisent du natron ⁵.

§ XCII, l. 1. *Ce qu'on appelle le désert de la Scythie*, &c. La Tatarie est pleine de déserts, comme on peut s'en convaincre en jetant les yeux sur les cartes. Dans celles de la Russie on les trouve ordinairement marqués sous le nom de *steppe* ou *dsike pole*. Le premier de ces noms signifie *désert*, & le second, *plaine déserte*. Le désert qui s'étend depuis la Crimée jusqu'à l'Ukraine

¹ Herodot. L. IV, cap. 187.

² Prosp. Alp. de Medic. Ægypt. L. III, cap. XII, p. 97.

³ Herodot. L. II, cap. 86, cum L. IV, cap. 71.

⁴ Busching, Geograph. vol. II, p. 287.

⁵ Pallas, Voyage en Russie, vol. III, p. 38.

dans la province d'Oczacow, entre le Dniester (l'ancien Tyras) & le Dnieper (l'ancien Borysthene) abonde en pâturages ; mais il n'a point d'arbres. C'est celui que Charles XII, roi de Suede, fut obligé de traverser en 1709, avec beaucoup de peine, pour gagner la Turquie, après la malheureuse bataille de Pultava¹ ; Strabon parle aussi d'un désert ou d'une plaine fort aride, dans laquelle Darius, dans son expédition contre les Scythes, courut grand risque de périr de soif avec toute son armée. Il la place entre le Borysthene & l'Ister ou le Danube des Modernes, & il l'appelle tantôt *le désert des Scythes*, & tantôt *le désert des Getes*². A ces traits on ne reconnoît point le désert ou la plaine couverte de pâturages & arrosée de grands fleuves dans laquelle Hippocrate place les Scythes Nomades. Elle ressemble plutôt à la plaine dont parle Hérodote³ ; si ce n'est que celui-ci la place près des côtes de la mer par le 46^e degré de latitude, & que notre auteur la fait monter bien au-delà du 50^e près des sources des fleuves nombreux qui l'arrosent & qui vont se jeter, les uns dans la mer Noire, les autres dans la mer Caspienne, & quelques-uns dans la Baltique. Cela s'accorde parfaitement avec son plan, qui étoit de parler après les Sauromates ou Scythes d'Europe (*Voy. Disc. prélim.* § 110) de tous les Scythes en général (quoique de son temps ceux d'Asie ne dussent pas, à beaucoup près, être aussi bien connus que les Scythes Européens) ; & de les placer en grande partie à la proximité de l'Ourse & des monts Riphées, afin de faire ressortir davan-

¹ Busching, *Géographie*, vol. III, p. 321.

² Strabon, L. I, p. 34, 36, & L. VII, p. 211, sq. edit. 1587.

³ L. IV, cap. 47.

rage le parallèle qu'il se proposoit d'en faire avec les Egyptiens, situés près du Tropique, & vivant sous une température opposée. Pour bien saisir son plan, il faut donc se représenter un espace compris entre le 30^e & le 55^e degré de longitude, prise du méridien de Paris, & entre le 46^e & 54^e degré de latitude, c'est-à-dire, depuis les rives du Borysthene ou Dnieper, jusqu'à celles du Jaïk, & depuis l'embouchure du premier jusqu'aux sources du second. Dans cet espace, situé à la proximité du pôle & d'une grande partie de la chaîne des monts Ouralsks, on trouve les Tatars de la Crimée, les Koszaques, les Kalmouks, les Kirguis & tous les Nomades du Dnieper, du Volga & du Jaïk.

§ XCII, l. 2. καὶ λειμακώδης, καὶ ψιλῇ. J'ai laissé dans mon texte ce dernier mot, quoique dans la version, pour éviter la contradiction qui seroit résultée de l'expression *couverte de prairies & nue*, j'aie exprimé le mot ὑψηλῇ, *élevée*, que portent un de mes Mss.* & quelques imprimés. Il est d'autant plus difficile de savoir laquelle de ces deux leçons est la véritable, qu'on ne fait pas au juste de quel désert de la Scythie parle ici l'auteur (*Voy la noi. précéd.*), & qu'un peu plus loin (§ XCVI) en parlant de cette même plaine, il dit : μετέωρα γὰρ τὰ πεδία καὶ ψιλὰ, *car ce sont de hautes plaines nues*. Au reste, on peut, à la rigueur, donner à une plaine couverte de pâturages le nom de *nue*, si l'on entend, avec l'auteur, par nudité τῆς γῆς ἡ ψιλότης (§ XCVII), le défaut d'arbres ou de bois qu'on observe en effet dans les pays qui abondent en prairies. Quant au mot λειμακώδης, qui exprime cette dernière

* J'ai oublié d'observer dans mes variantes, que ce Ms. (coté 2146) représente ainsi corrigée cette leçon ὑψηλῇ.

qualité, on le trouve dans Galien écrit λιμακάδης ¹. Mais cette dernière orthographe, que Vander-Linden a suivie, me paroît moins conforme à l'étymologie.

§ XCIII, l. 3. οὐκ ἔστι [σφι] οἰκήματα. J'ai ajouté le pronom, que le sens & la construction grammaticale me paroissent exiger. C'est en parlant de ces mêmes Scythes Nomades, dont les habitations sont portées sur des chariots qu'Hérodote dit : τοῖσι γὰρ μήτε ἄστεια, μήτε τέιχεα ἢ ἐκτισμένα. . . . Οἰκῆματα τέ σφι ἡ ἐπὶ ζευγέων, κ. τ. λ. ².

§ XCIII, l. 5. πίλοισι est la véritable leçon indiquée par Erotien. Le πιλοῖς est une erreur d'orthographe, & le πηλοῖς une leçon vicieuse, qui a fait dire aux premiers traducteurs que les tentes des Scythes étoient recouvertes de boue ou de plâtre, *luto obturati* ou *circumlitæ*. Et quoique cette dernière explication soit vraie à l'égard de certaines hordes Tatares, comme, par exemple, des Kofaques Russes, qui habitent des cabanes d'osier, revêtues en dehors de terre glaise ou de boue ³; il est cependant clair qu'Hippocrate n'a entendu parler ici que de la coutume la plus généralement adoptée parmi ces peuples. Tous les voyageurs ⁴ s'accordent à dire que les tentes des Tatares sont fermées tout autour avec des feutres (πίλοισι), auxquels ils donnent le nom de *touourga*, quand ils sont assez grands pour servir à cet usage; & celui d'*ischigué* *, lorsqu'ils ne servent qu'à faire des

¹ Foës, *Æconom.* in Λιμακάδης.

² L. IV, cap. 46.

³ Pallas, *Voyage dans l'empire de Russie*, vol. I, p. 450.

⁴ Pallas, *ibid.* p. 503, & Chardin, *Voyage en Perse*, vol. I, p. 38.

* Pallas, *ibid.* vol. I, p. 518. Chez les Galates d'aujourd'hui,

tapis ou des coussins. Quoique fabriqués de laine de mouton ¹, c'est improprement que Dacier dans sa version les appelle *tapis de laine*. Ce sont des étoffes de laine foulées, ou de véritables *feutres*. Les tentes qu'on en fait sont appelées par Strabon ² σκηναὶ πιλωταὶ, *tentes feutrées* Eschyle ³, en leur donnant le nom de πλεκτὰς στέγας, *maisons tissues*, n'a voulu sans doute indiquer par cette expression, que leur charpente (*Voyez la note suivante.*), qui est un véritable tissu d'osier, *textum vimineum*.

§ XCIII, l. 5. *Fermés tout autour avec du feutre.* Les tentes des Kalmouks, des Kirguis, ainsi que de tous les Nomades asiatiques, appelées par les Russes du nom de *Kibitks*, sont très-ingénieusement construites, à en juger par la description & par la planche que nous en a données le célèbre Pallas. Lorsqu'il fait chaud, on ôte les couvertures de feutre qui les entourent, & la charpente, qui reste & qui consiste dans une claie d'osier, forme alors des espèces de berceaux ⁴. On peut les démonter par pièces toutes les fois qu'on quitte un endroit pour se transporter dans un autre; & cette dernière circonstance me fait croire que ce n'est point de ces *Kibitks* qu'Hippocrate parle ici. Car il dit positivement que ce sont les chariots mêmes qui sont fermés tout autour avec du feutre. Strabon, ne diffère de

¹ Pallas, *ibid.*

² L. VII, p. 211, edit. 1587.

³ *Prometh. vind.* 715.

⁴ Pallas, *Voyage en Russie*, T. I, p. 503 - 505 & 611.

notre auteur, qu'en ce qu'il les appelle *tentes de feutre*, *fixées sur les chariots* : τῶν δὲ Νομάδων αἱ σκηναὶ, πιλαλαὶ πεπηγασιν ἐπὶ ταῖς ἀμάξαις ¹. Il est donc plus que probable qu'il ne s'agit ici que de ces especes de tentes qu'on voit encore aujourd'hui chez les Tatars de Koundourof ou Mankates, qui errent avec leurs troupeaux le long de l'Aëtouba, depuis Tschigit jusqu'à la mer Caspienne. Et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que, au rapport de Pallas, ces Mankates, originaires du Kouban, prétendent être le même peuple, à qui les anciens géographes donnoient le nom d'*Hamaxobies* *. Leurs tentes, connues sous le nom de *Jourtes* ou *Iourtens*, different de celles des Kalmouks & autres peuples Nomades de l'Asie. Elles ne sont pas susceptibles d'être démontées par pieces comme celles-là. Ils les composent d'un léger treillage en cercle; ils entourent ce treillage d'un paillasson fait avec des roseaux, & couvrent ensuite toute la cabane d'un feutre, qu'ils fixent aussi de maniere à ne pas être enlevé lors du transport. Lorsqu'ils passent d'une contrée à une autre, ils mettent cette tente ou cabane sur une grande charrette (*arba*) à deux roues, de maniere qu'elle repose devant & derriere sur les brancards, & couvre les roues des deux côtés. Les riches possèdent deux ou trois cabanes, selon que la famille est plus ou moins nombreuse.

¹ Strab. ubi supra.

* Je ne sais si c'est par une erreur de l'imprimeur ou du traducteur que ce nom est écrit dans Pallas *Hamarobites*. On pourroit tout au plus dire *Hamaxobites*, comme on dit *Cénobites*; mais, puisqu'en grec on dit plus généralement ἀμαξίβιον que ἀμαξίβιαι, il vaudroit mieux écrire en françois *Hamaxobies*, comme on écrit *amphibies*.

Ceux-ci ont, outre cela, une charrette particuliere qui porte une espee de maisonnette en charpente, à peu près semblable aux cabanes portatives de nos bergers. Elle leur sert pour y coucher avec leur femme. En été, lorsqu'ils ne s'arrêtent pas long-temps dans une place avec leurs troupeaux, ils ne se donnent pas la peine de descendre la cabane de dessus la charrette; ils s'asseyent simplement dessous pour se mettre à l'ombre, & y font leur besogne ¹. Les Missionnaires envoyés en 1247 par le Pape Innocent IV, reconnoissent aussi ces deux especes de tentes: « Queste sue trabache, alcune si disfanno & » portansi da somieri dove si vuole; altre non si possono disfare, ma nelle carrette così intiere si portano ² ». Marc-Paul, après avoir parlé des tentes qu'on démonte & qu'on charge sur des chariots à quatre roues, parle aussi d'une autre espee de tentes fixées sur des chariots à deux roues, ou plutôt des chariots couverts tout autour avec du feutre, en forme de tentes; ce qui s'accorde beaucoup mieux avec le texte d'Hippocrate, au nombre de roues près. « Hanno oltre ciò » carrette bellissime di due ruote solamente, coperte di feltro, & così bene che, se piovesse tutt' il giorno, » non si potrià bagnar cosa che fosse in quelle, qual » menano con buoi & cameli. Sopra quelle conducono » li loro figlivoli & mogli, & tutte le massarie & vetto » vaglie che li bisognano ³ ». Je finis par observer que, quoique les Scythes Nomades vivent sous des tentes, ou dans des chariots faits en forme de tentes, tous ceux qui vivent de cette maniere ne sont pas cependant

¹ Pallas, *ubi supra*, T. V, p. 154 - 156.

² *Viaggi di Ramusio*, vol. II, p. 126, A.

³ *Ibid.* vol. II, p. 14, C.

Nomades. Il y en a dont les tentes sont toujours fixées au même endroit. Celles des Nogais de la Crimée, par exemple, dressées dans des vallons très-profonds sur le bord des ruisseaux, & rangées sur une seule ligne, forment des espèces de villages ¹.

§ XCIII, l. 7. τὰ μὲν διπλᾶ, τὰ δὲ τριπλᾶ. Tous s'accordent à lire ἀπλᾶ dans le sens de *simples*, au lieu de διπλᾶ *doubles*. Il n'y a que Calvus, dont la version porte *duplici*, vraisemblablement parce qu'il avoit trouvé dans ses Mss. cette dernière leçon, que je n'ai point balancé à suivre dans mon texte. On peut encore lire, τὰ μὲν ἀπλᾶ, τὰ δὲ διπλᾶ, ou bien, τὰ μὲν ἀπλᾶ, τὰ δὲ διπλᾶ, τὰ δὲ τριπλᾶ : mais je ne crois pas qu'Hippocrate ait dit, τὰ μὲν ἀπλᾶ, τὰ δὲ τριπλᾶ, en passant brusquement du *simple* au *triple*, sans faire mention du nombre intermédiaire. Quant au sens, cette expression ne peut signifier que la division des tentes des Scythes en deux ou trois compartimens ou loges, division faite par des cloisons, διπλῆν διαφράγματι, comme dit Thucydide ² en parlant d'une cabane divisée en deux. On peut encore l'entendre du nombre de deux ou trois tentes séparées, comme on en voit aujourd'hui chez les Tatars Mankates (Voy. la note précédente) ; mais ce dernier sens ne me paroît pas si naturel. Car si les tentes des Mankates paroissent être simples & sans aucune division, il ne s'ensuit pas que du temps d'Hippocrate il n'y eût point des hordes ou des peuplades Scythes qui eussent des cabanes plus spacieuses, & divisées par conséquent en plusieurs compartimens. Cela devient d'autant plus probable que les tentes, dont parle notre auteur,

¹ Mémoires du Baron de Tott, part. II, p. 34 & 77.

² L. I, 133.

étoient portées par des chariots à quatre ou à six roues ; (c'est-à-dire , les tentes divisées en deux par des chariots à quatre , & celles divisées en trois par des chariots à six roues) ; au lieu que les charrettes que les Mankates emploient pour leurs tentes (vraisemblablement simples) n'ont que deux roues. Je ne puis finir cette note sans parler de l'étrange erreur dans laquelle sont tombés la plupart des interpretes , en s'imaginant contre toute vraisemblance qu'il s'agissoit ici du nombre d'étages , plutôt que des compartimens ou chambres des habitations des Scythes. Dacier , en suivant les traducteurs latins qui l'avoient précédé , a dit , *qui ont jusqu'à trois étages* , sans se douter seulement de l'impossibilité des tentes à trois étages. Le docteur Grimm n'a pas précisément parlé d'étages ; mais sa traduction me porte à croire qu'il a entendu la couverture simple ou triple qu'on pose au sommet d'une tente ; car il traduit , *und wie hauser mit einem einfachen oder mit einem dreyfachen aufsatze eingerichtet*.

§ XCIII , l. 8. στεγνά πρὸς ὕδωρ , κ. τ. λ. Tous s'accordent à lire στεγνά π. ὕ. Foës présume que Cornarius devoit avoir lu σθενάρια ; & Clifton corrige στερρά ou στερεά. La correction d'Hemsterhuis ¹ στεγνά , que j'ai reçue dans mon texte , est d'une telle simplicité & d'une telle évidence , qu'il seroit même superflu de la confirmer par cet endroit d'Hérodote ² , où cet historien parle précisément des feutres avec lesquels les Scythes chauves entouroient également leurs cabanes pratiquées sous des arbres d'une manière différente : ὑπὸ δένδρεω δὲ ἑκάστος

¹ *Ad Aristoph. Plut.* p. 369.

² L. IV, cap. 23.

καλοῖσθαι , τὸν μὲν χειμῶνα , ἐπεὶ τὸ δένδρον περικαλύψῃ
ΠΙΛΩΙ ΣΤΕΓΝΩΪ λευκῷ , κ. τ. λ.

§ XCIII, l. 10. *Par deux ou trois paires de bœufs.* Quelquefois ils y attellent aussi des chameaux. Le nombre des uns & des autres est en raison de la grandeur des chariots , & de la quantité du bagage qu'ils portent. Suivant Rubruquis on y met jusqu'à onze paires de bœufs ou de chameaux ¹. Les Tatars Mankates attellent ordinairement deux taureaux à leurs chariots , & en mettent quelquefois un troisième en flèche ².

§ XCIII, l. 11. *Qui n'ont point de cornes à cause du froid excessif.* Hérodote ³ & Strabon ⁴ disent la même chose des bœufs de la Scythie , & ils en assignent la même cause , le froid , qui , selon eux , empêche encore qu'il n'y ait des ânes en Scythie. Quant aux autres bêtes , d'après les relations des voyageurs modernes , on voit dans plusieurs contrées de la Tatarie des chevres & des moutons sans cornes ; dans d'autres ils en portent , & même plus de deux ⁵.

§ XCIV, l. 2. ἔν τῶισι παιδίῳσι. Si cette addition que j'ai faite à mon texte , n'étoit pas suffisamment justifiée par mes variantes , je pourrois ajouter ce que dit l'auteur au § CI : τὰ τε γὰρ ἑρσινά κάθηται ἐν τῇ ἀμάξῃ , κ. τ. λ. Marc-Paul (*not.* § XCIII, l. 5, p. 276) a dit aussi , *li loro figlivoli & mogli.*

§ XCIV, l. 3. *Suivis de leurs troupeaux.* Ce sont

¹ Witzen , *Noord en Oost Tartarye* , vol. I , p. 24.

² Pallas , *Voyage en Russie* , T. V. p. 156.

³ L. IV, cap. 28 & 29.

⁴ L. VII, p. 471.

⁵ Pallas , *Voyage en Russie* , vol. I , p. 522, 628 , vol. III , p. 432 , vol. IV, p. 234.

exactement des peuples pasteurs, comme sont les Arabes de l'Afrique; & c'est encore une conformité de plus que les Scythes ont avec les Egyptiens (not. § XCI, l. 4, p. 269). Je crois que c'est dans ce genre de vie qu'il faut chercher l'origine du surnom de *tchoban* (berger), que portoient les princes ou Kans de la Crimée, de la branche de Gingis-Kan, & non dans la tradition fabuleuse rapportée par Tott ¹.

§ XCIV, l. 7. *Ils mangent des viandes cuites, & boivent du lait de jument.* C'est presque le même régime qu'observoient, selon Hérodote, les Nomades de la Lybie, ainsi que les Ethiopiens. Il dit, en parlant des premiers, οὕτω μὲν μέχρι τῆς Τριωνίδος λίμνης ἀπ' Αἰγύπτου νομάδες εἰσὶ κρεοφάγοι τε καὶ γαλακτοπόται Λίβυες ²; & au sujet des seconds, σίγησιν δὲ εἶναι κρέα τε ἰφθὰ, καὶ πόμα, γάλα ³. Les Scythes, suivant Strabon ⁴, outre les viandes ordinaires, faisoient encore usage de chair de cheval. Ce n'est donc que d'après l'usage plus fréquent & plus généralement adopté parmi les peuples pasteurs, de se nourrir de lait, qu'Homère donne aux Scythes le nom d'ἰππημολγούς γαλακτοφάγους *. Les pasteurs des Alpes, Nomades ⁵ comme les Scythes, se nourrissent, comme ces derniers, de lait, ou pour mieux dire, de ses décompositions. Le fromage & le serét sont

¹ *Mémoires*, part. II, 154, 155, not.

² L. IV, cap. 186.

³ L. III, cap. 23.

⁴ L. VII, p. 461.

* *Iliad.* XIII, 5, 6. Je corrige en passant les Scholies publiées par d'Ansse de Villoison : τινὲς δὲ τούτους ΣΠΑΨΜΑΤΑ φασί, en lisant : τ. δ. τ. ΣΑΥΡΟΜΑΤΑΣ (ou Σαρμάτας) φασί.

⁵ Coxe, *Lettres sur la Suisse*, P. I, p. 250, 252, 283, sq. de la traduction françoise.

leurs alimens solides , & le petit-lait est leur boisson. Ce *serét* qui a une grande analogie avec l'*hippace* (note § XCIV, l. 8 & 10.) est le précipité de la partie séreuse du lait , & il leur sert de pain ¹.

§ XCIV, l. 8. *μετέρχονται*. Pour peu qu'on soit familiarisé avec les auteurs grecs , on sentira bien que le *METE'PXONTAI* convient mieux ici que le simple *ἐρχονται* des autres éditeurs. Lucien , en comparant avec ces transmigrations continuelles des Scythes la conduite d'un gourmand , qui , dans un repas , changeoit à tout moment de place pour se transporter aux endroits de la table les mieux garnis , dit avec autant d'élégance que de fine plaisanterie : *ἐδείπνει , ὥσπερ οἱ Σκύθαι , πρὸς τὴν ἐφ' ὁδοῦ ἑστάν τροφὴν ΜΕΤΕΞΑΝΙΣΤΑΜΕΝΟΣ , καὶ τοῖς περιφέρουσι τὰ ὄψα συμπερινοσίων* ².

§ XCIV, l. 8. *Du lait de jument*. On a prétendu que dans toute la Tatarie les vaches ne souffrent point qu'on les traie ; que , quoiqu'elles nourrissent leurs veaux , d'abord qu'on les leur ôte elles ne se laissent plus approcher , & perdent incessamment leur lait , en sorte que c'est une espèce de nécessité qui a introduit l'usage du lait de jument chez les Tatars ³. Mais , d'après le rapport de Pallas , il paroît qu'ils ne préfèrent le lait de jument à celui de vache , ou à tout autre , que parce que pour peu qu'il s'aigrisse , il devient spiritueux , & que deux ou trois grandes écuellées suffisent pour les griser. Ils appellent ce lait aigri *koumîs*. On ne l'emploie en été que pour la boisson ordinaire , & pour en tirer par la distillation une espèce d'eau-de-vie , qu'ils nomment

¹ Coxe , *ibid.* p. 247.

² *Conviv. S. Lapith.* T. IX , p. 56 , edit. Bipont.

³ *Encyclopédie* , à l'article *Tartares*.

araka ¹. Le même auteur ajoute que les femmes Tatares traitent les jumens toutes les heures ; mais qu'on ne traite les vaches que deux fois par jour. Il assure qu'on ne peut faire du beurre de ce lait de jument, comme quelques-uns l'ont prétendu. D'autres avoient attribué cette prédilection des Tatares pour le lait de jument, à l'opinion qu'ils ont de sa vertu d'engraisser & de fortifier le corps ². Ce *koumifs*, ou ce lait aigri, que Marc-Paul appelle *chemurs* ³, & Rubruquis, *kosmos* ⁴, est peut-être la même chose que l'ὄξυγάλα de Strabon. Ce géographe, en parlant des Nomades, s'exprime ainsi : Νομάδας εἶναι, τρεφομένους κρέασιν ἄλλοις τε καὶ ἵππειοις ἵππειά δὲ καὶ τυρῶν, καὶ γάλακτι, καὶ ὄξυγάλακτι. τοῦτο δὲ καὶ ὄψημα ἴσθιν αὐτοῖς κατασκευασθέναι πᾶσι ⁵ : j'observe en passant que l'ὄψημα est synonyme d'ὄψον. Hesychius explique ὄψον par παντός προσοψήματος. Quoi qu'il en soit de la nature du *koumifs*, les Anglois, qui ont appris des Russes la manière de le préparer, l'ont employé, dit on, avec succès dans la phthisie & dans l'ectisie ⁶. Cela me rappelle cet endroit d'Hippocrate que j'ai voulu mal-à-propos corriger, (§ XLVIII, l. 15, p. 130) pour ne l'avoir pas d'abord compris. Il y est question d'une espèce de phthisie tuberculeuse, à laquelle l'auteur donne le nom de πνευμονίς. Entre autres remèdes il prescrit le lait de jument agité ou battu à la manière des Scythes : Πινέτω δὲ καὶ τὸ ἵππειον γάλα ΣΕΣΕΙΣΜΕΝΟΝ ⁷. J'ajoute,

¹ Pallas, *Voyage en Russie*, T. I, p. 506 - 509 & 610.

² Witzen, *Noord en Oost Tartarye*, vol. I, p. 81.

³ *Viaggi di Ramusio*, vol. II, cap. 45, p. 14, D.

⁴ Witzen, *ubi supra*, p. 24.

⁵ Strabon, L. VII, p. 461.

⁶ *Journ. de Médec.* vol. LXXVIII, p. 298.

⁷ Hippocrat. de intern. affectionib. T. II, p. 202.

à la maniere des Scythes , parce qu'en comparant cet endroit avec celui où le même auteur décrit la maniere dont les Scythes battent le lait , pour en séparer les diverses substances qui le composent , ἰγχείοντες γὰρ τὸ γάλα ἐς ξύλα κοῖλα ΣΕΙΟΥΣΙ * , on voit clairement que ce γάλα σεσεισμένον , si ce n'est pas le véritable koumîs des Tatars d'aujourd'hui , est une espece de lait de beurre , ou plus littéralement , bas-beurre. Ainsi des deux leçons σεσεισμένον , battu , & σεσησμένον , filtré , que Calvus paroît avoir trouvées dans ses Mss. , c'est la premiere qu'il faut conserver , d'autant plus que , de l'aveu même de Foës (qui a été , comme moi , trompé par la version de Cornarius) , elle est la seule qui existe dans les Mss. & dans les éditions d'aujourd'hui ¹.

§ XCIV, l. 8. Dont ils font aussi une espece de fromage qu'ils appellent hippace. C'est vraisemblablement ce lait desséché & converti en une espece de pâte , que les Tatars font encore dans l'usage de porter avec eux dans leurs expéditions militaires ² , & qui paroît une substance semblable ou analogue au serét des Nomades des Alpes (Voyez not. § XCIV, l. 7, p. 281). Cependant , si l'on en croit Hesychius ³ , on donnoit encore le nom d'hippace au lait aigri , dont nous avons parlé dans la note précédente.

§ XCIV, l. 10. ἰππάκη , hippace. Ce mot , semblable , quant à la forme , aux mots barbares ἀβυρτάκη ** , &

* Ce passage intéressant est rapporté en entier plus bas , not. § XCIV, l. 10.

¹ Foës , not. in lib. d' intern. affectionib. p. 701.

² Viaggi di Ramusio , vol. II, cap. 47 p. 15, A , sq.

³ In ἰππάκη.

** Le nom d'ἀβυρτάκη (abyrtace) , ainsi que la chose qu'il signi-

ῥαδινάκη, a, comme ces derniers, l'air d'une origine étrangère ; d'autant plus que l'auteur du traité de morbis, en nous enseignant la manière dont les Scythes faisoient leur *hippace*, dit expressément que c'étoient les Scythes mêmes qui lui donnoient ce nom. « Les Scythes (dit-il) » après avoir versé le lait dans des vaisseaux de bois, » le battent jusqu'à ce qu'il se sépare en trois parties » distinctes. La plus légère & la plus huileuse, qu'ils » appellent *le beurre*, vient surnager à la surface. La » partie la plus pesante gagne le fond, & c'est à cette » partie qu'ils donnent le nom d'*hippace* après l'avoir » fait sécher. Ce qui reste au milieu de ces deux parties est » le *petit-lait* ». ἐγχέοντες γὰρ τὸ γάλα ἐς ξύλα κοῖλα, σείουσι. τὸ δὲ ταρασσόμενον ἀφρίᾳ καὶ διακρίνεται· καὶ τὸ μὲν πῖον, ὃ βούτυρον * καλέουσιν, ἐπιπολῆς δίσταται, ἐλαφρὸν ἰόν.

fioit, sont passés des Medes chez les Grecs. C'étoit une espece de sauce composée de porreaux, d'une espece de cresson (dont les Perses faisoient leurs délices), de jus de grenade, &c. Théopompe, en parlant de cette sauce, dit dans son Thésée :

Ἦξει δὲ Μήδων γαῖαν, ἔνθα καρδάμων
Πλείστον ποιεῖται καὶ πράσαν ἀβυρλάκη.

Voy. Suidas, in Ἀβυρτάκη, & Perizonius, ad Ælian. V. H. L. III, cap. 39. Quant au mot ῥαδινάκη, c'étoit, suivant Hérodote (L. IV, cap. 119), le nom que les Perses donnoient à une espece d'huile minérale ou *naphthe*.

* Le mot βούτυρον, que j'ai rendu par *beurre*, n'existoit pas encore dans la langue, du temps d'Hippocrate ; & cela même prouve que le livre d'où j'ai tiré ce passage appartient à un écrivain postérieur à Hippocrate. Il faut observer de plus que cette partie du lait à laquelle il donne le nom de βούτυρον, étoit plutôt une *crème* qui contenoit en beaucoup plus grande quantité des parties caïseuses que des parties butyreuses ; puisque le lait de jument ne donne guere de beurre (Voy. not. § XCIV, l. 8, p. 282).

τὸ δὲ βαρὺ καὶ παχὺ κάτω ἴσταιται, ὃ καὶ ἀποκρίναντες ξηραίνουσιν· ἐπὶ δὲ παγῇ καὶ ξηρανθῇ, ἰππάκην μὲν καλέουσι· ὃ δὲ ὁρρὸς τοῦ γάλακτος ἐν μέσῳ ἴσταιται * . C'est d'après ce texte que je me suis cru autorisé à dire dans ma version « qu'ils appellent *hippace* ». Cependant il n'y a pas de doute que le mot ἰππάκη, ainsi que je l'ai déjà observé (not. § LXXXIV, l. 15) ne soit un dérivé d'ἵππος, jument. Théophraste ¹ parle aussi de cette *hippace*, à l'occasion d'une racine douce qui vient en Scythie, près du Palus-Méotide, & qui, selon lui, a la propriété d'appaiser la soif, si on la tient dans la bouche : δύναται δὲ καὶ τὴν δίψαν πᾶναι, εἴαν τις ἐν τῇ στόματι ἔχῃ. διὸ ταύτη τε καὶ τῇ ἰππάκῃ διάγειν φασὶ τοὺς Σκύθας ἡμέρας ἑνδεκα καὶ δώδεκα. Plin^e ², en copiant cet endroit du Naturaliste grec, a pris l'*hippace* pour une plante douée de la même vertu d'appaiser la soif, que possédoit la racine douce, *idem præstat apud eosdem hippace dicta*, quoiqu'il reconnoisse ailleurs ³ que l'*hippace* n'étoit que du fromage de jument. Cependant le passage de Théophraste, que Mercuriali regarde aussi comme obscur ⁴, ne présente aucune équivoque. Il y est dit simplement que les Scythes pouvoient passer plusieurs jours sans prendre d'autre nourriture que l'*hippace* & la racine douce; ce qui signifie qu'ils prenoient la première comme aliment, & qu'ils se servoient

* A ce récit (pris du IV^e livre de *morbis*, T. II, p. 144) Hérodote ajoute une autre particularité, savoir, que les Scythes employoient à ce travail des esclaves prisonniers de guerre, auxquels ils crevoient les yeux (Hérodote. L. IV, cap. 2).

¹ *Histor. Plantar.* L. IX, cap. 13.

² L. XXV, cap. 44.

³ L. XXVIII, cap. 34.

⁴ Mercurial. *Var. lectio.* L II, cap. 26.

de la seconde au lieu de boisson , puisqu'elle possédoit la vertu d'étancher la soif. C'est sans doute à ces deux substances que Plutarque ¹ fait allusion lorsqu'il dit : τὰ δ' ἄλιμα ταῦτα καὶ ἄδιψα φάρμακα μᾶλλον ἢ σιτία, πυνθάνομαι καὶ μέλι, καὶ τυρὸν βαρβαρικὸν δέχισθαι. Ce fromage des barbares n'étoit autre chose que l'*hippace*, comme le miel pouvoit très-bien être le suc de la *racine douce*.

§ XCV, l. 1. περὶ δὲ τῶν ἀρέων, κ. τ. λ. La leçon περὶ τε τῶν ἀρέων non-seulement contredit la regle grammaticale qui exige ici un δὲ à la suite du μὲν du précédent §, mais elle donne aussi lieu à l'équivoque, puisqu'elle supposeroit qu'Hippocrate dit avoir déjà parlé des objets qu'il n'a pas encore traités. On s'apperçoit en effet de cette équivoque dans les versions, mais sur-tout dans celle de Calvus, qui, ayant placé un *diximus* avant les mots κείναι γὰρ ὑπ' αὐτῇσι τῇσι ἄρκλοισι, en a absolument estropié le sens. Il est vrai que l'auteur a déjà dit quelque chose sur l'uniformité de la figure des Scythes; mais il n'a pas encore dit un seul mot ni de la nature de leurs saisons, ni du peu de fécondité des hommes, ni de la rareté & de la petitesse des animaux. C'est dans la suite du discours qu'il traite ces matieres, & qu'il revient encore à l'article de l'uniformité de la figure pour en expliquer la cause, dont il n'avoit pas encore parlé non plus. Ainsi il me paroît certain qu'il faut lire περὶ δὲ, quoique je ne disconvienne point qu'il n'y ait une lacune dans l'endroit du texte où Calvus a placé le mot *diximus*. C'est pour remplir cette lacune que j'ai mis dans ma version ces mots enfermés entre deux crochets, *on doit les attribuer aux causes suivantes*.

¹ De sanit. tuend. T. VI, p. 599.

§ XCV, l. 6. *Et plus petits qu'ailleurs.* Strabon dit ¹ que les chevaux des Scythes sont petits ; mais que leurs moutons sont grands. Ce phénomène doit varier d'après les différentes latitudes de la Tatarie. Il est de fait qu'à mesure qu'on avance vers les terres arctiques, les hommes & les animaux y diminuent de taille. Les Lapons, les Esquimaux, les Groenlandois, &c. ont la taille médiocre, ainsi que les animaux de ces contrées glaciales. Dans les climats même tempérés, la seule élévation du terrain suffit souvent pour présenter le même phénomène. Dans les montagnes de l'Auvergne, par exemple, les animaux sauvages sont plus petits que dans les vallées ². Il arrive à ces animaux ce qui arrive à l'homme pendant la saison du froid : les enfans, dont l'accroissement est si sensible en été, n'en prennent presque aucun en hiver. Quant à la Tatarie, Pallas observe que le Soufflik, l'animal le plus commun, & qui est une espèce de muset (*mus citillus*), y est plus grand dans la partie méridionale & orientale, qui s'étend depuis le Volga jusqu'à la Sibérie ³. Il observe encore que chez les Tatars Katschintzi, l'air des montagnes empêche les bestiaux de devenir très-gros ⁴. Les moutons Kalmoucks à large queue, dégénèrent & deviennent plus petits quand ils passent en Sibérie ⁵. Le contraire a lieu dans les pays chauds : les Anciens avoient déjà observé que les animaux étoient beaucoup plus grands aux Indes que

¹ L. VII, p. 471.

² *Mém. de la Soc. Roy. de Médec.* années 1782 & 1783, P. II, p. 290, 291.

³ Pallas, *Voyage en Russie*, vol. I, p. 197.

⁴ Idem, *Ibid.* vol. III, p. 431.

⁵ *Comment. de reb. in Sc. nat. & Med. gest.* vol. II, p. 491.

par-tout ailleurs ¹. En Afrique les ânes sont d'une stature grande & très-robustes, au lieu que dans les parties septentrionales de l'Europe ils sont très-petits & sans force ². Il faut cependant convenir que cette influence du climat ne regarde que certaines especes d'animaux, & qu'il y en a d'autres qui viennent mieux dans les climats froids que dans les climats chauds. Quant à l'homme, indépendamment du climat, l'espece de nourriture ou le régime dont il fait usage, joint à d'autres causes physiques ou morales, peut modifier sa stature au point de la changer même à différentes époques. Par exemple, en Suede, on s'est assuré, par des recherches faites sur des squeletes anciens, que les hommes ne sont plus aussi grands qu'ils l'étoient, il y a quelques siècles. On attribue cette diminution de stature au changement de régime qui suivit l'introduction du christianisme dans ce royaume ³.

§ XCV, l. 8. ῥίπαίοισι. Les Anciens appelloient ces monts ὄρη ῥίπαϊα ⁴, ou simplement ῥίπαϊ ⁵ sans aspiration; & je n'ai écrit *Riphées* que pour me conformer à l'orthographe de Virgile, de Plin, de Pomponius Mela, &c. adoptée par les François. Les uns prétendent que ce nom leur a été donné à cause de l'impétuosité (en Grec ῥίπη) des vents qui partent de ces monts; d'autres aiment mieux lui donner une origine Scythe, en le dérivant du mot Tatar *rifaet*, qui signifie *haut, élevé*. Quant à

¹ Herodot. L. III, cap. 106.

² Buffon, *Histoir. nat.* T. IV, p. 397.

³ *Comment. de reb. in Sc. nat. & Medic. gest.* vol. XV, p. 596.

⁴ Hesychius, in ῥίπαϊα.

⁵ Aristot. *Meteorol.* L. I, cap. 13. Cf. & Scholiast. ad Sophocl. *Ed. Col.* 1248.

la chose même, les Anciens avoient des idées si confuses sur les *monts Riphées*, & notamment sur leur position géographique, qu'il seroit inutile d'entrer dans aucune discussion sur ce sujet. On peut consulter les auteurs qui en ont parlé ¹. Il ne faut pas cependant s'imaginer que les Anciens aient parlé de montagnes qui n'ont jamais existé. Il est plus que probable que leurs *monts Riphées* sont les *monts Ouralsks* ou *Urals*, qui séparent la Russie de la Sibérie. (cf. not. § LXXVII, l. 3). On les appelle encore *montagnes de Werchotur*, du nom de la ville *Werchoturie*, suivant Busching, ou *Verkotourié*; comme l'a écrit Pallas. Ils portoient anciennement le nom de *porte de fer*, & ils ont pris dans la suite celui de *monts Jugoriens*. Suivant Pallas, les Baschkirs les appellent *Oural-Taou*, c'est-à-dire *montagne de la ceinture*. Ils forment une chaîne continue, qui commence dans la province d'*Ufa*, entre les contrées supérieures des fleuves *Ural* ou *Jaïk* & *Bielaïa*, & qui prend ensuite sa direction du Sud au Nord vers la mer glaciale, en faisant plusieurs détours, mais sans aucune interruption ². La partie septentrionale de ces montagnes porte le nom russe de *Severnoï-Poïassovoï-Kamen* ³, & la partie méridionale, celui de *Obstcheï-sirt* ⁴.

§ XCV, l. 8. *La Scythie est située précisément sous l'Ourse & sous les monts Riphées*. Cela doit s'entendre

¹ Plin. L. IV, cap. 12, Mela, L. III, cap. 5, Casaub. in Athen. L. VI, cap. 4, p. 255. sq. Cf. Vibius Sequester, de fluminib. &c. édit. Oberlin, 1778, p. 364 sq.

² Busching géograph. T. II, de la trad. Franç. édit. de 1783, p. 450 & 488. & Pallas, Voyag. en Russie, T. II de la trad. Franç. in 40, p. 98 & 376.

³ Pallas ibid. p. 359.

⁴ Idem, ibid. T. I, p. 696, & T. V, p. 93.

de la partie la plus septentrionale de la Tatarie près de la mer glaciale, de la Sibérie, des Ostiacks & des Samoyedes, que les Anciens comprenoient sous le nom général de *Scythes*. Mais ce n'est pas seulement à cause de la latitude que la Tatarie est froide. L'élévation & l'inégalité de son terrain, le défaut de culture (*not.* § LXXVIII, l. 3) & d'autres causes physiques la rendent encore plus froide qu'elle ne devroit être, au point que dans sa partie méridionale, au même degré de latitude que la France, on éprouve un plus grand froid que dans cette dernière. Du temps de Strabon, les eaux du Palus-Méotide geloient si fort qu'on pouvoit le traverser sur des chariots : τῶν δὲ πόντων ἡ σφοδρότης, μάλιστα ἐκ τῶν συμβαινόντων περὶ τὸ σίωμα τῆς Μαιώτιδος διήλός ἐστιν· ἀμαξέεσθαι γὰρ ὁ διάπλους ὁ εἰς Φαναγορίαν ἐκ τοῦ Παντικαπαίου, ὥστε καὶ ΠΗΛΟΝ εἶναι καὶ ὁδόν¹. Je corrige ce passage, qui a fort embarrassé les critiques, en lisant ὥστε καὶ ΠΛΟΨΝ εἶναι καὶ ὁδόν, de manière qu'on peut faire le même chemin dans des temps différens sur un vaisseau comme sur une voiture. ἰὸς & πλοῦς, quand ils sont opposés l'un à l'autre, signifient, le premier, chemin par terre, & le second chemin par eau. C'est dans ce sens qu'Hérodote les emploie, lorsqu'il dit : μέχρι μέν νυν τεσσάρων μηνῶν ΠΛΟΨΟΥ καὶ ὈΔΟΥ γινώσκειται ὁ Νεῖλος². Il s'est glissé également une erreur dans ce que cet historien ajoute immédiatement, & que je copie sur l'édition de Borheck, la seule que je possède : πᾶσι τοῖς ἐν Αἰγύπτῳ ΠΕΨΜΑΤΟΣ. ΟΨΤΟΙ γὰρ συμβαλλομένοι μηνες εὐρισκόνται, κ. τ. λ. Je la corrige en lisant . . . ΠΕΨΜΑΤΟΣ. ΤΟΣΟΨΤΟΙ γὰρ, κ. τ. λ.

¹ Strab. L. VII, p. 472.

² Herodot. L. II, cap. 31. T. II, pag. 9, l. 7. καὶ οὕτως

§ XCV, l. 12. τὰ ἑνδια πνεύματα. Je ne crois pas avoir manqué au devoir d'un éditeur en changeant le mot διαπνεύματα, qui n'est pas même grec, en ἑνδια πνεύματα. Ma correction est d'ailleurs justifiée par son opposé πνεύματα ψυχρὰ du § suivant. (Voy. aussi not. § LXI, l. 2, p. 157).

§ XCVI, l. 1. Les vents froids & septentrionaux y soufflent constamment. En Tartarie les vents du Nord sont beaucoup plus vifs & plus pénétrants qu'en tout autre pays situé sous la même latitude. Aussi les Tartars ont-ils la précaution de tourner les portes de leurs tentes, & même de leurs demeures fixes du côté du midi¹.

§ XCVI, l. 2. Ils viennent des montagnes . . . presque inhabitables à cause de l'excessive humidité qui y règne, &c. Cette observation s'accorde parfaitement avec ce que dit Pallas, & prouve en même-temps l'identité des monts *Ouralsks* avec les monts *Riphées* des Anciens (not. § XCV, l. 8 p. 189). Suivant ce célèbre voyageur, « cette chaîne de montagnes est très-élevée & entièrement couverte de forêts. Quoique composée de rocs, » elle est fort humide ; pour peu qu'il pleuve, on » marche continuellement dans l'eau & dans la boue, » & même sur sa cime la plus élevée. Cette humidité » provient des brouillards & des vapeurs qui s'élèvent » au-dessus de ces hautes montagnes, sur lesquelles il » s'en élève d'autres encore plus élevées² ».

§ XCVI, l. 4. ὑπὸ τούτων δὲ ΔΥΣΟΪΚΗΤΑΊ ἴσθι. A la place de δυσοίκτητα un de mes deux Mss. porte δυσοίκτη ; & je ne doute point que les copistes n'aient sub-

¹ Witzen, Noord en Oost Tartarye, Part. I, p. 24. Voy. & Viaggi di Ramusio, vol. II, cap. 45, p. 14. C.

² Pallas, Voyag. en Russie, T. II, p. 99.

titué par distraction ce dernier mot, ainsi que le *δυοί-κητα* au mot *Α'Ο'ΙΚΗΤΑ*, comme ils ont confondu le *διπλᾶ* avec l'*ἀπλᾶ* (§ XCIII, l. 7, p. 277). Je suis d'autant plus blâmable de n'avoir pas osé introduire dans le texte cette conjecture qu'Hérodote, & ensuite Aristote, se sont servi de la même expression en parlant de ces mêmes contrées septentrionales : *τὰ ὑπὸ τὴν Ἀ'ρκτον Α'Ο'ΙΚΗΤΑ δοκίμει εἶναι, διὰ τὰ ψύχεια*¹, & *τὰ θ' ὑπὸ τὴν Ἀ'ρκτον ὕπὸ ψύχους Α'Ο'ΙΚΗΤΑ*². Les règles de la langue, jointes à ce dernier passage, m'ont du moins autorisé à changer en *ὑπὸ ταυτέων* l'*ἀπὸ ταυτέων* de mon texte.

§ XCVI, l. 7. *τὸν μὲν χειμῶνα αἰεὶ εἶναι, τὸ δὲ θέρος ὀλίγας ἡμέρας, καὶ τὰς μὴ λίην. Ils vivent dans un hiver perpétuel, n'ayant que quelques jours d'été, qui ne sont pas même assez chauds.* Hérodote, en parlant de la Scythie, dit que l'hiver y dure huit mois de l'année, & que pendant les quatre autres il y fait froid³. C'est avec la même rigueur que le froid se fait sentir dans la Thrace, contrée voisine de la Scythie, quoique beaucoup plus méridionale. Stratonique, fameux par ses plaisanteries & ses bons mots, a parodié cette observation d'Hérodote & d'Hippocrate, en parlant de la température d'Ænos, ville de la Thrace : *ἐν Αἴνω δὲ ἔφη τοὺς μὲν ὀκτὼ μῆνας εἶναι ψύχος, τοὺς δὲ τέτταρας, χειμῶνα*⁴, à Ænos le froid regne pendant les huit mois, & l'hiver occupe le reste de l'année. Auroit-il par hasard dit *εἶναι χειμῶνα, τοὺς δὲ τέτταρας ψύχος* le froid regne pendant les quatre mois, & l'hiver occupe

¹ Herodot. L. V, cap. 10.

² Aristot. Meteorol. L. II, cap. 5.

³ Herodot. L. IV, cap. 28.

⁴ Apud Athen. L. VIII, p. 351.

le reste de l'année? Cela auroit été plus piquant; & l'on fait d'ailleurs que les hivers de la Thrace sont très-long. Quoi qu'il en soit, cette constitution de l'atmosphère, comme je l'ai déjà observé (not. § XCV, l. 8, p. 290), tient à différentes causes. Hésiode se plaint du froid d'Ascra, sa patrie adoptive, située en Béotie, qui, plus marécageuse & infiniment moins cultivée de son temps qu'elle ne l'a été dans la suite, devoit être un séjour fort désagréable dans toutes les saisons :

..... οἰζυρῇ ἐνὶ κώμῃ,

Ἀσκρα, χεῖμα κακῇ, θέρει ἀργαλήν, οὐδέ ποτ' ἐσθλῇ ¹.

§ XCVI, l. 10. ἀλλ' ἀνάγνεια ἀπὸ τῶν ἀρχαίων αὐτόθι. Je doute fort que les interpretes aient bien saisi le sens de cette expression. Dacier a traduit *entièrement exposées au Nord*. La version italienne porte *sottogiaciono a tramontana in guisa di spiaggia* ², & la traduction hollandaise, *maer onder de beeren steil* ³. Tout cela ne paroît pas fort clair. Clifton, malgré la peine qu'il s'est donnée pour éviter l'obscurité, semble dire tout le contraire de ce que l'auteur vouloit dire; car il traduit, *but rising higher and higher towards the North or under the bears*. D'après cette version, la Scythie va toujours en s'élevant du Sud au Nord, ou vers le pôle arctique; au lieu que, suivant Hippocrate, elle se prolonge en s'élevant du Nord au Sud. Cette dernière observation est conforme à celles des Modernes, qui regardent la Tatarie comme un plateau élevé fort au-dessus du niveau des mers circonvoisines; ce qui a fait dire à Montesquieu que la Tatarie est une espèce de *mon-*

¹ Hesiod. *Oper. & Dies*, 598.

² *Viaggi di Ramusio*, T. II, fo. 198.

³ Witzen, *Noord en Oost Tartarye*, &c. T. I, p. 94.

tagne plate. Mais cette élévation se fait sur-tout remarquer, en partant des points qui forment les côtes de la mer Glaciale, & en s'avancant vers les sources des fleuves nombreux qui s'y jettent; car on compte plus de vingt-trois rivières, tant grandes que petites, qui coulent vers le Nord, & qui se déchargent dans cette mer ¹. La même pente s'observe encore tout autour des côtés qui aboutissent à la mer Baltique, à la mer Noire, à la mer Caspienne, à la mer des Indes, & à l'Océan oriental ².

§ XCVI, l. 10. *Car ce sont de hautes plaines nues qui commencent près de l'Ourse, &c.* Les Anciens ont très-bien connu cette élévation du terrain, commune à toute la partie septentrionale du globe ³. Elle explique les froids plus rigoureux qu'on éprouve dans certaines contrées de la Tatarie, relativement à d'autres pays de la même latitude (*Voyez not. § XCV, l. 8, p. 290*), & rend raison d'un phénomène rapporté par Gmelin ⁴. Il observe qu'en Sibérie on voit des plantes tendres fleurir & porter des fruits dans les mois de Mars & d'Avril, malgré la rigueur du climat, & résister aux froids tardifs qui surviennent dans cette saison. On ne peut expliquer ce phénomène que par le court séjour que les neiges y font, à cause de la déclivité du terrain; puisque ces mêmes plantes, transplantées à Pétersbourg & en Allemagne, n'ont pu y prospérer ni au printemps ni pendant l'automne.

§ XCVII, l. 1. *Les animaux y sont assez petits, &c.* Voyez not. § XCV, l. 6, p. 287.

¹ Bailly, *Lettres sur l'Atlantide*, let. 19^{me} & 23^{me}, p. 235 & 386.

² *Encyclop. méthod.* Géograph. T. III, art. *Tartarie*.

³ Aristotel. *Problem.* XXVI, 15.

⁴ *Comment. de reb. in Sc. nat. & Medic. gestis*, vol. II, p. 492.

§ XCVII, l. 6. μεταλλάσσουναι. J'ai préféré cette leçon au μεταβάλλουσαι des autres, qui non-seulement a l'air d'une explication marginale, mais dont il résulte encore le concours désagréable pour l'oreille, μεταβολαὶ μεταβάλλουσαι. La même confusion a eu lieu dans ce passage de Platon : ταχὺ δὲ μεταβάλλουσι τὰς τε ιδέας καὶ τὴν δυνάμιν εἰς ἀλλήλους¹, où Henri Etienne vouloit avec raison qu'on remplaçât le μεταβάλλουσι par le μεταλλάσσουναι qu'on trouve dans d'autres Mss. Ceux qui l'ont blâmé de ce choix n'avoient point fait attention que Platon dit encore plus bas : πάντως τὸννομα οὐδεὶς αὐτοῖς ἔιαθε μεταλλάττειν², avec cette différence qu'il l'emploie ici dans le sens transitif.

§ XCVII, l. 8. *De-là vient cette uniformité, &c.* Voyez plus bas not. § XCIX, l. 1 & 5, p. 299.

§ XCVII, l. 10. *Vêtus & nourris de la même manière en été qu'en hiver.* Dans les pays très-froids comme dans les pays très-chauds, on ne connoît guere qu'une manière de se nourrir & de s'habiller. Prosper Alpin observe qu'en Egypte il y a bien des gens qui marchent pieds nus dans la saison froide, & qui ne sont pas plus habillés que dans la saison chaude³. Leur vêtement se borne à une simple chemise bleue; & les enfans y sont toujours nus⁴. Les Lapons, ainsi que les payfans Suédois, portent ordinairement les mêmes habits en été qu'en hiver⁵. Quant aux Tatars, il doit en être de même pour ceux qui habitent la partie la

¹ Plat. in *Politic.* T. VI, p. 75.

² Idem, *ibid.* p. 77.

³ Prosp. Alp. de *Medic. Ægypt.* cap. XIV, p. 26.

⁴ Voy. Tott, *Mémoires*, Part. 4, p. 44.

⁵ *Comment. de reb. in Sc. nat. & Medic. Geslis*, vol. XI, p. 415.

plus septentrionale de la Tatarie. Les plus méridionaux ont une maniere de vivre plus analogue à la latitude qu'ils occupent. Les Kalmouks connoissent des habits d'été & d'hiver ; dans cette dernière saison ils se servent de manteaux de feutre ¹. Il en est de même des Tatars de la Crimée. Pour ce qui est de la nourriture, on sent bien que dans les pays où la température chaude ou froide n'éprouve guere de variations, elle doit être fort simple, & se borner pour les pays chauds à un très-petit nombre de végétaux, comme pour les pays froids aux seuls animaux que la chasse procure, ou que l'homme s'est associé pour ses besoins, ainsi qu'on l'observe chez les peuples chasseurs ou pasteurs. Nous avons déjà vu (*not.* §. XCIV, p. 280-286.) que la nourriture habituelle des Tatars se bornoit aux viandes cuites & au laitage. Pendant l'hiver, où le lait de vache & de jument est plus rare, ils sont obligés de se servir d'une boisson qu'ils préparent avec de l'eau de glace, du miel & du millet ².

§ XCVII, l. 13. *Ils sont d'ailleurs paresseux, &c.* Buffon prétend le contraire ; mais c'est par opposition à l'extrême indolence des Chinois, auxquels il compare les Tatars ³. En général la remarque d'Aristote, que les peuples Nomades sont naturellement paresseux ⁴, est confirmée par l'expérience. L'activité qu'on observe chez eux, leur vient, pour ainsi dire, par accès, & ils retombent bientôt dans l'inaction la plus complète, dès que la passion ou le caprice qui les avoit fait agir cesse.

¹ Pallas, *voyag. en Russie*, vol. I, p. 501.

² Witzen, *Noord en Oost Tartarye*, Part. I, p. 24.

³ *Histoir. natur.* T. III, p. 384.

⁴ Aristotel. *de Republica*, L. I, cap. 3.

Ou ils agissent au point de s'épuiser de fatigue, ou ils croupissent dans la paresse & dans l'indolence ; ils ne connoissent point de milieu. Pallas , en parlant des Kalmoucks , fait la même observation qu'Aristote : *Ils sont*, dit il , *paresseux il est assez naturel que tous les peuples Nomades , libres & sans ambition , aiment beaucoup l'oisiveté* ¹. Le même voyageur attribue l'embonpoint excessif des Tatars Kirguis à la vie oisive qu'ils menent ². Il n'en est pas de même des femmes Tatares : autant les hommes sont paresseux , autant il est rare de les voir oisives ³ ; c'est que chez les peuples sauvages ou barbares , les femmes en général sont traitées en esclaves. Si Hippocrate accuse les femmes Scythes de la même indolence (Voy. ci-dessous § CIV, CV), il entend par là les femmes des grands & des notables de la nation , comme il est aisé de s'en convaincre , par le parallele qu'il fait entr'elles & leurs esclaves.

§ XCVIII , l. 2. *Tellement chargé d'embonpoint qu'on n'y peut distinguer les articulations*. Cela est vrai de certaines hordes Tatares. Les Kirguis , par exemple , & les Baschkirs , sont si gros , qu'ils peuvent à peine se remuer. C'est cet embonpoint excessif qui a vraisemblablement donné lieu à la fable que Witzen rapporte d'après Carpin ; savoir , qu'au Sud d'une certaine ville appelée *Chanyl* , il y a un grand désert , où l'on trouve des Sauvages , qui ne parlent point & dont les os n'ont point d'articulation , en sorte qu'ils ne peuvent fléchir leurs membres , ni se relever si une fois ils tombent par

¹ Pallas, *Voyag. en Russie*, T. I. p. 499.

² Idem, *Ibid.* p. 616.

³ Idem, *Ibid.* p. 506. & 517.

terre : *Die geenſins ſpreken, noch juncturen of buigin-
gen in de beenen hebben, en nicht kunnen opſtaen,
wanneer zy vallen* ¹. Cette foibleſſe & cet embarras
dans la démarche peut encore, du moins chez certaines
hordes, venir de l'uſage habituel d'aller à cheval. Les
historiens du Bas-Empire donnoient aux Huns l'épithète
d'*hommes ſans pieds*, ou *aux pieds vacillans*, ἀποδάς
καὶ ἀκροσφαλεῖς ὄνους ².

§ XCVIII, l. 3. ἀναεθρα. Cette leçon, que j'ai priſe
de la marge de Zvinger, eſt confirmée par ſon oppoſé
διεθραμμένα (§ C, l. 13), & plus encore par l'endroit
parallèle, σαρκώδεις εἰσι, καὶ ἀναεθροί, καὶ ὕγροι
(§ CXXV, l. 6). Héringa ³ approuve bien notre
ἀναεθρα; mais il penſe qu'il vaudroit peut-être mieux
lui ſubſtituer la gloſe d'Erotien ἀεγὰ ⁴, qui, ſelon lui,
doit ſe rapporter à ce traité.

§ XCIX, l. 1. Leur complexion graille, jointe au
défaut de poil, donne lieu à cette uniformité de figure,
&c. En général les Tatares ont très-peu de barbe & de
poil; défaut qui leur eſt commun avec les Chinois,
qui ont la barbe par petits épis, & même avec les
Samoyèdes & autres peuples Septentrionaux ⁵. Il y a
cependant quelques nations Tatares qui ont la barbe
forte, & le corps velu; tels ſont les Kalmouks ⁶, les
Tatars Saigaks, les Beltires, & ceux qui habitent les

¹ Witzen, *Noord en Ooſt Tartarye*, Part. I, p. 12.

² Suidas, in Α'κροσφαλεῖς.

³ *Obſerv. Critic.* Cap. VI, p. 52.

⁴ Foës, *Oeconom.* in Α'ργός.

⁵ Pallas, *Voyag. en Ruſſie*, vol. IV, p. 576, & Buffon, *Hiſt.*
natur. vol. III, p. 373, 380, 382.

⁶ Pallas, *Voyag. en Ruſſie*, vol. I, p. 498.

montagnes de Koufnez ¹. Comme l'idée de la beauté tient souvent aux sensations qu'on éprouve habituellement de la part des objets dont on est entouré, de là vient vraisemblablement aussi l'usage qu'ont les Tatars de s'épiler tout le corps ². Quant à l'uniformité de figure, ce phénomène a lieu presque dans toute la partie septentrionale du globe. Les Lapons, suivant Buffon, les Samoïedes, les Tatars Septentrionaux, & peut-être les Ostiaques, dans l'ancien continent, les Groenlandois, & les Sauvages au nord des Esquimaux, dans l'autre continent, semblent être de la même race; leurs femmes même leur ressemblent si fort qu'on ne les distingue pas d'abord ³. Les Sauvages du Canada ont des rapports si frappans avec les Tatars Orientaux, tant pour la couleur de la peau, des cheveux & des yeux, pour le peu de barbe & de poil, que pour le naturel & les mœurs, qu'on les croiroit issus de cette nation, s'ils n'en étoient pas séparés par une vaste mer. Ils sont aussi sous la même latitude; ce qui prouve encore combien le climat influe sur la couleur & sur la figure des hommes ⁴.

§ XCIX, l. 5. *Ajoutez à cela que les saisons, &c.* Hippocrate attribue cette uniformité de figure dans les Scythes, à l'influence de leur climat, toujours froid, & où les saisons n'éprouvent point de grandes variations, ainsi que cela s'observe chez les Egyptiens, qui vivent dans un climat chaud, mais dont la température

¹ Pallas, *ibid.* Vol. IV, p. 498.

² Idem, *ibid.* vol. I, p. 498 & 694, & Busching, *Géograph.* vol. II, p. 333.

³ Buffon, *Histoir. Natur.* Vol. III, p. 372, 373.

⁴ Idem, *Ibid.* p. 487.

est presque toujours uniforme (§§ XCI, XCV). Bodin, peu satisfait de cette explication, pense, d'après Empédocle¹, que la ressemblance ou la dissemblance dans les traits des hommes, en général, vient de l'imagination; que par-tout où cette faculté de l'ame est vive & très-mobile dans ceux qui engendrent, dans le moment sur tout de la copulation, les enfans doivent naturellement différer plus ou moins de leurs parens; qu'ils leur ressemblent au contraire toutes les fois que l'imagination est éteinte & presque nulle, comme cela s'observe chez les animaux de la même espèce, qui se ressemblent tous; que les Scythes peuvent être regardés comme étant dans le cas de ces derniers, & que dès-lors il n'est point étonnant qu'ils aient tous à-peu-près les mêmes traits: *ita Scythæ qui puras & naturæ congruentes amant voluptates, minusque cogitationum varietate distrahuntur, similiores parentibus liberos procreare solent*². Mais embarrassé ensuite d'une objection tirée de l'observation même d'Hippocrate, savoir, pourquoi cette uniformité de figure se remarque de même chez les Egyptiens, qui ont, comme on fait, l'imagination très-vive, Bodin tâche de donner une autre solution, qui consiste dans le plus ou moins de mélange de différens peuples. Les nations qui n'ont point reçu des Colonies d'autres peuples, & qui, par conséquent n'ont point contracté des mariages avec eux, ont conservé une physionomie nationale uniforme. Ainsi, comme la plupart d'émigrations se sont toujours faites des régions

¹ V. Plutarch. *de placitis Philosoph.* L. V, cap. 12. Cf. & Galen. *Histor. philosoph.* T. IV, p. 436. & *de Theriaca ad Pisonem*, T. II, p. 463.

² Bodin, *Method. ad facil. Histor. cognit.* cap. 5, p. 212.

ou trop chaudes ou trop froides vers les régions moyennes & tempérées du globe , une plus grande variation de figure a dû nécessairement avoir lieu dans ces dernières plutôt que dans les premières ¹. Cette solution est sans-doute beaucoup plus probable que la première ; elle explique , par exemple , pourquoi dans les grandes villes , qui doivent ordinairement leur population à un concours d'hommes de différens pays , ou du moins de différentes provinces , on rencontre à peine deux hommes qui se ressemblent. Mais il reste toujours à savoir d'où vient que de deux pays également préservés du mélange des étrangers , on trouve dans l'un des hommes qui se ressemblent , tandis que dans l'autre les physionomies sont très-variées. Les traits de ceux qui habitent la partie de Newgalles , qui s'étend du Sud au Nord de la baye d'Hudson par l'Ouest , ne sont point uniformes comme ceux de plusieurs autres Indiens , mais ils varient comme en Europe ².

§ XCIX, l. 6. ἐν τῇ τοῦ ΓΟ'ΝΟΥ ζυμνήξει. Cette expression revient encore deux fois dans ce traité ; & le mot γόρου , au rapport de Cornarius , étoit écrit de trois manières différentes , savoir , ΤΟΜΩΥ (dans ce §), ΤΟ'ΟΥ (§ CXV, l. 2) & ΤΟ'ΝΟΥ (§ CXV, l. 10). Mais Calvus paroît avoir trouvé dans ses Mss. une quatrième leçon relative au texte qui nous occupe actuellement , puisqu'il le traduit , *cum CORPUS conformatur , compingiturve , sive componitur*. Cette leçon ne peut être que ΓΥ'ΙΟΥ , mot qu'Hippocrate emploie quelquefois

¹ Bodin , *ibid.* p. 213.

² Richard , *Histoir. natur. de l'air & des météores* , Vol. III , p. 90.

comme synonyme de σώματος ¹. Elle me rappelle un passage de Plutarque, où les copistes ont commis la même erreur, que personne n'a encore relevée : μέλισσα μὲν γὰρ (dit cet écrivain, en parlant des effets du vin) ὁ ἄκρατος, ὅταν τῆς κεφαλῆς καθάψηται καὶ ΤΟΝΩΨΗΙ τὰ σώματα, κ. τ. λ. ². Il me paroît presque démontré qu'il faut lire ΓΥΙΩΨΗΙ, non seulement parce que le même auteur dit plus bas : σάλοι τοῦ περὶ τὰ γυῖα πνεύματος ³, mais de plus parce qu'il fait allusion à ce vers d'Homère ⁴.

Μή μοι οἶνον ἄειρε μελίφρονα, πότνια μήτηρ,

Μή μ' Α'ΠΟΓΥΙΩΨΗΣΙΣ.

Pour revenir à notre texte, au lieu du dernier mot *ζυμπήξει*, on trouve à la marge de Zvinger *ζυμμίξει*. L'une & l'autre de ces leçons paroissent dans la version de Cornarius; & l'on s'est sans doute apperçu par la paraphrase de Calvus, *conformatur*, *compingiturve*, *sive componitur*, que ce dernier doit les avoir aussi trouvées dans ses Mss. J'ai préféré la première, qui revient encore deux fois (§ CXV) sans variation.

§ XCIX, l. 6. ἢν μή τινος ἀναγκαίης (βιαίου) τύχη ἢ νόσου. J'ai eu grand tort d'enfermer le βιαίου entre deux crochets ronds comme un mot suspect. ἀναγκαίη (substantif ionique pour ἀνάγκη) βιαίος est la même

¹ Foës, *Oeconom.* in Γυν. Cf. & Scholiast. ad Pindar. Nem. VII, antistr. 4.

² Plutarch. *Symposiac.* L. III, Quaest. 1, T. VIII, p. 566, edit. Reiske.

³ Idem, *ibid.* Quaest. 5, p. 588.

⁴ Iliad. VI, 264.

⁵ Voy. not. ad Hesych. in Α'ναγκαία.

chose que *πάθημα βίαιον*, dont il se sert ailleurs ¹ pour exprimer tout accident violent, autre que les maladies, qui peut arriver à une femme enceinte avec préjudice de son fruit.

§ C, l. 2. *C'est que la plupart des Scythes, & en général tous les Nomades, &c.* C'est une chose digne de remarque que l'usage de se cautériser, reçu parmi les peuples Nomades des pays froids comme des pays chauds. Les Ostiacks, au rapport de Pallas, dans les douleurs des jointures, les enflûres & les inflammations, maladies auxquelles ils sont fort sujets, font brûler sur la partie affectée un morceau d'Agaric ². Ceux des Arabes qui menent une vie errante, ou qui habitent dans le désert, font plus souvent usage du feu que les autres, pour se guérir spécialement des affections gouteuses & rhumatiques, ou des fluxions en général, auxquelles leur genre de vie les rend très-sujets ³. Du temps d'Hérodote, les Nomades de la Libye cautérisoient la tête de leurs enfans à l'âge de quatre ans, dans la vue de prévenir des fluxions pituiteuses, & de leur procurer une bonne santé pour le reste de leur vie ⁴. La médecine s'est ensuite emparée de ce remède qui ne paroïssoit qu'une invention barbare de l'empirisme, & l'a employé avec succès dans plusieurs maladies. Hippocrate recommande les aduisions dans les affections de la tête ⁵ & de la poitrine ⁶, dans la sciatique ⁷ & dans

¹ *De Genitur.* § VIII, T. I, p. 132, *de natur. puer.* § XXXVIII, p. 159, & § XII, p. 161.

² Pallas, *Voyag. en Russie*, vol. IV, p. 68.

³ Prosp. Alp. *de Medic. Ægypt.* L. III, cap. 12, p. 97.

⁴ Hérodote. L. IV, cap. 187.

⁵ *De morbis*, L. II, T. II, p. 44.

⁶ *Ibid.* p. 78.

⁷ *De intern. affectionib.* T. II, p. 265, & *Aphorism.* VI, 62.

plusieurs autres maladies. Personne parmi les modernes n'a mieux apprécié les bons effets du cautere actuel que Pouteau , chirurgien très-distingué de Lyon ¹.

§ C , l. 8. οὐτε τοῖσι τόξοισι ξυντείνειν , οὐτε τῷ ἀκονίῳ ἐμπίπτειν , τῶν ὤμων ὑπὸ ὑγρότητος καὶ ἀτονίης. C'est la leçon exprimée par les versions de Calvus & de Cornarius. Les autres lisent ἐμπίπτειν τῷ ὀμῳ , ὑπὸ ὑγρότητος καὶ ἀτονίης. J'ai préféré la forme plurielle par la raison que l'humidité & la mollesse du corps , & notamment des épaules étoit un obstacle au maniement du javelot aussi bien qu'à celui de l'arc ; & que suivant Platon , les Scythes s'exerçoient à tirer de l'arc de la main gauche comme de la main droite ². La phrase ἐμπίπτειν τῷ ἀκονίῳ exprime ce mouvement ou soulèvement du corps sur les cuisses pour suivre & pour aider de tout son poids l'épaule & le bras qui lancent le javelot ; & ne sauroit mieux être éclaircie que par ce passage d'un habile capitaine , qui devoit se connoître en pareils exercices : ἦν γὰρ προβαλλόμενος μὲν τὰ ἀριστερά , ἐπανάγων δὲ τὰ δεξιὰ , ἐξανιστάμενος δ' ἐκ τῶν μηρῶν , μικρὸν ἐπανακύντουσαν τὴν λόγχην ἀφῆ , οὕτω σφοδρότατόν τε καὶ μακρότατον οἴσεται τὸ ἀκόνιον , κ. τ. λ. ³. Quant à l'arc , les Scythes tiroient également la corde vers l'épaule , au lieu que les Crétois étoient dans l'usage de la tirer vers la mammelle. Je corrige à cette occasion deux endroits des Scholiastes d'Homere , dont le premier , relatif aux différentes manieres de tirer de l'arc , est ainsi conçu : τοῦτο γὰρ ᾔετο Νεοτελής , ὅλον ΒΙ'ΟΝ γράψας περὶ τῆς κατὰ

¹ *Encycloped. Méthodique , Médecine T. I , article Aduſtion*, p. 202.

² *Plat. Legg. VII , T. VIII , p. 334.*

³ *Xenoph. de re equeſtri. cap. XII , § 14.*

τοὺς Ἡρώας τοξείας, καὶ τοὺς μὲν Κρήτας φάμενος τὴν νευρὰν ἔλκειν ἐπὶ τὸν μαστὸν, τὴν δὲ τάσιν κυκλοτερῇ ποιῆσθαι, τῶν Σκυθῶν οὐκ ἐπὶ τὸν μαστὸν ἀλλ' ἐπὶ τὸν ὤμον ἐλκόντων¹. Il n'y a personne peut-être qui ne s'aperçoive qu'il faut lire ici BIBAΪON. Mais il n'en est pas de même de cet autre endroit, où la même erreur, méconnue par des critiques habiles, a prêté à rire aux dépens d'un pauvre grammairien. Il y est dit : ὅλου ΒΙΟΥ ἑδέησε Δωροθέῳ τῷ Ἀσκαλωνίτῃ εἰς ἐξήγησιν τοῦ παρ' Ὀμήρῳ κλισίου². *Dorothee d'Ascalon passa toute sa vie à expliquer le mot κλισίον qu'on trouve dans Homere.* En lisant BIBAΪΟΥ, on verra que ce Dorothee n'a pas été assez sot pour passer toute sa vie à expliquer un mot seul, comme Spanheim & Valckenaer l'ont cru³. Tout ce qu'il avoit fait se réduisoit à éclaircir, dans une *dissertation* (βιβλίον) particuliere, un endroit d'Homere qui presentoit quelques difficultés.

§ CI, l. 1. ῥοϊκά. J'ai rendu par *une complexion lâche*, & plus bas (l. 9) par *humides* le mot ῥοϊκά, que je regarde ici comme un synonyme de ῥοώδεια (*Voy. not.* § XI, l. 2, p. 29). On l'a très-bien rendu par *morbidi*, en italien⁴, & par *slap*, en hollandois⁵. Mais Calvus, en traduisant *distorta aut incurva*, semble avoir lu ῥοικῶ sans le tréma; leçon qui se trouve dans mes *Variantes*, & que Foës⁶ présume avoir été aussi celle

¹ Homer. *Ilias cum Schol. antiquissim.* edit. J. B. C. d'Ansse de Villosion, VIII, 313, p. 203. Cf. Eustath. p. 715.

² Idem, *ibid.* IX, 90, p. 215.

³ Cf. *Hectoris interitus cum schol. Porphyrii*, &c. Edit. L. G. Valckenaer, p. 99. sqq.

⁴ *Viaggi di Ramusio*, T. II, f°. 193.

⁵ Witzen, *Noord en Oost Tartarye*, &c. T. I, p. 94.

⁶ *Œconom.* in Ροϊκά.

de Galien. Ce mot ionique *ῥοικᾶ*¹ *tortus*, seroit d'autant moins déplacé dans ce texte, qu'il convient très-bien aux corps *trapus*, *πλατεῖα* ou *εἰς εὖρος πεφυκότα*, & qu'il sembleroit être opposé à dessein aux corps *droits* ou *bien proportionnés* *κανονίαι*, du § CXXI. Quoi qu'il en soit de cette variante, j'ai cru devoir suivre la leçon vulgaire, qui présente un sens non moins naturel, & plus probable que celui du mot *ῥοικᾶ*.

§ CI, l. 1. *Ils sont naturellement d'une complexion lâche & trapus*. En général, les Tatars sont d'une taille médiocre, ils ont les épaules larges, le visage de même, large, plat & carré² : mais cette forme est plus prononcée dans certaines hordes ou peuplades ; par exemple, les Tatars Kirguis & Tcheremissi sont plus *trapus* & plus petits que les autres³.

§ CI, l. 2. *ὅτι οὐ σπαργανοῦνται, ὥσπερ ἐν Αἰγύπτῳ, οὐ δὲ νομίζουσι διὰ τὴν ἰππασίην, κ. τ. λ.* Ma version semble ici s'éloigner du texte. Selon l'usage de la langue grecque, conforme en cela à celui de la langue françoise, la comparaison exprime la ressemblance des choses comparées, lorsque les deux parties sont affirmatives ou négatives, & la différence, toutes les fois que la négation n'affecte qu'une seule de ses parties. D'après cette règle, le texte ne peut signifier littéralement que *parce qu'ils ne connoissent point l'usage des maillots, comme en Egypte, &c.* C'est-à-dire, *qu'ils n'ont pas imité les Egyptiens, qui sont dans l'usage d'emmailloter leurs enfans*. C'est le sens qu'ont exprimé tous les tra-

¹ Gregor. Corinth. de *Dialect.* p. 261.

² Witzén, *ubi supra* T. I, p. 9, 81 & 93. Cf. & Buffon, *Histoir. natur.* Vol. III, p. 383 & 388.

³ Buffon, *ibid.* & Pallas, *Voyag. en Russie*, vol. I, p. 616.

ducteurs , excepté Dacier ; & pour le justifier , on n'a pas besoin d'aller chercher ailleurs les exemples. Notre auteur dit plus bas (§ CXVII) , en rendant raison pourquoi les Européens sont plus belliqueux que les Asiatiques , ὅτι οὐ βασιλεύονται ὡς πέρ οἱ Ἀσιηνοί : ce qui signifie , non pas parce qu'ils ne sont point gouvernés par des rois , non plus que les Asiatiques , mais parce qu'ils ne sont point gouvernés par des rois , comme le sont les Asiatiques * ; & c'est le sens de tous les interpretes , sans en excepter Dacier. On pourroit objecter ce passage d'Aristote , qui , voulant dire qu'il ne faut jamais laisser sans garde une maison non plus qu'une ville , s'exprime sans négation au second membre : καὶ μηδέποτε ἀφύλακτον οἰκίαν εἶναι ὥσπερ πόλιν ¹. Mais cette maniere équivoque de s'exprimer peut tenir à une autre regle grammaticale , suivant laquelle deux négations valent une affirmation ; car si l'on substitue à cette phrase l'expression affirmative équivalente , καὶ αἰείποτε φυλάττεισθαι οἰκίαν , ὥσπερ πόλιν , il n'y aura plus d'équivoque. Il n'en est pas de même de notre texte , qui , pour signifier ce que Dacier & moi avons voulu lui faire exprimer , devoit être conçu à peu-près de cette maniere : ὅτι οὐ σπαργανοῦνται , ὥσπερ οὔτ' ἐν Αἰγύπτῳ νομίζουσι , διὰ τὴν ἰππασίην **.

* A cet exemple on peut encore ajouter celui-ci , pris du § LXXXII : οὐ δὲ ὁμοίως οὐ γὰρ ἔτι γίνεται ἡ περὶ τὸν ποταμὸν , où la comparaison exprime également la différence , parce qu'elle n'a qu'une seule négation.

¹ Aristot. *Œconom.* L. I , cap. 6. T. II , p. 495.

** C'est ainsi que notre auteur s'exprime dans le livre de *capit. vulnerib.* § VII , T. II , p. 692 : ἔδ' ἐ γὰρ..... γίνεται τοῖσι κεφαλμαῖσι καταφανὲς ἰδίῃ ἀντίκα μετὰ τὴν τρώσιν , ὥσπερ ἔδ' ἐ τῶν ρωγμῶν ἵπαι , κ. τ. λ. où il emploie également deux négations pour établir un rapport de ressemblance entre les contusions , & les fissures du crâne.

Ceux qui sont familiarisés avec les Mss. n'auront aucune difficulté à adopter ou du moins à regarder comme très-probable cette correction, que je ne propose d'ailleurs que comme une simple conjecture. Je crus même, un instant, que Dacier l'avoit trouvée dans quelque Mss. ou du moins qu'il l'avoit conjecturée. Mais d'après la note sur ce passage, exprimée d'ailleurs d'une manière qui n'est pas fort claire, il est à présumer que la phrase, telle qu'elle est, lui a paru susceptible d'un sens négatif; puisqu'il se borne à dire, *la même chose*, (c'est-à-dire, l'usage de ne point emmailloter les enfans) *se pratiquoit à Sparte, & cette coutume est condamnée par Aristote, comme très-préjudiciable aux enfans; & cela est conforme à ce que dit ici Hippocrate*. Quoi qu'il en soit, je ne crois pas qu'Hippocrate ait voulu dire que les Egyptiens connoissoient l'usage des maillots. Une pareille observation s'opposeroit non-seulement à son dessein de faire ressortir tous les traits de ressemblance qu'il croyoit avoir observés entre ce peuple & celui des Scythes (Voy. not. § XCI, l. 4, p. 269), mais encore à la nature même de leur climat, & au témoignage des historiens & des voyageurs. Si les Scythes avoient pros crit l'usage des maillots dans la vue de se tenir dans la suite plus aisément à cheval, en Egypte, la chaleur du climat devoit empêcher qu'on n'eût même l'idée d'un pareil usage. En effet, si l'on fait attention à ce que Diodore de Sicile¹ dit de l'éducation des enfans en Egypte, les maillots ne devoient pas être plus connus des anciens Egyptiens, qu'ils ne le sont des modernes². Je me suis étendu sur cette note,

¹ L. I, § 80, T. I, p. 91.

² Savary, *Lettres sur l'Egypte*, lett. 15, T. I, p. 141.

non pas tant pour défendre le sens que je donne à mon texte, que pour mettre le lecteur en état d'en juger par lui-même.

§ CI, l. 2. *Parce que dans leur enfance ils ne sont point emmaillotés, &c.* Les Grecs, excepté les Lacédémoniens, paroissent avoir connu l'usage des maillots ¹. Platon recommande d'emmailloter les enfans jusqu'à l'âge de deux ans ². Aristote, à en juger parce qu'il dit de l'exercice libre des membres des enfans, qu'il considère comme une condition nécessaire à la santé comme au développement du corps, ne paroît pas avoir été aussi favorable à cet usage ³. Quant aux effets que peuvent produire les maillots, il est certain qu'ils ne peuvent être que pernicieux, si on les serre trop & qu'on y empaquette les enfans comme des ballots destinés à être envoyés bien loin. Les couches laborieuses, chez les femmes, la phthisie pulmonaire dans l'un & l'autre sexe, & mille autres maux, ne connoissent souvent d'autre cause que la torture qu'on fait subir aux enfans par les maillots, & par ces corps de baleine que de fausses idées de beauté ont fait adopter au sexe. Mais il n'est pas moins vrai que des maillots, serrant légèrement le tronc & laissant les extrémités libres, peuvent aussi avoir leur utilité. On fait les avantages que la médecine moderne en a retiré pour la guérison des varices, des

¹ Voy. Hippocrat. de *Fraçtur.* § XXVI. T. II, p. 734, & Plutarch. in *Lycurg.* T. I, p. 197. Cf. & Pfeiffer, *Antiquit. Græc.* L. IV, cap. 25, p. 666, & Lamb. Bos, *Antiquit. Græc.* P. IV, cap. 5, p. 212.

² Plat. *Legg.* VII, T. VIII, p. 323.

³ Aristot. de *Republic.* L. VII, cap. 17, p. 447.

anévrysmes, des œdèmes, des hydropisies¹; avantages qui résultent, sans contredit, de ce que les chairs, dont le relâchement & l'atonie donnent lieu à l'épanchement des humeurs, comprimées par le moyen des maillots, acquièrent plus de ton & favorisent la résorption de ces mêmes humeurs. Ce ne seroit donc que d'après la constitution physique des enfans & celle des parens dont ils sont nés, qu'il faudroit conseiller ou condamner l'usage des maillots. Si l'une & l'autre sont bonnes, ou si elles pèchent par une trop grande activité du système vasculaire, l'usage des maillots est tout au moins inutile, s'il ne devient pas pernicieux. Si au contraire c'est le système nutritif qui prédomine dans l'économie animale; si l'expansion du tissu cellulaire, propre d'ailleurs à l'âge des enfans, est trop *luxuriante*; s'ils sont d'une fibre lâche & qu'ils soient nés de parens trop gras & sujets à des affections dépendantes de ce relâchement, les maillots pourroient alors rétablir l'équilibre, en réprimant cette expansion, en donnant plus de ressort à la fibre, & prévenir les affections convulsives familières à cet âge, & tous les maux que les âges subséquens peuvent amener. C'est par l'usage des maillots que Van-Swieten² guérit une demoiselle d'une sensibilité nerveuse si excessive qu'elle tomboit dans des convulsions horribles au moindre bruit qui frappoit ses oreilles, & au seul aspect de la lumière.

§ CI, l. 5. *Afin qu'ils puissent se tenir plus aisément*

¹ *Comment. de reb. in Sc. nat. & Med. gestis*, vol. XVIII, p. 605, & 615, & Van-Swieten, *Conum. in Boerh. Aph.* § 112, vol. I, p. 152.

² *Comment. in Boerh. Aphor.* § 23, T. I, p. 33.

à cheval. Au rapport de Tott¹, « les Tatars ne con-
noissent d'autres principes d'équitation que la fermeté
de l'assiette, & cette fermeté va jusqu'à la rudesse ». Il en est de même des Turcs : aussi leurs selles sont-elles fabriquées en conséquence, & peuvent-ils à peine se tenir sur des chevaux sellés à l'européenne. Les Grecs se tenoient à cheval de la même manière que les bons écuyers prescrivent aujourd'hui².

§ CI, l. 9. *ροῖκὰ* [καὶ βλαδέα] εἶναι τὰ εἶδεα. Plus haut (not. § CI, l. 1), Calvus avoit lu *ροῖκὰ* ; mais ici il a trouvé dans ses Mss. deux leçons, *ροῖκὰ* & *ροῖκά*, & il les exprime toutes deux, suivant la coutume. Quant à ce qui suit *καὶ βλαδέα*, que j'ai enfermé entre deux crochets, cette leçon n'existe que dans le Ms. de Gadaldinus & dans celui de Baccius, qui vraisemblablement ne sont qu'un seul & même Ms. ; mais l'un & l'autre de ces interpretes y a trouvé *καὶ βραδέα*, & traduit & *tarde*. Je n'ai pu résister à l'envie de changer cette leçon en *καὶ βλαδέα*, par la raison que presque toutes les acceptions de ce dernier mot prouvent que c'est un synonyme de *ροῖκά*. *βλαδὸν*, accusatif de *βλαδός*, ou nominatif neutre, signifie, selon Hesychius, *ἀδύνατον*. Ce grammairien présente le même mot sous une seconde forme *βλαδεῖς* (de *βλαδής*), & il l'explique également par *ἀδύνατοι*. *βλαδαρὸν* est la troisième forme qu'il lui donne ; & il signifie, selon lui, *ἐκκελυμένον*, *χαῦνον*. A l'aide de cette dernière glose, je corrige celle de Galien : *ΒΛΑΒΕΡΑΙ*¹, *ὄγραι*, *μυζώδεις*², en substituant au mot évidemment altéré, le *ΒΛΑΔΑΡΑΙ*³, que

¹ Mémoires &c. Part. II, p. 62.

² Voy. Xenoph. de re equestri, cap. VII.

³ Foës, Œconom. in Βλαδάραι.

Galien avoit sans doute trouvé dans les écrits d'Hippocrate, & qui justifie, ou du moins rend très-probable ma correction βλαδία au lieu de βραδέα.

§. CII, l. 1. πυρρόν. J'ai rendu ce mot par *basané*, ainsi que l'a rendu Clifton par *tawny* (couleur tannée); & j'entends par là une couleur fauve ou jaunâtre. Je fais qu'on traduit aussi ce mot par *roux* (*rufus*); mais il n'y a rien de si vague & de si difficile à traduire dans nos langues modernes, que les noms des couleurs qu'on trouve chez les Anciens. Platon définit ce qu'on appelloit πυρρόν, une couleur entre le blond & le brun, πυρρόν δὲ, ξανθοῦ τε καὶ φαιοῦ κράσει γίγνεται¹. Hesy chius explique le πελλαιχρόν (qui paroît être une couleur *minime* ou *tannée*) par πυρρόν. Cette difficulté vient en grande partie des idées mêmes des couleurs, qui, étant, comme celles des sons, des idées simples, & cependant très-variables à cause des nuances différentes dont chaque couleur est susceptible, ne peuvent être saisies, d'une manière exacte, que par l'affection même des organes qui nous les transmettent. Il seroit tout aussi peu conforme à la raison de prétendre définir au juste les idées que les Anciens attachoient aux mots πυρρόν & φαιόν, que d'affirmer d'un ton magistral qu'ils les prononçoient *pyrrhon* & *phaïon*, & non pas *pyrrhon* & *phaion*. Tout ce qu'on peut faire en pareil cas c'est de suivre, pour ce qui regarde les sons, la prononciation usitée parmi leurs descendans, qui ne l'ont pas sans doute conservée sans altération, mais qui doivent naturellement l'avoir moins mauvaise que les étrangers. Quant aux couleurs, si l'on veut en avoir des idées, non pas justes, ce qui est impossible, mais au moins approchantes, il faut

¹ Plat. in *Timaeo*, T. IX, p. 384.

rassembler & comparer ensemble, autant qu'il est possible, tous les objets physiques auxquels les Anciens donnoient le nom de telle ou telle couleur. Nous savons, par exemple, qu'ils appliquoient le nom *πυρρόν* à la couleur du jaune d'œuf ¹, à celle des excréments, du safran ², &c. Ceux qui désirent en savoir davantage sur ce sujet, peuvent consulter Aristote ³, Aulugelle ⁴, & parmi les Modernes, Saumaïse ⁵.

§ CII, l. 1. *Les Scythes ont en général le teint basané.* Aristote ⁶ attribuoit cette même couleur à tous les habitans du Nord, si toutefois il entendoit par *πυρρόν* (*Voyez la note précédente*) la même nuance de couleur qu'Hippocrate. Les Budins (qui sont les Tatars Budziaks d'aujourd'hui ⁷) étoient aussi basanés (*πυρρόν*) suivant Hérodote ^{*}. En général, les Tatars sont plus ou

¹ Foës, *Æconom. in Πυρρόν*, & *Annot. in Hippocrat. Epidem.* L. II, S. V, p. 1041.

² Aristoph. *Concionatr.* 329, & 1053.

³ *De colorib.* cap. 6.

⁴ *Noët. Attic.* L. II, cap. 26.

⁵ *Exercit. Plin.* p. 812.

⁶ *Problem.* XXXVIII, 2.

⁷ Busching. *Géograph.* vol. III, p. 320.

* Voici les propres expressions d'Hérodote (L. IV, cap. 108): *Βυδιῖνοι δὲ, ὅθιτος ἰὸν μέγα καὶ πολλόν, γλαυκόν τι πᾶσι ἰσχυρῶς ἴσῃ καὶ πυρρόν.* Saumaïse (*Exercit. Plin.* p. 133. col. 2. D. E.) prétend que par les mots *γλαυκόν* & *πυρρόν* l'historien entend des couleurs dont les Budins se peignoient le corps; & il se fonde sur ce que Virgile appelle les Gélons, leurs voisins, *πίκτος Gelonos*. Je crois, au contraire, qu'on ne peut entendre ce que dit Hérodote, que de la couleur naturelle des Budins, dont le teint étoit *basané* (*πυρρόν*) & les yeux d'un bleu très-foncé (*γλαυκόν ισχυρῶς*). S'il étoit question d'une couleur artificielle, il se seroit exprimé différemment, en ajoutant le mot *αἰχρίσθαι* ou *χρίσθαι*, comme il l'a fait.

moins basanés, ayant les uns le teint jaune, ou rouge tirant sur le brun, les autres, olivâtre¹.

§ CII, l. 2. *Le soleil n'agit pas assez puissamment, &c.* L'explication que l'auteur nous donne de ce phénomène convient plus aux Tatars les plus Septentrionailleurs (L. IV, cap. 191, 194, & VII, cap. 69.). Quant au *pidos Gelonos* de Virgile (*Georg.* II, 115), on trouve dans ce poète la même épithète appliquée aux Agathyrses (*Æneid.* IV, 146.), autre peuple, voisin des Gélons & de la même origine qu'eux; mais l'on fait que cette expression est si équivoque que les uns l'ont entendue de la couleur dont ces peuples se peignoient le corps, les autres, de celle de leurs habits, & quelques-uns des marques qu'ils avoient le caprice d'empreindre sur leurs corps. Cette dernière explication, qui paroît à Saumaïse la moins vraisemblable, pourroit bien être la seule vraie. La coutume bizarre de se *stigmatiser* le corps existe encore aujourd'hui chez plusieurs individus de la nation Turque, originaire, comme on fait, de la Scythie. Mais quand même il seroit démontré que les Agathyrses & les Gélons se peignoient le corps, il ne s'ensuivroit point de là que les Budins dussent en suivre l'exemple. Au contraire, il me paroît d'autant moins vraisemblable qu'il les eussent imités, qu'Hérodote en parlant des Gélons, quelques lignes plus loin, nous les représente comme un peuple, pour ainsi dire, diamétralement opposé aux Budins, soit pour la langue & la manière de vivre, soit pour l'air & la couleur du visage: *Βυδῖνοι δὲ ἐν τῇ αὐτῇ γλώσσῃ χρίονται, τῇ καὶ Γελωνοὶ ἐδὲ δίαυτα ἢ αὐτὸν..... ἐδὲν τὴν ἰδέειν ὁμοίαι, ἐδὲ τὸ χρῶμα* (L. IV cap. 109). Il est à remarquer dans ce passage que l'auteur oppose à ce qu'il a dit des Gélons, *γλαυκὸν τε πᾶν ἰσχυρῶς ἵστί καὶ πυρρὸν*, l'expression, *ἐδὲν τὴν ἰδέειν ὁμοίαι, ἐδὲ τὸ χρῶμα*. Or si ce dernier mot (*χρῶμα*) exprime ici une couleur naturelle, les mots *γλαυκὸν* & *πυρρὸν* ne peuvent non plus exprimer que des couleurs naturelles.

¹ Witzén, *Noord en Oost Tartarye*, P. I, p. 25, 93, 105, P. II, p. 404, Buffon, *Histoire natur.* vol. III, p. 372, 380, 382, 388, Busching, *Géograph.* vol. II, p. 285 & 333. Pallas, *Voyage en Russie*, vol. I, p. 134, & 496.

naux, ainsi qu'aux Samoïedes, aux Lapons, aux Groenlandois & autres, qui ressemblent plus ou moins de figure aux Tatars, & qui sont, dit-on, fort basanés. On rencontre même, dans les Terres Arctiques, des hommes dont la noirceur approche de celle des Negres. Un froid excessif produit les mêmes effets sur le corps qu'une chaleur extrême, & peut, en desséchant trop la peau, lui donner une teinte obscure, telle que la donne ordinairement le grand hâle. Cet effet peut encore tenir à la réverbération du soleil, dans les pays occupés, la plupart du temps, par les neiges ou par les glaces. Dans ces pays le soleil, loin d'agir foiblement, comme l'auteur le prétend, se fait sentir d'une manière insupportable; il brûle le visage au point qu'on en a la peau tendue & cautérisée. Tous ceux qui ont visité les endroits des Alpes couverts de neiges perpétuelles, ont éprouvé cet effet¹. Le froid agit de même sur les terres: les déserts de la Sibérie sont aussi arides que ceux de l'Afrique². Quant aux Tatars plus Méridionaux, comme ceux de la Crimée, & ceux qui se tiennent le long du Volga ou aux environs d'Astracan, où la chaleur en été va quelquefois au-delà du 103^e degré du thermometre de Farenheit³, voici ce qu'en dit Pallas:

« Les Kalmouks ont la peau assez blanche; mais
 » la coutume reçue chez le peuple de laisser courir leurs
 » enfans absolument nus à l'ardeur du soleil, jointe à
 » la fumée dont leurs cabanes de feutre sont toujours
 » remplies, & à l'habitude qu'ils ont eux-mêmes de

¹ Coxe, *Lettres sur la Suisse*, P. I, p. 239, de la Trad. franç.

² Richard, *Histoir. nat. de l'air & des météor.* vol. II, p. 127, & vol. IV, p. 237 sq.

³ Buschiag, *Géograph.* vol. II, p. 287.

» coucher nus pendant l'été , à l'exception d'une cu-
 » lotte qu'ils gardent , leur rend la peau d'un jaune
 » brunâtre ¹ ». Le même voyageur dit au sujet des
 Tatars Mankates (not, § XCIII, l. 5, p. 275) qu'ils sont
 tellement hâlés du soleil, qu'on les prendroit pour des
 Indiens ². Witzen fait la même observation, d'après
 la relation d'un voyageur anglois, au sujet des Tatars
 Nogais ³.

§ CII, l. 3. ὑπὸ δὲ τοῦ ψύχειος ἡ λευκότης ἐπικαίεται.
 Cette expression métaphorique, qui suppose au froid la
 propriété de brûler, est commune aux Ecrivains Grecs
 & Romains. Xénophon, en parlant d'un vent de Nord
 extrêmement froid, dit : πανάπασιν ἀποκαίων καὶ πηγνὺς
 τοὺς ἀνθρώπους ⁴. Virgile a dit du même vent :

Borea penetrabile frigus adurat ⁵.

On a été conduit à adopter cette maniere de s'exprimer
 par l'effet même qu'un froid rigoureux produit sur les
 végétaux, & qui est une espece d'incinération analo-
 gue à celle qu'opere l'action du feu. Hippocrate a déjà
 observé ailleurs que le froid excessif dessèche autant
 qu'une vive chaleur : *Siccant enim & calida, ubi ni-*
mium calefaciunt, & frigida, ubi nimium frigefaciunt ⁶.

§ CIII, l. 1. Des hommes ainsi constitués ne peuvent
 guere être féconds. Bodin prétend que cette assertion
 d'Hippocrate est démentie par tous les historiens, qui
 s'accordent à regarder la Scythie comme un pays si peuplé

¹ Pallas, *Voyage en Russie*, T. I, p. 496.

² Idem, *ibid.* T. V, p. 156.

³ *Noord en Oost Tartarye*, Part. II, p. 404.

⁴ Xenoph. de *Expedit. Cyri*, L. IV, p. 194.

⁵ Virgil. *Georg.* I, 93.

⁶ Hippocrat. de *morbis* L. I, § XXV, T. II, p. 31.

que quelques-uns d'entr'eux n'ont point hésité à l'appeler *la fabrique du genre humain* (*hominum officinam*), & qu'ils comparent les armées nombreuses qu'elle a vomies sur différentes contrées de l'Europe , aux essaims d'abeilles ¹. Pour éclaircir une pareille question , il faudroit examiner quelle est aujourd'hui la population de la Tatarie , si cette population étoit anciennement plus forte qu'elle ne l'est actuellement , & enfin si tous les historiens sont d'accord à cet égard. « La Nation Tatarie (suivant Buffon) est répandue dans toute l'étendue de terre qui est depuis la Russie jusqu'au Kamtchatka , c'est-à-dire , dans un espace de onze ou douze cents lieues en longueur , sur plus de sept cents cinquante de largeur ; ce qui fait un terrain vingt fois plus grand que celui de la France ² ». Or , en ne donnant à ce dernier pays que trente millions d'habitans , il faudroit , pour que la Tatarie pût lui être comparée , qu'elle contînt six cents millions d'individus au moins. L'absurdité d'un pareil calcul est d'autant plus manifeste que notre globe entier est supposé ne contenir que neuf cents millions d'habitans en tout , & qu'on compte ordinairement mille personnes par chaque lieue quarrée pour la Chine , six cents pour la France & l'Allemagne , cent soixante pour l'Espagne , quinze pour la Russie , & seulement dix pour la Tatarie ³. On ne doit pas sans doute se fier trop à cette évaluation * , mais de quelque

¹ Bodin , *Method. ad fac. Hist. cognit.* cap. 5 , p. 147.

² *Histoir. Natur.* T. III , p. 379.

³ Voltaire , *Essai sur les mœurs & l'esprit des nations.* édit. de Basle 1785. T. IV , remarque XIX , p. 420.

* Par exemple , pour ce qui regarde la Chine , suivant le lord Macartney , ambassadeur d'Angleterre à Pékin , cet empire n'a que

maniere qu'on la rectifie , elle sera toujours bien loin de l'immense population qu'on suppose à la Tatarie. Les nations qui habitent cette contrée , sont en grande partie des peuples Nomades , c'est-à-dire , des peuples qui vivent du produit de leurs troupeaux , & qui , ne connoissant point l'agriculture , sont obligés de les mener avec eux par - tout où ils trouvent assez de pâturages pour les nourrir , & de changer par conséquent de place à mesure que ces pâturages sont consommés. Il suffit de connoître les premiers élémens de l'économie politique , pour savoir que la vie errante est la moins favorable à la propagation de l'espèce humaine , non-seulement par les accidens plus multipliés auxquels on est exposé , mais plus encore par la quantité des subsistances , qui , ne consistant que dans les productions spontanées de la terre , ou dans celles que fournit la chasse , doivent nécessairement être limitées. Montesquieu avoit déjà porté le même jugement sur les peuples qui menent une pareille vie. « Ils ne peuvent
 » guere (dit-il) former une grande nation : s'ils sont
 » pasteurs , ils ont besoin d'un grand pays , pour qu'ils
 » puissent subsister en certain nombre ; s'ils sont chas-
 » seurs , ils sont encore en plus petit nombre , &

150,000,000 d'habitans : & ce nombre est presque égal à celui des états de l'Europe , si l'on donne par approximation 25,000,000 , à la Russie ; 2,800,000 , au Dannemarck ; 1,500,000 à la Suede ; 9,000,000 , à la Pologne ; 12,000,000 , à l'Allemagne ; 8,000,000 à la Hongrie ; 11,000,000 , à l'Angleterre ; 3,000,000 , à la Hollande ; 9,000,000 à la Turquie d'Europe ; 13,000,000 , à l'Italie ; 2,000,000 , à la Suisse ; 28,000,000 , à la France ; 8,000,000 , à l'Espagne ; & 2,000,000 , au Portugal. *Note tirée des papiers publics.*

» forment , pour vivre , une plus petite nation » ¹.
 Ce n'est que par l'agriculture que les hommes peuvent multiplier les fruits de la terre nécessaires à leur nourriture, ou à celle des animaux dont ils se nourrissent. On fait aujourd'hui , à ne plus en douter , que le nombre des hommes augmente & diminue indéfiniment en raison des subsistances; qu'un pays, qui ne produit que des pâturages, doit être moins peuplé que celui qui produit du blé; que la Chine n'est parvenue à être le pays le plus peuplé de la terre, que parce que c'est le pays où l'agriculture a été poussée aussi loin qu'il est possible; que par conséquent les Tatars ne sont, & ne seront jamais, tant qu'ils conserveront leur vie nomade, qu'un peuple très-peu nombreux relativement à l'étendue du pays qu'ils occupent. Il reste à savoir s'ils étoient autrefois plus nombreux qu'ils ne le sont actuellement; mais on ne voit pas pourquoi ils l'auroient été, puisqu'ils ont toujours mené la même vie errante qu'ils menent aujourd'hui. D'où vient donc cette exagération des Historiens? Que signifient ces expressions ampoulées, *hominum officina*, & *exercitus quasi apum examina*? Pour peu qu'on fasse attention aux mœurs des Tatars, & sur-tout à la manière dont ils font la guerre, il est facile de découvrir la source de l'erreur des Historiens. L'usage de vivre sous des tentes & de changer sans cesse de place, doit naturellement produire une illusion sur le véritable nombre d'une peuplade Tataré qu'on rencontre. Un village campé, & toujours errant, paroîtra plus peuplé qu'une ville bâtie, où on n'apperçoit jamais qu'une très-petite partie des habitans à la fois. La plupart des peuplades

¹ *Esprit des loix*, L. XVIII, chap. 10.

Tatares faisoient, comme elles font encore aujourd'hui¹, leurs expéditions militaires en masse. Un peuple qui va en guerre avec ses femmes & ses enfans, doit paroître plus nombreux que des armées dont les familles restent dans les villes. « Quand une nation entière » (dit Hume, qui ne croit pas non plus à cette prétendue » population des Tatares), ou même une partie d'elle » change de place, il est aisé de concevoir quelle » multitude d'hommes elle doit former, avec quelle » vigueur & quel désespoir elle doit attaquer ses ennemis, & combien la terreur qu'elle inspire doit exagérer dans l'imagination consternée des peuples » attaqués, & le nombre & le courage des attaquans^{*} ». Ajoutez à cela que la plupart des Historiens ont confondu les véritables Scythes ou Tatares, connus sous le nom de Huns, & qui ont envahi l'Europe, avec beaucoup d'autres nations, qui étoient des peuples très-différens des Scythes & par leur langage & par les contrées qu'ils avoient quittées pour venir inonder l'Europe. Au surplus, il ne faut pas croire que tous les Historiens aient été dans l'erreur au sujet de la population des Scythes. Hérodote² dit positivement que de

¹ Witzen, *Noord en Oost Tartarye*, Part. II, p. 406.

^{*} Hume, *Essays and Treatises &c.* vol. I, London 1784, p. 462. Pour sentir toute la justesse de ce raisonnement, on n'a qu'à comparer ce qu'on dit des Tatares à l'exagération avec laquelle les Juifs parloient des Amalécites, leurs ennemis, infiniment moins nombreux que les Scythes, mais pasteurs comme ces derniers, & exerçant la guerre, ou plutôt leurs brigandages, en masse: αὐτοὶ καὶ τὰ κτήνη αὐτῶν αἰσβασιοι, καὶ αἱ σκηναὶ αὐτῶν παρεγίνοντο καὶ ὡς ἀκρὶς εἰς πλῆθος καὶ αὐτοῖς, καὶ ταῖς καμήλοις αὐτῶν οὐκ ἦν ἀριθμός. *Judic.* VI, 5.

² L. IV, cap. 81.

son temps , cette population étoit un problème , sur la solution duquel tout le monde n'étoit pas d'accord. Quant aux Modernes , si quelqu'un a encore la simplicité de croire aux calculs extravagans de Vossius , concernant la population de différentes villes ou contrées de la terre dans les temps anciens ¹ , il n'a qu'à lire la savante dissertation de Hume sur le même sujet , insérée dans les essais que je viens de citer , & les principes lumineux qu'a établis Stewart ² , sur les causes de la propagation de l'espece humaine. Ainsi ce n'est pas sans raison qu'Hippocrate avance que les Scythes n'étoient point féconds , quoiqu'il assigne d'autres causes à ce phénomène.

§ CIII , l. 4. *De la mollesse & de la froidure du ventre.*
Bodin s'étonne encore de cette assertion : « Nescio
» quonam modo Hippocrates Scythas ventre frigidos
» esse putat. Id enim falsum esse natura ipsa demonst-
» rat ; nam quæ ratio est ut hieme major sit in vis-
» ceribus quam æstate calor eadem est iis qui
» septentriones incolunt ; ac propterea sunt hieme viri
» ad gignendum aptiores , &c. ³ » Comme les hommes maigres & dont les veines sont saillantes , ont ordinairement l'estomac chaud ⁴ , c'est-à-dire , digerent mieux , & sont plus sujets à la constipation , par la raison contraire , dans une habitude du corps grasse & dont on ne peut distinguer les articulations (§ XCVIII) , ni les veines , l'estomac ou le ventre doit être mou ,

¹ Js. Vossii, *Variar. observ.* Lond. 1685, cap. VI, VIII, & XIII.

² *Recherche des principes de l'économie politique, &c.* L. I, chap. III - VII.

³ *Method. ad facil. Histor. cognit.* cap. 5 , p. 148.

⁴ *Epidem.* L. VI , Sect. IV , T. I , p. 309.

froid , habituellement trop libre , & digérer moins promptement. Ce principe est vrai en général ; quant à l'application qu'Hippocrate en fait aux Scythes , on la trouvera très-juste , si l'on fait attention à l'excessive humidité qui regne chez eux (§ XCVI), & qui relâche les organes de la digestion , comme une température sèche les fortifie (§ XVII). Il est possible aussi qu'une partie de ce qu'il dit de cette nation n'appartienne qu'à certaines peuplades Scythes , qui n'existent plus , ou qui ont éprouvé des révolutions , dans le physique comme dans le moral , soit parce qu'elles ont été déplacées , soit par quelque autre cause naturelle. Les Grecs ne pouvoient juger que de ce qu'ils voyoient eux-mêmes , ou qu'ils connoissoient par les relations des voyageurs : s'ils ont appliqué à tous les Scythes en général ce qui n'étoit propre qu'à ceux des Scythes qu'ils étoient à portée de mieux connoître , il ne faut point s'en étonner : ces jugemens erronés ne sont que trop communs. Dans le Levant , on juge souvent du caractère des François , par celui des Provençaux ; & les François à leur tour jugent de toute la Nation Grecque d'après ce qu'ils ont observé chez les Grecs de la ville où ils ont fait leur résidence.

§ CIII, l. 7. *Sans parler de l'équitation continuelle, &c.* Bodin¹ oppose ici à Hippocrate l'autorité d'Aristote, qui pensoit au contraire que l'équitation excitoit aux plaisirs de l'amour² : διὰ τί οἱ ἵππευόντες [συνεχῶς] ἀφροδισιαστικότεροι γίνονται ; ἢ ὅτι διὰ τὴν θερμότητα καὶ τὴν κίνησιν τὰντὸ πάσχουσιν ὅπερ ἐν τῇ ὁμιλίᾳ , κ. τ. λ. Οἷον

¹ *Ubi, supra*, p. 149.

² Aristote, *Problem. Sect. IV*, 12.

peut accorder Hippocrate avec Aristote, en retranchant du passage de ce dernier le mot συνεχώς, que je trouve, dans deux éditions que j'ai sous les yeux, renfermé entre deux crochets, ainsi que je l'ai marqué. D'après cette correction, Aristote ne parle que d'une équitation modérée, au lieu que dans Hippocrate il est question des hommes qui font de cet exercice une occupation journalière, μάλιστα καὶ πυκνότερα (Voyez § CVIII & CXII). Il n'est pas étonnant, comme l'observe très-bien Van-Swieten, en rapportant ce passage d'Hippocrate, que les secousses continuelles d'un exercice si violent, jointes à la compression que le poids du corps exerceoit sur les parties de la génération, finissent par y produire un relâchement local, capable d'abolir les fonctions de ces parties: «perpetuis
» enim illis succussibus inter equitandum, & compres-
» sione non interrupta fere à pondere corporis equo
» insidentis, sic labefactabantur muscoli libidinosi, ut
» nulla fieret postea membri virilis erectio¹ ». On a d'ailleurs observé que le sang des cavaliers est ordinairement blanchâtre & d'une couleur approchant du lait²; ce qui prouve que cet exercice poussé trop loin peut affecter toute l'économie animale d'une manière pernicieuse.

§ CIII, l. 7. καὶ Ε'ΤΙ ὑπὸ τῶν ἵππων αἰεὶ κοπιόμενοι, κ. τ. λ. Peut-être faudroit-il substituer Ο'ΤΙ à l'ἔτι, pour que la période entière διὰ τὴν ὑγρότητα τῆς φύ-

¹ Van-Swieten, Comment. in Boerh. Aph. § 1063, vol. III, p. 372.

² Comment. de rebus in Sc. nat. & Medic. gestis, vol. VI, p. 658. Cf. & Galen. de exercitat. per parvam pilam. Oper. T. IV, p. 302, extr.

σιος. καὶ ὅτι ὑπὸ τῶν ἰππῶν, κ. τ. λ. présentât la même construction qu'on trouve plus bas § CXIII : διὰ ταύτας τὰς προφάσις, καὶ ὅτι ἀναξυρίδας ἔχουσι. Ce ne seroit pas d'ailleurs le seul exemple que l'on pût citer de la confusion de ces deux particules : les copistes ont fait également dire à notre auteur, οἱ μὲν οὖν πλείστοι ταιαῦτά τινα, ΚΑΙ ἔτι ἰγγύτατα τουτέων ἀποφαίνονται¹ ; & il faut lire . . . ἢ ὅτι ἰγγύτατα τουτέων, aut *his quam proxima*, comme on lit à la fin du § LVII de ce traité.

§ CIV, l. 1. *Les femmes, de leur côté, ont le corps trop gras & trop humide, &c.* Pour qu'une femme puisse concevoir, il faut, suivant Hippocrate, le concours de trois circonstances. La première est, qu'elle soit d'un tempérament qui tienne le milieu entre l'extrême humidité & la sécheresse, la froideur & la chaleur, l'obésité & la maigreur ; la seconde, que la matrice soit bien conformée, & dans un état moyen, analogue à celui du corps, & située d'ailleurs dans une direction qui favorise l'intromission de la liqueur séminale dans le temps de la copulation ; la troisième enfin consiste dans le choix du temps de la copulation. Il vouloit qu'elle eût lieu dans les premiers momens ou vers la fin de l'écoulement périodique des regles, parce qu'il supposoit qu'à ces deux époques l'orifice de la matrice n'étoit ni trop ouvert pour empêcher que la liqueur séminale ne fût entraînée par les menstrues, (ce qui arriveroit au milieu de cet écoulement,) ni trop resserré pour la recevoir².

¹ *De natur. human.* § 2, T. I, p. 265.

² Hippocrat. *Aphorism.* V, 46 & 62, & Prosper Martian. in Lib. I, *de morb. mulier.* Sect. I, vers. 411.

§ CIV, l. 3. *Leurs évacuations menstruelles..... sont en petite quantité, &c.* Voy. not. § XX, l. 3, p. 63.

§ CIV, l. 8. *Ajoutez à cela l'aversion qu'elles ont pour le travail.* Voy. not. § XCVII, l. 13.

§ CV, l. 1. μέγα δὲ τεκμήριον αἱ οἰκτιρῖδες ποίεουσιν. Au lieu de ce dernier mot j'aimerois mieux παρέχουσι; & il est très-possible que le premier soit une erreur des copistes. Notre auteur a dit plus haut, § C : μέγα δὲ τεκμήριον ἐς τὴν ὑγρότητα παρέξομαι.

§ CV, l. 2. οὐ γὰρ φθάνουσι παρὰ ἄνδρα ἀπικνεύμεναι καὶ ἐν γαστρὶ ἴσχουσι. Dans tout ce traité il n'y a peut-être aucun passage plus clair que celui-ci; & cependant la plupart des traducteurs l'ont rendu d'une manière inintelligible. Le premier qui l'ait bien traduit en latin est Gadaldinus : *Statim enim ubi ad viros accesserint ac fuerint cum illis, in ventre concipiunt*¹; car pour Cardan, quoiqu'il ait suivi cette traduction dans son texte latin, on s'apperçoit en lisant ce qu'il en dit dans son commentaire, qu'il ne l'a suivi que machinalement, & sans trop savoir ce que cela vouloit dire². Le traducteur italien, & après lui Dacier, l'ont aussi parfaitement rendu; le premier en disant, *Non così tosto s'accostano à l'huomo che concepiscono*³, & Dacier, en traduisant, *Qui n'ont pas plutôt couché avec un homme qu'elles sont grosses*. Il est étonnant que Clifton, après avoir bien rendu l'idée d'Hippocrate, *For they no sooner approach a man but they prove with child*, propose une

¹ Voy. la *Version latine des Œuvres de Galien*, 4^e édit. des Juntas à Venise, 1565, T. II, p. 5, H.

² Cardan, *Opera*, T. VIII, p. 176, Lugd. 1663,

³ *Viaggi di Ramusio*, T. II, fo. 193.

correction (φθάουσι au lieu de φθάνουσι), non-seulement inutile, mais qui pêche encore contre les règles de la langue. Je pourrois citer une foule d'exemples pour prouver le sens de cette élégante expression οὐ γὰρ φθάνουσι. . . . καὶ contre ceux qui l'ont méconnue ou soupçonnée d'erreur; mais tous ces exemples sont inutiles pour ceux qui ignorent le Grec, & n'apprendront certainement rien de nouveau à ceux qui le possèdent. Je finirai par rapporter la note que cette singulière méprise des traducteurs fournit l'occasion de faire il y a quelques années, à d'Ansse de Villoison. Ce savant helléniste, écrivant à un célèbre médecin de Paris, sur ce même passage d'Hippocrate, après avoir cité onze traducteurs latins qui ne l'ont point compris, pour prouver le peu de confiance qu'on doit avoir aux versions d'Hippocrate, dit: « Hunc [errorem] ideo notare
 » volui, ut vel ex hoc uno pateret exemplo quam pa-
 » rum vel in optimis atque celeberrimis acquiescendum
 » sit Hippocratis versionibus latinis, quamque illi neces-
 » saria sit græcæ linguæ intima cognitio, qui summi
 » illius medici, philosophi & scriptoris doctrinam perf-
 » pectam habere velit. Vix equidem satis mi-
 » rari possum hos interpretes, viros sane doctissimos
 » loci adeo perspicui sensum minime assecutos fuisse,
 » nec protinus vidisse sic vertendum: Quod quidem
 » evidentissime declarat famularum exemplum; vix
 » enim cum viris rem habent, quum subito concipiunt,
 » &c. ¹ ».

§ CVI, l. 1. εὐνουχίαι γίγνονται [οἱ] πλεῖστοι ἐν Σκύθῃσι.

¹ J. B. C. d'Ansse de Villoison, de quibusdam Hippocratis, Sophoclis & Theocriti locis, epistola ad cl. virum Lorry, Parisiensem Medisum. Venetiis, 1781, p. 3 & 13.

Je retranche l'article avant *πλείστοι* , pour que ce mot signifie *plussieurs* , ainsi que paroissent l'avoir entendu Calvus & Cornarius ; au lieu qu'avec l'article il signifie *la plupart*. Ce qui prouve qu'Hippocrate n'a pas voulu dire que la plupart des Scythes deviennent impuissans , c'est que plus bas , en parlant de ces mêmes hommes impuissans ou efféminés , il dit (§ CXII) : *ἐκεῖ πλείστοι ὑπο κεδμάτων . . . ἀλίσκονται*. Quoique je n'aie point pris à tâche de relever tous les contre-sens & toutes les inexactitudes des traducteurs , je ne puis passer sous silence la manière dont ils ont rendu le mot *εὐνουχίαι* , *castrantur* ou *eunuchi fiunt* , en le prenant pour synonyme d'*εὐνοῦχοι*. Septalius s'est douté , il est vrai , de sa vraie signification ; mais il n'a pas osé l'exprimer dans sa version. Cependant , pour peu qu'on fasse attention au nom *εὐνουχοειδίστατοι* que l'auteur donne plus bas (§ CXIII) à ces mêmes infortunés , il est facile de se convaincre que ce nom est le vrai synonyme d'*εὐνουχίαι* , & que l'un & l'autre signifient , non des *eunuques* proprement dits , mais des hommes qui ressembloient à des *eunuques* par l'impuissance de remplir les fonctions de leur sexe. Le traducteur italien a très-bien senti cette différence , en traduisant *divengono di sutili al congiungimento* ¹. *Εὐνουχίας* doit être regardé comme une espèce de diminutif du mot *εὐνοῦχος* , dont on trouve bien des exemples dans la langue grecque , quoique les grammairiens n'en parlent point. Ces diminutifs , qui , pour la plupart , servoient de noms propres chez les Grecs , expriment dans un moindre degré la qualité exprimée par leurs primitifs. *Πυρρίας* , dérivé de *πυρρὸς* , signifie , non pas *roux* , comme ce dernier , mais *rousseau* ou *rouffâtre*. On défi-

¹ *Viaggi di Ramusio* , T. II , f°. 198.

gnoit par ce nom une espèce de serpent; *Ξανθίας*, nom propre d'esclave, de *ξανθός*, signifie *blondin*, & non pas *blond*. Il en est de même d'une infinité d'autres qui dérivent des adjectifs ou substantifs de divers genres terminés en *ος*, *ης*, *η*, ou *ις*, comme *Ἀγαθίας*, *Ἰππίας*, *Καλίας*, *Κριτίας*, *Νικίας*, *Σωσίας*, &c. Ainsi par la même analogie *εὐνούχιας* doit exprimer l'idée diminutive d'*εὐνούχος*, c'est-à-dire, d'un homme qui approche de l'état de celui qui est privé des parties sexuelles, qui lui ressemble, si l'on veut, par l'impuissance de procréer, mais qui en diffère en ce qu'il peut recouvrer sa virilité. S'il restoit encore sur cela quelque doute, on pourroit citer ce passage d'Aristote, qui emploie ces deux mots comme signifiant des choses différentes : διὰ τὸ (μὴ) ἀποτυφλωθῆναι τοὺς εἰς τὰ αἰδοῖα πόρους, οἷον συμβαίνει τοῖς εὐνούχοις καὶ εὐνούχιας ¹. J'y retranche la particule *μὴ* qui n'existe pas non plus dans la version latine, & qui fait dire à l'auteur le contraire de ce qu'il vouloit dire.

§ CVI, l. 2. καὶ γυναικῆϊα ἐργάζονται (καὶ) ὡς αἱ γυναῖκες, διαλέγονται τε ὁμοίως. Je retranche le second *καὶ*, qui embarrasse la construction, pour lui donner une forme à peu-près semblable à ce qui est dit plus bas, § CIX : γυναικίζουσί τε, καὶ ἐργάζονται μετὰ τῶν γυναικῶν ἃ καὶ ἰκεῖναι. On peut encore remédier à ce passage en transposant la conjonction, καὶ γυναικῆϊα ἐργάζονται ὡς καὶ αἱ γυναῖκες... ou bien en supprimant le *τε* & en changeant la ponctuation : καὶ γυναικῆϊα ἐργάζονται, καὶ ὡς αἱ γυναῖκες διαλέγονται ὁμοίως. Quelle que soit la leçon qu'on adopte parmi celles que je propose, celle du texte n'est point dans les règles. διαλέγισθαι ὡς αἱ γυναῖκες,

¹ Aristot. Problem. IV, 27.

ou γυναικίζειν, ou comme s'exprime Aristophane ¹, γυναικίζειν τῷ φθέγματι, signifie *imiter l'accent & la voix des femmes*; ce qui ne doit point paroître étonnant de la part d'hommes qui avoient l'imagination frappée au point de se condamner aux travaux du sexe, & de s'habiller en femme. Petit prodigue ici une érudition déplacée, pour prouver que chez les Juifs aussi on regardoit comme une peine infligée aux hommes par la Divinité le malheur de cesser de l'être, & de passer à l'état du sexe. L'endroit de l'Ecriture qu'il cite, d'après la Vulgate, a d'autant moins de rapport avec le récit d'Hippocrate touchant les Scythes, que ce que la Vulgate rend par *tenens fusum* (*tenant un fuséau*), les Septante l'ont traduit κρατῶν σκυτάλην ²; expression plus approchante du texte hébreu מַחֲזִיק כֶּפֶל, *machazik bapélech*, qui signifie στήριζόμενος ou ἐπεριδόμενος σκυτάλη (en prenant ce dernier mot pour synonyme de βακτηρία) *s'appuyant sur un bâton*. Il est même à présumer que le *fusum* de la Vulgate, est une erreur du copiste, substituée au *fustem*, qui exprime une des nombreuses significations du mot σκυτάλη. Un rapprochement plus instructif seroit peut-être l'exemple de Sardanapale, qui, comme les Scythes efféminés, quoique par un autre motif, passoit sa vie au milieu de ses nombreuses concubines, en s'occupant avec elles des travaux de leur sexe. Plutarque dit, en parlant de ce despote efféminé: Σαρδανάπαλος δὲ, ἀνὴρ πεφυκῶς, ἔβαινε οἴκοι πορφύραν, Α'ΝΑΒΑ'ΔΗΝ ἐν ταῖς παλλακαῖς καθήμενος. ἀποθανόντος δὲ αὐτοῦ λιθίνην εἰκόνα κατασκευάσαντες Ε'ΠΟΡΧΟΥΜΕ-

¹ *Thestoph.* 267.

² *II Reg.* cap. III, 29.

NHN ἑαυτῇ, βαρβαριστὶ, κ. τ. λ. ¹. On a de la peine à concevoir ce que peut signifier cet ἐποχουμένην ἑαυτῇ, *sibi saltantis*, comme l'a rendu le traducteur latin. Mais si l'on pouvoit présumer, avec quelque fondement, que Plutarque a dit plutôt ΕΠΟΧΟΥΜΕΝΗΝ ἑαυτῇ, ce mot présenteroit alors un sens raisonnable, & fixeroit en même-temps la signification du mot ἀναβάδην, qui a donné lieu à tant de conjectures, les unes plus invraisemblables que les autres ². Ces deux termes ne peuvent être que synonymes, puisque les expressions ἐποχεῖσθαι ἑπ' ἑαυτῷ & ἀναβαίνειν ἐφ' ἑπ' ἑαυτῷ le sont aussi. Appliqués à la position d'un homme assis, ils signifient *avoir un pied sur l'autre*, & être, pour ainsi dire, à *califourchon sur soi même*, ἐποχουμένην ἑαυτῇ. C'est dans cette position que Plutarque appelle ailleurs ³ μερῶν ἐπάλλαξιν ἀπρεπῇ, & qui, chez les Grecs sur-tout, à cause du défaut des culottes, étoit regardée comme une posture très-indécente*, que Sardanaple avoit coutume de s'asseoir au milieu de ses concubines, & de travailler avec elles : & c'est cette même posture (ἐποχουμένην ἑαυτῇ) qu'on donna à sa statue après qu'il fut mort. Cette correction me paroît du moins n'être pas aussi violente que celle du président Bouhier ⁴, qui vouloit qu'on retranchât le mot ἑαυτῇ, & qu'on entendit le reste dans le sens de *dansant*. Il

¹ Plutarch. de fort. vel virt. Alexandri, T. VII, p. 337, edit. Reiske.

² Voy. les notes sur Hesychius in Ἀναβάδην.

³ De reñ. rat. audiendi XIII, T. I, p. 158, edit. Wyttenb. Lips. 1796. Cf. & Aristoph. Nub. 983, edit. Brunck.

* C'est la même posture qu'Aristophane exprime par ἰσχυρὰ τὸ εἶδ' ἐπάλλαξ (Nub. 983), & qu'il reproche à la jeunesse libertine d'Athènes.

⁴ Dissert. sur Hérodote. chap. XXI, § IX.

est possible encore que Plutarque ait écrit ἀναβά-
δην ἐπὶ (au lieu d'ἐν) ταῖς παλλακαῖς καθήμενος. On
fait que l'ἀναβαίνειν signifie encore l'action d'un cheval
qui couvre une cavale : & le Scholiaste d'Aristophane ¹
fait entendre que ce poëte a employé le mot ἀναβάδην
dans une signification obscene & par une mauvaise plai-
santerie (κακοσχόλως *), de même qu'il a employé
ailleurs ² le κελητίζειν. Si telle étoit l'idée de Plutarque,
ce qu'il dit seroit encore plus indécent & plus digne de
Sardanapale ; mais comme dans cette supposition il fau-
droit aussi changer l'ἐποχουμένην ἐαυτῇ en ἐποχουμένην αὐταῖς
(c'est-à-dire , ταῖς παλλακαῖς), j'aime mieux m'en tenir
à ma première conjecture.

§ CVI, l. 4. καλεῖνθαί τε οἱ τοιοῦτοι ἀνδριεῖς Pour
ce dernier mot, j'ai suivi le texte de mon Ms. coté
2255, & des éditions de Froben, de Zvinger, de
Foës & de Mackius. L'autre de mes deux Mss. coté

¹ In *Acharn.* 397.

* In *Acharn.* 399. Le Scholiaste se trompe. La preuve qu'A-
ristophane a pris ici, comme dans le vers 410, l'ἀναβάδην dans
l'acception d'avoir un pied sur l'autre, est ce qui suit :

. ἀναβάδην ποιεῖς ,

Ἐξὼν καὶ ἀβάδην · οὐκ ἐπὶ χεῖρας ποιεῖς ,

*Vous faites vos tragédies, ayant un pied sur l'autre, tandis que
vous pouvez garder une position naturelle ; aussi ne faut-il pas s'é-
tonner qu'on trouve dans vos pièces beaucoup de boiteux. C'est à
Euripide que s'adresse cette plaisanterie, à cause de trois pièces
qu'il avoit faites, & dont les principaux personnages étoient
des boiteux. La conclusion, aussi ne faut-il pas s'étonner, &c.
est tirée de ce qui s'observe dans un homme qui a un pied sur
l'autre ; il représente en effet un boiteux par le raccourcissement
qu'une des deux jambes doit nécessairement éprouver.*

² *Vesp.* 499, & *Thestoph.* 140.

2146, & l'édition des Aldes portent ἀνδρείς. Calvus traduit *evirati*; & cependant Cornarius, dans ses notes, insérées dans l'édition de Paris, in-4°. 1529, nous donne l'ἀνανδρείς comme une correction qu'il avoit substituée à l'ἀνδρείς. Mercuriali¹ au lieu d'Α'ΝΔΡΙΕΙΣ vouloit qu'on lût Ε'ΝΑ'ΡΙΕΣ, par la raison qu'Hérodote, en parlant des Scythes, auxquels Vénus envoya une *maladie féminine*, Θήλειαν νοῦσον, en punition de ce qu'ils avoient pillé son temple d'Ascalon, dit que ces hommes, frappés de cette singulière maladie, étoient appelés par leurs compatriotes du nom d'ἐναρείς, ou (suivant deux autres variantes) ἐνάριες ou ναρείς, mot qu'il explique ailleurs par ἀνδρόγυνοι². J'avoue que cette correction de Mercuriali, que Vander-Linden a reçue dans son texte, paroît d'autant plus probable, que la leçon vulgaire, soit ἀνδρείς, soit ἀνανδρείς, n'a pas même une forme analogique. Cependant Foës désapprouve cette conjecture, par la raison que cet ἐνάριες.... signifieroit plutôt dans le dialecte ionique *des hommes belliqueux*, c'est-à-dire, tout le contraire de ce qu'Hippocrate vouloit dire: mais cette observation, tirée de Gregoire de Corinthe, est révoquée en doute par d'autres; & il est très-possible que ce dernier, s'il n'a pas été trompé lui-même, ait été altéré par les copistes³. Il ne resteroit certainement aucun doute, si dans Hérodote, comme dans Hippocrate, on lisoit Α'ΝΑΡΕ'ΕΣ, mot composé d'ἀρῆ, *bellum*⁴, & qui signifieroit alors *imbelles*, & par extension, *ad luctam veneream inepti*; de même

¹ Var. lect. L. III, cap. 7.

² Herodot. L. I, cap. 105, cum L. IV, cap. 67.

³ Gregor. de *Dialectis*, p. 254, cum notis.

⁴ Hesych. in Α'ρῆ. Cf. & Æschyl. *Agamemn.* 76 & 1246.

que son synonyme ἀναλκῆες *, composé d'ἀλκῇ, signifie *ignavi*. On objecteroit peut-être que l'ἐναρίης ou ἐναρέες doit être un mot Scythe, puisqu'Hérodote dit expressément : τοὺς καλέουσι ἐναρέας οἱ Σκύθαι; mais j'ai déjà observé (*not.* §§ LXXXIV, l. 15, XCIV, l. 10) que cette manière de s'exprimer n'est souvent qu'une version littérale du mot étranger dans la langue de l'écrivain qui l'emploie. Je vais plus loin : l'ἀνανδριῖς même du texte peut rester tel qu'il est, si on le considère comme une forme moins usitée du mot ἀνανδροί. Car, de même qu'on a fait ἀναυξῆς d'αὐξή, ἀναυδῆς d'αὐδή, ἀναφῆς d'ἀφή, ἀναλκῆς d'ἀλκῇ, de même il est possible que les Ioniens aient formé ἀνανδριῆς d'ἀνδρίη, & au pluriel ἀνανδριῖες, & par contraction ἀνανδριῖς; à moins qu'on n'aime mieux lui donner la forme encore plus rare ἀνανδρῆς (d'ἀνής), & au pluriel ἀνανδρέες pour ἀνανδροί. Je ne me suis étendu sur toutes ces conjectures que pour fournir à quelque critique plus habile que moi, l'occasion de nous en donner une meilleure. Je pourrois y ajouter le mot *Annarus*, qu'on donne pour le nom propre d'un intendant du roi des Perses, mais qui pourroit bien être un surnom altéré par les copistes, & relatif à sa vie effeminée, & au goût singulier qu'il avoit de passer son temps au milieu des femmes, comme un autre Sardanapale (*Voy. la not. précéd.*), & de s'habiller comme elles : Κτησίας δὲ ἰστορεῖ Ἀνναρον (*sic*) τὸν βασιλέως ὑπαρχον, καὶ τῆς βαβυλωνίας δυναστεύσαντα, σιολῇ χρῆσθαι γυναικείᾳ καὶ κόσμῳ * καὶ ὅτι βασιλέως δούλῳ ὄντι

* C'est la forme ordinaire de ce mot, qu'on écrit aussi par contraction ἀναλκῆς. Le nominatif singulier ἀναλκῆς se trouve dans Hesychius. L'autre forme ἀναλκῆς, qui vient d'ἀλξ est plus poétique.

αὐτῶν, εἰς τὸ δεῖπνον εἰσῆσαν πενήκοντα καὶ ἑκατὸν ψάλλουσαι καὶ ᾄδουσαι γυναῖκες. Ἐψαλλον δὲ αὐταὶ καὶ ἦδον ἐκείνου δειπνοῦντος ¹. Cette discussion est d'autant plus curieuse que la triple orthographe qui résulte des Mss. d'Hérodote, jointe à ma conjecture *Ἀναρέες*, s'observe aussi dans trois gloses d'Hesychius ², toutes trois ayant à peu-près la même signification, & dans lesquelles on trouveroit peut-être quelque rapport avec le passage d'Hérodote. Pour ce qui est de la *maladie féminine*, *θήλειαν νόσον*, dont cet historien parle, je suis persuadé qu'elle n'est autre chose que cette même *impuissance* dont il est question dans Hippocrate. Ceux qui désirent connoître tout ce qui a été dit pour & contre sur cette opinion, peuvent consulter les notes de Dacier ³, du président Bouhier ⁴, de Wesseling, & sur-tout celles de Larcher ⁵.

§ CVI, l. 6. *On les appelle efféminés.* Cette maladie, qu'Hérodote appelle *une maladie féminine* (*Voy. not. précéd.*) étoit une véritable affection hypochondriaque nerveuse qui troubloit l'imagination, abatoit les forces physiques, & décourageoit l'ame de ces malheureux, en lui ôtant jusqu'à l'espérance de la possibilité de guérir. Il n'est point étonnant que dans un pareil état de foiblesse, ces hommes, très-superstitieux d'ailleurs, se soient imaginés avoir changé de sexe. L'ignorance des causes

¹ Athen. L. XII, p. 530.

² Ὑπ' Ἀναρέων, Ἐναρέων & Ναρέων.

³ Remarques sur le traité d'Hippocrate de l'air, des eaux & des lieux, p. 531.

⁴ Recherch. & dissert. sur Hérodote, p. 207.

⁵ Trad. Franç. d'Hérodote, L. I, cap. 105, not. 266, Cf. & Leopard. Emendat. L. VII, cap. 10.

naturelles de ce qu'ils éprouvoient , jointe aux idées religieuses d'une divinité offensée , les déterminoit à prendre des habits de femme ; & cette folle démarche devenoit encore un obstacle insurmontable au recouvrement de leur santé. Il seroit curieux de savoir si ce phénomène existe aujourd'hui chez les Tatars. Je ne trouve que deux maladies qui présentent quelques symptômes analogues à ceux qu'on observoit anciennement chez les Scythes efféminés. L'une est la *lepre* endémique chez les Kosaques du Jaïk , accompagnée de douleurs aux articulations (*κίδηματα*) , & d'aversion pour les plaisirs de l'amour ; & cette aversion est d'autant plus singulière , que la maladie attaque ordinairement ceux qui sont à la fleur de l'âge , & que les maladies exanthématiques excitent ordinairement à ces plaisirs ¹. L'autre est la *plique polonoise* , dont le regne s'étend depuis la source de la Vistule jusqu'aux monts Capéthiens , en Lithuanie , dans la Russie blanche , la Russie rouge , en un mot , dans tout cet espace de terre , connu anciennement sous le nom de Sarmatie. Il paroît certain que ce sont les Tatars qui l'ont introduite pour la première fois en Pologne ; quoiqu'on ne soit pas d'accord sur l'époque précise de son introduction , & qu'on prétende d'ailleurs que les Tatars eux-mêmes l'avoient apportée des Indes. Les symptômes ordinaires de cette maladie , sont les douleurs de membres , notamment des articulations , imitant les douleurs arthritiques , la rétraction des jambes , les convulsions , la diminution des forces , les écarts de l'imagination , qui vont quelquefois jusqu'à la manie ². Un phénomène bien singulier de cette

¹ Pallas, *Voyag. en Russie*. vol. I , p. 477, 480 , 652 & 659.

² *Journ. de Médec.* vol. XV, p. 333 & suiv. Cf. Haller , *dis-*

maladie & qui prouve la sympathie particulière qui existe entre la tête & les parties génitales, c'est le cas où, au défaut de cheveux, la plique s'établit quelquefois aux parties sexuelles, & acquiert assez de longueur pour descendre jusqu'au gras des jambes ¹. Au reste, le traitement de la plique polonoise par les mercuriels & les bois sudorifiques, prouve assez sa nature muqueuse, & par conséquent la tendance qu'elle doit avoir à frapper l'économie animale de cet épuisement de forces, qui nous rend indifférens pour le sexe.

§ CVI, l. 6. *Les naturels du pays attribuent la cause de ce changement à Dieu.* Nous avons déjà observé, d'après Hérodote, qu'on attribuoit au courroux de Vénus, cette étrange maladie des Scythes (Voyez not. § CVI, l. 4, p. 332).

§ CVI, l. 8. *Ils ont une si grande vénération pour cette espèce d'hommes, qu'ils les adorent, &c.* On pourroit expliquer cette vénération par le don de la divination que ces efféminés prétendoient tenir de Vénus, au rapport d'Hérodote ². Cette imposture étoit d'autant plus grossière, que c'étoit cette Déesse même qu'ils avoient ou croyoient avoir offensée, & que c'étoit en punition de cette offense qu'elle les avoit réduits à l'état de femme. L'explication que donne Hippocrate est beaucoup plus vraisemblable, & prouve en même temps que c'étoit une espèce de maladie endémique chez les Scythes, & non pas une maladie qu'ils eussent rapportée de leur expédition en Egypte. Dans le premier

put. ad morbor. histor. facientes, T. I, p. 255-277, & R. A. Vogel, *de cognosc. & curand. C. H. affect.* § 720.

¹ *Journ. de Médec.* vol. XC, p. 121.

² L. IV, cap. 67.

cas, ceux qui n'en étoient pas encore atteints avoient raison de la craindre, & d'avoir des égards pour ces malheureux, quoiqu'ils ne dussent pas pousser ces égards jusqu'à la superstition. Dans le second, c'étoit aux seuls complices du pillage du temple de Vénus que convenoit une pareille crainte. Au surplus, ce respect que les peuples Barbares ont pour les imbécilles & les idiots, n'est pas une chose extraordinaire. Les Turcs, infiniment plus féroces que les Scythes leurs ancêtres, ont cependant pour les stupides & les imbécilles une humanité qui est portée jusqu'à la vénération la plus superstitieuse. On voit chez eux tous les jours de ces êtres disgraciés par la nature, jouir d'une espèce de culte, même de la part du plus féroce janissaire; ce qui a fait dire à un homme d'esprit, témoin oculaire de la barbarie turque, que cette nation n'a d'humanité que pour les hommes en peinture. Il est remarquable que les imbécilles du Valais, connus plus particulièrement sous le nom de *Crétins*, jouissent de la part du peuple d'une vénération semblable à celle que les Scythes avoient pour leurs efféminés hypocondriaques : avec cette différence cependant que ceux-ci étoient regardés comme des objets du courroux du ciel, & que les égards qu'on avoit pour eux étoient inspirés par la crainte d'encourir la même disgrâce; au lieu que le bon peuple Valaisan regarde ses *Crétins* comme des signes de la faveur céleste, & qu'il les nomme pour cela, *bonnes ames de Dieu, sans péché*. On y trouve même des parens qui préfèrent leurs enfans idiots à ceux dont l'intelligence est plus saine, parce qu'ils regardent, comme plus certains du bonheur de la vie future, des êtres incapables de concevoir l'in-

tention du crime. Une autre différence entre les Crétins & les Scythes efféminés, c'est que les premiers, loin d'éprouver de l'aversion pour le sexe, ont une forte d'attrait assez violent pour leurs besoins physiques, & s'abandonnent aux plaisirs des sens de toute espèce, sans y soupçonner aucun crime, aucune indécence. Ajoutez à cela, qu'il y a des Crétins des deux sexes, & qu'on leur permet de se marier non-seulement entr'eux, mais encore avec des personnes saines ¹.

§ CVII, l. 3. καὶ οὐδὲν ἕτερον... ἀλλὰ πάντα [ὁμοῖα καὶ πάντα] θεία. J'ai cru devoir introduire dans mon texte, d'après le Ms. de Gadaldinus, les mots enfermés entre deux crochets. Ils ne font que rendre la tautologie plus redondante ; mais c'est précisément à cause de cela qu'ils m'ont paru appartenir à cette espèce de pléonasme ionique, dont j'ai déjà parlé très-au-long (Voy. not. § LXXXV, l. 12, p. 251).

§ CVII, l. 5. ἑκαστον δὲ ἔχει φύσιν [ἰδίην] τῶν τοιούτων. J'ai dit dans mes Variantes que j'ai adopté le mot enfermé entre deux crochets, d'après l'autorité de la version de Cornarius : mais je me suis apperçu ensuite qu'il existe encore dans celle de Calvus. Si ces autorités ne suffisent point pour justifier, ou du moins pour excuser cette addition à mon texte, je pourrai citer d'autres endroits parallèles, où notre auteur dit, αὖν ἑκαστον ἰδίην δύνανται καὶ φύσιν ἔχει ², ἑκαστον, αὐτέων ἔχει δυνάμιν τε καὶ φύσιν τὴν ἐν ᾧ ὄντος ³, & καὶ φύσιν δὲ ἔχειν ἑκαστον καὶ δυνάμιν ἐν ἐν ᾧ ὄντι ⁴.

¹ Coxe, *Lettres sur la Suisse*, P. II, p. 39, 40, 65, 66.

² Hippocrat. de Veter. Medic. § XXIII, T. I, p. 26.

³ Idem, de natur. human. § VIII, ibid. p. 268.

⁴ Idem, de morbo sacro, § XVIII, T. II, p. 344.

Plutarque semble même faire allusion à notre texte, lorsqu'il dit, ὅσα μήτε ὑπὸ τύχης, μήτε ὑπ' ἀνάγκης, μήτε ἰστί ΘΕΙᾶ, μήτε τοιαύτην αἰτίαν ἔχει, φυσικὰ λέγεται, καὶ ΦΥΣΙΝ ἸΔΙᾶΝ ἔχει¹.

§ CVII, l. 6. *Et qu'il n'en existe aucune qui ne doive son origine à des causes naturelles.* Tout ce § est un témoignage formel du théisme éclairé d'Hippocrate. Il admet une cause première; il fait dépendre d'elle les dérangemens de notre machine, puisque ces dérangemens ont leur raison physique & suffisante dans la construction même de cette machine, qui est son ouvrage: mais il ne croit ni ne veut que cette cause intervienne à tout moment dans le cours naturel des choses, une fois établi par elle, ni qu'elle soit responsable de nos passions, de nos excès, de nos folies, en un mot, de toutes les causes secondaires auxquelles la plupart de nos maladies doivent leur origine (Voyez Disc. prélim. § III).

§ CVIII, l. 1. *L'habitude d'être à cheval, & d'avoir sans cesse les extrémités inférieures pendantes, &c.* Pallas observe que les Tatars Kirguis ont presque tous les jambes cagneuses, parce qu'ils sont continuellement à cheval². Cet effet devoit être plus sensible dans un temps où l'usage des étriers n'étoit pas encore connu. On n'en trouve la première mention que dans Avicenne, écrivain du onzième siècle³.

§ CVIII, l. 1. κέδματα. J'ai traduit ce mot, d'une

¹ Plutarch. de placitis Philosophor. L. I, cap. I, T. IX, p. 470, edit. Reiske.

² Pallas, *Voyag. en Russie*, vol. I, p. 615.

³ Voy. *Utriusque Thesaur. Antiquit. Rom. & Græc. nova supplement.* vol. II, col. 1082.

origine obscure, par *fluxions chroniques aux articulations*, d'après l'explication qu'en a donnée Galien : τὰς ἐκ ρεύματος χρονίους * διαδέσεις, ἧτοι περὶ τὰ ἄρθρα σύμπαντα, ἢ ἐξαιρέτως περὶ τὰ κατ' ἰσχίον ¹, des affections chroniques décidées par une fluxion, & fixées sur toutes les articulations, ou spécialement sur l'articulation de l'ischion. Erotien & Hétychius confirment à peu près cette explication; mais ce dernier en ajoute cette autre, οἱ δὲ, περὶ τὰ γεννητικὰ μέρη, savoir, que selon d'autres ce mot signifioit des affections des parties génitales, ou plutôt autour des parties génitales. Pour s'assurer du vrai sens de ce mot, il faudroit en savoir l'origine. Quand Triller veut nous persuader sérieusement que le κέδματα vient de l'hébreu קדם kédem, il ne prouve que l'abus étrange qu'on peut faire de l'érudition ². Il n'en est pas de même de ce que ce critique ajoute à cette singulière étymologie, au sujet de M. Servilius, qui, au rapport de Tite-Live, se glorifioit d'avoir contracté une tumeur aux aînes à force d'aller à cheval, *tumorem hunc inguinum in equo dies noctesque per sedendo habeo* ³. Ce rapprochement auroit pu répandre quelque lumière sur les κέδματα des Scythes, qu'Hippocrate attribue de même à l'équitation fréquente, si ce *tumorem inguinum* n'étoit pas une expression trop vague, qui peut également s'appliquer au bubonocèle. Plutarque, qui nous a conservé le même fait concernant le Romain Servilius, est encore moins précis ;

* C'est sans nécessité que Petit (*Commentar. in Aret. Cappad.* p. 164.) propose ici de lire χρονίους en le rapportant au ρεύματα.

¹ Foës, *Æconom.* in Κέδματα.

² Triller, *Observat. critic.* p. 426.

³ Tit. Liv. L. XLV, cap. 39.

puisqu'il se contente de nous faire entendre que cette affection avoit son siege dans les parties que la décence empêche de découvrir : ἕνεια τῶν οὐκ εὐπρεπῶς ἐν ὄχλῳ γυμνοῦσθαι δοκούσιν τοῦ σώματος ἀνεκάλυψε· καὶ, πρὸς τὸν Γάλβαν ἐπιστρέψας, σὺ μὲν, ἔφη, γελαῖς ἐπὶ τούτοις, ἐγὼ δὲ σεμνύνομαι πρὸς τοὺς πολίτας· ὑπὲρ τούτων γὰρ ἡμέραν καὶ νύκτα συνεχῶς ἰππασάμενος ταῦτ' ἔσχον¹. Quoi qu'il en soit, voilà deux significations du mot κέδματα, qui toutes peuvent convenir à notre texte. Van-swieten pense que, comme Hippocrate a joint ensemble les *cedmata*, la *sciaticque*, la *podagre* & l'impuissance (§ CXII), ὑπὸ κεδμάτων, καὶ ἰσχυιάδων, καὶ ποδαγριῶν ἀλίσκονται, καὶ λαγνέειν κάκιστοί εἰσι, il est naturel de supposer qu'il s'est contenté d'exprimer toutes les affections des articulations par le second & le troisième mot, & que le premier regarde plutôt les parties génitales mêmes, auxquelles se rapporte aussi l'impuissance, « Cum autem Hippocrates in textu modo citato, » cum recenset mala metuenda à nimia equitatione, » *ischyadi* & *podagra* annumerat *cedmata* & *impotentiam* ad *Venerem*, non ita absolum videtur, quod » per hoc vocabulum potius designaverit morbos genitalium quam articulorum² ». Il regarde ailleurs cette affection comme une espèce de paralysie des muscles des parties génitales (Voy. not. § CIII, l. 7, p. 323). Prosper Martian, au contraire, prétend que dans Hippocrate cette affection, qu'il faut bien distinguer de la *sciaticque*, de l'*arthritis* & de la *podagre*, signifie des douleurs chroniques, mais peu violentes, des articula-

¹ Plutarch. in *Æmil.* T. II, p. 308.

² Van-swieten, *Comment. in Boerh. Aphorism.* § 1451, vol. 5, p. 429 sq.

tions quelconques ¹. En effet on trouve non-seulement dans le § CXII de ce traité, mais encore ailleurs ², les κέδμαλα précéder ou suivre la sciatique & la podagre; ce qui suppose que l'auteur regardoit toutes ces affections, comme des affections analogues, quoiqu'elles ne soient pas absolument les mêmes, & non pas comme appartenant à des classes différentes, ainsi qu'a voulu l'expliquer Van-swieten. Voilà donc trois opinions différentes sur le sens du mot κέδμαλα. Celle des anciens Interpretes, qui l'entendent des *fluxions* ou *douleurs chroniques des articulations*, paroît être fondée sur des endroits paralleles; c'est celle qu'ont embrassée Prosper Martian, & la plupart des autres commentateurs ou traducteurs modernes. La seconde, adoptée par Hesy-chius, & modifiée en quelque maniere par Triller, nous donne les κέδμαλα comme des affections qui ont leur siege dans le voisinage des parties génitales, & notamment comme des tumeurs des aînes. On pourroit justifier cette opinion par un passage parallele, fort altéré par les copistes, à la vérité, mais dans lequel on aperçoit cependant qu'il est question des tumeurs aux aînes jointes aux κέδμαλα. Le voici : ὁ παρὰ τὴν Εὐαλκείος (al. Ε'λεαλκείος), κρήνην περὶ (al. ὁ περὶ), τὰ ἘΞ ἑτα ἸΠΠΟΥΡΙΝ ΤΕ καὶ βουβῶνα, καὶ ἸΞΙ'ΑΣ, (al. Ἰξιν), καὶ κέδματα ³. Comme cet Ἰππουρις ne signifie en grec qu'un *casque*, à cause de la queue de cheval dont on ornoit les casques, ou la plante que

¹ Prosp. Mart. Annot. in Hippocrat. de affeâ. sect. 2, vers. 25 & 37.

² Hippocrat. de locis in hom. § XIX, T. I, p. 374, & de morbis, L. I, § III, T. II, p. 4.

³ Idem, Epidem. L. VII, § LVIII, T. I, p. 877.

nous connoissons aujourd'hui sous le nom de *prêle* ou *queue de cheval*, & que ni l'une ni l'autre de ces deux significations ne convient ici, Foës a cru qu'Hippocrate a voulu exprimer par ce mot, une *fluxion chronique aux aînes & aux parties génitales*, &c. ¹. Cornarius paroît avoir lu ici. . . . περὶ ἐξ ἑτὲα ἰξ ἰππασίης βουβῶνα, ἰξίαις, καὶ κέδματα ἰσχε, il eut, pendant près de six ans, à cause d'une équitation fréquente, une tumeur aux aînes, des varices & des cedmata. Quant à Calvus, il faut être inspiré pour deviner ce qu'il a pu trouver dans ses Mss. On voit, par exemple, qu'il exprime l'ἰππουρίν par *cutem corruptam hippurinæ*; vient ensuite *coxendicis dolorem*, qui répond, non à l'ἰξίαις ou ἰξίν, mais plutôt à ἰσχίον ou ἰσχιᾶδα, ce qui est beaucoup plus raisonnable; le mot βουβῶνα n'y paroît point; & au lieu de κέδματα on trouve *loca humida ulcerata*, ce qui donne lieu à croire qu'il avoit trouvé dans quelque Ms. τέλματα, comme j'ai trouvé dans les miens κελμάτων, à la place de κεδμάτων (Voy. *Variant.* p. 164). On peut regarder comme une troisième opinion celle de Van-swieten, qui entend κέδματα dans le sens d'une paralysie des muscles des parties génitales. J'ajouterai une quatrième signification, dans laquelle Arétée semble avoir employé ce mot, quoique d'ailleurs la maladie dans l'histoire de laquelle il l'emploie, soit du nombre de ces affections qu'on ne connoît guere aujourd'hui, malgré les diverses conjectures ² qu'on a proposées. L'auteur lui donne le nom de *maladie aiguë de la*

¹ Voy. Foës, *not. ad hunc locum*, & *Æconom. in Ἰατρικῇ.*

² Voy. *Comment. de rebus in Sc. natur. & Medic. gestis*, vol. I. p. 410, & vol. XVIII, p. 709, Cf. & Morgagni de *sed. & caus. morbor.* Epistol. XXVI, § 23.

veine-cave ; & c'est en la décrivant qu'il parle d'une autre affection de la même veine , qui ne peut être qu'une dilatation variqueuse terminée par une rupture, à en juger par la manière dont il s'exprime : γίγνεται δ' οὖν ἀμφὶ τήνδε τὴν φλέβα καὶ κέδματα , εὖτε ῥηγνυμένη ΑΙΜΟΡΡΑΓΙῆ ἄκιστα κλείνει . ὕπερθεν μὲν διὰ πλεύμονος καὶ ἀγληρίας ἐκχεομένου , ἣν ἐν τῷ θώρακι ῥαγῇ . ἣν δὲ παρὰ τὴν ΑΨΧΗΝ ἐς τὴν κάτω κοιλίην τοῖσι ἐντέροισι ΠΕΡΙΕΧΕΤΑΙ , ὥς ἐμπλείειν τὰ ἔντερα , εὖτε ΠΡΩΉΝ ΚΑΘ' ἑΝ ἐκφανῆναι τὸ αἷμα , θνήσκουσι οἷδε . ἦν ΔΕ ἡ κοιλία πληρεμένη αἵματος , « Cette veine est encore sujette aux ruptures » (κέδματα) ; & ces ruptures donnent lieu à des morts » subites par l'hémorrhagie qu'elles entraînent. Si c'est » la partie supérieure de la veine , enfermée dans la » cavité du thorax , qui a essuyé la rupture , le sang » se livre un passage à travers le poumon & la tra- » chée , & sort par le haut. Mais si la rupture a eu » lieu dans la partie de la veine qui descend le long » de l'épine , l'épanchement se fait alors dans le bas » ventre , tout autour des intestins , en sorte que ceux- » ci nagent dans le sang ; & la mort arrive subite- » ment avant que le sang , qui remplit le ventre , se » manifeste par le bas * ». On voit , par cette description , qu'Arétée emploie le κέδματα dans le sens

* Je ne m'arrêterai point à rapporter les corrections que les autres ont proposées sur ce passage ; on peut les voir dans l'édition d'Arétée , publiée par Boerhaave en 1735. Je me contente de proposer les miennes , qui sont au moins nécessaires pour l'intelligence de ma traduction. Je lis donc , ΑΙΜΟΡΡΑΓΙῆ (à l'ablatif) ΡΑΨΧΗΝ (puisqu'il a dit plus haut , en parlant de la veine-cave inférieure : ἐπὶ τὴν ῥάχιν ἔξισι , καὶ τῇδε παρατίθεται) ΠΕΡΙΧΕΤΑΙ ΠΡΙΝ ἢ ΚΑΤΩΘΕΝ (ce dernier mot s'oppose à l'ὑπερθεν qui a précédé) ἢ ΔΕ κοιλία , x. 7. λ.

d'anévrysmes

d'anévrysmes des veines , de ruptures , ainsi que je l'ai traduit ; & il est plus que probable qu'il l'entendoit de même dans les écrits d'Hippocrate , d'où il l'avoit emprunté. Cette signification paroît du moins plus conforme à l'origine du mot , qu'on regarde comme un dérivé du verbe *κέω* , synonyme de *σχίζω* , fendre , déchirer. Le prétérit passif de ce verbe est *κέκεσμαι* , & dans le dialecte ionique *κέκεδμαι* (comme on a dit dans ce même dialecte *ἴδμεν* pour *ἴσμεν* , & *ὀδμή* pour *ὀσμή*). De cette dernière forme vient le *κέδμα* pour *κίσμα* , de la même famille & signification que *κίασμα* (de *κεκίασμαι* , prétérit passif de *κεάζω*) qu'Hesychius explique par *κλάσμα* , *ῥήγμα* . Il est possible qu'Hippocrate , ou ses disciples , se soient servis quelquefois dans ce sens , du mot *κέδμα* ; du moins dans le passage des épidémies cité plus haut , l'*ἰξίαις* , qui le précède immédiatement , signifie des varices ; si toutefois ce mot n'a point pris la place d'*ἰσχίαι* ou *ἰσχιάδα* .

§ CVIII , l. 2. *ἄτε αἰεὶ κρεμαμέναν ἀπὸ τῶν ἵππων τοῖν ποδοῖν* . J'ai dit , dans mes Variantes , que j'ai pris de Vander-Linden cette leçon *τοῖν ποδοῖν* . C'est au nombre duquel que l'auteur s'exprime en pareil cas : *τὸ χεῖρ καὶ τοῖν ποδοῖν* .¹ On trouvera peut-être que j'ai mal fait de ne pas avoir aussi changé le *κρεμαμέναν* en *κρεμαμένοιν* , pour qu'il s'accorde en nombre avec le substantif. Mais , outre que ce *κρεμαμένων* pourroit bien se rapporter à un autre substantif sous-entendu *αὐτέων* ou *τῶν σκυθέων* , il peut aussi se lier avec *τοῖν ποδοῖν* , malgré la prétendue discordance du nombre. Hérodote a dit *δυοῖν ὀδοῖν παρευσέων* ² & *δυοῖν οὐκ*

¹ De natur. puer. § XXXV, T. I , p. 157.

² Herodot. L. I , cap. 11.

ὁμοειδένων¹. Au reste, il est possible que les copistes aient confondu le κρεμασμένων avec le κρεμαμένοιν, ainsi qu'ils l'ont fait dans ce passage : τρέφεται τὰ μὲν ἐς αὐξήσιν καὶ ἐς τὸ εἶναι τὰ δὲ ἐς τὸ εἶναι μόνον, οἷον γέροντες. τὰ δὲ πρὸς ΤΟΥΤΩΝ καὶ ἐς ῥώμην², où le sens exige ΤΟΥΤΟΙΝ.

§ CVIII, l. 3. *Des fluxions chroniques aux articulations.* Tout ceci est exprimé dans le texte par le seul mot κέσμαλα, dont j'ai déjà rapporté les différentes significations (Voyez l'avant-dernière not.). Il est très-possible que l'auteur l'ait entendu ici *des tumeurs variqueuses des aînes, des bourses, du périnée*, en un mot, *de toute la région des parties génitales*; & ce sens paroît d'autant plus probable, que la compression habituelle de ces parties, causée par une équitation journalière, peut très-bien donner lieu aux varices. Ajoutez à cela que la maladie des Scythes étoit, suivant toutes les apparences, une affection hypochondriaque (not. § CVI, l. 6, p. 334); & l'on sait que les personnes les plus sujettes aux varices sont les hypochondriaques.

§ CVIII, l. 4. οἱ ἂν σφόδρα νοσήσασιν. D'après Calvus & Vander-Linden, qui joignent ces mots avec ce qui suit, ἰσχνῆσαι δὲ σφέας αὐτέους, κ. τ. λ., le sens de ce passage seroit celui-ci « aux articulations; » leur hanche se retire, & ils deviennent boiteux. » Quand cette maladie s'aggrave, ils se traitent de » cette manière : ils se font ouvrir, au commencement » de la maladie, les deux veines qui sont derrière les » oreilles ». Il est étonnant que Foës ait approuvé cet arrangement, sans s'être aperçu de la contradiction

¹ Idem, L. I, cap. 91.

² De alimento, § VII, T. I, p. 596.

qui résulte des expressions *s'aggrave & au commencement.*

§ CVIII, l. 5. *La maniere dont ils se traitent au commencement de la maladie, consiste à se faire ouvrir les deux veines qui sont derriere les oreilles.* J'aurois pu traduire plus littéralement, *la maniere dont ils se traitent consiste à se faire ouvrir au commencement de la maladie les deux, &c.* Ce qu'Hippocrate regarde ici comme la cause de l'impuissance des Scythes, je veux dire, l'ouverture des veines des oreilles, l'auteur du sixieme livre des *Epidémiques* semble le conseiller comme un remede contre les *cedmata*: *κειδμάτων τὰς ἐν τοῖσιν ὠσὶν ὀπισθεν φλέβας σχάζειν*¹; mais je regarde ce passage comme tronqué, quoique je ne voie pas dans ce moment comment on pourroit le rétablir. Je ne fais si c'est par distraction, ou pour n'avoir point entendu notre auteur, ou enfin pour avoir le plaisir de le contredire, que Bodin lui fait dire ici que les Scythes, après avoir tenté inutilement de jouir des plaisirs de l'amour, prennent par dépit l'horrible parti de se priver tout-à-fait de la virilité par la section des veines des oreilles, « Scythas » vero negat Hippocrates ad Venerem aptos esse..... » & cum frustra Venerem tentaverint, odio Veneris se » ipsos castrare. Castrationem vocat alibi venæ cephalicæ, quæ sub auribus latet, sectionem² ». Il est à présumer que Haller n'a pas mieux compris Hippocrate, lorsqu'il dit, en parlant de lui: « admiscet aliqua ex » fama, eaque infida, accepta, de Scythis nobilibus » eviratis, quod vitium a bellicosa gente alienissimum » est; de absongo remedio ejus mali, venarum pone

¹ *Epidem. L. VI, S. V, § 21. T. I, p. 811.*

² Bodin, *Method. ad. facil. Histor. cognit.* cap. 5, p. 147.

« aures refectione ¹ ». Ainsi, les Scythes se coupoient les veines des oreilles, suivant Bodin, pour se rendre impuissans, & suivant Haller, pour se guérir de l'impuissance. Rien de tout cela ne se trouve dans Hippocrate. Pour s'en convaincre, il suffit de lire avec attention son texte depuis le § CVI jusqu'au § CXII. On y verra que ce n'étoit qu'une partie des Scythes *πλείστοι* (Voy. not. § CVI, l. 1, p. 327), auxquels cette impuissance arrivoit ; qu'elle reconnoissoit pour cause les saignées (vraisemblablement trop copieuses) des veines des oreilles ; que ces saignées étoient pratiquées dans la vue de remédier à un autre mal qu'il appelle du nom de *κίσμαλα* ; que ce mal pouvoit bien être un commencement d'impuissance, mais non pas l'impuissance elle-même, qui ne se déclaroit qu'après les saignées.

§ CVIII, l. 7. ὅταν δὲ ἀπορρύῃ τὸ αἷμα, ὕπνος ἐπιλαμβάνει ὑπὸ ἀσθενείας, καὶ καλεῖδουσι. J'ai changé l'ὑπολαμβάνει en ἐπιλαμβάνει, ainsi qu'il doit l'être, & qu'on le trouve ailleurs : καὶ ὕπνος μὲν ἐπέλαβε, ὁ δὲ πυρετὸς αὖτις οὐκ ἡφίει ². Ce qui suit immédiatement ce dernier passage est également altéré : σπασμὸς δὲ χεῖρα τὴν ἀριστερὴν ὑπελάμβανεν, & il faut par conséquent en changer le dernier mot en ἐπελάμβανεν. Quant à ce qui précède dans notre texte, ἀπορρύῃ τὸ αἷμα, Calvus paroît avoir lu : πούλῳ ρύῃ αἷμα ou bien ἀπορρύῃ πούλῳ αἷμα ; mais cette addition qui se voit encore dans la version de Cornarius, & qui n'est pas d'ailleurs sans vraisemblance, est d'autant moins nécessaire que l'ἀσθενείας, qui suit de près, indique assez qu'il est question d'une excessive quantité de sang que les Scythes laissoient couler dans cette opération.

¹ Haller, *Art. med. princip.* T. I, Præfat. p. 2.

² *Epidem.* L. V, § XIV, T. I, p. 779.

§ CVIII, l. 11. ἐμοὶ μὲν οὖν δοκέει ἐν ταύτῃ τῇ ἰήσῃ διαφθεῖρεσθαι ὁ γόνος. Ces derniers mots ὁ γόνος, que j'ajoute à mon texte d'après le Ms. de Gadaldinus, sont d'autant plus nécessaires, que sans eux, le verbe διαφθεῖρεσθαι n'auroit pas à quoi se rapporter. Si l'intention de l'auteur eût été de le rapporter aux Scythes, il auroit dit: δοκέουσι (& non pas δοκέει) ἐν ταύτῃ τῇ ἰήσῃ διαφθεῖρεσθαι, comme il dit à la fin de ce §: δοκέουσι τὰς φλέβας ἐπιλάμνειν. Ajoutez à cela qu'on trouve plus d'une fois dans ce traité φθορὰι τοῦ γόνου §§ XCIX & CXV.

§ CVIII, l. 14. *Car il paroît qu'ils coupent précisément les veines voisines des oreilles, dont l'ouverture rend les hommes impuissans.* Il répète ailleurs cette même observation sur les effets de la saignée des veines des oreilles ¹. Elle est une suite des connoissances angiologiques, encore trop peu avancées du temps d'Hippocrate. Dans le traité des veines qu'on trouve parmi ses écrits, mais qui appartient vraisemblablement à son gendre Polybus, il est dit que « les veines jugulaires » se portent de la tête, en passant près des oreilles, » au cou, qu'elles traversent; d'où elles continuent intérieurement le long de l'épine, & passent près des lombes, pour se porter aux testicules, &c. ² ». Petit s'élève ici contre l'anatomie & la physiologie d'Hippocrate, au sujet du trajet que ce dernier fait faire à la liqueur séminale de la tête aux testicules par la voie des veines des oreilles, ainsi que des effets qu'il

¹ Hippocrat. de genitur. § III, T. I, p. 126, & de locis in homin. § VIII, T. I, p. 366.

² Idem, de venis, § XII, T. I, p. 301. Cf. & Aristot. Histor. animal. L. III, cap. 3.

attribue à la section de ces veines ¹. Zvinger, qui n'étoit pas moins instruit que Petit, parle de cette opinion du pere de la médecine avec plus de circonspection, « Fieri posse ut sub uno cælo secta vena proficit » vel obfit, sub alio non item; uti etiam videmus » morbos pro regionis diversitate, vel faciles, vel difficiles reddi. Neque vero omnia, quorum ratio expedita reddi nequit in dubium sunt revocanda, nisi » cum Proragora ingenium tuum ἀπείρων μέτρον statuere » velis ² ». En effet il est ici question plutôt du fait que de l'explication qu'en donne Hippocrate. Celle-ci peut être fautive, sans que l'existence de la chose puisse être révoquée en doute. Une évacuation excessive du sang, sans aucun égard pour les parties du corps par lesquelles elle a lieu, peut très-bien anéantir ou du moins suspendre pour quelque temps la vertu prolifique dans l'homme, au point de lui ôter le desir même de se reproduire. C'est effet sera d'autant plus prompt & plus sûr que le sujet aura déjà été énérvé par d'autres causes antérieures, telles, par exemple, qu'une équitation habituelle, qui dénature le sang (*Voy. not. § CIII, l. 7, p. 323*), ou quelque autre exercice violent. Quant à la correspondance que l'auteur établit entre les parties de la tête & les organes de la génération, elle est encore un fait constaté par une foule de phénomènes tant physiologiques que pathologiques qu'on observe tous les jours, & qu'il est impossible d'expliquer autrement que par cette correspondance, quoique nous ignorions la manière dont elle se fait. La langueur qu'on éprouve à la suite du coït, se fait sentir principalement à

¹ Petit, de *Amazonibus*, cap. XVIII, p. 113.

² Zvinger, *Commentar. in Hippocrat.* p. 273.

la tête ; c'est dans cette même partie du corps & dans le système nerveux , qui en est une dépendance , que s'établissent les maux qu'entraîne l'abus des plaisirs de l'amour. Les affections de la tête & celles des testicules , qui , dans diverses maladies , tantôt coëxistent , tantôt se succèdent ou s'alternent comme des crises ou comme des métastases , prouvent encore cette correspondance ou communication. Les ophthalmies & les aphthes de la constitution pestilentielle du III^e livre des *Épidémiques* étoient constamment accompagnées d'affections des testicules. Nous avons déjà observé (*not.* § CVI , l. 6 , p. 336) que la plique polonoise , au défaut de cheveux sur la tête , s'établit quelquefois dans le poil qui garnit les parties de la génération. On sait que ce poil ressemble aux cheveux de la tête par la forme ovale de ses bulbes¹ ; que le prépuce est de la même substance que la peau des paupières , & que sa longueur est en raison de celle de ces dernières². Il paroît même que le volume de la verge est assez constamment proportionné à celui du nez ; & l'on prétend avoir observé que le testicule du côté gauche est ordinairement plus gros que le testicule droit , & que la vue est plus claire dans l'œil du même côté³.

§ CIX , l. 1. ἐπειδὴν ἀπικανταὶ παρὰ γυναῖκας , καὶ μὴ οἷοι τε ἔωσι χρεῖσθαι σφίσι , τὸ πρῶτον οὐκ ἐνθυμεύονται. Le changement que j'ai fait de γυναῖκα en γυναῖκας est assez justifié par le pronom pluriel σφίσι qui suit de près , sans parler des versions de Calvus & de Cornarius , qui présentent aussi la leçon γυναῖκας. Mais ces deux inter-

¹ Comment. de rebus in Sc. nat. & Medic. gestis , vol. XX , p. 108.

² Buffon , *Histoir. natur.* T. IV , p. 224 , edit. in-12, 1752.

³ *Philosoph. Transact.* Vol. III , p. 730.

pretres l'ont entendu des épouses mêmes de ces infortunés (*uxores adeunt*); & ils ont été suivis en cela par plusieurs autres traducteurs anciens & modernes. Si c'eût été l'intention de l'auteur, il auroit dit: *παρὰ τὰς ἰδίας* (ou *παρὰ τὰς ἑαυτέων*) *γυναῖκας*. En s'exprimant, comme il l'a fait, d'une manière générale, *avec des femmes*, *παρὰ γυναῖκας*, il a voulu peut-être insinuer par là, que leur impuissance étoit si complète, que la nouveauté des objets même, jointe aux moyens d'excitation, ordinairement plus puissans & plus pressans dans le cas d'un commerce illicite & furtif, n'avoit aucune prise sur eux. Quant au pronom *σφίσι*, tous les imprimés & tous les Mss. portent *σφίσιν* (le *σφῆσιν* de quelques-uns n'est qu'une faute d'orthographe) *αὐταῖς*, excepté Vander-Linden, qui a changé ce dernier mot en *αὐτοῖς*. La première expression est un véritable solécisme, qui doit son origine à la glose *αὐταῖς* que quelqu'un aura notée à la marge pour expliquer le *σφίσι*, & pour indiquer en même-temps que ce pronom, l'équivalent de *αὐταῖς*, se rapportoit à *γυναῖκας*. Le changement en *αὐτοῖς* remédie bien au solécisme, mais il change absolument le sens; car le *σφίσιν αὐτοῖς*, ne signifiant que *ἑαυτοῖσι*, *d'eux-mêmes*, ne peut se rapporter qu'aux *efféminés* mêmes, & non pas aux femmes, chez lesquelles ils alloient. Il faut donc de toute nécessité retrancher tout-à-fait l'*αὐταῖς*, qui n'est absolument, comme je viens de l'observer, qu'une explication marginale du mot *σφίσι*, pour que l'expression *χρῆσθαι σφίσι* puisse signifier ce qu'on va voir dans la note suivante.

§ CIX, l. 3. *χρῆσθαι σφίσι*. Cette expression, qui signifie littéralement *user d'elles*, est en usage chez les Grecs; de même que chez les Italiens l'*usare* ex-
prime

prime honnêtement le commerce entre perſonnes de différent ſexe. Auſſi le traducteur italien a-t-il été le moins embarrasſé à rendre ce paſſage ¹. Hérodote, en parlant d'Amaliſ, à qui il étoit arrivé un accident à peu près ſemblable à la maladie des Scythes, dit : τῇ, ἐπεὶ γε συγκλίνοιτο ὁ Αἴμασις, μίſγεισθαι οὐκ οἷός τε ἐγένετο (l. ἐγένετο) : τῇσι δὲ ἄλλησι γυναιξὶ ἐχρᾶτο ². On peut expliquer par là cette gloſe d'Heſychius, qu'on a mal à propos regardée comme altérée : Κίρων · ἀδύνατος πρὸς ſυνουσίαν. ὁ γυναικίας καὶ μὴ δυνάμενος ΧΡῆσθαι. Ce dernier mot n'eſt qu'une ellipse, à laquelle il faut ſous-entendre γυναιξί. Ce paſſage de Plutarque n'a pas été non plus compris, faute d'avoir examiné la valeur du mot χρῆσθαι. En rapportant l'opinion de quelques anciens Philoſophes, concernant la liqueur ſéminal de la femme, cet écrivain dit : καὶ τὸ θῆλυ προίεσθαι ſπέρμα · ἔχει γὰρ παραſτάτας ἀπιſτραμμένους (je lis, avec Galien, ἀπιſτραμμένους). διὰ τοῦτο καὶ ὀρεῖται ἔχει παρὰ τὰς ΧΡῆσεις ³. Cette dernière expreſſion παρὰ τὰς χρήσεις, ſignifie tout ſimplement dans le temps du coït. C'eſt ainſi que χρῆστος eſt employé dans le ſens d'un homme qui jouit de la faculté de ſe reproduire par cet acte conſervateur de l'eſpece. Je profite de cette occasion pour expliquer un paſſage de notre auteur, que je ne crois pas aſſez bien rendu. Il dit, en parlant des eunuques : δίοτι καὶ οὐχ ὑπάρχουσιν οἱ εὐνοῦχοι ΧΡΗΣΤΟΙ. τῶν δὲ τὰδε ἐκπριβέντων, ἡ ὁδὸς τῆς γονῆς ἐμπεφρακται · παροῦνται γὰρ οἱ ὄρχιες, καὶ τὰ νεῦρα ſκληρὰ

¹ Voy. *Viaggi di Ramuſio*, T. II, f^o 199.

² Herodot. L. II, cap. 181.

³ Plutarch. *de placit. Philoſoph.* L. V, cap. 5, T. IX, p. 585, edit. Reiske.

καὶ μωρὰ γινόμενα ὑπὸ τοῦ πόρου οὐ δύναται τείνειν καὶ χαλαῖν¹. On a traduit ces derniers mots, *neque tendere, neque laxare possunt*. Il falloit dire, *neque tendere* (ou plutôt *arrigere*), *neque intromittere possunt*; car le χαλαῖν (dont les Italiens ont pris leur *calare*), est ici employé pour exprimer l'intromission du membre viril, comme le τείνειν exprime l'érection. C'est du moins dans ce sens qu'il avoit dit quelques lignes plus haut, αἰεῖσθαι καὶ καθίεσθαι, *elevatur & intromittitur*; & c'est dans ce même sens qu'il faut entendre cette glose d'Hesychius, Εἰσάσας (je corrige εἰσάσαι)· τὸ χαλαῖν τὸ αἰδοῖον. Le même Grammairien explique le Κολιάζοντες, autre mot obscene, par ἀποθύντες. L'expression ὠστικὴ Κλεωνύμου d'Aristophane² présente une idée qui n'est pas moins indécente.

§ CIX, l. 3. τὸ πρῶτον οὐκ ἐνθυμεῖσθαι. Ce dernier mot est la contraction ionique d'ἐνθυμέσθαι, mot qu'il a employé aux §§ I, III, LXXIX & CXXVII, dans le sens de *considérer*; mais il est aussi possible que ce soit la forme contracte d'ἐνθυμάσθαι (comme il a dit διαίτευσθαι [§ XCIV] pour διαίτιάσθαι) ou bien d'ἐνθυμέσθαι, à la manière des Dorien³. Cette incertitude est d'autant moins importante, que toutes ces différentes formes peuvent exprimer des idées à peu près semblables ou analogues. De la signification primitive de *considérer*, *rouler quelque chose dans la tête*, *avoir l'esprit occupé de quelque idée*, on est venu naturellement à l'inquiétude ou à l'agitation de l'esprit,

¹ Hippocrat. de genitura, § III, T. I, p. 126.

² Acharn. 844.

* On trouve dans Hérodote ἀνδρομέτης pour ἀνδρομέτω (I, 123) ἀπρωμέναι pour ἀπρωμέναι (IV, 203), ἰδέναι pour ἰδέναι (V, 89) &c.

causée par des idées désagréables , & notamment par les passions violentes , comme celles de la colere & de l'amour , qui nous absorbent , pour ainsi dire , & nous empêchent de songer à tout autre objet. Xénophon , pour exprimer le ressentiment qu'on conserve d'une injure , dit , οὐδὲν ἐνθυμεῖσθαι ἀνθρώπους , οἵτινες δίκαιως ἀτιμῶνται , ἀλλ' οἵτινες ἀδίκως ¹ ; à moins que ἐνθυμεῖσθαι ne soit ici une erreur de copiste , au lieu d'ἐνθυμοῦσθαι. Notre auteur oppose à l'ἐνθυμεῖνται la phrase ἡσυχίην ἔχουσι ; & cette opposition s'observe encore dans ces vers d'Eschyle :

Τὰ μὲν γὰρ οἶδα κάρτα σ' ΕΝΘΥΜΟΥΜΕΝΗΝ ,

Τὰ δ' ἐμφανῶς πράσσουσιν ΗΨΥΧΑΙΤΕ' ΠΑΝ ².

Dans ces vers l'ἐνθυμουμένην exprime la *colere* ou l'*indignation* , comme l'ἐνθυμεῖνται de notre texte sert à exprimer les *chagrins* & les *inquiétudes causées par un amour malheureux*. Il est remarquable que Sophocle , en parlant d'une femme qui se consume en regrets en attendant le retour de son époux , dit :

ΕΝΘΥΜΙΟΙΣ ἐν αἷσι ἀνδράτοισι τρύχισθαι ³,

ce que le Scholiaste explique par μεριμνητικάις , πολυφρονίσις. Je ne citerai point l'autorité des Septante , qui emploient manifestement le mot ἐνθυμεῖσθαι , pour exprimer tantôt les *désirs amoureux* ⁴ , tantôt ceux qu'*excite l'avarice* ⁵. Il peut encore signifier la *sensation désagréable* qui précède ou qui suit une action qu'on ne veut pas commettre , ou qu'on voudroit n'avoir

¹ Xenoph. Athen. Respubl. circa finem.

² Æschyl. Eumenid. 217.

³ Sophocl. Trachin. 109.

⁴ Deuteronom. XXI, 11.

⁵ Ios. VII, 21.

point commise. Dans le premier cas, c'est le *scrupule*, bien ou mal fondé; dans le second, c'est simplement le *repentir*, le *regret*, ou bien le *remords*, quand l'action commise est de nature à causer une vive inquiétude à l'ame, ou l'imagination assez foible pour s'inquiéter des choses indifférentes en elles-mêmes. Ces deux dernières significations s'expriment plus ordinairement en grec par ἐνθύμιον, ou ἐνθυμιστὸν ποιεῖσθαι, ἐνθύμιον τίθεσθαι, ἐνθύμιον γίγνεσθαι ou εἶναι ¹. Mais le simple ἐνθυμῆσθαι est aussi susceptible d'exprimer les mêmes idées *; & celle du *scrupule* peut très-bien s'appliquer à notre texte, où il est question des hommes superstitieux, qui d'abord ne s'en faisoient aucun, οὐκ ἐνθυμεῖσθαι, mais qui, après plusieurs tentatives inutiles, au lieu de chercher les moyens naturels propres à remédier à un mal occasionné par des causes physiques, le regardoient comme une punition du ciel, & se faisoient scrupule des essais même les plus innocens. Ces différentes acceptions du mot ἐνθυμεῖσθαι, m'ont déterminé à le rendre par l'expression un peu vague, *ils ne s'en inquietent point*. La version de Dacier, *ils ne s'embarrassent point*, l'est aussi. Celle de Witzen est plus littérale, *neemen zy dat niet ter herten* ². Grimm a jugé à propos de le rendre par *schæpfen keinen ver-*

¹ Voy. la note de Duker sur Thucydide, VII, 50, Ammonius, ἐν ἐνθύμῳ, & Suidas, ἐν ἐνθύμῳ.

* Du moins les Septante l'ont employé dans le sens de *se repentir* ou *d'avoir du regret*: καὶ ἐνθυμένῳ ὁ θεὸς, ὅτι ἐποίησε τὸν ἀνθρώπον ἐπὶ τῆς γῆς. Genes. VI, 6. La version d'Aquila, porte μεταμελήσει (au lieu d'ἐνθυμένῳ), ce qui exprime plus littéralement le mot נִחַם nicham.

² Witzen, *Noord en Oost Tartarye*, T. I, p. 24.

dacht , c'est-à-dire , ils ne soupçonnent rien ; & cette explication peut être justifiée par cette glose de Suidas , *Εὐθυμιστόν· ὑποπτόν*. Mais le traducteur italien a peut-être mieux fait de le paraphraser : *non mettono il cuore a ciò , nè si danno affanno* ¹.

§ CIX , l. 5. *πειρωμένοισι*. Le sens & l'emploi de ce mot du texte , peuvent nous servir à corriger un autre passage , où l'on fait dire à Hippocrate des extravagances dignes d'un charlatan. Il y est question de ce qu'il appelle *la maladie noire*. Le régime qu'il prescrit à celui qui en est attaqué , consiste : « à ne pas user » immodérément du vin ni du coït , & lorsqu'il veut » faire usage de ce dernier , que ce soit à jeun * ; à » se mettre dans une étuve ; à ne point s'exposer à » l'ardeur du soleil ; à éviter l'excès dans l'exercice & » dans la promenade ; à s'abstenir des bains chauds , &c. » *καὶ θωρηξίων ἀπέχεσθαι καὶ λαγνείης · ἣν δὲ λαγνεύῃ , νηστὶς ΠΥΡΙΑΣΘΑΙ , καὶ τοῦ ἡλίου ἀπέχεσθαι , μηδὲ γυμνάζεσθαι πολλὰ , μηδὲ περιπατεῖν , μηδὲ θερμολουτέειν , κ. τ. λ.* ². Il y a certainement dans un tel régime de quoi tuer l'homme le plus robuste , en le mettant immédiatement avant ou après le coït dans une étuve ou bain de vapeurs ; car c'est le sens du mot *πυριᾶσθαι* ³. Il est même étonnant qu'on ne se soit point aperçu que l'auteur se contredit , en ajoutant ensuite qu'il faut éviter le soleil & les bains chauds. Je crois faire disparaître tous

¹ *Viaggi di Ramusio* , T. II , f° 199.

* C'est d'après la version de Foës ; mais selon Cornarius , qui suit une autre ponctuation , il faudroit , *se mettre à jeun dans une étuve* , ou *bain de vapeurs*.

² *Hippocrat. de morbis* , L. II , § LXXI , T. II , p. 94.

³ Foës , *Æconom. in Πυρίᾳ*.

ces inconveniens , en lisant , ἢν δὲ λαγνέῃ , νηστὶς ΠΕΙ-
ΠΑΨΘΑΙ , mais s'il veut faire usage du coït , qu'il le
fasse au moins à jeun.

§ CIX , l. 9. γυναικίζουσί τε , καὶ ἐργάζονται μετὰ τῶν
γυναικῶν ἃ καὶ ἐκείναι. Voyez la note sur le § CVI ,
l. 2 , p. 328.

§ CX , l. 1. Cependant cette maladie n'attaque que
les hommes , &c. Foës s'est ici trompé d'une manière
bien étrange ; car il fait dire à Hippocrate que la
maladie dont il est question attaque les hommes de
condition qui ont acquis de grandes richesses par le
moyen de l'équitation , *qui ad maximas opes per equi-
tationem ascenderunt*. Il n'est pas étonnant que Van-
swieten ait copié l'erreur de Foës. « Notat Hippocrates
» hac affectione tentari opulentissimos quosque Scythas ,
» minime autem infimos , sed generosissimos , qui maxi-
» mas opes per equitationem acquisiverunt ¹. » Mais
ce qui m'a surpris le plus , c'est d'avoir trouvé le même
sens exprimé dans la version du docteur Grimm , *Die
edelsten und die durch die pferdezucht viel vermægen
besitzenden*. Cette erreur doit son origine aux mots du
texte , διὰ τὴν ἵππασίν , qui pouvant se rapporter au
κεκλημένῃ (si l'on retranche la virgule qui suit ce der-
nier mot) , comme ils se rapportent au πάσχουσι , font
une espece d'équivoque , qui cependant n'en est plus
une , lorsqu'on fait attention à la dernière phrase du
§ , οὐ γὰρ ἵππάζονται.

§ CXI , l. 6. . . . κεκλημένοισι , Εἰ δὲ τιμῶμενοι
χαίρουσι οἱ θεοὶ καὶ θαυμάζομενοι ὑπ' ἀνθρώπων. En com-
parant le texte vulgaire ainsi conçu : κεκλημένοισιν οἱ

¹ Van-swieten , *Comment. in Aphorism. Boerh.* § 1451 , T.
V , p. 429.

TIMΩΜΕ'ΝΟΙΣΙΝ ἩΔΗ, Εἰ χαίρουσιν, κ. τ. λ. & l'embaras dans lequel ce texte inintelligible a jetté la plupart des traducteurs avec le sens tout naturel qui résulte de ma correction, on excusera la liberté que j'ai prise de la faire. On pourroit encore s'approcher davantage du texte, en lisant : κεκλημένοισι, εἰ τιμώμενοι δὴ χαίρουσι αἱ θεοὶ καὶ θαυμάζομενοι ὑπ' ἀνθρώπων. Le sens sera toujours le même, & l'expression ne sera pas moins grecque. J'ai aussi pensé que l'auteur auroit pu également dire, κεκλημένοισι, ἢ τοῖσι τιμώμενοισι, εἰ δὴ χαίρουσι οἱ θεοὶ θαυμάζομενοι, κ. τ. λ, en retranchant le καὶ qui précède le θαυμάζομενοι, & qui devient alors inutile, & en prenant le τιμώμενοισι dans le sens de *riches* par opposition à l'ὀλίγα κεκλημένοισι. Car ce sont ordinairement les riches qui sont les plus honorés.

..... πᾶσι φίλος, καὶ ΤΙΜΙΟΣ ἐστίν

Ἀνθρώποις, ὅτεάν τε πόλιν καὶ γαῖαν ἵκηται,

Par-tout il trouve des amis, dans tout lieu & dans tout pays les honneurs l'attendent, dit Homère¹, en parlant d'un homme qui voyage chargé d'or & d'argent. C'est au moins le sens que Calvus donne au τιμώμενοισι, *honoratioribus*. Mais Cornarius a été forcé par la négation οὐ, de lui donner la signification active de τιμῶσι, en le rapportant aux pauvres, qui négligent d'honorer les dieux. Quoi qu'il en soit, je préfère ma première correction, d'autant plus que le mot τιμῶν, tantôt seul, tantôt joint avec le θαυμάζειν, est ordinairement employé pour exprimer le culte religieux qu'on rend à la divinité. Euripide a dit, dans le même sens qu'Hippocrate :

¹ Odyss. X, 38, 39.

Εὐεσθί γὰρ δὴ καὶ ΘΕΩΝ γένοιτο τόδε¹.

TIMΩ'MENOI XAI'POYΣIN A'NΘPΩ'ΠΩN "ΥΠO¹.

Aristophane s'exprime de la même manière, en parlant du même culte :

Ἡμεῖς TIMΩ'N KAI' ΘAΥMA'ZΩN, καὶ ζῆλῶν δεξιὸς εἶναι².
L'un & l'autre de ces mots, outre l'idée générale d'honorer, possède encore la signification spéciale d'honorer par des dons, ou, s'il s'agit des dieux, par des offrandes & par des sacrifices³. Une pareille métaphore a lieu dans le mot hébreu בְּרַכָּה *béracha*, qui signifie au propre louange, bénédiction, & au figuré, don ou présent. Les Septante l'ont conservé dans le mot εὐλογία⁴.

§ CXI, l. 7. S'il est vrai que les dieux voient avec plaisir les dons, &c. Il ne faut pas croire qu'Hippocrate affirme ici que les dieux se plaisent aux sacrifices somptueux. C'est une simple supposition qu'il fait un peu ironiquement, d'après le préjugé commun, pour combattre un autre préjugé, qui étoit celui de regarder les maux physiques, causés le plus souvent par notre imprudence, comme des peines infligées par une divinité courroucée. Hippocrate ne pouvoit avoir sur les sacrifices une opinion différente de celle de Zaleucus⁵, de Socrate⁶ & de tous les sages de l'antiquité, qui pensoient que les offrandes faites à Dieu ne pouvoient lui

¹ Euripid. *Hippolyt.* 7 & 8.

² Aristoph. *Nub.* 427.

³ Voy. Suidas, in Εὐδαιμόνεια, Brunck, not. in *Aristoph. Nub.* 1147, mes notes sur la trad. franç. des *Caractères de Théophraste*, p. 247, Cf. & Thucyd. L. I, cap. 38, collat. cum. cap. 25.

⁴ *Regum.* L. I, cap. XXV, 27, & L. IV, cap. V, 15.

⁵ Stob. *Serm.* XLII, p. 279.

⁶ Xenoph. *Memorab.* L. I, cap. III, 3, & Plat. in *Alcibiad.* II, T. V, p. 97-100.

être agréables qu'autant qu'elles étoient faites par un cœur & par des mains pures.

§ CXIII, l. 2. διὰ [ταύτας] τὰς προφάσις. Toute cette phrase manque dans la version de Calvus. Les autres éditeurs ou traducteurs n'ont que διὰ τὰς προφάσις. L'addition du pronom que j'ai faite, est exigée par le sens même, & justifiée d'ailleurs par les passages parallèles des §§ LXXXIV & LXXXVI, où on lit également, διὰ ταύτας τὰς προφάσις. On peut encore lire, διὰ τὰσδε τὰς προφάσις, comme l'auteur s'exprime ailleurs ¹.

§ CXIII, l. 5. Ensuite, à celui de porter toujours des culottes. Ce même usage est également rapporté par Hérodote ². A la manière dont Bodin ³ rapporte notre texte, il sembleroit qu'Hippocrate regarde l'usage des culottes comme la principale cause de l'impuissance des Scythes. Mais il suffit de le comparer avec tout ce qui a précédé, pour s'assurer que l'auteur ne parle de cet usage que comme d'une cause accessoire, qui peut concourir à augmenter l'atonie des organes de la génération chez des sujets éternés déjà par d'autres causes antérieures. Hunter pense aussi que les culottes, en tenant les parties trop chaudes & toujours soutenues, & en laissant à peine aux muscles la liberté d'agir, peuvent au moins les relâcher & les rendre plus flasques, si elles ne les rendent tout-à-fait ineptes aux fonctions de la génération ⁴. Chez les Scythes, l'équitation journalière,

¹ *De veter. Medic.* § XXVII, T. I, p. 29.

² L. VII, cap. 64.

³ *Method. ad facil. Histor. cognit.* cap. 5, p. 149.

⁴ Hunter, *Traité des malad. vénér.* Trad. franç. chap. XII, p. 210.

en comprimant les organes de la reproduction contre la selle ou le dos du cheval, devoit augmenter les mauvais effets des culottes, sur-tout, si elles étoient étroites, comme Petit le prétend, non sans raison, contre l'autorité d'autres écrivains ¹. Quant aux Tatars d'aujourd'hui, les Kalmouks ² & les Katschintzi ³ portent les culottes larges; mais celles des Ostiaks ⁴ & vraisemblablement de beaucoup d'autres peuplades Tatars joignent bien sur la cuisse. Lalemant, en commentant ce passage, rapporte l'exemple des boulangers, chez lesquels le défaut de culottes produit un effet contraire : « Sæpe audivimus pistorum & cæteros quorum » partes pudendæ subligaculis non obteguntur, sed » liberius pendent, crassos & bene nutritos habere testes ⁵. » Cette observation mérite d'être vérifiée. Les Grecs, qui ne connoissoient point l'usage des culottes ⁶, & qui connoissoient tous les vices que la civilisation & une imagination ardente produisent ordinairement dans l'état de société, jusqu'à la pernicieuse pratique de la masturbation, avoient aussi quelques ressources contre cette nullité qui confond les sexes. Ceci me rappelle le conseil que donne Montaigne à ceux qui sont exposés à éprouver cette nullité : « A faillies & divers temps légèrement essayer & offrir, sans se piquer & opiniastrer » à se convaincre définitivement soi-même ⁷. Il devoit

¹ Petit, de *Amazonibus*, cap. 5, p. 32.

² Pallas, *Voyg. en Russie*, T. I, p. 501.

³ Idem, *ibid.* T. III, p. 429.

⁴ Idem, *ibid.* T. IV, p. 54.

⁵ Lalemant, *Comment. in Hippocrat. de aër. aq. & loc.* fo 210.

⁶ Voy. Herodot. L. V, cap. 49.

⁷ Montaigne, *Essais*, L. I, chap. XX, T. I, p. 107.

en être tout autrement chez les Scythes, dans l'état barbare & presque sauvage où ils étoient. Le moindre désordre dans les fonctions naturelles suffisoit pour leur frapper l'imagination, au point que, se croyant l'objet d'une vengeance céleste, ils s'interdisoient toute action qui auroit pu les ramener à leur état naturel. Car c'est, si je ne me trompe, le sens de ces mots : ὥστε μήτε τῇ χειρὶ ἀπλεσθαι τοῦ αἰδοίου, κ. τ. λ. Voy. la note suivante.

§ CXIII, l. 5. ὥστε μήτε [τῇ] χειρὶ ἀπλεσθαι τοῦ αἰδοίου, ce qui fait qu'ils ne portent pas même la main aux parties naturelles. Pour entendre ceci, il faut se rappeler cette loi de la nature, par laquelle les parties du corps les plus exercées sont toujours les mieux nourries, les plus fortes, & celles qui s'acquittent le mieux de leurs fonctions naturelles, pourvu que cet exercice ne soit ni trop fort ni trop répété. Les parties, au contraire, condamnées au repos & à l'inaction, se flétrissent & perdent peu à peu l'habitude des mouvemens qui leur sont propres. Galien observe que les parties naturelles des athlètes, comme de tous ceux que leur profession obligeoit à être chastes, étoient ordinairement flétries & ridées comme celles des vieillards, & que le contraire arrive à ceux qui en abusent : ὅσοι δ' εὐθὺς ἐξ ἀρχῆς, ἢ ἀθλοῦντες, ἢ φανασκοῦντες, ἀπειροὶ τῶν ἀφροδισίων διετέλεσαν, εἰρξάντες παντάπασιν ἑαυτοὺς ἀπάσης ἐννοίας τε καὶ φαντασίας τοιαύτης, ἰσχνὰ καὶ ῥυσσὰ τοῖς τῶν γερόνων ὁμοίως αὐτοῖς γίνεσθαι τὰ αἰδοῖα. πρὸς γὰρ τοῖς ἄλλοις κακείνο συμβαίνει τοῖς ἐν νεότητι κατὰ τὸν πρῶτον χρόνον ἀφροδισίοις πολλοῖς χρησαμένοις, εὐρυνομένων τῶν ἐν τούτοις τοῖς τόποις ἀγγείων, εὐρουν τε γίνεσθαι πρὸς αὐτὰ τὸ αἷμα, καὶ τὴν ὀρεκτικὴν δύναμιν τῶν ἀφροδισίων αὐξάνεσθαι, κατὰ τὸν κοινὸν λόγον πασῶν τῶν δυνάμεων, ὃν καὶ Πλάτων ἔγραψε, τὴν μὲν

ἡσυχίαν ἐκλύειν λέγων, τὴν ὅλ' ἐν τοῖς οἰκείοις ἔργοις διατριβὴν, αὐξάνειν τὴν ῥάμην. οὕτως μὲν οὖν καὶ οἱ τίλθοι, ταῖς μὲν μηδέποτε κυησάσαις προσεσπλαλμένοι διαμένουσι * ταῖς δὲ μετὰ τὸ κυῆσαι θηλάζουσαις παῖδια μέγιστοι γίγνονται, καὶ διαμένουσιν γε γάλα παρέχοντες ἄχρις ἂν θηλάζωσι * παυομέναις δὲ τοῦ θηλάζειν τὰ παῖδια, καὶ ἡ τοῦ γάλακτος ἐν τοῖς τίλθοις γένεσις οὐ μὲνὰ πολὺ πᾶνυται. « Tous les Athletes, » ainsi que tous ceux qui professent un de ces arts qui » exigent l'exercice de la voix, s'étant, dès le com- » mencement, soumis à la privation des plaisirs de » l'amour, jusqu'à s'interdire toute idée qui puisse y » exciter, ont les parties naturelles flétries & ridées » comme celles des vieillards. Car il est encore à remar- » quer que, chez les hommes qui ont abusé de ces » plaisirs dans les premiers temps de la jeunesse, les vaisseaux » de ces parties, à force de se dilater, font que le » sang y afflue en abondance, & que le désir du coït » augmente à proportion. Et cela arrive d'après les loix » générales que suivent toutes nos facultés, & dont » Platon parle aussi, en disant : *Que les parties du corps » s'affoiblissent & se relâchent par le repos, & qu'elles » augmentent de force & de vigueur quand elles s'exercent » dans les fonctions qui leur sont propres.* C'est ainsi que le » sein des femmes qui n'ont jamais eu d'enfans, reste tou- » jours petit; que celui des femmes qui font des enfans & » qui les nourrissent, acquiert un volume considérable, » qu'il continue à donner du lait aussi long-temps qu'elles » les nourrissent, & qu'il ne tarit qu'après qu'elles ont cessé » de les nourrir ¹. » J'ai rapporté en entier ce passage intéressant de Galien, non-seulement à cause de son importance pour l'intelligence de notre texte, & pour

¹ Galen. de locis affect. L. VI, T. III, p. 320.

la physiologie en général, mais encore parce qu'il éclaircit un endroit d'Aristophane, où l'on trouve *πρόσθην μικρὸν*, *penem exiguum*, comme un attribut de la jeunesse qui a conservé son innocence, & *καλὴν μεγάλην*, *penem magnum*, comme le signe d'une jeunesse corrompue ¹.

§ CXIII, l. 7. Ajoutez à cela que le froid, &c. Hunter observe que le froid en général empêche dans la plupart des animaux, les sensations de l'amour, & que, pendant l'hiver, les testicules de tous les animaux qui ont leurs saisons marquées pour la copulation, diminuent de volume. Dans l'homme, qui est éloigné de la nature, ces organes sont à peu de chose près de la même grosseur dans toutes les saisons ². Cette observation est juste pour ce qui regarde l'homme civilisé; mais il est plus que probable que chez les peuples barbares ou sauvages, c'est-à-dire, chez les peuples les moins éloignés de la nature, la chose doit se passer à-peu-près comme chez les animaux, sur-tout dans les climats froids, comme celui de la Scythie.

§ CXIII, l. 8. καὶ μηδὲν παρακινέειν πρότερον ἢ ἀνδρωθῆναι, de sorte qu'ils ne se hasardent à rien tenter qu'ils ne soient sûrs d'avoir recouvré la virilité. C'est encore un des nombreux endroits que les interpretes & les commentateurs n'ont point compris. Au moins Calvus a-t-il suivi la vraie leçon ἀνδρωθῆναι, conservée dans un de mes Mss. & dans l'édition des Aldes; & sa traduction, *Nihilque antequam viri sint tractant aguntve*, quoique inexacte, n'est pas à beaucoup près aussi mauvaise que celles des autres. Pasienus, quoiqu'il s'accorde avec

¹ Aristoph. *Nub.* 1014 & 1018.

² *Journ. de Médec.* vol. LXX, p. 261 suiv.

Calvus pour la leçon, traduit : *Nihil aliud studeant quam ut virilitatem acquirant*. Cornarius & les autres traducteurs latins, ont calqué leur version sur la leçon fautive ἀνανδρωθῆναι, & ils ont tous fait ce contre-sens, *Neque prius aliud sibi faciendum putent quam ut evirati fiant*, qui a passé chez les traducteurs en langues vulgaires. Zvinger, pour rendre le contre-sens plus complet, a ainsi paraphrasé le passage, *neque prius sibi consulant quam dum sanitatis causa venis incisis evirantur*; & comme l'erreur, ainsi que la renommée, grossit à mesure qu'elle se propage, elle a fait dire à un des plus instruits & des plus aimables romanciers, que les anciens Scythes se faisoient tirer du sang au dessous des oreilles, pour guérir, par ce moyen, les appetits les plus déordonnés de nos sens ¹. Commençons par fixer la valeur des deux termes παρακινεῖν & ἀνδρωθῆναι. Le premier, en vertu de sa préposition, signifie, à l'actif *remuer*, & au neutre, *s'agiter*, *se démener*. D'après cette acception παρακινῶν, dans Platon est employé dans le sens de *fou* ². Mais on l'emploie d'une manière plus élégante & plus particulière pour exprimer les gestes & les mouvemens amoureux, qui rarement se renferment dans les bornes de la décence. C'est dans ce sens que Xénophon a dit, οἱ ἐπὶ τοῖς ὀράτοις παρακικινηκότες, *ceux qui perdent contenance, qui deviennent presque fous à la vue d'une belle personne* ³. Héliodore, en parlant de Chariclée, qui repoussoit les efforts que Théagenes faisoit pour jouir de ses faveurs, dit, ἡ γὰρ Χαρίκλεια, τὸν Θεαγένην, ἔει-

¹ Sterne, *la vie & les opinions de Tristram Shandy*, chap. LXIII.

² Plat. in *Phædr.* T. X, p. 327.

³ Xenoph. *Memorab.* L. IV, cap. 2.

ΠΑΡΑΚΙΝΟΥΝΤΑ αἰσθητοῖο καὶ ΑΝΔΡΙΖΟΜΕΝΟΝ ,
 ὑπομνήσει τῶν ὅρκων ἀνέστηλιν ¹. Le rapport que ce der-
 nier passage paroît avoir avec celui de notre auteur ,
 me conduit naturellement à l'examen du second terme.
 Ἀνδρωθῆναι , qui est la leçon indubitable de notre texte ,
 est employé par Hippocrate , dans le sens de *parvenir*
 à l'âge viril ² ; & cette acception se trouve encore dans
 Hérodote ³. Il l'emploie de plus dans celui de *se marier* ,
 lorsqu'il est question d'une femme ⁴. On n'a pas besoin
 sans doute d'observer que ni l'une ni l'autre de ces deux
 acceptions ne peut convenir à notre texte. Ainsi, obligé
 d'en chercher une autre , je ne vois que celle de *par-*
venir à l'état de pouvoir exercer ses fonctions sexuelles , &
 comme il s'agit d'hommes devenus impuissans par maladie
 ou autrement , de *recouvrer sa virilité*. Quoique ce sens
 parle trop en sa propre faveur , pour que je cherche à l'ap-
 puyer d'exemples , je pourrai citer Arétée , qui , en par-
 lant du traitement de ceux qui , par une gonorrhée bé-
 nigne , ont cessé d'être hommes (ἀπρήκτους , γυναικάδεις ⁵)
 dit dans ce même sens : εἰ δὲ καὶ σώφρων ἔοι ἐπὶ τοῖσι
 ἀφροδισίοις , καὶ λούοιτο ψυχρῶ , ἐλπὶς αἰς ἀκιστῆα ΑΝΔΡΩ-
 ΘΗΝΑΙ τὸν ἄνθρωπον ⁶. Mais ce qui prouve sur-tout la
 signification que j'attache au mot ἀνδρωθῆναι , c'est son
 opposé γυναικωθῆναι , dans le sens de *redevenir femme* ,
 qu'on trouve dans l'histoire singulière de ces deux femmes ,

¹ Heliodor. *Æthiop.* L. V , p. 210 , Paris , 1619.

² Hippocrat. *de Articul.* § LXIX , T. II , p. 824.

³ L. II , cap 33 , L. III , cap. 3 , L. VI , cap. 52.

⁴ Foës , *Æconom.* in Ἀνδρῶσθαι , & Hesych. in Ἡνδρωμένον.

⁵ Arët. *de caus. & sign. morbor. diuturn.* L. II , cap. 5 ,
 p. 56.

⁶ Idem , *de curat. morbor. diuturn.* cap. 5 , p. 131.

l'une, d'Abdere, l'autre, de l'île de Thafos, auxquelles, à la suite d'une longue suppression des regles, il étoit venu de la barbe, & un changement notable dans la voix, & qui, malgré tous les moyens employés pour rétablir les regles, moururent peu de temps après. Hippocrate dit, au sujet de la seconde, que tous les médecins qu'elle avoit consultés, avoient été d'avis qu'elle ne pouvoit espérer de redevenir femme, c'est-à-dire, de perdre la barbe & l'aspérité de la voix, que dans le seul cas où ses regles seroient rétablies : μία ἐλπὶς εἶναι αἷς ΓΥΝΑΙΚΩ ΘΗΝΑΙ, εἰ τὰ κατὰ φύσιν ἔλθοι ¹. Les exemples de cette horrible métamorphose méritent d'autant plus d'être recueillis & comparés ensemble, qu'ils sont heureusement fort rares. Nous en avons un, arrivé de nos jours (en 1775), dans la personne de la fille d'un boulanger de Fougères ². Pour revenir à notre texte, il me paroît que la maniere dont je l'ai rendu, qu'ils ne se hasardent à rien tenter, &c. exprime assez ce que l'auteur a voulu dire. Le μηδὲν παρακινεῖν comprend ici, non-seulement ces mouvemens que Plutarque exprime avec une décente élégance par ἀχαρίτους ἐπιπλοκάς (l. περιπλοκάς), καὶ μηδὲν ἔργον γαμήλιον ἐχούσας, μηδὲ τέλος ³, mais encore toute sollicitation mentale ou manuelle, comme s'exprime Montaigne ⁴, & comme l'a fait assez entendre notre auteur par ce qui précède, ὥστε μήτε τῇ χειρὶ ἀπτεσθαι τοῦ αἰδοίου.

§ CXIV, l. 7. Sans parler des vents, &c. Les vents peuvent établir la température de l'hiver au milieu de

¹ Hippocrat. Epidem. L. VI, circa finem.

² Journ. de Medec. vol. LIX, p. 123.

³ Plutarch. in Solon. T. I, p. 356.

⁴ Essais, L. I, chap. XX. T. I, p. 108.

l'été,

l'été , & réciproquement la rendre dans le cœur de l'hiver aussi chaude que celle de l'été. Quand ils viennent de grands continens sablonneux , arides & brûlans , ils amènent la chaleur. S'ils soufflent des régions froides , ils entraînent dans leurs cours les particules de glace , dont l'air est chargé , & nous font sentir le froid ¹. Ces variations se multiplient & deviennent encore plus sensibles , quand les vents se succèdent les uns aux autres d'une manière rapide & inconstante ; elles sont moins fréquentes dans les pays tempérés , & presque nulles dans les pays chauds , dans ceux , sur-tout , qui sont entre les tropiques. Dans ceux-ci , les vents sont plus constans , & se succèdent d'une manière plus régulière ; & c'est ce qui fait que le barometre y éprouve aussi très-peu de variations ².

§ CXV , l. 1. (Α'πὸ) τουτέων εἰκὸς αἰσθάνεσθαι καὶ τὴν γένεσιν ἐν τῇ ζυμπῆξί τοῦ γόνου. Je soupçonne que les copistes , trompés par la ressemblance du son & de la figure , ont omis la particule ionique ᾠν (pour οῦν) à la suite du mot τουτέων. Quant à la préposition ἀπὸ que je retranche , je la regarde également comme une erreur de copiste , née de la finale du mot παντοδαπὰ qui a précédé. Je puis citer un exemple où la même erreur a eu lieu : ἐξηρασμένον γὰρ τὸ σῶμα , τῶν ἐμπροσόντων παντοδαπῶν Α'Φ' Ω'Ν λαμβάνει τὸ ζυμφέρον αὐτὸ ἐν ἑωυτῷ , κ. τ. λ. ³ , & où il faut également retrancher l'ἀφ' ᾠν , (en dialecte ionique ἀπ' ᾠν) , qui n'est autre chose que

¹ Richard , *Histoire natur. de l'air & des météores* , vol. III , p. 279.

² *Mémoir. de La Soc. Royale de Médecine* , années 1784-85 P. I , p. 204.

³ Hippocrate , de *Diaet.* L. II , T. I , p. 240.

la répétition de la finale du mot *παντοδαπῶν*. La préposition *ἀπὸ* seule auroit pu très-bien précéder les mots *τῶν ἐμπεσόντων*, si l'auteur n'eût voulu la sous-entendre par ellipse : mais l'*ἀφ' ὧν* est absolument déplacé dans l'endroit qu'il occupe ; car le sens de ce passage, d'après la version de Cornarius, qui ne connoît pas non plus cet *ἀφ' ὧν*, est, *corpus enim reficcatum, ab ingestis omnigenis eduliis id quod conducibile sibi ipsi est sumit*. C'est vraisemblablement à cette erreur de notre texte, que doit en partie son origine la variante *γίγνεσθαι*, que portent le texte de Vander Linden & la marge de Zvinger. Quelqu'un, choqué de l'expression *ἀπὸ τοῦτέων αἰσθάνεσθαι*, aura conjecturé qu'il falloit changer l'*αἰσθάνεσθαι* en *γίγνεσθαι*, & cette conjecture seroit même très-probable, vu le défaut de liaison grammaticale qui existe entre ce membre de la période, & celui qui suit immédiatement, *ἄλλην, καὶ μὴ τῷ αὐτέῳ, κ. τ. λ.*, si le mot *γίγνεσθαι* ne revenoit encore une fois dans la même période.

§ CXV, l. 3. [*καὶ ἄλλοτε*] *ἄλλην, καὶ μὴ τῷ αὐτέῳ τὴν αὐτέην γίγνεσθαι, κ. τ. λ.* C'est pour remédier au défaut de liaison, dont j'ai parlé dans la note précédente, que j'ai ajouté les mots *καὶ ἄλλοτε*. Le sens les exige absolument ; il s'agit de savoir si j'ai eu raison de les ajouter. Je pourrois sans doute me tromper ; mais j'ai cru qu'Hippocrate a écrit ici, *καὶ ἈΛΛΟΤΕ ἈΛΛΗΝ, καὶ μὴ τῷ ἈΥΤΕΨΙ ΤΗ'Ν ἈΥΤΕΨΗΝ*, de même qu'il a dit plus haut, § LII, *ἰσχύει δὲ οὐκ αἰεὶ ΤΨΥΤΟ΄, ἀλλ' ἈΛΛΟΤΕ ἈΛΛΟ κατὰ τὰ πνεύματα*. Ajoutez à cela que de la manière dont je corrige mon texte, il résulte une de ces tautologies ou pléonasmes ioniques, dont j'ai déjà parlé très-au-long (*not.* § LXXXV, l. 12, p. 251).

§ CXV, l. 5. διότι τὰ εἶδη διαλλάχθαι, κ. τ. λ. J'ai préféré le διαλλάχθαι au διαλλάχθη, à cause du νομίζω qui suit & dont il dépend dans la construction grammaticale. Le διαλλάχθηναι qu'on trouve parmi les Variantes de Mackius, pour être grec, devroit au moins être changé en διαλλαχθῆναι; & il est très-possible que cet éditeur, ordinairement très-inexact, ait confondu ces deux leçons. Quoiqu'il en soit, le prétérit parfait διαλλάχθαι doit être préféré à l'aoriste διαλλαχθῆναι.

§ CXV, l. 7. διαφοράτα αὐτὰ ἑαυτοῖσι. C'est sans aucune nécessité que Portus propose de changer le dernier mot en ἑαυτῶν. La même construction, quoique moins usitée, revient encore § CXIV, διάφορον αὐτῷ ἑαυτῷ; § CXIX, διάφορα ἕτερα ἑτέροισι; & § CXXIII, διάφοροι αὐταὶ ἑαυτέσσι.

§ CXV, l. 11. La concrétion de la liqueur féminale doit éprouver plus d'altérations, &c. C'est la même observation & les mêmes principes qu'il a établis plus haut (§ LXXVII, l. 6). Ce n'est ni le chaud, ni le froid, mais le passage brusque & fréquent de l'un à l'autre, qui cause cette variété de figure qu'on observe chez les hommes qui vivent dans une température très-variable; comme c'est l'égalité de la température, qui les rend semblables entre eux (Voyez not. § XCIX, l. 5, p. 299 — 301).

§ CXVI, l. 2. τό τε ἄγριον καὶ τὸ ἄμικλον, κ. τ. λ. De trois leçons qui se présentent, ἀμίαντον, ἀμείλικλον & ἄμικλον, la première ne peut absolument avoir ici lieu. Il a fallu opter entre ἀμείλικλον & ἄμικλον; & j'ai préféré cette dernière, que je trouve aussi dans Galien¹. Calvus, selon la coutume, les exprime toutes deux,

¹ Galen. quod animi mores, &c. T. I, p. 348.

l'ἀμικλον par *solitarii*, & l'ἀμείλικλον par *savi*, *iracundi*. Héſychius regarde ces deux mots comme synonymes : Α'μείλικλον, ἀμικλον, ἀπάνθρωπον, σκληρὸν καὶ πικρὸν, οὐ προσηγῆ. Dans une autre glose de ce Grammairien, on trouve : Α'μείλιχος· ἀπροσηγῆς, ἀπειθῆς, σκληρὸς, ΠΙ'ΗΣ. Il faut changer ce dernier mot, qui ne signifie rien, en Α'ΠΗΝΗ'Σ.

§ CXVI, l. 5. *Sous un ciel où l'esprit éprouve sans cesse de ces secouffes, &c.* Il répète ici ce qu'il a déjà observé plus haut (§ LXXXV, l. 9). C'est sur-tout dans les pays où le thermometre éprouve des variations considérables, qu'on observe cette âpreté de caractère. En frappant alternativement, & d'une manière brusque, le physique de l'homme, ces variations saisissent & remuent puissamment son esprit, & l'affectent d'une espèce de mauvaise humeur, qui le porte à la féroceité. Cette altération paroît avoir pour cause finale de mettre le principe de la vie en rapport avec les impressions du dehors, & de le prémunir contre leurs effets pernicieux, en l'avertissant de se tenir sur ses gardes, & d'entretenir une chaleur toujours égale, comme le seul moyen de résister à ces impressions. C'est un fait acquis par des observations multipliées, que la chaleur animale conserve toujours à peu près le même degré, malgré toutes les variations du thermometre. En Sibérie, comme dans les brûlans déserts de l'Afrique, en été comme en hiver, cette chaleur est toujours la même. Ce phénomène, malgré toutes les explications qu'on en a données, ne pourroit sans doute avoir lieu dans les changemens brusques de l'atmosphère, si le corps, vivement secoué par ces changemens, ne communiquoit pas les impressions du dehors, au principe

même de la vie, & si celui-ci ne répétoit pas sympathiquement en lui-même ces impressions, qui servent alors à soutenir au même degré la chaleur animale. Il n'est personne, qui après un exercice vif & continué, n'ait éprouvé l'idée persévérante de semblables agitations. Cela a sur-tout lieu à la suite de longs voyages sur mer, où l'on a été fortement agité par des tempêtes, ou de voyages de terre, où l'on a été beaucoup cahoté dans les voitures. *Il est naturel de penser* (dit un Médecin célèbre) *que cette idée peut être liée avec une répétition sourde & comme insensible des mêmes mouvemens*¹. C'est à ces alternatives brusques du chaud & du froid, du calme & des tempêtes, qu'il faut attribuer la féroce qu'on observe communément chez les marins (*Voyez Disc. prélim. §. 20*).

§ CXVI, l. 6. ἀμαυροῦσι. Dans mes Variantes j'ai oublié d'observer que Calvus rend ce mot par *tollunt obscurantve*, comme s'il avoit eu deux leçons sous les yeux, ἀναιροῦσι & ἀμαυροῦσι.

§ CXVI, l. 8. παραπλησίω. J'ai substitué ce datif à l'adverbe παραπλησίως, que portent les Mss. & les imprimés, afin qu'il réponde à l'autre datif μεταβαλλομένω, qui suit dans la ligne suivante. Je pense que cette correction n'a besoin d'aucune autre justification; à moins qu'on n'aime mieux lire παραπλησίως ἔχοντι, ce qui s'éloigneroit encore davantage du texte.

§ CXVII, l. 3. *Mais la forme du gouvernement y contribue aussi.* A ce que j'ai déjà dit plus haut (§§ LXXXVI, l. 3 & 10. LXXXVII, l. 9. LXXXVIII, l. 2 & 10), je puis ajouter ici que la forme du gou-

¹ Barthez. *Nouv. Elem. de la Science de l'homme*, chap. XIII p. 296.

vernement influe non-seulement sur le caractère moral de l'homme, mais qu'elle modifie encore sa constitution physique & l'état de sa santé, de manière qu'on peut attribuer en grande partie certaines maladies ou affections du corps, à des causes purement politiques. Raymond observe avec raison que l'éléphantiasis, maladie où l'abattement de l'esprit joue un grand rôle, & comme cause & comme symptôme, se rencontre plus fréquemment dans les pays gouvernés despotiquement, & que chez les Romains cette maladie ne fut connue que sous les Empereurs, c'est-à-dire, après que Rome eût perdu sa liberté ¹. On a observé, dans les hôpitaux, que les domestiques y apportent ordinairement un corps sans force & une ame sans courage ²; ce qu'il faut attribuer non-seulement à l'excès du travail, mais plus encore à cet abattement d'esprit si ordinaire dans tous ceux dont les actions dépendent de la volonté & souvent du caprice d'un maître (*Voyez Disc. prélim. § 36*). Le plus grand éloge peut-être qu'on puisse faire du gouvernement Suisse, c'est cette maladie connue sous le nom de *nostalgie* ou *mal du pays*, qui attaque de préférence les naturels de ces heureuses contrées, lorsqu'ils se trouvent en pays étranger. La liberté dont ils jouissent, jointe à la simplicité de leurs mœurs, fait naître en eux cette inquiétude & ce désir si vif de retourner dans leur patrie.

§ CXVII, l. 6. *Par-tout où l'on est soumis à des rois on est nécessairement très-lâche.* « Trente mille Macédoniens (dit Pauw) ont conquis la Perse; quarante mille Mogols ont conquis les Indes; cin-

¹ Raymond, *Histoire de l'Éléphantiasis*.

² *Journ. de Médec.* vol. LXIII, p. 33.

» quante mille Tartares ont conquis la Chine , où l'on
 » comptoit alors plus de quarante millions d'habitans,
 » qui abandonnerent leurs souverains. On a vu de nos
 » jours l'armée du grand Visir désertée presque com-
 » plettement dans les environs de Varna : & jamais
 » les Turcs n'eurent plus de bon sens qu'en cette oc-
 » casion-là ; car leurs tyrans ne méritent pas qu'on
 » verse une seule goutte de sang pour les maintenir
 » sur le trône de ces contrées , qu'ils ont dévastées en
 » voleurs & en brigands ¹ ». Par ce dernier exemple
 on voit encore combien les causes politiques ou mo-
 rales , & les causes naturelles , peuvent se modifier ré-
 ciproquement. Les Russes , quoique soumis à un gou-
 vernement despotique , ont cependant été la terreur des
 Turcs , à cause sans doute de la différence du climat ,
 de la discipline militaire , & des progrès dans la civi-
 lisation. Ces circonstances ont concouru à mitiger le
 despotisme Russe & à le rendre si différent du despo-
 tisme brutal des Turcs. Il en est de même des autres
 peuples Septentrionaux de l'Europe. Quoique gouvernés
 par des loix qui ne sont point leur ouvrage , ils sont
 très-belliqueux , & par la nature de leur climat , &
 par les lumieres que les sciences & les arts ont répandues
 parmi eux.

§ CXVIII, l. 1. οὗτοι δὲ αὐτόνομοι , ὑπὲρ ἑαυτῶν γὰρ
 τοὺς κινδύνους αἰρεῦνται καὶ οὐκ ἄλλων , προθυμεῦνται ἐκόντες
 καὶ ἐς τὸ δεινὸν ἔρχονται. L'αἰρεῦντες de la marge de
 Zvinger (qui , devroit au moins être changé en αἰ-
 ρεύμενοι) a l'air d'une correction faite par quelqu'un
 qui n'avoit pu débrouiller la construction gramma-
 ticale de ce passage ; construction qui appartient aux

¹ Recherch. philosoph. sur les Grecs , vol. I , p. 160.

Ecrivains Ioniens , quoiqu'on la rencontre quelquefois aussi chez les autres Grecs. Elle consiste à placer le γάρ, exprimant la cause ou le motif d'une action quelconque, avant cette action même. Hérodote est plein de ces tournures, qui ont quelque chose d'élégant & de gracieux. Je n'en citerai qu'un seul exemple : καί, ΟΥ ΓΑΡ ΑΝΙΕΙ ΤΟ ΠΝΕΥΜΑ, ἡρακλέας στήλας διεκπερήσαντες ἀπὶ κονίῳ ἐς Ταρτησσόν. Dans le style ordinaire on auroit placé les mots écrits en majuscules après la fin de la phrase, ou on auroit pris cette autre tournure : καί, ΕΠΕΙΔΗ ΟΥΚ ΑΝΙΕΙ ΤΟ ΠΝΕΥΜΑ, ἡρακλέας, κ. τ. λ. Et comme ce vent ne discontinuoit point, ils passèrent les colonnes d'Hercule, &c. D'après cet usage du dialecte ionique, notre texte équivaut à cette manière de s'exprimer plus commune, οὔτοι δὲ αὐτόνομοι (il faut sous-entendre ἐόντες, si par erreur les copistes n'ont pas substitué ces mots à une meilleure leçon, ὅσοι δὲ αὐτόνομοι) προθυμεῖνται ἐκόντες καὶ ἐς τὸ δεινὸν ἔρχονται ὑπὲρ ἐαυτῶν γάρ, κ. τ. λ. Ou bien à celle-ci : οὔτοι δὲ αὐτόνομοι (ἐόντες), ἐπειδὴ ὑπὲρ ἐαυτῶν τοὺς κινδύνους αἰρεῖνται καὶ οὐκ ἄλλων, προθυμεῖνται, κ. τ. λ.

§ CXVIII, l. 4. Et que ce sont eux seuls qui recueillent l'honneur & le fruit de leurs victoires. Une anecdote très-curieuse, rapportée par le marquis de Chastellux, trouve ici naturellement sa place. Un nègre favori, qui avoit suivi le colonel Langhedon (qui alloit joindre le général Gates à Saratoga) lui dit : *Maître, vous donnez vous bien du mal, mais vous allez combattre pour liberté; je souffrirois aussi avec patience, si j'avois liberté à défendre. Qu'à cela ne tienne*, reprit Langhedon, *dès ce moment-ci je te la donne.* Le nègre le suivit,

suivit, se conduisit avec courage, & ne l'a pas quitté depuis ¹.

§ CXIX, l. 2. *διαφορὰ ἑτέρα ἐτέροισι*. Portus veut encore ici qu'on change le dernier mot en *ἑτέρων*; mais une locution qui revient si souvent, ne peut plus être un solécisme. (Voyez *not.* § CXV, l. 7, p. 371).

§ CXIX, l. 3. *Et cette variété tient aux mêmes causes que j'ai déjà assignées*. Il a parlé de ces causes au § LXXIX, où il fait l'énumération de quatre différentes qualités de sol; qualités qui sont exposées plus en détail dans les §§ CXX, CXXI, CXXIII & CXXVI. Cette remarque, qui appartient à Prosper Martian ², & dont je parlerai encore dans la suite (*not.* § CXX, l. 2), est d'autant plus importante qu'elle éclaircit ces endroits du traité.

§ CXX, l. 1. *Tous ceux qui habitent un pays montueux, inégal, élevé & pourvu d'eau, &c.* Ce passage répond à ce qui a déjà été dit au § LXXIX; & l'observation vient à l'appui de ce qu'Hippocrate avance au sujet du caractère des habitans des pays élevés & montueux. Sans parler des Suisses, les Albanois, les Arabes des montagnes, les Druses du mont Liban, les Marattes de la presqu'île de l'Inde, vivent libres, quoique situés dans le centre du despotisme. Tous les efforts des Européens n'ont pu subjuguier les Brasiiliens qui sont retirés dans les terres hautes du Pérou ³. De tous les

¹ *Voyages du marquis de Chastellux dans l'Amérique Septentrionale*, vol. 2, p. 177.

² Prosper Mart. *Annot. in Hippocrat. de aër. aq. & loc. Sect.* II, vers. 38.

³ Richard, *Histoir. natur. de l'air & des météor.* vol. VI, p. 386.

peuples de la Thrace, les plus belliqueux, & les seuls qui furent conserver leur indépendance, furent les Satres; ils habitoient des montagnes ¹.

§ CXX, l. 2. ὑψηλὴν καὶ ἔνυδρον. Tous lisent ὑψηλὴν, élevée (ou par une faute d'orthographe ὑψιλὴν), excepté Cornarius, qui a lu ou corrigé ψιλὴν, nue. Clifton préfère cette dernière leçon, ou veut au moins qu'on la change en ψυχινὴν, fraîche ou froide, pour l'opposer au πνιγερὰ, tourmentés par des chaleurs étouffantes, du § CXXI, & parce que d'ailleurs l'ὑψηλὴν lui paroît superflu à la suite d'ὀυρεινήν. Il en est de même d'ἔνυδρον, auquel il préfère la leçon ἀνυδρον. Le docteur Grimm veut aussi qu'on lise ἀνυδρον, mais par une raison différente. C'est que, suivant lui, ce § est opposé au § CXXII (où il y a ὑψηλὴν καὶ λείην, καὶ ἀνεμώδεα, καὶ ἔνυδρον). Mon texte ὑψηλὴν καὶ ἔνυδρον, conforme à mes deux Mss & à la plupart des imprimés, me paroît encore justifié par ce que j'ai déjà observé, d'après Prosper Martien (not. § LXXIX, l. 3, 4, 5, & § CXIX, l. 3). Suivant ce commentateur, les §§ CXX, CXXI, CXXIII & CXXVI, sont le développement de ce que l'auteur a dit au § LXXIX: de manière que le premier de ces quatre §§ correspond aux mots ὕρτσι εἰσικυῖαι δένδρῶδισί τε καὶ ἐπύδροισι du § LXXIX; le second, aux mots λειμακιστέροισί τε καὶ ἰλῶδισί; le troisième, aux mots λεπτοῖσί τε καὶ ἀνύδροισι; & le quatrième, aux mots πεδία τε καὶ ψιλῇ καὶ ξηρῇ γῇ. Quant au § CXXII, il le regarde comme la description d'un pays ou d'un climat tempéré, qui n'a rien de commun avec les quatre climats indiqués au § LXXIX, & développés dans les quatre §§ précités;

¹ Herodot. L. VII, cap. 111.

mais auxquels l'auteur l'oppose à dessein, pour faire voir qu'il existe aussi en Europe des contrées dont la température ressemble à celle de l'Asie. Au surplus, il est impossible de s'assurer de la véritable leçon dans des cas de cette nature, à moins d'avoir une topographie exacte de la Grece (Voyez *Disc. prélim.* § 159 & 160), pour savoir au juste de quel canton l'auteur a tiré cette observation. Pour moi, je pense que l'auteur parle ici de l'Arcadie : en effet ce pays, qui occupe le centre du Péloponèse, est fort élevé, hérissé de montagnes, & malgré cela humide par la quantité de ruisseaux & de rivières qui l'arrosent ¹. On fait que les Arcadiens passaient pour braves, & qu'ils servoient d'auxiliaires, à peu près comme les Suisses d'aujourd'hui, dans les guerres de tous les autres peuples de la Grece.

§ CXXI, l. 1. *Ceux au contraire qui vivent dans des pays enfoncés, couverts de pâturages, &c.* On peut présumer, avec quelque vraisemblance, que ce §, ainsi que le § CXXV, regardent la Béotie, comme le § CXXVI paroît devoir s'appliquer à l'Attique. Du moins voici ce que Strabon dit du premier de ces deux cantons : *πεδία καὶ λα πάνταθεν ἐκ τῶν ἄλλων μερῶν ὄρεσι περικλειόμενα, τοῖς ἀττικοῖς μὲν πρὸς νότον, πρὸς ἄρκτον δὲ τοῖς φωκικοῖς τῶν δὲ πεδίων τούτων τὰ μὲν λιμέναζει, κ. τ. λ.* ². Ce sont les Thébains qui se soumirent les premiers aux Perses, en abandonnant lâchement les autres Grecs qui combattoient pour leur liberté ; & cela confirme encore ce que l'auteur dit : *Ils ne sont naturellement ni braves, ni propres au travail.*

§ CXXI, l. 5. *κανονίαι.* Foës pense que Calvus a lu

¹ Aristotel. *Problem.* XXVI, 60.

² Strab. L. IX, p. 279, edit. 1587.

κοινωνίαι, parce qu'il traduit *communes*. Cette version prouve au contraire qu'il a lu κοινόι. La leçon d'Erotien κακόνιαι, n'est pas moins fautive. L'εὐμήκειες de Galien ne doit pas même être regardé comme une variante; c'est tout simplement une explication marginale du κανονίαι. Ce mot, de la famille de ces diminutifs dont j'ai parlé plus haut (not. § CVI, l. 1, p. 327), en vertu de son origine (κανὼν, *regle*), ne peut signifier que *fait à la règle, droit comme une règle*. De là l'expression proverbiale ὀρθότερος κανόνος, *plus droit qu'une règle*¹. Galien l'explique encore par ὀρθοὶ καὶ προσεσφαλμένοι; Epiclès par μακροὶ καὶ εὐμεγέθεις; & Erotien, par ὀρθοὶ καὶ λεπτοὶ²: & toutes ces explications prouvent que le κανονίαι est à peu près synonyme de ῥαδινοί, que le scholiaste de Théocrite interprète par ἐπιμήκειες καὶ λεπτοί. Ce sont des corps d'une taille effilée. Xénophon, comme Hippocrate, les oppose aux corps qui ont plus de largeur que de longueur, qui sont en un mot *trapus*, καὶ εἰς μῆκος ἂν αὐξάνεσθαι, τὴν ῥαδινὰ τὰ σώματα ποιοῦσαν τροφὴν μᾶλλον συλλαμβάνειν ἢ γήσατο, ἢ τὴν διαπλατύνουσιν τῷ σίτῳ³. J'ai rendu le κανονίαι, par *bien proportionnés*, ainsi qu'a fait le traducteur anglois, *well proportion'd*. J'aurois pu dire également *découplés*. Au lieu de εἰς εὖρος πεφυκότες, Galien lit en un seul mot εὐρέες. Mais la première leçon est plus dans la manière de l'auteur, qui dit ailleurs, εἰς εὖρος ἡυξημένοι⁴.

§ CXXI, l. 9. *Leur tempérament est moins phlegmatique que bilieux*. Cette observation paroît contredire ce qu'il a dit plus haut § IX & X; mais il faut faire

¹ *Analec. veter. Poetar. Grec.* edit. Brunck. T. II, p. 356.

² Voy. Foës *Æconom.* in Κανόνιαι.

³ Xenoph. *Lacedaem. Respubl.* cap. 2, § 6.

⁴ Hippocrat. *de natur. puer.* § XXVI, T. I, p. 151, extr.

attention aux chaleurs étouffantes (πνιγηρά) qui tourmentent en général les pays enfoncés, & qui disposent les humeurs à la bilefcence.

§ CXXI, l. 11. ἀπειργάσσιτ' ἄν. La marge de Mercuriali porte ὑπεργάσειναι νόμον., & l'on diroit que cette phrase est une variante; ce n'est cependant qu'une distraction de la part de cet éditeur, qui, en prenant de Galien, qui cite ce passage, la variante ὑπεργάσειναι, au lieu de s'arrêter là où finit la citation, a pris ensemble le mot νόμον, qui fait le commencement de la reprise du discours de Galien. Voici comment s'exprime ce dernier : φύσει μὲν οὐκ ἂν ὁμοίως ἔχοιεν, νόμος δὲ προσγενόμενος ὑπεργάσειναι νόμον, εἶρηκε δὴλονότι τὴν νόμιμον ἐν ἐκάσῃ χάρᾳ τοῦ βίου διαγωγὴν, ἢν δὴ, κ. τ. λ. ¹. En transposant avant νόμον la virgule qu'on a mal-à propos placée après, ou plutôt en lisant . . . ὑπεργάσσεται (l. ἀπειργάσειναι). νόμον εἶρηκε δὴλονότι, κ. τ. λ., on verra que la citation finit au mot ὑπεργάσειναι, & que le reste n'est plus que l'explication que Galien donne du mot νόμος.

§ CXXI, l. 12. Mais ils pourroient devenir l'un & l'autre s'ils étoient gouvernés par des loix qui les y portassent. Il entend ici par loix, non-seulement les loix proprement dites, mais encore, comme l'a très-bien observé Galien (Voy. not. précéd.), tout usage, toute coutume ou institution établie & perpétuée en quelque manière chez un peuple; en un mot, son éducation physique & morale: & c'est dans ce même sens qu'il a employé le mot νόμος aux §§ LXXX & LXXXI, en parlant des *Macrocéphales*. Quelque contraires que soient ces institutions ou ces usages aux dispositions naturelles d'un

¹ Galen. quod anim. mores, &c. T. I, p. 348, 349.

peuple, il suffit qu'un motif politique ou religieux les établisse une fois chez lui, & les fasse respecter pendant quelque temps, pour qu'ils se changent en habitudes si puissantes, que *ce qui est hors les gonds de la coutume*, comme dit Montaigne ¹, *on le croit hors les gonds de la raison*. Ce n'est que par la force de l'habitude qu'on peut expliquer une foule d'usages bizarres, dont l'origine se perd dans l'obscurité des siècles. C'est ainsi que les femmes de la nation la plus douce & la moins courageuse du monde, des Indiens, se font un point d'honneur & de religion de se brûler sur le corps de leurs maris, & que les philosophes Indiens se jetoient autrefois eux-mêmes dans un bûcher par un excès de fanatisme & de vaine gloire ². Les Turcs, indolens par nature, se portent souvent à des actions téméraires, qu'on a voulu regarder comme des effets de courage & de bravoure, & qui ne sont, quand on veut les apprécier au juste, que les mouvemens convulsifs & féroces du fanatisme, renforcés par le dogme de la fatalité. On sait que dans les pays chauds, la jalousie est une passion dominante; cependant à Martavan, village de Syrie, les femmes ne semblent être destinées qu'aux plaisirs des voyageurs. Cette licence y est tellement réduite en principe, que le jour où il y arrive des étrangers, est pour elles un jour de fête, ainsi que pour le *Péséving-Bachi* (*lenonum præfectus*), espece de baillif, dont l'office est de prendre les ordres des nouveaux venus, de servir chacun selon son goût, & de compter

¹ *Essais*, L. I, chap. XXII, T. I, p. 130.

² *Essai sur les mœurs & l'esprit des nations*, chap. 3, T. I, p. 356, & chap. 157 T. 5, p. 54.

de ses droits avec la communauté ¹. Cet usage bizarre, commun chez les Lapons & les Groenlandois ², prouve que les coutumes, aussi puissantes que les loix, peuvent souvent rapprocher des peuples que la nature a séparés par des latitudes très-oppoſées. Ce que peuvent faire à la longue les institutions politiques ou religieuses, un ſeul homme d'un grand caractère peut ſouvent l'opérer dans une nation, ſ'il vient à bout de communiquer ſon enthouſiaſme à ſes compatriotes. Mais les effets de ce changement ne lui ſurvivront point, ſ'il ne trouve pas le ſecret de perpétuer cet enthouſiaſme par des coutumes & des institutions qui le rappellent & qui l'excitent ſans ceſſe. Strabon ³ obſerve très-judicieuſement, que la gloire à laquelle les Thébains parvinrent, ſous la conduite d'Epaminondas, juſqu'à ſe faire regarder comme la première nation parmi les Grecs, finit avec la mort de ce grand général, parce qu'ils n'avoient point une éducation politique qui pût ſoutenir cette gloire, ſ'étant bornés au ſeul exercice de la guerre, & ayant négligé toutes les autres connoiſſances.

§ CXXI, l. 16. *Des fleuves qui entraînent les eaux dormantes*, &c. Comme cela arrive aux marais de l'E-gypte, que l'inondation du Nil purifie & renouvelle tous les ans, ainſi que je l'ai déjà obſervé d'après Galien (*Voy. not.* § XXVIII, l. 1, p. 93).

§ CXXI, l. 16. *κρηναῖα*. Les Mſs. & les imprimés ſ'accordent à porter cette leçon. Suivant Heſychius, *κρήνη* eſt *ὕδωρ ἀγόμενον*, une eau de fontaine conduite de loin. Mais ce ſens ne paroît point à Clifton pouvoir ſ'appli-

¹ Tott, *Mémoire*. Part. IV, p. 75, 76.

² Buffon, *Histoire natur.* vol. III, p. 376.

³ L. IX, p. 276, édit. 1587.

quer ici. Il aime mieux entendre des eaux prises d'un vase ou d'un vaisseau : « But as κρήνη, signifies a vessel » to hold water in as well as a fountain, I see no occasion for an alteration. » Cornarius traduit *aquas puteorum*, comme s'il avoit lu ou voulu lire φρεαταια, (car c'est ainsi qu'il faut écrire ce mot, & non φρεαταία, comme on le trouve à la marge de Zvinger, dans les notes de Foës, de Clifton & de Mackius). Zvinger traduit *lacustres*, comme s'il falloit lire λιμναία. Cette leçon, que Septalius approuve, paroît avoir été aussi celle d'Avicenne, dont la paraphrase porte, *præsertim, si resides sunt, aut lacustres, aut paludosa*. On pourroit justifier cette leçon par ce que l'auteur a dit plus haut, § XXVIII, en parlant de ces mêmes eaux nuisibles à la rate, ἐλάδια καὶ σίασιμα καὶ λιμναία. Je croirois plutôt qu'au lieu de ΚΡΗΝΑΙΑ, il y avoit anciennement dans le texte ΗΨΕΜΑΙΑ, synonyme de σίασιμα. Néanmoins je conserve mon texte tel qu'il est, par la raison que l'auteur a condamné plus haut, § LI, les *eaux conduites de loin*, ὕδασι ἐπακτοῖσι. . . . διὰ μακροῦ ἀγομένοισι, qui ne peuvent être que ces mêmes eaux qu'il appelle ici κρηναία, puisqu'il suppose ceux qui les boivent éloignés de fleuves, & par conséquent obligés, quand cela est possible, de faire venir l'eau par des conduits souterrains.

§ CXXI, l. 17. ἐλάδια. J'adopte, sans balancer, cette leçon du Ms. de Gadaldinus, confirmée par le passage parallele de l'auteur, ainsi que par celui d'Avicenne (*paludosa*), rapportés dans la note précédente. Mon Ms. coté 2146, porte : ἰδάδια. Tous les autres lisent ὀδάδια, ce qui a suggéré à Héringa la correction plus ingénieuse que solide ὀλώδια, *troubles*¹; parce que ce

¹ Heringa, *Observ. crit.* cap. VI, p. 52.

critique pensoit que la glose de Galien ¹ devoit se rapporter à cet endroit du texte. La leçon fautive ὀδῶδης a eu également lieu dans un autre passage d'Hippocrate, ou de l'auteur du livre, *De Natura muliebri*. Ce passage mérite d'autant plus d'attention qu'il s'agit d'un médicament que l'auteur y prescrit : ἤν δὲ χολώδης ἢ, τῆς δάφνης ὅσον πόσιν, τῆς Ο'ΔΩ'ΔΕΟΣ ὅσον δραχμὴν, σκαμμωνίης ὅσον πόσιν, κ. τ. λ. ². Foës a reçu dans son texte une autre variante ἰδῶδης, quoique dans sa version il préfère l'ὀδῶδης, en le rendant, de même que Cornarius, par *odorata*. Calvus, embarrassé de cet étrange mot, a cru trouver un expédient en le conservant dans sa version tel qu'il est, *ododeos*. Il est évident que ni l'une ni l'autre de ces deux leçons ne peut convenir à ce passage, où il est question d'une plante qui devoit être exprimée par un substantif, comme les deux autres δάφνης & σκαμμωνίης, & non par un adjectif, qui n'est pas même grec. Car on dit bien εὐώδης, comme δυσώδης & κακώδης; mais personne ne s'étoit jamais avisé de dire ὀδῶδης dans le sens d'*odorata*. On pourroit tout au plus dire ὀσμώδης ou ὀσμώδης. Le mot qui conviendrait le mieux à ce texte altéré, seroit peut-être Ο'ΙΑ'ΔΟΣ, ou plutôt Ο'ΙΝΑ'ΔΟΣ, qui, selon Erotien, est une espèce de *vigne sauvage*, connue sous le nom de *brioine* βρυωνία ³, & qu'on appelle aujourd'hui de celui de *vigne blanche* ou *couleuvrée*. Elle possède une vertu hydragogue, comme la *scammonée*.

§ CXXI, l. 17. ἀναγκαίη τὰ τοιάδε ἔϊδεν προγαστήροισιν

¹ Voy. Foës *Æconom.* in Ο'λκ.

² Hippocrat. *de natur. muliebri.* § XXIX, T. II, p. 385, extr.

³ Foës, *Æconom.* in Ο'ιάδης.

εἶναι καὶ σπληνώδεια. J'ai encore ici préféré la leçon du Ms. de Gadaldinus ; quoique j'avoue que cette forme de προγαστρώτερα, m'est un peu suspecte. Héringa, qui ne connoissoit point cette leçon de Gadaldinus, s'est contenté de l'autre : ἀνάγκη τὰ τοιαῦτα τῆς γαστρός ἀληρέα εἶναι καὶ σπληνός, en changeant seulement τῆς γαστρός en πρὸς γαστρός & ἀληρέα en ἀληρά ; le premier, parce que la préposition se trouve en effet dans une troisième variante ; & le second, parce que Hésychius & Suidas écrivent ἀληρόν, & non pas ἀληρές¹. Mais le πρὸς n'a été vraisemblablement qu'une abréviation du mot γαστρός, telle qu'on en rencontre fréquemment dans les Ms., ou la préposition πρὸ séparée de son composé προγαστρώτερα. Quant à l'ἀληρέα, changé en ἀληρά, c'étoit plutôt à ce dernier qu'il falloit donner la préférence, dans le cas où quelque Ms. auroit porté ces deux leçons ensemble. J'ai déjà observé (not. § LIII, l. 2, p. 137), que les Ioniens aiment à changer les terminaisons *ος* en *ης* ; & comme ils disent ὑγιήρης pour ὑγιήρος, ils auroient pu dire également ἀληρης pour ἀληρός.

§ CXXI, l. 19. *Ils doivent avoir de gros ventres*, &c. On pourroit objecter contre le choix de la leçon προγαστρώτερα, de *gros ventres*, ou *des ventres saillans* (Voyez la note précédente), que de cette leçon il résulte une contradiction manifeste entre ce passage & le § XXIX, où l'émaciation du ventre a été regardée comme un effet de ces mêmes eaux. Mais qu'on fasse attention que ce n'est point la seule contradiction : là, les sujets qui faisoient usage de ces eaux, étoient *maigres* ἰσχνοί ; ici (§ CXX), au contraire, ils sont

¹ Héringa, *Observ. crit.* cap. VI, p. 53.

trapus & chargés de chairs, ἐς εὖρος πλεονέκτες καὶ σαρκώδεις. Que conclure de ceci ? ce que j'ai plus d'une fois répété (*Disc. prélim.*, § 101, & *not.* § VIII, l. 1, § LIX, l. 3), savoir, qu'il ne faut jamais partir d'une cause isolée pour juger des effets qui paroissent se contredire ; mais que c'est par la combinaison de différentes causes qu'on peut parvenir à expliquer les phénomènes physiques ou moraux qui ont lieu chez les divers peuples. Dans les §§ XXVIII, XXIX & suivans, l'auteur considéroit les eaux en elles-mêmes, & indépendamment de toute autre cause locale ; ici les eaux ne sont, pour ainsi dire, qu'une cause secondaire, combinée avec les qualités du sol & des vents qui y soufflent habituellement : de manière que ce § sembleroit avoir un rapport plus marqué avec la topographie de la Colchide (§ LXXXIII & LXXXIV) qu'avec le chapitre qui traite des eaux.

§ CXXI, l. 20. *Et être sujets aux affections de la rate.* Les mêmes affections ont été attribuées plus haut aux eaux marécageuses & stagnantes, en général, (*Voy. not.* § XXIX, l. 2, p. 96), & à celles de la Colchide en particulier (*not.* § LXXXIV, l. 5, p. 238). Ces mêmes causes combinées ou modifiées un peu différemment, peuvent encore produire les goîtres, tels qu'on les voit chez les habitans du Valais, accompagnés souvent de l'imbécillité ou de l'idiotisme. Ils ont précisément lieu dans cette partie du Valais où les eaux, qu'on boit habituellement, sont chargées de particules impalpables d'une terre crétacée, lesquelles demeurent, par leur ténuité, dans un état de suspension qui approche de celui de dissolution, & où le sol, enfoncé & fort humide, est toujours brûlé par les rayons du soleil en tous sens par

les parois presque verticaux des montagnes voisines ¹.

§ CXXII, l. 2. λείην, καὶ ἀνεμώδεια, καὶ ἔνυδρον. Galien, au lieu de λείην, lit ici λισσὴν; & cette leçon se trouve, au rapport de Foës, dans quelques Mss. Héringa la préfère aussi à celle du texte, par la raison, dit-il, qu'elle signifie *nu*, au lieu que λείην ne peut se prendre que dans le sens de *plain*, *uni*, ce qui contrediroit le mot ὑψηλήν, *élevé* ². Mais λείος & λισσός sont des termes synonymes, quoique le dernier de ces mots signifie aussi quelquefois *élevé* & même *escarpé* ³. Il n'est pas rare d'ailleurs qu'un pays soit *élevé* & *uni* en même-temps. Hippocrate nous en donne un exemple, en parlant de la Scythie, qu'il regarde comme une plaine élevée, § XCII & XCVI. La contradiction seroit peut-être dans l'ἀνεμώδεια, *venteux*, mot que j'aurois presque soupçonné d'avoir usurpé la place d'ἀμμώδεια, *sablonneux*, si je ne l'avois pas trouvé dans Galien & dans Avicenne. Clifton a été de même embarrassé de cet ἀνεμώδεια. Voyez la note suivante.

§ CXXII, l. 3. Mais ils sont d'un naturel plus doux, & moins braves. Les raisons qui m'ont fait soupçonner, dans la note précédente, qu'il faudroit peut-être changer le mot du texte ἀνεμώδεια, *venteux*, en ἀμμώδεια, *sablonneux*, sont, 1°. parce que les pays venteux sont ordinairement peu unis, (Voy. not. § LXXVIII, l. 3, p. 219); 2°. parce que les habitans d'un pays sablonneux & élevé peuvent être grands, à cause de l'élévation du terrain, & cependant plus doux & moins braves que

¹ Coxe, *Lettres sur la Suisse*, P. II, p. 34, suiv. 64, suiv.

² Héringa, *Observ. crit.* cap. VI, p. 53.

³ Hésychius, in Ἀνεμὸς & Λισσός, cum notis.

d'autres, à cause de la chaleur que les sables réfléchissent ordinairement ¹, au lieu que dans les pays battus par les vents, les hommes sont d'un caractère plus enclin à la férocité qu'à la douceur. « Ventosa loca (dit Bodin) » ferociiores homines ac mobiliores reddunt; quæta vero, » humaniores & constantiores. Ratio perspicua est; neque » enim tranquilla mens esse potest in eo quod huc illuc » jactatur.... Itaque nautas opinor aquarum & ventorum » perpetua jactatio barbaros & inhumanos reddit ². » On a observé que dans les endroits du Vivarais exposés à la bise, qui comprend les vents du Nord, Nord-est & Nord-ouest, les hommes sont d'un tempérament vif, ardent, facile à irriter, & qu'ils ont les passions violentes ³. Pauw, pour le dire en passant, a cru que la mélancolie des moines du Mont-Athos tient à la violence des vents qui les tourmentent ⁴; mais, malheureusement pour l'auteur des *Recherches philosophiques*, Aristote, né dans une ville voisine du Mont-Athos, dit positivement que cette montagne n'étoit point du tout incommodée par les vents ⁵. Il étoit beaucoup plus simple & plus naturel d'attribuer la mélancolie de ces religieux aux mêmes causes qui répandent la tristesse & l'amertume dans l'ame de tous les moines & de tous ceux qui, par état ou autrement, observent

¹ Richard, *Histoir. natur. de l'air & des météores*, vol. IV, p. 308. Cf. Arbuthnot, *Specim. effect. aër.* cap. IV, § 17, p. 138.

² Bodin, *Method. ad facil. Histor. cognit.* cap. 5, p. 211.

³ *Mémoir. de la Soc. Royal. de Médec.* années 1780-81 P. II, p. 91, 130, suiv.

⁴ Pauw, *Rech. philosoph. sur les Grecs*, vol. I, p. 206, édit. 1788.

⁵ Aristot. *Problem.* XXVI, 33.

le célibat en dépit de la nature. Pour revenir à notre texte, malgré les raisons qui me l'ont rendu suspect, je croirois que l'auteur a employé ici le mot ἀνεμώδεια, *venteux*, non pas précisément dans le sens que nous lui donnons ordinairement, mais simplement dans celui d'un pays où l'accès des vents est libre, par opposition aux terrains enfoncés, dont il a parlé dans le § précédent, & dans lesquels les vents sont interceptés par les élévations environnantes. L'abondance des eaux (ἔνυδρον) peut d'ailleurs modifier l'influence des vents sur le caractère moral, comme l'a très-bien observé Clifton : *Unless ἔνυδρος may be allow'd to temper the other part of the situation (viz. the Windy) sufficiently.* J'ajoute que cette abondance même prouve que l'auteur entend parler d'un pays non battu par des vents impétueux, mais exposé de manière à recevoir les vents de tous côtés sans aucun obstacle.

§ CXXII, l. 4. ἀνανδρότεραι δὲ καὶ ἡμερώτεραι τοῦσιων αἱ γινώμει. Ma leçon est, pour le sens, absolument la même que celle de Galien; elle se trouve aussi dans le Ms. de Gadaldinus. Les autres, au lieu d'ἀνανδρότεραι δὲ, lisent καὶ ἀνορθότερα, en le rapportant à l'εἶδεα qui a précédé. (*Voy. les Variant.*). Cet ἀνορθότερα est une erreur manifeste; & la correction ἀναρθότερα que Clifton & Héringa proposent, est d'autant plus raisonnable, que les copistes ont très-souvent confondu ces deux mots. Galien, par exemple, dit, en parlant de l'anatomie du foie : λοβοὺς γὰρ τισὶ μὲν οὐδ' ἔχει, ἀλλ' ἔστιν ὅλον στρογγύλον καὶ ἈΝΟΡΘΟΝ, τοῖς δὲ δύο, τοῖς δὲ καὶ πλείους¹. Le sens exige qu'on lise ἈΝΑΡΘΟΝ, qui n'est pas divisé en différens membres ou

¹ Galen. *Administ. anatom.* L. VI, T. I, p. 172, edit.

branches. Une semblable erreur s'est glissée dans cet endroit de Strabon : καθάπερ γὰρ ἡ κατὰ μέλος τομὴ τῆς ἄλλως κατὰ μέρος διαφέρει · δίοτι ἡ μὲν ΚΑΤΑ' μέλη λαμβάνει περιγραφὴν ἔχοντα φυσικὴν Ο'ΡΘΩ'ΣΕΙ τινὶ καὶ τύπῳ σημειώδει. . . . ἡ δ' οὐδὲν ἔχει τοιοῦτον ¹. Je la corrige en lisant. . . . ἡ μὲν ΚΑΙ' ΤΑ' μέλη λαμβάνει περιγραφὴν ἔχοντα φυσικὴν Α'ΡΘΩ'ΣΕΙ τινὶ, κ. τ. λ. Il est probable que dans ce passage du traité faussement attribué à Lucien, sous le titre de *Philopatris* : Α'ΔΙΟ'ΡΘΩΤΑ τὰ τῶν ποιητῶν καὶ ἀμφίλοξα, ² il faut lire également Α'ΔΙΑ'ΡΘΩΤΑ dans le sens d'ἀδηλα, ἀσαφῆ ³.

§ CXXIII, l. 1. λεπλά γε καὶ ἄνδρα, καὶ ψιλὰ. Foës présume qu'au lieu de λεπλά, Galien doit avoir lu λυπρά. Clifton désapprouve l'une & l'autre de ces leçons, & il en propose une troisième, λεπρά, raboteux, inégaux, par la raison, dit-il, que le sens du λυπρά est suffisamment exprimé par le ψιλὰ, & que le λεπλά dans cette narration n'a point son opposé, tel ; par exemple, que παχέα, ou quelque autre mot semblable. Mais il n'a pas fait attention que ce § correspond à ce qui a été dit au § LXXIX : αἱ δὲ λεπτοῖσί τε καὶ ἀνύδροισι, (Voy. not. § CXX, l. 2, p. 378) ; ce qui prouve que le λυπρά même de Galien, si telle a été sa leçon, n'est pas du tout nécessaire. Λεπλόγεων, dit Hesychius, κακὸς ἀγρὸς, ἡ λεπλὴ γῆ καὶ μὴ λιπαρά, & dans une autre glose, Λυπρὰν γῆν, τὴν λεπλὴν.

§ CXXIII, l. 2. οὐκ εὐκρητα. J'ai pris cette leçon de Galien, qui lit οὐκ εὐκριτα (sic) ἔχει ⁴. Elle se trouve

¹ Strab. L. II, p. 137.

² Lucian. Oper. T. IX, p. 254, edit. Bipont.

³ Voy. Hésych. in Διαφρεῖν.

⁴ Galen. Quod anim. mores, &c. T. I, p. 349.

aussi dans le Ms. de Gadaldinus, οὐκ εὐκράτα sans l'ἔχει. Ce dernier mot n'est dû qu'à la distraction des copistes, quoique Zvinger & Mercuriali l'aient transcrit à leur marge, & que Mackius l'ait reçu dans son texte. Pour qu'il fût admis, on devroit au moins lire ἔχουσι (dans le sens d'οἰκοῦσι) au pluriel. Tous les autres lisent οὐ κέκρηται, excepté Vander-Linden, dont le texte porte : οὐ κέκρηται, que Clifton propose de changer en εὐ κέκρηται, en faisant sur une mauvaise leçon une correction encore plus mauvaise. Les copistes ont plus d'une fois confondu les lettres κρ avec les lettres χρ. On lit dans notre auteur : καὶ ταῦτα τῆσί τε ΧΡΗΞΕΣΙ καὶ τῷ πλήθει διαφυλάσσοντες, ὥς μετρίως ἔχη, μήτε πλείω τῶν δεόντων, μήτε ἀκρητέστερα προσφερόμενοι ¹. L'avant dernier mot de cette période prouve assez qu'il faut y lire ΚΡΗΞΕΣΙ, & non χρήσεσι. Il en est de même de cet autre passage : ἀσθενὲς γὰρ ἐνταῦθα τὸ θερμὸν, δυναστεύμενον ΧΡΗΜΑΤΙ ψυχροῦ ², où l'on doit également corriger ΚΡΗΜΑΤΙ, en se rappelant ce qu'il a dit ailleurs : κρήσις γὰρ καὶ μετρίότης τῷ μὲν ψυχρῷ γίνεται ἀπὸ τοῦ θερμοῦ, τῷ δὲ θερμῷ ἀπὸ τοῦ ψυχροῦ ³.

§ CXXIII, l. 4. σκληφρὰ. Je me suis permis de substituer ce mot à la leçon σκληρὰ, que portent tous les imprimés & tous les Mss. sans variation. J'aurois pu la changer aussi en σκελιφρὰ; ce dernier mot ne s'éloignoit guère davantage du texte. Car je suis persuadé qu'il a dit ici : σκληφρὰ καὶ ἐνίονα, comme il avoit dit plus haut, § XVI : ἐντόνους τε καὶ σκελιφρούς. La même erreur s'est glissée plus bas, § XXVI, σκληρούς τε.

¹ Hippocrat. de Veter. Medic. § XII, T. I, p. 19.

² Idem, de corde, p. 294.

³ Idem, de Veter. Medic. § XXVIII, p. 19.

καὶ ἐνόνους ; & je l'ai également corrigée en changeant le premier mot en σκληφρούς. Il en est de même de cet autre passage de notre auteur : εἶδεα μὲν γὰρ ἀγαθὰ ἴσσι τὰ τοιάδε . . . μήτε σαρκάδεα ἰσχυρῶς μήτε ΣΚΛΗΡΑ'. ΚΑΤΑ' δὲ χρῶμα ἴστω λευκόν, ἢ μέλαν, ἢ ἐρυθρόν¹, où je lis en rétablissant les mots & la ponctuation . . . μήτε ΣΚΛΗΡΑ' ΚΑ'ΡΤΑ · ΤΟ' δὲ χρῶμα ἴστω, κ. τ. λ. Au reste, σκελιφρός, σκληφρός & même σκληρός sont des mots de la même origine (Voy. not. § XVI, l. 1, p. 47) ; mais les deux premiers, outre qu'ils sont plus anciens, & par conséquent plus dans le style d'Hippocrate, représentent l'idée fondamentale & primitive de *sec*, au lieu que le σκληρός exprime une idée accessoire, celle de la *dureté*.

§ CXXIII, l. 4. ἐνίονα. Il n'est pas facile de deviner pourquoi Calvus a rendu ce mot par *non magna*. Mais il est encore plus difficile d'expliquer pourquoi Dacier, au § XVI, rend ἐνόνους par *grands*, & au § XVII, ἐνίσις par *grandeur*, au lieu qu'ici il traduit ἐνίονα dans sa véritable signification de *robustes*. Ce mot, en vertu de son origine, signifie *tendu* (par opposition à ce qui est *lâche*) & il exprime par-là ce qui est *fort*, *nerveux*. Hésychius explique Ε'νίονον par ἰσχυρόν, ἰξύ ; & cette glose peut servir à corriger ce que le même grammairien dit plus bas, Ε'ΝΤΡΑΓΗ'ΤΟΝΟΝ · ἰσχυρόν. Je pense qu'il faut lire Ε'ΝΤΡΑΝΗ' · Ε'ΝΤΟΝΟΝ, ἰσχυρόν.

§ CXXIII, l. 4. ξανθότερα. Lalemant veut qu'on entende ici par ξανθότερα, non ce que nous entendons proprement par *blond*, mais une couleur *fauve*, telle que le teint des ramoneurs, *intense flavum vel potius fulvum*, quo caminorum verritores per urbes vagantes pertingun-

¹ Hippocrat. Praediç. L. II, § XVII, T. I, p. 500.

tur' ; & je crois que Lalemant a raison. J'ai déjà observé combien il est difficile de rendre les mots dont les Anciens se servent pour exprimer les diverses couleurs (*Voy. not. § CII, l. 1, p. 312*).

§ CXXIII, l. 6. *ἰδιογνώμονας*. *Voy. la not. § LXXXV, l. 10, p. 247*, ainsi que la note suivante.

§ CXXIII, l. 6. *Car par-tout où les saisons éprouvent fréquemment, &c.* Il répète ici la même observation qu'il a déjà faite (§§ LXXXV, XCIX & CXV). Mais là c'étoit l'uniformité ou la diversité de figure dans les hommes qu'il regardoit comme un effet de l'uniformité ou de la variation de la température ; au lieu qu'ici on ne voit pas trop la connexion de cette période *ὅκου γὰρ μεταβολαί εἰσι πυκνότεραι, κ. τ. λ.* avec ce qui précède, à moins de supposer que les copistes, après le mot *μελάνθηρα*, ont omis cette phrase, *καὶ ἐαυτοῖσι διάφορα*. Je crois cependant entrevoir cette connexion dans le mot *ἰδιογνώμονας*, que j'ai rendu par *indocilité*, & qui, en vertu des termes qui le composent, signifie *des hommes singuliers, qui ont chacun une façon de penser & un caractère différens des autres*, en un mot ce qu'on appelle *des originaux* (*Voy. not. § LXXXV, l. 10, p. 248*). Or, si ces hommes, composant un peuple particulier, différent des autres peuples, ils doivent aussi différer entre eux ; autrement ils ne seroient pas *des originaux*. Mais cette différence de caractère qu'il attribue à la grande variation des saisons, doit avoir également lieu pour le physique, à cause de l'intime liaison de celui-ci avec le moral (*Voy. disc. prélim. § 18*).

§ CXXIII, l. 8. *διάφοροι αὐταὶ ἐαυτέχοι*. J'ai chan-

1 *Voy. Septalius sur ce passage.*

gé l'αὔται en αὐταὶ & l'ἰωῦτέσιον en ἰωῦτέησι. Portus s'est aussi apperçu de cette dernière faute; mais il propose de corriger ἰωῦτέησιν ou ἰωῦτῶν. J'ai déjà observé (not. § CXV, l. 7, p. 371) que notre auteur construit ordinairement le mot διάφορος avec l'ablatif.

§ CXXIV, l. 3. *Vient ensuite la qualité du sol, d'où l'on tire sa subsistance.* Dans les §§ précédens, il a considéré le sol par rapport à sa surface, à sa hauteur & à son exposition; ici il ajoute la qualité des parties qui le composent, qualité qui influe puissamment sur celle de ses productions végétales & animales, & par conséquent sur le physique & sur le moral de l'homme qui se nourrit de ces productions (Voy. not. §§ V, l. 1, XXIV, l. 6, LXXXIII, l. 16, XCV, l. 6, & Disc. prélim. § 12, 13 & 84). Mais cette influence de la nourriture, qui surpasse, suivant Buffon, celle de l'air & du ciel, ne doit pas être aussi sensible chez les peuples civilisés, que chez les peuples qui sont moins éloignés de la nature. Ceux-ci se contentent ordinairement, ou sont même forcés de faire usage des seules productions de leur sol, & doivent par conséquent en éprouver tous les effets; au lieu que ces effets, chez les nations aux quelles la civilisation a donné la facilité de se nourrir des productions de toutes les parties du monde, sont d'autant plus difficiles à démêler, qu'ils sont, pour ainsi dire, neutralisés à chaque instant par la variété des alimens. L'influence de la nourriture, dans ce dernier cas, se borne aux mauvais effets de la trop grande quantité que la variété excite ordinairement à prendre.

§ CXXV, l. 1. γῆ πλείρα, καὶ μαλθακή. De toutes les variantes le πλείρα (non πειρά comme porte le texte de Mackius) est la seule véritable leçon. L'auteur s'en

fert souvent dans le livre de *natura pueri*. Platon dit aussi, τῆς γῆς ὅση πίειρα καὶ μαλακὴ, & γῆς πίειρας¹, & avant lui Homere avoit dit, νεῖον μαλακὴν, πίειραν ἄρουραν². Le *πιηρὰ* n'est pas moins ionique que le *πίειρα*. Tous les deux sont formés de *πιερὰ*, forme ordinaire de ce mot, qu'on écrit aussi *πιαρὰ*. Les leçons fautives *πιθηρὰ* & *πνιγηρὰ* doivent leur origine au *πίειρα*; comme le *πιηρὰ* a enfanté le *πικρὰ*, qu'on trouve dans Galien, & ensuite le *τηκρὰ*, que Septalius a reçu dans son texte, en prétendant que c'est une forme ionique par syncope pour *τακερά*. Galien, comme je viens de le dire, lit ici, γῆ πικρὰ καὶ μαλθακὴ³; mais dans le commentaire Ms., qui porte son nom, on trouve seulement γῆ μαλθακὴ⁴. Dans la version de Calvus, au contraire, on a omis les mots: καὶ μαλθακὴ.

§ CXXV, l. 1. *Par-tout où le sol est gras, mou & humide, &c.* Un pareil sol influe sur le physique & sur le moral de l'homme, non-seulement par sa fertilité, mais encore par l'arrangement, la consistance des parties qui le composent & l'unité de sa surface. On devient mou & paresseux dans un terrain où l'on n'a ni des rochers ni des montagnes à gravir; qui, par le moyen d'une très-médiocre culture, fournit tout à l'homme au-delà de ses besoins; qui l'invite à jouir par la variété de ses productions, & qui le rend encore plus paresseux par cette jouissance même (not. §§ LXXVI, l. 4, p. 213, LXXIX, l. 2, p. 221). Le Tasse a exprimé cette mollesse par des vers d'une harmonie si molle & par

¹ Plat. in *Critia*, T. X, p. 44, edit. Bip.

² *Iliad.* XVIII, 541.

³ Galen. *Quod animi mores*, &c. T. I, p. 349.

⁴ Idem, *Comm. Ms. in librum Hippocrat. de humorib.* p. 55.

conséquent si bien adaptée au sujet , qu'en les lisant on sent presque l'envie de ne rien faire :

La terra molle , e lieta , e dilettofa

Simili a se gli abitator produce ¹.

L'inconcevable indolence , dont on accuse les habitans du Valais, tient en partie à la qualité de leur sol, dont la fertilité est, pour ainsi dire , gratuite & spontanée ². Un exemple bien frappant de l'influence du sol est celui de deux fameux peuples qui n'étoient séparés que par un fleuve. Je veux parler des Béotiens , que notre auteur aussi a eu vraisemblablement en vue dans ce § , & des Athéniens , dont il parlera dans le § suivant. Les premiers, habitant un sol gras & fertile , se distinguoient par leur voracité *, leur indolence & la pesanteur de leur esprit , autant que les Athéniens leurs voisins , dont le sol étoit sec & stérile , étoient sobres , actifs , & possédoient toutes les qualités de l'esprit nécessaires aux progrès des sciences & des arts ³.

§ CXXV , l. 2. καὶ τὰ ὕδατα κάρη μετέωρα ἔχουσα. Ce dernier mot , nécessaire à la construction , & qui a disparu des imprimés & des Mss. d'Hippocrate , a été conservé par Galien , avec une variante ἔχει , qui peut

¹ *Gerusal. liberat.* Cant. I, Ott. 62.

² Coxe, *Lettres sur la Suisse*, Lettr. XIX, P. II , p. 12, 31 & 61 de la trad. Franç.

* Cette voracité ou gloutonnerie des Béotiens , & notamment des Thébains , a été souvent produite sur le théâtre d'Athènes par les poètes comiques. Dans les vers d'Eubulus cités par Athenée (L. X, p. 417 D.) j'approuve toutes les corrections de Casaubon , excepté celle de παγγέλαις qu'il faut changer en παγγέλαις , & non en παγγέλαστος , comme le propose ce grand critique.

³ Voy. Athen. *ubi modo*, & Bodin, *Method. ad facil. histor. cognit.* cap 5 , p. 209, sq.

également être admise. Au lieu de *κάρλα μετέωρα*, Vander-Linden a reçu dans son texte *μὴ κάρλα μετέωρα*, mauvaise correction de Martin (celui-ci lit, *κάρλα μὴ μετέωρα*), qui, induit lui-même en erreur par la leçon fautive *μὴ μετέωρα* du § IX, s'étoit imaginé que l'auteur emploie le *μετέωρα* dans la signification de *profondes*, & qu'ici par conséquent, en y ajoutant la négation, il lui donne celle de *superficielles*. J'ai déjà rapporté (*not.* § IX, l. 8, p. 18), la manière dont Prosper Martian expliquoit le *μετέωρα* du § IX. Quoiqu'elle ne soit pas la même, elle n'est pas plus heureuse que celle de Martin.

§ CXXV, l. 4. καὶ τῶν ἀρίων καλῶς κίεται. Tous s'accordent dans cette leçon, excepté Baccius Baldinus, qui rapporte & qui défend une prétendue variante *κακῶς*, au lieu de *καλῶς*. Clifton, qui paroît n'avoir pas eu connoissance de cette variante, vouloit qu'on changeât le *καλῶς* en *οὐ καλῶς*, ce qui revient au même. Ces deux interpretes n'ont pas fait attention que la douceur du climat (*τῶν ἀρίων καλῶς κίεται*), n'est pas toujours incompatible avec les mauvaises eaux & toutes les autres causes d'insalubrité. Ils n'ont pas non plus fait attention que cette expression de l'auteur est à dessein opposée à ce qu'il va dire au § suivant, *ὑπὸ τοῦ χειμῶνος πιεζομένη καὶ ὑπὸ τοῦ ἡλίου κεκαυμένη*, & que la douceur du climat, dont il parle ici, n'est que relative. Car, autrement il auroit dit *κἀλλίστα*, ou bien *οὐ κακῶς κίεται*, si son dessein eût été d'indiquer une douceur de climat semblable à celle qu'il a décrite aux §§ LXXIII — LXXVI. Hérodote, en parlant de l'excellente température de l'Ionie, dit : *τοῦ μὲν οὐρανοῦ καὶ τῶν ἀρίων ἐν τῇ καλλίστῃ ἐτύγγανον ἰδρυσάμενοι πόλις*,

κ. τ. λ. ¹. Mais l'autre manière de s'exprimer, qui consiste à indiquer le degré superlatif d'une qualité par son opposé, joint à une négation, est aussi très-usitée dans les bons écrivains, & l'emporte même sur la première, pour la force & pour l'élégance. C'est ainsi que le même historien emploie souvent la phrase οὐ γὰρ ἄμεινον, dans le sens de *c'est une chose extrêmement mauvaise ou dangereuse* ². Hippocrate a dit aussi οὐκ ἐλάχιστον οὐ δὲ ἀσθενίστατον, voulant exprimer la grande quantité & la force des humeurs qui entrent dans la composition de la liqueur spermatique ³; & dans ce même livre, d'où j'ai tiré ce dernier exemple, en parlant, comme Hérodote, de l'Ionie & du Péloponèse, il dit: ἡ γὰρ Ἰωνίη χώρα καὶ ἡ Πελοπόννησος τοῦ ἡλίου τῶν ὠρέων οὐχ ἥκιστα καίεται, ὥστε δύνασθαι ἐξαρκεῖν τοῖσι φυομένοισι τὸν ἡλίον * ἀλλ' ὅμως οὐ δυνατόν, πολλῶν ἤδη πειραζομένων, οὔτε ἐν Ἰωνίῃ, οὔτε ἐν Πελοποννήσῳ, σίλφιον φῦναι ⁴. Ce passage, comme on voit, a été horriblement maltraité par les copistes; mais il n'est point difficile de le rétablir, en lisant: ἡ. γ. Ἰ. χ. κ. ἡ Π. τοῦ ἡλίου καὶ τῶν ὠρέων οὐ καίκιστα κείεται, ὥστε δ. ἡ. τ. φ. τ. ἡ. α. ὁ. ὁ. δ. πολλῶν ἤδη πειρασμένων, οὔτε, κ. τ. λ.

§ CXXV, l. 6. σαρκώδεις. Triller vouloit qu'on lût ici νερκώδεις. C'est la seule correction qu'il ait tentée sur ce traité; & cette correction est malheureusement fautive. L'auteur dit ici σαρκώδεις εἰσι, καὶ ἀναεθροί, καὶ

¹ Herodot. L. I, cap. 142.

² Idem, L. III, cap. 82. Voy. la savante not. de Larcher sur le L. IV, cap. 95, du même auteur.

³ Hippocrat. de morbis L. IV, § I, T. II, p. 110.

⁴ Idem, *ibid.* § IV, p. 121.

ὕγροι, comme il a dit plus haut, § XCVIII, σαρκώδεια, καὶ ἀναρθρα, καὶ ὕγρα. Il oppose ce mot à l'ἰσχυροὺς du § suivant, comme il a opposé ailleurs l'εἶδεια σαρκώδεια à l'εἶδεια ἰσχυρά¹. Je ne fais pas pourquoi le mot ἀναρθροι qui suit, se trouve dans la version du docteur Grimm, rendu par *wohlgebaut*, en françois *bien bâtis*. Il me semble que l'auteur a voulu dire tout le contraire.

§ CXXV, l. 6. *On les voit plongés dans l'indolence, &c.* Voyez *not.* § CXXV, l. 1, p. 396.

§ CXXV, l. 7. ἀταλαίπωροι. J'ai déjà averti dans les Variantes que Galien lit ici mal, ταλαίπωροι, & on peut consulter sur la confusion de ces deux termes ce que j'ai déjà noté plus haut (*not.* § LXXVI, l. 4, p. 210).

§ CXXV, l. 7. καὶ τὴν ψυχὴν κακοὶ ὡς ἐπὶ τὸ πούλυ. Voilà encore un endroit de ce traité où tous les interpretes, excepté Clifton, s'accordent à faire dire à l'auteur, ce que certainement il n'a pas voulu dire. Ils ont entendu l'expression τὴν ψυχὴν κακοὶ dans le sens littéral de *méchans dans l'ame*, & ils l'ont traduite les uns par *improbi*, les autres par *maligni*, & quelques-uns, comme Dacier, par exemple, par *fort méchans*. Il est étonnant que le docteur Grimm ait commis la même erreur, en la rendant par *schlecht geartet*. ψυχὴν κακοὶ est une expression synonyme de ἄδυμοι, ἀνανδροι, ἀπόλεμοι, § LXXV, ou ἀνάλκιδες, § LXXXVI, & signifie, comme tous ces mots, *pufflanimes, poltrons, lâches*, en latin *ignavi*; Clifton l'a traduit *timorou*s. La preuve que c'est le sens qu'il faut absolument lui donner, c'est que l'auteur l'oppose à εὐψυχότεροι, § CXVI, à μαχιμώτεροι, § CXVII, & plus directement à l'expression

¹ Hippocrat. de salubr. diaet. § II, T. I, p. 627.

τὰ πολέμια ἀμείνους du § CXXVI, qui signifie *plus courageux , plus belliqueux*. Xénophon a employé dans le même sens ψυχὰς οὐδὲν κακίονας ¹ ; & Euripide , en parlant de la courageuse mort de Polyxene , dit :

Οὐκ εἴ τι δάσων τῇ περισσ' εὐκαρδίῳ

ΨΥΧΗ'Ν Τ' Α'ΡΙ'ΣΤΗΙ.....,

ce que le Scholiaste explique καὶ κατὰ τὴν ψυχὴν ἀνδρεία ². Dans la langue d'Homere (*Iliad.* XIII, 279-284), κακὸς seul signifie *lâche*, comme son opposé ἀγαθὸς est pris dans l'acception de *brave*. Cette signification tient à l'idée que les Sociétés naissantes devoient se former de la lâcheté & du courage. Le pacte social n'ayant pas encore assez de moyens pour garantir le foible des attaques du fort, celui qui ne pouvoit point assurer son repos par son propre bras, devoit naturellement être un objet de mépris. Une note sur un passage si clair seroit certainement inexcusable, si je n'avois pas à combattre une erreur accréditée, pour ainsi dire, par tant de savans Interpretes. Dacier tâche même de la défendre par cette remarque, qu'il a prise de Martin : « Comme la sécheresse, selon Héraclite, » qui est en cela conforme à Hippocrate, fait la sa- » gesse & la prudence, l'humidité, au contraire, est la » cause de la méchanceté ». Elle ne le seroit, dans ce cas, que de la *sottise* ou de la *stupidité* ; & c'est précisément ce que l'auteur a voulu indiquer, non par cette phrase, τὴν ψυχὴν κακοί, mais par celle-ci, εἰς τὰς τέχνας παχείας, κ. τ. λ.

§ CXXV, l. 8. *Ils sont d'un esprit épais, &c.* Les Béotiens (Voy. not. § CXXV, l. 1, p. 397), passaient pour

¹ Xenoph. *Cyropaed.* L. II, cap. 1, § 6.

² Euripid. *Hecub.* 579.

être si peu faits pour les arts & pour les sciences, que pour désigner un homme *stupide*, on l'appelloit *porc de la Béotie*¹. J'ai déjà observé (not. § CXXI, l. 12, p. 383), d'après Strabon, que la négligence des arts & des sciences fut cause que les Thébains ne purent soutenir la gloire qu'ils avoient acquise sous la conduite d'Epaminondas. Cette épaisseur d'esprit, si d'autres causes physiques ou morales se joignent aux causes locales, peut quelquefois aller jusqu'à l'imbécillité ou à l'idiotisme. Les *Crétins* du Valais, dont j'ai déjà parlé plus haut (§ CVI, l. 8, p. 337), nous en fournissent un triste exemple. *Rien ne m'a plus frappé*, dit Coxe, en parlant de cette contrée, *que la vue de quelques-uns de ces idiots étalés au soleil, la tête penchée & la langue pendante, offrant le plus dégoûtant tableau d'imbécillité dont on puisse se former l'idée*².

§ CXXV, l. 9. *παχέης, καὶ οὐ λεπτοί*. Le *καὶ* ne se trouve point dans les autres. Je l'ai ajouté d'après Galien, qui l'a conservé, ainsi que d'après l'usage de la langue, qui exige pour l'ordinaire une conjonction dans ces tautologies ioniques (Voy. not. § LXXXV, l. 12, p. 251).

§ CXXVI, l. 1. *Mais dans un sol nud, raboteux, qui n'est point abrité, &c.* Comme la mollesse du sol & l'égalité de sa surface, joints à sa fertilité, rendent les hommes moux, paresseux, & les excitent plus à jouir, qu'elles ne les portent à cultiver les arts & les sciences (§ CXXV, l. 1, p. 397); par la raison contraire, un sol dur, inégal & stérile, doit les rendre robustes, actifs, sobres, & leur donner cet esprit d'invention nécessaire pour suppléer, par l'industrie, à ce que la nature leur

¹ Pindar. *Olymp.* VI, Stroph. 5.

² Coxe, *Lettres sur la Suisse*, P. II, p. 11, 35-41 & 64, sqq. de la Trad. franç.

refuse (not. § LXXVI, l. 4, p. 213). Telle étoit à peu près la situation d'une grande partie de la Grece, mais plus particulièrement de l'Attique. Aristote considere les Grecs comme placés dans un état moyen entre les Asiatiques & les Européens, doués par conséquent de l'esprit pénétrant des premiers, comme de l'activité & du courage des seconds ¹. Mais Platon applique la réunion de ces qualités plus particulièrement aux Athéniens; & il l'explique par une fiction aussi agréable qu'ingénieuse, puisée dans la religion même des Grecs. On sait que Minerve, déesse guerrière & philosophe à la fois, étoit la patronne des Athéniens. « Cette Déesse (dit » Platon) possédant ces deux qualités, a voulu choisir » un endroit qui, par sa position physique, fût propre à » produire des hommes qui devoient se distinguer des » autres par leur valeur & par leur sagesse ² ». On ne peut comparer à l'Attique que la Provence, & notamment Marseille. Cette ville, située sur un sol sec, maigre & pierreux, s'est distinguée dans tous les temps par l'imagination vive & féconde de ses habitans ³. Du temps de Strabon, les Romains abandonnoient Athenes pour aller faire leurs études à Marseille ⁴.

§ CXXVI, l. 2. ἀνέχυρος καὶ τρηχίη. Après ce dernier mot, la version de Calvus ajoute καὶ ἄνυδρος, non aquosa; & il est plus que vraisemblable que ces mots existoient dans quelques anciens Mss. par opposition à καὶ ἔνυδρος, qu'on lit dans le § précédent. Quant à

¹ Aristot. de Republ. L. VII, cap. 7.

² Plat. in Timaeo, T. IX, p. 295, edit. Bip.

³ Voy. Mémoir. de la Soc. Roy. de Medec. années 1777-78. P. II, p. 76 & 105.

⁴ Strab. L. III, p. 125, edit. 1587.

ἀνώχυρος, Calvus le rend par *difficilisque accessu*, vraisemblablement d'après la leçon fautive ἐνώχυρος, que Cornarius a voulu suivre aussi, puisqu'il traduit *natura munita*. Les autres traduisent *non munita*, c'est-à-dire, *sans aucune défense*; mais il s'agit de savoir de quelle défense parle ici l'auteur. Septalius lui donne un sens forcé, en prétendant qu'il faut entendre un pays *non défendu par des eaux, sec* (*non munitam ab aquis, sed aridam & siccam*). Zvinger a été plus heureux, en prenant l'ἀνώχυρος dans le sens métaphorique de *non défendu par des forêts, ouvert de tout côté*¹; & ce sens qui paroît être celui qu'Avicenne exprime par *habitationibus apartis*, est justifié par le mot opposé ὀχυρούσθαι, que Théophraste emploie dans le sens d'être défendu par des arbres: ἐν τούτῳ δὲ τῇ νήσῳ τὰ μὲν πρὸς ἡμῶν τοσοῦτον πλῆθος εἶναι φασὶ δένδρων, ὅτ' ἐκβαίνει ἡ πωλημευρὶς ὥστ' ἀποχυρῶσθαι².

§ CXXVI, l. 3. κεκαυμένη. J'ai déjà remarqué (*not. précéd.*) qu'après le mot τρηχέλη, Calvus ajoutoit καὶ ἄνυδρος. Septalius, au contraire, prétend qu'après le mot κεκαυμένη, Lalemant ajoute, καὶ τὰ ὕδατα μετέωρα. Je soupçonne que c'est une faute d'impression, pour καὶ τὰ ὕδατα μὴ μετέωρα. Car cette dernière leçon, quand même elle ne seroit autorisée par aucun Ms., est au moins opposée au μετέωρα du § précédent.

§ CXXVI, l. 4. σκληφρούς. J'ai substitué ce mot au σκληροῦς du texte, comme je l'ai déjà fait plus haut (*Voyez not. § CXXIII, l. 4, p. 392*).

§ CXXVI, l. 4. ἰσχνούς. Ceux qui ont préféré à ce mot la leçon de Galien ἰσχυροῦς, n'ont pas fait attention

¹ Foës, *Æconom. in* Ἀνώχυρος.

² Theophrast. *Histor. plant.* L. IV, cap. 9.

que l'ἰσχυρὸς est opposé au σαρκώδεις du § précédent, comme le sont le σκληροὺς à l'ὕγροι & le διηρθραμένους à l'ἀναεθροί.

§ CXXVI, l. 5. καὶ δασέας [ἂν] ἴδοις. J'ai averti, dans mes Variantes, que j'ai pris, à l'exemple de Vander-Linden & de Mackius, le dernier mot de Galien, & je n'ai ajouté la conjonction ἂν que parce que l'usage de la langue l'exige. Calvus, au lieu de ces deux mots, paroît avoir lu ἂν εὐροίς ou εὐρήσεις, à moins qu'il n'ait cru que tous ces accusatifs, depuis σκληροὺς jusqu'à ἀμείνους, étoient régis par l'εὐρήσεις de l'avant dernière ligne du §, & qu'il pouvoit répéter ce verbe pour rendre sa version plus claire. Quoi qu'il en soit, on voit clairement que le défaut des mots ἂν ἴδοις, a été cause que les copistes & les éditeurs ont changé la ponctuation, en accolant l'εὐρήσεις à ἀμείνους, & en faisant le commencement d'une nouvelle période des mots καὶ τᾶλλα.

§ CXXVI, l. 6. ἐργατικὸν [καὶ] δξύ. Il est indifférent qu'on lise ἐργατικὸν avec notre texte, ou ἐργαστικὸν avec Galien. Hérodote s'est servi de la première forme¹; mais on trouve aussi la seconde dans d'autres endroits d'Hippocrate & dans Platon². Le καὶ que j'ai ajouté d'après la version de Calvus, est encore confirmé par ce que l'auteur a dit ailleurs, ἡδίων τε ἂν προσιδεῖν, δξύτερός τε καὶ ἐργαστικώτερός ἐν τοῖσι γυμνασίοις³.

§ CXXVI, l. 7. Et plutôt sauvage que doux. Ce trait appartient au caractère des Spartiates plutôt qu'à celui des Athéniens, que nous avons supposé faire l'objet de

¹ Herodot. L. II, cap. 11.

² In Menon. T. IV, p. 351.

³ Hippocrat. Praediç. L. II, § VIII, T. I, p. 493.

ce §. Mais il faut faire attention que l'auteur parle ici des qualités morales déterminées par la température & les autres causes locales d'un pays, abstraction faite des modifications que l'éducation, ou toute autre cause morale, peut y apporter. Un Parisien est tout aussi doux & plus poli qu'un Indien; avec cette différence cependant que la douceur de ce dernier, effet naturel du climat, est une disposition aussi inaltérable que la cause qui la produit; au lieu que celle d'un Parisien, ouvrage de l'éducation, peut souffrir des éclipses toutes les fois que des offenses réelles, ou fondées sur des préjugés, viennent couvrir l'imagination d'un nuage qui lui dérobe tous les préceptes de l'éducation. Ce que je dis du Parisien est applicable à tous les Européens en général. Certainement on ne peut pas regarder comme *naturellement doux* des hommes qui se battent en duel pour des causes futiles, & souvent ridicules.

§ CXXVI, l. 8. *ἰδιογνώμονας*. Voyez sur ce mot les notes § LXXXV, l. 10, p. 247, & § CXXIII, l. 6, p. 394.

§ CXXVI, l. 12. *εὐρήσεις [δὲ] καὶ τὰλλα τὰ ἐν τῇ γῇ φύόμενα, κ. τ. λ.* J'ai détaché cette période de tout ce qui la précède par un point, & par l'addition de *δέ*. C'est le défaut de cette conjonction, défaut qu'on doit attribuer aux copistes, ainsi que celui de deux mots *ἀν ἴδοις* (Voy. not. § CXXVI, l. 5, p. 405), qui a déterminé les autres à lire, *καὶ τὰ πολέμια ἀμείνους εὐρήσεις. καὶ τὰλλα τὰ ἐν τῇ γῇ φύόμενα, κ. τ. λ.* Je regarde ma ponctuation comme plus régulière, & s'il falloit un exemple pour la justifier, je citerois le § LXXXVIII, *εὐρήσεις δὲ καὶ τοὺς Ἀσιηνοὺς διαφέροντας, κ. τ. λ.*, & même le § CXXIV, *εὐρήσεις γὰρ ἐπὶ τὸ πλῆθος τῆς χώρας τῇ φύσει ἀκολουθεύοντες, κ. τ. λ.*

TABLE SYNOPTIQUE

DU TRAITÉ

DES AIRS, DES EAUX ET DES LIEUX.

I. Le premier Chapitre de ce traité contient une espèce d'INTRODUCTION, dans laquelle l'Auteur

A recommande aux Médecins les recherches topographiques qu'ils doivent faire dans les villes où ils exercent la médecine. Ces recherches ont pour objet

a les saisons ou la température d'une ville;

b son exposition par rapport aux principaux vents, § I — II;

c les eaux dont on y fait usage, § III;

d la nature de son sol, § IV;

e le genre de vie ou le régime des habitans, § V.

B Il prouve l'utilité & l'importance de ces recherches pour ce qui regarde

a Le traitement des maladies familières à cette ville;

b Les prédictions médicales, § VI — VIII.

II. Dans le deuxième Chapitre il traite des CLIMATS, qu'il divise en quatre, d'après l'exposition

A australe & humide, Il considère les effets de cette exposition,

a dans la nature des eaux, § IX;

II. A *b* dans le tempérament des hommes en général,
§ X ;

c dans les maladies familiales,

1 aux femmes , § XI ,

2 aux enfans , § XII ,

3 aux hommes , § XIII — XIV.

B Septentrionale & sèche. Il en considère les effets

a dans la nature des eaux , § XV ;

b dans le tempérament des hommes en général ;

c dans les maladies familiales

1 aux hommes , § XVI — XIX ,

2 aux femmes , § XX ,

3 aux enfans , § XXI.

C Orientale ou tempérée , la plus salubre de toutes.
Il en considère les effets

a dans la nature des eaux , § XXII ;

b dans les productions du sol ;

c dans les hommes ,

1 En général , par rapport

× à leur tempérament & à leur caractère
moral , ainsi que

× × au peu de maladies qui les affligent ;

2 En particulier , par rapport à la fécondité
& à la facilité du part chez les femmes ,
§ XXIII — XXIV.

D Occidentale , la plus insalubre de toutes. Il en
considère les effets

a dans la nature des eaux ;

b dans

II. D *b* dans celle des hommes , par rapport

- 1 à leur tempérament , &
 - 2 aux maladies , auxquelles ils sont sujets ,
- § XXV — XXVI.

III. Dans le troisième Chapitre il traite des EAUX.

A Il les considère dans leur origine & avant qu'elles se mêlent & qu'elles se réunissent en grandes masses. Telles sont

a les eaux de terre , qu'il subdivise en

- 1 Eaux d'étang ou de marais , dont il indique les effets morbifiques ,

x en général , sur les hommes ,

* pendant toute l'année , § XXVII - XXIX ;

** pendant une partie de l'année , savoir ,

† en été , § XXX , ou

†† en hiver.

xx en particulier ,

* sur les hommes ;

** sur les femmes ;

*** sur les enfans ;

**** sur les jeunes-gens ;

***** sur les vieillards , § XXXI —

XXXIV.

2 Eaux de rochers ;

3 Eaux thermales ;

4 Eaux qui sourdent des lieux qui recèlent des fossiles ou des métaux , § XXXV ;

III. A *a* 5 Eaux des lieux élevés, les plus salubres de toutes, § XXXVI ;

6 Eaux dures ou salées. Il indique
× les différens degrés de leur insalubrité,

§ XXXVII — XXXVIII ;

× × les cas où l'on peut s'en servir,
§ XXXIX — XLI ;

× × × leur vertu astringente, § XLII.

b Les eaux du ciel, qu'il subdivise en

1 Eaux de pluie, dont il examine

× la nature ;

× × la formation, § XLIII — XLVIII ;
& en

2 Eaux de neige & de glace, § XLIX — L.

B Mêlées & réunies en grandes masses.

a Il les subdivise en

1 eaux de grands fleuves ;

2 eaux de grands lacs ;

3 eaux conduites de loin.

b Il en examine les effets morbifiques, qui sont

1 la pierre. Il explique la manière dont elle se
forme

× chez les hommes ;

× × chez les enfans ;

× × × chez les femmes.

2 les affections néphrétiques ;

3 la strangurie ;

III. B *b* 4 la sciatique ;
5 les hernies, § LI — LVII.

IV. Dans le quatrième Chapitre il traite des SAISONS.
Il les considère comme

A salubres, toutes les fois qu'elles se succèdent
dans leur ordre naturel, & que chacune d'elles
a les qualités qui lui sont propres, § LVIII ; ou
comme

B insalubres, qu'il examine,

a dans leurs différentes combinaisons, & dans
les maladies épidémiques que ces combinaisons
amènent. Il en donne pour exemples,

1 le printemps,

× (1^e combinaison) pluvieux & austral,
précédé d'un hiver sec & boréal. Influence
de cette combinaison sur les deux saisons
suivantes, savoir,

* l'été, § LIX ;

** l'automne, § LX ;

× × (2^e combinaison) sec & froid, pré-
cédé d'un hiver austral, pluvieux & chaud.
Les effets morbifiques de cette combinaison
se déclarent en partie,

* dès le printemps même, § LXI, & en
partie,

** pendant l'été suivant, § LXII — LXIII.

IV. B a 2 l'été,

× (3^e combinaison) pluvieux & austral,
suivi d'une automne pluvieuse & australe.
Ses effets se déclarent pendant l'hiver sui-
vant, § LXIV.

× × Sec & boréal;

* (4^e combinaison) suivi d'une automne
pluvieuse & australe. Ses effets se dé-
clarent pendant l'hiver suivant, § LXV.

** (5^e combinaison) suivi d'une automne
boréale & sèche. Les effets de cette com-
binaison sur l'hiver suivant, sont

† bons pour les tempéramens humides
& flegmatiques ; mais

† † mauvais pour les tempéramens bi-
lieux, § LXVI — LXVII.

b dans leurs successions annuelles ou astrono-
miques, considérées

1 d'après la quadruple division de l'année,
savoir, les deux solstices & les deux équi-
noxes, § LXVIII ;

2 d'après le lever & le coucher de certaines
constellations, § LXIX ;

c dans le plus ou moins d'influence que leurs
effets morbifiques exercent sur les différentes
villes d'après l'exposition & la nature des eaux,
§ LXX,

V. Dans le cinquième Chapitre il parle de l'Asie. Il la considère

A en général & en opposition avec l'Europe, par rapport

a à son climat ou à sa température ;

b aux productions de la terre ;

c à l'espèce humaine, § LXXI — LXXIII.

B en particulier

a le milieu de l'Asie, où cette opposition devient beaucoup plus sensible,

1 dans les productions de la terre ;

2 dans les eaux ;

3 dans les animaux domestiques ;

4 dans l'homme ;

× au physique,

× × au moral. A cette différence du moral il assigne pour cause la nature

* du climat, § LXXIV — LXXVI ;

** du gouvernement. (*Voyez plus bas V. B. c.*)

b la partie de l'Asie, située à la droite du Levant d'été, jusqu'au Palus-Méotide. Il examine cette partie,

1 en général, § LXXVII — LXXIX ;

2 en particulier, en rapportant l'exemple de deux peuples, savoir,

× des Macrocéphales, § LXXX — LXXXII ;

1 Dans cette partie du traité il existe une lacune. A en juger par les mots qui restent, il devoit être question de l'Afrique.

V. B *b* 2 × × des habitans du Phafe, § LXXXIII —
LXXXIV.

c Il revient à la partie moyenne ou tempérée de l'Asie (*Voyez* V. B. *a* **), pour parler plus en détail de la différence du caractère moral des Asiatiques & des Européens, différence que

1 il attribue à la nature différente

× du climat, § LXXXV ;

× × du gouvernement, § LXXXVI —
LXXXVII.

2 Il prouve cette assertion par ceux des peuples Asiatiques qui ressemblent aux Européens,

× ou parce qu'ils sont gouvernés comme ces derniers,

× × ou parce qu'ils habitent une latitude analogue au climat de l'Europe, § LXXXVIII.

VI. Dans le sixième Chapitre il traite de l'EUROPE ;

A en particulier, en parlant

a des Scythes Européens ou Sauromates ;

1 des hommes ;

2 des femmes ;

× du caractère belliqueux de ces dernières, § LXXXIX ;

× × de la coutume qu'elles ont de se brûler la mammelle, § XC.

b Digression sur la Scythie en général. Il y examine

1 le climat ;

2 les habitans,

VI. A b 2 x en général, en parlant de leur physique
& de leur moral, de leur vie nomade, &c.

xx en particulier, des Scythes appelés *effé-
minés* ;

3 les animaux, § XCI — CXIH.

B Il parle du reste de l'Europe. Il en examine

a le climat,

b les habitans, qui diffèrent des Asiatiques,

1 pour le physique, § CXIV — CXV ;

2 pour le moral.

x Il attribue cette différence de caractère à
la différente nature

* du climat, § CXVI ;

** du gouvernement, § CXVII—CXVIII.

xx Il prouve cette assertion par la diffé-
rence même qui existe entre les Européens,
soit pour le physique, soit pour le moral,
§ CXIX ; différence qu'il attribue à des
causes locales combinées différemment,
savoir,

* sol montueux, inégal, élevé, pourvu
d'eau, &c. § CXX.

** sol enfoncé, couvert de pâturages,
tourmenté par des chaleurs étouffantes,
&c. § CXXI.

*** sol élevé, uni, venteux & humide,
§ CXXII.

VI. B b 2 xx **** fol léger, sec, nu, &c. § CXXIII

§ CXXIV.

***** fol gras, mou, humide, &c.

§ CXXV.

***** fol nu, raboteux, &c. §

CXXVI.

VII. CONCLUSION, § CXXVII.

T A B L E

D E S M A T I E R E S.

N. B. *Les chiffres romains indiquent les pages du Discours préliminaire, & les chiffres arabes celles des Notes.*

A

Abbruze (caractère des habitans de l') ou des anciens Marfés au royaume de Naples, 59 & suiv.

Abcès. Voy. *Hôpitaux*.

Acéphales, ou hommes sans tête, & Cynocéphales, ou hommes à tête de chien. Si ces êtres ont jamais existé, 224 & suiv.

Accouchement (maux qu'entraînent les efforts de l'), 64.

Acridophages, ou mangeurs de sauterelles, peuple Africain. Effets de cette nourriture sur leur corps, 3.

Aductions ou cautérisations (usage des) chez les peuples Nomades, 303 & suiv. Leur utilité en médecine, *ibid.*

Ænos (température d' ,) ville de Thrace, 292.

Affections hypocondriaques & hystériques. Elles sont communes dans les pays chauds, 32. Cf. *Varices*.

Affections spasmodiques. Elles sont endémiques dans les pays chauds, comme à la Barbade, 32; à Bassora, à la Caroline, 43; à Caïenne, 32; à l'île de Bourbon, 32, 195; aux Indes, 32, 42; à Madagascar, 195; à Saint-Domingue, à Sennaar, 32. — Plus rares, mais plus opiniâtres dans les pays froids, 55 & suiv. Cf. *Convulsions*.

Africains Acridophages. Voy. ce dernier mot.

Africains (peuples). Ils parviennent plutôt à la pu-

berté. Voy. *Puberté*. Rapports qu'ils ont avec les Asiatiques au-delà du tropique, 215 & suiv. Maniere dont ils reçurent le Christianisme, 75.

Afrique. Stature de ses ânes, 288. Ses chevaux ont les os plus durs que ceux de l'Europe, 49 & suiv.

Agathyrfes. Coutume bizarre de se marquer le corps, 314 not.

Age du déclin. Voy. *Vieillesards*.

Agriculture. Elle favorise la propagation de l'espece humaine, 80, 319. Elle peut changer le climat d'un pays, 220.

Aigues-mortes. Maladies communes dans cette ville, 93.

Air. Sa pesanteur, lxij. Il est composé de divers gaz, lxiv. Cf. *Atmosphere*.

Air des hôpitaux. Voy. *Hôpitaux*.

Air infect. L'habitude peut le rendre moins dangereux, xv not.

Air des marais, 91. Ses effets pernicioeux, 91—94. — du sommet des montagnes, lxiv. — Vital, *ibid.* — Atmosphérique. Voy. *Atmosphere*.

Albanois. Pourquoi ils sont libres, 377.

Alep. Industrie des habitans de cette ville, 76. Maladie exanthématique qui les afflige. Voy. *Bouton d'Alep*.

Alexandrie. Voy. *Elephantiasis*.

Alger. Voy. *Bonne & Calle*.

Alimens. Ils sont plus ou moins substantiels, selon la nature du climat, 24, & celle du sol qui les produit, xcij. Cf. *Terre (productions de la) & Asturies*. Ils influent sur l'état du corps humain, vij, xj — xij. — sur la fécondité, 80.

Allemagne (population d'), 317 & suiv. not.

Allemands (les) sont plus ou moins braves, selon la nature du pays qu'ils habi-

tent, 213. Ils supportent les purgatifs forts, 6. Ils mangent moins quand ils passent en Italie, 23.

Alpes (pasteurs des) Voy. *Past.* des Alpes.

Alsace (climat de l'), 7 & suiv.

Alun (ce que c'est que l'), 109. Epoque & lieu où fut connu l'alun des modernes, *ibid.*

Amazones. Signification de ce nom, 264. Si les Amazones ont jamais existé, 264 & suiv. S'il en existe aujourd'hui en Tatarie, 266. Amazones de l'Amérique, 266. — de Bohême, *ibid.* de Libye, 260. — de Scythie, 260. Leur coutume de se brûler la mammelle, 264. — d'estropier leurs enfans mâles, *ibid.* Comment elles sont représentées dans les médailles, 260.

Amazonides, ou descendantes des Amazones, 265.

Ame. Voy. *Principe de la vie.*

Américains. Ils ont les crânes durs, 49.

Amérique. Voy. *Amazones, Indes occidentales, & Sauvages de l'Amérique.*

Amour (passion de l'). Elle est plus violente dans les pays chauds, 67. Elle se fait à peine sentir dans les pays froids & glacials, *ib.* — pendant l'hiver, 365.

Amour (plaisirs de l'). Effets de leur abus, 236.

Anachorettes (durée de la vie des anciens). Voy. *Longévité.*

Anes de l'Afrique. Voy. *Afrique & Cf. Scythie.*

Angine inflammatoire, arrivée à la Ciotat, & phénomène remarquable de cette épidémie, 64.

Angleterre. Sa population, 318 not. Manière dont les maladies s'y jugent, 6. Apoplexies solaires qui y ont eu lieu, 43. Cf. *Anglois.*

Angleterre (nouvelle). Les maladies qui y affligent les insulaires épargnent quel-

quefois les Anglois , xvj not.

Anglois. Ils boivent peu d'eau , 19. Durée de leur vie , 57 & suiv. Les suicides sont fréquens parmi eux , 162.

Animaux. Leur stature varie suivant la latitude ou l'élévation du terrain , 287 & suiv. Leurs chairs renferment plus de matière nutritive dans les climats chauds , xcij. Différence des animaux châtrés & de ceux qui ne le sont point , 236. Animaux de la Scythie. Voy. *Scythie*.

Annarus) vie efféminée, d')intendant du roi de Perse, 333.

Année (division médicale de l') lxxxv & suiv. cx.

Aparétias. Voy. *Vents* (noms des).

Apéliotes. Voy. *Vents* (noms des).

Apoplexies épidémiques, 184 & suiv. — féreuses, fréquentes dans les exposi-

tions méridionales, lxxxix.

— Solaires, ou coups de soleil , qui ont eu lieu en Angleterre , 43 , — à Pékin , *ibid*.

Appétit. Il est plus ou moins fort selon la température de l'atmosphère , 23 & suiv. xcij , xcix. Cf. *Froid*.

Aquilo. Voy. *Vents* (noms des).

Arabes , 72. — Vagabonds , *ibid*. & suiv. Ils sont pasteurs comme les Scythes , 269 , 280. Ils ont l'usage de se cautériser , 303. Arabes des montagnes , 377.

Araca , espèce d'eau-de-vie en usage chez les Tatars , 281 & suiv.

Arcadie. Situation & nature de cette contrée de la Grèce , 379.

Arcadiens , peuple brave & belliqueux , 379. Leur rapport avec les Suisses , *ibid*.

Argestes. Voy. *Vents* (noms des).

Arracan. (royaume d').

Coutume qu'on y a de s'ap-
platir le front , 225.

Arteres. Voy. *Système
artériel*.

Arts. Voy. *Professions &
Sciences*.

Ascra (température d'),
ville de la Béotie , 293.

Asiatiques. Leur voix , 73.
Leur caractère & leur esprit ,
74 & suiv. cxiv. Leur pa-
resse , 213 & suiv. cxiv.
Leur passion pour le jeu ,
214. Ils aiment les plaisirs ,
215 , cxiv. Maniere dont ils
ont reçu le Christianisme ,
75. Cf. *Peuples orientaux*.
Pourquoi sont-ils soumis à
des gouvernemens despo-
tiques , 245 , 253 & suiv.
Pourquoi ne sont-ils point
belliqueux , 254 , 256 &
suiv. cxviii. Différence des
habitans de la partie moyen-
ne de l'Asie d'avec les Asia-
tiques les plus septentrio-
naux , cxv & cxvj. — De
ceux qui étoient gouvernés
despotiquement d'avec ceux
des Asiatiques qui jouis-
soient de la liberté , cxix.
Dispositions physiques &

morales des Asiatiques qui
s'avancent au-delà du tro-
pique , analogues à celles
des Africains , 215 & suiv.

Asie. Elle est plus tempé-
rée & plus fertile que l'Eu-
rope , cxiiij , 203. Ce qu'il
faut entendre sur-tout de
sa partie moyenne , & no-
tamment de l'*Asie mineure* ,
204. Ses rizieres. Voy. *Ri-
zieres*. Elle a essuyé plus de
révolutions que l'Europe ,
245 , cxiv.

Asie mineure (climat de
l'). Voy. *Asie*.

Astres. Ce qu'Hippocrate
pensoit du lever & du cou-
cher de certains astres , 8
& suiv. lxj. Et à quoi ser-
voient-ils chez les anciens ,
ibid.

Asturies (topographie
des) , 39. Maladies endé-
miques de cette province ,
38 & suiv. Qualité de ses
productions , *ibid*. & 234.

Athenes (climat d'). Voy.
Attique. Dans les pleurésies
de cette ville , les saignées
sont nuisibles , 6.

Athéniens. Leurs disposi-

tions physiques & morales . 397 , 405 & suiv. Remarque de Platon sur leur caractère , 403. Différence entre les Athéniens possesseurs de terres & le peuple , 256 & suiv. Epoque de leur gloire , 254 & suiv. Cf. *Attique*.

Athletes (voracité & stupidité des) , xiiij. Etat de leurs parties génitales , 363.

Atmosphère. L'air atmosphérique est un composé de divers gaz , lxiv. Il est plus ou moins propre à la conservation de la vie , lxxvj. Son influence sur les diverses maladies , 13 & suiv. — Sur la formation de la voix , 71. — Sur celle des langues , 73. Elle est altérée par les brouillards , 199. Ses variations sont plus ou moins fréquentes , suivant les diverses latitudes , 369. Elles ont des effets différens , selon qu'elles sont brusques ou graduelles , 252 & suiv.

Athos. Voy. *Mont-Athos*.

Attique (climat de l') , & ses effets sur les Athéniens ,

cxxx. Nature de son sol , *ib.* & 397 , 403. On peut lui comparer la Provence , 403.

Aveugles. Voy. *Caire* , *Cécité* & *Ophthalmies*.

Avicenne. Voy. *Hippocrate*.

Avortemens. Voy. *Fausses couches*.

Automne. Elle favorise la phthisie , 189. Elle donne naissance à un plus grand nombre de maladies , 197. Elle a une influence plus marquée sur toute l'année médicale , lxxxvij. 152. Effets d'une automne humide combinée avec d'autres saisons. Voy. *Hiver*.

Auvergne. Voy. *Vents occidentaux*.

Auvergne (la haute). Maladies auxquelles on y est sujet , 50. Stature des animaux , 287.

B

Bain. Dans quelle vue Hippocrate le recommande dans les maladies aiguës , 28. — Dans le tétanos. Voy. *Tétanos*.

Balaruc (les eaux de) 86. Les fièvres intermittentes y sont communes, *ibid.*
 varient de vertu selon les divers vents & l'état de l'atmosphère, 115.

Barbade (maladies familières à la), 32.

Barbarie. Qualité de ses eaux, 16. Époque où l'on y parvient à la puberté. Voy. *Puberté*.

Baromètre. Ses variations diminuent à mesure qu'on avance vers la ligne, 16, 369.

Barrois (la pierre est commune dans le), 136.

Baschkirs (Tatars). Ils sont extrêmement gros, 297.

Bassora. Qualité de ses eaux, 17. Ses habitans sont sujets aux furoncles, 38; — à la distorsion de la bouche, 43.

Bas ventre. Il est plus resserré chez les Septentrionaux, xcvi. Cf. *Ventre*.

Beauté (à quoi tient souvent l'idée de la), 299. Elle ne peut exister sans une taille avantageuse, 209.

Belgique (la température de la) est très-variable,

Beltires (Tatars). Ils ont la barbe forte, 298.

Béotie. Situation & nature de cette province de la Grèce, 379. Elle étoit moins cultivée & plus froide du temps d'Hésiode, 293. Caractère de ses habitans, *ibid.* & 397, 401 & suiv.

Béotiens. Voy. *Béotie*.

Béribéri, espèce de paralysie connue dans les Indes, 42 & suiv.

Bêtes venimeuses. Elles le sont moins dans les pays humides, 234 & suiv.

Bigorre. Epidémie observée en 1777 dans cette province, 152.

Bile. Dans quel sens il faut entendre ce mot dans Hippocrate, xcvi not.

Biscaye. Voy. *Gale*.

Bise (effets de la). Voy. *Vivaraïs*.

Blessures (danger des) dans les pays chauds, 32, 195.

Blessures à la tête. Voy. *Hémiplégies causées*, &c.

Bœufs de la Scythie. Voy. *Scythie*.

Boissons chaudes (effets des), xxvj.

Bonne en Alger (insalubrité de), 92.

Bordeaux. Voy. *Vents occidentaux*.

Boréas. Voy. *Vents (noms des)*.

Bouche (distorsion de la). Voy. *Baffora*.

Bouchers. Effets de cette profession sur le moral , xx not.

Bouffissure. Voy. *Enfans*.

Boulangers. Voy. *Cu-lottes*.

Boulimie. Elle est quelquefois causée par le grand froid , 51.

Boulogne. Epidémie arrivée en 1756 dans cette ville , 201. Cf. *Gangrene*.

Bourbon (île de). Maladies auxquelles elle est sujette , 32.

Bourgogne. Pustule maligne endémique à cette province , 22.

Bouton d'Alep (ce que c'est que le), 38.

Bras. Voy. *Sein*.

Brafilien. Liberté dont ils jouissent , 377.

Breslau. Epidémie pestilentielle arrivée en 1737 dans cette ville , 153.

Brouillards. En quoi ils different des nuages , 127. Ils alterent l'état de l'atmosphère , 199.

Bruyeres (ville de). Observations sur son sol , 219.

Budins. Ce sont les Tatars Budziaks d'aujourd'hui. Dans quel sens faut-il entendre ce que dit Hérodote au sujet de leur couleur , 313 & not.

Budziaks (Tatars). Voy. *Budins*.

C

Cæcias. Voy. *Vents (noms des)*.

Caire. Nombre prodigieux d'aveugles qu'on observe dans cette ville , 54.

Caillan. Epidémie qui eut lieu en 1751 dans cette ville , 184 , 200 & suiv. Son exposition par rapport à celle du Pujet , 201.

Calcul

Calcul de la vessie. Voy. *Pierre*. — Des reins, 140; celui-ci est accompagné d'urines troubles, *ibid.*

Calle en Alger (insalubrité de la), 92.

Calou, espece de liqueur en usage à Ceylan, 26.

Campagne (habitans de la) Voy. *Mortalité & Payfans*.

Camphre. Voy. *Sudorifiques*.

Canada. Changement arrivé dans son climat, 220. Les sauvages y ressemblent aux Tatars Orientaux, 299.

Canal intestinal. Sympathie entre ce canal & la tête, 22. Il est plus actif dans les expositions septentrionales, xcvi. — Plus long & plus ample chez les enfans, 23.

Cancer du sein. Voy. *Sein*.

Caniculaires (jours). Combien en comptoit-on en Grece? 194. Dangers des purgatifs administrés pendant ces jours. Voy. *Purgatifs*.

Cap de Bonne-Espérance. Voy. *Ophthalmies*.

Caractere (ce que c'est que le), xj. Il se modifie d'après l'influence du climat, ou de l'exposition, 59 & suiv. 62, 74; — d'après la nature du sol. Voy. *Sol*. — d'après les variations du thermometre, 372; — d'après l'état des organes du corps, 60 & suiv.; — d'après la forme du gouvernement sous lequel on vit, 374; — d'après la profession ou le métier qu'on exerce. Voy. *Professions*, &c. — d'après certaines coutumes établies. Voy. *Institutions*. Souvent il differe dans de très-petites distances, 70.

Caractere (douceur naturelle du). En quoi differe-t-elle de celle acquise par l'éducation? 406.

Caractere des femmes, 60; — des habitans des pays élevés, &c. 377; — des méridionaux, xciiij & suiv.; — des septentrionaux, *ibid.* & civ.

Caraïbes (filles). Usage

H h h

de leur grossir le molet de la jambe , 268.

Cardan. Sa maniere d'écrire , & le jugement que Boerhaave avoit porté sur lui , cl & not.

Caroline. Le tétanos y est très-commun , 43.

Castiglione. Voy. *Salines*.

Catarre. Voy. *Rhume*.

Cavaliers. Voy. *Sang*.

Causes morales (ce que sont que les) , xvij. Elles peuvent modifier les causes physiques , & être à leur tour modifiées par ces dernières , cxix — cxxij , 375. C'est par leurs diverses combinaisons avec les causes physiques qu'il faut chercher à en expliquer les effets , cix & suiv. 12 , 151 , 387.

Causes physiques. Elles varient dans leurs effets , & pourquoi , xiv. Elles sont affoiblies par l'habitude , xiv — xvj & not.

Cautérisations. Voy. *Adustions*.

Caïenne (la). Voy. *Affections spasmodiques*.

Cécité. Voy. *Caire & Esquimaux*.

Cécité nocturne. Voy. *Nyctalopie*.

Cedmata. Ce que ce mot peut signifier dans Hippocrate , 339 , 347 ; — dans Arétée , 344 & suiv.

Célibataires. Voy. *Moines*.

Cérasus (position géographique de la ville de) , 224.

Ceylan. Voy. *Calou*.

Chairs des animaux. Voy. *Animaux*.

Chaleur. Ses effets opposés , 50. Cf. *Pays chauds & Pays situés entre les tropiques*. La chaleur excessive s'oppose à l'écoulement des regles , 63.

Chaleur animale. Elle est en raison de la capacité des poumons , 72. Pourquoi se soutient-elle toujours au même degré ? 372 & suiv.

Châlons-sur-Saône. Maladies qui y regnent , 239.

Charretiers (caractere moral des), xx. condes, 79. Leur population. Voy. *Chine*.

Chasseurs (peuples). Ciorat (la). Voy. *Angine*.
Leur population est très-foible, 318 & suiv.

Chémosis. Voy. *Ophthalmies*.
Circius. Voy. *Vents (noms des)*.

Chevaux africains. Voy. *Africains*.
Civilisation (effets de la)

Chevres de la Scythie. Voy. *Scythie*.
sur l'homme, xxxix, lij & suiv. Elle modifie l'influence du sol. Voy. *Sol*. Cf. *Causes morales & Climat*.

Chiger. Voy. *Indes occidentales*.
Climat (changement qu'a éprouvé le) des divers pays par le défrichement des terres, 220.

Chine (population de la), 317, 318 not. Pourquoi est-elle si forte ? 319.
Climat. Son influence sur les crises des maladies, 6 ; —

Chinois. Leur caractere, xxxiv, 74. Ils sont moins belliqueux que les Tatars, 259. Ils ont la passion du jeu, 214. Ils possèdent des arts depuis un temps immémorial, 75 & suiv. Leur langue & leur écriture, 76 & suiv. Cf. *Peuples orientaux*. Forme de leurs têtes, 226. Ils ont peu de barbe & de poil, 298. Ils ne connoissent ni la pierre ni la gravelle. Voy. *Pierre*.
Leurs femmes sont très-fé-

sur le physique de l'homme, xiv ; — sur sa voix, 71 ; — sur sa stature, ainsi que sur celle des autres animaux, 287 & suiv. ; — sur l'esprit & l'imagination, 75 ; — sur le moral ou sur le caractere, xiv, xciv, civ, 59 — 62, 74 ; — sur les idées religieuses, 75. Cette influence se modifie d'après la nature du sol, cxxviii, 259 ; — d'après les causes morales & politiques, 196,

258 & suiv.; — suivant que l'homme est plus ou moins civilisé, xxxix. Si la civilisation peut effacer entièrement cette influence, xl, liij. Objections contre l'influence du climat, & réponse à ces objections, xxx — xxxix.

Climats (effets des) doux, cxxix; — des climats rudes, cxxix; — des climats moyens, cxxx. La douceur du climat n'est point incompatible avec les mauvaises eaux, 398.

Clous ou Furoncles. Voy. *Baffora*.

Cochemar. Sujets qu'il attaque pour l'ordinaire, 36.

Coût. Il est comparé à l'épilepsie, cij. Effets de son abus, 236, 351.

Colchide. Son excessive humidité, 230 & suiv. 234. Qualité de ses plantes & de ses fruits, 234; — de ses eaux. Voy. *Phase*.

Colchidiens. Voy. *Min-greliens*.

Combustions humaines

spontanées. Leur cause, 3 & suiv.

Commerce (influence du) sur le physique, xxv; — sur le moral, xxij — xxvij.

Conception. Expérience pour s'assurer de l'aptitude d'une femme à la conception, cij. Conditions requises pour qu'une femme puisse concevoir, 324.

Congélation. Voy. *Eau*, *Eaux de neige* & *Evaporation*.

Constantinople. Voyez *Peste*.

Constellations. Voy. *Astres*.

Constipation. Elle est familière dans les expositions septentrionales, xevj. Cf. *Digestive (faculté)* & *Emétiques*.

Constitution ou tempérament du corps. Elle influe sur le moral, xciv, civ, 61.

Constitutions épidémiques. Pourquoi Hippocrate les déduit-il de deux seuls états de l'atmosphère? lxxxiv & suiv. A quels pays est ap-

plicable ce qu'il en dit ? 192, 196. Maniere dont les Anciens les considéroient, cix, 7. A quelle époque de leur cours sont-elles plus remarquables ? 163. Elles ont un caractère semestral, lxxxvj. Il y en a qui continuent plusieurs années de suite, 152. Cf. *Epidémies & Marseille.*

Convulsions. Elles sont moins violentes quand le ventre est libre, xcj. Cf. *Affections spasmodiques.*

Copulation des sexes. Condition requise pour qu'elle soit prolifique, 324.

Coqueluche. Voy. *Toux convulsive.*

Corps de baleine (effets pernicioeux des) 225, 309.

Corps humain. Il respire par tous les points de sa surface, lxxv. Son état varie suivant les diverses saisons, iv & suiv. ; — les différens vents ou les différentes expositions, v, vj ; — les différens alimens, vij ; —

les différentes qualités du sol, ix & suiv. Liaison intime & influence réciproque entre le corps & le principe de la vie, x & suiv. xvij & suiv.

Couleurs (difficulté d'exprimer les mots des) des Anciens dans nos langues modernes, 312 & suiv.

Coups à la tête. Voy. *Hémiplégies causées, &c. & Tête.*

Coups de soleil. Voy. *Apoplexies solaires.*

Courage. Il se modifie d'après le climat, xciv, civ, 59 — 62 ; d'après le degré de liberté dont on jouit, cxxvij, 374 & suiv. 376.

Coutumes (influence des) & des usages sur l'homme. Voy. *Institutions.*

Crachement de sang. Causes de cet accident chez les femmes, 64 & suiv.

Crânes (observations faites sur les) des divers peuples, 49. Cf. *Septentrionaux* (peuples).

Crétins du Valais, 402.
Vénération que le peuple a pour eux, 337. En quoi ils different des Efféminés Scythes, *ibid.* & 338.

Crétois. Maniere dont ils tiroient de l'arc, 304.

Crimée (Tatars de la). Leur teint, 315. Leur maniere de s'habiller, 296. Origine du mot *Tchoban*, que se donnent les princes de la Crimée, 280.

Crise (maniere dont la) s'opere dans les maladies, lxxxviii. Elle est le produit d'un travail critique ou d'une fièvre, *ibid.* & xcix. Elle a principalement lieu dans les maladies aiguës, lxxxix. Cf. *Maladies aiguës* & *Ventre*. Elle se fait différemment dans les différens climats, 6.

Culottes. Effets de leur usage chez les Scythes, 361 & suiv.; — de leur défaut chez les boulangers, 362; — chez les Grecs, *ibid.*

Cynocéphales. Voy. *Acéphales*.

D

Damas (ville de). Industrie de ses habitans, 76.

Dannemark. Sa population, 318 not. Il fournit plusieurs exemples de longévité, 58.

Danse de Saint-Vite. Quel côté du corps affecte-t-elle le plus souvent? 171.

Dartres dissipées par les hémorrhoides. Voy. *Hémorrhoides*.

Décan (royaume de). On y est plutôt nubile qu'ailleurs, 66.

Dentition (la) se fait plus facilement quand le ventre est libre, xcj, 55.

Despotisme (effets & causes du) cxviii & suiv. Il n'est plus si arbitraire en Europe, & pourquoi? xxviii.

Diarrhée. Elle termine quelquefois les épidémies muqueuses ou catarrhales, c, not. 23. Cf. *Vomissement*.

Difficulté de respirer (cas particulier d'une) qui cor-

respondoit aux phases de la lune, 10.

Digestifs (organes). Ils se relâchent par l'humidité & par la chaleur, 23.

Digestive (faculté). Elle est en raison inverse de la faculté sensitive, 24. Elle cause la constipation quand elle est trop active, 115, 321.

Digestion. Elle s'opere mieux dans certaines maladies qu'en santé, 25; — dans une température froide, *ibid.* v, — & sèche, 322; — dans une constitution du corps maigre, 321. Cf. *Digestifs (organes) & Digestive (faculté)*.

Distorsion de la bouche. Voy. *Bassora*.

Domestiques (état physique & moral des) xxxix, 374.

Domingue. Voy. *Saint-Domingue*.

Don. Voy. *Tanaïs*.

Douay. Maladies communes dans cette ville, 102.

Druses du Mont-Liban.

Cause de la liberté dont ils jouissent, 377.

Duel. Voy. *Européens*.

Durée de la vie. Voy. *Jeûne, Longévité & Vie*.

Dysenterie. Ses causes, 161 & suiv. Saisons où elle regne ordinairement, *ibid.* Rapports qu'elle a avec le rhumatisme & le catarre, 183. Elle entraîne l'hydropisie, *ibid.* Elle termine quelquefois les épidémies catharrales, 23. Sous son nom on ne comprend pas toujours la même maladie, *cx*.

Dysenterie épidémique. Voy. *Hémiplégies croisées, &c.*

E

Eau. Elle pèse plus pendant l'hiver que pendant l'été, 112. Elle a la propriété d'absorber l'air, 81, 88; — de dissoudre les substances terreuses ou salines, 88. Elle est altérée par la congélation, *ibid.* Causes qui la rendent plus ou moins

susceptible de congélation , 88 & suiv. ; — d'ébullition , 89 , 116 ; — plus ou moins propre à cuire les comestibles , 116 ; — plus ou moins bonne à boire , 89. Moyen dont se servit Empédocle pour corriger la mauvaise eau d'une riviere , 62 & suiv. La température d'une bonne eau doit être en raison inverse de celle de l'atmosphère , 112. Influence de l'eau sur l'état physique de l'homme , 18 & suiv. ; — sur la fécondité des femmes , 62. On en boit plus ou moins selon les différens climats , 19. Elle ne convient point aux tempéramens bilieux , 94 & suiv.

Eau (division de l') en différentes especes , 88 — 90.

Eaux calcaires ou séléniteuses. Mauvais effets de leur usage , 136.

Eaux conduites par des canaux (qualité des) , 135.

Eaux d'étang. Voy. *Eaux de marais*.

Eaux exposées (les) à

l'Orient sont les meilleures , cvij.

Eaux des fleuves ou des rivières (qualité des) , 134 ; — de celles de la Grece , *ibid.* & suiv. Cf. cvij.

Eaux de glace. Voy. *Eaux de neige*.

Eaux des lacs. Elles sont insalubres quand elles fleurissent , 95.

Eaux de marais , d'étang , &c. Leurs qualités , 91 , 95. Maux qui résultent de leur usage , 100 , 387. Cf. *Terres marécageuses*.

Eaux (mauvaises). A quoi peut-on les reconnoître ? Voy. *Eau* & *Eaux des lacs*. Différens procédés pour les corriger ou les purifier , 62 , 130 & suiv.

Eaux de mer. Voy. *Mer*.

Eaux minérales. A quoi doivent-elles leur vertu laxative ? 118.

Eaux des montagnes. Voy. *Eaux des rochers*.

Eaux de neige & de glace. Leurs qualités , 131. En quoi elles diffèrent de l'eau de pluie , 132. Elles sont privées

privées d'une bonne partie de leur air , *ibid.* Comment elles peuvent le reprendre , 133. Si elles peuvent être regardées comme causes des écrouelles & des goîtres , 131 & suiv. Cf. *cvij.* Si l'eau glacée diminue de poids , *cvij* , 133.

Eaux du Nil. Elles sont regardées comme cause de la fécondité des femmes égyptiennes , 63.

Eaux d'orage (qualité des) , 126. Cf. *Eaux de pluie.*

Eaux de pluie. Elles doivent leur origine à l'évaporation , 119. Elles sont plus ou moins pures selon l'état de l'atmosphère , 125. A quoi sont dûs les animaux & les vers qui s'y engendrent , 126. Elles sont les plus legeres de toutes , *cvij* , 120, 125. Elles bouillent promptement , *ibid.* En quoi elles diffèrent des eaux de neige & de glace. Voy. *Eaux de neige* , &c.

Eaux de riviere. Voy. *Eaux des fleuves.*

Eaux de rochers ou de montagnes (qualités des) , 107 & suiv.

Eaux saumâtres. Elles resserent le ventre , 117.

Eaux séléniteuses. Voy. *Eaux calcaires.*

Eaux de terre Elles sont salées ou saumâtres dans les pays chauds , 16. Leur température est opposée ou conforme à celle de l'atmosphère , suivant qu'elles sont plus ou moins profondes , 17. Elles peuvent éprouver des révolutions alternatives, comme cela arrive dans plusieurs lacs de la Tatarie , 114. ainsi qu'aux Eaux de Balaruc , 115.

Ecrouelles (causes des) , 131 & suiv.

Ectisie. Voy. *Koumifs.*

Efféminés (quelle espece d'hommes étoient les Scythes) , 334 & suiv. 346. Vénération qu'on avoit pour eux , 337. Cf. *Crétins.* Cause de leur maladie , 347 & suiv.

Egypte. Ses eaux , 16. Son sol est impregné de

substances salines , 54 , telles que le natrum , 109 & suiv. 270. Rapports de l'Egypte avec la Scythie , 268 — 270.

Egyptiens. Rapports qu'ils ont avec les Scythes. Voy. *Egypte*. Ils ne connoissent point l'usage des maillots , 308. Ils se ressemblent de figure , 299. Ils ont les crânes durs , 49. Ils sont sujets aux ophthalmies , 54. Leur tempérament , 2 , 269. Fécondité de leurs femmes , 79. Leur maniere de s'habiller , 295. Usage qu'ils font du natrum. Voy. *Natrum*. Usage qu'ils ont d'embaumer les cadavres , 270. Dans quel temps de la journée ils puisent l'eau du Nil , 120. Comment ils la purifient , 130. Leur caractère moral , 216. Ils furent regardés comme une nation éclairée , 76 ; & cependant ils n'avoient point perfectionné les sciences ni les arts , 77.

Eléphantiasis , maladie familiere aux pays chauds , 375 ; — à Alexandrie en Egyp-

te , xiiij not. — aux pays gouvernés despotiquement , 374.

Embaumement des cadavres en usage chez les Egyptiens & chez les Scythes , 270.

Embévécidos. Voy. *Espagne*.

Embonpoint. Ses causes & ses effets , 236 , 238. La rosée le consume. Voy. *Rosée*. Il suppose toujours une foiblesse dans la constitution , 236. Quand il est excessif , il prend le nom de *Polyfarcie* , 237 ; & devient une véritable maladie , *ibid*. Exemples rares d'un embonpoint monstrueux , 238. Embonpoint des Egyptiens & des Scythes , 269 & suiv.

Emétiques. Climats où ils conviennent , 6. Maladies dans lesquelles ils ne sont point indiqués , 100. Ils resserrent le ventre , *ibid*.

Endémiques (maladies). Elles different des épidémiques par rapport à l'état de l'atmosphère qui les produit , lxxxiv.

Enfans. D'où vient leur plus ou moins de ressemblance avec l'un ou l'autre des parens, 227. Ils croissent plus en été qu'en hiver, 287. Volume de leur tête & de leurs intestins, cj, 23. Quand & comment il faut leur donner du vin, 141 & suiv. Maladies propres à leur âge, cj. Ils sont sujets à la bouffissure quand ils viennent au monde, 105; — à l'hydrocele. Voy. *Hydrocele*. Maniere de les traiter par le lait de la nourrice dans certaines maladies, 141.

Epaules. Voy. *Sein*.

Épiale. Signification de ce mot, 35 & suiv. Dans quelle constitution les épiales ont lieu, 36.

Epidémie. Dans quel sens Hippocrate emploie ce mot, 146. Une épidémie ne cesse que pour faire place à une autre, cxj. A quelles époques de l'année sur-tout arrivent ces changemens d'épidémie, *ibid.* Cf. *Constitutions épidémiques*.

Epidémie de Bigorre, — de Boulogne, — de Breslau, — de Caillan, — de Montreuil, — de Normandie, — de Rouen. Voy. tous ces noms de villes.

Epidémie pestilentielle décrite par Hippocrate, 134, & suiv.

Epidémies. Elles agissent différemment, selon le régime habituel de ceux qu'elles attaquent, 8; — les divers quartiers de la même ville, 69; — diverses autres circonstances, 150. Souvent elles épargnent des lieux très-voisins de leur foyer, 151. Cf. cxij, & *Constitutions épidémiques*.

Epidémies muqueuses, ou catharrales de Flandres & de Londres. Voy. *Rhume*. Elles se terminent souvent par la diarrhée ou par la dyssentérie, 23.

Epilepsie. Causes des différentes dénominations que les Anciens ont données à cette maladie, 33. Elle est commune à Sennaar, ainsi que dans tous les pays chauds &

humides, 323; — moins fréquente, mais plus difficile à guérir dans les pays froids, 56.

Epileptiques. Voy. *Lunatiques*.

Epinyctides, exanthème de l'espece d'Eslera, 37.

Equinoxes. Danger des purgatifs & des opérations chirurgicales pendant ces époques, 194 — 196.

Equitation (effets d'une) fréquente sur la faculté génératrice, 322; — sur les parties génitales, 346; — sur la couleur du sang, 323.

Equitation (principes de l') chez les Tatars & chez les Turcs, 311; — chez les Grecs anciens, *ibid.*

Espagne. Sa population, 317, 318 not. L'amour y est une passion violente, 67. Ce que sont les hommes qu'on y appelle *Embevecidos*, *ibid.*

Espagnols. Leur voix, 73. Ils deviennent voraces quand ils passent en France, 24. Cf. *Espagne*.

Esprit. Voy. *Imagination*,

Esprit de vin. Effets de son abus chez les Tatars, 3.

Esquimaux. Leur stature, 287. Uniformité de leur figure, 299. Ils sont sujets aux ophthalmies, 54. Moyens qu'ils emploient pour se garantir de la cécité, *ibid.*

Esquinancie. Voy. *Angine*.

Eslera. Voy. *Epinyctides*,

Est. Voy. *Vents* (noms des).

Estomac. Voy. *Digestifs* (organes).

Etangs. Voy. *Eaux de marais*, &c. & *Terres marécageuses*.

Été humide, précédé d'un pareil printemps (quels sont les effets d'un), 155 & suiv. — d'un été sec, précédé d'un printemps humide, 156. Cf. *Automne*.

Étésiens. Voy. *Vents* (noms des).

Ethiopiens. Leur voix, 73. Leur régime, 280. Durée de leur vie, 56 & suiv.

Etriers. Époque où l'on en a commencé l'usage, 339.

Evaporation. Elle est plus forte dans les pays chauds, 116 ; — pendant l'été, 119 ; — prodigieuse dans les eaux de mer. Voy. *Mer*. Elle a lieu dans les corps même les plus secs en apparence, 121 & suiv. Elle augmente au moment de la congélation ou de la conversion de l'eau en glace, 134. Elle est la source & l'origine des pluies, cviiij.

Euronotus. Voy. *Vents* (noms des).

Europe. Sa population, 317, 318 not. Cf. *Asie*. Degré de liberté dont elle jouit. Voy. *Despotisme*.

Européens. Ils sont plus variés de figure que les Asiatiques, cxxvj & suiv. — plus belliqueux & d'un caractère plus âpre, cxxvij. à l'exception de quelques-uns, cxxviiij. Ils ont tous, à peu près, les mêmes mœurs, xxyij. Leur douceur est plutôt l'effet de l'éducation que naturelle, 406. Ce qu'on peut prouver par l'usage barbare du duel ; *ibid.*

Eurus. Voy. *Vents* (noms des).

Exanthèmes. Voy. *Maladies exanthématiques* & *Fievres exanthématiques*.

Exercice (effets de l') ou de l'inaction sur les diverses parties du corps, 363.

Expositions (effets des différentes) des villes, sur le physique & le moral de l'homme, 14 & suiv. — de l'exposition méridionale, lxxxvij — xciv ; — de l'exposition occidentale, 72, 83, comparée à la température de l'automne, cvj ; — de l'exposition orientale, civ — cvj, qui a quelque rapport avec la température du printemps & l'exposition méridionale, cxiiij, cxiv ; — de l'exposition septentrionale, xciv — civ.

F

Fache, nom moderne du fleuve Phasis. Voy. *Phase*.

Faculté génératrice (moyens qui détruisent ou qui favorisent la). Voy.

Equitation, Poissons, Sarrazin & Sudorifiques.

Fausſes couches. Dans quelles expositions ou dans quelles conſtitutions de l'atmoſphere elles arrivent pour l'ordinaire, xciiij, 157 & ſuiv. Cf. *Hydropiſie de la matrice.*

Fausſes groſſeſſes. Dans quels pays & chez quelles femmes elles ont lieu, 106 & ſuiv.

Fécondité chez les hommes. Voy. *Propagation de l'eſpece humaine.*

Femmes. Cauſes de leur plus ou moins de fécondité, xciiij — cvj, 62 & ſuiv. Cf. *Conception.* Pays où elles ſont plus fécondes, cvj, 79 ; — où elles ſont ſujettes à divers maux, 104 & ſuiv. Elles boivent & elles urinent plus que les hommes, 144 & ſuiv. Conformation de leur uretre. Voy. *Uretre.* Elles ſont plus ſujettes à l'incontinence d'urine. Voy. *Urine.* Moins ſujettes à la pierre que les hommes, &c. Voy. *Pierre.* Sujettes à d'au-

tres accidens. Voy. *Accouchement & Hydropiſie de la matrice.* Leur caractère. Voy. *Caractere.* Exemples de femmes auxquelles il étoit venu de la barbe, 368.

Femmes Barbareſques. Voy. *Barbarie.* — Chinoiſes. Voy. *Chinois.* — Egyptiennes. Voy. *Eaux du Nil.* — Groenlandoïſes. Voy. *Groenlandois.* — Indiennes. Voy. *Indes.* — Laponnes. Voy. *Lapons.* — de Martavan. Voy. *Martavan.* — Orientales. Voy. *Peuples orientaux.* — de la Sologne. Voy. *Sologne.*

Fer (pays où le) naît ordinairement, 78.

Feutres (ce que ſont que les) dont les Tatars couvrent leurs tentes, 273, 274 & not.

Fievre (la) eſt la ſolution naturelle du ſpaſme, 55.

Fievre jaune. Elle eſt commune dans les pays chauds, 34.

Fievres ardentes. Saison où elles ſont le plus fréquentes, 222.

Fievres bilieuses d'Hippocrate. Voy. *Fievres humorales*.

Fievres exanthématiques & malignes, 34.

Fievres humorales (les) sont les mêmes que les fievres bilieuses d'Hippocrate, & que les putrides de Galien, xcv. not.

Fievres intermittentes. Voy. *Belgique & Nîmes*.

Fievres malignes. Voy. *Fievres exanthématiques*.

Fievres putrides. Voy. *Fievres humorales*.

Figure (causes de l'uniformité ou de la variété de) chez les hommes, cxxvj & suiv. 301, 371, 394.

Flandres. Voy. *Rhume épidémique*.

Fleurs blanches. Quelles femmes y sont sujettes pour l'ordinaire, & dans quel pays cette maladie est commune, 32.

Flux menstruel. Voy. *Regles*.

Fluxions (théorie des), 24.

Foie. Ses affections, 97 & suiv. Cf. *Système veineux*.

Fortunes (effets de la trop grande inégalité des), 1. Cf. *Médiocrité de fortune*.

France. Sa population, 317 & 318 not.

François. Leur voix, 73. Coutume qu'ils avoient autrefois de s'allonger la tête, 225. Maniere dont ils ont reçu le christianisme, 75.

Fréjus, 201.

Froid. Il augmente l'appétit, 25. 51. Il cause quelquefois la boulimie, 51. Précautions que prennent en Hollande ceux qui courent en patins pour se garantir du froid, *ibid*. Il prolonge la vie, 58. Il s'oppose à l'écoulement des regles, 63. Il empêche les sensations de l'amour, 365. Quand il est rigoureux, il produit des effets analogues à ceux d'une chaleur excessive, 316. Cf. *Pays froids*.

Furoncles. Voy. *Bassora*.

G

Galanterie. Elle est inconnue dans les contrées glaciales, 67.

Gale. Elle est commune dans les côtes de Galice, de Guipuscoa & de la Biscaye, 39.

Galice. Voy. *Gale*.

Gangrene. Elle se manifeste dans les endroits humides & chauds, 21. Epidémie gangréneuse arrivée aux environs de Lille en Flandres, *ibid.* — à Boulogne, 22.

Gascons (caractère des), 60.

Gelées (effets des fortes), 152 & suiv.

Gélons. Leur coutume bizarre de se stigmatiser le corps, 313, 314, not.

Génération (système sur la) suivant les Anciens & les Modernes, 226 — 228. Cf. cxvj & suiv.

Génitales (parties). Leur sympathie avec la tête, 336, 350 & suiv. Rapport du poil de ces parties avec les cheveux de la tête, 351. Leur état chez les Athlètes & chez les personnes chastes, 363 — 365; — chez ceux qui abusent des plaisirs de l'amour,

ibid. — de l'Equitation, 346.

Goîtres (causes des), 131 & suiv. 387.

Goutte. Elle est moins forte chez les vieillards, xc, not.

Gouvernement (influence du) sur les hommes, 253 — 256, 374 & suiv. Cf. *Loix*.

Graisse. Voy. *Embonpoint*.

Gravelle. Les Chinois ne la connoissent point, 146. Cf. *Calcul & Pierre*.

Grece. Sa position & son climat, cxxix. Son sol, 403. Cf. *Topographie*.

Grecs. Leur position entre les Asiatiques & les Européens, 403. Manière dont ils se tenoient à cheval, 311. Cf. *Culottes*.

Grecs d'Asie. Ils étoient plus vaillans que les autres Asiatiques, 259. Exemples singuliers de leur amour pour la liberté, 260.

Grecs modernes. Leur état actuel, & le peu de confiance que méritent ceux qui en ont mal parlé, cxx — cxxij, not. clxxvij — clxxx & not. Leur prononciation actuelle,

actuelle, cxxij not. clxxj & not.

Groenland. Voy. *Groenlandois*.

Groenlandois. Leur voix, 73. Leur stature, 287. Uniformité de leur figure, 299. Leur teint, 315. Etat des regles chez leurs femmes, 63. Usage bizarre de les prostituer, 383.

Grossesses. Voy. *Conception & Fausses grossesses*.

Guipuscoa, Voy. *Gale*.

H

Habitude (force de l'), 382. Elle peut affoiblir les effets des causes physiques, xiv — xvj & not. xvij.

Hamaxobies. Voy. *Manakates*.

Hellespont (villes de l'). Elles comportent la saignée dans le traitement des maladies, 6.

Hellespontias. Voy. *Vents* (noms des).

Hémiplégie. Côté du corps qu'elle affecte de préférence, 167, 169, 173, not. 178 &

suiv. Observations d'Hippocrate à ce sujet, 169, 170; — de de Haen, 170 — 174; — d'autres médecins, 173, not. mes propres observations, 175 — 179. Recherches ultérieures à faire sur cette question, &c. 178 — 182.

Hémiplégies causées par des blessures à la tête, 176; — par la lésion de la moëlle épiniere, 180.

Hémiplégies croisées ou transversales. Elles sont rares, 181. Elles viennent quelquefois à la suite des dyssenteries épidémiques, *ibid.*

Hémoptysie. Voy. *Crachement de sang*.

Hémorrhagies (effets des) à la suite des grandes blessures, 236.

Hémorrhagies du nez. A quel âge & dans quelles constitutions de l'atmosphère arrivent-elles pour l'ordinaire, 55. Observation faite à Spitzberg sur ces hémorrhagies, *ibid.*

Hémorrhoides. Maniere

dont les considere Hippocrate, 39. — Sthal & d'autres medecins, *ibid.* & suiv. Leurs effets salutaires par rapport à d'autres maladies, xcj, 40.

Hippace (ce que c'est que l') des Scythes, 283.

Hippocrate. Sa façon de penser en matiere de religion, 339; — sur les sacrifices, 360. Il étoit au dessus des préjugés de son siecle, cxxvj. Si ce traité, *des Airs, des Eaux & des Lieux*, est véritablement de lui, liv — lvj. Avicenne en a copié une grande partie, sans en nommer l'auteur, cxliv. Analyse de ce traité, liv — cxxx. Notice des Mss. & des éditions qui ont précédé la mienne, cxxxj — cxlvij.

Hiver. Ses effets sur l'économie animale, 160. Quels sont les beaux hivers de la Grece, 149. Effets d'un hiver sec sur les saisons suivantes, en Grece, *ibid.* — en France, *ibid.* Maladies ordinaires de l'hiver, 183

— à la suite d'une automne extrêmement humide 190; — d'une automne & d'un été pluvieux, 184; d'un hiver sec & boréal, suivi d'un printemps pluvieux & austral, 152.

Hollande (population de la) 318, not. Maniere dont les maladies se jugent, 6. Les fleurs blanches y sont communes, 32. Précautions contre le froid qu'y prennent ceux qui courent en patins. Voy. *Froid*.

Hollandois. Habitude de leur corps, 236. Ils font peu d'usage d'eau fraîche, 19. Maladies auxquelles ils sont sujets, 236. Cf. *Hollande*.

Homere. Son attention à peindre les caracteres d'après l'influence du climat, 61 & suiv.

Homme. Il peut supporter de grandes variations de thermometre, quand elles ne sont pas brusques, 253. Son physique & son moral est déterminé par l'action du climat, ainsi que par d'autres

causes. Voy. *Causes morales*,
Climat, *Corps humain*,
Eau & Sol.

Hongrie (population de
la), 318, not.

Hôpitaux (effets pern-
cieux de l'air des) sur les
abcès, 195.

Hottentots. Leur cou-
tume de s'applatir le nez,
255.

Humidité. Ses différens
effets, suivant qu'elle est
accompagnée de chaleur ou
de froid, 23, 34, 91 & suiv.
Effets d'une humidité exces-
sive, 153, 233, 236 —
239.

Huns. Ils sont les mêmes
que les Scythes ou les Ta-
tars, 320. Pourquoi les
appelloit-on *hommes sans*
pieds, 298.

Hydatides. Elles sont
communes dans les pays
marécageux, 106.

Hydrocele (causes de l')
chez les enfans, 66.

Hydrologie (principaux
systèmes d'), 87 & suiv.

Hydrophobes. Ils imitent
l'animal qui les a mordus, 4.

Hydropiques (les ulcères
des) sont difficiles à guérir,
lxxxix.

Hydropisie. Ses causes,
97 & suiv. 101 & suiv. 105.
Œdèmes & Leucophlegma-
tie des femmes enceintes,
104 & suiv. Hydropisie qui
succède à la dysenterie, 182
& suiv.

Hydropisie de la matrice
à la suite des fausses-couches,
104.

Hygiène, partie de la
médecine très-importante
pour le bonheur des hommes,
xlv.

Hypochondriaques. Voy.
Affections hypochondriaques
& *hystériques*.

Hystériques. Voy. *Affec-
tions hypochondriaques &
hystériques*.

I

Ictère. Voy. *Jaunisse*.

Idiots. Voy. *Imbécilles*.

Iléus hæmatites. Voy.
Scorbut.

Imagination. Etat de cette
faculté de l'ame chez les

Orientaux & chez les Méridionaux, 75.

Imbécilles & Idiots. Ils sont respectés chez les peuples barbares, 337. Imbéciles du Valais. Voy. *Crétins & Stupidité*.

Imitation (influence de l') sur les mœurs d'une nation, xxj.

Impuissance observée chez les Scythes. Voy. *Effémînés*.

Inaction. Voy. *Exercice*.

Incontinence d'urine. Voy. *Urine*.

Indes. On y parvient plutôt à la puberté. Voy. *Puberté*. Les femmes y sont très fécondes, 79. Exemples de courage qu'elles y ont donnés, 381. Les animaux y sont plus grands qu'ailleurs, 287. Antiquité des arts dans ce pays, 75. Ses maladies particulières. Voy. *Béribéri*.

Indes occidentales. Les ulcères y sont difficiles à guérir, 22. Insecte appelé *Chiger*, qui les cause quelquefois, *ibid*.

Indiens. Ils se nourrissent de végétaux, xij, not. Ils sont sobres, 23, — naturellement doux, xij, 406. Leur mépris pour la mort, 381.

Inflammatoire (la diathèse) des humeurs tarit le lait chez les femmes, 64.

Insolation (maux que l') peut occasionner, 43.

Institutions politiques ou religieuses (influence des) sur le caractère de l'homme, 382 & suiv. Elles modifient l'influence du climat, xvij & not.

Intestins. Voy. *Canal intestinal*.

Ionie. Excellence de son climat, 204, 206 & suiv. Sa fertilité, 204.

Iourtiens. Voy. *Man-kates*.

Irlande. Durée de la vie dans ce pays, 58.

Italie. Sa population, 318 not. Maniere dont les maladies s'y jugent, 6. Apoplexies épidémiques arrivées dans ce pays, 185.

Italiens. Leur voix, 73.

Leur frugalité, 23 & suiv.

Maniere dont ils ont reçu le
Christianisme, 75.

Ivresse. Voy. *Tête*.

J

Jaïk. Voy. *Kosaques du
Jaïk*.

Jalousie. Elle est ordinaire
dans les pays chauds, 382.
Exception à cette regle,
ibid.

Jamaïque. Voy. *Ulceres*.

Java. Pourquoi les métaux
s'y rouillent plus prompte-
ment qu'ailleurs, 83.

Jaunisse. Elle varie de
couleur, suivant la cause
qui l'a produite, 98. Elle
accompagne ou elle suit le
scorbut, 102.

Jeûne. Il prolonge la du-
rée de la vie, 58.

Jour (observations rela-
tives aux quatre points car-
dinaux du) 196.

Jourtes. Voy. *Mankates*.

Juifs. Leur caractère na-
tional, quoiqu'uniforme, se
modifie par les divers cli-
mats, xxxv.

K

Kalmoucks (Tatars). Leur
teint, 315. Leur barbe,
298. Leur maniere de s'ha-
biller, 296. Leurs culottes,
362. Leurs tentes, 274. Ils
sont paresseux, 297. Nature
de leurs moutons, 287.
Peine qu'ils infligent aux
poltrons, 261. Cf. *Tatars*.

Katschintzi (Tatars).
Leurs culottes, 362. Nature
de leurs bestiaux, 287. Cf.
Tatars.

Kibitks ou tentes des Ta-
tars. Leur forme & leur
construction, 274 & suiv.
Cf. *Tatars*.

Kirguis (Tatars). Habi-
tude & forme de leur corps,
297, 306. Leurs jambes,
339. Ils sont paresseux, 297.
Leur tentes, 274. Cf. *Ta-
tars*.

Konigsberg. Le calcul y
est moins fréquent qu'au-
trefois. Voy. *Pierre*.

Kosaques Russes. Leurs
habitations, 273.

Kosaques du Jaïk (espece

de lepre endémique chez les), 335.

Koumifs (ce que c'est que le) des Tatars , 281. Vertu médicale de cette boisson contre la phthisie & l'ectisie , 282.

Koundourof (Tatars de). Voy. *Mankates*.

Koufnez (montagnes de). Les habitans ont la barbe forte , 298 & suiv.

L

Labrador (terre de). Forme de la tête de ses habitans , 226.

Lacédémoniens. Ils ne connoissoient point l'usage des maillots , 309. Ils ne souffroient point d'étrangers chez eux , xxij.

Lâcheté. Elle est plus commune dans les pays soumis à des rois , 374 & suiv. Elle est punie chez les Kalmoucks , 261. Cf. *Courage*.

Lait. Causes qui le tarissent , 64 ; — qui modifient ou qui altèrent sa qualité , 141.

Lait de jument en usage chez les Tatars , 281. Il prend le nom de *Koumifs* quand il est aigri , *ibid*. On en tire l'*araca* , qui est une espece d'eau-de-vie , *ibid*. & suiv. Il ne donne point de beurre , 282.

Langues (influence du climat sur la formation des) , 73.

Laponie (observation faite en) au sujet de la pluie , 129.

Lapons. Uniformité de leur figure , 299. Leur teint , 315. Leur voix , 73. Leur stature , 287. Ils sont peu portés à l'amour , 67. Usage bizarre de prostituer leurs femmes , 383. Ils s'habillent de la même manière en été qu'en hiver , 295. Les Lapons agriculteurs se multiplient plus que les autres , 80.

Législateur (devoirs du) , xlvij — l , liij , 261.

Lepre des Asturies , 38 ; — des Kosaques du Jaïk , 335 ; — de Norvege. Voy. *Spitaelska*.

Leuconotus. Voy. *Vents* (noms des).

Leucophlegmatic. Voy. *Hydropisie*.

Liban (mont). Voy. *Druses*.

Liberté. Voy. *Courage & Grecs d'Asie*.

Libonotus. Voy. *Vents* (noms des).

Libophœnix. Voy. *Vents* (nom des).

Libs. Voy. *Vents* (noms des).

Libye. On y voit plus de monstres qu'ailleurs, 215. Cf. *Amazones*.

Lille en Flandres. Voy. *Gangrene & Pertes utérines*.

Liqueur féminale ou spermatique. Voy. *Semence*.

Liqueurs spiritueuses. Voy. *Esprit de vin*.

Lochies. Maux causés par leur suppression, 105.

Loix. Leur but principal, 26 & suiv. Leur influence sur les hommes. Voy. *Gouvernement*.

Londres. Catarrhe épidé-

mique arrivé en 1762 dans cette ville, 189. Observation faite sur le nombre des naissances, 79. Cf. *Angleterre*.

Longévité (dans quels climats la) a sur-tout lieu, 56 & suiv.; — dans quel genre de vie, 57. Ses causes, *ibid.* & 58. Longévité des anciens Anachoretes, 58. Exemples extraordinaires de longévité, *ibid.*

Lorraine. La pierre y est commune, 136.

Lunatiques. Pourquoi a-t-on donné ce nom aux épileptiques, 10. On les regardoit comme des possédés, 33.

Lune (influence de la) sur les marées, 9; — sur notre corps, *ibid.*; — sur diverses maladies, 10. Cette influence est moins sensible dans les pays froids, *ibid.*

Lyon. La saignée ne convient guerre dans cette ville, 6. Ophthalmies observées dans l'hôpital de Lyon, 53.

M

Macrocéphales. Leur position géographique, 217, 223. Leur usage d'allonger la tête aux enfans, cxvj, 224. Erreur de l'Encyclopédie à leur sujet, 224.

Macrones. Peuple ancien, le même peut-être que les Macrocéphales, 223.

Madagascar. Voy. *Affections spasmodiques*.

Maillots. Les Scythes, les Egyptiens, ni les Lacédémoniens n'en connoissoient point l'usage, 308 & suiv. Leurs bons & leurs mauvais effets, 309 & suiv. Cas où l'on peut les employer comme remede, *ibid.*

Mal de mâchoire. Il est commun entre les tropiques, 32.

Mal du pays. Voy. *Suisse*.

Mal de la Rosa. Voy. *Lepre des Asturies*.

Maladie aiguë de la veine cave. Voy. *Veine cave*.

Maladie noire (régime prescrit par Hippocrate pour la), 357.

Maladie sacrée. Voy. *Epilepsie*.

Maladies. Elles ont des crises différentes d'après la différence du climat, 6. Leur traitement doit varier d'après la même différence, *ibid.* & suiv. Elles prennent un caractère semestral, 7. Cf. cx. Leur division d'après les saisons de l'année, *ibid.* Leurs causes se combinent de plusieurs manières, 12. Maladies liées à chaque âge ou période de la vie, c. not. Les mêmes noms ne désignent pas toujours les mêmes maladies, cx. Elles changent de caractère d'après l'âge ou d'autres circonstances du malade, 184. Leur force est en raison des forces du malade, xc & not. Elles se divisent en maladies décidées par le régime, & en maladies épidémiques, 8.

Maladies aiguës ou maladies du système artériel.

Elles

Elles ont des crises plus ou moins longues selon l'état de la peau, 28. Elles sont plus fréquentes dans les pays froids que dans les pays chauds, 34. Cf. *Ventre*.

Maladies chroniques. Elles sont plus fréquentes dans les pays chauds que dans les pays froids, lxxxviiij & suiv, 27.

Maladies des climats chauds & humides, lxxxij — xciv, 27; — froids & secs, xcviij & suiv. ; — des pays occidentaux, cvj; — orientaux ou tempérés, cv.

Maladies cutanées ou de la peau. Voyez *Maladies exanthématiques*.

Maladies épidémiques. Elles sont l'effet de la température de plusieurs saisons consécutives, cix & suiv. 148. Cf. *Maladies sporadiques*.

Maladies exanthématiques ou cutanées. Elles sont familières aux pays chauds, 37 & suiv. Elles

se guérissent par les hémorrhoïdes, xcj.

Maladies introduites par le commerce en Europe, xxv.

Maladies spasmodiques. Voy. *Affections spasmodiques & Convulsions*.

Maladies sporadiques. En quoi elles diffèrent des maladies épidémiques proprement dites, 146 — 148.

Maladies du système artériel. Voy. *Maladies aiguës*.

Maladies vénériennes. Leur influence sur les autres maladies, xxv. Elles se communiquent & se guérissent plus facilement dans les pays chauds que dans les pays froids, 28. Elles sont très-difficiles à guérir en Sibérie & chez les Ostiacks, 29.

Mallicolo (île de). Forme de la tête de ses habitans, 226.

Mammelle. Cf. *Sein*. Usage de la brûler chez les Amazones, 265, 268.

Manie. En quoi elle diffère de la mélancolie, 101.

Mankates (Tatars de Koundourof ou). Ce sont les Hamaxobies des Anciens , 275. Leur teint , 316. Leurs tentes , appelées *Jourtens* ou *Jourtes*, *ibid.* & 277, 278. Elles sont traînées par des Taureaux , 279.

Marais (les) de l'Egypte ne sont point mal-sains. Cf. *Rizieres & Terres marécageuses.*

Marattes de la presqu'île de l'Inde , 377.

Marées. Elles sont plus grandes près de l'équateur , 9 ; — pendant les équinoxes & les solstices , 196. Cf. *Lune.*

Marignane. Maladies communes dans ce bourg , 99.

Marins (caractere des) , xx , 373.

Marseille. Son sol comparé à celui de l'Attique , 403. Tempérament de ses habitans , 2. Leur esprit & leur imagination , 403. Maladies auxquelles ils sont sujets , 50. Etat du lait chez les femmes , 64. Nature des

vents occidentaux. Voy. *Vents occidentaux* , — du printemps à la suite d'un hiver austral & pluvieux , 156 & suiv. Expériences qu'on y a faites sur l'évaporation du sel , 120. Constitution épidémique de quatre années différentes observée dans cette ville , 152. Cf. *Provençaux.*

Marses (les anciens) Voy. *Abbruze.*

Martavan , village de Syrie. Usage bizarre d'y prostituer les femmes , 382.

Masulipatan. Les grandes chaleurs y suppriment l'éruption de la sueur , 122.

Matrice. Voy. *Hydropisie de la matrice.* Cf. *Peau.*

Maux d'yeux. Voyez *Ophthalmies.*

Medes. Voy. *Perfes.*

Médie (nature du sol de la). 221.

Médiocrité de fortune. Ses effets sur les mœurs. lj.

Mélancolie. Elle se guérit par les hémorrhoides. xcj. Cf. *Manie.*

Mer, Propriété de son eau,

117 & suiv. Elle contient différens sels. *Ibid.* Elle est plus salée dans les pays chauds, 16. 119; — pendant l'été, *ibid.* Prodigieuse quantité de vapeurs qui s'élèvent de la mer, 119 & suiv. Les mers les plus étendues se trouvent dans l'hémisphère méridional, 16.

Méridionaux, (peuples). Leur voix, 73. Cf. *Peuples Orientaux.* Leur caractère. Voy. *Caractere.*

Mésès. Voy. *Vents (noms des)*.

Métaux. Maniere dont ils se forment dans le sein de la terre, 110 & suiv. Dans les pays chauds, ils se rouillent plus promptement, 83.

Météorologie. Pourquoi fut-elle discréditée chez les Anciens, 11. Utilité des observations météorologiques en médecine, 12.

Métiers. Voy. *Professions.*

Milan (état de). Voy. *Pélagre.*

Mingreliens (les), ou les anciens Colchidiens. Leur climat, cxvij, 100, 387.

Cf. *Colchide.* Habitude de leur corps, 236. Leurs maladies, & durée de leur vie, 100 & suiv. 238 & suiv. Leurs mœurs, 221.

Moca (nature du sol de), 17.

Mœurs (cause de la corruption des), 1, 1j; — de leur uniformité chez les Européens d'aujourd'hui, xxvij.

Moëlle épiniere. Voy. *Hémiplégies causées*, &c.

Moines (les) & les célibataires sont ordinairement tristes, 389. Erreur de Pauw au sujet des moines du Mont-Athos, *ibid.*

Mois ou saisons de l'année dans lesquels on compte le plus de naissances, 79 & suiv.; — de morts Voy. *Mortalité.*

Mont-Athos. Voyez *Moines.*

Montmorency (caractère des habitans de), 70.

Montpellier. Maladies endémiques de cette ville, 50.

Montreuil. Épidémie ar-

rivée en 1750 à cette ville, 201.

Mortalité. Elle est plus grande dans les villes qu'à la campagne, 57. Elle augmente ou diminue selon les diverses époques ou saisons de l'année, 197.

Moutons de la Scythie. Voy. *Scythie*.

N

Naples (royaume de). Voy. *Abbruzze*.

Narbonne. La saignée n'y convient guere, 6.

Natrum (ce que c'est que le), 109. Ses différentes especes, 110. Ses divers usages chez les Egyptiens & chez les Maures de Tripoli, *ibid*.

Nerfs. Voy. *Système nerveux*.

Newgalles (habitans de). Variété de leur figure, 301.

Nez (rapport du) avec la verge, 351.

Nil. Voy. *Eaux du Nil*.

Nîmes. Maniere dont les fievres intermittentes agissent sur les différens quartiers de cette ville, 69.

Nitre des Anciens (le) est différent du nôtre, 109.

Nogais de la Crimée. Leur teint, 316. Leurs habitations, 277.

Nomades (peuples) ou pasteurs. Leur usage de se cautériser. Voy. *Aduftions*. Leur population, 318. Ils sont naturellement paresseux, 303.

Nomades de la Lybie, 280. Leur régime, 280 — 286, 296. Cf. *Nomades (peuples)*.

Nomades Scythes. Leurs habitations, 276 & suiv, 296. Cf. *Nomades (peuples)*,

Nord. Voy. *Vents (noms des)*.

Nord-est. Voy. *Vents (noms des)*.

Nord-ouest. Voy. *Vents (noms des)*.

Normandie. Epidémie de 1756 arrivée dans cette ville, 199.

Norvege. Voy. *Lepre*.

Nostalgie. Voy. *Suisse*.

Notus. Voy. *Vents (noms des)*.

Nourriture (effets de la)

sur les animaux, 4; — sur l'homme *ibid.* & 288. Cf. xij & not. — suivant qu'il est plus ou moins civilisé, 395. Effets d'une nourriture grossiere, 2. On prend moins de nourriture dans les pays chauds, 23. Cf. *Alimens.*

Nouvelle Angleterre. Voy. *Angleterre.*

Nuages. Voy. *Brouillards.*

Nyctalopie ou cécité nocturne, 41. Sa véritable définition, 46. Pays où elle a lieu ordinairement, 41 & suiv.

O

Obésité. Voy. *Embonpoint.*

Œdèmes. Voy. *Hydropisie.*

Œil. Voy. *Yeux.*

Opérations chirurgicales. Voy. *Equinoxes.*

Ophthalmies. Elles sont communes au Cap de Bonne-Espérance, en Egypte & à Tégaze, 54.

Ophthalmies humides, 41 — épidémiques, accompagnées de nyctalopie ou cé-

cité nocturne, *ibid.* Elles se guérissent par la liberté du ventre, xcj & not.

Ophthalmies chroniques causées par la neige, comme celles qui regnent en Russie, en Sibérie, chez les Esquimaux, &c. 53 & suiv. — par d'autres causes, 54.

Ophthalmies seches. Elles sont plus opiniâtres, 52 & suiv.

Opium. Son action s'émousse dans les pays froids. Voy. *Zones glaciales.*

Or (l') naît pour l'ordinaire dans les pays orientaux & dans ceux du midi, 78.

Orages (effets des), 153

Orientaux. Voy. *Peuples orientaux.*

Ornithies. Voy. *Vents.* (*noms des*).

Ornithonotus, Consultez le *Tableau comparatif des roses*, &c. not. 11.

Orthonotus. Voy. *Vents* (*noms des*).

Os des animaux (les) sont plus ou moins durs, suivant la température du

climat. Voy. *Afrique* & *Crânes*.

Ostiacks. Uniformité de leur figure, 299. Forme de leurs culottes, 362. Ils ont l'usage des adustions, 303. Ils guérissent difficilement des maladies vénériennes, 29.

Ouest. Voy. *Vents* (noms des).

Ouralss (monts), ou Urals. Ils sont excessivement humides, 291. Ils séparent la Russie de la Sibérie, 289; — l'Europe de l'Asie, 218. Cf. *Riphées* (monts).

P

Palus - Méotide. Sa position géographique, son étendue & ses noms, 217. Ses fortes gelées, 290. Il sépare l'Europe de l'Asie, cxxiv, 218.

Paralyfie partielle. Voy. *Hémiplégie* & *Paraplégie*.

Paralyfies (les) sont plus fréquentes dans les expositions méridionales, lxxix. Cf. *Béribéri*.

Paralytiques. D'où vient la difficulté de parler qu'ils éprouvent, 229.

Paraplégie ou Paralyfie partielle, 42. Causes de cette affection, *ibid.* Cf. *Hémiplégie*.

Paresse. Voy. *Nomades*, *Pays chauds & fertiles*, & *Peuples orientaux*.

Paris. Les crises des maladies y sont mixtes, 6. Cf. *Pertes utérines* & *Puberté*.

Parties génitales. Voy. *Génitales*.

Pasteurs des Alpes. Leur régime, 280 & suiv.

Patins. Voy. *Hollande*.

Paupieres. Voy. *Prépuce*.

Pays battus par les vents (caractere des habitans des), 389.

Pays chauds. Les animaux y sont plus grands, 287 & suiv. On y mange moins & on digere plus difficilement, xxij, 23, 24. De-là la nécessité du sommeil après le dîner, 24. On y pense plus que dans les pays froids, 25. On y parvient plutôt à

la puberté. Voy. *Puberté*.
On y parle des langues plus agréables, 73. Maladies familières à ces pays, 31, 32, 37, 42, 195. Cf. *Système nerveux & système veineux*. Les affections spasmodiques y sont endémiques. Voy. *Aff. hypochondriaques & Aff. spasmodiques*. Manière dont les maladies s'y jugent, 6; — dont il faut y traiter les plaies. 195. Cf. *Blessures*. Caractère des hommes de ces pays. Voy. *Jalousie & Peuples Orientaux*.

Pays chauds & fertiles. On y est naturellement paresseux, 213. Manière dont on s'y nourrit & dont on s'y habille, 295 & suiv.

Pays chauds & humides (maladies des), 31, 32.

Pays élevés & montueux (caractère des habitans des), 377.

Pays fertiles. Voy. *Pays chauds & fertiles*.

Pays froids. Les animaux y sont plus petits, 287. On y parvient plus tard à la puberté. Voy. *Amour & Pu-*

berté. On y mange plus que dans les pays chauds, 23, 51. Cf. *Pays chauds*. Manière dont on s'y nourrit & dont on s'y habille, 295 & suiv. Cf. *Aff. spasmodiques*.

Pays humides. Voy. *Pays chauds & humides*.

Pays marécageux. Voy. *Terres marécageuses*.

Pays situés entre les Tropiques. Maladies familières à ces pays. Voy. *Pays chauds & 37*. On y fait un grand usage d'eau en boisson, 19.

Pays stériles. Voy. *Terres stériles*.

Payfans. En quoi ils diffèrent des habitans des villes, 3, 57.

Peau (la) est plus ferrée & plus compacte dans les expositions seches & froides, cij. Elle facilite ou elle retarde les crises. Voy. *Maladies aiguës*. Rapport qu'elle a avec la matrice, ciiij. Ce qu'annonce sa finesse dans le sexe, *ibid*. Ses maladies. Voy. *Maladies exanthématiques*.

Pédérastie. Dans quel pays elle a pris naissance, & qui en a donné le premier exemple, 216 & suiv.

Pékin. Apoplexies solaires arrivées dans cette ville, 43.

Pélagre, affection cutanée particuliere à l'état de Milan, 38.

Pensylvanie. Sa température est très-variable, 86. On y vit moins qu'ailleurs, *ibid.* Changement qu'a éprouvé son climat, 220.

Perfectibilité indéfinie de l'homme (ce que c'est que la), xl. Ce qu'on doit en penser, xlij — liij.

Périnthe. Nyctalopie observée dans cette ville par Hippocrate, 42.

Perse (climat & sol de la), 122, 259.

Perfes. Ils ont les crânes foibles, 49. Ils suent rarement, 122. Ils sont plus belliqueux que les Medes, 259.

Pertes utérines. Elles sont familières aux pays humides & chauds, xcij, 31.

Pertes épidémiques, observées à Lille & à Paris, 31. Cf. *Fleurs blanches.*

Peste. Elle est familière aux climats chauds, 37. Phénomene singulier de la fameuse peste de Constantinople, 151. Cf. *Suette.*

Petite vérole, maladie originaires des pays chauds, 37.

Peuples africains. Voyez *Africains.*

Peuples chasseurs. Voy. *Chasseurs.*

Peuples méridionaux. Voy. *Méridionaux.*

Peuples nomades ou pasteurs. Voyez *Nomades, Pasteurs des Alpes, Scythes & Tatars.*

Peuples occidentaux. Voy. *Peuples Septentrionaux.*

Peuples orientaux. Rapports qu'ils ont avec les peuples méridionaux, 78. Etat de leur santé, cvj. Leurs maladies, 78. Leur teint, *ibid.* Fécondité de leurs femmes, cvj. Leur caractère, *ibid.* & 74. Leur esprit, cvj & 75. Leur imagination poétique, souvent poussée

- pouffée jusqu'à l'extravagance, 75. Leur superstition, *ibid.* Leurs langues, *ibid.* Leur paresse, 213. Leur passion pour le jeu, 214. Pourquoi n'ont ils pas perfectionné les arts & les sciences, 76.
- Peuples pasteurs. Voyez *Peuples nomades.*
- Peuples septentrionaux. Voy. *Septentrionaux.*
- Phase ou Phasis, fleuve de la Colchide. Son cours, 230, 232 & suiv. Qualité de ses eaux, *ibid.* Ses divers noms, 230. Il fut regardé comme limite de l'Europe & de l'Asie, 218.
- Phase (habitans des rives du). Leur position géographique, 217. Leur métier, 231 & suiv. Leur temperament, leurs maladies, & leur caractère moral. Voy. *Mingreliens.*
- Phasis, ville située sur le fleuve du même nom, 230.
- Phéniciens, leur voix, 73.
- Phœnicias ou Phœnix. Voy. *Vents (noms des).*
- Phthisie. Pays où elle a principalement lieu, 50. Elle vient à la suite des toux ou des rhumes négligés, 189 & suiv. Elle est favorisée par l'automne, *ibid.* Causes de la phthisie chez les femmes, 64. Remede employé contre la phthisie, Voy. *Koumifs.*
- Phthisie inflammatoire. Elle est favorisée par le printemps, 190.
- Pians, maladie exanthématique, propre aux pays chauds, 37.
- Piémont. Voy. *Rizieres.*
- Pierre ou calcul de la vessie. Lieux de France où elle est commune. Voyez *Barrois & Lorraine.* Sa nature, 136. Ses signes ou ses symptômes, 137—140. Elle est moins fréquente & plus facile à extraire chez les femmes, cix, 143. Inconvéniens qui suivent son extraction chez elles, 140. La pierre est aujourd'hui moins fréquente à Königsberg, ainsi que dans toute l'Europe, 145, 146. Les Chinois.

- ni les Turcs ne la connoissent point, *ibid.* Cf. *Calcul.*
- Pierres précieuses. Pays où elles naissent principalement, 78.
- Plantes. Voy. *Végétaux.*
- Pleurésie. Voy. *Athenes & Rome.*
- Plique polonoise. Son origine, 335. Ses symptômes, *ibid.* Phénomene singulier de cette maladie, *ibid.* Pays où elle est endémique, *ibid.*
- Pluie (causes de la), 128 & suiv. Sa quantité augmente à mesure qu'on approche de l'équateur, 16. Qualités de l'eau de pluie. Voy. *Eau de pluie.*
- Poésie. Voy. *Peuples orientaux.*
- Poissons. Ils favorisent, comme aliment, la faculté génératrice ou prolifique dans l'homme, 80.
- Pologne. Sa population, 318, not. Ses maladies. Voy. *Plique polonoise.*
- Poltronerie. Voy. *Lâcheté.*
- Polyfarcie. Voy. *Embonpoint.*
- Population (la) d'un pays est toujours en raison de la quantité des subsistances, 80, 318 & suiv. Population de la Chine & de la Tartarie par rapport à celle des différens états de l'Europe, 317, 318 & not.
- Poules. Voy. *Seigle ergotté.*
- Poumons. Voy. *Chaleur animale.*
- Prépuce (rapport du) avec la peau des paupieres, 351.
- Principe de la vie (union étroite du) avec la machine qu'il anime, x & suiv. Cf. *Corps.*
- Printemps. C'est la saison la plus salubre, 197. Ses effets sur l'économie animale, 160, 183 ; — sur la génération des animaux & des végétaux, 79. Cf. *Hiver.*
- Maladies propres au printemps, 183.
- Printemps pluvieux & austral à la suite d'un hiver sec & boréal (effets d'un),

152, 155 ; — sec & boréal à la suite d'un hiver humide & austral, 156 — 161, 164. Cf. *Eté*.

Professions ou métiers (influence des différentes) sur le physique & le moral de l'homme, xix & suiv.

Prononciation (influence de l'atmosphère sur la), 73 & suiv. L'embarras de la prononciation annonce souvent celui des idées, 229.

Propagation de l'espèce humaine (causes qui favorisent la) 80.

Provençaux (caractère des), 60. Ils sont comparés aux Athéniens, comme le sol de la Provence l'est à celui de l'Attique, 403. Cf. *Marseille*.

Provence. Voy. *Provençaux*.

Puberté. Elle arrive plus tôt dans les pays chauds que dans les pays froids, xcij, c, 66. Elle est plus hâtive à Paris que dans les autres provinces de France, 67. Elle se déclare plus tard

chez les sauvages de l'Amérique, *ibid*.

Pujet. Voy. *Caillan*.

Purgatifs (danger des) dans les pays chauds, 32 ; — dans les corps chauds, 100 ; pendant les équinoxes & les solstices 193 — 195 ; — les jours caniculaires, 194 & suiv. 197. Cf. cxj.

Purgatifs drastiques en usage chez les Anciens, 193.

Puissance (la) devient tour à tour la cause & l'effet du despotisme, cxviii. Cf. *Lâcheté*.

Pustule maligne de Bourgogne. Voy. *Bourgogne*.

R

Rage. Voy. *Hydrophobes*.

Rate (la) contient le plus de vaisseaux, 97. Ses affections, 97 — 99. Ce qu'on doit observer dans l'administration des émétiques & des purgatifs chez les rateux, 100. Ceux-ci sont sujets aux varices, 105.

Rateux. Voy. *Rate*.

Régime (influence du)

sur l'homme, 2. Cf. *Nourriture*. Maladies provenant du régime, 8.

Regles (obstacles à l'écoulement des) chez les femmes, 63. Maux qui résultent de leur dérangement, 64. Le crachement ou le vomissement de sang supplée quelquefois à leur défaut, 64 & suiv. Epoque de leur apparition & de leur cessation naturelles, 68.

Reins. Voy. *Calcul de la vessie*.

Religieuses (les idées) sont plus ou moins fortes suivant le climat, 75.

Rhumatisme. Voy. *Dysenterie*.

Rhume. Suites d'un rhume négligé, 189. — Rhume épidémique en Flandres, *ibid*; — à Londres, *ibid*.

Rione, nom moderne du fleuve Phasis. Voy. *Phase*.

Riphées (monts). Etymologie de leur nom, 288. S'ils sont les mêmes que les Monts-Ouralss, 289.

Rizieres (les) de l'Asie & de l'Egypte different de

celles du Piémont par leurs effets, 93.

Roche-Guyon. La Nyctalopie y est endémique, 41.

Rome (maniere de vivre des habitans de), 24. Quels sont les moins mal-sains de ses quartiers, 69. Maniere dont il faut y traiter les pleurésies & autres maladies, 6.

Rosée (différentes especes de), 82. Sa qualité corrosive, sur-tout dans les pays chauds, 82 — 83. Dans ces pays, ainsi que dans les jours les plus chauds, elle est plus abondante, 121. Elle consume l'embonpoint, 82.

Rouen (épidémie meurtrière de), 69.

Rouille. Voy. *Métaux*.

Russie. Sa population, 317, 318, not. Les ophthalmies causées par la neige y sont communes, 54. Précautions qu'on doit y prendre dans le traitement des maladies aiguës, 28.

S

Sacrifices (ce que les Sages

de l'Antiquité pensoient des), 360.

Saïgaks (Tatars). Ils ont la barbe forte, 298.

Saignée (climats où la) convient, 6. Sujets chez lesquels il faut l'éviter ou l'employer, 27. Effets de son abus, 236, 350.

Saint-Domingue (maladies familiares à), 32. Les métaux s'y rouillent très-promptement, 83.

Sainte-Marie. La nyctalopie y est endémique, 41.

Saisons de l'année. Maniere dont les considéroient les Anciens par rapport aux épidémies, 7, 13, 146. Comment elles étoient marquées, 148, 198. Leurs qualités en Grece, 147, 149, 157. Epoque où elles se disposent à la pluie ou au beau, 196. Elles influent sur le corps humain, iv — vj. Leurs variations ne nuisent qu'autant qu'elles font brusques, 252 & suiv. Saisons dans lesquelles on compte le plus de naissances. Voy. *Mois*. Saisons dont

l'influence s'étend sur toute l'année, 152.

Salines de mer, 120. — de Castiglione, *ibid*.

Samoïedes. Leur teint & leur figure, 315. Leur barbe, 298. Leur voix, 73. Uniformité de leurs traits, 299.

Sang (rapport de la consistence du) avec le tissu de la peau, 27. Etat du sang chez les cavaliers, 323.

Sang (crachement de). Voy. *Crachement de sang*.

Sang (vomissement de). Voy. *Vomissement de sang*.

Sardanapale. Sa vie, 329 — 331. Forme de la statue qu'on lui érigea après sa mort, *ibid*.

Sarmates ou Sauromates. Etendue & division de leur pays, appelé la Sarmatie ou Sauromatie, 259 & suiv. Leurs filles, appelées Sauromatides, alloient à la guerre, 260. A quelles conditions on leur permettoit de se marier, *ibid*. & 262. A quel Dieu elles sacrifioient avant de se marier, 263. Coutume qu'elles avoient de se brûler la

mammelle. Voy. *Amazones*.
— d'estropier leurs enfans mâles, *ibid.*

Sarrazin (effets que produit l'usage du bled), 68, 80.

Satres, peuple belliqueux & libre de la Thrace, 378.

Sauromates. Voy. *Sarmates*.

Sauvages de l'Amérique.

Uniformité de leur figure, 299. Coutume qu'ils ont de s'altérer la figure de la tête, 224. Ils parviennent tard à l'âge de puberté. Voy. *Puberté*.

Sciences (origine des) & des arts, 75.

Scorbut. Hippocrate le désigne sous les noms de *Splen magnus* & d'*Iléus hæmatites*, 98. Ses symptômes, *ibid.* & suiv. Cf. 102.

Scythes. Leur fécondité & leur population, 316 — 321. Ils ne connoissoient point l'usage des maillots, 308. Leur teint, 313. Leur embonpoint, 269 & suiv. Leur régime, 280. Ils se servoient des deux mains, 304. Maniere dont ils ti-

roient de l'arc, *ibid.* A quelles conditions on les admettoit au partage du butin en temps de guerre, 260. Cf. *Embaumement*, &c. *Hippocrate*, *Huns* & *Tatars*.

Scythes asiatiques (les) étoient moins connus des Grecs que les Scythes d'Europe, 271.

Scythes chauves (habitations des), 278.

Scythes efféminés (quelle espèce d'hommes étoit les), 334 & suiv.

Scythes d'Europe. Voy. *Scythes asiatiques*.

Scythie. Son étendue, 317. Sa population, 316 — 321. Ses longs hivers, 292. Stature de ses animaux, 287. On n'y voit point d'ânes, 279. Les bœufs, les chevres, ni les moutons de certaines contrées de la Scythie, ne portent point de cornes, *ibid.* Cf. *Egypte*.

Seigle ergotté (les poules qui mangent du) deviennent stériles, 80.

Sein (sympathie du) avec les bras & les épaules, 267.

Effets que son amputation produit dans le cancer, 268.

Différence de son volume chez les femmes qui nourrissent & chez celles qui ne nourrissent point leurs enfans, 364.

Sel (formation du), 120.

Il s'élève quelquefois par l'évaporation, *ibid.*

Semence (divers systèmes ou opinions sur l'origine de la) & sur la formation du fœtus, cxvj & suiv. 226 — 228.

Sennaar (nature du sol de), 17. Maladies communes dans cette ville, 34. Cf. *Affections spasmodiques & Epilepsie.*

Sensitive (faculté). Voy. *Digestive (faculté).*

Septentrionale (la partie) du globe est plus élevée que le reste, 294. Les peuples qui l'habitent se ressemblent de figure, 299.

Septentrionaux (peuples). Habitude de leur corps, 48. Ils ont la tête dure & robuste, 49 ; — la voix grave & rauque, 73. Leurs langues abondent en consonnes, *ibid.*

& suiv. Maniere dont ils ont reçu le christianisme,

75. Uniformité de leur figure, 299. Leur caractère.

Voy. *Caractere.* Rapport qu'ils ont avec les peuples occidentaux, 78.

Serêt (ce que c'est que le) des pasteurs des Alpes, 280 & suiv. 283.

Sibérie. Phénomene singulier de végétation dans ce pays, 294. Maladies qu'on y observe. Voy. *Epilepsie, Maladies vénériennes & Ophthalmies.*

Sigynes, peuple ancien. Ils avoient la coutume de s'allonger la tête, 224.

Simé (île de) dans l'Archipel. A quelles conditions on y marie les filles & les garçons, 262.

Siphons (cause des), 128.

Sol (effets & causes de la figure du), 219. Son influence sur l'homme varie d'après ses différentes qualités, ix & suiv. 395 ; — d'après son plus ou moins de consistance, 396, 397, 402 & suiv.

Soldats (caractere des), que sont que les) 43, 184.
xx.

Soleil (la chaleur du) Spitaelska, espece de lépre connue en Norvege, 3.
devient plus active par la Spitzberg. Voy. *Hémorrhagies du nez*.
réverbération des neiges, 315.

Sologne (climat de la), Splen magnus. Voy. *Scorbut*.

92. Maladies communes Stade, mesure itinéraire, 68.

femmes y sont lascives & Stature. Voy. *Taille*.

fécondes, 68, 80. Epoque Stérilité (causes de la)
de l'apparition & de la cessa- dans les expositions méridionales & humides, xciiij;
tion naturells de leurs — dans les pays septentrionaux, cij & suiv.; — dans les poules. Voy. *Seigle*, &c.

Solstices (danger des purgatifs pendant les), 194 & 195.
suiv. Strasbourg. Voy. *Vents occidentaux*.

Sommeil (nécessité du) après le dîner pour les habitants des climats chauds, 24.
Stupides. Voy. *Imbécilles & Turcs*.

Sottise. Voy. *Stupidité*. Stupidité ou sottise, regardée comme effet de l'excessive humidité, 401.

Souslik, espece de muset très-commune en Tatarie, 287.
Sud, Sud-est & Sud-ouest. Voy. *Vents (noms des)*.

Sparte. Voy. *Lacédémoniens*. Sudorifiques (les) & notamment le camphre nuisent à la faculté générative, cij & not.

Spasme. Voy. *Fievre*. Spasmes ou convulsions. Voy. *Affections spasmodiques*. Suede (durée de la vie en), 58. Observations qu'on y a faites sur le nombre des naissances,

Sphacele des os, 188.

Sphaceles du cerveau (ce

naissances, 79. Révolution arrivée dans la taille des Suédois, 288. Leur population, 318 not. Maladies familiales dans les terres marécageuses de la Suede, 92. Maniere dont s'habillent les paysans suédois, 295.

Suédois. Voy. *Suede*.

Suette. Phénomene singulier de cette maladie, semblable à celui observé dans la fameuse peste de Constantinople, 151 not.

Sueur (causes de la), 122. Parties du corps qui suent le plus, *ibid*. Obstacles qui empêchent l'éruption de la sueur, 122, 123. Effets de la sueur sur la faculté génératrice. Voy. *Sudorifiques & Transpiration*.

Suicide (pays où le) est fréquent, 102.

Suisse. Sa population, 318 not. Durée de la vie de ses habitans, 58. Ils sont sujets à la nostalgie ou au mal du pays, 374. Ils sont libres, 377.

Suisses. Voy. *Suisse*.

Superstition (la) est plus ou moins forte, suivant que

le climat est plus ou moins chaud, 75.

Sympathie de la tête avec le canal intestinal & les parties génitales. Voy. *Tête*. — du sein, avec les bras & les épaules. Voy. *Sein*.

Système artériel. Voy. *Maladies du système artériel & Système vasculaire*.

Système sur la génération. Voy. *Génération*.

Système nerveux. Il est foible & très-irritable dans les pays chauds, 25 & suiv. 32.

Système vasculaire. Il est plus lâche dans les expositions méridionales, lxxxvij, lxxxix — xcij.

Système veineux (le) & le foie deviennent des foyers de maladies dans les pays chauds, 34. Les veines sont en plus grand nombre & d'un plus gros calibre du côté droit du corps, 167, 169. Cf. *Système vasculaire*.

T

Taille ou stature avantageuse considérée comme at-

tribut de la beauté. Voy. *Beauté*. Elle varie chez les divers peuples d'après la température du climat, & le régime habituel, 287 & suiv. Il en est de même de la stature des autres animaux, *ibid.*

Tanaïs, fleuve appelé aujourd'hui *Don*. Il sépare l'Europe de l'Asie, 218.

Tarentisme, maladie endémique dans la Pouille. Il ne se communique point aux étrangers, xvj not.

Tatarie. Son étendue & sa population, 316 — 320. Elle est fort élevée, 293 & suiv. ; — pleine de déserts, 270 & suiv. ; — très-froide à cause des vents du Nord plus vifs qu'ailleurs, 290 & suiv. Quelques-unes de ses eaux éprouvent des changemens alternatifs, 114. Stature de ses animaux, 287. A quoi faut-il attribuer la différence des relations anciennes & modernes au sujet de la Tatarie, cxxv. Cf. *Scythie & Tatars*.

Tatars. Habitude de leur corps, 306. Uniformité de

leur figure, 299. Leur teint, 313 — 316. Leur peu de barbe, 298. Leur fécondité & leur population, 316 — 321. Leur manière de s'habiller, 295 & suiv. ; — de se tenir à cheval, 311. Ils ne connoissent point l'usage des maillots, 308. Ils ont celui de s'épiler le corps, 299. Leur régime, 280 — 286, 296. Pourquoi préfèrent-ils le lait de jument? 281. Manière dont ils préparent ce lait, *ibid.* & suiv. Abus qu'ils font de l'esprit de vin. Voy. *Esprit de vin*. Ils sont paresseux, 296 & suiv. Manière dont ils traitent leurs femmes, 297. Ils sont plus belliqueux que les Chinois, 259. Leurs tentes, 273 — 278. Elles sont traînées par des bœufs, des taureaux, ou des chameaux, 279. Elles sont tournées du côté du Midi, 291. Cf. *Scythes*.

Tatars Baschkirs. — Bel-tires. — Budziaks. — Crimée (de la). — Kalmoucks. — Katschintki. — Kirguis. — Kofaques. — Koundou-

rof (de). — Koufnez (habitans des montagnes de).

— Mankates. — Nogais.

— Saigaks. — Tcheremissi.

Voy. tous ces mots.

Tcheremissi (Tatars).

Habitude de leur corps, 306.

Tégaze. Voy. *Ophthalmies*.

Tempérament. Voy. *Constitution*.

Tentes des Tatars. Voy. *Tatars*.

Terre (température de l'intérieur de la), 17, 112.

Ses productions varient d'après la nature du sol, vj.

Son influence sur la température de l'atmosphère suivant qu'elle est plus ou moins cultivée, 220; — sur l'homme, d'après le plus ou moins de consistance qu'elle a, 221.

Terrein. Voy. *Sol & Terre*.

Terres arctiques. On y trouve des hommes presque noirs, 315.

Terres fertiles (influence des) ou des terres stériles sur le caractère de l'homme, x, 213, 256 & suiv.

Terres marécageuses. Ma-

tieres qui entrent dans leur composition, 91. La tourbe

y prend naissance, *ibid*.

L'air y est mal-sain, *ibid*.

Analogie de cet air avec l'air vicié par la respiration,

ibid. Les étés y sont plus

chauds & les hivers plus

froids qu'ailleurs, 94. La

végétation y est plus hâtive,

ibid. Maladies qui y reg-

nent, 91, 92, 99, 100, 102,

105, 106. Les ulcères s'y

guérissent difficilement. Voy.

Ulcères. On y vieillit plu-

tôt, 106.

Terres stériles. Voy. *Terres fertiles*.

Testicules (sympathie des) avec les parties de la tête, 351. Diminution de leur volume pendant l'hiver, 365.

Tétanos (le) se déclare aisément dans les pays chauds, 195. Cf. *Affections spasmodiques & Caroline*. Usage du bain froid dans cette maladie, 55.

Tête (la) est plus grosse chez les enfans relativement aux autres parties du corps, 23.

Tête (caprice d'altérer la figure de la) en usage chez plusieurs peuples, 224 — 226.

Tête (danger des coups à la) pendant l'ivresse, 25 & suiv.

Tête (état de la) des peuples méridionaux, xcij; — septentrionaux, xcvj.

Tête (sympathie de la) avec le canal intestinal, xcvj, 22; — avec les parties génitales, 336, 350 & suiv.

Thébains (lâcheté des) dans la guerre contre les Perses, 379. Courte durée de la gloire qu'ils acquirent sous la conduite d'Epaminondas, 383, 402.

Thermometre (les variations du) influent sur l'homme, 372. Jusqu'à quel point il peut les supporter, 253.

Thrace (température de la). Voy. *Ænos*.

Thracias. Voy. *Vents* (noms des).

Tonquinois (passion des) pour le jeu, 214.

Topographie de la Grece (nécessité d'une) pour bien

entendre Hippocrate, clxx & suiv.

Toulon (qualité des eaux de), 18.

Tour des vents d'Athenes, Voy. *Vents*.

Tourbe. Voy. *Terres marécageuses*.

Toux (la) négligée peut entraîner la phthisie, 189.

Toux convulsive des enfans, épidémique dans certains pays de l'Allemagne, 189.

Traité des airs, des eaux & des lieux. Voy. *Hippocrate*.

Traitement des maladies. Voy. *Maladies*.

Transpiration. Elle est moins forte dans les expositions froides & sèches, cij. Son influence sur la faculté génératrice, *ibid*. Cf. *Sueur*.

Tremblemens de terre, considérés comme causes de maladies, 184, 199.

Tripoli (Maures de). Usage qu'ils font du natrum. Voy. *Natrum*.

Trombès (cause des), 128.

Tropiques (pays entre les). Etat du barometre dans ces pays, 369. Maladies qui y regnent ordinairement. Voy. *Pays chauds & Pays situés entre les tropiques.*

Turcs (dispositions des) par rapport à l'exercice des facultés intellectuelles, 25. Vénération qu'ils ont pour les imbécilles & les stupides, 337. Cause de leur prétendue bravoure, 382. Maniere dont ils se tiennent à cheval, 311. Leur coutume de se *stigmatiser* le corps, 314 not. Ils ne connoissent point la pierre de la vessie. Voy. *Pierre.*

Turquie. On y trouve encore quelques arts, 76.

Turquie d'Europe (population de la), 318 not.

U

Ulcères. Ils sont plus difficiles à guérir chez les hydropiques, lxxxix; — chez les pêcheurs, 22; — à la Jamaïque & dans toutes les Indes occidentales, *ibid.*; — dans les pays maréca-

geux, *ibid.* & 105; — dans les expositions méridionales plus que dans les expositions sèches & froides, lxxxix, xcviij. Maniere de traiter les vieux ulcères, xcviij & suiv.

Urals (monts). Voy. *Ouralsks.*

Urètre (conformation de l') chez les femmes, 143.

Urine. Sa quantité est en raison de celle de la boisson qu'on prend, 144. Signes tirés de l'urine chez les calculeux, 140.

Urine (incontinence d'). Elle est plus commune chez les femmes, 144.

Usages. Voy. *Coutumes.*

V

Vaisseaux sanguins. Voy. *Système vasculaire.*

Valais (topographie du). 387 & suiv. 397. Nature de ses eaux, 387. Maux endémiques de ce pays, *ibid.* Cause de l'indolence de ses habitans, 397, — & de la stupidité de quelques-uns. Voy. *Crétins.*

Variations de l'atmosphère. Voy. *Atmosphere* ; — du barometre entre les tropiques. Voy. *Barometre & Tropiques* ; — du thermometre. Voy. *Thermometre*.

Varices. Lieux où elles sont le plus communes, lxxxix, 105 & suiv. Les rateux & les hypochondriaques y sont sujets, 105, 346.

Végétaux (différence des) des pays humides & de ceux des pays secs, 234 & suiv. 237.

Veine cave (maladie de la) décrite par Arétée, 343 & suiv.

Veines. Voy. *Système veineux*.

Vénériennes. Voy. *Maladies vénériennes*.

Vent (ce que c'est que le), lxiiij, lxxvj.

Ventre. Comment Hippocrate le considère, 13. Son resserrement contribue à la génération & à la crise des maladies aiguës, 48 & suiv. Sa liberté favorise la dentition chez les enfans, xcj, 55. Cf. *Bas ventre*, *Canal intestinal & Tête*.

Ventre supérieur (ce qu'il faut entendre par), xcviij.

Vents. Homere n'en connoît que quatre, lxviij & suiv. Rose de huit vents, lxix. Tour des vents d'Athènes, *ibid.* Rose de douze vents, lxx. Leur division générale en vents méridionaux ou du Sud, & vents septentrionaux ou du Nord, lxxxj — lxxxiiij. Motifs de cette division, lxxxiv. & f. Sous le nom des premiers on comprenoit aussi les vents appelés orientaux, lxviij, lxxxiiij. Sous celui des seconds étoient aussi compris les vents occidentaux, lxxviij, lxxxij. Sous quel point de vue les Anciens considéroient les vents, 14. Ils sont plus ou moins constans suivant les diverses latitudes, 369. Leurs qualités, lxxiv — lxxxj. Leur influence sur la température, 368 & suiv. ; — sur la figure du sol ou du terrain, 219 ; — sur l'homme, v & suiv., xxxiiij, xlv not. 59, 389. Consultez aussi le *Tableau comparatif des roses*, &c. inséré à la fin du

premier volume.

Vents méridionaux (effets des), vj.

Vents (noms des), lxix — lxxxiiij. — Aparctias, lxx, lxxiv, lxxvij, lxxx, lxxxij. — Apeliotes, lxxv, lxxxij & not. — Aquilo, lxx. — Argestes, lxxvij, lxxix, lxxxij & not. — Boréas, lxx, lxxiv, lxxvij. — Cæcias, lxx, lxxv, lxxvij, lxxxij & not. — Cercias, Circas ou Circius, lxxix not. — Est, lxix. — Etéfiens (vents), lxxx, lxxxj & not. — Euronotus, lxx, lxxij, lxxx, lxxxij. — Euris, lxxv, lxxxij. — Hellepontias, lxxv, lxxxij not. — Leucotus, lxxj, lxxvj, lxxx not. — Libonotus ou Libophoenix, lxx, lxxvj. — Libs, lxxvij, lxxxij & not. — Mésès, lxx, lxxj, lxxiv, lxxx, lxxxij. — Nord, lxix, lxx. — Nord-est, lxix, lxx. — Nord-ouest, lxix, lxx. — Notus, lxxv, lxxxij & not. — Ornithies (vents), lxxx & not. lxxxj & not. — Orthotus, lxxj. — Ouest, lxix. — Phœnicias ou Phœnix, lxx, lxxij. —

Sud, lxix, lxx, lxxxij & not.

— Sud-est, lxix, lxx. —

Sud-ouest, lxix. — Thracias, lxx, lxxxij. — Zephyrus (le zéphyr) lxix, lxxvij, lxxvij & not. lxxxij.

Vents du Nord ou septentrionaux. Voy. *Vents & Vents septentrionaux*.

Vents occidentaux. Ils sont salubres à Marseille, 85; — insalubres en Auvergne, à Bordeaux, & dans les Vosges, *ibid.*; — moins insalubres à Strasbourg, *ibid.* Ils appartiennent à la classe des vents septentrionaux. Voy. *Vents*.

Vents orientaux. Ils appartiennent à la classe des vents méridionaux. Voy. *Vents*.

Vents septentrionaux (effets des), v.

Vents du Sud. Voy. *Vents méridionaux*.

Verge (rapport du volume de la) avec celui du nez. Voy. *Nez & Génitales (parties)*.

Vermine, causée par l'excessive humidité, 238.

Vie (durée de la), xcviij, c. Cf. *Longévité, Pensylva-*

nie & Terres marécageuses.

Vie (principe de la), Voy. *Corps.*

Vieillards (tempérament ou constitution des), 164. Maux auxquels ils sont le plus sujets, 164 & suiv. Cf. *Goutte.*

Vieillesse (la) est prématurée dans les expositions méridionales & humides, xciiij.

Villes (différence entre les habitans des) & ceux de la campagne. Voy. *Paysans.* Différence entre des villes peu distantes les unes des autres, par rapport à l'influence des épidémies, 200 & suiv. ; — entre les divers quartiers de la même ville, 69, 201.

Vin (effets de l'abus du). Voy. *Ivresse.*

Vivaraïs (époque où les femmes du) commencent ou cessent d'être réglées, 68. Caractère de ceux qui habitent les endroits du Vivaraïs exposés à la bise, 389.

Voix (causes qui modi-

fient la) des différens peuples de la terre, 71 & suiv.

Vomissement. Il arrête la diarrhée, & est à son tour arrêté par elle, xevij.

Vomissement de sang (le) supplée quelquefois au défaut des regles, 65.

Vosges. Les vents d'Ouest y sont insalubres. Voy. *Vents occidentaux.* Le calcul de la vessie y est rare, 136.

Y

Yaws, maladie familiere aux climats chauds, 37.

Yeux (maux d'). Voy. *Cécité & Ophthalmies.*

Yeux. Rapport de l'œil gauche avec le testicule du même côté, 351.

Z

Zembliens (voix des), 73.

Zéphyrus (le Zéphyr). Voy. *Vents (noms des).*

Zones glaciales (dans les), l'opium n'exerce guere sa vertu sédative, 56. Etat de l'homme & des animaux dans ces contrées. Voy. *Amour & Pays froids.*

Fin de la Table des Matieres.

I N D E X

DES MOTS OU DES PHRASES

LES PLUS REMARQUABLES.

Les mots précédés d'une astérique appartiennent au Grec moderne.*

A

- | | |
|--|--|
| <p> <i>Αἰσθητική.</i> 283, not.
 <i>Αἰσθής.</i> 401.
 <i>Αἰσθός</i> συγκαίειν. 115. - <i>πί-
νειν.</i> <i>ibid.</i>
 <i>Αἰσμοσύνη.</i> 247.
 <i>Αἰσμών.</i> 247, <i>suiv.</i>
 <i>Αἰσμοῦσθαι.</i> 58.
 <i>Αἴτη,</i> ἡ. 241, <i>suiv.</i>
 <i>Αἰσθή</i> (τῷ) ἐμπέπειν. 304.
 <i>Αἰσθή.</i> 158.
 <i>Αἴσθων.</i> 115.
 <i>Αἰσθή.</i> 253.
 <i>Αἴσ,</i> ὁ & ἡ. 119.
 <i>Αἰσθήτοι</i> ou <i>Αἰσθῆται.</i>
 275.
 <i>Αἰσθήτην.</i> 329-331, & not.
 <i>Αἰσθή</i> βίαιος. 302.
 <i>Αἰσθῆ</i> pour <i>Αἰσθῆσι.</i>
 123.
 <i>Αἰσθή.</i> 233.
 <i>Αἰσθῆ.</i> 253.
 <i>Αἰσθῆ.</i> 333.
 <i>Αἰσθῆ.</i> 332. </p> | <p> <i>Αἰσθῆ.</i> 332.
 <i>Αἰσθῆ.</i> 400.
 <i>Αἰσθῆ.</i> 367.
 <i>Αἰσθῆ</i> στήσις. 127, <i>suiv.</i>
 <i>Αἰσθῆ.</i> 390.
 <i>Αἰσθῆ</i> ou <i>Αἰσθῆ.</i> 252.
 <i>Αἰσθῆ.</i> 404.
 <i>Αἰσθῆ.</i> lxx.
 <i>Αἰσθῆ.</i> 129, <i>suiv.</i>
 <i>Αἰσθῆ.</i> lxi.
 <i>Αἰσθῆ</i> πνεύματα. lxxxiiij
 not.
 <i>Αἰσθῆ</i> ou <i>ἐπικαίειν.</i> 316.
 <i>Αἰσθῆ.</i> 124.
 <i>Αἰσθῆ.</i> 169.
 <i>Αἰσθῆ.</i> 129 & <i>suiv.</i>
 <i>Αἰσθῆ.</i> 130.
 <i>Αἰσθῆ</i> ἡρώματα. 40 & <i>suiv.</i>
 <i>Αἰσθῆ</i> ῥουγ <i>Αἰσθῆ.</i>
 209.
 <i>Αἰσθῆ.</i> 186.
 <i>Αἰσθῆ.</i> 200.
 <i>Αἰσθῆ.</i> 29. </p> |
|--|--|

Α'ργίστης. lxi.

Α'ργίη. 258.

Α'ρικούμων. 81.

Α'ριστὰ ἔψειν. 116.

Α'ριστήτης. 5.

Α'ριστος τὴν ψυχὴν. 401.

Α'ρχηγετεύειν pour Α'ρχηγε-
τέειν. 209.

Α'ταλαίπωρος βίος. 212.

Α'τέλεια. Voy. Σφάκελος.

Α'τελής. 233 & suiv.

Α'τέραμνος. 116 & suiv.

Α'τηρὴς pour Α'τηρὸς, 386,
comme ὑγιερὴς pour ὑγι-
ερὸς. 137.

Αὔρα. 241.

Αὐτὴ dans le sens de seule.
208.

Α'ὕτμή. 241.

Αὐτόθεν pour Αὐτόθι. 81.

B

Βίος ἀταλαίπωρος. 212.

Βιοτὴ ῥηΐσθη. 212.

Βιοῦν ἡσυχῇ καὶ ἐπὶ τὸ ῥάθυ-
μον. 212.

Βλαδάρος, Βλαδῆς ou Βλα-
δός. 311.

Βορέας. lxi, lxx.

Βόρεια πνεύματα. lxxxi, not.

Βορήϊα (sous-ent. πνεύματα).
114.

Βούτυρον. 284, not.

Γ

Γάγγραινα. 21.

Γάλα σεσεισμένον. Voy. Σε-
σεισμένον.

Γάρ. Usage ionique de cette
particule. 376.

Γεώλοφος. 111.

Γῆ πείρα. 396.

Γήλοφος. 111.

Γλυκύς. 1, 44.

Γνώμης ἐκπλήξεις ou σεισμοί.
246.

Γνώμης μεθίστασθαι. 11.

Γνώμων. 246 & suiv.

Γράειν. 21.

Γυναικὶ χρέεσθαι. 352 & suiv.

Γυναικίζειν τῷ φθίγματι. 329.

Γυναικοῦσθαι. 367.

Γυῖον. 301 & suiv.

Γυιοῦν. 302.

Δ

* Δέμα. 226.

Δέσμα. 225 & suiv.

Διάβροχος. 207.

Διάφορος construit avec l'a-
blatif. 371, 395.

Διάφορος μέγα. Voy. Μέγα.

Διερός. 241.

Διεστραμμένος. 228.

Διειῖ pour δίησι. 123.

Δυσαής. lxxviii & not.

Δυσοργησίη. 202.

Δυσοργίη. 202.

Diminutifs en *ιας*. 327 ,
328 , 380.

Duel construit avec le plu-
riel. 345.

E

Εαυτῷ ἐποχεῖσθαι. 330.

Εγγύθεν pour ἐγγύθι. 81.

Εκπληξίης ou Σεισμοὶ τῆς
Ψυχῆς ou τῆς γνώμης. 246.

Εκλήξις. 166.

Εκφύεσθαι. 255.

Ελκος. 21.

Ελλησποντίας. lxxv.

Εμπίπτειν τῷ ἀκονίᾳ. 304.

Εναλλάξ ἴσχειν τὸ πόδε. 330
not.

Εναρέες, ἐνάριες ou ναρέες. 332.

Ενεός. 252.

Ενθυμεῖσθαι. 354 - 356 &
not.

Ενθύμιον ou Ενθυμιστόν. Dif-
férentes constructions &
significations de ces mots.
356.

Ενόνος. 393.

Εοικῶς νυκτί. 127.

Επάλλαξις μηνῶν. 330.

Επείτε pour ἐπεὶ. 82.

Επιδημία. 146.

Επικαίειν. Voy. Αποκαίειν.

Επινυκίς. 37.

Εποχεῖσθαι ἑαυτῷ. 330.

Ερασίνος. 70.

Ερατεινός. 70.

Εργα. 258.

Εργαστικός ou Εργατικός.
405.

Ερυθρός ῥόος. 31.

Ετησίαι. lxxx, suiv. & not.

Ευαλδής. 233.

Εὐδίας. 157.

Εὐλογία. 360.

Εὐνουχίας. 327.

Εὐρόνοτος. lxx.

Εὔρος. lxi.

Εὐώδης. 1.

Εψεῖν ἄριστα. 116.

Εῷσαι. Voy. Ωθεῖν.

Z

Ζέφυρος. lxi.

Ζεφυρικά πνεύματα. lxxxiij,
not.

Ζάειν ῥῆια. 212.

H

Η΄ης. 71, 127.

Η΄πιάλης & Η΄πιάλος. 35,
36.

Η΄συχῇ καὶ ἐπὶ τὸ ῥάθυμον
βιοῦν. 212.

Θ

Θαυμάζειν. 359 & suiv.

Θερμοῦ (ὕπο τοῦ) πεζεσθαι.
205.

Θήλεια νοῦσος. 332, 334.

Θηριοῦσθαι. 59.

Θρασίας. lxx.

I

Γ'άπυξ. lxiix.

Γ'διογνώμων. 247, 394.

Γ'ερός. 33.

Γ'μερτιά. 70.

Γ'ππάκη. 283 - 286.

Γ'ππουρις. 342.

Γ'σχειν ἐναλλάξ τὸ πῶδε. 330
not.

K

Καικίας. lxiix, lxx.

Κακός. 401.

Κακὸς τὴν ψυχὴν. 400, suiv.

Καλλίδενδρος. 205.

Καλλίκαρπος. 205.

Κανονίας. 380.

Κανὸνος ὁρτότερος. 380.

Καρπός. 204 & suiv.

Καταποντίζειν pour Καταπον-
τίζειν. 209.

* Καταχνία. 240.

Καῦρος. lxiix, not.

Καύσων (άνεμος). 244.

Κέγχειν. 244.

Κέγχρειν, Κέρχειν ou Κέρ-
χνειν. 244.

Κεγχρίς, ou Κερχνίς. 244.

Κεγχρῶδες ou Κερχνῶδες.
244.

Κέγχρων ou Κέρχνων. 243,
244.

Κερχαλέον ou Κερχναλέον. 244.

Κέδματα. 339 - 345.

Κερκίας. lxiix, not.

Κηλητης. 135.

Κολεάζειν. 354.

Κρηναῖα ὕδατα. 384

Κρήνη. 383 & suiv.

Κύνα (ὑπὸ) 191.

Κυνὶ (ἐπὶ) 191.

Calare (Ital.) 354.

Comparaisons (différentes
manieres de construire les)
pour exprimer la ressem-
blance ou la dissemblance
des choses ou des person-
nes comparées. 306 suiv.

Λ

Λάπτειν. 124.

Λεῖος. 388.

Λειμακώδης. 272 & suiv.

Λεπιόγειος. 391.

Λευκόνωτος. lxxvj.

Λευκὸς ῥόος. 31.

Λιθῆρος ou Λιθρός. 241.

Λιθόνωτος. lxxj.

Λιθοφαῖνιξ lxxj.

Λιθρός. Voy. Λιθῆρος.

Λισσός. 388.

Λίψ. lxiix.

Λυπρὰ γῆ. 391.

M

- Μαζός ὀγκηρός. 96.
 Μανιάδη νοσήματα. 101.
 Μέγα διάφορος, pour διαφο-
 ράτατος. 223; — πλούσιος
 pour πλουσιώτατος, &c.
Ibid.
 Μετίσθασθαι γνώμης. 11.
 Μεμυλωμένος. 97.
 Μεμυωμένος. 96.
 Μέσης. lxx.
 Μεταβιβάζεσθαι. 11.
 Μεταφυτέειν pour Μεταφυ-
 τεύειν. 209.
 Μετέωρα ὕδατα. 18, 398.
 Μετεωρολέσχης, Μετεωρολό-
 γος, ου Μετεωροφέναι. 11.
 Μηρῶν ἐπάλλαξις. 330.
 Μυῶν ου Μυοῦν. 96.
 Μύσις. 96.

N

- Ναρέες. Voy. Ε'ναρέες.
 Νίτρον. 109 & suiv.
 Νόμος. 381.
 Νότια (sous-ent. πνεύματα).
 114.
 Νότια πνεύματα. lxxxij, not.
 Νότιος. 207.
 Νότος. lxxix.
 Νοῦσος θήλεια. 332, 334.
 Νυκτὶ εἰσκάς. 127.
 Νυκτοειδής. 126.

Ξ

- Ξανθός. 393.
 Ξυγκαίειν ἀγαθός. 115.
 Ξυνέψειν. 115.
 Ξυνθάλπειν. 115.

O

- Ο'γκηρός σπλήν. 96; — μα-
 ζός. *ibid.*
 Οἰδαλέος ου Ὑδαλέος. 103.
 Οἰνάς. 385.
 Ο'λυμπίας. lxxix.
 Ο'ξύγαλα. 282.
 Ο'ργή. 203.
 Ο'ρθόνοτος. lxxj.
 Ο'ρθότερος κανόνος. 380.
 Ο'ρνιθίαι. lxxx, suiv; & not.
 Οὐ. Emploi élégant de cette
 particule avec les substan-
 tifs, 137 & suiv. — avec
 les adjectifs & les adver-
 bes, 399; — avec le ver-
 be φθάνει. 326.
 Ο'σοντε pour ὅσον. 82.
 Ο'φθαλμαὶ προάδες. 29, 40.
 Ο'χυροῦσθαι. 404.
 Ο'ψημα. 282.

Π

- Παρακινέειν. 366.
 Παραπληγίη. 169.
 Πάχης ου Παχῆς. 235 &
 suiv.

- Παχὺς ἐς τὰς τέχνας. 401.
 Πελλαιχρός. 312.
 * Πηγάδιον. 118.
 Πηγαῖα ὕδατα. 118.
 Πηγή. 118.
 Πηλός. 112.
 Πιέζεσθαι ὑπὸ τοῦ θερμοῦ,
 ou ὑπὸ τοῦ ψυχροῦ. 205.
 Πίερα γῆ. 396.
 Πίλος. 273.
 Πινέειν pour Πίνειν. 136.
 Πίνειν ἀγαθός. 115.
 Πλαδᾶν. 154.
 Πλεῖστοι differe de οἱ πλείσ-
 τοι. 327.
 Πλευμονίς. 282.
 Πληιάς. 198. ὑπὸ Πληιάδα.
 199,
 Πλούσιος μέγα. Voy. Μέγα.
 Ποδὲ (τῶ) ἐναλλάξ ἴσχειν.
 330, not.
 Πονηρὸν ὕδωρ. 94.
 Προπεπονηκός. 170.
 Πυκνότατος. 29.
 Πυρρός. 312 & suiv.
 Pléonasme ou Tautologie
 ionique. 250 — 252.
- P
- Ρ'αδινάκη. 284, not.
 Ρ'αδινός. 280.
 Ρ'άθυμον (ἡσυχῇ καὶ ἐπὶ τὸ)
 βιοῦν. 212.
 Ρ'εῖα ζῶειν. 212.
 Ρ'ήγματα καὶ σπάσματα. 65.
 Ρ'ήστη βιοτή. 212.
 Ρ'ιπαὶ ou Ρ'ιπαῖα ὄρη. 288.
 Ρ'ιπτεῖν pour Ρ'ίπτειν. 136.
 Ρ'οικός. 306, 311.
 Ρ'οῖκος. 30, 305, 311.
 Ρ'ός ἐρυθρός. 31. — λευκός.
ibid.
 Ρ'οάδες ὀφθαλμοί. 29, 40.
 Ρ'οάδης. 29.
- Σ
- Σακκίειν pour Σακκίζειν. 209.
 Σεισμοὶ τῆς ψυχῆς. Voy. Εἰς-
 πλῆξεις.
 Σεληνιαζόμενοι. 10.
 Σεισισμένον ou Σεσησμένον γά-
 λα 130, 2^ο3.
 Σκελετός. 47.
 Σκελιφρός ou Σκελιφρός. 47.
 Σκίρων. 1xix.
 Σκληφρός. 47, 48, 62, 393.
 Σκολύβρα. 47.
 Σκολιφρός, Σκολοφρός, ou
 Σκολυφρός. 47, 61.
 Σκυτάλη. 329.
 Σπάσματα. Voy. Ρ'ήγματα.
 Σπλὴν ὀγκηρός. 96.
 Στάσις ἀνέμου. 127 & suiv.
 Στεριφρός ou Στέριφος. 61.
 Στήριξις. 41.

Στιφρός. 62. τέωρα. 18, 398. — πηγαῖαι
 Στρεβλός. 228. 118.
 Στριφνός ou Στρυφνός. 62. Ἰδωρ πονηρόν. 94.
 Στυπηρία. 109. Ἰπερπάχῃεις. 235.
 Στυφελός, Στυφλός, Στυφνός, Ufare (Ital.) 352.
 ou Στυφρός. 29, 62.

* Σύγκαυμα. 115.

* Συγκαυμένος. 115.

* Σφαγμός. 186.

Σφακελίζειν. 186.

Σφακελισμός. 186.

Σφάκελος. 185 — 189. καὶ
 σφάκελοι ποιοῦσιν ἀτέλειαν.
 188.

Τ

Τακερός. 116.

Τέ. Redondance ionique de
 cette particule. Voy.

Εἴπειτε, Ὅσοντε & Ὡςτε.

Τειχέειν pour Τειχίζειν. 209.

Τέρνα. 117.

Τιμᾶν. 359 & suiv.

* Τρελός. 229.

Τυραννέειν pour Τυραννέειν.
 209.

Tautologie. Voy. Pléonaf-
 me.

Υ

Υγιηρός. Voy. Αἰτηρός.

Υδαλέος. Voy. Οἰδαλέος.

Ἰδατα κρηναῖα. 384. — με-

Φ

Φαγέδαινα. 21.

Φάρμακον. 193.

Φθάνω. Emploi élégant de
 ce verbe précédé d'une
 négation, & suivi de la
 conjonction καὶ. 326.

Φθέγματι (τῷ) γυναικίζειν.
 329.

Φλοιδᾶν. 154.

Φοινικίας. lxx. ou Φοῖνιξ.
 lxxij.

Φρενιτικός. 168.

Φυματίας. 50.

Φυματοῦσθαι. 50.

Χ

Χαλᾶν. 354.

Χαλκός. 267.

Χνία. Voy. Καταχνία.

Χνιαρωτέρα. 241.

Χνίειν. 240.

Χνοάδης. 240.

Χρέεσθαι γυναικί. 352 & suiv.

Χρῆσις. 353.

Χρηστικός. 353.

Ψ

Ω

Ψυχῆς ἐκπλήξεις οὐ σεισμοί.
246.

Ψυχὴν κακός. 400. suiv. —
ἄριστος. 401.

Ψυχροῦ (ὕπὸ τοῦ) πίεζισθαι.
205.

Ωθεῖν. 354.

Ωρα ἔτους. 208.

Ωραῖα ἔλκεα. 208.

Ωραῖος 208.

Ωρη. 222.

Ωστε μάλιστα pour Ως μά-
λιστα. 82.

Ωστίζισθαι. 354.

LISTE DES AUTEURS

EXPLIQUÉS ou CORRIGÉS.

Adages Grecs, pag. 188.

Agathémère, lxxix, not.

Arétée de Cappadoce, (*ter*), 34, 344, not.

Aristophane, 5, 205, 331, not., 354, 365.

Aristote, lxxxj, not., 65, 182, 222, 323, 328.

Voyez aussi le *Tableau comparatif des roses des Vents*,
not. 8 & 11.

Athénée, 242, 292, cxxxix, not. cxlij, 397, not.

Callimaque, 158.

Erotien, 71.

Eschyle, 274.

Galien, cxxxix, not., 45, 147, not., 210, 211, 227,
252, 311, 390.

Héliodore, 366 & suiv.

Hérodote, lxxxiiij, not., 290, 313, not., 353.

Hésychius, lxxxij, not. (*bis*), 186, 208, 241, 242,
244, 353, 354, 372, 393.

Hippocrate, lvj, not., 30, 40, (*ter*), 46, 103, 104,
117, 123, (*bis*), 124, 133, 198, suiv., 210, suiv.
228, 231, 237, 251, 252, 324, 342, suiv., 346,
348, 357, suiv., 369, 385, 392, (*bis*), 393
399.

482 *Liste des Auteurs expliqués ou corrigés.*

Homere, lxxviii, not., lxxxij, not., Cf. aussi le *Tabl. compar. des roses*, &c. not. 1.

Lucien, 391.

Platon, 242, 295.

Pline, 285.

Plutarque, 45, 94, 95, 108, not., 118, 205, 227, 286, 302, 329, suiv., 353, 368.

Polybe, 205.

Scholiasse d'Aristophane, lxxx, not., lxxxiiij, not., 48.

Scholiasstes d'Homere, publiés à Venise, lxxviii, not. 280, not., 305 (*bis*).

Sophocle, 242.

Strabon, xxxvj, not., 208, 290, 391.

Stratonice dans Athénée. *Voy. Athénée.*

Suidas, cxxxviii, not., 52, 104, 186.

Théognis, 36, 222.

Théophraste, 242, 250, 285.

Virgile, 314, not.

Xénophon, 355, 366.

FIN.

E R R A T A.

Page 35, ligne 15, παλῶς, lisez ἡπαλῶς. P. 39, lig. 7, Galicie, lisez Galice. P. 44, lig. 14, Mattian, lisez Martian. P. 54, lig. 7, Albin, lisez Alpin. P. 55, lig. 6, augmenrer, lisez augmenter. P. 88, lig. 15, Sourde, lisez sourd. P. 95, dern. renvoi, Symposiac. lis. 3 Symposiac. P. 127, lig. 22, montagues, lis. montagnes. P. 134, lig. 8, converrir, lisez convertir. P. 135, lig. 6, Si elles sont conduites sur elles, lisez Si elles sont conduites par des canaux, privées du contact de l'air & moins agitées (not. in § xxvij, l. 1, p. 89), elles doivent contracter une erudité plus ou moins nuisible. La matiere dont ces canaux sont construits, peut aussi altérer leur qualité. P. 136, lig. 11, Batrois, lisez Barrois. P. 222, lig. 20, ὄρη, lisez ἄρη. P. 225, lig. 23, à baleine, lisez de baleine. P. 242, lig. 5, αἵται, lisez ἀἵται. P. 249, lig. 21, ΕΓΓΕΙΡΟΥΣΕΙ, lisez ΕΓΓΕΙΡΟΥΣΙ. P. 329, lig. 18, Il est même à présumer du mot σκυτάλη, lisez Le fusum de la Vulgate doit son origine à l'équivoque du mot hébreu pélech, qui signifie un bâton aussi bien qu'une quenouille. Comme les mots grecs ἄτρακτος fuseau, & ἡλακάλη quenouille sont aussi équivoques, & même synonymes à quelques égards, ce que les Septante ont exprimé ici (II Regum, cap. iij, 19) par σκυτάλη, Aquila & Symmaque l'ont rendu par ἄτρακτος; ainsi qu'il est noté à la marge d'un Ms. de la Bibliothèque nationale coté, N° 8, & qui appartenait autrefois à celle de Saint-Germain-des-Prés. Mais l'auteur de cette note marginale a eu soin d'ajouter : τοῦτέστι βακτηρίαν εἰς τὸ ἐπιστηρίζεσθαι, pour nous avertir

qu'il falloit prendre l'ἄλρακτος de ces deux traducteurs dans le sens d'un bâton. P. 338, lig. 26, effacez la virgule entre ἑκαστον & αὐτίαν. P. 344, dernière lig. de la not. Η' ΔΕ' κοιλίη, lisez Η' ΔΕ' κοιλίη.

*ADDITION à la page clxvij du Discours
préliminaire.*

Avant de parler de la version de Grimm, j'aurois dû avertir le lecteur qu'un savant Médecin Allemand, le Docteur Gruner, a traduit quelques traités d'Hippocrate dans sa *Bibliothèque des anciens Médecins*, publiée à Leipfick en 1780 — 2, 2 vol. in-8°. Mais comme je ne connois malheureusement ce recueil, sans doute précieux, que par la préface de Grimm & les catalogues allemands, j'ignore si le traité des *Airs, des Eaux & des Lieux* est au nombre de ceux que Mr. Gruner a traduits. S'il l'étoit, j'aurois d'autant plus de regret de n'en avoir pas eu connoissance que j'ai depuis quelque temps l'honneur d'être lié avec ce célèbre Professeur par un commerce de lettres, aussi agréable pour moi qu'instructif. Et comme Mr. Gruner savoit que je m'occupois de ce traité, je me croirois en droit de me plaindre de son extrême modestie, qui m'auroit privé du plaisir de profiter de ses lumieres, & de rendre hommage à son rare mérite.

